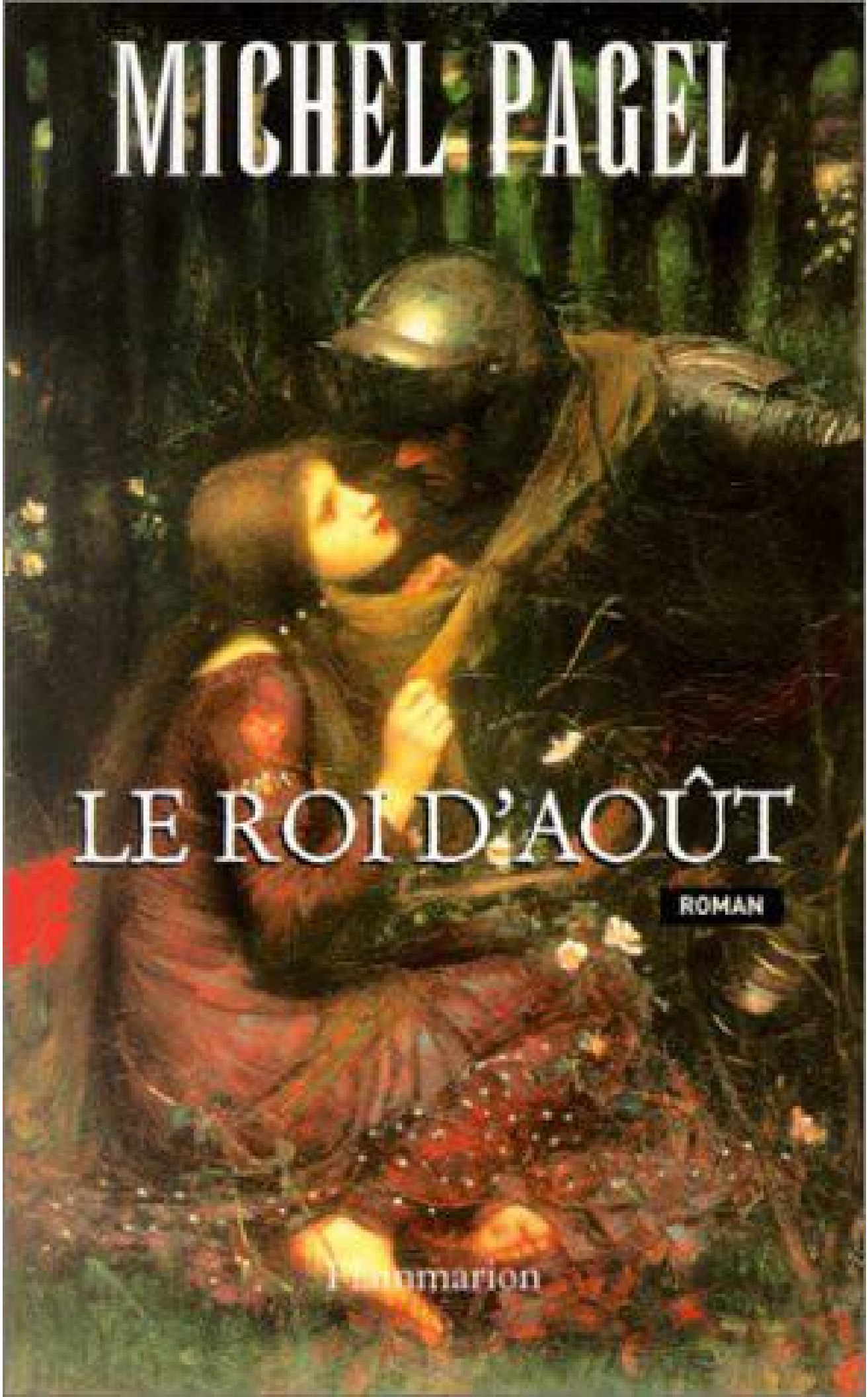
MICHEL PAGEL



LE ROI D'AOÛT

ROMAN

Flammarion

Michel Pagel

Le Roi d'août

(2002)

Flammarion

À mon père…

PROLOGUE

« [...] l'illustre Philippe, selon le témoignage d'un grand nombre de personnes dont nous tenons ce fait, obtint de son père la permission de chasser dans le bois, avec les veneurs du roi. À peine y était-il entré qu'un sanglier se présenta. »

Rigord, *Gesta Philippi Augusti*(1)

C'était dans la forêt de Cuise, près de Compiègne, quelques jours avant l'Assomption, en l'avant-dernière année du règne de Louis VII, par la grâce de Dieu roi des Français.

Philippe, qu'on appelait aussi Dieudonné ou le Maupeigné, s'était égaré. Il avait quatorze ans.

Philippe ne le savait pas encore, mais la forêt était magique. Ou plutôt non : la forêt était la nature, et comme telle, elle se montrait docile à qui savait lui parler, elle refermait ses pièges sur qui les ignorait.

Lui croyait la connaître – et de fait la connaissait un peu : n'y avait-il pas maintes fois chassé avec son père ou, depuis que ce dernier n'était plus guère ingambe, avec ses oncles ? Vaste et épaisse forêt de Cuise, aux hêtres gigantesques et aux halliers enchevêtrés, qui s'assombrissait même en plein midi dès qu'on s'écartait des sentiers. Il n'en avait jamais eu peur. Il ne s'y était jamais non plus trouvé à la tombée du jour, seul, perdu, et le corps douloureux d'une chute de cheval.

Là encore, cependant, il n'éprouva d'abord aucune crainte. À peine remis sur ses pieds, il se lança à la poursuite de l'animal emballé, déjà trop loin pour être rattrapé. Obstiné, il courut un long moment dans le sous-bois, ralenti par branches basses et épineux, avant d'admettre la vanité de ses efforts. Lorsqu'il s'arrêta enfin, à bout de souffle, le visage griffé, les vêtements lacérés, il sentit monter à ses joues une chaleur dont sa course n'était pas seule responsable. Il tapa du pied, frappa un large tronc d'arbre de son poing ganté.

De la colère, oui, il en ressentit, au point qu'il dut refouler ses larmes. Unique fils de son père, venu tard après plusieurs filles, il avait l'habitude d'obtenir ce qu'il désirait et ne supportait pas qu'une autre volonté, fût-ce celle de la vie, s'opposât à la sienne. Cherchant un responsable, il commença par maudire le cheval qui s'était affolé, puis le sanglier qui, surgissant entre deux fourrés devant ses sabots, avait fait se cabrer la monture. Lui-même, enfin, qui n'avait pas su tenir en selle. La prise dont il s'enorgueillissait déjà était manquée, et il allait devenir la risée de la cour. On n'oserait rien dire ni même laisser paraître devant lui mais les langues iraient bon train dans son dos. Et Renaud, son ami, ce qu'il avait de plus proche d'un frère, ne se gênerait pas pour se gausser ouvertement – tout comme lui, les rôles inversés, se fût gaussé.

S'il était emporté, toutefois, Philippe n'était pas stupide : il demeura bien vite l'unique objet de sa fureur ; rien ne fût arrivé s'il n'avait choisi le cheval le plus fougueux des écuries et s'il ne l'avait poussé encore et encore, distançant les veneurs, pour se réserver le sanglier. Lequel n'avait fait que défendre sa vie en animal traqué.

La raison, bientôt, triompha de la colère. À la fraîcheur du sous-bois, aux parfums humides qui

montaient de la terre, au vert assombri des feuilles, on devinait que Vêpres étaient déjà sonnées ; bientôt, la nuit tomberait. Philippe n'avait plus qu'à mettre de côté son orgueil et à faire bonne figure : s'il riait de sa mésaventure, il prêterait moins le flanc aux railleries.

Restait à rejoindre la chasse – à attendre qu'elle le rejoignît, plutôt, puisqu'il était à pied.

Après le parcours erratique suivi toute la journée derrière le sanglier le plus retors qu'il eût jamais forcé, il devait s'avouer incapable de s'orienter. Refoulant une nouvelle irritation, il cessa de faire crisser l'humus sous ses heuses et tendit l'oreille. En dehors de petits froufroutements au sein des fourrés, de chants d'oiseaux et du bruissement des feuilles dans l'air du soir, aucun son ne lui parvint. Ni cri, ni aboiement, ni claquement de sabots, ni appel de trompe. Trop pris par le jeu de la poursuite, durant laquelle il n'avait pas jeté un regard en arrière, il avait dû s'écarter plus qu'il ne le croyait de ses compagnons.

De dépit, il serra les poings. Voilà qu'à présent, il allait être contraint d'appeler. D'appeler *à l'aide,* ne manquerait-on pas d'ajouter.

Conscient de n'avoir d'autre choix, il empoigna le cor pendu à sa ceinture et le porta à ses lèvres. Une note puissante résonna longuement sous la voûte végétale, avant de s'évanouir dans le silence. Philippe souffla encore à trois reprises, lançant des plaintes de plus en plus longues de plus en plus fortes – qui restèrent sans réponse.

Comment était-ce possible ? Il n'avait pas pu s'éloigner *à ce point*. Certes, il disposait d'une monture rapide et n'avait pas ménagé sa peine, mais les veneurs, à défaut de le rattraper, auraient au moins dû suivre sa piste, les chiens celle du sanglier, et donc se trouver à portée de trompe. Un soupçon de colère revint l'habiter : le roi serait mis au fait de cette incompétence.

En attendant, la perspective de passer la nuit en ces lieux, si elle ne l'enthousiasmait guère, ne l'effrayait pas non plus. Il se sentait de taille, malgré ou de par sa jeunesse, à affronter tous les périls. Grand et vigoureux pour son âge, il maniait lance et épée tel le guerrier qu'il lui faudrait devenir : le maréchal Robert Clément pouvait s'enorgueillir de son élève. Lequel ne disposait pour le moment que d'un poignard de chasse, son épieu étant demeuré sur sa monture, mais ne doutait pas que cela lui suffît à repousser une meute de loups affamés.

Après avoir tiré encore deux appels de sa trompe, par acquit de conscience, il se décida à chercher du bois mort. Il allait bâtir un feu tant qu'il y voyait encore, afin d'éloigner le froid et les bêtes sauvages, puis dormir paisiblement. Au matin, même s'il devait pour cela grimper en haut d'un arbre, le soleil lui indiquerait la direction du château. Son père et ceux qui l'aimaient – ou qui avaient besoin de lui – se rongeraient les sangs toute la nuit, mais ils en seraient quittes pour la peur.

Alors qu'il se penchait vers une branche brisée, au pied d'un hêtre, il entendit le premier gémissement.

Un son aigu mais non dénué de profondeur, qui monta sur sa gauche le temps d'un battement de cœur. Philippe suspendit son geste et releva la tête. Il eut beau se crever les yeux pour percer la pénombre de plus en plus épaisse du sous-bois, rien de particulier ne lui apparut. Tout juste fut-ce s'il entendit le craquement d'une branche, puis un léger frémissement dans les fourrés. Quelque rongeur, sans doute.

Alors même que cette conclusion s'imposait à lui, il la sut erronée. Cela n'avait pas sonné comme un cri d'animal. On eût dit un pleur d'enfant ou de jouvencelle. Pourtant, qu'un autre être humain se trouvât en ces lieux à la tombée de la nuit paraissait si improbable que le garçon chassa cette idée d'un haussement d'épaules.

Jusqu'à ce que le gémissement revînt.

Un peu plus long, cette fois, quoique pas plus fort. Un pleur, oui, ou la première note d'un chant

mélancolique mort-né. Philippe se redressa, plus intrigué qu'inquiet, guettant le froufroutement qui devait suivre. Il n'y en eut pas. À la place, l'étrange lamentation se répéta, identique – et assurément, elle ne sortait pas d'un gosier animal.

Un enfant perdu, lui aussi, et dont il venait de déranger le sommeil ? Était-ce si incroyable ? Après tout, il se trouvait peut-être plus près d'un village qu'il ne l'imaginait, ou d'une habitation de bûcheron.

Poussé mi par la curiosité mi par la compassion, il gagna les buissons d'où s'échappaient les appels. Lorsqu'il les atteignit, le gémissement s'éleva une dernière fois, prolongé, et s'acheva sur un hoquet. Il y eut un bruit de feuilles froissées, de branches agitées, puis le silence retomba, sauf pour le cri lancinant d'un oiseau du soir.

— Qui est là ? interrogea Philippe, autoritaire.

Frustré par l'absence de réponse, il écarta de ses mains gantées des tiges épineuses flexibles afin d'explorer le fourré du regard. Quelques bruits légers dénoncèrent la fuite de petits animaux, mais rien ne bougea : malgré l'obscurité qui lui masquait les profondeurs des broussailles, il eût juré que nul ne se cachait là.

Cette impression se confirma lorsque la plainte retentit à nouveau – non loin de l'endroit où il se tenait la première fois.

Il se figea, interloqué, un peu irrité. Se moquait-on de lui ? Un instant, il eut la certitude que c'était Renaud qui, sous le couvert du crépuscule et des arbustes enchevêtrés, s'amusait ainsi à ses dépens. Mais si son ami l'avait rejoint, il en eût entendu le cheval. En outre, Renaud n'eût pas suivi le même chemin que lui. À la chasse ou à l'entraînement, dès qu'il était question de compétition, ils ne suivaient jamais le même chemin.

L'imprudent bouffon, quel qu'il fût, allait apprendre qu'on ne tournait pas impunément Philippe de Gonesse en ridicule. Sur la pointe des pieds, tentant sans grand succès d'étouffer le bruit de ses pas, le garçon retourna près de la branche coupée, dont il s'empara comme on empoigne un gourdin. Puis il attendit, le souffle contenu.

Ainsi qu'il l'avait espéré, le gémissement suivant s'éleva à deux pieds de lui, au cœur d'un bouquet de hautes fougères. Sans attendre, Philippe abattit son bâton. Son premier coup ne fit que faucher les larges feuilles dentelées et labourer la terre, mais il n'en asséna pas moins quatre à cinq autres, ignorant les ondes de choc qui martelaient ses bras meurtris chaque fois que la branche heurtait le sol, avant d'admettre qu'il avait manqué sa cible.

Dès qu'il cessa de frapper, l'étrange plainte monta du buisson où elle s'était d'abord fait entendre. Voilà qui sonnait trop comme une raillerie pour ne pas en être une. Il serra les poings. Malgré la fraîcheur du soir, il transpirait à grosses gouttes et, seule, l'obscurité dissimulait à quel point son visage naturellement rubicond s'était empourpré. Délaissant la ruse, il marcha à grands pas vers les ronces, le bâton levé, sûr de ne pouvoir trouver le repos avant d'avoir rompu quelques os.

Un nouveau gémissement s'échappa, plus modulé que les précédents, presque ironique – et si près de lui que Philippe crut deviner l'endroit exact où se tenait le mauvais plaisant. Au moment même où le garçon allait user de son arme improvisée, un ululement tout proche lui fit tourner la tête vers les cimes. Sa distraction fut de courte durée, mais lorsqu'il rabaissa les yeux, ce fut pour voir le buisson se ruer à la rencontre de son visage, apparemment poussé par la créature massive qu'il recouvrait, tandis que retentissait un cri puissant, à mi-chemin entre ceux de l'ours et du loup.

Quand Philippe se rendit compte qu'il hurlait, lui aussi, mais de peur, il avait déjà bondi en arrière, perdu l'équilibre et atterri sur son séant, dans une posture fort peu digne. Honteux de sa frayeur, il se remit debout aussitôt et, résistant à l'envie de regarder autour de lui pour savoir si nul

n'avait observé cette scène embarrassante, empoigna son bâton à deux mains afin de répondre à l'assaut.

Rien.

Les broussailles soulevées étaient retombées en place ; le fourré avait retrouvé son immobilité ; le cri sauvage s'était éteint en même temps que celui du garçon.

Ce dernier contemplait les ronces le cœur battant, les yeux écarquillés. D'un coup, la sueur qui le couvrait n'était plus brûlante mais froide, comme si on lui avait déversé un seau d'eau sur la tête. Il ne comprenait pas, et cela l'effrayait plus que si un animal s'était jeté à sa gorge.

Le rire léger et haut perché qui fusa dans son dos faillit lui arracher un second hurlement. Il pivota d'un quart de tour afin de voir venir le danger sans cesser de surveiller les ronces.

Mais derrière lui non plus, rien ne bougeait.

Tandis que le hibou ululait à nouveau, par deux fois, Philippe tira son poignard de chasse, se maudissant de ne pas s'être encombré d'une épée – bien qu'il commençât à soupçonner qu'elle ne lui eût guère servi.

— Qui est là ? lança-t-il encore. Montrez-vous !

Y avait-il une ou plusieurs créatures ? Il n'eût su le dire. Y en avait-il une, seulement ? N'était-il pas victime de quelque sorcellerie ? Tout ce qu'il avait entendu raconter sur les êtres mystérieux tenant du Diable leurs pouvoirs maléfiques et traquant les Chrétiens lui revint, accompagné d'images d'horreur variées. Démons, esprits malins, garous, gobelins, lutins, sorciers, Sarrasins même se bousculaient en lui dans un beau désordre, s'amalgamaient pour tracer le portrait de monstres tenant de tous ou d'aucun, qu'il imaginait tapis autour de lui.

Le danger adopta une forme différente, bien plus familière.

Lorsqu'il se manifesta, Philippe ne s'en rendit pas compte immédiatement. Le sang qui lui battait les tempes l'empêcha d'entendre le martèlement de sabots avant qu'il ne fût tout proche.

Le garçon blêmit. Pas une seconde, il n'imagina qu'approchait un sauveur providentiel : si la chasse lui avait appris une chose, c'était à distinguer le galop d'un cheval de la charge d'un sanglier. Et ce qu'il entendait, c'était un sanglier. Le sien, sans nul doute, celui qu'il avait pourchassé toute la journée et qui revenait à présent se venger.

La stupidité de cette idée – avait-on jamais vu gibier courir sus à des chasseurs assez maladroits pour le laisser s'enfuir ? – le frappa au moment même où naissait sa certitude que l'animal venait pourtant droit sur lui. Le fracas des buissons arrachés, des sabots qui faisaient déjà trembler le sol sous ses pieds, trahissait une course en droite ligne, quasi aveugle, que seules pouvaient susciter la panique ou la rage.

D'un coup, il retrouva en lui l'image de la bête : un solitaire massif, à la hure énorme et aux longues canines éversées – au bas mot trois cents livres de chair et d'os que rien n'arrêterait. Tandis qu'il en revoyait les petits yeux noirs, jugés sur le moment stupides, il crut se les rappeler cruels, et ce souvenir lui inspira une pensée terrifiante : le sanglier n'en était pas un ; c'était le Diable ou l'un de ses féaux, lancé à ses trousses pour provoquer la ruine du royaume de France.

Car s'il mourait, le royaume de France serait ruiné, le garçon n'en doutait pas un instant.

Un autre souvenir passa dans son esprit, aussi précis que fugitif : celui de Richard Plantagenêt se vantant d'avoir, enfant, abattu avec un simple couteau le sanglier qui attaquait son frère. L'avait-il réellement fait ? C'était bien dans sa manière, en tout cas. Se fût-il trouvé en cet instant face à la bête furieuse, nul doute qu'il eût fixé son poignard à la branche brisée, avant de planter au sol cet épieu de fortune pour attendre la charge de pied ferme. Tel était Richard : du courage et encore du courage. Plus de courage que d'esprit, se disait parfois Philippe, à qui le vieux Clément répétait sans cesse

qu'il est préférable de faire retraite pour vaincre plus tard que de mourir glorieusement.

Le petit rire narquois qui s'éleva alors près du garçon, si proche qu'il eût pu en croire l'auteur sorti des fourrés et debout à son côté, invisible, chassa ses faibles velléités d'héroïsme : tournant les talons, il prit ses jambes à son cou. Nul ne pourrait lui reprocher d'avoir fui devant le Diable en personne. De surcroît, nul n'était là pour le voir.

Il courut droit devant lui, sans se retourner, lâchant bientôt le bâton qui entravait sa progression. Dans le sous-bois, la nuit était presque totale, à présent, si bien qu'il trébuchait sur les racines affleurant le sol ou de traîtres buissons. Deux fois, à dix pas d'intervalle, de solides tiges rampantes lui fauchèrent les jambes et le jetèrent au sol. Se relevant d'un bond, faisant fi de ses écorchures et de ses contusions, il continua à courir. Quand son chaperon s'accrocha à une branche basse, il l'arracha, avec sa coiffe, et reprit sa fuite éperdue tête nue, les épaules battues par la rebelle tignasse blonde tirant sur le roux qui lui valait son sobriquet de Maupeigné.

Les sabots du sanglier tonnaient dans l'air nocturne, assourdissants, au point que le garçon s'imaginait la bête juste derrière lui, croyait déjà en sentir le souffle sur ses mollets. Hormis cet infernal vacarme, il n'entendait plus rien, ni le hibou dont le cri monotone semblait accompagner sa fuite, ni le rire qui le poursuivait de ses arpèges malicieux. Toute son attention était concentrée sur une seule tâche : éviter les arbres dont les troncs obscurs se dessinaient au dernier moment sur l'obscurité moins épaisse qui les entourait, contourner les halliers ou les franchir d'un saut hasardeux, continuer, enfin, continuer sans pause ni faiblesse, sous peine d'être rattrapé par ce suppôt de Satan qui entraînerait son âme au plus profond des Enfers après avoir brisé son corps.

Ce fut ainsi qu'il arriva au bord de la rivière.

Moins affolé, peut-être se fût-il étonné d'avoir échappé à son poursuivant – si rapide, pourtant, et qu'il sentait si proche. Peut-être eût-il remarqué que les sabots avaient cessé de marteler l'humus dès son arrivée en terrain découvert. Dans l'état où il se trouvait, toutefois, il ne songea à rien d'autre qu'au salut inespéré s'offrant à lui, à dix toises des arbres.

Hors du couvert, demeurait un soupçon de clarté, mince souvenir du soleil, avant-goût de la lune, qui révélait l'étendue paisible d'un large cours d'eau et la ligne des arbres, sur l'autre rive, là où la forêt reprenait ses droits. Malgré la saison, la surface sombre léchait les berges herbues accidentées, par endroits affaissées.

La fraîcheur, plus perceptible ici que dans le sous-bois, gifla de plein fouet un Philippe à bout de souffle, trempé d'une sueur brûlante, mais qui n'en continua pas moins de courir. Il sut qu'il allait se jeter dans la rivière avant d'en avoir pris la décision consciente. Le sanglier ne l'y suivrait sans doute pas et, dans le cas contraire, il ne pourrait rivaliser avec un bon nageur. Mais surtout, l'élément liquide était rassurant : depuis son plus jeune âge, le garçon l'aimait, qu'il fût pluie, fleuve ou lac. À son contact, sans savoir pourquoi, il se sentait en sécurité. En cet instant de panique, s'y plonger paraissait plus que raisonnable : c'était une évidence.

À cinq pas de lui, au bord de l'eau, une forme sombre qu'il prenait pour une souche ou un rocher se mit soudain à bouger, à grandir. Philippe crut sentir son cœur s'arrêter, certain qu'il s'agissait là d'un nouveau démon envoyé pour lui barrer la route, le priver de son dernier espoir. Sans qu'il s'en rendît compte, l'amorce d'un hurlement naquit sur ses lèvres.

À peine eut-il ralenti sa course, toutefois, que le démon acheva de se redresser, se retourna, et se révéla être une femme enveloppée d'une longue cape noire au capuchon tout juste assez relevé pour révéler ses traits. Cette découverte bouleversa l'état d'esprit du garçon : de victime, il devint protecteur, et quand son cri jaillit enfin de sa gorge, ce n'était plus une exclamation de terreur mais un avertissement.

L'image de la femme mutilée par le sanglier passa dans son esprit. Cette fois encore, il n'hésita pas : ce fut à peine s'il entendit protester celle qu'il voulait sauver lorsqu'il lui enroula un bras autour de la taille et, la serrant avec force, l'entraîna dans sa course. Il n'avait pas assez bien vu son visage pour la savoir jeune ou vieille, belle ou laide, mais une chose était sûre : elle ne pesait guère. Cette charge soudaine ne brisa même pas l'élan de Philippe. D'un bond prodigieux où il investit toute l'énergie qui lui restait, il se propulsa au-dessus de la surface paisible.

L'instant d'après, un éclaboussement titanesque agitait les eaux, créant des remous qui se propagèrent jusque sur l'autre rive et provoquant la fuite coassante d'une colonie de grenouilles autour d'un bouquet de plantes aquatiques.

L'eau était froide mais pas glacée, si bien que le saisissement initial fut de courte durée. Le garçon eut le temps de se réjouir qu'on fût en été et que sa légère tenue de chasse ne dût pas l'empêcher de nager, malgré ses heuses, lesquelles se plantèrent alors dans la vase. Lorsqu'il se redressa d'une détente pour remonter, il se rendit compte qu'il avait pied : une fois debout, il ne demeurait submergé que jusqu'aux épaules.

C'était aussi le cas de la femme, puisqu'il la tenait toujours serrée, mais les pieds nus qu'il sentait battre contre ses jambes disaient assez que, plus petite, elle serait contrainte de nager s'il la lâchait. Ce qui ne semblait pas l'effrayer, à en juger par les coups de poing rageurs qu'elle tentait de lui décocher tout en l'invectivant. Dès que ses oreilles se furent débouchées, Philippe se trouva soumis à la première volée d'injures que quiconque eût osé lui adresser.

Il ne s'en offusqua pas autant qu'il l'eût dû. La brutale immersion avait chassé son affolement, mais il n'en restait pas moins conscient des dangers qu'il courait peut-être encore : il n'entendit qu'à moitié les paroles de sa compagne, et s'en irrita surtout parce qu'elles l'empêchaient de se concentrer sur la berge obscure où son poursuivant allait paraître d'un instant à l'autre.

— Il suffît ! ordonna-t-il sèchement en scrutant la forêt. Remercie-moi plutôt de t'avoir sauvée.

— Sauvée ? répéta-t-elle avec un rire amer. Et en plus, tu te moques de moi ? Sauvée de quoi ? Tu crois que…

Elle s'interrompit comme il posait sur elle un regard furieux. Fut-ce l'autorité naturelle du garçon qui s'imposa avec un temps de retard, ou bien, plus sûrement, la femme remarqua-t-elle alors le bliaud de drap brodé qu'il portait, fermé au col par une agrafe en argent ? Toujours est-il que, sur son visage, la crainte remplaça la colère, et qu'elle baissa la tête.

— Pardonnez-moi, messire, dit-elle très vite. Dans la nuit, je vous avais pris pour un des rustauds du village. Si vous pensez m'avoir gardée de quelque péril, je vous en suis humblement reconnaissante.

À l'évidence, elle ne comprenait toujours pas.

— Le sanglier, malheureuse ! s'exclama Philippe.

La lâchant, puisqu'elle semblait savoir nager, il contempla à nouveau la rive déserte. Où était donc passée la bête ? Un long moment lui fut nécessaire pour remarquer que le silence régnait dans le sous-bois : s'il était toujours poursuivi, c'était avec une discrétion peu caractéristique des vieux solitaires.

— Quel sanglier, messire ? interrogea la femme, timide.

— Il était juste derrière moi. Ne l'as-tu pas entendu ?

Il sut ce qu'elle allait répondre avant même qu'elle n'ouvrît la bouche.

— Je n'ai rien entendu du tout, hormis vos pas.

Philippe la considéra attentivement pour la première fois. Tout en constatant qu'elle nageait de fait à la perfection, il découvrit un visage jeune et non dépourvu d'attraits, encadré par la longue

chevelure claire qu'avait libérée le capuchon. Qui était-elle ? Elle ne s'exprimait pas comme une paysanne mais n'avait pas non plus l'allure d'une noble dame. Une bourgeoise de Compiègne attendant quelque amoureux secret ? Ces cheveux dénoués frôlaient la vulgarité.

— Venez, messire, l'encouragea-t-elle. Regagnons la berge, puisqu'il semble que votre sanglier se soit enfui.

Le garçon crut percevoir un peu d'ironie dans sa voix, mais il s'abstint d'en faire la remarque. S'il était convaincu de n'avoir pas rêvé – il n'était pas sujet aux rêves éveillés –, il comprenait qu'on pût croire le contraire. Lui-même n'avait pas vu l'animal lancé à ses trousses : peut-être n'avait-il jamais été en danger, après tout. Peut-être les démons de la forêt n'avaient-ils cherché qu'à l'effrayer. Leur succès l'humiliait à ce point qu'il était anxieux d'oublier l'incident. Déjà, il savait qu'il n'en parlerait à personne.

Mi-nageant, mi-marchant, il rejoignit la rive sur laquelle la femme venait de se hisser souplement. Elle lui tendit la main et l'aida à sortir de l'eau avec une vigueur étonnante pour une personne aussi frêle.

— Ah ! çà, vous voilà dans un bel état, mon damoiseau ! s'exclama-t-elle en contemplant les habits lacérés et trempés de Philippe, ses heuses crottées. Qu'a-t-il bien pu vous arriver avant que le méchant sanglier ne vous effraie à ce point ?

Cette fois, l'ironie était nette, d'autant qu'elle s'accompagnait d'un sourire indéniablement narquois.

— Tais-toi donc, femme ! Sais-tu bien à qui tu parles ? Je suis Philippe, le fils de Louis, ton roi.

L'affirmation eût sans doute été plus impressionnante sans les reniflements qui l'entrecoupaient, mais la jeune inconnue n'en écarquilla pas moins les yeux avant de se laisser tomber à genoux, tête basse.

— Je vous supplie de pardonner ma hardiesse, sire, dit-elle. Je ne suis qu'une pauvre fille stupide.

Voilà qui était mieux. Le garçon négligea de lui rappeler que ce « sire » était un peu prématuré : il ne s'en fallait que de quelques jours.

— C'est bon, reprit-il, magnanime. Relève-toi. Tu vas me conduire au château de mon père.

À présent qu'il était hors de l'eau, le vent tiède qui agitait imperceptiblement les feuilles lui semblait une bise hivernale. Sous peu, faute de se sécher, il allait se mettre à trembler de tous ses membres.

— Vous conduire maintenant ? s'étonna la femme en se remettant sur ses pieds. (Elle, quoique aussi trempée que lui, ne semblait pas souffrir du froid.) Vous n'y songez pas ? De nuit, je ne trouverais pas mon chemin et nous finirions tous deux égarés.

— Ne résides-tu pas à Compiègne ?

— Non, sire. J'habite ici même, dans cette forêt, et ma demeure est vôtre, pour indigne de vous qu'elle soit, car vous ne pouvez rester ainsi dehors, à attraper la mort.

— Si je suivais la rivière, je ne me perdrais point, objecta Philippe.

— Mais il vous faudrait parcourir dix lieues au moins avant de sortir des bois, et alors, vous seriez encore loin du but. Non, croyez-moi : mieux vaut que vous quittiez ces habits trempés et que vous dormiez bien au chaud. Demain, dès l'aube, si vous le souhaitez, je vous guiderai.

Il n'hésita guère. Ne s'était-il pas décidé, un peu plus tôt, à passer la nuit dans la forêt ? Une couche, même pouilleuse, vaudrait mieux que l'humus ou une branche d'arbre : il y serait à l'abri du froid et des bêtes sauvages. En outre, plus il regardait sa compagne, plus il en trouvait avenants les traits fins, la bouche charnue et les yeux dont l'obscurité ne pouvait masquer la clarté. Peut-être

serait-elle aussi peu farouche que certaine servante du palais qui l'avait initié aux joies du corps quelques semaines plus tôt, au soir même de son élection. À cette pensée, il eut un sourire, malgré ses lèvres trémulantes : depuis qu'il avait découvert l'amour des femmes, il soupçonnait que ce serait là une des grandes passions de sa vie, dût-il s'en repentir au seuil du Paradis.

— Je te suis, dit-il. Si tu me sers fidèlement, tu en seras récompensée.

— Vous servir n'est-il pas le plus cher désir de tous vos sujets, sire ? répondit-elle sur un ton dans lequel il crut déceler une promesse conforme à ses vœux.

Sans attendre, elle se mit en route le long de la rivière, vers l'amont, et Philippe lui emboîta le pas. L'idée qu'il pût s'agir d'un piège l'effleura à peine : aucun vilain, il en était convaincu, n'eût osé s'en prendre à l'héritier du trône ; quant aux grands feudataires, ils n'avaient pas intérêt à ce que ce dernier restât vacant, car leurs rivalités les empêcheraient d'y hisser l'un d'entre eux.

Oh, certes, il y avait les démons. Ceux qu'il avait entendus rire ou gémir, celui qui avait adopté la forme d'un sanglier. Mais par tous les saints ! il avait senti le corps de cette femme contre le sien et elle était faite de chair et d'os. C'était une créature de Dieu, non du Diable.

La cabane ne se trouvait qu'à trois cents pas de là, derrière le premier méandre de la rivière. Philippe fut soulagé de la découvrir si proche : quoique marcher l'eût réchauffé, de petits frissons le parcouraient à intervalles réguliers et il avait déjà éternué plusieurs fois ; son bain froid après la chaleur de la journée ne l'avait pas laissé indemne ; il lui tardait de se dévêtir et de se glisser sous une couverture.

Si sa compagne ne la lui eût désignée, au bord de l'eau, il fût passé près de la cahute sans la voir tant elle se confondait avec la végétation environnante. La forêt, en cet endroit, s'avançait presque jusqu'à la berge : l'œil inattentif pouvait prendre les rondins formant les murs pour un bouquet d'arbres particulièrement épais, d'autant que, par la grâce d'une branche courbe, le feuillage d'un grand hêtre venait les couronner et masquait entièrement le toit. Si portes ou fenêtres il y avait, elles étaient en outre invisibles.

— Quelle sorte de demeure est-ce là ? s'étonna le garçon. Faut-il donc creuser la terre comme une taupe pour y entrer ?

— Rien de tel, sire, rassurez-vous.

S'approchant de la paroi dressée face au sous-bois, la femme y frappa un coup sec, à mi-hauteur, sans doute en un point bien précis qui abritait un mécanisme. Philippe remarqua que toute une portion du mur se composait non pas de rondins mais de fines branches flexibles qui s'abaissèrent alors vers l'extérieur à la manière d'un pont-levis. De jour, il eût à coup sûr remarqué que, plantées en terre, elles se contentaient de ployer ; que nulle corde susceptible de les faire remonter ne les retenait ; que leur extrémité supérieure était garnie de petites feuilles ; qu'elles étaient, en fait, vivantes.

À peine eurent-elles dévoilé une ouverture derrière laquelle brillait une faible lueur, que la maîtresse des lieux franchissait le seuil sans souci de préséance et se retournait pour inviter son compagnon à l'imiter.

— Tu vis seule, ici ? interrogea-t-il, soudain inquiet de la présence importune d'un père, d'un frère ou d'un mari.

— Tel est mon triste lot, confirma-t-elle, bien qu'elle n'eût pas l'air triste. Venez, sire. Venez vous réchauffer.

À son tour, il pénétra dans une pièce au sol de terre battue, longue de deux toises, large d'autant, qu'éclairait pauvrement une lampe – un simple godet d'eau nappée d'huile, à la surface de laquelle flottait une petite mèche – posée sur un escabeau triangulaire, dans un angle. Au centre, un grand bahut dénué d'ornements devait servir de table car un banc assez bas le jouxtait. Deux chandelles

éteintes, fixées à des soucoupes en métal par leur propre cire fondue, reposaient sur ce meuble. Au fond, des marches de bois s'enfonçaient dans l'obscurité.

L'endroit était humide, il y régnait une forte odeur de vase issue du cours d'eau tout proche mais on y était à l'abri du vent.

Tandis que l'étrange porte se refermait, redevenant invisible, la femme s'empara d'une des soucoupes et s'accroupit pour en allumer la chandelle à la flamme de la lampe. Lorsqu'elle se redressa, son visage apparut un instant en pleine lumière, et le garçon constata qu'elle était en effet très belle. Ses yeux, qui devaient être bleus, comme les siens, pétillaient d'un éclat quasi aguicheur.

— Me suivrez-vous jusqu'à ma chambre, sire ?

Sans attendre de réponse, elle pivota pour s'engager dans l'escalier. Ne sachant que faire d'autre, et n'en ayant à vrai dire nulle envie, son visiteur la suivit.

Il compta machinalement des marches – vingt-cinq – qu'il distinguait à peine, l'ample cape de sa compagne masquant l'essentiel de la lumière diffusée par la chandelle. En bas, l'accès à la chambre était défendu par une simple tenture que la femme écarta d'un bras avant de s'effacer pour livrer passage au futur souverain.

Là, l'odeur de terre mouillée, de plantes aquatiques, était encore plus forte. Comme Philippe se rappelait l'emplacement de la cabane, sur la rive, l'idée lui vint que cette pièce était non seulement souterraine mais en partie creusée sous le lit de la rivière, ce qui ne laissait pas d'être stupéfiant.

— Qui a bien pu creuser pareil terrier ? demanda-t-il en contemplant des murs paraissant faits de la même terre battue que le sol.

La femme se servait de la chandelle pour allumer une lampe à bec pendue au plafond, plus lumineuse que son artisanale consœur d'en haut.

— De miens cousins pour qui ce genre d'ouvrage n'a pas de secrets, répondit-elle. Je vous en prie, sire : asseyez-vous sur la couche et laissez-moi vous ôter vos bottes.

La couche en question, carrée, ne mesurait pas moins de six pieds de côté, si bien qu'elle occupait la plus grande partie de l'espace. Le garçon s'y laissa tomber, ravi de la trouver moelleuse grâce à l'épaisse taie gonflée de plumes qui couvrait la paillasse et que couvraient à leur tour deux draps, ainsi qu'une couverture de serge.

Un instant, il s'interrogea sur l'utilité du disque noir inscrit dans la paroi du fond, si large que ses bras écartés n'en eussent pas égalé le diamètre, puis il s'en désintéressa : son hôtesse, lui tournant le dos, venait d'enfourcher sa jambe droite et de lui empoigner le pied. La cape, ainsi relevée par le milieu, dévoilait des chevilles et de fins mollets nus dont il fut incapable de détacher le regard.

— Poussez, sire, l'encouragea-t-elle, alors qu'il se demandait quel genre de vêtement elle pouvait bien porter en dessous.

Amusé, il lui cala sa semelle gauche au bas des reins, comme il l'eût fait avec un serviteur, et poussa. La heuse, d'abord, résista, puis quitta le pied d'un coup, si bien que la femme se trouva projetée en avant et ne dut qu'à sa souplesse de ne pas percuter le mur. Loin d'en être fâchée, elle éclata d'un rire auquel Philippe se joignit de bon cœur.

— Quel est ton nom, la belle ? s'enquit-il, tandis qu'elle se mettait en position pour lui retirer son autre botte.

Elle ne répondit pas immédiatement, conservant son souffle pour la tâche qui l'occupait. Quand elle en fut enfin venue à bout, elle rangea les heuses côte à côte dans un angle, avant de se retourner vers le garçon, tout sourire.

— On m'appelle Lysamour, dit-elle. Parce que j'ai la fraîcheur du lys et que je dispense l'amour…

Ce n'est pas là un nom de Chrétienne, voulut-il répliquer.

Les mots s'étranglèrent dans sa gorge : Lysamour venait de dénouer la cordelette qui fermait sa cape, dont elle écarta les pans avant de la laisser choir.

Dessous, elle était entièrement nue.

Philippe en demeura bouche bée. Ce n'était pas la première nudité féminine qu'il apercevait, pourtant : paysannes surprises au bain, l'été, au hasard de ses chevauchées, et servantes épiées à leur toilette l'avaient amplement renseigné sur l'anatomie du beau sexe – mais aucune femme ne s'était ainsi exhibée devant lui sans pudeur. Même l'opulente Jehanne, qui l'avait déniaisé, n'avait ôté sa chemise qu'une fois entre les draps et la chandelle soufflée, comme si pécher dans le noir avait été moins pécher. Jehanne, en outre, grasse et rougeaude, n'avait pas, malgré ses dix-huit printemps, la beauté de celle qui se tenait à présent devant lui.

Lysamour, si elle mesurait moins de cinq pieds et ne devait guère peser que soixante-dix livres, possédait cependant une silhouette pleine et harmonieuse. Le garçon, fasciné, en contempla tour à tour les épaules rondes, inondées de cheveux ondulés, les seins menus mais fermes et haut perchés, aux pointes roses, les jambes fines à la jonction desquelles poussait une courte toison du même blond que la chevelure, presque invisible. Il eût voulu lui crier qu'elle était indécente, que pareille conduite offensait Dieu, mais sa gorge serrée et le désir qui l'habitait ne le lui permirent pas. Quand la jeune femme fit un pas vers lui, il sentit le sang lui monter au visage, une douce chaleur se répandre en son corps, et ses frissons de froid l'abandonnèrent au profit d'un tremblement nerveux.

— Qu'en dites-vous, sire ? Le lys est-il à votre goût ?

Philippe avait depuis l'enfance la repartie facile – il n'était pas jusqu'au puissant Henri d'Angleterre qui n'en avait fait l'expérience. Cette nuit-là, pourtant, il se trouva aussi embarrassé que si on lui eût tranché la langue. Le cœur battant presque plus fort que durant sa fuite devant le sanglier, il laissa approcher sa compagne sans dire un mot, sans esquisser un mouvement. Lorsqu'elle s'assit à son côté sur la couche, ce fut tout juste s'il osa respirer.

— Laissez-moi vous ôter ces vêtements, reprit-elle, enjôleuse.

Joignant le geste à la parole, elle commença à défaire la ceinture qui réunissait à la taille les deux pans du bliaud et soutenait la gaine du poignard. Lui, les bras le long du corps, se laissait faire, les yeux fixés sur la poitrine de Lysamour, aussi blanche que toute sa personne, encore parsemée de petites gouttes d'eau que la lampe à huile parait de reflets dorés.

La ceinture, jetée d'une main négligente, rejoignit les heuses au coin de la chambre, suivie de l'agrafe du col, ce qui permit à la jeune femme de faire passer le bliaud par dessus la tête de Philippe. Ce dernier poussa un soupir involontaire quand les mains de sa compagne, en s'emparant du bas de sa robe de lin, frôlèrent ses genoux.

— Allons, susurra-t-elle. Levez-vous, sire, que j'achève mon ouvrage.

Il obtempéra sans discuter, ce qui ne lui ressemblait guère, mais il avait l'impression que s'il protestait, s'il prononçait la moindre parole, ce rêve si doux s'évanouirait. Ce fut lui-même qui délaça les manches de la robe, aux poignets, afin qu'elle pût lui être enlevée. Bientôt, la chemise en soie qu'il portait à même la peau suivit un chemin identique et il se retrouva vêtu de ses seules braies, gonflées à l'entrejambe d'une bosse dont il n'était que trop conscient. Lorsqu'il constata que Lysamour couvait l'endroit en question d'un regard mi-amusé mi-gourmand, il lui sembla rougir encore plus, si c'était possible.

— Votre hommage m'honore, croyez-le, dit-elle avant de le repousser vers la couche et de lui peser sur les épaules pour le contraindre à s'allonger. M'accorderez-vous un baiser ?

S'installant sur lui à califourchon, elle l'embrassa d'autorité, dardant entre ses lèvres une fine

langue pointue. Ce contact rendit à Philippe une partie de son audace. Bien qu'il continuât de trembler, il leva les mains vers la taille de la jeune femme, les promena quelques instants le long de ses flancs, puis les referma sur les petits seins qu'il convoitait. Lysamour se redressa pour lui permettre de la caresser à son aise. Elle-même lui parcourait à présent le visage de ses doigts, effleurant ses lèvres, ses paupières, suivant le tracé des petites marques de naissance qu'il avait au cou, juste en dessous des oreilles – un signe de famille : il les tenait de son père.

Enfin, peut-être lassée de ces agaceries, elle se pencha à nouveau sur le garçon, lui donna un long baiser puis descendit le long du torse déjà large, parsemé de poils blonds. Lorsqu'elle défit le cordon qui fermait les braies de laine et abaissa ces dernières, il ferma les yeux, savourant les attentions d'une main et d'une bouche travailleuses, faisant taire la petite voix qui murmurait en son for intérieur que s'adonner à de telles pratiques lui vaudrait de brûler en Enfer. Il se repentirait de sa faiblesse, il le savait, mais repousser la jeune femme, voire lui imposer d'être prise ainsi que le prescrivaient la morale comme les médecins, était au-dessus de ses forces.

Eût-il continué à regarder qu'il se fût choqué de voir Lysamour, tout en lui prodiguant ses caresses, glisser l'autre main entre ses propres cuisses afin d'atteindre une excitation que ne lui apportaient pas ces jeux avec un jeune garçon. Plus que tout, il se fût horrifié de remarquer, au fur et à mesure que venait cette excitation, de quelle manière les yeux de sa compagne se métamorphosaient. Devenaient bleus tout entiers, d'un bleu de plus en plus marqué, comme si la couleur des iris s'était propagée dans les globes oculaires.

Brusquement, elle le chevaucha à nouveau. Alors qu'elle s'empalait sur lui et qu'il sentait monter le plaisir du plus profond de son être, Philippe voulut encore promener les mains sur cette peau au grain délicat. Comme il les levait, on lui saisit fermement les poignets pour les plaquer sur le lit, de chaque côté de sa tête. Surpris, il rouvrit les paupières.

Ce qu'il découvrit lui inspira une terreur aussi soudaine que monumentale.

Il y avait les yeux entièrement bleus, bien sûr, au sein desquels la pupille même n'était plus visible et qui, conférant à Lysamour un regard fixe de statue, suffisaient à dénoncer sa nature inhumaine. Mais surtout, il y avait les deux fentes jumelles sur sa gorge, jusqu'alors masquées par sa chevelure. Rougeâtres, palpitantes, elles s'ouvraient juste en dessous des oreilles, à l'endroit exact où lui-même portait ses taches de naissance. Un bref instant, il les prit pour des blessures, puis il se rendit compte qu'elles ne saignaient pas et finit par les reconnaître pour ce qu'elles étaient : des ouïes, identiques à celles des poissons.

Un hurlement comme il n'en avait jamais poussé gonfla dans la poitrine de Philippe et franchit ses lèvres tel un raz-de-marée sonore. Instantanément vaincue, alors que la jouissance montait déjà en lui, son érection disparut. Malgré les efforts renouvelés de la créature qui le surplombait, son sexe glissa hors du fourreau humide où il s'était logé, tandis qu'un cri de rage aigu répondait à son cri d'horreur.

Durant un bref mais atroce moment, la peur du garçon fut telle qu'il se crut paralysé, à l'image de son père lorsqu'une crise grave le saisissait. Puis sa nature combative reprit le dessus et il commença à se débattre. Lysamour eut beau tenter de le maintenir, peser sur lui de tout son poids, il était plus vigoureux qu'elle et eut tôt fait de la projeter en arrière – avec une telle force qu'elle tomba de la couche.

Alors qu'il se précipitait vers son poignard, il s'empêtra dans les braies abaissées sur ses chevilles et, affolé, ne sachant s'il devait les remonter ou s'en débarrasser, demeura trop longtemps en place pour éviter l'assaut suivant.

La diabolique créature s'était relevée d'un bond agile mais n'avait pas tenté de revenir à la charge, se précipitant au contraire vers le sombre disque mural qui avait intrigué Philippe. À la stupéfaction

de ce dernier, elle y enfonça les bras jusqu'aux coudes et les ressortit dans un grand jaillissement liquide, porteuse de deux longs cordages vert émeraude qu'elle jeta sans attendre dans sa direction. Lui, décontenancé de découvrir en ce fameux disque une fenêtre ouverte sur la rivière – aux eaux contenues par quelque maléfice –, fut incapable d'éviter les étranges filins. Comme doué d'une vie propre, le premier s'enroula autour de son torse, de la poitrine à la taille, lui plaquant les bras le long des flancs. Le second, de la même façon, l'emprisonna des cuisses aux chevilles, si bien que malgré d'inutiles soubresauts, il se retrouva immobilisé. Les liens, froids et gluants sur sa peau nue, paraissaient composés de plantes aquatiques tressées, aussi solides que des torons de chanvre.

Sa première pensée fut alors qu'il allait mourir et que le châtiment de ses péchés ne s'était pas fait attendre. Quoique se sachant coupable, indigne de la miséricorde divine, il lança une fervente prière au ciel pour qu'à tout le moins son âme fût sauvée.

Lysamour, pendant ce temps, avait retrouvé le sourire. Ses yeux, l'excitation envolée, étaient redevenus normaux.

— Eh bien, petit prince, on fait moins le faraud, à ce qu'il paraît, ironisa-t-elle en venant s'asseoir auprès de lui. Ce n'était pas agréable, ce que nous faisions ? Moi-même, je suis sûre qu'à la longue, j'aurais pu y trouver du plaisir, si tu n'avais pas sottement regimbé.

— *Vade retro, Satana,* articula Philippe, secoué par de nouveaux tremblements – ni de froid ni de désir, cette fois.

Elle eut un rire léger, cristallin, qui parut au garçon déplacé dans la bouche d'un tel monstre.

— Le voilà qui parle comme un clerc, à présent ! s'exclama-t-elle. Épargne ta salive : tes formules ne peuvent rien contre moi.

— *Pater noster, qui es in caelis…*

Elle le gifla, à peine assez fort pour lui faire mal.

— Assez ! te dis-je. Je ne suis pas un démon qu'on chasse avec des litanies. Regarde bien. (Lentement, elle se signa.) Crois-tu que j'en serais capable si j'étais issue de l'Enfer ? (Elle eut une moue méprisante.) Existe-t-il, seulement, cet Enfer dont vous menacent vos prêtres ? Tu me pardonneras d'avouer que je n'y crois pas plus qu'à ton Dieu.

— Hérétique ! balbutia Philippe. Blasphématrice !

Elle le gifla à nouveau, tuant dans l'œuf une nouvelle injure.

— Tu n'es pas en position d'insulter les gens, mon ami, souviens-t-en. Tu es à ma merci. Dans un instant, si je le désire, le royaume n'aura plus d'héritier. (Elle sourit à nouveau, dévoilant deux rangées de dents blanches, idéalement plantées.) D'ailleurs, pour ne rien te cacher, je crois bien que je le désire… (Elle laissa sa phrase en suspens, s'amusant de la terreur qui brûlait dans les yeux du garçon.) Mais pas tout de suite. D'abord, il nous faut terminer ce que nous avons commencé…

Philippe secoua la tête. La simple idée de la toucher, désormais, l'atterrait. Lysamour coula un regard navré vers son membre flasque, qu'elle gratifia d'une chiquenaude.

— Eh bien quoi ? reprit-elle. Aurais-tu hérité le tempérament de ton père ? Serais-tu toi aussi un moine couronné ?

Il serra les dents. L'expression, tristement célèbre, était de la reine Aliénor, la première épouse de Louis, qui devait savoir de quoi elle parlait. Après avoir manipulé quelque temps le pénis recroquevillé, en vain, l'odieuse créature qui usurpait une apparence de femme capitula.

— Oh ! Très bien ! Nous ne sommes pas pressés. Nous avons même tout notre temps : nul ne viendra te chercher ici. En attendant que la vigueur te revienne, si tu veux bien, je vais te conter une histoire. Une histoire vraie. Je suis certaine qu'elle t'intéressera.

Philippe, terrorisé, l'écoutait à peine. De tout ce qui précédait, il ne retenait qu'une chose : elle

allait le tuer. Jamais il n'eût cru finir ainsi. À la guerre, oui, sous les coups d'un plus habile chevalier, ou encore, tel Roland, victime d'une félonie – mais non dans pareille position qui le privait de sa dignité. Toutefois, ne jamais abandonner le combat avant qu'il ne fût perdu était l'un des premiers préceptes inculqués à son élève par Robert Clément. Puisque Lysamour désirait jouer les trouvères à son intention, il souhaitait que le récit fût long si cela pouvait reculer l'échéance, lui donner une chance d'échapper à son sort.

— Cela se passait ici même, continuait-elle déjà. Il y a bien longtemps ou il y a peu, selon que l'on est de ta race ou de la mienne : en l'an 971 de l'Incarnation du Seigneur, comme vous dites. J'étais jeune et naïve, à l'époque, je croyais encore en la bonté et en l'amour… (Elle s'interrompit devant la mine effarée de son auditeur.) Qu'y a-t-il ? Tu t'étonnes de ma longévité ? Pour nous, elle n'a rien d'exceptionnel, je te l'assure. J'ai encore de beaux siècles devant moi, si je n'étouffe pas de rage à vous regarder vivre, vous, les humains.

Le garçon claquait des dents. La fraîcheur de l'air, le contact glacé de ses liens devenaient presque douloureux. Sa compagne, aussi nue que lui, ne paraissait toujours pas sentir le froid.

— Qui êtes-vous ? trouva-t-il la force de balbutier, intéressé à son corps défendant.

— Nous sommes les premiers enfants de la Terre. Elle était déjà nôtre quand vos ancêtres ne valaient guère mieux que des animaux, incapables de faire du feu – et même si nous ne sommes pas tous d'accord à ce sujet, j'ai la ferme conviction qu'elle sera encore nôtre quand vos descendants se seront éteints. En dehors de cela, nous n'avons pas de nom : nous n'en avons pas besoin. (Elle eut un sourire moqueur.) Bien sûr, ceux d'entre vous qui ont eu affaire à nous ne se sont pas fait faute de nous en donner. Votre imagination est sans limite, cela, au moins, je vous l'accorde. Au hasard des contrées et de votre inspiration, vous nous appelez fées, fadets, lutins, tritons, trolls, que sais-je encore ? Et que serais-je, moi, selon cet inventaire ? Une nymphe ou une sirène, peut-être. Mesures-tu l'ineptie de la chose ? Vous voyez en nous des dizaines de races différentes, dont certaines uniquement masculines ou féminines, Comment nous reproduirions-nous, je te le demande ? Oh, nous ne sommes pas tous semblables, non, loin de là. Ceux des rivières ne ressemblent pas à ceux des pierres, qui ne ressemblent pas à ceux des forêts, mais nous formons un seul peuple. Il n'y a pas plus de différences entre nous qu'entre un Franc et un Arabe, entre un Arabe et un Mongol. Nous ne sommes pas très différents de vous non plus, à y bien regarder. Après tout, c'est aussi la Terre qui vous a engendrés, même si vous avez cru bon d'oublier sa magie et de vous inventer un créateur.

Philippe grinça des dents devant ce nouveau blasphème.

— Dieu t'entend et te pardonne, dit-il, reprenant une des formules favorites de son oncle, l'archevêque Guillaume.

— Grand bien lui fasse, railla Lysamour avec une ironie mauvaise. Moi, je ne pardonne pas. Je ne pardonnerai jamais.

Elle se leva, soudain furieuse, pour aller se planter au pied du lit, les mains sur les hanches, la poitrine palpitante. Sa totale impudeur, qui avait tant troublé le garçon, ne lui inspirait plus que répulsion.

— Mais j'en reviens à mon histoire, continua-t-elle d'une voix où vibrait une colère contenue. Ainsi donc, il y a plus de deux siècles, un grand seigneur est venu à passer près de mon logis. C'était l'été, comme aujourd'hui. Il chassait, comme toi, et, comme toi, il avait été séparé des veneurs – dans son cas par le plus grand des hasards. Je n'avais rien contre vous, en ce temps-là, je vous prenais pour nos égaux ; je t'ai dit que j'étais sotte. (Elle secoua la tête, consternée.) Il était beau. Il m'a plu. Je lui ai permis de me voir, et il s'est passé… ma foi, à peu près ce qui s'est passé entre nous, petit prince, sauf que lui n'a pas eu peur : la religion ne l'aveuglait pas autant que toi. Nous nous sommes

aimés toute une nuit. Ensuite, il est souvent revenu me voir, chaque fois qu'il pouvait échapper à la vigilance de sa femme. Si souvent que j'ai fini par porter son fils. (Elle se laissa à nouveau aller sur la couche, s'étendant auprès de Philippe, appuyée sur un coude.) Tu vois que nous ne sommes pas si différents puisque nous pouvons nous féconder.

Lysamour, d'une main distraite, caressait la poitrine du garçon, lequel n'eût pas frémi autrement au contact d'un serpent.

— Et cet homme t'a abandonnée, c'est ça ? demanda-t-il pour exorciser sa crainte et son dégoût.

— Bien sûr qu'il m'a abandonnée, mais ce n'est pas cela que je lui reproche. J'avais toujours su qu'il le ferait : il ne pouvait pas tout quitter, sa famille, ses biens, son titre, pour vivre avec moi. Et s'il n'était pas parti, c'est sans doute moi qui l'aurais chassé quand j'aurais été lasse de lui : je ne suis pas de celles qui aiment éternellement.

Prostituée, songea Philippe, Jézabel, Égyptienne… La raison, toutefois, lui commanda de tenir sa langue.

— Sais-tu qui il était, ce grand seigneur ? Tu as dû entendre parler de lui. Il s'appelait Hugues. On le surnommait Capet. Eh oui, petit prince, c'était ton ancêtre. (Elle eut pour la première fois un regard presque attendri.) Tu comprends, maintenant, pourquoi il lui aurait été impossible de me prendre pour femme, même si je l'avais voulu ? Il n'était que duc, alors, mais il avait de grands projets. Il me les avait confiés : à moi seule, il osait tout dire, car il me savait indifférente aux luttes humaines pour le pouvoir. Dans les veines de son épouse Adélaïde coulait un peu du sang de ce Charlemagne que vous révérez tant. Un roi en puissance, qui ambitionnait de fonder une dynastie, ne pouvait répudier pareille clause de légitimité. En outre, il paraît qu'elle était fine diplomate et qu'elle le secondait habilement. Je ne crois pas qu'il l'ait aimée, mais il la respectait et il avait besoin d'elle. Pour moi, celle-là ou une autre, c'était tout un : elle pouvait bien garder le trône.

— Tu mens ! ne put s'empêcher d'affirmer Philippe. Tu voulais être reine, c'est pour cela que…

— Ne dis pas de bêtises, le coupa Lysamour avec plus de commisération que de colère. Qu'en avais-je à faire d'être reine, peux-tu me le dire ? Je suis une fille de l'eau. Dans vos villes, j'étouffe. Et puis il y a autre chose… La magie – ou la nature, comme tu préfères – est une dame capricieuse ; ceux d'entre nous qui choisissent de vivre parmi les humains doivent payer pour cela un prix exorbitant : grandir et vieillir au même rythme que leurs frères d'adoption. Si j'avais suivi Hugues, je ne serais plus que poussière depuis bien longtemps. Il y en a, parmi nous, pour considérer que ce prix n'est pas trop élevé. Ils croient que nous sommes condamnés, que la race humaine et elle seule doit hériter de la Terre. Qu'afin de survivre, nous devons nous fondre en elle, mêler notre sang au sien. Balivernes, à mon sens, mais ils sont moins rares qu'on pourrait le penser. Je ne serais pas surprise qu'il y en ait jusque dans ton entourage, dissimulés sous un masque d'humanité. (Elle poussa un bref soupir.) Quoi qu'il en soit, je n'étais pas prête à échanger des siècles de plaisir contre quelques années de pouvoir. Je sais : pour certains, le pouvoir est plaisir. Hugues était de ceux-là. Tu en es peut-être aussi. Moi, non.

La main de Lysamour, toujours caressante, avait quitté la poitrine du garçon pour son ventre, contournant les cordages vivants. Philippe savait fort bien où elle voulait en venir. Il redoutait l'instant où les doigts abhorrés se refermeraient à nouveau sur la portion la plus intime de son individu. S'il ne réagissait pas, comme il sentait que ce serait le cas, le monstre serait bien capable de la lui arracher. Et si par extraordinaire il réagissait, ce serait sans doute pire.

— Je ne comprends pas, avoua-t-il, espérant détourner l'attention de sa compagne. Si tu ne l'aimais pas d'amour et si tu ne voulais pas être sa reine, qu'as-tu à lui reprocher ?

— Ne t'inquiète pas : tu ne vas pas tarder à le savoir. Mon histoire n'est pas terminée, vois-tu. Je

t'ai dit que j'avais donné un fils à Hugues. À peu près à la même époque, Adélaïde en a fait autant, mais son enfant, qu'ils ont baptisé Robert, n'était pas aussi robuste que le mien : il a rendu le dernier soupir quelques heures après avoir poussé son premier vagissement. Si sa mère ou sa nourrice s'en étaient aperçues, rien ne serait arrivé, bien sûr ; il a fallu que ce soit son père. Hugues était un homme pratique, tu peux m'en croire. Il lui fallait un héritier. Son épouse ne lui porterait peut-être jamais que de pareils avortons – et tu sais déjà pourquoi il ne pouvait en prendre une autre. Il ne se trompait pas de beaucoup, du reste, puisqu'ensuite, elle ne lui a donné que des filles. Et il y avait plus : le duc lui-même pouvait mourir au combat, voire être assassiné. Qu'a-t-il donc imaginé, le cher homme ? Il n'a pas hésité un instant. En pleine nuit, il a fait disparaître le petit cadavre et galopé jusqu'ici, accompagné d'une bande de soudards qu'il couvrait assez d'or et d'honneurs pour ne pas redouter leur indiscrétion. (Lysamour s'enflammait à mesure qu'elle évoquait ce souvenir ; sur le ventre de Philippe, sa main s'était faite brûlante.) Tu commences à saisir, n'est-ce pas ? Je dois à la vérité de dire qu'il m'a présenté le marché honnêtement : ou bien je lui remettais mon fils, mon beau petit garçon à qui je n'avais même pas encore donné de nom, parce que je croyais avoir tout le temps, ou bien il le prenait de force. Que crois-tu que j'aie répondu ? Une mère est une mère, de quelque race qu'elle soit. Je me serais battue, j'aurais tué, même, pour conserver mon enfant. Je n'en ai pas eu le temps. Regarde !

Elle se leva d'un bond et tourna le dos à Philippe, lui révélant une large cicatrice, au bas de son dos.

— Un des soudards m'a percée de son épée par derrière. Sous la douleur, je me suis évanouie, ce qui m'a sauvée : ils m'ont crue morte. Quand j'ai repris connaissance, je ne valais guère mieux, d'ailleurs, mais je me suis soignée. C'est un de nos pouvoirs, à nous autres : guérir les blessures et les maladies, tout ce qui attente à l'intégrité du corps. Je me suis soignée, oui, seulement j'étais seule. Mon fils avait disparu et je ne devais plus jamais le revoir. (Elle se retourna vers le garçon, une moue méprisante aux lèvres.) Hugues l'a déposé dans le berceau, à la place de celui qui était mort, et nul n'a remarqué la substitution, pas même Adélaïde. Qu'est-ce qui ressemble plus à un nouveau-né qu'un autre nouveau-né ? Surtout quand ils ont le même père ? On lui a caché ses origines, on en a fait un Chrétien, au point qu'il a ensuite été appelé Robert le Pieux ! (Elle cracha sur le sol.) On lui a même appris que les pouvoirs qu'il tenait de moi venaient de votre Dieu ridicule ! Tu comprends, maintenant ? Réponds !

Ce ne fut pas à proprement parler une réponse. Ce fut un cri. Durant toute la dernière portion du récit, Philippe avait senti monter en lui la colère, plus puissante que le froid et la peur.

— Mensonge ! hurla-t-il. Tout cela n'est que mensonge !

— Ah, oui ? répliqua Lysamour sur le même ton. Et ces marques, sur ta gorge, d'où crois-tu qu'elles viennent ? Mon fils avait les mêmes. Il n'aurait pu respirer dans l'eau, lui non plus, encore moins s'y fondre, le sang de son père avait annihilé cela, mais la trace des ouïes était là ! Mensonges ? Alors que, depuis Robert, les rois de France guérissent les malades. Lui a même rendu la vue à un aveugle, un jour. Tu en serais incapable, cela dit : en toi, mon héritage est trop dilué ; mais il te reste les fièvres bénignes, les écrouelles…

— C'est l'onction ! balbutia le garçon. L'huile de la sainte ampoule qui…

Elle éclata de rire à nouveau, un rire sans joie, effrayant.

— Le voilà, le mensonge ! L'onction, vraiment ? Alors dis-moi : Clovis a-t-il jamais guéri qui que ce soit ? Et l'empereur Charlemagne ? Et tous les autres, avant Robert ? Ta sainte ampoule, ce sont les évêques qui l'ont fabriquée pour asseoir la puissance des premiers rois. Elle n'a pas le moindre pouvoir.

— Ce n'est pas vrai, insista Philippe, les larmes aux yeux. Ce n'est pas vrai !

Mais tout au fond de lui, il savait que ça l'était. Il lui semblait l'avoir compris dès qu'il avait vu les ouïes de sa compagne. C'était pour cela qu'il pleurait.

— Et s'il te faut une preuve supplémentaire, réponds à une question, petit prince, reprit Lysamour, un peu plus calme. Sur le sceau de quel roi la fleur de lys est-elle apparue pour la première fois ? Réfléchis bien. Les moines qui te servent de précepteurs ont bien dû te l'enseigner.

Les larmes inondaient à présent les joues du garçon. Il n'avait nul besoin de réfléchir : la fleur de lys avait figuré pour la première fois au dos du sceau de Robert le Pieux…

— C'est Hugues qui a dû lui souffler cette idée, continua la créature qui était sa lointaine aïeule, sans attendre de réponse. Je n'ai jamais su s'il s'agissait d'un hommage à retardement – des excuses, en quelque sorte – ou d'une raillerie supplémentaire. Connaissant son esprit retors, je tiens pour la raillerie, mais même s'il en était autrement, cela ne changerait rien. Le duc des Francs me devait un fils ; c'est au roi des Français que je présente la créance.

La fureur déserta son visage tandis qu'elle se rasseyait sur le lit. Sa main recommença à errer sur le torse de Philippe qui, instinctivement, ferma les yeux et se remit à prier. Non que Lysamour retournât aux Enfers, cette fois – il était convaincu de sa nature terrestre –, mais que le sol s'ouvrît sous lui pour l'engloutir, que la mort vînt le prendre sur-le-champ, lui épargner l'humiliation.

— J'ai attendu, petit prince, j'ai attendu longtemps l'heure de ma vengeance. Je voulais qu'elle ait lieu ici même, où j'ai subi l'outrage. À Paris, je n'aurais jamais pu m'introduire dans l'intimité du roi. Il fallait que ce soit lui qui vienne à moi. (Elle soupira.) En ai-je vu passer, des porteurs de couronne ! Henri, Philippe, Louis… Tous, ils sont venus chasser dans ces bois quand ils occupaient leur résidence de Compiègne, et chaque fois, mes frères et sœurs de la forêt m'ont prévenue. Chaque fois, j'ai été déçue. Je gardais un trop cuisant souvenir de certain coup d'épée pour affronter une troupe armée, et aucun de tes aïeux n'a montré assez de fougue pour s'écarter de ses compagnons comme toi aujourd'hui. Il est presque dommage que tu doives mourir : tu serais sans doute devenu le plus glorieux de tous. (Sa voix, un instant attendrie, se durcit à nouveau.) Mais foin de tout cela : tu es exactement celui que j'attendais ; héritier du trône et déjà nubile. Grâce à toi, je puis me venger doublement. Le roi m'a pris mon fils, je lui prends le sien ; il s'est servi de moi pour assurer sa lignée, je me sers de toi pour assurer la mienne. Et tu sais ce qui me donne le plus de plaisir ? L'enfant que m'a fait Hugues est devenu chrétien ; celui que tu vas me faire n'entrera jamais dans une église, sinon pour compisser les hosties et forniquer sur l'autel.

Sur cette dernière saillie, elle se tut, comme à bout de souffle. Philippe priait toujours mais la mort, semblait-il, répugnait à le prendre.

— Allons ! dit enfin Lysamour. Il est temps. Ne résiste pas, petit prince. Tu connaîtras au moins un peu de jouissance avant de rejoindre tes tristes ancêtres.

Lorsqu'elle s'allongea sur lui, le garçon serra les dents pour ne pas hurler. Cette peau si douce, contre la sienne, lui faisait l'effet d'une pierre ponce. Les baisers dont on couvrit son visage et sa poitrine, puis son ventre, lui parurent autant de marques au fer rouge. L'impudique odalisque eut beau se démener, en appeler à toutes les ressources de son art, il demeura impuissant. À cet instant, la plus belle femme du monde eût pu se livrer sous ses yeux aux pires péchés de chair sans lui dénouer l'aiguillette.

Lysamour dut le sentir car elle ne s'obstina guère. Constatant l'inanité de ses efforts, elle poussa un juron bien senti, avant de sauter de la couche.

— Soit ! siffla-t-elle. Je vais te laisser méditer un peu. De toute façon, il est l'heure de mon souper. Toi, ai-je besoin de te le dire ? tu ne souperas pas avant de m'avoir servie. Nous verrons bien

si tu restes de marbre quand la faim commencera à te faire délirer. (Philippe, à ces mots, ne put s'empêcher d'ouvrir les yeux, horrifié.) Tu as intérêt à te montrer docile : quoi qu'il arrive, seule la mort te libérera et, tant que tu ne m'auras pas fécondée, elle ne viendra pas. Je te nourrirai tout juste assez pour te garder en vie et, s'il le faut vraiment, je verrai à employer des tortures moins subtiles. (Elle s'approcha de l'extraordinaire ouverture pratiquée dans la paroi.) N'espère pas t'échapper : même si tu parvenais à les trancher, les liens qui te maintiennent se ressouderaient autour de toi, et ils n'en seraient que plus serrés. Au revoir, petit prince. Je reviendrai peut-être dans une heure, peut-être demain matin, peut-être encore plus tard. Tâche d'être prêt.

Sans accorder un regard de plus à son captif, elle tourna les talons et, d'une détente, plongea au cœur du disque liquide. Philippe l'y vit disparaître instantanément, comme si, plutôt que de nager, elle s'était elle-même changée en eau. Il y eut quelques éclaboussures, quelques clapotis, puis plus rien.

Il était seul.

La lampe à huile diffusait une lueur de plus en plus ténue. Bientôt, elle s'éteindrait et il se retrouverait dans le noir.

Pour la première fois de sa vie, cette perspective l'effrayait.

Dans le noir, il ne la verrait pas revenir. Non que cela changerait le sort qu'elle lui réservait, mais à tout le moins, si elle ne le surprenait pas, il espérait se retenir de hurler encore, conserver le peu de fierté qui lui restait.

Son corps et son esprit se trouvaient pour l'heure également éprouvés, et il ne savait lequel de ces deux tourments était le plus insupportable. Le froid, sans doute, mordait sa chair avec l'avidité d'un rapace, si bien qu'il frissonnait tel un arbre dans la bise et qu'une douleur sourde envahissait ses os – mais l'image de Lysamour, succube à la hideuse beauté, lui tenaillait tout autant l'âme. La faim, bien sûr, puisqu'il n'avait rien mangé depuis le matin, se nichait peu à peu au creux de son estomac – mais le souvenir du terrible récit lui tordait pareillement les entrailles.

Ainsi, il était le descendant de cette créature inhumaine qui foulait aux pieds les plus sacrés des commandements divins. Il ne lui venait pas à l'idée de mettre en doute les paroles de sa geôlière. Les preuves avancées étaient suffisantes – et s'il avait néanmoins hésité, une autre existait, qu'elle ne pouvait connaître : l'attirance qu'il éprouvait pour l'eau, même si, contrairement à Lysamour, il n'eût pu survivre immergé.

Hugues… Hugues Capet. On lui avait appris à l'admirer, cet ancêtre, ce fondateur qui, à force de courage et d'intrigues, était parvenu à conquérir le trône et à y asseoir sa dynastie. On lui avait appris à le respecter, à l'aimer… Désormais, il n'était pas loin de le honnir. Comment, alors même qu'il s'appuyait sur l'Église pour régner, le duc des Francs avait-il pu posséder une foi chancelante au point de croire que Dieu le laisserait sans héritier si sa cause était juste ? Comment avait-il pu choisir pareille mère à son successeur ? Un être inique, une prostituée n'hésitant pas à commettre l'inceste et se préparant à assassiner froidement un innocent. Un être sans âme.

Car telle était bien la question fondamentale qui, en lui apparaissant, l'empêchait d'appeler à nouveau le trépas : l'enfant de semblable créature pouvait-il avoir une âme, même si son autre parent en possédait une ? Lui-même, Philippe, en avait-il une ?

Hier encore, mourir lui paraissait une épreuve sans conteste désagréable mais nullement une catastrophe, puisque ce n'était qu'un passage. Aujourd'hui… l'idée de n'être qu'un petit tas d'argile dépourvu de l'étincelle divine, tout juste un animal qui, au dernier jour, se verrait refuser la consolation de la vie éternelle, le terrifiait.

Une autre possibilité, de surcroît, lui rongeait le cœur : celle d'avoir bel et bien une âme mais une

âme damnée. Lysamour n'était pas un démon, elle l'avait démontré, mais les hommes, pour n'être pas des anges, n'en étaient pas moins créatures de Dieu. Elle, en dépit de ses dires, et peut-être à son insu, n'était-elle pas créature du Diable ?

Dieu, Diable, Enfer, Paradis… Tous ces mots et d'autres encore se bousculaient dans l'esprit de Philippe, perdant peu à peu leur sens, se fondant en un irrésistible tourbillon. Il avait toujours aussi froid mais, désormais, brûlait également d'un feu si violent qu'il lui semblait parfois suffoquer. Lorsqu'il tenta d'implorer la clémence du Seigneur, un simple pater se révéla au-dessus de ses forces. Les paroles latines se mélangeaient dans sa tête, paroles que ses lèvres tremblantes eussent au demeurant refusé d'articuler.

La lampe s'éteignit.

Le garçon comprit qu'il avait la fièvre. Il titubait au bord de l'inconscience à l'instar d'un ivrogne au bord d'un ravin. Fragile destinée que celle d'un être humain : lui dont la voie avait paru toute tracée, lui qui s'était arrêté à Compiègne sur le chemin de Reims, où il devait être associé au trône de son père, voilà qu'il n'avait plus d'avenir.

Résister, songea-t-il. Résister à tout prix, Endormi, non seulement il ne verrait pas arriver Lysamour mais il ne l'entendrait pas non plus. S'il s'éveillait chevauché par cette furie, il sentait que sa raison n'y résisterait pas. Non, il ne voulait pas s'endormir.

Et s'endormit pourtant.

Combien de temps demeura-t-il sans connaissance, en proie à un sommeil agité, semé de cauchemars et de moments de délire ? Il ne devait l'apprendre que bien plus tard, quand on lui dirait qu'il avait erré dans la forêt pendant deux jours et une nuit. Pour l'heure, lorsqu'il rouvrit les yeux il lui sembla ne les avoir fermés qu'un instant.

L'impression qu'il avait de sortir enfin d'un mauvais rêve fut battue en brèche par la vision de Lysamour, debout auprès du lit, son corps blanc et élancé parsemé d'un millier de gouttes prouvant qu'elle sortait de l'eau. Elle tenait d'une main une fiole d'huile, de l'autre la chandelle à la flamme de laquelle elle venait de rallumer la lampe.

Philippe, trempé de sueur et grelottant, la tête prise dans des mâchoires d'acier, ne la distinguait qu'à travers une sorte de voile grisâtre, mais la terreur n'en revint pas moins s'emparer de lui, intacte.

— Parfait, parfait, je constate que nous sommes réveillé, déclara la maîtresse des lieux, mielleuse. J'espère que nous sommes revenu à de meilleures dispositions. (Ayant déposé la chandelle sur le sol, après l'avoir soufflée, elle s'assit au bord de la couche.) Tu as faim ?

Le garçon brûlait de fièvre. L'estomac noué, il se sentait incapable d'avaler la moindre bouchée. En revanche, sa gorge râpeuse, ses lèvres parcheminées réclamaient de l'eau, mais il n'eut pas la force d'exprimer ce souhait.

— Non ? Tant mieux, parce qu'il n'y a rien à manger pour toi. À moins, bien sûr, que tu ne sois disposé à m'honorer dignement… Nous allons voir.

Alors que sa compagne se penchait au-dessus de lui et qu'il se résignait à subir ses attouchements détestables, une voix impérieuse s'éleva à l'entrée de la chambre.

— Il suffit, femme ! Écarte-toi ! Celui-là est sous ma protection.

Lysamour se retourna d'un bloc, comme fouaillée par une lanière de cuir. La grimace de colère qui déformait ses traits fut de courte durée, chassée par une expression où se mêlaient crainte et stupéfaction. Sautant à bas du lit, elle mit un genou en terre et baissa la tête, soumise.

— Sire… murmura-t-elle. C'est un grand honneur pour ma maison.

En entendant ce mot, sire, Philippe tourna la tête, saisi d'un regain d'espoir. Les veneurs avaient retrouvé sa trace, son père avait été prévenu, il arrivait à la rescousse…

Mais ce n'était pas son père, bien entendu. D'ailleurs, après toutes ses injures vomies à l'adresse des Capétiens, Lysamour se fût-elle agenouillée devant Louis ?

On ne pouvait toutefois s'y méprendre : celui qui venait de franchir la tenture pendue au pied de l'escalier, quoique vêtu d'un manteau à l'extrême simplicité, sous lequel il était visiblement nu, possédait une majesté naturelle qui faisait défaut à bien des princes couronnés. C'était un homme de haute taille, bâti en guerrier, noir de poil, brun de peau, dont le visage aux traits marqués s'ornait d'une courte barbe bouclée. Ses cheveux, bouclés eux aussi, tombaient en une masse soyeuse sur ses épaules et sur son front, où ils surmontaient des yeux noirs luisants n'exprimant que réprobation.

Sur sa gauche, un peu en retrait, écartant la tenture d'une main, se tenait une très petite femme à la chevelure verte et aux formes délicates, quoiqu'au visage sans grâce, dont la tunique ajustée semblait composée de feuilles de hêtre entrelacées. Un poète humain, sans doute, eût vu en elle une dryade.

— Sire, je… commença Lysamour, toujours agenouillée.

— Silence ! coupa l'homme. Je sais ce que tu vas dire et je récuse d'avance tes arguments. (Il s'interrompit un instant, puis reprit d'une voix moins dure :) Je connais ton histoire, ma fille, et je comprends la haine qui t'habite, mais elle est sans objet, aujourd'hui. Le Capet a eu des torts envers toi, et si tu avais exercé ta vengeance contre lui, jadis, je n'aurais eu ni le droit ni le désir d'intervenir. Cet enfant, toutefois, n'a rien fait pour mériter le sort que tu lui réservais. En outre, il est de notre sang : le tuer, alors qu'il nous perpétue parmi les humains, et au sein d'une de leurs lignées souveraines, serait un crime non seulement contre lui mais contre tout notre peuple, Si nous devons survivre, ce sera grâce à des êtres tels que lui.

— Je ne crois pas…

— Ce que tu crois n'a aucune importance. Seul compte ce que j'ordonne. Et je t'ordonne de les laisser en paix, lui et les siens.

Lysamour osa enfin relever la tête. Des larmes de frustration roulaient sur ses joues.

— Alors, je suis condamnée à ne jamais accomplir mon vœu ? À rester éternellement insatisfaite ?

— Assez de jérémiades ! trancha son interlocuteur. Réjouis-toi plutôt que ceux des nôtres qui sont restés lucides se soient relayés jusqu'à moi. Tu m'as contraint à me déplacer en personne, à me fondre en la Terre pour faire diligence et à me présenter chez toi dans une tenue indigne de mon rang ; sans Haisia, ici présente, je n'aurais même pas un manteau. (Il soupira.) Mais enfin, je suis arrivé à temps, et cela t'évitera le châtiment suprême. S'il doit y avoir une prochaine fois, sache que je ne serai pas aussi magnanime. Quitte ces lieux, à présent, et n'y reviens pas que je ne m'en sois allé.

Philippe, à demi assommé par la fièvre, se croyait plongé au cœur d'un rêve. Il avait suivi cet échange avec un curieux détachement, comme si son existence n'en avait pas été l'enjeu. Tout juste fut-il soulagé lorsqu'il comprit que Lysamour venait d'être congédiée par le mystérieux personnage qu'elle appelait sire. Clignant des yeux pour percer la brume qui l'aveuglait, il la vit se relever et marmonner une injure à l'adresse de la nommée Haisia – laquelle lui tira la langue en retour, dédaigneuse. S'étant inclinée une dernière fois devant son noble visiteur, elle courut à la fenêtre magique et plongea dans les eaux noires qui l'engloutirent.

Quand elle eût disparu, l'homme s'avança vers le lit. Il n'eut besoin que d'effleurer les liens végétaux pour les contraindre à se relâcher. Les empoignant d'une main ferme, il les rejeta dans la rivière, à la suite de l'être qui leur avait donné vie.

Philippe, libéré, se recroquevilla en position fœtale. Comme deux larges mains approchaient de son visage, il eut un mouvement de recul mais sa faiblesse ne lui permit pas de leur échapper. Elles se posèrent l'une sur son front, l'autre sur sa bouche, plus douces qu'il ne l'eût cru, presque

caressantes. En quelques instants, sa gorge cessa de le faire souffrir, son nez se dégagea, et une force nouvelle se répandit dans tout son être. Pourtant, il fut incapable de se redresser, de bouger ne fût-ce qu'un bras, un doigt. Ses tremblements irrépressibles ne l'avaient pas déserté.

— Ne pouvez-vous guérir sa fièvre, sire ? interrogea Haisia, surprise.

— Je l'ai fait. Il l'eût fait lui-même s'il savait quels pouvoirs sont siens. La fièvre qui l'habite à présent n'est pas du corps mais de l'esprit, et contre cela, la magie de la nature ne peut rien. (L'étrange personnage s'écarta de la couche.) Lave-le et rhabille-le.

Obéissante, la jeune femme s'agenouilla auprès de Philippe. Ce dernier sentit à nouveau de tendres mains parcourir son corps, sans équivoque, cette fois, munies d'une étoffe humide. Elles lui rappelaient celles des servantes qui s'occupaient de sa toilette lorsqu'il était enfant – à ceci près qu'il en montait une forte odeur de sève. Quand elle eut achevé d'effacer sur sa peau la sueur et les traces verdâtres abandonnées par les liens vivants, Haisia lui remonta ses braies et entreprit de lui passer sa chemise puis ses autres habits. Il se laissa faire sans réagir, conscient que les deux créatures ne lui voulaient pas de mal mais trop choqué pour sortir de son apathie. Bien qu'il ne sentît plus le froid, il grelottait toujours.

— C'est bien, approuva l'homme une fois que sa compagne eut à grand peine remis les heuses aux pieds du garçon. À présent, trouve-moi des vêtements de paysan ou de bûcheron, que je puisse le reconduire chez les siens.

Inclinant la tête, elle disparut derrière la tenture.

Philippe, les yeux clos, s'était de nouveau recroquevillé sur le lit, oubliant ce qu'il y avait subi. Il ne put s'empêcher de frémir quand l'inconnu s'assit à son chevet.

— Tu trouveras en toi la force de guérir, assura la voix profonde. Cela te demandera peut-être du temps, mais tu es assez intelligent et volontaire pour surmonter l'épreuve. As-tu compris qui je suis ? Qui nous sommes ?

Le garçon ne répondit pas. Il pensait avoir compris, oui, en tout cas l'essentiel, mais il eût voulu chasser cette connaissance de son esprit. Et plus que tout, de toutes ses forces, il eût voulu cesser d'écouter, rentrer chez lui, dormir. Pour l'heure, il n'était plus l'héritier du trône de France, il était redevenu un enfant, un tout petit enfant qui avait envie de s'enfouir entre les bras de sa nourrice et de pleurer tout son soûl. Ce vœu si simple, à l'évidence, ne serait pas exaucé.

— Je suis le roi de mon peuple, tout comme, bientôt, tu seras le roi du tien, continuait celui qu'il écoutait malgré lui. Et sais-tu pourquoi je suis le roi ? Pour la même raison que, chez les abeilles, la reine est la reine : je suis né pour cela. Tant que je vivrai, nul ne contestera mon autorité, parce que nul n'aurait la capacité de me remplacer. Il en va tout autrement de toi, Philippe. Tu seras roi parce que ton père l'est et que, chez vous, curieusement, le fils remplace le père sans qu'on se demande s'il est capable d'en assumer le rôle, sans même qu'on lui demande, à lui, s'il le désire. Mon royaume est gigantesque, le tien minuscule, mais ta tâche sera pourtant plus ardue que la mienne. Tu devras te battre chaque jour, encore et encore, pour seulement conserver ta position – et tu as pu mesurer ce soir à quel point elle est fragile, Ce trône sur lequel, depuis ta naissance, tu étais sûr de t'asseoir un jour, tu as bien failli le perdre à jamais. Je souhaite que cela te le rende plus précieux. (Il marqua une pause, comme pour laisser le temps à ses paroles de faire leur chemin en son auditeur.) Tu as un avantage en ta faveur, un avantage dont tu ne comprends peut-être pas encore bien l'importance : notre sang coule dans tes veines. Si tu en fais bon usage, il te servira.

Philippe serra les dents à en avoir mal. Était-il besoin de lui rappeler cette monstruosité ? Ce prétendu roi ne se rendait-il pas compte que c'était cela, cela surtout, qui lui faisait honte, qui lui faisait peur ?

De fait, il ne pouvait le concevoir car il n'avait jamais raisonné en Chrétien – mais cette différence, le garçon était quant à lui incapable de l'imaginer.

Un léger courant d'air accompagné d'un froissement d'étoffe annonça le retour d'Haisia.

— Vos habits, sire. Le paysan dormait ; je les lui rapporterai avant son réveil, afin qu'il ne s'aperçoive de rien.

— Sois remerciée, déclara son souverain, avant de conclure à l'adresse de Philippe. Le pouvoir sera tien, Capétien : à toi de décider quoi en faire.

Puis il se leva afin de se vêtir, tandis que résonnaient encore ses dernières paroles dans la pièce – à moins que ce ne fût dans la tête de Philippe où, de même que les prières un peu plus tôt, elles se mêlaient, s'entrechoquaient en une terrifiante cacophonie. Le garçon sentit qu'il perdait pied, qu'un gouffre obscur l'aspirait, l'engloutissait, un gouffre dont il se demandait s'il sortirait un jour. Le désirait-il seulement ? Les sens émoussés, le crâne douloureux d'une soudaine migraine, ce fut à peine s'il se rendit compte que des bras puissants le soulevaient pour l'emporter hors du logis de Lysamour. La fraîcheur du soir, plutôt que de lui rendre sa lucidité, porta le coup de grâce à sa chair et à son esprit tourmentés : il perdît connaissance.

« [...] le paysan [...] ramena le prince en toute hâte à Compiègne, par un raccourci. À la suite des frayeurs dont il avait été saisi, Philippe-Dieudonné tomba dangereusement malade, et cet accident fit différer son couronnement jusqu'à la Toussaint. »

Rigord, *Gesta Philippi Augusti*

Première partie

L'AFFIRMATION

« Ils [les rebelles] n'ont produit que du vent,
n'ont ourdi que des toiles d'araignée. »

Rigord, *Gesta Philippi Augusti*

I

— Le danger, c'est l'Anjou, répétait le roi Louis sur son lit de mort.

Philippe, presque dix ans plus tard, tandis qu'il chevauchait vers le lieu-dit Colombiers, près d'Azay-le-Rideau, songeait que s'il avait dû retenir une seule sentence de son père, c'eût été celle-là. De tous ses adversaires, Henri Plantagenêt, comte d'Anjou et roi d'Angleterre, avait été le plus opiniâtre, le plus acharné.

Mais c'était terminé, à présent. Le vieil arbre n'avait plus de sève ; il était temps de l'abattre comme avait été abattu l'orme de Gisors.

La petite troupe, sortant d'une forêt délicieusement fraîche, venait de retrouver le torride soleil de juillet qui cuisait à petit feu la campagne tourangelle déjà dévastée par les armées. Malgré la cotte d'armes en cendal clair censée les protéger de la chaleur, les cavaliers suaient à grosses gouttes sous leur haubert et leurs chausses de mailles. Les heaumes demeuraient attachés aux selles : s'il était toujours possible de se heurter à une bande de mercenaires désœuvrés, l'heure n'était plus au combat mais à la négociation.

Philippe, en tête des quatre chevaliers – dont l'évêque de Beauvais, que rien ne distinguait extérieurement des autres – et de la quinzaine de sergents choisis pour l'accompagner, chevauchait au côté de l'homme sans qui, certainement, il ne se fût pas trouvé là en ce jour, victorieux. Richard, fils de son vieil ennemi et d'Aliénor d'Aquitaine – celui que le chroniqueur gallois Giraud de Barri surnommait déjà Cœur de Lion.

Le roi des Français et le comte de Poitiers se ressemblaient physiquement, même si Philippe était un peu moins grand, un peu moins large d'épaules, un peu moins roux que Richard. Pour le reste, on n'eût pu rêver deux hommes plus différents. L'un était prudent, l'autre téméraire ; l'un savait maîtriser son impulsivité naturelle, la tempérer de réflexion, l'autre lui donnait libre cours ; l'un méprisait les jeux et les divertissements futiles, l'autre se régalait de tournois et de poésie. L'un avait la passion du gouvernement, l'autre celle de la guerre.

Un détail supplémentaire les séparait – et non des moindres.

L'un descendait d'une créature inhumaine ; il s'en cachait, L'autre, disait-on, était issu des amours d'un de ses ancêtres et de Mélusine ; qu'il crût ou non à cette légende, il lui arrivait de s'en vanter, de justifier ainsi ses violences et ses passions.

Pourtant, ces deux êtres si dissemblables avaient su former une alliance efficace. Par la ruse et par la force, ils avaient bataillé côte à côte des mois durant – et le but, enfin, leur apparaissait tout proche.

— Je gage dix marcs d'argent qu'il ne viendra pas, s'exclama soudain Richard, la mine réjouie, tandis qu'ils dépassaient les restes fumants d'une ferme, à quelque distance de la route.

Philippe contemplait ce spectacle sans plaisir. Saccage, pillage, incendie… telles étaient les principales composantes de la guerre, plus importantes même que le combat. Les armées dévastaient les terres ennemies, semant la ruine et la mort sur leur passage, mais évitaient avec soin de se rencontrer. Sinon pour quelques escarmouches ou lors des sièges de places fortes, les soldats ne se battaient pas entre eux : quand les grands se querellaient, c'étaient les petits qui souffraient.

— Je ne gage, moi, rien du tout. Mais je crois qu'il viendra. Il n'a pas le choix.

Le roi n'aimait pas la guerre. Il la considérait comme un mal nécessaire, n'hésitait jamais à la faire, voire à la déclarer quand les circonstances l'exigeaient, mais il ne l'aimait pas.

Philippe, au mois d'août, aurait vingt-quatre ans. En moins d'une décennie sur le trône, il était parvenu à s'assurer la fidélité de ses grands feudataires, dont l'orgueil, naguère, le disputait à la puissance ; il s'apprêtait à terrasser le dernier et le plus important. Sa tâche n'était pas achevée, loin de là, mais ce qu'il avait accompli n'était pas une mince victoire pour un jeune souverain que nul ne prenait au sérieux lors de son avènement.

Il se revoyait alors, à peine sorti de l'enfance, trop tôt placé par la maladie de son père à la tête d'un royaume minuscule que cernaient les fiefs de grands seigneurs censés lui rendre hommage – en fait indépendants. Les comtes de Blois et de Champagne, le comte de Flandre, le duc de Bourgogne… Le comte d'Anjou, surtout, qui réunissait aussi sous sa houlette l'Aquitaine et la Normandie, sans parler de l'Angleterre. Tous plus riches, plus puissants, plus expérimentés que lui. Tous prêts à le dévorer, à l'écraser, s'il menaçait leurs privilèges.

La partie avait été rude, mais il l'avait gagnée. Parfois, il s'en étonnait encore. Il n'y avait pourtant pas eu de miracle. Pour lui, il soupçonnait qu'il n'y en aurait jamais…

Une forte odeur de brûlé – bois, paille et chair – imprégnait l'air, couvrant celle de la poussière que soulevaient les chevaux. Des corbeaux tournaient dans le ciel, taches noires mouvantes sur l'azur, piquant parfois vers le sol le temps d'arracher quelques lambeaux à un cadavre humain ou animal. Le cliquètement sonore des sabots sur la route ne parvenait pas à noyer leurs cris rauques qui rythmaient de manière presque comique la chanson de troubadours fredonnée par un Richard enjoué.

Philippe ne sentait ni n'entendait plus rien. À peine distinguait-il les champs entrecoupés de petites forêts s'étendant autour de lui. Perdu dans des souvenirs qui étouffaient ses sens, il avait de nouveau quatorze ans.

« Nous [les Plantagenêts] venons du diable et nous retournerons au diable ! »

Attribué à Richard Cœur de Lion par Giraud de Barri

Par une froide matinée de la fin janvier, trois mois presque jour pour jour après son couronnement, le jeune roi tint conseil en son palais de la Cité.

Tous ceux de ses proches qui résidaient présentement à la cour avaient été convoqués et, à une notable exception près, tous se trouvaient réunis avant même que les cloches n'eussent sonné Tierce(2).

La vaste salle qui servit ce jour-là au conseil était aussi sombre que l'humeur de ses occupants. La lumière du jour ne s'y infiltrait qu'à travers le papier huilé obstruant les fenêtres, pauvrement suppléée par trois chandelles disposées sur la longue table et par le feu entretenu dans la cheminée – feu qui peinait encore plus à éclairer la pièce qu'à la réchauffer.

Dans cette demi-obscurité, la reine mère, assise sur un banc, au plus près de la chaise où prendrait place son fils en bout de table, demeurait immobile. Adèle de Champagne avait les yeux mi-clos. Ses lèvres pincées, entourées de rides disgracieuses, privaient de sa beauté finissante cette femme à la mine sévère encore accentuée par sa mentonnière et le voile blanc assorti d'un cercle d'argent dissimulant ses cheveux. Malgré le corps toujours ferme qu'on devinait sous le corselet ajusté de son bliaud, elle paraissait vieillie avant l'âge. Les bonnes âmes en accusaient le désespoir que lui causait la perte prochaine de son époux ; les mauvaises invoquaient des raisons variées, dont la plus charitable était sa crainte d'être écartée du pouvoir sitôt Louis VII passé de vie à trépas.

À son côté, drapé dans sa chasuble brodée, les mains jointes et les yeux fermés, son frère Guillaume, archevêque de Reims, priait ou affectait de prier. On ne connaissait pas, depuis sa récente élévation au cardinalat, la moindre borne à sa piété. Non qu'il eût auparavant créé le scandale : ce petit homme réservé et astucieux n'avait jamais causé ni plus ni moins de bruit qu'il n'en fallait, et son habileté autant que sa naissance était responsable de ses hautes fonctions.

Des trois autres frères composant la maison de Champagne, seul était là Thibaut, comte de Blois, que son état de sénéchal faisait grand officier de la couronne. L'aîné, Henri, comte de Troyes, se trouvait en Terre Sainte. Quant à Étienne, comte de Sancerre, son impulsive rébellion contre le roi restait trop fraîche dans les mémoires pour qu'il se présentât à la cour.

Face aux Champenois, et affectant de les ignorer, s'était installé le clan capétien : Robert de Dreux, frère du roi mourant, encadré de deux de ses fils ; l'aîné, son homonyme, et Philippe, évêque de Beauvais. Un bien curieux évêque au demeurant : vingt-cinq ans, la tonsure négligée, portant bliaud plutôt que chasuble, il était connu pour préférer la distribution des horions à celle des hosties. S'il constituait une sorte de paroxysme, il n'était cependant pas seul de son espèce : comment exiger la dévotion de jeunes hommes dépourvus de vocation religieuse, qu'on poussait dans l'église afin de réserver l'héritage paternel au premier né, de ne pas morceler le fief ?

Le vieux Robert approchait de la soixantaine. Chenu, voûté, mais encore doté de toute sa tête, il se rappelait l'époque où la Champagne constituait l'ennemie naturelle de la France, qu'elle bordait à l'est, au sud, au sud-ouest. Elle ne rendait directement hommage au roi que pour quelques fiefs mineurs – vassale sinon de divers feudataires ainsi que de l'empereur. Quelques décennies plus tôt, frustrés par les Plantagenêts de la succession au trône d'Angleterre, les Champenois s'étaient rapprochés de la France afin d'opposer un front commun à la puissante maison angevine. Plusieurs mariages avaient scellé cette alliance, dont celui de Louis et d'Adèle, et il semblait que les adversaires d'hier fussent désormais les meilleurs amis du monde. Le comte de Dreux, malgré cela,

n'aimait guère ces encombrants voisins, craignant leur goût du pouvoir et leur ambition. Bien qu'il n'en laissât rien paraître, leur morosité du moment, et surtout le fait d'en connaître la cause, le réjouissaient au plus haut point.

Trois autres personnages se tenaient à l'écart des deux factions, causant à voix basse aux abords du foyer. Un grand seigneur, tout d'abord, le connétable Raoul, comte de Clermont-en-Beauvaisis, robuste homme de guerre auquel une calvitie précoce et des traits poupins conféraient un visage de bébé qui ne trahissait nullement son habileté de diplomate ni son ardeur au combat. Les deux autres, presque des vieillards, faisaient partie de ces individus que le roi Louis avait su distinguer et élever à des fonctions auxquelles les appelaient leurs mérites plus que leur rang : le chambellan Gautier et le maréchal Robert Clément, le précepteur du jeune Philippe.

Malgré le sérieux qu'affichaient les trois hommes, des sujets futiles alimentaient leur conversation, laquelle ne poursuivait qu'un but : les dispenser de s'asseoir avec l'un ou l'autre des nobles partis en vis-à-vis – le connétable parce que sa loyauté était pour l'heure acquise à un troisième larron, les deux roturiers parce que la leur n'appartenait qu'au roi, seul parmi les grands à ne jamais les écraser de sa morgue.

Le dernier conseiller présent, le chancelier Hugues du Puiset, demeurait quant à lui solitaire – certes assis à table, et du côté capétien, mais assez loin de Dreux et de ses fils pour ne pas sembler les soutenir.

— Que diable fait-il ? s'emporta soudain le sénéchal Thibaut de Blois. (Il abattit sur la table un poing aussi massif que le reste de sa personne.) Et pourquoi le Flamand n'est-il pas ici ? Ne serait-il pas convié ?

— Voilà qui m'étonnerait de mon neveu, déclara posément Robert de Dreux. Comme mon frère avant lui, il n'omet de convoquer à son conseil que ceux dont il se défie.

Thibaut, qui n'avait pas été convoqué au conseil précédent, n'eut pas la sagesse d'encaisser le coup sans broncher : il se leva, furieux, tandis que, face à lui, l'imitait le bouillant évêque de Beauvais, prêt à défendre son père. Peut-être en fussent-ils venus aux coups si l'archevêque de Reims n'avait alors posé sur le bras du sénéchal une des mains délicates qui lui valaient son surnom de Guillaume aux Blanches Mains.

— Allons, messeigneurs, allons, reprocha-t-il d'une voix apaisante. Foin de ces querelles stériles. Est-ce là l'image que vous souhaitez donner à notre bon sire ?

— Par ma foi, murmura le connétable, près de la cheminée, tandis que les deux antagonistes se rasseyaient, maussades. À moins qu'on ne leur trouve vite un ennemi commun, ces deux têtes brûlées finiront par s'entre-égorger.

— N'ayez crainte, renvoya la voix rauque de Robert Clément, sur le même ton. Ou je me trompe fort, ou voilà l'ennemi commun qui arrive.

La grand-porte de la salle, en effet, venait de s'ouvrir, livrant d'abord passage à l'adolescent sur les épaules duquel reposait la destinée du royaume. Philippe demeurait amaigri de la terrible fièvre qui l'avait torturé des mois durant après sa mésaventure dans la forêt de Cuise. En dehors de cette minceur et de profonds cernes autour des yeux, dont on pouvait accuser ses soucis de nouveau roi, il paraissait tout à fait remis. Physiquement, du moins. Ceux qui le côtoyaient le savaient bien plus nerveux, plus irascible qu'auparavant. Plus dévot, aussi, comme s'il avait voulu remercier Dieu de l'avoir gardé du péril.

À son entrée, les conseillers eurent le réflexe de se lever mais il les retint d'un geste.

— Restez assis, messeigneurs, dit-il, et vous aussi, madame. Nous allons commencer.

Tandis que Robert Clément, Gautier et Raoul de Clermont s'empressaient de gagner la table,

Philippe prit possession de sa chaise – sur laquelle étaient empilés deux coussins, afin qu'il ne dût lever la tête pour soutenir le regard d'aucun de ses compagnons.

Ces derniers, malgré la déférence qui lui était due, ne lui accordaient pas leur entière attention, trop occupés des deux hommes entrés à sa suite. L'un, si sa présence pouvait surprendre, n'engendrait guère d'inquiétude : quoique ce fût un véritable colosse dans la force de l'âge, sa robe de bure, le large crucifix qui pendait sur sa poitrine et l'humilité qui émanait de sa personne le désignaient comme un de ces êtres ayant trop renoncé au monde pour menacer les ambitions des uns ou des autres. L'essentiel de la compagnie, en outre, connaissait bien le frère Bernard, qu'on appelait aussi l'ermite de Vincennes, et qui passait pour un saint.

Un terme dont nul n'eût songé à qualifier le dernier arrivant. Celui-là était un homme de très haute taille, au cheveu noir, au regard perçant, vêtu d'un bliaud écarlate par-dessus ses robes gaufrées. Le chapel qui maintenait ses longs cheveux, était d'argent serti de pierreries, ainsi que les fermaux de ses vêtements et les nombreux bijoux répartis au hasard de sa personne. Certes, il était plus richement paré que le roi – ce qui, à la cour de France, ne tenait pas du miracle – mais encore l'était-il plus que tous les nobles réunis en ces lieux, la reine mère comprise.

Le frère Bernard alla se poster dans un angle et, la tête baissée, commença à prier en silence, égrenant une pate-nôtre, sa barbe fournie masquant le léger mouvement de ses lèvres. Le seigneur aux habits flamboyants, lui, plutôt que de prendre place à la table, demeura debout près du roi, un peu en retrait, à la fois protecteur et dominateur. Les autres conseillers ne le quittaient pas du regard, la plupart haineux ou agacés, quelques-uns admiratifs. N'ayant cure de l'opinion qu'on avait de lui, ou peut-être s'en délectant, il leur sourit de toutes ses dents.

Il s'appelait Philippe d'Alsace – tenant du puissant comté de Flandre et parrain du jeune roi.

L'ennemi commun, c'était lui.

Et ce fut d'ailleurs lui qui prit la parole, d'une voix claire et puissante.

— Messeigneurs, madame, si notre bien-aimé souverain vous a réunis céans, c'est pour vous faire part…

— Un instant, je vous prie ! intervint sèchement Adèle de Champagne.

Un sourire imperceptible étirait ses lèvres fines. Malgré la colère que lui inspirait l'influence du comte sur son fils, elle était heureuse qu'en la circonstance, il se fût permis d'ouvrir les débats : couper le roi eût été impensable ; le couper lui était un plaisir.

— Il est une question de la plus haute importance que je désire aborder avant toutes choses, reprit-elle. Puisque vous parlez au nom du roi, monseigneur, c'est à vous que je m'adresse : est-ce par votre volonté que le sceau royal a disparu des mains de mon époux ?

À ces mots, Philippe d'Alsace eut une moue perplexe, tandis que le vieux Robert échangeait un furtif coup d'œil avec ses fils.

— Disparu ? répéta le comte de Flandre. Voulez-vous dire, madame, qu'on le lui aurait dérobé ? Si la chose est avérée, le coupable sera bientôt découvert et châtié comme il le mérite. Quoi qu'il en soit, sachez que je n'y suis pour rien, et que n'était le respect que je vous dois, j'oserais dire que cette suspicion me blesse.

— Il n'en reste pas moins que le sceau est introuvable, répliqua Adèle, appuyée par les sentencieux hochements de tête de ses frères. Or, sans le sceau royal, il n'est point d'actes possibles – ou plutôt, seul le voleur, quel qu'il soit, peut en rédiger. J'espère que chacun, ici, mesure la gravité de la situation.

Alors qu'un silence gêné s'abattait sur l'assemblée, Robert de Dreux s'éclaircit la voix.

— Je vous prie de m'excuser, madame, dit-il d'une voix un peu chevrotante, mais on vous aura

mal renseignée : le sceau n'a nullement disparu. (Il s'adressa au jeune roi.) N'est-ce pas, mon neveu ?

Tous les regards se tournèrent vers l'intéressé, et le moins surpris n'était pas celui du comte de Flandre.

— Eh bien… non, en effet, avoua Philippe, mal à l'aise. Le sceau a été confié sur mon ordre à la garde de messire Hugues du Puiset, ici présent.

— Je le conserve par-devers moi, confirma le chancelier d'un ton neutre.

Cet homme effacé n'était en poste que depuis quelques mois, si bien que les grands du royaume n'avaient encore eu ni à se plaindre ni à se louer de ses services. En fait, on le connaissait peu. Plus d'un, en ce jour, comprit qu'il faudrait désormais apprendre à le connaître.

Le rouge était monté aux joues de la reine mère.

— Et puis-je vous demander, mon fils, en vertu de quoi vous jugez bon de retirer au roi l'instrument de l'authentification des actes officiels ? interrogea-t-elle, glaciale.

Le garçon baissa la tête. Ce fut pourtant avec fermeté qu'il répondit :

— Je suis moi aussi roi.

— En outre, enchaîna Robert de Dreux, le sceau n'est pas propriété exclusive du souverain. Il a de tout temps été confié au chancelier, quand chancelier il y avait. Vous conviendrez avec moi que si mon frère a jugé bon de nommer messire du Puiset après sept ans de vacance de la chancellerie, c'est qu'il estimait lui-même, compte tenu de son état de santé, avoir besoin d'assistance. La paralysie de Louis le privant désormais presque en permanence de la parole, j'ai suggéré que le sceau soit confié à la personne la plus qualifiée pour le garder et j'ai reçu l'entière approbation de mon neveu. (Regardant bien en face les Champenois, il ajouta avec un sourire narquois :) Puisqu'on parle ici de gravité, il serait par trop grave que des gens mal intentionnés extorquent à un mourant des actes qu'il n'approuverait pas.

— Par la mort-Dieu, c'est une insulte ! s'emporta le corpulent Thibaut de Blois. Si vous n'étiez pas…

— Taisez-vous !

Les conseillers, abasourdis, se retournèrent vers un Philippe écarlate, qui avait bondi sur ses pieds en hurlant ces deux mots, son regard furieux fixé sur le sénéchal.

— J'interdis… vous m'entendez ? J'interdis qu'on blasphème le saint nom de Dieu à cette cour ! continua-t-il, tremblant de rage. Sommes-nous ici dans une taverne ou une maison de prostitution ? À partir de ce jour, quiconque jurera devant moi, qu'il soit noble ou non, acquittera une amende de dix sous qui sera distribuée aux pauvres. Et s'il ne peut payer ou s'il s'y refuse, il sera jeté dans la Seine. (Haletant, il exerça un visible effort pour se calmer et se rassit.) Que cela soit écrit !

— Je me charge de faire rédiger l'acte, sire, déclara posément le chambellan Gautier. Messire du Puiset veillera à le sceller quand vous l'aurez approuvé.

— Courage, vertueux prince ! lança d'une voix de stentor le frère Bernard, que chacun avait un peu oublié. Quelle fin ne doit-on pas attendre d'un pareil début !

— Amen, ponctua un archevêque de Reims à la moue peu convaincue.

— Amen, mon cousin, renchérit l'évêque de Beauvais, la mine réjouie, pour ne pas être en reste.

Thibaut de Blois, éberlué de cette soudaine violence, marmonna de vagues excuses avant de se renfrogner. Le comte de Flandre, toujours debout près du siège royal, toussota avec ostentation.

— Bien, dit-il. J'estime que l'incident est clos. Même si je n'ai pas été consulté en la matière…

— Ma foi, je ne sache pas que le roi doive consulter qui que ce soit pour la moindre de ses décisions, coupa Robert de Dreux. Il vient d'ailleurs de nous le prouver avec éclat.

— Même si je n'ai pas été consulté, reprit Philippe d'Alsace sans relever l'interruption, je tiens

pour fort sage la décision de confier le sceau à messire Hugues, et je ne doute pas que chacun, ici, l'approuve. (Comme il parcourait des yeux le clan champenois, la reine Adèle hocha la tête, peu enthousiaste, imitée par Guillaume aux Blanches Mains. Thibaut, vexé, contemplait ses genoux.) En conséquence, nous pouvons en arriver à la question qui nous occupe aujourd'hui au premier chef. Dans sa grande sagesse, le roi Philippe vient de décider des mesures qui combleront de joie tous les Chrétiens, puisqu'elles en visent les plus mortels ennemis. J'ai nommé : les Juifs.

— Les Juifs ? ne put s'empêcher de répéter Raoul de Clermont. Je crois être aussi bon Chrétien que n'importe qui, mais je ne vois pas en quoi ils sont nos ennemis. Ils peuvent même être fort utiles… D'ailleurs, le roi Louis les a toujours protégés.

— Mon père n'a jamais été informé de certains faits, expliqua le jeune souverain, dont la colère était tombée aussi vite qu'elle avait monté. (Il se tourna vers l'ermite, lequel avait levé les yeux de son chapelet, à présent qu'on abordait le sujet qui lui importait.) Frère Bernard, veuillez répéter à cette assemblée ce que vous m'avez dit tout à l'heure.

— Les Juifs sont impies, blasphémateurs et assassins ! affirma le religieux, une étincelle mystique au fond des yeux. Non seulement, ils furent les bourreaux du Christ, mais encore ont-ils juré la perte de tous ses fidèles. Nul n'ignore qu'ils obligent leurs serviteurs chrétiens à abjurer leur foi ni qu'ils profanent honteusement les calices, les ciboires, les crucifix que leur infâme négoce leur permet de recevoir en gage. De surcroît, ils bafouent la loi de Dieu. Il est écrit dans le Deutéronome : « Tu ne prêteras pas à usure à ton frère mais à l'étranger. » Et eux, comptant les Chrétiens comme étrangers, leur prêtent à usure ; leurs pauvres victimes, accablées de dettes, sont contraintes de leur vendre tout ce qu'elles possèdent, au point qu'aujourd'hui, la moitié de Paris appartient aux Juifs !

L'ermite s'interrompant afin de reprendre son souffle, Raoul de Clermont tenta de s'immiscer dans le discours.

— Êtes-vous sûr de ne pas exagérer un peu ? demanda-t-il. La moitié de Paris… Peste ! Comme vous y allez. J'avoue que je ne suis guère convaincu. Pas plus, d'ailleurs, que par vos autres allégations. J'aimerais des preuves.

Un murmure approbateur prouva qu'il exprimait l'opinion quasi générale. Seuls le roi et le comte de Flandre paraissaient accepter comme paroles d'évangile les propos du frère Bernard.

Ce dernier leva les mains au ciel, son regard halluciné fixé sur le connétable.

— Repens-toi, homme de peu de foi ! entonna-t-il. Tu croirais si tu voyais, mais le Seigneur a dit : « Heureux celui qui croit sans avoir vu. » S'il te faut néanmoins des preuves, tu n'as qu'à te rendre dans les grottes où les Juifs se réunissent le jour de Pâques. Là, tu assisteras à leurs cérémonies démoniaques, durant lesquelles ils immolent des Chrétiens. Ils les crucifient !

— Je n'ai jamais ouï dire que… commença Raoul de Clermont, obstiné.

— Allons ! l'interrompit Philippe d'Alsace. Ne dirait-on point que vous soupçonnez d'affabulation le plus juste d'entre nous ? Songez que notre sire et moi-même avons été convaincus par ses arguments. Mettriez-vous aussi en doute notre jugement ?

L'apostrophe, qu'accompagnait un regard lourd de sous-entendus, fut plus efficace que toutes les exhortations de l'ermite. Le connétable soutenait le comte de Flandre dans des manœuvres politiques primordiales, encore secrètes : il n'eût pas été sage de l'affronter pour un problème mineur – somme toute, que lui importaient les Juifs ?

— J'implore votre pardon, monseigneur, dit-il, et le vôtre, sire. Si le frère Bernard a su vous convaincre, il a fatalement raison, et je n'ai plus qu'à m'incliner.

Un bref signe de tête lui apprit que telle était bien la réponse attendue, et il respira plus aisément, conscient d'avoir frôlé l'incident.

— Puisque nul ne doute plus de leur équité, permettez-moi à présent de vous exposer les mesures décidées à l'encontre des maudits Israélites, reprit le parrain du roi. Ils seront arrêtés, jetés en prison et dépouillés de leurs biens, comme ils ont eux-mêmes dépouillé les Égyptiens à leur sortie d'Égypte. Ils auront toutefois le droit de racheter leur liberté et leurs meubles à juste prix.

La perplexité quitta les conseillers. Les coffres de l'État, nul n'en était plus conscient qu'eux, avaient grand besoin d'être remplis : sous couvert d'une opération hautement morale, on allait donc prendre l'argent où il était. Les paroles suivantes du comte de Flandre chassèrent les derniers doutes.

— En outre, tous les Chrétiens ayant contracté des dettes envers les Juifs se les verront remises, à la condition d'en verser le cinquième au trésor royal.

Des sourires se dessinèrent dans l'assemblée, dont certains membres étaient concernés au premier chef par cette mesure. On approuva, on loua la sagesse du souverain – en particulier l'archevêque, chez qui l'amour des Juifs n'était pas le sentiment dominant. Seuls restaient maussades Robert Clément et le comte de Dreux.

— Il n'empêche que cela va à l'encontre de la politique menée par mon frère, déclara le second. Si l'on m'avait consulté…

— N'est-ce point vous, monseigneur, qui déclariez tout à l'heure que notre bon sire n'avait pas à consulter quiconque pour la moindre de ses décisions ? coupa Philippe d'Alsace, triomphant.

Il s'attira un regard noir mais nulle réplique : pris à son propre piège, le vieux Capétien n'eût pu que s'enferrer, et les choses en restèrent là. Le roi, en se levant, signala que le conseil était terminé. Tandis que tous se préparaient à sortir, il arrêta d'un geste de la main Robert Clément.

— Demeurez, maréchal. Je désire m'entretenir avec vous. (Lorsqu'ils furent seuls, il enchaîna :) Eh bien ? Votre avis ?

— Mon avis sur quoi, sire ? Sur la réunion qui vient de s'achever ?

Le précepteur était désormais un homme âgé. Si l'on devinait toujours le chevalier d'exception qu'il avait été, on n'en lisait pas moins sur son visage et dans son corps les ravages de la vieillesse.

— Entre autres choses, oui, répondit Philippe.

— Me permettez-vous de vous parler franchement, sire ?

— C'est cela même que je vous demande.

— Eh bien, je vous ai trouvé curieusement muet. Sans mentir, on n'entendait ici que monseigneur le comte de Flandre, au point qu'on l'eût dit à la tête du royaume. Je crois fort bon de remettre à leur place les Champenois, qui n'ont que trop dirigé les affaires de la France depuis que votre pauvre père en est incapable, mais prenez garde à ne pas vous donner un autre maître qui serait peut-être encore pire. Un roi doit gouverner avec ses conseillers, non pas les laisser gouverner pour lui.

— J'entends bien, maréchal, approuva le jeune roi. Rassurez-vous, je n'ai nulle intention de laisser qui que ce soit régner à ma place, pas même l'homme que mon père a désigné pour m'aider dans ma tâche. Toutefois, j'ai le plus grand besoin de lui et dois donc lui laisser quelques prérogatives. Par ailleurs, il est d'un conseil avisé.

Robert Clément réprima un froncement de sourcils.

— C'est de lui, je suppose, que vient l'idée d'arrêter les Juifs et de confisquer leurs biens ?

— Il l'a suggéré, en effet, mais je n'ai pas donné mon accord avant d'avoir consulté le frère Bernard. Je voulais d'ailleurs aussi vous demander votre avis à ce sujet.

— Non, sire, repartit le chevalier, que son âge et l'affection du roi dispensaient d'être diplomate. Si vous l'aviez voulu, vous l'eussiez fait plus tôt. Mais puisque vous m'interrogez à présent, je vais tout de même vous répondre : je ne mets pas en doute la sincérité de l'ermite de Vincennes, mais je suis persuadé qu'il se laisse emporter par sa ferveur et qu'il est dans l'erreur. Je crois aussi que

monseigneur d'Alsace en est conscient, qu'il en profite. Ce que j'ignore, ce que j'aimerais savoir, je l'avoue, c'est si vous, vous ajoutez foi à ces récits de crucifixions de Chrétiens et de profanations d'objets du culte.

Philippe hésita un instant avant de se reprendre, haussant quelque peu le ton.

— Certes, j'y ajoute foi ! De toute façon, qu'attendre de gens qui, comme le rappelait le frère Bernard, ont été les bourreaux du Christ ?

— Certains l'ont été, c'est vrai. Ceux-là sont morts depuis beau temps.

— J'en déduis que vous n'approuvez pas.

Le maréchal poussa un long soupir.

— Je n'ai ni à approuver ni à désapprouver vos choix, mais il est une chose que je n'apprécie guère, c'est la duplicité. Si les Juifs sont criminels, qu'on les exécute. S'ils ne le sont pas, qu'on les laisse en paix.

— Je n'ai guère envie de commencer mon règne par un bain de sang, répliqua le roi. Et le fait est que les coffres sont vides. Préférez-vous donc que j'accable mon peuple d'impôts ?

— Je ne préfère rien, sire. Vous m'avez demandé mon avis, je vous le donne, voilà tout. Je souhaite que vous n'ayez pas à vous repentir de vos actes et que l'histoire ne vous juge pas trop durement.

Philippe hocha la tête.

— Je vous remercie, maréchal. Je me souviendrai de vos paroles.

Resté seul, il se rassit, les coudes sur la table, les doigts plongés dans une chevelure toujours aussi indisciplinée.

La désapprobation de son vieux maître lui pesait. Pourtant, il ne parvenait pas à regretter sa décision : elle lui vaudrait le soutien tant des évêques que des nombreux débiteurs des Juifs, et l'argent récolté serait employé pour le bien du royaume. Quant aux victimes, il savait bien sûr qu'elles n'étaient pas innocentes. Quiconque ne respectait pas les lois de l'Église ne pouvait être innocent. Et lui ne pouvait s'autoriser la moindre tiédeur à l'égard des infidèles. S'il était dépourvu d'âme, comme il le craignait, Dieu, pour peu qu'il le servît fidèlement, déciderait peut-être dans sa grande bonté de lui en conférer une.

« [...] ce n'était là que le prélude de leur [des Juifs] prochain bannissement, qui ne tarda pas, grâce à Dieu, à suivre ce premier avertissement. »

Rigord, *Gesta Philippi Augusti.*

Quelques semaines avaient passé. On était le dimanche après les feux. Dans la grand-salle du palais royal qu'égayaient des tentures colorées, les tables, longs panneaux de bois supportés par des tréteaux, étaient disposées en fer à cheval. Répondant à l'appel des trompes qui venaient de corner l'eau, les convives arrivaient. Certains n'avaient pour cela qu'à quitter leur banc de pierre au sein d'une des immenses cheminées ménagées aux deux extrémités de la pièce, où se consumaient d'énormes bûches – seuls endroits du palais où il fût vraiment possible de se réchauffer. Il y eut bientôt là plusieurs dizaines de personnes, nobles et moins nobles, devisant par petits groupes dans l'éclat jaunâtre de la myriade de chandelles que portait le grand lampier du plafond. Afin de faire honneur aux hôtes du roi, on n'avait pas lésiné sur l'éclairage, puisqu'à ce lustre imposant s'ajoutaient des candélabres posés de loin en loin sur les tables et des torches fixées aux murs. Les portes voûtées de la grand-salle, ouvertes, le resteraient pendant tout le repas, comme le voulait la coutume, afin que quiconque le désirait pût entrer et profiter des largesses des invités.

Philippe, visiblement soucieux, arriva parmi les derniers, en compagnie du comte de Flandre et de son beau-frère Baudouin de Hainaut, dont la visite à la cour était l'occasion du banquet – possible du fait qu'on était dimanche, unique jour de la semaine où ne s'appliquait pas le jeûne du carême. Les deux comtes retrouvèrent là leurs épouses respectives, qui s'entretenaient fort gaiement avec un jeune homme de belle allure, Conon de Béthune, cousin de Baudouin et trouvère réputé. Chacun gagna ensuite sa place réservée, le roi au centre, encadré des grands seigneurs et de leurs dames, tandis que les convives de plus petite naissance occupaient les deux branches du fer à cheval.

Dès que Philippe se fut approché de la table, un page vint à lui, porteur d'une aiguière et d'un bassin, afin qu'il se lavât les mains d'une décoction de sauge. D'autres s'empressèrent pareillement auprès de ses hôtes, par ordre de préséance. On prit alors place sur les bancs, relevant la longue nappe blanche doublée qui tombait jusqu'à terre du côté de la table où l'on s'asseyait et la posant sur ses genoux.

— Quelle magnificence, sire, s'exclama le comte de Hainaut en désignant d'un ample geste la vaisselle de cuivre et d'argent. Je jure que même à la cour du roi Henri, je n'ai jamais vu hanaps plus joliment ciselés.

— Voilà un compliment qui me va droit au cœur, répondit Philippe, que la flatterie irritait mais qui désirait se conserver les bonnes grâces du Hennuyer.

Baudouin, la trentaine rondouillarde et réjouie, seigneur de second plan, n'avait encore jamais eu l'honneur de dîner(3) à la droite d'un roi. Il était toutefois depuis peu l'héritier du comte de Flandre, que la stérilité de son épouse avait contraint à cette désignation, et possédait en outre une qualité qui faisait tout le prix de son amitié : sa femme à lui n'était pas stérile.

Quand tout le monde fut installé, l'archevêque de Reims dit le *bénédicité,* les convives récitant en chœur les répons, puis des serviteurs ôtèrent les couvercles des soupières posées sur des chaufferettes et garnirent les écuelles, tandis que d'autres allaient remplir de vin coupes ou hanaps aux aiguières qui attendaient sur une desserte.

La table royale paraissait curieusement coupée en deux. Sur la droite de Philippe, les Hennuyers, les Flamands et leurs alliés du moment, tel le connétable Raoul, devisaient avec entrain, non sans faire honneur à l'épais potage agrémenté d'œufs battus et de croûtons. Sur sa gauche, la reine mère et le clan Champenois affichaient une mine encore plus grise qu'à l'ordinaire et mangeaient du bout des

lèvres. Quelque chose se préparait : c'était la seconde fois en trois mois que Baudouin de Hainaut venait à la cour ; la première, il s'était entretenu avec Louis VII dans le plus grand secret ; en ce jour, voilà qu'il était même convié à partager l'écuelle du jeune roi – le vieux, abandonné sur son grabat d'infirme, constituant le grand absent de l'assemblée. Quelque chose se préparait, oui, mais ils ignoraient quoi, puisqu'on avait pris soin de ne pas les en informer, et ils sentaient donc que la chose ne pourrait être à leur avantage.

Seule exception à la morosité de leur maison, la charmante comtesse Marie, épouse du comte Henri de Troyes, lequel était enfin rentré de Terre Sainte. Cette demi-sœur aînée de Philippe, d'un caractère enjoué, réussissait presque à emporter ses voisins dans son allégresse en leur vantant le dernier roman courtois de son auteur favori, Chrétien, à qui ses œuvres évoquant la cour fabuleuse du roi Arthur valaient d'ores et déjà la célébrité hors les frontières du comté où il avait trouvé aide et protection.

Baudouin reposa l'écuelle à oreilles qu'il venait de porter à sa bouche et, comme le roi s'en emparait pour aspirer à son tour un peu de soupe, il s'essuya les lèvres à la nappe avant d'empoigner leur hanap commun.

— Et ce vin de Meulan est une merveille, assura-t-il. Nous n'avons pas son égal dans nos régions. Si jamais l'affaire qui nous occupe trouve la conclusion espérée, je me ferai une joie de venir plus souvent à votre cour.

Philippe eut un plissement de lèvres contrarié.

— La cour se fera une joie de vous accueillir, mais l'heure n'est pas à pareille discussion, ce me semble, dit-il, atténuant le reproche d'un sourire.

Le mal, toutefois, était fait.

— Pourrait-on enfin savoir en quoi consiste cette fameuse affaire ? interrogea Adèle de Champagne, saisissant l'occasion.

Philippe but un peu de vin avant de répondre. Ce breuvage, depuis qu'on le lui permettait, était l'une de ses grandes joies. Il en aimait le goût, le bouquet et l'effet, même s'il se contraignait à ne pas en abuser lorsqu'il voulait conserver les idées claires.

— Vous le saurez, ma mère, soyez sans crainte, répondit-il, mais ne viens-je pas de déclarer que l'heure était mal choisie pour en parler ? (La reine mère se renfrognant, il ajouta d'un ton léger :) Discussion trop sérieuse pendant le repas entrave la digestion. Tenez, voilà les viandes qui arrivent !

De fait, tandis qu'on rapportait les soupières aux cuisines, les dessertes se couvraient de longs plats abrités par des cloches. Comme s'ils n'avaient attendu que cet instant pour se manifester, deux ou trois chiens et une demi-douzaine de chats, auparavant couchés sous les tables, se mirent à tourner autour des écuyers tranchants qui s'apprêtaient à remplir leur office. Plus tard, ils solliciteraient les convives dans l'espoir rarement déçu de se voir jeter quelques miettes.

L'honneur de découper les viandes, par tradition, n'était pas dévolu aux serviteurs mais à de jeunes nobles. Ainsi, le fils aîné d'Henri d'Anjou s'était-il acquitté de la tâche pour Philippe à l'occasion de son couronnement. Aujourd'hui, faute de prince héritier, c'était Renaud qui officiait, comme à l'ordinaire.

Pour la première fois de la journée, le roi se détendit un peu et eut un sourire franc : apercevoir enfin un véritable ami lui faisait du bien.

Renaud de Dammartin avait à peu près le même âge que lui. Tout jeune, il avait été envoyé par son père à la cour de France, afin d'y être élevé dans les usages de la chevalerie. Les deux garçons n'avaient pas tardé à fraterniser, partageant les mêmes jeux, la même éducation martiale auprès de Robert Clément et commettant de concert les mêmes sottises. Leur rivalité amicale n'avait pas été le

moindre facteur de leurs progrès en matière d'arts guerriers, dans lesquels le blond et beau Renaud, plus robuste, plus agressif, surpassait d'ailleurs souvent Philippe. Qui ne s'en vexait pas : un roi, selon lui, devait avoir d'autres talents que celui du combat, une finesse dont son ami, trop entier, était dépourvu. Leurs différences, toutefois, n'ôtaient rien au sentiment qui les unissait, et le jeune souverain déplorait de ne pas voir Renaud autant qu'il l'eût souhaité, en raison de ses responsabilités nouvelles. Certes, depuis qu'il était remis de sa mésaventure, il avait repris l'entraînement ; le temps, cependant, lui manquait pour les jeux ou la chasse.

Mais avait-il vraiment envie de retourner à la chasse ?

Plus jamais, en tout cas, il ne distancerait les veneurs, fût-ce pour poursuivre le plus beau sanglier de France.

Du sanglier, rôti et nappé d'une sauce épaisse, odorante, ce fut justement ce qu'on lui apporta, sur une large tranche de pain bis. Puisqu'il n'eût pas été diplomate d'adresser la parole à un simple écuyer tranchant alors que, depuis un long moment, il délaissait ses voisins, Philippe se contenta de remercier d'un bref sourire. Renaud, dans les yeux duquel brillait une ironie mordante, se rappelait la forêt, les recherches frénétiques – et comme il ignorait le reste, car même à lui, son ami n'avait rien révélé, il s'amusait gentiment chaque fois qu'il était entre eux question de gibier. Parfois, le roi eût bien voulu le voir aux prises avec Lysamour ou un autre de ces êtres détestables qui semblaient former une société en marge de celle des hommes.

Ces êtres détestables dont il faisait presque partie.

Il secoua violemment la tête pour chasser la noire méditation qu'il sentait poindre en lui.

— Vous ne vous sentez pas bien, sire ? interrogea Baudoin de Hainaut.

— Je me sens très bien, je vous remercie, répondit Philippe avec plus de sécheresse qu'il ne l'eût voulu.

Pour se rattraper, il entreprit alors d'interroger le comte sur son pays, manifestant une telle curiosité et un tel enthousiasme que son interlocuteur ne pouvait manquer d'en être flatté.

Quand chacun des invités de marque eut reçu pareillement du pain garni de viande, tandis que des serviteurs emplissaient de légumes variés les écuelles vidées du potage, on fit circuler les corbeilles et les plats de sanglier découpé, afin de permettre aux autres convives de se servir – avec les doigts. Tout le monde, d'ailleurs, mangeait avec les doigts. C'était à peine si quelques dames, trop délicates pour déchirer la viande de leurs dents, recoupaient à l'aide d'un couteau les morceaux qu'on leur apportait, couteau qu'elles n'utilisaient cependant pas pour porter les aliments à la bouche. Malgré la présence de rince-doigts, la nappe sur laquelle on s'essuyait ne tarda pas à se couvrir de taches et de traînées sombres.

Au sanglier succédèrent d'autres viandes, accompagnées de riches sauces, puis toutes les tranches de pain imbibées furent collectées dans le pot à aumônes en vue d'être distribuées aux pauvres. On apporta alors les volailles, paons et faisans parés de leurs plumages, poulets bardés de lard…

Philippe mangeait de bon appétit et aidait sans déchoir le comte de Hainaut à vider le hanap qu'ils partageaient ; les serviteurs circulant entre les tables pour veiller à ce que nul ne manquât de rien allaient régulièrement le remplir. Il était peu de soucis dont les plaisirs de la table ne parvenaient à consoler le jeune roi.

Or, soucieux, ce jour-là, il l'était ô combien ! La veille encore, à l'arrivée de Baudouin, il croyait l'affaire conclue. Après Vêpres, pourtant, tandis qu'on soupait d'un morceau de pain et d'un peu d'eau, comme le prescrivait l'Église durant le carême, ledit Baudouin s'était longuement entretenu avec Henri de Troyes, et leur conversation n'avait pas donné l'impression de les contrarier. Certes, les deux hommes ne s'étaient pas vus depuis le départ en pèlerinage du second, mais les merveilles du

Saint Sépulcre ne constituaient sans doute pas toute la substance de leurs confidences. Philippe n'oubliait pas qu'ils s'étaient engagés par serment à marier leurs enfants, la petite Isabelle de Hainaut au petit Henri de Champagne, la petite Marie de Champagne au petit Baudouin de Hainaut. Alliance des plus dangereuses pour le royaume de France, qui se fût alors trouvé littéralement pris entre le marteau et l'enclume : le marteau d'une coalition unissant Champenois, Hennuyers et Flamands, l'enclume angevine.

Louis VII, plus habile qu'on ne voulait bien le dire, avait jeté le trouble dans ces projets par sa dernière décision importante : la désignation de Philippe d'Alsace comme gardien du jeune roi. Il s'était vu pleinement soutenu par les Dreux qui n'avaient guère d'amour pour le comte de Flandre mais comprenaient que l'intérêt du royaume passait avant leurs querelles personnelles. En outre, ils savaient que le parti de la reine mère, s'il continuait de commander, aurait tôt fait de les écarter du trône ; avec le Flamand, qui leur serait redevable, ils conservaient une chance de rester en grâce.

La manœuvre avait été couronnée de succès : devenu le premier personnage de la cour et soucieux de consolider sa position, l'ambitieux parrain n'avait eu de cesse que de semer la discorde entre les deux familles projetant de s'unir – favorisé en cela par l'absence prolongée du comte de Troyes.

Le ver était donc dans le fruit, mais aurait-il le temps de le ronger avant de s'en faire expulser ? C'était ce qui préoccupait Philippe, au point que lorsque retomba la discussion concernant les attraits du Hainaut, il laissa Baudoin entreprendre le comte de Flandre sur une subtilité de vénerie et conserva un mutisme total tandis qu'on servait de vieux fromages, gras à souhait, de Champagne et de Brie. Perdu dans ses pensées, ce fut à peine s'il entendit la reine mère, à sa gauche, débattre avec Guillaume aux Blanches Mains de ce concept nouveau, le Purgatoire, sur lequel travaillaient les théologiens de l'école de Notre Dame de Paris, toujours empressés à découvrir le sens caché des Écritures.

— Songez, ma sœur, disait l'archevêque, qu'il est écrit dans le Deuxième Livre des Maccabées : « Il est bon et utile de prier pour les défunts. » À quoi cela serait-il bon, je vous le demande, si leur âme était d'ores et déjà sauvée ou damnée pour l'éternité ? Le purgatoire existe, n'en doutons pas, et j'y vois une nouvelle preuve de la bonté divine.

Philippe n'en doutait pas, et il y voyait la même chose, mais pour qu'une âme fit pénitence, encore fallait-il qu'elle existât.

L'irritation le tira des sombres pensées revenues l'assaillir quand il vit des serviteurs écarter entre les tables la paille qui couvrait la mosaïque du carrelage, afin de permettre aux artistes d'évoluer plus aisément. Le roi n'avait aucun goût pour ces divertissements que prisaient tant ses compagnons. Un jour, songeait-il, une fois plus assuré sur son trône, il les abolirait en son séjour.

Se présentèrent tout d'abord des acrobates, qui rivalisèrent d'équilibre et d'agilité, puis deux cavaliers émérites obtenant de leurs montures de véritables prodiges. Parmi les invités, les conversations moururent par la force des choses, les sabots des chevaux emplissant tout l'espace sonore de la grand-salle. Elles reprirent à peine durant la courte pause qui se fit dans le spectacle, alors qu'on apportait les desserts : crèmes variées, gaufres, oublies et fruits secs.

Tandis que l'assistance se régalait de ces sucreries, un jongleur installa son escabeau au centre exact du fer à cheval formé par les tables et, s'y asseyant, posa sur ses genoux un psaltérion dont il gratta les cordes à l'aide d'une plume.

Lorsqu'il se mit à chanter, une exclamation ravie échappa à Marie de Champagne et à sa sœur Alix, l'épouse de Thibaut de Blois. L'homme, qui s'exprimait en langue d'Oc, interprétait une chanson composée par Bernard de Ventadour, un des protégés d'Aliénor d'Aquitaine, la mère des deux

femmes. On ne recevait pas couramment de troubadours à la cour de France : depuis le divorce d'Aliénor et de Louis VII, toutes choses venues du Sud y étaient considérées avec une méfiance frôlant l'hostilité. En l'occurrence, toutefois, quelqu'un avait dû juger délicat d'offrir cette surprise aux comtesses qui, on ne l'ignorait pas, avaient hérité de leur mère le goût de la culture méridionale. En outre, on affirmait couramment que le fameux Bernard avait été l'amant de sa protectrice après le remariage de cette dernière avec Henri Plantagenêt – et tout ce qui pouvait faire rire de l'Anglais était bien vu des Français.

Au bout de trois chansons, dont une de cinq cents vers au moins qui contait une épopée – et à laquelle, hormis Marie et Alix, nul ne comprît goutte –, le jongleur voulut se retirer. Il en fut empêché par Conon de Béthune, un de ses admirateurs du jour les plus enthousiastes, qui bondit spontanément par-dessus la table pour le rejoindre. Après lui avoir donné sa bourse, le cousin du comte de Hainaut le convainquit sans grand mal de lui prêter son instrument.

— Avec votre permission, seigneurs et gentes dames, je vais à mon tour avoir l'honneur de vous divertir, lança-t-il à la cantonade.

Le petit ricanement que s'autorisa alors la reine mère laissa présager la catastrophe.

Ce n'était pas que Conon eût une vilaine voix ni qu'il jouât sans talent du psaltérion. En ces deux matières, il était même plutôt mieux loti que son prédécesseur. Ce n'était pas non plus que ses chansons, de sa propre composition, fussent inférieures à celles du troubadour Bernard. Son problème était bien plus trivial : Artésien de naissance, il employait la langue telle qu'elle se parlait dans sa région, ce qui avait de quoi offenser des oreilles françaises, particulièrement si ces oreilles étaient au départ mal disposées envers l'offenseur.

— Mais c'est une véritable cacophonie ! s'exclama Adèle au beau milieu de la chanson, assez fort pour que la moitié de la salle, y compris Conon, l'entendît. Non, vraiment, on jurerait que ces prétendus poètes du Nord ne sont que des manants incultes.

La remarque déclencha des rires dans le parti champenois, dont celui, tonitruant, du gros Thibaut de Blois. La comtesse Marie elle-même, pourtant séduite par la musique du beau trouvère, auquel elle devait d'ailleurs ensuite présenter ses excuses, ne put s'empêcher de pouffer, gagnée par l'humeur de ses voisins. Aux autres tables, quelques partisans du clan et quelques imbéciles qui croyaient bien faire suivirent l'exemple des grands, tandis qu'aux moqueries répondait l'indignation des Hennuyers et des Flamands.

Philippe, indifférent à la dispute, arborait néanmoins un large sourire : pour le plaisir d'une vexation mesquine, sa mère venait de le servir : insulter Conon de Béthune, c'était insulter Baudouin de Hainaut.

L'artiste, que plus personne n'écoutait, mit un terme abrupt à sa chanson par deux notes dissonantes. Rouge d'une colère contenue, abandonnant le psaltérion sur l'escabeau, il s'avança vers le roi.

— Puisque ma poésie n'a pas l'heur de vous plaire, sire, dit-il sans regarder la reine mère, je ne vous l'infligerai pas plus longtemps. Souffrez que je me retire.

Puis il tourna les talons et quitta la salle dans le brouhaha général.

— Messeigneurs ! Mesdames ! s'écria Philippe en se levant, alors qu'on commençait à s'apostropher autour de lui. Cessez cette vaine querelle, je vous prie, elle est indigne de vous ! (Comme l'injonction portait ses fruits, il se rassit et s'adressa à un Baudouin visiblement blessé.) Vous direz à votre cousin que sa poésie ne m'a pas déplu, seigneur comte, du moins pas plus que ne peut me déplaire n'importe quelle poésie. Je souriais, c'est exact, mais pour d'autres raisons, et ne me moquais nullement.

— Soyez remercié de ces paroles, sire, répondit le Hennuyer. Elles mettront un peu de baume au cœur de ce pauvre Conon comme elles en mettent au mien, (Il se contraignit à sourire et, preuve de sa volonté d'oublier l'incident, à tenter de reprendre une conversation anodine.) C'est donc vrai, ce que l'on dit ? Que vous n'avez aucun goût pour les trouvères. Pas même pour les chansons de gestes. N'aimez-vous donc point que l'on vous conte des histoires ?

« En attendant que la vigueur te revienne, si tu veux bien, je vais te conter une histoire. Une histoire vraie. Je suis sûre qu'elle t'intéressera. »

Le roi fut pris d'un irrépressible frisson au souvenir qui montait en lui.

— Ah çà, non ! J'ai horreur des histoires, affirma-t-il. Je les exècre !

« La Roïne n'a pas fait ke cortoise,
Ki me reprist, ele et ses fieus, li Rois.
Encoir ne soit ma parole franchoise,
Si la puet on bien entendre en franchois ;
Ne chil ne sont bien apris ne cortois
S'il m'ont repris se j'ai dit mos d'Artois,
Car je ne fui pas norris a Pontoise. »

(La reine ne s'est pas montrée courtoise, elle qui m'a fait des reproches, elle et aussi son fils, le roi. Bien que ma langue ne soit pas française, on peut bien la comprendre quand on parle français ; et ils ne sont guère polis ni courtois ceux qui m'ont reproché mon parler d'Artois, car, moi, je n'ai pas été élevé à Pontoise.)

Conon de Béthune

— Baudouin est bien plus habile qu'il n'y paraît au premier abord, sire, avait assuré le comte de Flandre au sortir du banquet. Il fait mine de tergiverser pour obtenir plus, mais il finira par décider en notre faveur, je vous en réponds.

Quelque temps plus tard, accompagné du connétable de Clermont, il était parti en ambassade à la cour de son beau-frère, bien décidé à gagner la partie. De fait, peu après, un messager portait à Paris l'information qu'espérait le souverain : le comte de Hainaut rompait son serment envers Henri de Troyes et accordait au roi des Français la main de sa fille Isabelle. Craignant sans doute que le versatile Baudouin ne changeât à nouveau d'avis, le Flamand avait décidé d'emmener sur ses propres terres la jeune fiancée dès la fin des tractations, afin que le mariage eût lieu sans tarder.

Philippe, aussitôt, était parti pour Amiens, autre fief de son parrain, où il attendait avec impatience des nouvelles de ce dernier.

On était en milieu de matinée. Avril touchait à son terme, mais le printemps n'avait pas encore pris le pas sur l'hiver, si bien que la grand-salle du château demeurait glaciale. Pour cette raison, et aussi parce qu'il n'avait envie de voir personne, le roi s'était fait servir son déjeuner dans sa chambre – qu'il n'avait pas quittée depuis. En chemise, les épaules couvertes d'un épais manteau doublé de petit-gris, il s'était installé sur un escabeau, devant la cheminée où crépitait un feu revigorant. Les coudes sur les genoux, le visage entre les mains, il contemplait les flammes.

Deux personnes occupaient ses pensées agitées, toutes deux du sexe féminin : sa mère et sa future épouse.

Avec la première, la rupture était consommée, comme avec tout le clan champenois. Que s'était-il passé ? Une indiscrétion avait-elle dévoilé le projet matrimonial sur le point d'aboutir, ou bien Adèle et ses frères l'avaient-ils deviné ? À moins qu'ils ne se fussent tout bonnement lassés de voir leur influence décroître au profit de Philippe d'Alsace ? Toujours est-il que, les uns après les autres, ils avaient quitté la cour, Guillaume pour son diocèse, Henri et Thibaut pour leurs comtés – alors même que les fonctions de sénéchal du second eussent dû le retenir auprès du jeune roi –, la reine mère pour son douaire.

Apprenant qu'elle le fortifiait en secret, Philippe avait compris qu'une rébellion était imminente. D'accord avec ses conseillers, il l'avait donc fait saisir, interdisant de surcroît à Adèle d'écrire aux membres de sa famille. En réaction, cette femme énergique avait couru se placer sous la protection du comte de Blois, chez qui elle se trouvait encore.

Son fils en était plus préoccupé qu'attristé. Il n'avait jamais eu beaucoup d'affection pour elle, même tout enfant : pareille en cela à la plupart des nobles dames, elle avait laissé à des nourrices le soin de sa progéniture. En outre, trop préoccupée d'intrigues, elle n'avait jamais disposé d'assez de temps pour voir Philippe, si bien qu'il n'avait reçu d'elle aucune tendresse. Encore moins que de son père, qu'occupaient pourtant bien d'autres soucis.

Non, la brouille présente ne suscitait ni tristesse ni remord – probablement de part et d'autre. En revanche, elle ne laissait pas d'être inquiétante. Par son chancelier Hugues du Puiset, qui conservait nombre de relations outre-Manche, étant fils de l'évêque de Durham, Philippe savait qu'Adèle et Thibaut de Blois avaient envoyé une ambassade à Henri II. Il ignorait la teneur exacte de leur requête mais elle ne pouvait constituer qu'un appel à l'aide. Quelle forme cette aide prendrait-elle si elle était accordée par le Plantagenêt ? Voilà une question à laquelle il n'avait pas de réponse et qui le minait.

Pas autant, toutefois, que la perspective d'épouser Isabelle de Hainaut. Cette union allait entériner officiellement sa rupture avec la maison de Champagne, mais ce n'était pas pour cela qu'elle l'effrayait.

Qui disait mariage disait rapports conjugaux.

Depuis le mois d'août, Philippe n'avait pas touché une femme. Il n'eût pourtant pas manqué de servantes pour acquiescer à ses désirs s'il les avait manifestés. En arpentant les rues de son cher Paris, qui plus est, il avait lu dans les yeux de bien des jeunes et jolies bourgeoises qu'elles ne se fussent pas refusées non plus – et même à la cour, quelques nobles dames ne l'eussent sans doute pas repoussé. Pourtant, il n'avait rien demandé à personne. Pire, il avait chassé sans ménagement Jehanne, son initiatrice, lorsque, le voyant triste, elle s'était mis en tête de le consoler à sa manière.

La simple idée de se retrouver au lit avec une femme le terrifiait. Chaque fois qu'il en rencontrait une dont la figure l'agréait, elle prenait aussitôt le visage de Lysamour. Chaque fois que ses pensées s'orientaient vers la gaudriole – compte tenu de son âge et de ses dispositions, ce n'était pas rare –, il revoyait le monstre. Il avait beau choisir, en dépit de ses goûts et de la mode du temps, ses imaginaires partenaires grandes, brunes, fortement charpentées, elles se métamorphosaient dans l'instant en petites blondes aux formes fines. Leurs yeux, qu'il voulait noirs, gris ou marron, devenaient bleus. Entièrement bleus. C'était Lysamour qui se déshabillait pour lui, Lysamour qui l'embrassait, le caressait, qui lui faisait à nouveau tout ce qu'elle lui avait fait le jour maudit de leur rencontre. Son sexe, alors, se recroquevillait dans ses braies et cessait de lui communiquer la moindre sensation.

Même la nuit, le soulagement lui était refusé. Alors que depuis l'âge de douze ans, il lui était régulièrement arrivé de souiller ses draps pendant son sommeil, ce dont il s'était un peu repenti et beaucoup réjoui, il n'avait désormais pour tous rêves érotiques que des cauchemars hideux qui lui laissaient le corps trempé de sueur, secoué de frissons, et l'esprit agité des plus sombres pensées où se mêlaient la peur, la frustration et la honte.

Le beau souverain, vraiment, qu'avaient là les Français ! Et cela juste au moment où la légitimité des Capétiens avait le plus besoin d'être revalorisée. Hugues Capet – à l'évocation de son ancêtre, le garçon ne pouvait s'empêcher de grimacer – s'était substitué aux Carolingiens sur le trône. Quoique formulée tardivement dans l'abbaye du Cap-Hornu, à laquelle le rusé duc des Francs avait fait restituer les reliques de saint Valéry, une prophétie promettait le trône à ses descendants jusqu'à la septième génération – désormais atteinte. Hugues, affirmait-on, avait gagné ce droit par sa piété et sa fidélité aux commandements de l'Église. Philippe ne savait trop s'il devait en rire ou en pleurer. Ce qu'il savait, en revanche, c'était que sur ses épaules à lui reposaient tous les espoirs de sa lignée. Par ses actes, par ses prouesses, il devait s'imposer comme un nouveau Charlemagne et démontrer que ceux qui viendraient après lui détiendraient légitimement le pouvoir en raison de leurs mérites. Charlemagne, après tout, ne descendait pas de Clovis, mais nul n'eût osé mettre en doute ses droits à la couronne.

Toutefois, pour assurer la position de ses héritiers, encore fallait-il qu'on fût capable d'en engendrer. Un roi sans lignée, un roi impuissant, n'était d'aucune utilité. Il n'était rien. Pas même un homme.

Alors, Isabelle de Hainaut…

Bien sûr, le problème ne se poserait pas dès l'abord – ce n'était encore qu'une enfant –, mais un jour, elle partagerait la couche de Philippe, et ce jour-là, il devrait l'honorer comme un mari honore son épouse, afin que porte fruit l'union de leurs deux semences(4). S'il n'y parvenait pas, il lui semblait qu'il en mourrait d'humiliation.

Trop absorbé, cherchant à déchiffrer dans les flammes dansantes un augure qui se refusait, il n'entendit pas qu'on frappait à sa porte ni que, faute d'obtenir une réponse, on finissait par entrer. Il fallut qu'une main se posât sur son épaule pour qu'il réagît.

— Eh bien, qu'y a-t-il ? s'enquit Renaud, mi-amusé mi-inquiet. Tu rêves ?

Malgré le couronnement, nul protocole ne s'appliquait entre eux dans l'intimité : le roi et le fils de comte, seul à seul, redevenaient simples camarades. Souvent, en pareille occasion, Philippe avait failli se livrer, révéler ce qui le tourmentait, mais au dernier moment, le cœur lui avait manqué. Renaud, quoique non dénué d'intelligence, raisonnait en termes simples. Il était totalement, désespérément normal. Il ne comprendrait pas. En outre, si le jeune roi se faisait lui-même grief de son ascendance inhumaine, s'il rougissait de son impuissance, pouvait-il demander à qui que ce fût de ne pas le haïr pour ceci, le mépriser pour cela ?

Décidément, il devait porter seul le poids de ses secrets. Sachant cependant que son compagnon eût été surpris de ne pas recevoir de réponse, il opta pour un demi-mensonge.

— Je songeais à Charlemagne, répondit-il. Je me demandais s'il me serait un jour donné de restaurer le royaume de France tel qu'il était de son temps.

Renaud eut un petit rire, à peine moqueur.

— Noble ambition mais rude tâche, commenta-t-il. Cela dit, tu pourrais prendre un plus mauvais départ : je venais t'annoncer que les émissaires du comte sont arrivés. Ta petite fiancée t'attend à la forteresse de Bapaume, avec l'Artois dans sa corbeille de mariée. Tu me diras ce que cela fait de foutre un comté.

Philippe, qui s'était levé d'un bloc à l'énoncé de la nouvelle, haussa les épaules en réponse à cette dernière remarque tout en enfilant ses braies.

— Je ne suis pas près de le savoir : elle a à peine dix ans.

— Alors, ce sera une bien triste nuit de noces, mon beau sire, à moins qu'on ne trouve une suppléante à la noble épousée. Si tu veux, je m'en charge.

— Mille mercis, repartit-il, anxieux de changer de sujet, mais je n'ai nul besoin qu'on arrange mes plaisirs. Quand sommes-nous attendus ?

— Le plus tôt possible, à ce qu'il paraît. Ton parrain a déjà convoqué deux évêques. Deux ! Tu te rends compte ?

— Il faudra bien ça pour remplacer mon oncle Guillaume. Qui va être furieux, entre nous soit dit. Surtout quand il saura qu'on compte aussi se passer de lui le jour du couronnement de la reine.

Renaud eut une moue perplexe.

— Je croyais que c'était toujours l'archevêque de Reims qui couronnait les souverains de France.

— C'est une tradition, pas une loi.

— Et tu crois qu'il sera possible de…

— Ce sera possible, puisque je le veux, conclut le roi en achevant de s'habiller. Viens ! Sautons à cheval et allons retrouver ma fiancée.

S'il avait été question d'amour, on n'eût pu choisir endroit moins approprié, songeait Philippe en découvrant la sinistre forteresse de Bapaume aux murailles noires crénelées, battues par une pluie et un vent violents, qui se découpaient contre le ciel chargé de nuages. Heureusement, il n'était question que de politique, d'un simple contrat dont le lieu austère et le mauvais temps ne dépareraient pas la sordidité.

Le comte de Flandre attendait son filleul en compagnie du connétable dans une des cheminées de la grand-salle où ils purent converser à leur aise, tandis que Renaud et le reste de l'escorte royale

allaient se sécher dans l'autre. L'héroïne du jour brillait par son absence. Devant l'inquiétude du fiancé, Philippe d'Alsace s'empressa de le rassurer : Isabelle s'était vu attribuer la chambre la moins inconfortable de la forteresse, où les dames de sa suite s'employaient à l'habiller et à la parer pour le mariage. Le comte, comme toujours superbe, paraissait en outre très fier de lui.

— La chose n'a pas été aisée, confia-t-il, mais nos arguments ont fini par prévaloir. Baudouin ne pouvait guère refuser un roi pour gendre ; toutefois, l'homme est dur en affaires et craint pour son indépendance. En définitive, il dote sa fille d'Arras, d'Aire, d'Hesdin et de Saint-Omer. Ou plutôt, c'est moi qui l'en dote, mais cela revient au même puisqu'il devait hériter tous mes fiefs. J'espère, sire, que cet arrangement vous agrée.

Philippe hocha la tête.

— Ce sont les termes dont nous étions convenus, dit-il. Il va de soi, monseigneur, que vous conserverez la jouissance de ces terres tant que vous vivrez, et plaise à Dieu de vous conserver auprès de nous le plus longtemps possible. Vos messagers disaient toutes les dispositions d'ores et déjà prises pour la cérémonie ?

— L'évêque de Senlis et celui de Laon nous attendront à l'abbaye de la Sainte Trinité, confirma le comte. Vous serez marié avant que Vêpres n'aient sonné.

Le roi approuva à nouveau du chef, songeur. Raoul de Clermont, en toussotant, le rappela à la réalité.

— Il y a tout de même un petit problème… commença-t-il, l'air gêné, en caressant son crâne chauve.

— Ce n'est pas un problème, coupa Philippe d'Alsace. C'est une condition sans importance.

— Notre bon sire ne doit pas moins en être informé, insista le connétable.

— Foin de ces précautions oratoires, messeigneurs, trancha l'intéressé. Venez-en au fait.

— Le comte de Hainaut a exigé une clause supplémentaire au contrat, reprit Raoul. Si sa fille devait mourir sans héritier mâle, ou si ledit héritier mourait de même, la dot reviendrait dans son intégralité à Baudouin.

— Par bonheur, une telle éventualité est improbable au point d'en être négligeable : nos rois ont toujours engendré des mâles, enchaîna le Flamand, oubliant qu'il avait fallu cinq essais et trois épouses à Louis VII pour en arriver là.

Philippe déglutit avec peine. Pour masquer son trouble, il affecta l'irritation :

— Et à quoi rime pareille condition, je vous le demande ? lança-t-il à son parrain.

— À mon sens, Baudouin veut juste éviter que l'Artois ne soit annexé trop vite au domaine royal. Estimez-vous qu'il s'agisse d'un empêchement à votre union ? Nous sommes-nous donné tant de peine pour rien ?

Le comte semblait authentiquement inquiet : ce mariage était son œuvre ; en unissant sa nièce au roi des Français, il resserrait son emprise sur ce dernier, se hissait un peu plus au-dessus des autres conseillers et imposait parmi eux son beau-frère qui, il le croyait, lui serait un allié fidèle. L'échec de l'opération lui eût coûté.

Philippe médita un long moment avant de répondre, en partie parce qu'il lui plaisait d'entretenir le malaise de son interlocuteur, mais surtout parce qu'il se demandait que penser de l'exigence du Hennuyer. D'un côté, elle le contrariait fort, car c'était à la fois une atteinte à son orgueil et une menace pour ses ambitions. D'un autre, il ne pouvait nier qu'elle lui apportait un apaisement aussi intense qu'inespéré.

— Non, monseigneur, cela ne change rien à nos projets, dit-il enfin, au grand soulagement de Philippe d'Alsace. Simplement, il me faudra être prudent. Même une fois mon épouse nubile, je ne la

connaîtrai que quand je l'estimerai assez solide pour supporter la maternité. Si elle mourait en donnant le jour à un fils mort-né – ou à une fille –, la perte serait incalculable pour le royaume, et l'on a souvent vu trépasser en couches des femmes engrossées trop jeunes.

— C'est la sagesse qui parle par votre bouche, sire, déclara le comte de Flandre, à nouveau rayonnant, tandis que le connétable hochait la tête, approbateur.

— À présent, conclut le roi, si ma fiancée est prête, il me plairait de faire sa connaissance.

La première rencontre entre les futurs époux se déroula dans une petite pièce dont un feu de cheminée tout juste allumé n'avait pas encore réchauffé l'air. Une torche qui produisait plus de fumée que de lumière, fixée au mur, en fournissait le seul éclairage, un bahut et deux escabeaux l'unique ameublement. Nulle tenture, nul ornement ne venaient rompre la grisaille de ce lieu qu'imprégnait une forte odeur de poussière. Décidément, non, il n'était pas question d'amour, surtout pas de cette *fin'amor* aux accents courtois, romanesques, qui avait franchi la Loire dans les bagages de la reine Aliénor et dont les chevaliers faisaient désormais leur idéal – sinon toujours un art de vivre.

Philippe arriva le premier et, solitaire, il attendit, marchant de long en large pour tromper sa nervosité. Par la fenêtre qu'obstruait une toile cirée, il constatait que la lumière du jour commençait à décliner. Bientôt, il serait temps de se mettre en route pour l'abbaye et d'y sceller le destin du royaume.

Quand la porte s'ouvrit, le jeune souverain s'immobilisa, le cœur battant, les avant-bras en proie à la chair de poule.

Le comte de Flandre entra le premier, suivi de la fiancée qu'accompagnaient deux dames hennuyères.

— Sire, permettez-moi de vous présenter damoiselle Isabelle de Hainaut, ma nièce, entonna-t-il, mettant l'accent sur le lien de parenté qui l'unissait à la future reine.

L'enfant, à qui l'on avait bien fait la leçon, s'avança vers Philippe les yeux baissés, les mains jointes, et s'agenouilla devant lui comme elle se fût agenouillée devant l'autel. Elle était vêtue en adulte, d'un bliaud rouge au corselet serré, orné de pierreries, par-dessus ses robes de lin brodé. Un chapel d'or finement ciselé maintenait le voile qui couvrait sa chevelure. Cette tenue, loin de la vieillir, mettait en évidence son extrême jeunesse, soulignant sa poitrine étroite et plate, engloutissant son corps minuscule. Elle n'avait rien, vraiment rien de menaçant.

Philippe, ému malgré lui, se pencha et lui prit les mains.

— Relevez-vous, damoiselle, dit-il avec plus de douceur qu'il n'eût cru en détenir. Vous accueillir enfin auprès de moi m'est un grand plaisir.

La petite, tremblante, n'osa tout d'abord pas bouger. Puis lentement, timidement, elle redressa la tête et le regarda. Un sourire spontané, alors, étira ses lèvres fines, tandis qu'une lueur joyeuse illuminait son regard de fillette. Dans ce sourire, dans ce regard, le roi lut qu'avec l'innocence de son âge, elle avait rêvé d'un époux qui fût beau, qui fût fort et doux à la fois – et qu'elle n'était pas déçue. Il comprit qu'il serait désormais son héros. Que, si c'était possible, elle l'aimait déjà.

Comme il lui souriait à son tour, sans nul besoin de s'y contraindre, il sentit disparaître ses inquiétudes de tantôt telles les gouttes d'une pluie d'été sur des pierres brûlantes, Isabelle était petite et fine, elle avait les yeux bleus, et il la savait blonde. En dépit de quoi, elle n'eût pu être plus différente de Lysamour.

La joie ne brillerait peut-être pas toujours entre ces paupières délicates, peut-être abriteraient-elles parfois des larmes, mais jamais elles ne seraient l'écrin de la cruauté ou de la perversité. Cette fille-là, il la verrait grandir, devenir femme jour après jour, et le moment venu, il la prendrait sans crainte, car elle ne se donnerait ni par pitié ni par calcul mais par devoir et par amour. Sur le

moment, en tout cas, il en fut convaincu.

Il se tourna vers son parrain, visiblement enchanté.

— Soyez remercié, monseigneur, d'avoir choisi pour moi une épouse aussi charmante, dit-il.

Il n'ajouta pas que sa reconnaissance serait éternelle, mais le comte de Flandre crut pourtant l'ouïr. Cette fois, se disait-il, la cause était entendue : ce petit roitelet lui mangerait dans la main et le laisserait gouverner à sa guise.

L'abbaye de la Sainte-Trinité, voisine de Bapaume, s'élevait au beau milieu des bois, ce qui apportait – enfin – une touche de romanesque à l'entreprise. Ce fût là que, bénis par des évêques de second ordre, entourés d'une assistance réduite où ne se comptait aucun membre influent de la famille royale et, pour tout dire, presque à la sauvette, furent unis Philippe et Isabelle.

À la sortie de la chapelle, brusquement enflammé d'un zèle courtois digne des romans de ce Chrétien de Troyes que vantait tant la comtesse Marie, Renaud s'agenouilla devant la nouvelle reine et jura avec solennité d'être à jamais son chevalier servant. Philippe se demanda un instant si la rivalité qui l'opposait à son ami n'allait pas s'étendre à leurs amours, puis il se désintéressa du sujet : avant que ce Lancelot-là pût conter fleurette à sa Guenièvre, il serait peut-être adoubé, lui aussi marié et fort loin de la cour. Pour l'heure, mieux valait s'inquiéter de problèmes plus pressants, en particulier celui que n'allaient pas manquer de poser des Champenois au bord de la révolte en apprenant le mariage tout juste célébré.

« Anar pose ses vestidura,
nutz en ma chamisa,
car fin'amors m'asegura
de la freja biza.
Mas es fols qui.s desmezura,
e no.s te de guiza.
Per qu'eu ai prez de me cura,
deis c'agui enquiza
la plus bela d'amor,
don aten tan d'onor,
car en loc de sa ricor
no volh aver Piza. »

(Je pourrais aller sans vêtements, nu sous ma chemise, car la fin'amor *me protège de la froide bise. Mais bien fou qui se laisse ainsi aller et se conduit sans grâce. Aussi ai-je pris soin de moi depuis que je la supplie, elle, la plus belle entre toutes, de m'accorder l'amour dont j'attends tant d'honneur que je n'échangerais pas contre Pise cette richesse.)*

Bernard de Ventadour

Les deux grands colombiers de pierre qui donnaient son nom au lieu-dit avaient subi les outrages de la guerre. De l'un, il ne restait plus que des murs noircis, à demi effondrés. L'autre, encore entier, n'avait pas moins vu sa porte arrachée de ses gonds. Son toit conique, percé d'une large brèche, fournissait un accès supplémentaire aux pigeons qui nichaient là. Les oiseaux, du moins ceux qui avaient échappé aux archers, étaient revenus en leur logis dès la fin du pillage, indifférents aux querelles humaines.

Henri Plantagenêt, à l'heure dite, n'était pas au rendez-vous.

Philippe, Richard et leur troupe s'installèrent à l'ombre des colombiers, ou de ce qu'il en restait, l'endroit se trouvant sinon en rase campagne, comme tout bon site d'entrevue, afin de prévenir une éventuelle félonie. À quelque distance de là, trois des sergents, suant et soufflant, s'employaient sur l'ordre du roi à creuser une fosse, afin de donner une sépulture chrétienne au paysan dont le cadavre mutilé gisait dans un des bâtiments. L'homme, comme tant d'autres, avait sans doute eu pour seul tort de se trouver là à l'arrivée de la soldatesque. Du moins, sa tombe ne serait-elle pas bénie par un prêtre quelconque mais par l'évêque de Beauvais, ce qui, Philippe le croyait, faciliterait son entrée en paradis.

— Je t'avais dit qu'il ne viendrait pas, déclara Richard avec un sourire entendu quand le roi commença à donner des signes d'impatience.

Henri II s'était réfugié à Chinon, une des dernières places à rester siennes après les prises de Tours et du Mans, sa ville natale, par les troupes françaises alliées à celles de son propre fils. Aux abois, contraint de négocier, il avait accepté sans discuter l'invitation – la convocation – de son suzerain. Alors, pourquoi n'était-il pas là ? Le courage lui avait-il manqué, au dernier moment, pour se présenter en vaincu, lui, le plus puissant prince d'Europe après l'empereur ? N'était-ce bien que cela ?

Philippe se méfiait : même terrassée, la vieille bête aurait peut-être encore la force de mordre. Lorsqu'il n'y tint plus, son imagination fertile lui inspirant nombre d'hypothèses toutes plus inquiétantes les unes que les autres, il dépêcha sur la route de Chinon, en compagnie de deux sergents, le fils du vieux Robert Clément, Aubri – pour qui il avait créé le titre de maréchal du roi –, qu'il chargea de s'informer.

— Que feras-tu s'il persiste à se terrer ? interrogea Richard quand son allié revint s'asseoir auprès de lui.

— Je l'assiégerai, évidemment, il le sait. Il sait aussi que je gagnerai. C'est pour ça qu'il viendra : être capturé comme un vulgaire lapin pris au collet lui causerait une honte dont il ne se relèverait pas. (Le roi marqua un temps d'arrêt, les traits tirés, avant de continuer :) J'avoue d'ailleurs que je détesterais en arriver là, moi aussi. Je désire sa soumission, pas son avilissement.

Le comte de Poitiers eut un sourire amer.

— Parfois, il me semble que tu as plus d'amour pour lui que moi, bien que ce soit mon père.

— Je ne l'aime pas, le détrompa Philippe. Il a trop cherché à me nuire. Mais je le respecte, oui, parce qu'à une époque, il a été le seul à me respecter, moi.

— Au tout début, devina Richard. Tu crois vraiment qu'il l'a fait par bonté d'âme ?

Son compagnon secoua la tête.

— Je crois qu'il l'a fait parce qu'il avait d'excellentes raisons d'agir ainsi. Il n'empêche que, sur le

moment, son attitude m'a donné l'assurance dont j'avais besoin. Je lui en reste reconnaissant. (Il eut une brève crispation des lèvres.) Mais pas assez pour l'épargner au mépris de mes intérêts et des tiens, rassure-toi. Tu obtiendras les titres et les terres qui te reviennent de droit.

— Et qui devraient être miens depuis beau temps, par les dents-Dieu ! approuva le comte en caressant sa courte barbe rousse.

Philippe réprima une grimace. Les Plantagenêts, le père et ses fils, juraient à tout propos, le plus souvent par les portions d'un hypothétique corps divin. Si ces blasphèmes l'irritaient toujours, il avait appris à les supporter quand il le fallait – et il ne pouvait guère mettre son principal allié à l'amende, encore moins le faire jeter à l'eau.

— Tu sembles préoccupé, reprit Richard. Que crains-tu ?

— Rien. Je songeais à ma femme, c'est tout, mentit le roi pour esquiver un sujet pénible.

— Dame Isabelle te manque, on dirait.

— Ma foi, oui, répondit-il – sans mentir, cette fois. J'admets éprouver pour elle une grande tendresse, et il y a trop longtemps que nous n'avons dormi ensemble.

— Je t'envie, déclara le comte. Dieu sait si j'aime les femmes et si les prendre comme elles se présentent, un jour l'une, le lendemain une autre, me ravit, mais je me dis parfois que la vie conjugale recèle des joies qui me sont inconnues. (Il soupira.) Il en irait autrement si le vieux, malgré ses promesses, n'avait pas sans cesse repoussé mes noces avec ta sœur.

— À cela aussi, nous allons mettre bon ordre. Adélaïde et toi serez mariés avant l'Assomption, je t'en réponds.

— C'est là mon plus cher désir.

Quelque chose, une vague inflexion ironique dans la voix de son compagnon, peut-être, suggéra à Philippe que, sur ce point précis, on ne lui disait pas la vérité. Richard avait sans doute trop prêté l'oreille aux rumeurs grandissantes qui circulaient à propos de son éternelle fiancée – et que son père ne se gênait pas pour confirmer. Le jeune roi lui-même ne savait trop à quoi s'en tenir en la matière, mais il pressentait des difficultés. Toutefois, convaincu que chaque problème trouvait sa solution si on la cherchait au bon moment, ni trop tard ni trop tôt, il choisit pour l'heure d'abandonner ce sujet épineux – qu'il pourrait aborder derechef une fois établie l'attitude d'Henri.

Henri qui n'arrivait toujours pas.

— Il n'avait encore jamais été en retard, remarqua Philippe, presque pour lui-même.

Richard eut un petit rire.

— Tu es bien placé pour le savoir. Combien avez-vous déjà eu d'entrevues comme celle-ci ? Dix ? Vingt ?

— Bien moins que cela, mais tout de même assez pour que je le sache ponctuel.

— J'aurais aimé être là la première fois que vous vous êtes rencontrés après ta montée sur le trône, je l'avoue. Juste pour le voir plier le genou devant le gamin que tu étais à l'époque. C'est ton mariage qui a tout déclenché, je crois ?

— C'est surtout le couronnement d'Isabelle. Le mariage, ma mère et mes oncles de Champagne l'ont prétendu nul, sous prétexte qu'il n'avait pas été approuvé par les barons et les évêques. On a dit que le comte de Flandre avait profité de ma jeunesse pour me l'extorquer.

— A-t-on jamais pu t'extorquer quoi que ce soit ?

— Des concessions, oui, et je les ai toujours fait payer un bon prix. Mais cette union, je l'ai voulue, même si les Champenois ont aussi prétendu que la fille du comte de Hainaut n'était pas d'assez haute noblesse – alors qu'elle descend de Charlemagne.

— Que ne l'as-tu proclamé afin de mettre un terme aux quolibets ? s'étonna Richard.

— Pour deux raisons, mon ami. Tout d'abord, je n'entendais pas m'appuyer sur un quelconque ancêtre, aussi illustre fût-il, pour asseoir ma position sur le trône. Ensuite, ces quolibets-là faisaient mon affaire. Rappelle-toi qu'une semaine plus tôt, mon oncle Henri jugeait Isabelle tout à fait digne d'épouser son propre héritier. En la déclarant indigne de moi, il reconnaissait implicitement la supériorité de ma lignée sur la sienne.

— Je n'aurais pas songé à cela, avoua le comte de Poitiers, admiratif.

— À dire la vérité, je n'y ai point songé non plus, reconnut Philippe, souriant. J'étais même furieux. C'est mon vieux maître, Robert Clément, qui m'a fait remarquer la chose avec sa sagesse coutumière.

Des phrases latines psalmodiées d'une voix sonore leur firent tourner la tête. Devant la fosse à peine refermée sur son macabre contenu, l'évêque de Beauvais, tout de fer vêtu et l'épée au côté, entamait la cérémonie funéraire avec deux sergents en guise de diacres. Si le roi connaissait bien son cousin, le paysan martyr serait recommandé à Dieu en moins de temps qu'il n'en avait fallu pour l'expédier *ad patres*.

— Et ce couronnement ? reprît enfin Richard. D'après les récits qu'on m'en a faits, il a été assez houleux.

Philippe hocha la tête.

— Très. Pourtant, nous avions minimisé les risques. Nous avions d'abord prévu de nous rendre à Sens, mais de crainte que mes oncles n'attaquent le cortège, nous avons fait venir l'archevêque à Saint-Denis, et même avancé la date de plusieurs semaines. Les Champenois n'étaient pas là, évidemment, mais ils devaient avoir des partisans dans l'abbatiale, parce que l'assistance est vite devenue presque incontrôlable. Un moment, j'ai bien cru que nous n'en sortirions pas vivants.

— Ces manants ont osé tirer les armes contre leur roi ? Et dans une église, encore ?

— Non. Si tel avait été le cas, il y aurait eu des représailles. Mais ils cherchaient à se rapprocher du chœur, ils poussaient toujours plus, et ils entraînaient avec eux les braves gens des villages alentours, venus nous acclamer. Isabelle et moi étions agenouillés devant l'autel, en train de recevoir l'onction, donc acculés. Je revois ma petite épouse, ce jour-là : livide, terrifiée par tous ces gens qui grondaient, qui tapaient du pied, qui cherchaient à nous atteindre. Nos chevaliers avaient formé une haie derrière nous, pour nous protéger, mais c'est pourtant l'un d'eux qui a failli nous perdre. Il contraignait la foule à reculer en faisant de grands moulinets avec une baguette : à un moment, il s'est trouvé repoussé en arrière, son instrument a heurté le lustre qui éclairait l'autel, et trois lampes ont volé en éclats. Isabelle et moi avons été inondés d'huile. Si les mèches ne s'étaient pas éteintes, nous ne serions plus de ce monde.

— Dieu n'aurait pas permis que pareil drame se produise dans un de ses sanctuaires, affirma Richard.

Philippe retint une moue peu convaincue. Il voulait croire que son compagnon avait raison, mais la possibilité d'un miracle en sa faveur lui paraissait toujours douteuse. Peut-être avait-il bénéficié de la piété et de l'innocence de sa femme.

— Quoi qu'il en soit, nous n'avons pas eu le moindre mal, reprit-il. D'aucuns ont même vu dans cet incident un bon présage. Parce que nous n'avons pas brûlé vifs, j'imagine. Enfin… Tout cela n'a pas d'importance. Ce qui compte, c'est qu'à partir de là, ma mère et mes oncles ont su que j'entendais me passer d'eux totalement, y compris de l'archevêque de Reims, s'ils m'y contraignaient. Ils ont donc renouvelé leur appel à ton père.

— Qui s'est empressé de débarquer en Normandie, je m'en souviens, enchaîna le comte de Poitiers. Ce jour-là, tu as dû te sentir bien isolé.

— Je l'admets. Si Henri avait décidé de me faire la guerre, je n'aurais pu que succomber. J'avais pourtant décidé de prendre les devants en envahissant ses terres d'Auvergne – mon beau-père m'avait procuré assez de troupes pour cela – mais en définitive, l'expédition a été inutile : Baudouin et mon parrain de Flandre nous ont ménagé une rencontre à Gisors.

— Près de l'orme ? ironisa Richard.

— Je ne veux plus qu'on me parle de cet orme, renvoya Philippe sans sourire.

« [L'incident des trois lampes est] un signe de l'abondance des dons que l'Esprit-Saint versait sur eux du haut du ciel. […] Car nous pensons que Dieu opéra ce miracle pour étendre au loin la gloire et le nom du monarque et pour répandre le bruit de sa renommée par toute la terre. »

Rigord, *Gesta Philippi Augusti*

L'orme était gigantesque, au point qu'il fallait neuf hommes pour en étreindre le tronc. Il avait vu s'écouler plusieurs siècles et, quoique le roi Henri l'eût fait cercler de fer par sécurité, il semblait de taille à en voir s'écouler bien d'autres. Pourtant, il lui restait moins de dix ans à vivre – ce que nul ne soupçonnait encore le jour de la saint Irénée, en l'an 1180 de l'Incarnation du Seigneur.

L'orme jaillissait de terre au milieu d'une immense prairie, à la lisière de France et de Normandie, si imposant que les rares arbres poussant à proximité eussent aussi bien pu être invisibles. À l'ombre de son feuillage, dans la douceur de juin, attendaient le souverain anglais et son escorte. Ils venaient de quitter la protection du château de Gisors, dont les puissantes murailles se dressaient à quelque distance.

Henri Plantagenêt avait alors quarante-sept ans. L'âge, le souci, les excès avaient marqué de gris sa barbe et sa crinière rousses, commençaient d'empâter sa silhouette, mais sa haute taille et sa carrure de lutteur, nullement diminuées, faisaient toujours de lui un être impressionnant de puissance. Ses yeux gris perçants, au sein d'un visage rougeaud – le plus souvent affable mais qui pouvait aussi se convulser en de violentes colères –, révélaient une vive intelligence et la ruse du goupil. De ce comte parmi d'autres, devenu petit à petit, par son habileté, le maître d'un vaste domaine s'étendant de l'Écosse aux Pyrénées, on disait qu'il était un véritable char humain tirant tout derrière lui, qu'appartenir à sa maison revenait à connaître les flammes de l'Enfer. Sa femme, ses maîtresses, ses enfants, ses vassaux en avaient tous un jour fait l'expérience à leurs dépens. Tous le craignaient, même ceux qui l'aimaient – et ceux-là étaient rares.

Le nouveau petit roi de France, se disait-il, devait le craindre en cet instant plus que tout autre, puisqu'il ne tenait qu'à lui de l'écraser comme un insecte.

Mais Henri n'était pas venu en Normandie pour écraser. Il était venu, au contraire, pour réconcilier, et il ne refranchirait pas la Manche que tous les partis en présence ou presque ne s'estiment satisfaits.

Une guerre était la dernière chose qu'il voulût. Quoiqu'il eût tempéré les ambitions de ses fils, il craignait fort que ces derniers ne se tinssent pas tranquilles très longtemps, aiguillonnés par leur mère – laquelle œuvrait désormais contre son époux avec la même considérable ardeur mise naguère à son service. Si Henri le Jeune, Richard et Geoffroy se révoltaient à nouveau, ensemble ou séparément, il aurait besoin de toutes ses forces pour leur résister. Richard, en particulier, lui causait de l'inquiétude : aussi tête brûlée que les deux autres, il était bien meilleur diplomate et stratège ; en outre, ses titres de duc d'Aquitaine et de comte de Poitiers lui permettaient de lever des troupes considérables…

Assis sous l'orme, le dos appuyé contre le large tronc, les yeux mi-clos, le roi d'Angleterre songeait que le destin l'avait bien mal traité dans sa descendance. De tous ses fils, seul Jean ne lui avait jamais causé de souci, en partie parce qu'il n'avait que quatorze ans, en partie parce qu'il ne possédait pas le courage et la détermination de ses frères, mais surtout parce que ce fils-là l'aimait réellement et qu'il était payé de retour. Si Richard était le préféré d'Aliénor, Jean était sans conteste celui d'Henri, que jamais il ne se résoudrait à trahir. C'était là une des rares consolations du père accablé.

— Les Français, sire ! annonça un soldat de l'escorte, le bras tendu vers l'horizon où venait d'apparaître une petite troupe de cavaliers, simple série de points noirs contre le bleu du ciel.

Le Plantagenêt sortit de sa rêverie mélancolique. Le moment était venu de rassembler toutes ses facultés.

Philippe de France, comme Jean, n'avait pas quinze ans, mais Henri le soupçonnait d'être d'une autre trempe : déjà, lorsqu'il l'avait rencontré enfant, ce garçon-là avait montré tous les signes d'un esprit vif et d'une grande volonté. Il disposait par ailleurs de conseillers avisés, rompus à tous les mécanismes du pouvoir et de la négociation. Le berner serait difficile, voire impossible, aussi la bonne volonté serait-elle en ce jour la meilleure arme.

L'Angevin demeura assis jusqu'à ce que les silhouettes des arrivants fussent assez différentiées pour qu'il reconnût ceux qui allaient en tête. Le jeune souverain, bien sûr, mais aussi le comte de Flandre et celui de Hainaut. Tous trois, comme lui, avaient délaissé le haubert pour une vêture plus pacifique, afin de montrer leur volonté de conciliation ; aucun ne portait d'arme plus menaçante qu'un décoratif poignard à la ceinture. Les chevaliers et hommes d'armes complétant les deux troupes, cependant, rappelaient par leur équipement guerrier qu'il ne s'agissait pas là d'une simple promenade et qu'à tout moment, un mot de trop ou une divergence d'opinion pouvaient faire de la conférence le point de départ d'un conflit.

Tout allait bien se passer, se répéta Henri en se mettant lentement sur ses pieds. Quittant l'ombre du grand orme, il s'avança pour accueillir les cavaliers.

La reine Adèle et ses frères, décidément, l'avaient placé dans une position bien inconfortable. Il ne pouvait totalement les décevoir : la maison de Champagne était trop puissante pour qu'il s'en fît une ennemie jurée. D'un autre côté, il ne pouvait non plus leur donner satisfaction de la manière qu'ils souhaitaient : s'en prendre à la France, désormais, c'était aussi s'en prendre à Baudouin de Hainaut ; s'en prendre à Baudouin, c'était mécontenter l'empereur Frédéric Barberousse, son suzerain ; et mécontenter l'empereur alors qu'on avait pour gendre un duc de Bavière en rébellion ouverte, c'était retirer audit gendre tout espoir de réconciliation. C'était en outre la promesse de difficultés prolongées dont le Plantagenêt n'éprouvait nul besoin.

Inconfortable, oui, sa situation l'était, mais avec un peu de chance et beaucoup d'habileté, il pouvait s'en sortir grandi, à la fois en prestige et en influence.

Les cavaliers arrêtèrent leurs montures à dix toises de l'orme. Ayant mis pied à terre, le jeune roi et ses conseillers les plus écoutés du moment vinrent à la rencontre d'Henri – les deux comtes côte à côte, trois pas en arrière, tels de véritables gardes du corps.

Les souverains s'immobilisèrent au même instant, face à face, si près l'un de l'autre qu'ils n'eussent eu qu'à tendre le bras pour se toucher. L'Anglais dominait le Français d'une tête et devait peser soixante livres de plus, au point qu'on l'eût dit capable de l'écraser d'un revers de main. Avec une apparente décontraction, les poings sur les hanches, un sourire ironique aux lèvres, il fixa le garçon droit dans les yeux, sans un mot.

Cet affrontement n'eut pas le résultat escompté : quoique tendu, intimidé, Philippe lui rendit son regard sans ciller et, plutôt que la gêne, ce fut l'irritation qui le saisit, trahie par une légère crispation des mâchoires. Henri, de plus en plus convaincu qu'il devait jouer serré, mit fin à la comédie dès qu'il remarqua ce signe : laissant retomber les bras le long du corps, il posa un genou en terre et inclina la tête.

— Je vous salue, sire, dit-il, aussi humble qu'il pouvait l'être. Vous accueillir sur cette terre que je tiens de vous m'est un grand honneur et une grande joie.

Il avait choisi ses mots avec soin, reconnaissant devoir l'hommage au souverain français pour ses fiefs continentaux et affirmant de surcroît que ledit souverain était bel et bien celui qui se tenait devant lui, non celui qui agonisait à Paris depuis des mois.

— J'accepte l'hommage du comte d'Anjou et du duc de Normandie, puisqu'il est mon vassal, répondit Philippe, après quelques instants d'un silence pesant. (Puis il avança d'un pas, tendit ses mains ouvertes et ajouta d'un ton plus chaleureux :) Mais veuille le roi d'Angleterre se relever et m'embrasser, puisqu'il est mon égal.

Henri retint un éclat de rire. Ce blanc-bec ne manquait pas d'impudence : égaux, certes, ils l'étaient dans l'esprit mais non dans les faits. Toutefois, le faire remarquer eût été inopportun. Que le jeune coq se berce d'illusions tant qu'il le pouvait ; il apprendrait le moment venu à connaître le vieux lion.

Les deux monarques se donnèrent l'accolade tels des amis de longue date, en toute simplicité, et bien des membres de leurs suites, à cette vue, respirèrent plus aisément. Quand le comte de Flandre et celui de Hainaut eurent à leur tour salué le Plantagenêt, plus formellement, ce dernier se retourna vers Philippe.

— Si nous faisions quelques pas dans cette aimable prairie, vous et moi ? proposa-t-il. Il paraît que nous avons à débattre, et je sais d'expérience qu'exercer le corps contribue souvent à aiguiser l'esprit.

En d'autres termes : pourrions-nous nous entretenir hors la présence de vos conseillers ? Aucun des intéressés ne fut dupe de la circonlocution.

— Sire… commença le Flamand.

— N'ayez aucune crainte, monseigneur, coupa son filleul, chassant ses objections d'un geste. Je serai en bonne compagnie, et nous ne nous éloignerons pas tant que vous ne puissiez voler à notre secours si quelque danger venait à nous menacer.

Philippe d'Alsace se renfrogna mais ne put que s'incliner.

— Ne t'inquiète de rien, lui souffla Baudouin, tandis que les deux rois s'éloignaient au bras l'un de l'autre. Le gamin sait qui sont ses amis et où réside son intérêt ; il ne prendra aucune décision sans nous consulter.

Son beau-frère le savait fin politique et grand connaisseur de l'âme humaine : quoique vexé, il crut en cette prédiction.

Il eut tort.

Les manières directes du Plantagenêt plaisaient au Capétien. Plutôt que de se perdre en vains compliments, pourtant d'usage en pareilles circonstances, ou d'aborder par maints détours les questions préoccupantes, Henri entra droit dans le vif du sujet.

— Vous ne l'ignorez pas, je suis ici parce qu'on voudrait que je vous fasse la guerre, commença-t-il tandis qu'ils marchaient de long en large, à égale distance des troupes françaises et anglaises, tout juste assez loin d'elles pour que leurs propos ne fussent pas entendus. Et l'on a, paraît-il, de fort bonnes raisons pour cela.

— Puisque vous parlez de ma mère et de mes oncles, je vous répondrai que j'estime avoir plus à me plaindre d'eux qu'eux de moi, répliqua Philippe, élevant le ton à mesure qu'il parlait. Ils se rebellent contre moi alors que je ne les ai point lésés dans leurs droits.

— Madame Adèle affirme que vous avez confisqué son douaire.

— Après qu'elle s'y fut retranchée pour me nuire, oui. Je ne souffrirai pas que mes actions en la matière soient critiquées, je vous en avertis.

Il s'était tendu. Le problème de la Champagne ne manquait jamais de susciter son courroux. Sur son bras, toutefois, la main d'Henri II demeura apaisante, sans affermir ni desserrer son étreinte.

— Tout doux, beau sire ! s'exclama gaiement l'Angevin. Par les jambes-Dieu ! Ne dirait-on pas que vous voilà près d'éclater de fureur ? Rassurez-vous : je sais trop quelles difficultés posent des

vassaux rebelles pour vous désavouer. De la manière dont je vois les choses, vous avez fort bien agi et sans manquer au bon droit.

Philippe s'immobilisa, interdit, sa colère évanouie d'un coup. Cette déclaration était inattendue au point qu'il en oublia dans l'instant le juron qui l'avait précédée.

— Vous le pensez vraiment ? interrogea-t-il.

Son compagnon posait sur lui un regard rieur mais nullement moqueur : il s'amusait de sa stupéfaction, voilà tout.

— Bien entendu : seul un roi peut comprendre un autre roi, ne croyez-vous pas ? Or, j'ai la prétention de vous comprendre et la certitude que, sous peu, vous me comprendrez aussi. Quoi qu'il en soit, je suis venu vous offrir la paix. Le renouvellement du traité que votre père et moi avons passé à Ivry voici des années, si cela vous convient.

Le jeune roi osait à peine en croire ses oreilles. Il s'attendait à rencontrer un ennemi, voilà qu'il trouvait un allié.

Souvenez-vous toujours que nul ne donne rien pour rien – et surtout pas les grands seigneurs.

La voix de Robert Clément, en résonnant dans sa tête, arrêta le sourire qui naissait déjà sur ses lèvres.

— Vos conditions ? interrogea-t-il simplement.

Le Plantagenêt eut un hochement de tête appréciateur.

— Le retour en grâce de votre mère et de ses frères, dit-il sans chercher à biaiser.

— Impossible ! Ce serait récompenser la trahison.

Le rouge revenait aux joues de Philippe. Il n'en fut pas chassé par l'éclat de rire auquel, cette fois, Henri laissa libre cours.

— Croyez-moi, sire, j'aime la fougue qui vous habite : elle me rappelle la mienne lorsque j'avais votre âge, et celle de mes fils, depuis. Toutefois, je vous en conjure, ne laissez pas la rage vous aveugler et écoutez ce que j'ai à vous dire. Votre père, Louis, était un grand roi. Si nous avons parfois été ennemis, je l'ai toujours respecté. Votre grand-père était aussi un grand roi, et puisque bon chien chasse de race, vous en serez un également. Mais vous me pardonnerez, car vous êtes trop avisé pour ne pas le savoir, de vous avouer qu'il vous reste bien des choses à apprendre. En particulier que le mot trahison ne s'applique qu'exceptionnellement entre suzerain et vassaux : il y a des querelles, des malentendus, des rébellions même, comme aujourd'hui – mais le sang champenois, ce sang dont une partie coule dans vos veines, est trop noble pour se montrer déloyal.

Le garçon se détendait peu à peu, apaisé par ce mélange de franchise brutale et d'habile flatterie.

— Madame Adèle est fille et sœur de comte, épouse et mère de roi, reprit l'Angevin. Elle possède la fierté de la grande dame qu'elle est, et en l'écartant de votre conseil, vous avez blessé cette fierté. Comme vous avez blessé celle de votre oncle de Troyes en vous appropriant l'épouse qu'il désirait pour son fils – la manœuvre était belle, soit dit en passant, et je vous en fais compliment. Quant aux autres, Blois, Sancerre, Reims, ils soutiennent leurs parents, voilà tout. Il est tant de familles désunies qu'on ne saurait reprocher à celle-là de ne point l'être, ne croyez-vous pas ?

Philippe haussa les épaules, les lèvres plissées.

— J'ai écarté les Champenois de mon conseil parce qu'ils prétendaient gouverner à ma place, déclara-t-il.

— Et comme je l'ai déjà dit, vous avez fort bien fait. Une leçon leur était nécessaire, vous la leur avez donnée, et je veux croire qu'elle leur sera profitable. À présent, cependant, l'heure doit être au pardon, sire. Sans cela, d'autres ne manqueront pas qui, faute d'opposition, prétendront eux aussi gouverner à votre place.

Henri se tourna imperceptiblement vers le comte de Flandre et son beau-frère, mais le jeune roi n'avait nul besoin de cela pour saisir ses propos : le vieux maréchal Clément ne lui avait-il pas délivré la même mise en garde quelques mois plus tôt ?

— Le souverain qui s'en rapporte à un seul conseiller, quel qu'il soit, n'est qu'un pantin indigne d'occuper le trône, dit encore le Plantagenêt.

— C'est là une vérité dont je saurai me souvenir, repartit Philippe.

Y compris en ce qui vous concerne, songea-t-il – mais puisqu'on ne cessait de vanter son jugement, il décida de l'exercer en gardant pour lui ce codicille.

— Je crains cependant que ma mère et mes oncles ne soient guère disposés à oublier la querelle qui nous sépare, continua-t-il plutôt.

— Ils y seront contraints. Sans mon appui – et j'entends leur signifier qu'ils ne l'auront pas –, vous faire la guerre serait pure folie. Croyez-moi : ils ne demanderont pas mieux que de reprendre leur place à la cour et, leur fierté dût-elle encore en souffrir, ils respecteront vos décisions.

Philippe hocha la tête : s'il n'était pas aussi persuadé qu'Henri d'obtenir l'obéissance de ses turbulents parents, l'opération méritait d'être tentée. Un obstacle, cependant, se dressait sur sa route, et non des moindres : cette fois, ce fut lui qui ne put s'empêcher de jeter un coup d'œil au comte de Flandre.

— Je devine ce que vous pensez, déclara son compagnon en suivant son regard, mais je crois détenir aussi la solution à ce problème. Naguère, je versais à monseigneur Philippe d'Alsace une rente de mille livres d'esterlins en échange du service de cinq cents chevaliers. Je ne sais trop pourquoi, cette habitude s'est perdue. Votre parrain sera trop heureux de retrouver ce surcroît de revenus pour critiquer trop fort les termes de notre accord.

Une nouvelle fois, le jeune roi ne put masquer sa stupeur.

— Vous prenez donc mes intérêts à cœur au point de les favoriser de vos deniers ?

— Je me comporte tout simplement en fidèle vassal, répondit l'Angevin – avant d'ajouter, devant le scepticisme de son interlocuteur : Et je vous avouerai qu'en donnant ainsi l'exemple, je compte m'assurer la fidélité de mes propres vassaux, en particulier celle de certain duc d'Aquitaine qui oublie trop souvent ce qu'il me doit.

Philippe bondit sur l'occasion offerte.

— Puisque vous abordez le sujet, ne pensez-vous pas qu'il serait temps de célébrer enfin l'union de votre fils Richard et de ma sœur Adélaïde ? Voilà qui l'assagirait peut-être et qui renforcerait les liens entre nos deux familles.

Un léger sourire, vite réprimé, étira les lèvres du roi d'Angleterre.

— Mais bien entendu ! s'exclama-t-il. Dès que les affaires pressantes qui nous occupent seront réglées, nous procéderons aux préparatifs du mariage. (Il tendit le bras vers les murailles du château qui se dressaient au loin.) Ah, ma belle forteresse de Gisors ! Souhaitez-vous toujours que ses pierres se changent en diamants ?

— Je vous demande pardon ?

Le rapide changement de sujet n'avait pas échappé au garçon. Toutefois, la bonne volonté d'Henri lui était trop précieuse pour qu'il risquât de se l'aliéner à cause d'un problème somme toute secondaire, aussi n'insista-t-il pas. Déjà, d'ailleurs, son compagnon enchaînait :

— Vous ne vous souvenez pas ? Il est vrai que vous étiez fort jeune, à l'époque. C'était à l'occasion d'une entrevue entre votre père et moi, ici même. Je vantais la puissance de ce château, que le roi Louis admirait, quand vous avez dit quelque chose comme : « Pourquoi vous extasier sur un tas de pierres ? Moi, je voudrais qu'elles soient d'argent, d'or ou de diamant. Ainsi, j'aurais bien plus de

plaisir à les posséder lorsque je les aurais conquises. » (Il eut un rire enjoué.) C'est ce jour-là, je crois, que je me suis pris d'affection pour vous.

Philippe sourit, lui aussi. L'anecdote lui était sortie de l'esprit, mais à présent qu'on la lui rappelait, il entendait à nouveau son père la raconter avec fierté durant les mois qui avaient suivi.

— Plaise à Dieu, sire, que notre affection mutuelle demeure intacte et que jamais je ne sois contraint de vous dépouiller de vos places fortes, dit-il.

L'Angevin le considéra un long moment, interloqué par tant d'assurance, puis il éclata de rire à nouveau. Des années plus tard, il devait se remémorer cette conversation – sans y percevoir la moindre trace d'humour.

« Une querelle s'éleva entre le roi Philippe et sa mère Adèle. Certains châteaux que la reine Adèle avait reçus en douaire furent pris par les agents du roi Philippe, sur son ordre, et leurs gardiens violemment expulsés. Toutefois, le roi et sa mère furent réconciliés lorsqu'ils en appelèrent au jugement du roi d'Angleterre, en un conseil de rois qui prit place à Gisors le 28 juin. »

Raoul de Diceto, *Images de l'Histoire*

Aux derniers jours de l'été, le vieux roi Louis VII ordonna que ses biens personnels fussent distribués aux pauvres, puis il expira tranquillement.

Tout aussi tranquillement, on continua de l'oublier.

« Ce défunt à qui tu survis, tu es le successeur de sa dignité, tu manques à ton lignage si tu ne tiens pas sa renommée. »

Épitaphe gravée selon les instructions d'Adèle de Champagne
sur le tombeau de son époux, à l'intention de son fils.

Dans la chambre qu'on lui avait assignée au palais royal de Senlis – où résidait alors la cour itinérante –, tout au bout d'un long couloir à l'autre extrémité duquel se trouvait celle du roi, la petite reine Isabelle achevait de se faire habiller après avoir pris son bain aux étuves, quand la reine mère entra sans avoir été annoncée.

Adèle eut un mouvement sec de la tête pour chasser les suivantes, qui se hâtèrent de sortir. Isabelle la contempla avec une surprise mêlée d'inquiétude : de telles visites étaient si rares que celle-là ne pouvait rien présager de bon.

— Pardonnez-moi, ma mère, de n'avoir à vous offrir que le lit ou un de ces coffres pour vous asseoir, dit-elle. Quant à moi, je prendrai l'escabeau.

La pièce, d'assez petite taille, n'était meublée que du strict nécessaire, auquel s'ajoutaient les quelques malles apportées par son occupante. Plus facile à chauffer qu'une salle immense, elle eût convenu à la jeune fille, que ses goûts portaient à la simplicité, si cette absence de faste n'avait signifié une absence d'amour. Depuis près de quatre ans qu'elle avait épousé Philippe, la bienveillante indifférence qu'affichait ce dernier à son égard s'était peu à peu muée en hostilité. Cela faisait désormais deux mois qu'il ne lui avait adressé la parole, sinon pour des remarques formelles en public. Chaque fois qu'elle surprenait son regard sur elle, elle le trouvait courroucé, au mieux ennuyé.

— Je ne suis pas votre mère et je n'ai aucune intention de m'asseoir, répliqua Adèle de Champagne.

Cependant, elle ne paraissait pas en colère : ses lèvres d'ordinaire pincées s'ornaient d'un sourire, et une joie mauvaise brillait dans ses yeux. Son visage triangulaire, cerné par le voile et la mentonnière, n'avait jamais autant évoqué pour Isabelle une tête de serpent venimeux.

— À votre guise, madame.

La jeune reine, quant à elle, se fût bien assise, car elle sentait ses jambes flageoler sous l'effet de l'appréhension, mais elle ne désirait pas que sa belle-mère pût la toiser d'encore plus haut.

— Je suis juste venue vous annoncer une bonne nouvelle, reprit Adèle. Vous n'allez pas tarder à revoir votre terre natale et vos amis hennuyers.

La première pensée d'Isabelle fit naître une lueur joyeuse dans ses yeux.

— Le roi projette une visite à la cour de mon père ?

Sa visiteuse secoua la tête, toujours souriante.

— Pas exactement, non. Savez-vous pourquoi il réunit ses barons, tout à l'heure ? (Comme la jeune fille ne répondait pas, interdite, elle continua :) Il va annoncer son intention de vous répudier, ma fille. Nous en avons pris la décision au dernier conseil, et il vient de me la confirmer.

Elle insista sur le « nous », pour bien souligner la part qu'elle avait prise à ladite décision.

Les yeux de la petite reine n'en brillèrent que plus fort, mais la joie en avait disparu. Isabelle se mordit les lèvres, décidée à refouler ses larmes, à demeurer digne.

— Ah ! Et ne venez pas vous plaindre, je vous prie ! conclut sa belle-mère avant de tourner les talons. Vous n'avez à blâmer que votre stérilité.

— Vous m'avez toujours détestée, n'est-ce pas ? lança Isabelle sans réfléchir.

La reine mère s'arrêta au moment de franchir la porte, resta immobile un moment, comme si elle avait eu besoin de méditer la question, puis se retourna à demi.

— Ma foi, oui, avoua-t-elle simplement.

— Moi, j'aurais pu vous aimer si vous l'aviez voulu, dit la jeune fille, dont les yeux s'embuaient malgré ses efforts.

— Mais c'est ça qui m'ennuie, chez vous, ma petite, répliqua Adèle. Vous êtes tout le temps prête à aimer tout le monde. Une bonne souveraine ne peut s'autoriser ce genre de fantaisie.

Elle-même, qui n'aimait personne, ne se l'autorisait certes pas, songea sa belle-fille, une fois seule, sachant pourtant que telle n'était pas la vraie raison de la haine qu'on lui vouait : malgré son retour en grâce, la mère du roi ne pardonnait pas à celle qu'elle estimait avoir été la cause, même involontaire, de sa brouille avec Philippe. Elle ne lui en voulait pas d'être ce qu'elle était mais d'être, tout simplement.

Deux coups légers furent frappés à la porte qui s'ouvrit pour laisser passer les suivantes éconduites un peu plus tôt.

— Allez ! les renvoya Isabelle. Je n'ai plus besoin de vous.

Il lui restait à coiffer ses longs cheveux blonds, à les tresser et à les emprisonner sous le voile. Machinalement, elle ouvrit un des coffres pour y prendre sa brosse, qu'assise sur l'escabeau, elle entreprit de passer dans ses mèches emmêlées. Ses mains tremblantes ne lui obéissaient qu'à peine ; l'agitation lui faisait manier l'instrument avec plus de violence que d'efficacité, si bien qu'elle s'arrachait les cheveux, sentant à peine la douleur.

Répudiée… se répétait-elle, alors que ses joues étincelaient désormais de larmes auxquelles elle donnait libre cours sans en avoir conscience. Répudiée…

Oh, ce ne serait pas le terme qu'on emploierait dans les actes, bien entendu. On parlerait pudiquement d'annulation, mais le résultat serait identique. Et la cause évoquée serait celle que la reine mère avait mentionnée avec tant de délicatesse : la stérilité.

Isabelle ne savait pas si elle était stérile. Elle supposait que c'était possible, puisqu'elle n'avait pas encore eu d'enfant, mais elle ne pouvait non plus s'empêcher de penser qu'elle n'avait que quatorze ans et que tout espoir n'était pas perdu. En outre, si l'on avait vraiment voulu qu'elle devînt grosse, n'eût-on pas fréquenté sa couche plus souvent ? Sur ce point, elle n'avait aucune certitude : elle savait les enfants fruits de l'union des hommes et des femmes mais ignorait combien de fois il convenait de procéder à cette union – nul n'avait jugé bon de l'en informer et elle n'avait osé poser la question. Le simple bon sens lui soufflait toutefois que plus nombreuses les occasions, plus grandes les chances de concevoir.

Officiellement nubile depuis deux ans, dans les faits depuis un peu moins que cela, elle n'avait encore accompli que deux fois le devoir conjugal – la dernière plus de trois mois auparavant, juste après la Nativité. Elle n'avait pas aimé ce que Philippe lui avait fait en ces occasions, mais elle s'était néanmoins soumise à ses désirs : tel était son rôle. En outre, elle voulait ardemment lui plaire, car elle l'aimait.

Sans doute ne lui avait-elle pas plu…

Bien qu'il n'eût jamais eu la cruauté de le lui dire, elle avait senti qu'il venait à elle par obligation, sans plaisir, et qu'il la quittait insatisfait. Pourtant, les hommes aimaient coucher avec les femmes : les serviteurs, les pages, les chevaliers même, ne parlaient presque que de cela lorsqu'ils étaient ivres et ignoraient qu'on les écoutait. Les femmes, parfois, se laissaient aussi aller à des confidences qui s'achevaient par des rires. Tout cela, décidément, avait l'air bien joyeux, bien agréable.

Puisqu'Isabelle et Philippe, eux, n'avaient trouvé ni joie ni agrément dans leurs rapports conjugaux, la jeune fille devait en conclure qu'il y avait quelque chose d'anormal. Sans doute était-ce

sa faute, à elle. Sans doute était-elle trop laide. Les seigneurs qui ne cessaient de la complimenter sur sa beauté n'étaient que de vils flatteurs cherchant à gagner la faveur de la reine sans savoir qu'elle-même ne disposait pas de celle du roi.

Qu'elle fût stérile ou incapable d'inspirer le désir à son époux, il n'en restait pas moins qu'on allait la chasser. La gorge serrée, douloureuse, elle finit par lâcher sa brosse et par éclater en sanglots, pliée en deux sur son escabeau, la tête entre ses bras croisés. Elle pleurait sur ce qu'elle allait perdre, un peu. Parce qu'elle ne verrait plus Philippe, parce que son père, un jour prochain, la remarierait au premier seigneur de petit lignage qui voudrait d'une femme répudiée, à un homme qu'elle n'aimerait pas, celui-là. Mais surtout, elle pleurait parce qu'elle s'en savait responsable. Le roi était bon, il était juste : pour qu'il fût à ce point fâché contre elle, c'était à coup sûr qu'elle avait mal agi.

Un léger grincement lui fit lever la tête. La porte s'était ouverte sans qu'on eût frappé, livrant un passage furtif à une haute silhouette masculine qui la referma avec précautions.

Isabelle poussa un petit cri d'effroi, avant de reconnaître en l'arrivant Renaud de Dammartin qui, déjà, mettait un genou en terre et baissait humblement la tête. Elle songea moins à lui reprocher cette intrusion qu'à lui cacher le pitoyable état dans lequel il la surprenait.

— Laissez-moi seule, supplia-t-elle, la voix éraillée. Je ne désire aucune compagnie pour le moment.

— Pardonnez-moi, madame, mais vous souffrirez, je pense, la mienne quand vous saurez que je vous apporte un message d'espoir. (Il se redressa le temps de faire deux pas et de se jeter à ses pieds, lui prenant des mains qu'elle ne songea pas à lui retirer. Ses yeux bleus plongèrent dans ceux de la reine, brûlants.) Je sais que je n'ai aucun droit d'être ici, mais n'appelez pas, je vous en conjure : si on nous surprenait, je serais à tout le moins banni et, surtout, votre époux aurait un prétexte de plus pour se séparer de vous.

À ces mots, Isabelle ne put retenir d'autres larmes, qu'elle ne chercha pas même à essuyer.

— Ne pleurez pas, reprit Renaud. Si vous voulez rester reine, il n'est pas temps de pleurer mais d'agir.

— Je ne comprends pas ce que vous voulez dire, avoua-t-elle en reniflant. Désirez-vous donc que je m'élève contre la volonté du roi ? Je vous croyais son meilleur ami.

— Je le suis. Et c'est justement en cette qualité que je me présente devant vous. Pour empêcher qu'il ne contrarie ses propres intérêts sur la foi de méchants conseillers. (Il baissa un peu la voix.) Votre mari vous aime, madame. Je ne saurais dire combien de fois il me l'a répété. Il n'a aucun désir de faire annuler votre union.

— Pourtant…

— Pourtant, cela sera, oui, si nous n'y mettons bon ordre, mais soyez sûre que vous n'êtes pas en cause.

Isabelle secoua doucement la tête.

— Je vous remercie de vos bonnes paroles, mais je sais bien qu'il n'en est rien, dit-elle. Les regards qu'il me lance disent trop sa colère contre moi.

— Pas contre vous : contre votre père, parce qu'il soutient le comte de Flandre, lequel serait sans cela aisément vaincu.

Isabelle écarquillait les yeux. Que la raison de sa disgrâce fut politique la stupéfiait.

— Mais mon père est le beau-frère du comte de Flandre et son héritier, protesta-t-elle.

— Il est aussi le père de la reine, et comme tel, devrait être le plus fidèle allié du roi. (Le regard de Renaud se fit encore plus ardent.) Comprenez-vous, à présent ? La reine mère et ses partisans

veulent vous chasser pour punir Baudouin. Philippe lui-même espère surtout lui faire peur, le contraindre à opérer un retournement d'alliance, mais s'il doit aller jusqu'au bout, il n'hésitera pas. Voilà pourquoi nous devons intervenir.

— Nous ? Vous et moi ?

Le jeune homme sourit.

— Vous l'ignorez peut-être, mais vous avez des alliés au conseil royal. Les Dreux sont opposés à l'annulation, qui verrait la perte de votre dot et serait donc dommageable au royaume. Ce sont eux qui ont imaginé le stratagème dont je vais vous entretenir à présent et m'ont chargé de vous en informer, car ils me savent dévoué à votre cause. Je bénis quant à moi cette occasion de vous servir enfin autrement que par de vains compliments.

S'il avait été le premier à se déclarer son chevalier servant, Renaud n'avait pas été le dernier, loin de là, aussi n'avait-elle jamais pris au sérieux ses déclarations enflammées – lesquelles faisaient partie du jeu de la *fin'amor* dans lequel les jeunes chevaliers courtisaient platoniquement mais à l'envi l'épouse de leur suzerain. Aujourd'hui, toutefois, elle jugeait de sa dévotion, qui se lisait dans ses yeux, dans ses gestes. Hommage d'autant plus émouvant qu'il provenait d'un écuyer de belle figure et empli de prestance. Un instant, elle souhaita être amoureuse de lui plutôt que de Philippe, lui être mariée – car, trop innocente, elle ne soupçonnait pas que s'ils avaient été époux, ce beau soupirant eût peut-être bien moins soupiré.

— Êtes-vous bien sûr que le roi, au fond de son cœur, n'est pas décidé à se séparer de moi ? interrogea-t-elle, tandis que l'espoir asséchait doucement ses larmes.

Renaud, sans doute, attendait une autre réponse, exprimant sinon une réciprocité de sentiments, du moins de la reconnaissance, mais Isabelle ne songeait qu'à Philippe. Une vague déception passa sur le visage du jeune homme qui, toutefois, se reprit vite, fidèle au rôle qu'il s'était fixé, au point que sa compagne ne se rendit compte de rien.

— Je vous le jure sur mon honneur, dit-il.

— En ce cas, parlez. Que dois-je faire ?

— Il vous faudra beaucoup de force et d'humilité, prévint-il, la mine soudain assombrie.

— L'humilité ne me manque pas. Quant à la force, s'il le faut, je la trouverai. Savoir que je ne suis pas seule m'en donne déjà plus que je ne croyais en posséder. (Elle se rendit enfin compte que Renaud n'avait pas lâché ses mains. Lui souriant en matière de compensation, elle les lui reprit l'une après l'autre et les joignit sur ses genoux après avoir essuyé de ses manches ses yeux humides.) Je vous sais infiniment gré, sachez-le, d'avoir pris tant de risques pour venir m'assister dans ma détresse, et je ne l'oublierai pas. À présent, hâtez-vous : on pourrait venir, et alors, tous vos efforts seraient réduits à néant.

Renaud parla donc. Lorsqu'il eut achevé d'expliquer la manœuvre ourdie par le clan capétien, Isabelle avait repris des couleurs. Si ce qu'on attendait d'elle pouvait servir sa cause, comme on le lui affirmait, elle n'hésiterait pas à l'accomplir. Y eût-elle songé qu'elle l'eût accompli de son propre chef.

Cela lui semblait parfaitement approprié.

Le lendemain, en fin de matinée, Baudouin de Hainaut demanda une audience particulière au roi et l'obtint : Philippe ne refusait jamais de s'entretenir seul à seul avec les grands ; c'était l'occasion de les entendre parler franc, de juger leurs propos sans être influencé par une tierce personne – et il avait le plus grand besoin de juger ceux de son beau-père.

Baudouin, lors de la réunion des barons, n'avait pas été le moins surpris d'entendre annoncer la

disgrâce de sa fille. Tenu depuis des mois à l'écart des conseils, il n'avait pas vu venir le coup.

Le désarroi inscrit sur son visage réjouissait le souverain autant que l'attristait le chagrin de sa jeune épouse – qu'il savait irréprochable et pour laquelle il éprouvait de l'affection, quoiqu'il ne pût s'empêcher, chaque fois qu'il la voyait, de songer avec colère aux difficultés que lui créait sa famille. Ce n'était pas sans scrupule qu'il s'était décidé à la sacrifier, suivant en cela le conseil de sa mère et de son oncle Guillaume.

Baudouin, lui, n'avait que ce qu'il méritait.

Les prédictions d'Henri II ne s'étaient pas entièrement réalisées. Malgré le providentiel décès du comte de Troyes, dont l'héritier était trop jeune pour constituer un danger, les turbulences champenoises ne s'étaient apaisées qu'après une nouvelle défaite armée d'Étienne de Sancerre. Ce dernier se l'était alors tenu pour dit, tandis qu'Adèle, Thibaut de Blois et Guillaume aux Blanches Mains cessaient une fois pour toutes de s'opposer au roi et reprenaient leur place auprès de lui. L'archevêque, surtout, constituait un précieux auxiliaire qui avait su au fil des mois se rendre indispensable. Depuis la mort de Robert Clément et la défection de Philippe d'Alsace, sa voix était la plus écoutée au conseil, avec celle du connétable de Clermont.

Nonobstant sa haute opinion du jugement de Guillaume, le souverain n'oubliait pas que ce dernier restait avant tout un Champenois, qu'il lui arrivait de prêcher pour sa paroisse plutôt que pour la France. Or, écarter le Hainaut de la cour, ce serait y rétablir la toute-puissance de la Champagne, comme aux derniers mois du règne de Louis VII.

C'était hélas inévitable – à moins que l'entrevue qui débutait ne modifiât la situation.

— Vous avez désiré me parler, seigneur comte, commença Philippe. Eh bien, je vous en prie : parlez. Qu'y a-t-il donc de si urgent ?

— Vous vous doutez bien de ce qui motive ma démarche, sire : ma fille.

Baudouin, encore jeune, s'empâtait. Ses bajoues précoces, ses yeux cernés dénonçant une nuit sans sommeil, et son teint blême lui donnaient presque l'air d'un vieillard.

— Eh bien, quoi, votre fille ? feignit de ne pas comprendre le roi. Je n'ai rien à lui reprocher, croyez-le bien, sinon de ne pas m'avoir donné d'héritier.

— Elle est si jeune, sire ! Je vous supplie d'avoir confiance en elle et en l'avenir.

Les yeux de Philippe s'étrécirent.

— J'ai mis ma confiance en elle, naguère, comme en d'autres membres de sa famille… Votre maison a toujours pu compter sur mon soutien. J'eusse aimé pouvoir compter sur le sien.

C'était la Flandre, bien sûr, qu'il fallait blâmer. Mécontent qu'on se fût entendu avec Henri Plantagenêt sans le consulter, vexé que l'influence champenoise rétablie lui arrachât la quasi-régence dont il rêvait, et furieux d'avoir marié sa nièce à un hypocrite n'ayant pas même la reconnaissance du ventre, le comte avait multiplié les provocations, n'hésitant pas à violer le droit féodal dans des affaires de succession, jusqu'à ce que la mésentente se muât en conflit ouvert. Les combats, entrecoupés de trêves plus ou moins longues, n'avaient toutefois été couronnés d'aucun résultat décisif.

Baudouin eut une moue prouvant qu'il comprenait fort bien le véritable enjeu de l'affaire. Quelques années plus tôt, il avait cru pouvoir manipuler un roi aux épaules trop étroites pour sa charge, mais lesdites épaules s'étaient vite élargies – et le Hennuyer, parmi les prétendants au pouvoir en sous-main, n'avait pas été le dernier à s'en rendre compte. Aujourd'hui, la nécessité de manœuvrer avec franchise ne lui échappait pas : en matière de duplicité, il avait trouvé son maître.

— Je n'ai jamais tiré les armes contre vous, sire, tenta-t-il de protester.

— Sans doute n'avons-nous pas les mêmes souvenirs.

— Jamais l'armée du Hainaut n'a affronté l'armée de France, insista Baudouin. La seule fois où cela aurait pu se produire, à Dammartin, j'ai prétexté la première averse pour déclarer le temps impropre à la bataille et m'en retourner sur mes terres. Ce qui vous a d'ailleurs assuré la victoire.

À ces derniers mots, il surprit un flamboiement de colère dans le regard de Philippe et comprit qu'il avait commis une erreur : les monarques n'apprécient guère qu'on leur rappelle leurs dettes. De fait, ce fut d'un ton glacial qu'il s'entendit répondre :

— Même si vous m'avez permis de vaincre, ce qui reste à prouver, je ne me serais jamais trouvé en position de subir une défaite sans la participation de vos troupes au début de la campagne. Je n'ai donc aucun merci à vous adresser. En outre, il vous est maintes fois arrivé de prêter assistance à mon parrain contre certains de mes plus fidèles vassaux. Donc contre moi.

— Mais, sire, le comte de Flandre est mon…

— Et moi, que suis-je donc ? coupa le roi. L'obéissance que vous me devez ne prime-t-elle pas celle qu'il exige de vous ?

Baudouin baissa la tête, cherchant un argument à la fois diplomate et sans réplique. Il n'en trouva aucun.

— Peut-être me suis-je mal conduit à votre égard, admit-il, piteux. Mais Isabelle, sire ! Isabelle n'en est pas responsable.

— Ai-je dit qu'elle l'était ? Vous concevez bien, cependant, que la reine des Français ne saurait être la fille d'un ennemi de la France. (Philippe eut un sourire méchant.) Surtout si, qui plus est, cette fille est stérile… (Il haussa les épaules.) Assez parlé de cela : ma décision est prise ; ce mariage sera annulé dans les plus brefs délais.

Le Hennuyer releva les yeux, suppliant.

— Même si je m'engage à ne plus accorder mon soutien militaire ou financier au comte de Flandre ? Il m'en coûtera de perdre son amitié, mais…

— Je ne doute pas que vous soyez prêt à abandonner un allié condamné à la défaite depuis que l'empereur a refusé d'intervenir en sa faveur, mais votre neutralité ne me suffit pas, coupa à nouveau le roi. Seule, votre allégeance pleine et entière me complairait. Et bien entendu, vous ne me l'accorderez pas… (Il s'interrompit, tendant l'oreille, avant de reprendre sur un ton agacé :) Ah ça ! mais quel est donc ce vacarme ?

La salle où conversaient les deux hommes était située à l'avant du palais. Depuis le milieu de l'entretien, environ, des éclats de voix leur parvenaient par les fenêtres, de plus en plus puissants, à peine étouffés par le papier huilé qui faisait office de vitres. On eût dit une véritable foule grondant au bas des murailles.

Comme Baudouin avait un geste d'ignorance, on frappa à la porte. Ce fut le vieux comte Robert de Dreux, visiblement très agité, qui parut quand son neveu ordonna d'entrer.

— Sire, c'est incroyable ! s'exclama-t-il. Ils sont tous là. Ils crient. Ils vous appellent.

— Qui cela, « ils » ? s'enquit le roi, irrité.

— Tout ce que la ville compte de mendiants et de pauvres gens. Ils sont des dizaines. Des centaines.

— Et que réclament-ils ? L'aumône ?

— Non, sire, je ne crois pas. (Robert se para d'une mine contrite.) Vous savez que l'âge me rend un peu dur d'oreille, si bien que je n'ai personnellement pas compris leurs appels, mais d'autres m'ont assuré qu'ils criaient « Pitié pour la reine ! ».

Philippe jeta un coup d'œil furieux à son beau-père.

— Si c'est là une de vos intrigues, je vous avertis : je ne tolère pas qu'on sème la sédition en mon

royaume.

— Sur ma vie, j'ignore de quoi il est question, se défendit Baudouin.

Le roi le contempla un instant avec suspicion puis décida que son air éberlué n'était pas feint.

— Je crains qu'ils ne refusent de s'en aller avant que vous ne leur ayez parlé, sire, ajouta le comte de Dreux. Dois-je donner l'ordre de les disperser ?

— Sont-ils armés ? Paraissent-ils violents ?

— Nullement.

— En ce cas, que la garde se tienne prête à intervenir mais qu'elle ne bouge pas sans mon ordre. (Philippe poussa un long soupir.) Allons leur parler, puisqu'ils l'exigent : un roi est au service de son peuple. (Il se retourna brièvement vers le comte de Hainaut.) Si vous le voulez bien, nous reprendrons cette discussion plus tard, seigneur comte.

Le laissant s'éloigner au bras de son oncle, Baudouin demeura en arrière, songeur. Malgré les déclarations de Philippe, il n'avait pas la certitude que la Flandre fût vaincue d'avance. Pas s'il lui prêtait main forte. Dans le cas contraire, en revanche… À quel camp était-il de son intérêt d'assurer la victoire ? Une victoire plus éclatante valait-elle le bonheur d'Isabelle ? Le Hennuyer était ambitieux, le pouvoir l'enivrait, mais il aimait sincèrement sa fille et il l'avait vue décliner au fil des derniers mois comme en proie à quelque langueur. Si son époux la renvoyait, il craignait fort que la pauvrette n'y survécût pas.

Toujours incertain, en proie à des émotions contradictoires, il se hâta de rattraper ses compagnons.

La journée était d'autant plus fraîche que le ciel était dégagé. Quand Philippe parut en plein soleil, précédé d'une troupe de soldats qui se déployèrent afin de contenir au besoin la foule, une grande clameur monta de cette dernière. On criait « Vive le roi ! », on criait « Vive la reine ! », on criait « Pitié ! », « Miséricorde ! ». On ne menaçait pas, on implorait.

Convaincu que sa vie n'était pas en danger, le souverain salua des deux mains tout en descendant les premières marches du palais. Le groupe disparate amassé en contrebas, deux cents personnes au moins, se composait de gueux en haillons, bossus, boiteux, mais aussi d'artisans, de paysans, hommes et femmes confondus, et de quelques prêtres. Loin de chercher à se ruer sur les arrivants, la plupart s'étaient agenouillés en une posture implorante. Les gardes n'auraient pas à intervenir.

Le comte de Dreux, sorti à la suite de son neveu, tenta de masquer sa jubilation sous un masque d'inquiétude : il n'en avait pas espéré autant. Derrière lui, apparaissaient d'autres grands seigneurs attirés par l'agitation : Baudouin, bien sûr, mais aussi Raoul de Clermont, et jusqu'à l'archevêque de Reims.

Philippe, soudain, se figea : il venait de remarquer la petite silhouette blanche prostrée tout au bas des marches, la tête baissée et les mains jointes.

— Isabelle ! s'exclama le comte de Hainaut, qui avait lui aussi reconnu sa fille.

Il dévala le grand escalier au risque de se rompre le cou. Pourtant, il n'arriva pas plus tôt auprès de la jeune reine que le roi. Voyant ce dernier prendre les mains de son épouse, l'aider à se relever sans manifester violence ni colère, il demeura un peu en arrière, attentif.

Un grand silence se fit dans la foule au moment où les époux se retrouvèrent debout face à face. Les mendiants et les éclopés, les gens du commun et les hommes de Dieu, tous attendaient. Tous retenaient leur souffle.

— Mais que faites-vous donc là, ma mie ? interrogea Philippe, interloqué. Dans quel état je vous découvre ! Est-ce donc la mort que vous souhaitez ?

Isabelle, de fait, semblait sur le point de s'effondrer. En chemise, les cheveux couverts d'un voile

que maintenait un simple chapel de bois, elle frissonnait atrocement dans la froideur d'un mois de mars peu clément ; ses pieds nus, qui ne semblaient plus pouvoir la porter très longtemps, étaient noirs de la poussière des rues, rouges de son sang – et la détresse la plus pure se lisait sur son visage inondé de larmes.

— La mort ? répondit-elle en reniflant bruyamment. Certes oui, sire, je la souhaite, puisque je n'ai pas su vous plaire et que vous allez me renvoyer.

— Pitié pour la reine ! s'exclama une voix aiguë dans la foule, cri qui fut repris par plusieurs poitrines avant que ne retombât le silence.

Philippe apprendrait plus tard ce qui s'était produit, en faisant interroger divers témoins, dont les prêtres qui se trouvaient parmi les suppliants. Isabelle, à l'aube, s'était glissée hors du palais dans son humble tenue de pénitente et était allée prier en chacune des églises de la ville, y compris la cathédrale inachevée. Là, se lamentant, se repentant de ses péchés, appelant la bénédiction divine non pas sur elle mais sur son mari, elle avait attiré dans son sillage les braves gens émus par sa douleur et par le sort qui l'attendait. Bien qu'elle ne les eût en rien encouragés, contrairement aux quelques agents des Dreux payés pour ce faire, ils l'avaient escortée, de plus en plus nombreux, en priant à tue-tête que Dieu confondît ses ennemis.

Sur le moment, à défaut des détails, le roi devina l'essentiel et eut un peu honte de ses actes – sentiment chez lui très inhabituel. Une telle tendresse l'envahit soudain pour son épouse que, sans un effort de volonté, il l'eût attirée sur-le-champ dans ses bras.

— Madame, déclara-t-il, la gorge serrée, j'affirme devant tous que si vous me quittez, ce n'est pas en raison de quelque méfait mais seulement parce que je ne puis avoir descendance de vous.

— Priez, sire ! l'exhorta un prêtre agenouillé à quelque distance. Dieu qui donne la fécondité vous exaucera.

On approuva. On acclama. Plusieurs prières vibrantes furent lancées vers le ciel, implorant le Créateur d'accorder un enfant au couple royal.

— S'il est un baron en mon royaume que vous désirez avoir pour seigneur, reprit Philippe, nommez-le et vous l'aurez, quoi qu'il m'en coûte.

Isabelle secoua violemment la tête. Ses yeux, sources vives, créaient sur ses joues des ruisseaux aux berges poussiéreuses. Elle ouvrit la bouche pour répondre mais sa voix se brisa. Ses lèvres tremblaient de froid, de chagrin. Reniflant, s'essuyant le nez de sa manche en un geste enfantin, elle parvint enfin à déclarer d'une voix à peine audible :

— À Dieu ne plaise, sire, qu'homme mortel entre dans le lit où vous avez dormi.

— Pitié pour la reine ! hurla un mendiant. Qu'on nous garde notre reine !

Philippe, le cœur battant, prit une profonde inspiration. Il pouvait ignorer les supplications des humbles : Senlis n'était pas Paris ; le mécontentement s'apaiserait. Pourtant, il lui semblait qu'agir ainsi eût été de mauvaise politique. Si les habitants de cette ville étaient attachés à leur reine, la plupart des Français l'étaient sans doute aussi. Ils ne se révolteraient pas pour un motif aussi futile, mais ce serait une insatisfaction qui pèserait peut-être lourd dans la balance si survenaient des mécontentements plus profonds. On ne gouverne bien que ceux qui se laissent gouverner.

En outre, le jeune souverain, bouleversé, éprouvait lui-même l'envie, presque le besoin, de faire naître un sourire sur les lèvres de sa femme qui n'avait pas mérité pareille humiliation. Était-il concevable, cependant, de réduire à néant d'un mot tous les efforts accomplis pour abaisser la superbe de Baudouin ?

Ce dernier emporta la décision lorsqu'il s'agenouilla à son tour aux pieds de son gendre.

— Pitié pour ma fille, sire ! s'exclama-t-il. (Un peu plus bas, il ajouta :) Les soldats du Hainaut

demeureront désormais au Hainaut, sauf s'il plaît au roi de les appeler à son service, j'en fais serment.

Les deux hommes s'étudièrent un instant sans mot dire. Au visage décomposé du comte, Philippe acquit la certitude que ce dernier n'était pour rien dans l'incident. Nul ne devait d'ailleurs soupçonner la mise en scène car, dûment chapitrée par Renaud, Isabelle se garderait de l'avouer à quiconque – sinon à son confesseur, sur son lit de mort.

— Ma mie, je sais désormais la valeur de votre amour, dit le roi en se retournant vers son épouse. Croyez que je vous aime aussi et que jamais vous ne me quitterez.

À ces mots, la foule explosa en acclamations joyeuses et en actions de grâces, les hommes jetèrent en l'air leur chapeau, on vit des couples s'embrasser. Ce fut sous les vivats que Philippe souleva entre ses bras une Isabelle encore incrédule mais ravie et qu'il la baisa chastement au front. Lui nouant les bras autour du cou, elle pressa le visage contre sa poitrine, pleurant et sanglotant de plus belle – de joie, cette fois.

Faisant signe à Baudouin de se relever, le jeune roi lui remit solennellement sa fille, à laquelle il dut murmurer qu'il l'aimait pour qu'elle consentît à le lâcher.

— Je vous la confie, dit-il. Portez-la, je vous prie, en mes appartements. Faites venir ses suivantes. Qu'on la soigne et qu'on veille à ce qu'un bon feu brûle dans la cheminée pour la réchauffer. Je me rendrai à son chevet sitôt que me le permettront les affaires de l'État.

— Émouvant, n'est-ce pas ? souffla Robert de Dreux, souriant, à l'archevêque Guillaume qui se tenait à son côté en haut des marches.

— Extrêmement émouvant, soupira le prélat, les yeux levés au ciel. Je crois n'avoir jamais rien observé de plus émouvant…

Pour lui, qu'Isabelle restât ou partît, c'était tout un si le Hainaut se tenait tranquille. Il appréhendait en revanche la réaction de la reine mère à ce retournement de situation : bien entendu, ce serait à lui que reviendrait d'apaiser la tourmente…

Tandis que le comte Baudouin, portant sa fille, rentrait dans le palais, Philippe, face à la foule, leva les bras pour faire cesser le tumulte.

— Peuple de France, tu m'as évité une erreur et une injustice ! entonna-t-il d'une voix forte. Pour ta sagesse, pour la compassion qui règne en ton cœur, je suis fier de te gouverner. Dieu veuille que je m'en montre toujours digne.

Les vivats redoublèrent quand il tourna les talons et remonta à son tour les marches, parfaitement satisfait : d'un seul geste, il était parvenu à augmenter son prestige tout en suivant l'élan de son cœur – et il soupçonnait que la vie lui donnerait rarement l'occasion de renouveler pareil exploit.

Demeurait cependant une question : Baudouin s'était incliné, Baudouin avait juré, mais Baudouin tiendrait-il parole ? Comme tous les grands, il avait l'opportunisme aiguisé, la mémoire courte.

— Un mot, je vous prie, messire Raoul, lança Philippe dans le grand hall du palais, en prenant le bras du connétable pour l'entraîner à l'écart des oreilles indiscrètes.

Ce conseiller-là avait toujours servi fidèlement le trône. Partisan du comte de Flandre quand ce dernier se montrait utile au roi, il en était devenu l'ennemi acharné dès les premiers signes de discorde. Tel l'archevêque, il avait été favorable à la répudiation pour raisons politiques mais sans entretenir d'animosité à l'égard de la petite reine.

— Ce sont de belles paroles qu'a prononcées tout à l'heure mon beau-père, n'est-ce pas ? demanda le roi.

— De fort belles paroles, approuva Raoul de Clermont.

— Ne jugez-vous pas dommage que mon parrain ne se soit trouvé là pour les entendre ? Il serait

triste qu'une déclaration aussi poignante, aussi sincère, ne soit pas portée à sa connaissance.

Un sourire madré contrastant avec l'innocence de ses traits de bébé naquit sur les lèvres du connétable.

— Il me semble vous entendre, sire, dit-il. Le moment que nous venons de vivre est digne des romans courtois qu'adore le comte. Peut-être serait-il possible de trouver quelque habile jongleur qui le lui rapporterait. Par pur amour de la poésie, bien entendu.

— Et à défaut de poésie…

— À défaut, une simple lettre fera l'affaire, j'en suis convaincu. L'état de mes relations avec monseigneur Philippe d'Alsace m'interdit de lui écrire moi-même, mais je sais deux ou trois chevaliers qui lui gardent leur affection et à qui il suffira de raconter l'affaire pour qu'ils la transmettent en bonne et due forme.

— Tout est donc pour le mieux, conclut le roi.

Peu après, il envoya quérir des nouvelles de son épouse. On lui rapporta qu'une fois soignée, elle s'était profondément endormie, épuisée par son périple du matin. Rassuré, il décida de la laisser reposer et s'en fut annoncer officiellement à la cour que, tout bien considéré, il la conservait auprès de lui. Ainsi que chacun avait loué son jugement lorsqu'il avait pris la décision inverse, chacun loua cette fois sa magnanimité. Chacun, en dehors de sa mère, bien entendu, mais seul le regard glacial d'Adèle permit de deviner sa réprobation : elle estimait sans doute qu'une reine, pas plus qu'à ses amours, ne devait laisser libre cours à ses haines.

La nuit était tombée quand Philippe gagna ses appartements après un frugal souper de Carême. Discrète, la dame qui veillait Isabelle se retira dans l'instant.

La reine ne dormait pas mais ses yeux ensommeillés disaient assez qu'elle venait de s'éveiller. Rouges d'avoir trop pleuré, cernés, ils exprimaient encore de vagues craintes, sans abriter toutefois leur détresse du matin. Lorsqu'ils se posèrent sur le roi, la joie y occulta tout autre sentiment et les fit briller plus ardemment.

— J'avais peur que vous ne veniez pas, sire, dit-elle d'une petite voix enrouée.

Son pèlerinage dans le froid, à peine vêtue, n'avait pas été sans conséquence : en saisissant la main qui se tendait vers lui au bout d'un fin bras nu, Philippe la trouva brûlante. La lueur des chandelles lui révéla que son épouse frissonnait, quoiqu'enfouie sous les couvertures.

— Tu as la fièvre, constata-t-il en s'asseyant au bord de la couche. Et c'est ma faute. Pourras-tu jamais me pardonner ?

La jeune fille eut un sourire faible mais sincère.

— Je n'ai rien à vous pardonner, sire. Je suis vôtre et vous pouvez user de moi comme il vous plaît.

Devant tant d'amour et de dévotion, il sentit perler à ses paupières des larmes qu'il refoula par habitude. Une sensation étrange, nouvelle – et qu'il attribua d'abord à l'émotion –, s'empara de lui : on eût dit que quelque chose, un peu de sa force, un peu de son essence même, s'échappait de sa chair pour pénétrer en Isabelle.

— Tu es bonne, murmura-t-il. Je ne te mérite pas. (Plus haut, il continua :) Il faut guérir, tu m'entends ? À dater de ce jour, tu n'auras plus jamais rien à craindre de moi. Je veux que tu vives.

— Oh, je vivrai, sire, je guérirai. Votre présence m'est le meilleur des remèdes. Déjà, de vous voir et de sentir ma main dans les vôtres, je vais mieux.

Il crut qu'elle s'illusionnait ou qu'elle mentait pour lui faire plaisir, mais très vite, il se rendit compte que tel n'était pas le cas : les doigts de son épouse n'étaient plus brûlants, ses lèvres souriantes avaient cessé de trembler. Aussi incroyable que cela parût, la fièvre était tombée.

Les yeux de Philippe s'écarquillèrent, tandis qu'un souvenir enfoui remontait dans sa mémoire. Des mots entendus alors qu'il était fiévreux, presque inconscient : ceux de l'être mystérieux s'étant interposé entre Lysamour et lui dans la forêt de Cuise. *Je l'ai guéri. Il l'eut fait lui-même s'il savait quels pouvoirs sont siens.* Bouche bée, soudain haletant, il comprit ce qui venait de se produire.

— Qu'y a-t-il, sire ? interrogea Isabelle en remarquant son trouble. Est-ce encore moi qui vous cause souci ?

Elle se redressa d'un coup de reins – ce dont elle eût été incapable quelques secondes plus tôt –, sans se soucier des couvertures qui glissaient le long de sa poitrine menue. Sa main se posa sur la joue de Philippe, caressante.

Il l'avait guérie. Bien qu'il n'eût pas agi consciemment, il avait souhaité de tout son cœur qu'elle guérît – et le prodige s'était accompli. Pour la première fois, il avait usé des pouvoirs qui résidaient en lui et dont il se demandait toujours s'ils n'étaient pas d'essence diabolique.

Oh, certes, il y avait eu la cérémonie des écrouelles, juste après son couronnement, mais elle n'avait pas été aussi concluante, aussi indiscutable. Par tradition, le roi ne touchait pas les malades, dont on baignait simplement les plaies à l'aide de l'eau dans laquelle il s'était lavé les mains. Plus tard, on avait fait paraître devant Philippe certains de ces scrofuleux, dont l'affection s'était sans conteste évanouie – mais maints disciples de Galien affirmaient que ces lésions, le plus souvent, disparaissaient d'elles-mêmes ; certains allaient jusqu'à murmurer que c'était justement pour cela qu'on les avait choisies afin de démontrer la capacité des rois français à accomplir des miracles au nom de Dieu. Non, les écrouelles ne prouvaient rien.

Cela, en revanche…

Philippe, pour rassurer son épouse, l'attira contre lui et referma les bras autour d'elle.

— Tu ne me causes aucun souci, se contraignit-il à articuler. Je suis heureux de t'avoir près de moi, voilà tout.

En lui, la crainte le disputait à l'espoir. Des talents que lui valaient son héritage inhumain, il n'avait rien voulu savoir, décidé à se conduire en simple créature du Tout-Puissant pour que ce dernier jugeât sa dévotion, lui pardonnât une origine dont il n'était pas responsable. Et voilà à présent qu'ils se manifestaient sans son consentement. Voilà que sa véritable nature prenait le dessus. Dieu, sans doute, ne manquerait pas de lui en tenir rigueur.

Pourtant…

Pourtant, si le pouvoir venait du Diable, l'usage qu'il venait d'en faire n'avait rien de mauvais. Il n'était pas de jeune fille plus pieuse que celle-là : le Créateur ne pouvait voir d'un mauvais œil qu'on eût sauvé une de ses fidèles servantes.

À moins que, dans l'impénétrabilité de ses voies, il ne l'eût désignée pour être une martyre.

Ô Seigneur, que ne m'adresses-tu un signe ? songea Philippe. J'ai tant besoin que tu m'inspires !

Il se reprocha de n'avoir pas entretenu son père, tant qu'il vivait encore, de ce sujet. Mais le roi Louis, s'il avait pratiqué de telles guérisons, avait dû les attribuer à la grâce divine.

— Resterez-vous avec moi ce soir, sire ? murmura sa compagne à l'oreille de Philippe.

La question chassa pour un temps ses préoccupations religieuses. Il prit conscience de la nudité d'Isabelle, de la chaleur qu'elle lui transmettait et, surtout, du désir qu'elle lui inspirait. Au diable ces questions stériles auxquelles il ne pouvait répondre, se dit-il, tout en sachant qu'elles reviendraient le tourmenter périodiquement tant qu'il vivrait. Il prit le visage de son épouse entre ses mains et la regarda dans les yeux.

— Cesse de m'appeler sire et dis-moi tu, ordonna-t-il. Cette nuit, je ne veux être que ton mari et ton amant.

Puis il l'embrassa et eut la joie de la sentir répondre à son baiser avec une fougue qu'il ne lui avait jamais connue. Brisant leur étreinte, il se remit debout et se débarrassa d'habits qu'il ne prit pas la peine de plier. Par crainte d'effrayer Isabelle, cependant, il n'ôta sa chemise qu'après s'être glissé dans le lit encore trempé des suées dues à la fièvre.

Comme la jeune fille tendait le bras vers le candélabre, il arrêta son geste d'une main ferme quoique sans brutalité.

— Non, dit-il, laisse brûler les chandelles. Tu es si belle que je veux m'emplir les yeux de ton image.

Ce n'était pas la seule raison pour laquelle il désirait de la lumière, mais l'autre, il ne pouvait l'invoquer. Pudique, Isabelle lui permit néanmoins de tirer les couvertures pour la dévoiler et ne chercha pas à lui dissimuler les portions les plus secrètes de son corps : elle l'aimait ; elle voulait le lui prouver de toutes les manières possibles. Ainsi qu'il l'avait dit, il s'emplit les yeux de son image – celle d'une femme à peine sortie de l'enfance, aux seins naissants, au pubis à peine ombré de blond, mais d'une femme tout de même. Lorsqu'il commença à la caresser, elle se remit à frissonner mais ni la fièvre ni la fraîcheur de la chambre n'y étaient pour rien.

Les premières fois, elle n'avait pas réagi ainsi : apeurée, voire terrorisée, elle s'était simplement laissé faire. Aujourd'hui, elle le désirait autant que lui la désirait, un changement dû à sa propre attitude, il le comprenait. Le soir où il lui avait ravi son pucelage, il était venu à elle contraint et forcé, poussé par ceux de ses conseillers qui voulaient à toute force que leur mariage fût entériné par la consommation. Lui-même tremblant de peur, celle de revivre le cauchemar de Compiègne, de se révéler encore impuissant, il s'était irrité de n'obtenir qu'à grand peine une érection convenable. Sitôt ce résultat acquis, il s'en était servi tel un soudard, ignorant la douleur de sa partenaire, se répandant presque aussitôt en elle, puis l'abandonnant sans cérémonie. La deuxième fois, les difficultés politiques engendrées par le comte de Hainaut lui pesaient tant sur le cœur qu'il avait moins vu en elle l'épouse que l'enfant d'un ennemi : il avait eu envie de la faire souffrir – et il avait réussi.

Rien de tout cela n'était plus vrai ce soir-là. En outre il avait depuis connu d'autres couches, moins nobles mais plus avisées, où il avait gagné à la fois de l'assurance et une certaine science des plaisirs féminins. Sa maladresse envolée, ce fut avec patience, avec douceur, qu'il caressa et embrassa le corps d'Isabelle, l'amena au bord de la jouissance.

Lorsqu'il s'allongea enfin sur elle pour la pénétrer, il se rendit compte qu'elle avait fermé les paupières et que les chandelles étaient près de s'éteindre. Une soudaine flèche d'angoisse le traversa.

— Ouvre les yeux, souffla-t-il. Regarde-moi.

La jeune fille obéit. Ses iris étaient bleus – mais ses iris seulement. Ce n'était pas Lysamour. Ce n'était pas un monstre.

— Je t'aime, Philippe, chuchota-t-elle.

À son expression, il sut qu'elle avait peur de souffrir à nouveau. Comme il hésitait, elle lui plaqua néanmoins les mains au creux des reins pour l'attirer en elle. Le soupir qu'elle poussa en l'accueillant lui apprit que, cette fois, la douleur ne serait pas de mise. Rassuré, il lui baisa les lèvres avec ardeur et se laissa aller.

Philippe avait dix-huit ans, Isabelle quatorze, mais ils firent l'amour ainsi que des adultes et se trouvèrent enfin pleinement satisfaits l'un de l'autre.

« Quant ces flouretes florir voi
Et chanter ot ces chanteeurs
Por la fleur chant qui a en soi

Toutes biautez, toutes valeurs.
Ele est et mere et fille a roy,
Roses des roses, fleurs des fleurs.
Certes molt l'aim : Diex doinst qu'oint moi
Et qu'ele y mete bonnes meurs. »

(Quand je vois ces fleurettes fleurir, et quand j'entends chanter ces chanteurs [les oiseaux], je chante pour la fleur qui a en elle toute beauté, toute valeur. Elle est mère et fille d'un roi, rose des roses, fleur des fleurs. Certes je l'aime beaucoup : que Dieu fasse qu'elle m'aime et qu'elle y mette bonne mesure.)

Gautier de Coincy

Richard ricana dans sa barbe.

— Joli tour, vraiment, que tu as joué à Baudouin. Je n'aurais pas fait mieux moi-même.

Philippe retint la réplique qui lui montait aux lèvres : je t'en ai joué de pareils, mon bel ami, et tu ne t'en es pas même rendu compte…

— Il s'est néanmoins encore fait tirer l'oreille pour changer de camp, dit-il plutôt. L'héritage de Flandre lui était cher. En revanche, mon parrain, lui, n'a jamais douté de la trahison, au point que lorsqu'il s'est remarié, il a attribué en douaire à sa nouvelle femme une partie dudit héritage, sans compter certaines terres d'Artois dont il avait auparavant doté Isabelle. Là, c'était la guerre ouverte.

Les pigeons roucoulaient à qui mieux mieux au-dessus des deux hommes qui, malgré l'ombre du colombier, suaient toujours à grosses gouttes sous leur haubert. Une forte odeur de transpiration imprégnait l'air.

L'évêque de Beauvais, sa brève cérémonie funèbre achevée, était venu se joindre à la conversation.

— Ce qui m'échappe toujours, c'est pourquoi il a agi ainsi, avoua-t-il en caressant le sommet de son crâne où poussaient les courts cheveux drus qu'il négligeait de tondre depuis le début des hostilités, auxquelles il participait aussi activement que n'importe quel homme de guerre. Le comte devait bien avoir conscience qu'isolé, il perdrait la partie.

Le roi haussa les épaules.

— Je crois qu'il comptait toujours sur l'appui de l'empereur, mais Barberousse était trop occupé de ses propres affaires pour le soutenir, sinon moralement. Et surtout, c'est son orgueil qui a perdu mon parrain : après s'être vu à la tête du royaume, il n'y était plus rien ; cela, il ne l'a pas supporté.

La lutte avait pris fin dans la vallée de la Somme. Philippe d'Alsace, son armée dispersée, s'était retranché à Boves, où troupes françaises et hennuyères l'avaient assiégé. Comprenant qu'il n'était pas de taille, il avait demandé la paix.

— Avec les forces dont tu disposais, tu aurais pu l'écraser, remarqua Richard.

— J'ai failli le faire, admit Philippe. J'avais dix-neuf ans, et la tentation était grande de remporter une victoire facile, moi qu'on prenait encore pour un gamin incapable. Mais ainsi, je n'aurais rien prouvé du tout. En négociant, au contraire, j'ai augmenté mon prestige. Le comte de Flandre, en outre, a dû me céder tellement de places fortes que je contrôle aujourd'hui une bonne partie de la vallée de la Somme, et qu'à sa mort, je maîtriserai celle de l'Oise. J'ai aussi pu récompenser mon beau-père de la loyauté à laquelle je l'avais contraint, en lui faisant reconfirmer son héritage.

— Tu oublies le principal, mon cousin, intervint l'évêque. Si tu avais écrasé Philippe d'Alsace, tu aurais eu en lui un ennemi mortel, alors qu'il est redevenu ton allié : on peut dire ce que l'on veut de lui, c'est un homme habile qu'il vaut mieux avoir avec soi.

— Il est vrai que tu l'as impressionné, opina Richard. Je me rappelle une discussion que nous avons eue, lui et moi, il y a quelques années. Je commettais l'erreur de te combattre, alors que nous avions tout à gagner à nous unir. Il m'a dûment chapitré sur le sujet, et je n'ai jamais oublié ses paroles. En fait, c'est en partie grâce à lui que nous sommes ici aujourd'hui.

Philippe eût volontiers discuté cette affirmation, mais il n'estima pas opportun de faire remarquer au comte de Poitiers combien il l'avait manipulé pour en arriver à le dresser contre Henri. L'évêque de Beauvais en était conscient, lui.

Bien qu'amusé, il s'abstint néanmoins de tout commentaire : s'il était plus vaillant guerrier que politique avisé, il tenait une certaine finesse de son père, Robert de Dreux.

— Il m'est fidèle, c'est vrai, reprit le roi. D'ailleurs, tous mes voisins le sont, désormais, même le duc de Bourgogne, dont les velléités de révolte n'ont pas duré bien longtemps. En vérité, il ne reste plus que l'Anjou pour me causer du souci – et dès ce soir, je veux le croire, l'Anjou me sera fidèle aussi, puisqu'il sera à toi, Richard.

— À condition que mon père veuille bien me le céder, soupira l'intéressé. Et pour cela, il faudrait qu'il arrive. Je ne te cache pas que son retard commence à m'inquiéter.

Ses deux compagnons hochèrent la tête, songeurs, sans chercher à relancer la conversation. À ce stade, Philippe préférait la laisser mourir : d'humeur nostalgique, il avait apprécié de relater les premières années de son règne, mais le récit en était arrivé à un point où les Plantagenêts devenaient mêlés de trop près aux affaires françaises pour qu'il fût sain de brasser les souvenirs. En particulier de rappeler à Richard qu'on n'avait cherché son alliance que par défaut, après celle de son frère Geoffroy.

Une soudaine agitation s'empara des soldats de l'escorte. Sur la route de Chinon, un nuage de poussière annonçait l'approche d'une petite troupe. Les trois hommes se remirent sur leurs pieds, espérant enfin accueillir celui qu'ils attendaient avec une telle impatience. À leur grande déception, ils n'assistèrent qu'au retour des émissaires de Philippe.

— Le roi Henri vous envoie ses salutations, sire, déclara le maréchal Aubri Clément, à peine descendu de sa monture. Il a bien quitté Chinon ce matin comme prévu, mais son état de santé ne lui a pas permis de faire route jusqu'ici : nous l'avons trouvé à la commanderie templière de Ballon. Il vous supplie de reporter votre entrevue à un jour prochain, le temps pour lui de récupérer quelques forces.

— Est-il donc si mal que cela ? s'étonna le roi. Je sais que ses douleurs lui rendent les chevauchées pénibles, mais j'ignorais qu'il fût aussi handicapé.

— Une sorte de gangrène lui noircit tout le bas du corps. Il ne peut…

Le rire moqueur de Richard interrompit la réponse.

— Je vous avais bien dit qu'il trouverait quelque ruse pour se défiler, sire. Si vous voulez mon conseil, ne croyez pas un mot de tout cela !

Philippe, incertain, se retourna vers Aubri.

— Avez-vous vu Henri en personne ?

— Non, sire. Je me suis entretenu avec messire Guillaume le Maréchal, qui ne quitte guère son chevet, dit-on, et dont je tiens les informations que je vous rapporte.

Le comte de Poitiers eut un geste éloquent. Le roi n'hésita guère : il connaissait trop la rouerie du vieux Plantagenêt pour tergiverser.

— Vous allez retourner sur-le-champ à Ballon, maréchal Clément, ordonna-t-il. Là, vous signifierez au roi d'Angleterre que je rejette sa requête. S'il ne s'est pas présenté ici à la nuit tombée, je serai contraint de l'assiéger dès demain dans sa retraite. Vous aurez soin de l'avertir que si j'en suis réduit à pareille extrémité, il ne devra compter sur aucune mansuétude de ma part.

— Voilà qui était sagement parlé, approuva Richard quand les émissaires furent repartis. Le vieux va comprendre qu'il ne t'abuse pas avec ses douleurs imaginaires et nous rejoindre au grand galop.

Philippe s'abstint de répondre, un peu irrité. Son compagnon avait peut-être un cœur de lion mais ce cœur était aussi sec que la poussière des routes écrasées de soleil. Certes, le jeune roi ne choisissait pas ses alliés pour leur clémence, et lui-même savait faire preuve de dureté si nécessaire ;

la cruauté gratuite, cependant, lui déplaisait.

Une nouvelle fois, et il sentait que ce ne serait pas la dernière, il regretta Geoffroy.

« Seigneur comte, il me semble, ainsi qu'à d'autres, que tu agis très légèrement et sur de mauvais conseils en guerroyant contre ton seigneur, le roi de France, dont l'autorité t'a valu de multiples dons. […] Tu ne dois pas mépriser sa jeunesse. S'il est jeune par le nombre des années, il a l'esprit d'un homme âgé sage et énergique dans l'action, il garde à jamais la mémoire des torts, mais n'oublie jamais les bonnes actions. Crois-en ceux qui ont de l'expérience. Moi-même, je me suis opposé à lui autrefois – ce qui m'a coûté cher – et je m'en repens aujourd'hui. »

Philippe d'Alsace à Richard Plantagenêt, d'après Gervais de Canterbury

On était en milieu de matinée. Derrière les lices, les joutes plaidisses s'achevaient. Ces préliminaires au véritable tournoi duraient depuis l'aube. Seuls s'y affrontaient les plus jeunes, ceux qui n'avaient encore jamais eu l'occasion de livrer un véritable combat : il s'agissait de luttes quasi amicales, durant lesquelles on évitait les coups trop rudes. Les combattants chevronnés n'avaient rien à y gagner, aussi les dédaignaient-ils, attendant avec plus ou moins de patience que les débutants leur abandonnent la place.

Philippe venait d'avoir vingt-et-un ans, en ce sixième jour après l'Assomption, et c'était officiellement pour célébrer son anniversaire qu'il avait ordonné la rencontre. Tous ceux qui le connaissaient, cependant, savaient bien qu'elle constituait un simple moyen de complaire à Geoffroy Plantagenêt, son hôte depuis plusieurs semaines.

Le roi lui-même ne prendrait pas part aux combats. Qu'il fût présent était en soi exceptionnel, puisqu'il abhorrait ces périlleux divertissements : combien de braves chevaliers n'avait-il pas déjà vus perdre la vie ou se blesser grièvement en pareilles circonstances, alors qu'ils eussent ensuite pu lui être utiles sur le champ de bataille ? La plupart, pourtant, lorsqu'il n'y avait pas de guerre en cours, passaient de l'un à l'autre des tournois régulièrement organisés sur le continent. Les « jeunes », surtout – ceux qui n'étaient pas encore mariés et établis –, mais aussi une bonne partie des grands barons, trouvaient ainsi un exutoire à la violence qui les habitait et le moyen de s'enrichir. Ou de tout perdre. Parfois, Philippe s'étonnait du formidable réseau de communications qui portait la nouvelle d'une rencontre aux quatre coins de son royaume et des domaines voisins : les messagers étaient en la matière bien plus efficaces que ceux auxquels il confiait ses propres lettres.

L'Église le rejoignait dans son aversion, estimant que tant d'énergie eût été mieux employée à la défense de la Chrétienté, mais les mises en garde répétées des prêtres, des évêques, du pape lui-même n'avaient aucune influence sur ces hommes de guerre, aussi dévots qu'on pouvait l'être quand la dévotion n'entravait pas leurs plaisirs.

Le roi, Isabelle à son bras, et se forçant à faire bonne figure, circulait parmi les combattants français qui achevaient de s'équiper près des demeures en bois érigées au bord des lices pour les accueillir. La compétition commencée, ce serait là qu'ils reviendraient périodiquement souffler un peu avant de se replonger au cœur de la mêlée. Un peu plus loin, s'apprêtaient pareillement les hommes de Champagne, encore plus loin ceux du Hainaut et de Flandre. Les quatre maisons, associées au cours du tournoi, affronteraient les troupes anglaise, normande, angevine et bourguignonne. Appellations trompeuses : nombre de chevaliers désargentés mais habiles aux armes louaient leurs services au plus offrant, si bien qu'on trouvait des Français parmi les Flamands, des Anglais au milieu des Champenois… Philippe d'Alsace, notamment, un des chefs les plus passionnés de tels affrontements, dépensait sans compter ses deniers pour s'assurer le concours des meilleurs guerriers.

Le roi salua de loin son cousin Robert, le fils aîné du vieux comte de Dreux, puis se dirigea vers un Geoffroy auquel ne manquait plus que son heaume pour être prêt à monter en selle, et qui recueillait les derniers encouragements de son épouse, Constance de Bretagne. Le jeune Plantagenêt, bien entendu, s'était enrôlé sous la bannière française. Pour l'en remercier, on l'avait nommé capitaine de la troupe. Ce serait à lui que reviendrait de brider les ardeurs de ses partenaires afin de leur faire respecter la tactique convenue, à lui aussi que serait décerné l'essentiel des lauriers en cas de

victoire.

Geoffroy, contrairement à ses deux aînés, Richard et Henri – feu Henri, désormais, puisqu'il avait succombé trois ans plus tôt à une maladie des entrailles –, n'avait hérité ni la haute taille ni la rousseur de son père. De stature moyenne, ce n'en était pas moins un chevalier accompli qui ne laissait sa place à personne au milieu du champ.

— Eh bien, monseigneur ! lui lança Philippe. Toujours décidé à rompre quelques lances ?

— Et quelques os si nécessaire, répondit Geoffroy. Je me ferai un honneur de défendre vos couleurs, sire, en attendant de vous servir plus concrètement.

Le roi eut une moue signifiant que l'instant n'était pas aux discussions sérieuses. Nul n'ignorait, même parmi Angevins et Anglais, que le duc de Bretagne avait fait hommage au Capétien pour son fief, alors qu'il le tenait théoriquement de son père. Si les deux hommes ne comptaient pas en rester là, les opérations militaires qu'ils préparaient devaient rester secrètes jusqu'à devenir réalité. Après s'être assuré de ne plus partager le pouvoir dans son propre domaine – sa dernière mesure en date à cet effet ayant consisté à s'abstenir de nommer un nouveau chancelier après la mort d'Hugues du Puiset, l'année précédente –, Philippe était désormais prêt à aller plus loin.

Isabelle et Constance échangeaient moult politesses sur leurs tenues respectives, faites des étoffes les plus fines et les plus colorées. Sous le bliaud azur de la seconde se devinait une grossesse récente, prélude, on l'espérait, à la naissance d'un héritier pour le duché. Comme les jeunes femmes babillaient gaiement, le roi détourna sa conversation avec Geoffroy vers le tournoi à venir, simulant l'intérêt.

Tous domaines confondus, près de trois mille chevaliers s'étaient rendus à l'appel, avec leurs écuyers. En comptant les hommes d'armes de petite naissance, ce seraient huit à neuf mille combattants qui s'affronteraient tout à l'heure. Le duc de Bretagne ne doutait pas de l'emporter : il aurait dans son camp une des deux troupes les plus redoutables, celle de Flandre ; quant à l'autre, celle d'Angleterre, elle avait beaucoup perdu depuis que son ancien capitaine, l'extraordinaire chevalier qu'était Guillaume le Maréchal, avait entrepris un pèlerinage en Terre Sainte. Philippe, lui, ne souhaitait la victoire que pour contenter son allié : ses ennemis pouvaient sinon gagner autant de tournois qu'il leur plaisait, pour peu qu'ils perdissent les vraies batailles.

— Vous l'aimez bien, n'est-ce pas ? lui souffla Isabelle un peu plus tard, tandis qu'ils s'éloignaient pour aller saluer d'autres membres de leur parti.

— Geoffroy ? Oui, sans doute. Je ne me mettrais pas autant en frais pour lui s'il ne pouvait m'être utile, mais j'admets lui vouer une certaine affection. C'est un joyeux compagnon. Qui n'a par ailleurs ni la dureté ni la rouerie des autres Plantagenêts. À celui-là, je crois pouvoir faire confiance.

— Je suis tellement heureuse pour Constance et pour lui, reprit la reine. (Elle soupira.) Si seulement Dieu voulait que je vous porte un enfant, moi aussi !

— Il le voudra, n'ayez crainte. Je suis sûr qu'il le voudra très bientôt, à présent.

Malgré leur réconciliation, à Senlis, Philippe s'était gardé de fréquenter trop souvent la couche de son épouse, afin de lui épargner une grossesse prématurée à laquelle mère et enfant eussent risqué de ne pas survivre. Depuis quelques mois, toutefois, la jugeant apte à concevoir, il la rejoignait presque chaque soir où l'Église autorisait le commerce charnel entre époux, et tous deux s'en trouvaient fort bien. Elle parce qu'elle l'aimait, lui pour la même raison, mais aussi parce qu'incapable de se passer de femme très longtemps, il était auparavant contraint à l'adultère, ce qui pesait sur sa conscience.

Les époux royaux passèrent ainsi de chevalier en chevalier, distribuant sourires et bons vœux, saluant parfois avec bonne humeur un groupe de gens du commun qui les acclamaient. Outre les combattants qu'entouraient familles et amis, toute une faune avait accouru : curieux brûlant

d'applaudir les exploits guerriers, mais aussi marchands aux étals installés jusqu'à un quart de lieue à la ronde, sûrs d'amasser en ce jour la recette de tout un mois, malgré les taxes dont ils étaient l'objet. Chez eux, chacun pouvait se nourrir, se rafraîchir, voire remplacer un cheval abattu ou capturé ; les étrangers au domaine royal avaient également la possibilité de changer leurs deniers en monnaies locales. Çà et là, jongleurs et montreurs d'animaux savants proposaient leurs spectacles. Dans l'ombre des arbres et des buissons, des filles follieuses venues de Compiègne, de Paris et de plus loin encore régalaient de leurs talents les rares individus qui désiraient en profiter sans attendre ; comme les marchands de vin, elles feraient l'essentiel de leur profit durant la soirée, quand les soldats seraient anxieux de fêter la victoire ou d'oublier la défaite.

— Je ne vois pas Renaud, remarqua Isabelle, alors que, les joutes plaidisses enfin terminées, la plupart des chevaliers se hissaient sur leur destrier, coiffaient leur heaume, empoignaient lance et écu.

— Je l'ai aperçu tout à l'heure, répondit Philippe, qu'aborder ce sujet rendait sombre.

— Où cela ? interrogea sa femme, tournant machinalement la tête de droite et de gauche, comme si elle avait pu par quelque miracle découvrir celui qu'elle cherchait.

— Avec les Anglais, évidemment. Où voulez-vous qu'il soit ?

— Oh… Il a donc refusé vos propositions.

— Je lui ai offert cent livres de rentes pour l'avoir dans mon camp. Il m'a fait répondre que son amour filial n'était pas à vendre. J'imagine que je ne peux pas décemment lui en vouloir et que j'en ferais autant à sa place, mais il me manque.

Peu de temps auparavant, Aubri, le père de Renaud, avait juré fidélité à Henri II. Philippe, en réponse, avait confisqué le comté de Dammartin. Aubri s'était réfugié en Angleterre, et son fils, pourtant récemment adoubé de la main même du roi, l'y avait suivi après une froide dispute avec son ami d'enfance.

Isabelle pressa d'une main apaisante celle de son époux.

— Ne désespérez pas, lui enjoignit-elle. Je sais combien il est douloureux pour vous de le voir jouter contre vos chevaliers, et cela m'est douloureux aussi, croyez-le, car il m'a toujours été le plus fidèle des compagnons, mais je suis sûre que vous vous l'attacherez à nouveau quand son père ne sera plus de ce monde.

Philippe se contraignit à sourire pour la remercier de ses bonnes paroles.

— Venez, dit-il. Écartons-nous du chemin de ces braves gens qui semblent si impatients d'échanger des horions.

Tels les autres spectateurs, ils assisteraient aux combats sur le bord du pré, guettant les commentaires des hérauts qui, seuls, reconnaissaient d'un coup d'œil les guerriers vêtus de fer, aux meubles de leurs écus ou de leurs cottes d'armes.

De l'affrontement, ils ne verraient qu'une partie : le champ, sis dans les environs de Compiègne, non loin de la résidence royale, comprenait plusieurs dizaines d'arpents de terrain plat ou accidenté : des buttes, deux étangs, un petit bois et jusqu'à un village évacué la veille y constituaient autant d'obstacles ou de refuges possibles. Nul ne pouvait encore dire où auraient lieu les assauts principaux, la seule certitude étant qu'on ne se battrait pas au-delà des lices.

Déjà, la troupe française, Geoffroy en tête, franchissait ces dernières. Elle comprenait environ trois cents chevaliers, parmi lesquels les fils du comte de Dreux, évêque de Beauvais compris, et le connétable de Clermont. À ces guerriers d'exception et à leurs servants venaient s'ajouter quelque cinq cents mercenaires engagés pour l'occasion, munis de piques ou de vouges – armes d'hast délaissées par la noblesse car peu chevaleresques, mais néanmoins redoutables sur le champ de

bataille, idéales pour désarçonner proprement le meilleur des cavaliers.

Les Champenois, menés par Thibaut de Blois, et les Hennuyers, que conduisait Baudouin en personne, s'avancèrent ensuite et se joignirent aux Français. Les Flamands, prêts à en découdre, eux aussi, demeurèrent en retrait. On connaissait la technique de Philippe d'Alsace : attendre pour intervenir que la mêlée fût bien entamée, les combattants déjà éprouvés.

À bonne distance, presque hors de vue, une autre de ces véritables armées s'assemblait : l'ennemi du jour – et des autres jours. En dehors des Bourguignons, exceptionnellement alliés aux chevaliers venus des fiefs d'Henri Plantagenêt, pour équilibrer les forces en présence, la distribution des équipes reflétait la politique du moment.

Ce fut tout d'abord la parade. Bannières au vent, lances relevées, on fit admirer les hauberts que les écuyers avaient passé la nuit à briquer, les fringantes montures harnachées comme pour la guerre.

Lorsque l'on s'estima suffisamment acclamé, on se rangea enfin en ordre de bataille, les chevaliers devant, sur plusieurs rangs, tous les autres derrière afin de participer au combat une fois achevée la charge initiale.

Nul ne donna le signal du départ. Les Français et leurs alliés se contentèrent de s'avancer au pas vers la troupe ennemie. Constatant que cette dernière les imitait, ils éperonnèrent leurs chevaux, conservèrent un trot de bon aloi jusqu'à se trouver à quarante toises de leurs adversaires, puis forcèrent encore l'allure.

Cette portion-là du champ était plane, si bien que rien ne gênait la progression des bêtes, dont les sabots faisaient trembler la terre dans un vacarme assourdissant. C'étaient plusieurs milliers de cavaliers qui se jetaient ainsi les uns vers les autres au grand galop, en une gigantesque bataille rangée.

Et les premières lignes se rencontrèrent enfin. Le fracas redoubla quand les fers aiguisés frappèrent les écus et que les hampes, pour la plupart, volèrent en éclats. Deux ou trois chevaliers seulement furent désarçonnés : ces gens-là savaient tenir en selle, et les lances, en se brisant, absorbaient l'essentiel du choc ; on poignait ainsi surtout pour le panache et dans l'espoir de désorganiser la troupe adverse plus que de causer grand mal.

Ceux qui avaient franchi ce premier barrage se trouvèrent de part et d'autre face aux cavaliers de la deuxième ligne. Puisque presque tous avaient d'ores et déjà fracassé leur arme initiale, force leur était de parer simplement les nouveaux coups de lance, puis les suivants, en continuant de se maintenir sur leur destrier : qui tombait se voyait bientôt assailli de tous côtés et n'avait qu'une chance infime de remettre le pied à l'étrier avant de se voir proprement assommé.

Geoffroy, ayant supporté quatre assauts successifs, ne vit enfin plus personne face à lui. Il tira sur ses rênes et profita du répit pour empoigner sa masse d'armes, regarder autour de lui. La charge s'était soldée par un quasi *statu quo,* aucun parti n'ayant acquis d'avantage décisif. Partout, des corps à corps brutaux s'étaient engagés.

Un chevalier anglais se portait à sa rencontre, l'épée haute. Le jeune Plantagenêt dévia habilement la lame et martela le crâne de son adversaire qui chancela sur sa selle. Un deuxième coup de masse, puis un troisième, achevèrent le travail : étourdi, aveuglé par son heaume cabossé, l'Anglais vida les étriers et s'abattit lourdement à terre.

Geoffroy résista à l'envie de s'emparer du destrier ainsi délaissé et d'aller le confier aux valets. Il n'était pas temps de laisser la convoitise l'emporter sur la raison : qui s'oubliait au point de faire des prises en début de tournoi retirait à sa troupe le concours de ses bras et en entamait la cohésion.

— Regroupez-vous ! hurla-t-il pour être entendu au milieu de la mêlée. Avec moi !

Piquant des deux, tandis que son mot d'ordre se transmettait de proche en proche, il fila vers une

petite éminence herbue, emplacement stratégique dont il était opportun de prendre possession avant l'adversaire. Deux hommes d'armes à pied, lui barrant le passage, tentèrent de le faire choir à l'aide de longs crocs acérés. Sans même marquer une pause, il écarta le premier coup de son écu, détourna l'autre à l'aide de sa masse et poursuivit son chemin. Un coup d'œil en arrière lui apprit que ses compagnons n'avaient guère de mal à le suivre, une manœuvre de regroupement similaire ayant été lancée par l'ennemi.

— La belle empoignade que voilà, monseigneur ! s'exclama Philippe de Beauvais, un des premiers à le rejoindre. Avez-vous vu comme nous les avons enfoncés ? Encore deux charges et ce sera la déroute, croyez m'en !

Le heaume de Geoffroy masqua son scepticisme et son irritation. Tenir la victoire pour assurée avant l'heure était le meilleur moyen de la voir s'échapper.

— Certes, nous l'emporterons, si nous ne nous relâchons point, répondit-il, avant de hausser le ton. Reformez les rangs ! Que chacun se tienne prêt !

À demi aveuglé par la sueur qui coulait sur son front, il ouvrit un instant la visière de son heaume pour s'essuyer les yeux. Ces protections recouvrant la totalité de la tête – de conception si nouvelle que seuls les chevaliers les plus fortunés en étaient équipés, les autres se contentant du classique casque à nasal – épargnaient bien des mauvais coups mais n'en étaient pas moins un handicap à la vue et devenaient vite étouffants.

Geoffroy constata avec satisfaction que ses troupes s'étaient parfaitement regroupées, de même que celles du comte de Blois et du comte de Hainaut. L'adversaire, en contrebas, ne leur cédait cependant en rien sur ce point, et le prochain assaut serait bien plus rude que le premier, puisque nul n'avait plus de lance et qu'on en viendrait directement à la mêlée. Non loin de là, la troupe flamande attendait toujours son heure, ce qui était exaspérant et rassurant à la fois : Philippe d'Alsace avait assez d'expérience et d'habileté pour intervenir au bon moment, quand l'apport de ses forces servirait au mieux son parti.

Le jeune Plantagenêt referma sa visière et se prépara à ordonner la charge. Bien qu'il tentât de garder la tête froide, il sentait l'exaltation du combat l'envahir, le griser. Son seul regret était que l'enjeu ne fût pas plus important. Bientôt, toutefois, lorsqu'il envahirait la Normandie pour servir les buts de son ami Philippe et les siens propres, il aurait tout loisir d'exercer ses talents guerriers au service d'une cause primordiale. Son père, alors, comprendrait combien il avait eu tort de si mal le traiter.

Un désastre, songeait Renaud de Dammartin. C'est un véritable désastre !

On se battait depuis des heures. Dans les premiers temps, l'équilibre avait été préservé entre les deux partis, puis la troupe anglaise, la première, s'était effilochée, entraînant ses partenaires dans la déroute. Que s'était-il passé ? La faute, selon Renaud, revenait à un capitaine inexpérimenté qui n'avait pas su tenir ses hommes, qui ne s'était pas privé lui-même de capturer trop tôt quelques chevaliers adverses au riche équipement. De l'autre côté, en revanche, l'organisation et la cohésion avaient été presque parfaites, si bien que l'entrée en lice tardive des troupes flamandes avait sonné le début de la débâcle. Le jeune homme ne pouvait s'empêcher de penser que si Guillaume le Maréchal ou Richard Plantagenêt avaient été présents – ou si on l'avait fait, lui, capitaine –, les choses se fussent déroulées autrement.

Regrets et hypothèses, toutefois, étaient vains. Si une victoire collective paraissait désormais hors de question, on pouvait encore s'en sortir individuellement avec les honneurs.

Renaud, de combat singulier en combat singulier, avait franchi les premières buttes du champ,

longé un étang, et était arrivé en vue du village déserté : une vingtaine de maisons et de granges, reliées par des rues étroites.

S'étant débarrassé d'un adversaire particulièrement acharné, auquel il avait laissé en souvenir une épaule brisée, il profita de ce que nul ne l'attaquait plus pour jauger la situation.

Les armées du début s'étaient morcelées en une myriade de petits groupes isolés. Dans les environs immédiats, quatre de ses partenaires, condamnés à succomber sous le nombre, affrontaient plus d'une dizaine de Français. Un coup d'œil en direction du village lui apprit que nul ne s'y battait encore. Peut-être était-ce là un facteur dont on pouvait tirer parti.

Éperonnant sa monture, Renaud se porta au secours du chevalier anglais le plus proche, assailli par trois adversaires. Sur le casque d'un de ces derniers, il asséna par derrière un coup de masse magistral qui dut assommer net sa victime, car elle mordit la poussière dans l'instant.

— Hardi ! cria-t-il. Rompez le combat ! Suivez-moi !

Tout en lançant ces instructions que rien, sinon sa présence d'esprit, ne l'autorisait à donner, il martela le bras armé d'un deuxième Français, lequel lâcha son épée et fut contraint d'abandonner la mêlée.

Galvanisés par son exemple, ses compagnons redoublèrent d'ardeur et parvinrent à se débarrasser de trois assaillants. Ceux qui restaient, surpris de ce regain d'énergie, marquèrent un temps d'arrêt, si bien que les Anglais parvinrent à se dégager. Suivant les indications de Renaud, ils tournèrent bride pour galoper en direction du village, traversant un champ cultivé que les paysans temporairement expropriés savaient destiné à être sacrifié sur l'autel des plaisirs de leurs maîtres. L'ennemi hésita un instant puis se décida pour la poursuite.

C'était bien ce qu'avait escompté le jeune homme : à huit contre cinq, les chances redevenaient équilibrées pour peu qu'on quittât le terrain découvert. Forçant leurs destriers quasi épuisés, les fuyards arrivèrent aux premières maisons avec trente toises d'avance.

— Arrêtez-vous ! hurla Renaud quand ils se furent engagés dans la rue principale. Pied à terre ! Aidez-moi !

Une charrette avait été abandonnée à l'entrée d'une grange. Comprenant ce que méditait leur capitaine improvisé, les chevaliers anglais s'empressèrent de lui obéir et de pousser le petit véhicule en travers de la rue, de manière à le rendre invisible à leurs poursuivants avant qu'il ne fût trop tard.

La ruse porta fruit au-delà de toute espérance. À peine les cinq hommes avaient-ils terminé leur ouvrage que les Français déboulaient à leur tour dans le village – groupés, comme ils l'étaient depuis le début, ce qui allait pour la première fois être une faiblesse.

Les deux premiers foncèrent tête baissée dans la charrette. Leurs chevaux, les jambes brisées, s'affaissèrent avec de grands hennissements de douleur, les catapultant hors de leurs selles et les envoyant rouler au sol, où ils demeurèrent inertes, à tout le moins étourdis. Les bêtes suivantes freinèrent des quatre fers, folles de terreur, et se cabrèrent, se bousculèrent, au point que la plupart des cavaliers furent eux aussi désarçonnés. Deux ou trois furent mis hors de combat par des coups de sabots erratiques avant que les destriers encore indemnes ne s'enfuient. Les autres se relevèrent tant bien que mal, éprouvés par leur chute. Certains n'eurent pas même le temps de récupérer une arme avant que les Anglais, escaladant les restes disloqués de la charrette, ne se ruent à leur rencontre. Il ne leur faudrait pas bien longtemps pour succomber.

Un seul Français était demeuré en selle. Celui-là, Renaud l'avait remarqué depuis longtemps. Il ignorait de qui il pouvait s'agir – l'homme avait perdu son écu, sa cotte d'armes était en lambeaux –, mais c'était à coup sûr un chevalier de grande habileté, qu'il avait vu remporter nombre de duels. S'il parvenait à le capturer, il en tirerait une rançon princière.

Il enfourcha à nouveau son cheval et, laissant ses alliés à leur besogne, s'engagea dans une ruelle adjacente. Sorti du village, il contourna les premières maisons afin de rejoindre le site du combat.

Il ne restait que trois Français en état de se battre. Les deux premiers, à pied, affrontaient chacun un adversaire. Le cavalier, quant à lui, résistait aux assauts conjoints de deux Anglais mais paraissait devoir vaincre. Lui aussi armé d'une masse, il vint d'ailleurs à bout d'un de ses antagonistes avant que Renaud ne se hissât à sa hauteur.

— Il est à moi ! hurla l'arrivant.

Nul ne disputa cette affirmation : bientôt, alors que, chez les piétons, la victoire anglaise ne faisait aucun doute, les deux chevaliers montés échangèrent leurs premiers coups. Ni l'un ni l'autre n'ayant plus de bouclier, ils ne pouvaient parer qu'à l'aide de leur arme et ne s'en privaient pas : la moindre erreur risquait de leur coûter cher. Une série de passes qui eut pour principal effet de fatiguer un peu plus leurs bras leur permit de se reconnaître mutuellement comme des adversaires de valeur. Ils s'écartèrent l'un de l'autre d'un commun accord pour reprendre leur souffle.

— Compliments, messire ! déclara l'inconnu, haletant. Si tous ceux qui se battaient sous votre bannière avaient eu votre habileté, nous ne vous aurions pas résisté bien longtemps.

Renaud le remercia de cette courtoisie par un ample salut.

— Vos troupes ne vont pas tarder à se déclarer vaincues, dit-il. Achèverons-nous ce combat avant d'aller vider quelques aiguières de concert, quel que soit le vainqueur ?

— Voilà, ma foi, une proposition selon mon cœur, et je suis à votre service.

Sur ces mots, le combat reprit, plus acharné encore, si c'était possible. Attaque, parade, contre-attaque. Non loin de là, les compagnons des deux belligérants – les Français, se sachant perdus, avaient déposé les armes – les observaient d'un œil appréciateur.

Soudain, la balance pencha en faveur de l'inconnu : sa masse, glissant sur celle de son adversaire, continua sa course descendante et, sans qu'il l'eût voulu, frappa une cuisse vulnérable. Malgré sa jambière de mailles, une douleur atroce envahit Renaud, du genou à la hanche. L'autre ne manqua pas de pousser son avantage : il lui abattit son arme sur le crâne, ce qui l'étourdit à demi.

Mais à demi seulement. Le jeune homme, voyant la victoire se dérober, sentit monter en lui une rage qui lui permit d'ignorer la souffrance, de lancer une riposte à laquelle le Français s'attendait si peu qu'il s'avéra incapable de la parer. Ce ne fut pas un coup, mais deux, trois, quatre qui l'atteignirent lui aussi à la tête, enfonçant le métal épais de son heaume, le privant de ses forces, voire lui faisant perdre connaissance.

Une dernière fois, la terrible masse se leva – inutilement, car sa cible basculait sur le côté. Manquant l'homme, elle frappa le cheval qui poussa un hennissement sonore, se cabra et partit au grand galop – le pied de son cavalier coincé dans l'étrier.

Un instant, Renaud regarda sans réagir son adversaire si chevaleresque qu'entraînait la course folle. Il le vit rebondir deux ou trois fois sur des accidents de terrain, puis se rendit enfin compte de ce que cela signifiait, lâcha son arme et éperonna son propre cheval, déjà conscient qu'il arriverait trop tard.

Il ne rattrapa le destrier emballé que lorsque ce dernier arriva au bord d'un étang et se cabra à nouveau pour éviter d'entrer dans l'eau. Saisissant les rênes à la volée, il eut toutes les peines du monde à calmer la bête mais y parvint enfin et entreprit alors de mettre pied à terre – tâche ardue en raison de sa jambe meurtrie, presque insensible.

Ce fut en titubant qu'il s'approcha de son adversaire abattu. La visière du heaume, faussée, ne consentit à s'ouvrir en grinçant qu'au prix de grands efforts.

Renaud frémit lorsqu'il reconnut celui dont il avait involontairement causé la perte.

C'était le duc de Bretagne, Geoffroy Plantagenêt.

Geoffroy ne mourut pas sur le coup. Philippe, catastrophé, le fit transporter à Paris et soigner par les meilleurs médecins. Tout leur art, cependant, fut impuissant à empêcher l'infection de s'emparer du corps brisé, à réparer les dégâts des organes internes. Le roi lui-même, surmontant ses scrupules pour l'occasion, tenta de renouveler l'exploit accompli avec la fièvre d'Isabelle, mais il s'aperçut vite que son pouvoir n'était pas assez grand pour soigner ce mal-là : le duc expira au bout de quelques jours, dans la désolation générale.

On ne pouvait en vouloir à Renaud de Dammartin, les témoins ayant assuré que le combat avait été loyal et que le jeune homme s'était efforcé de porter secours à l'adversaire abattu. Philippe, néanmoins, était heureux que son ami eût repassé presque aussitôt la Manche : durant quelques semaines, il douta de conserver son calme s'il le trouvait en face de lui. Déjà, le soir même du tournoi, il était entré dans une telle colère qu'on avait dû le maîtriser pour l'empêcher de se jeter sur Renaud.

Geoffroy fut inhumé devant l'autel majeur, dans la cathédrale Notre-Dame de Paris, dont la nef était encore en construction. Ce furent de superbes funérailles, les plus fastueuses, certainement, qu'on eût vues depuis des décennies.

— Je vous en conjure, sire, maîtrisez votre chagrin, souffla Robert de Dreux à son neveu pendant la cérémonie, en voyant ses traits crispés, les larmes qui dévalaient ses joues. Ne dirait-on pas que vous vous préparez à sauter vous-même au fond de la fosse pour y rejoindre monseigneur le duc ?

Mais ce n'était pas seulement de chagrin que pleurait Philippe, c'était aussi et surtout de dépit. Que n'avait-il pas dépensé afin de s'assurer cet incomparable allié ? Et voilà que le destin le lui ôtait.

Tout ça pour rien, songeait-il. À présent, tout est à recommencer.

« [...] Grande noise et grand bruit.
Tous tendaient à bien férir.
Là, vous eussiez pu entendre si grand éclat
de lances, de quoi les fragments
tombant à terre jusqu'à se joindre
empêchaient les chevaux de poindre. »

Anonyme

S'il avait conservé le moindre doute quant aux allégations de Lysamour sur ses origines, il l'eût perdu lors du siège de Levroux.

En septembre de l'année précédente, Isabelle lui avait enfin donné le fils qu'il attendait, mettant ainsi le comble à leur bonheur conjugal. Le petit prince Louis, toutefois, était de santé fragile : durant l'hiver, une mauvaise fièvre l'avait saisi, qui l'eût sans doute emporté si son père n'était intervenu : fût-ce au prix de son salut, Philippe se refusait à risquer la vie de son héritier.

En outre, au fur et à mesure que les années passaient, que sa mésaventure forestière se faisait plus floue dans sa mémoire, il en venait à se demander si ses dons de guérison ne lui venaient pas de Dieu et de l'onction, après tout. Peut-être Lysamour et celui qui se disait roi de ces créatures s'étaient-ils entendus pour l'effrayer dans un but qui lui restait inconnu. Peut-être avait-il tout simplement rêvé. Il n'y croyait pas réellement, mais à force de se le répéter, il espérait finir par s'en convaincre.

Ce qui se produisit durant la campagne du Berry, en l'an 1188 de l'Incarnation du Seigneur, balaya comme fétus de paille ces velléités d'aveuglement et scella une fois pour toutes sa destinée.

Il faisait chaud, terriblement chaud, bien qu'on fût au tout début du mois de juillet. Depuis des semaines, les pluies ne daignaient plus arroser la terre : les récoltes périclitaient, on craignait la disette. À Levroux, assiégés et assiégeants souffraient de la soif.

— Voyez vous-même, sire, déclara le connétable Raoul en désignant le minuscule filet d'eau presque stagnant qui sinuait au fond d'un lit de rivière caillouteux après avoir glissé le long du coteau couvert d'herbe jaune. Que vous disais-je ? La dernière fois que je suis passé par ici, c'était un véritable torrent, et aujourd'hui…

Philippe hocha la tête, pensif. Une partie de lui, irrationnelle, se réjouissait de cet état de choses. Depuis presque dix ans, malgré son affinité naturelle pour l'eau, il s'efforçait de l'éviter, sinon dans son bain. Même de la Seine, au pied du palais, il ne s'approchait qu'exceptionnellement, écartelé entre crainte et désir. Ce jour-là, pourtant, il eût voulu que ce ruisselet qui coulait non loin de Levroux, seule source à des lieues à la ronde, s'enflât d'eaux abondantes, tumultueuses. S'il ne pleuvait pas rapidement, il serait contraint de lever le siège : logée à la même enseigne que son armée, la garnison de la ville possédait l'avantage de réserves de vivre et d'une motivation supérieure qui lui permettrait de tenir jusqu'à ce que les soldats français, taraudés par la soif, en vinssent à déserter. Or, lever le siège, abandonner la lutte, reviendrait à s'avouer vaincu après une campagne jalonnée de victoires. Ce serait dire à Richard et Henri Plantagenêt : « Conduisez-vous comme bon vous semble, messeigneurs ; il n'est pas en mon pouvoir de vous en empêcher ! » Cela, il ne le voulait à aucun prix : chaque fois qu'il songeait à ceux qui étaient désormais ouvertement ses ennemis, il entendait résonner en lui les paroles de son père.

Le danger, c'est l'Anjou…

Louis VII avait manqué de force, non d'intelligence. Faute de pouvoir circonvenir Henri II, il lui avait opposé tous les obstacles possibles, encourageant notamment en sous-main les révoltes de ses fils. Philippe eût voulu suivre cet exemple, mais la mort d'Henri le Jeune puis celle de Geoffroy l'avaient privé d'instruments de poids. Restaient Richard, qui n'était pas mûr pour devenir son allié, et Jean, qui ne comptait pas encore. Il fallait donc trouver d'autres moyens.

La maladie ayant emporté l'héritier du trône d'Angleterre avait fourni une bonne raison de rompre les relations cordiales avec le vieux roi : en prenant pour femme Marguerite, demi-sœur de Philippe,

Henri le Jeune avait gagné Gisors et le Vexin Normand, une dot qui, c'était convenu, retournerait à la France si l'épousée devenait veuve sans descendance. Puisque tel était le cas, la restitution avait été exigée. En vain. Deuxième pomme de discorde : Adélaïde, toujours promise à Richard sans que le mariage se fît, et dont on murmurait de plus en plus fort que le vieil Henri avait fait sa maîtresse.

Fort de ces réclamations légitimes, Philippe avait temporisé jusqu'à la résolution de ses difficultés intérieures. Ensuite, il avait élevé la voix. Comme l'Anglais continuait de ne pas l'entendre, il avait décidé une première expédition de représailles dans le Berry, La chance l'avait servi ; abandonné par les cotereaux, les mercenaires qui constituaient l'essentiel de ses forces, le Plantagenêt avait été contraint de négocier, cédant plusieurs places fortes pour dédommager son adversaire de ses frais.

Mais il avait conservé Gisors et il avait conservé Adélaïde. S'était-il vraiment entiché de cette dernière au point d'être prêt à tout pour la garder auprès de lui, y compris à des erreurs diplomatiques ? Philippe, connaissant l'homme, estimait cela peu probable. Selon lui, Henri se défiait simplement de Richard et désirait en amenuiser le pouvoir. Comment, sinon, expliquer sa proposition de marier la jeune fille non à son fiancé de toujours mais à Jean sans Terre ? Jean qui se verrait alors investi des fiefs de son frère, lequel deviendrait quant à lui roi associé, comme l'avait été Henri le Jeune – un roi sans pouvoir, auquel on ne laisserait aucune initiative.

Philippe avait fait mine de réfléchir à ces conditions – en ce qui le concernait, un Plantagenêt duc d'Aquitaine en valait un autre – et s'était empressé de les transmettre au principal intéressé qu'on avait négligé de consulter. Richard, furieux, avait rompu provisoirement toutes relations avec son père, lequel, privé d'une bonne partie de ses troupes et craignant une invasion française en Normandie, n'avait pas osé retourner en Angleterre.

— Combien de temps encore croyez-vous que nous pourrons maîtriser nos hommes ? interrogea le roi.

Raoul de Clermont eut une moue peu encourageante.

— Une journée. Peut-être deux. Peut-être moins. Avec cette chaleur et sans une goutte d'eau, ils ne tarderont pas à devenir fous furieux.

Philippe serra les poings, les yeux fixés sur le lit presque asséché. L'eau ! L'eau cesserait-elle jamais de lui causer des problèmes ? Brusquement, il la haïssait.

Et l'appelait pourtant de ses vœux.

À la fin de l'année précédente, un coup de théâtre était venu bouleverser les données du problème : le sultan Saladin s'était emparé de Jérusalem après que la Ville Sainte fut restée sous domination franque pendant près d'un siècle. Richard, avec son impétuosité coutumière, avait aussitôt fait vœu de prendre la croix pour aller délivrer des infidèles le tombeau du Christ. Philippe et Henri, pressés par les légats du pape, n'avaient pu que l'imiter et se donner le baiser de paix. Pourtant, ni l'un ni les autres n'avaient entamé de vrais préparatifs : les terres de celui qui partirait le premier seraient à la merci de ceux qui resteraient, ils en étaient conscients.

La trêve n'avait pas duré six mois : les hostilités avaient repris en Aquitaine, où plusieurs barons tentaient de secouer le joug Plantagenêt, soutenus en cela par le comte Raymond de Toulouse. Richard, ayant calmé les ardeurs de ses vassaux par une série d'opérations vigoureuses et peu désireux de s'arrêter en si bon chemin, avait envahi le domaine de celui qu'il considérait comme l'instigateur de toute l'affaire, prenant ville sur ville. Raymond tenait son fief du roi de France : il lui avait lancé un appel à l'aide.

L'occasion était trop belle : Philippe s'était tout d'abord plaint à Henri II – lequel avait désavoué son fils du bout des lèvres, sans tenter de mettre fin aux combats qui déchiraient Quercy et

Languedoc – puis, en représailles, il s'était à nouveau jeté sur le Berry, à la tête d'une armée considérable. Châteauroux, Buzançais, Argenton étaient tombés sous les assauts de ses soldats et de ses machines de guerre – dont il faisait un usage aussi efficace que novateur.

Finalement, il était venu mettre le siège devant Levroux, où sa remarquable progression avait été arrêtée net par un ennemi inattendu : l'été.

— Que décidez-vous, sire ? interrogea le connétable. Je suis d'avis de lever le siège avant que les hommes ne deviennent trop turbulents. Le Cher ou l'Indre ne sont pas si éloignés et nous fourniraient de l'eau en abondance : ensuite, nous…

— Ensuite, ce maudit Plantagenêt aura eu le temps de regrouper ses forces, et nous, nous serons coupés dans notre élan, l'interrompit Philippe.

Son regard ne quittait pas le ruisseau minuscule, suivait le flanc du coteau comme pour en chercher la source. Une étrange fascination s'emparait de lui. Au creux de son estomac, naissait une sensation inhabituelle, une sorte de démangeaison ou de vibration, qui ne tarda pas à s'étendre pour envahir tout son torse, puis ses membres. Quelques instants après le début de ce phénomène, il se trouva tout entier pris dans une gangue ouatée, au point qu'il se fût cru ivre si son esprit n'était demeuré clair. L'idée qu'il était la proie d'une maladie foudroyante le traversa mais il ne lui accorda aucune attention : ce n'était pas une maladie, il le sentait. Il sentait aussi qu'il lui eût suffi de secouer la tête, de détourner le regard du ruisselet, pour chasser le trouble qui le possédait.

Il ne fit rien de tel.

La voix du comte de Clermont, étouffée, lui parvint comme si elle avait résonné à cent toises de là.

— Sire ? Qu'avez-vous ?

Je n'ai rien, voulut-il répondre, tout va bien. Les mots, cependant, ne franchirent pas ses lèvres. La lumière du soleil lui paraissait soudain moins brillante. On eût dit que le soir tombait en milieu d'après-midi. Le fin serpent liquide qui courait sur les cailloux étincelait toujours, mais le reste s'assombrissait, disparaissait sous un épais voile de ténèbres. Bientôt, Philippe ne vit plus rien, que l'eau.

L'eau qui mouillait à peine la poussière du large lit creusé au fil des siècles. L'eau si peu abondante que sa chute le long du coteau s'accompagnait de clapotis presque inaudibles. L'eau qu'il croyait à présent sentir couler en lui, remplacer le sang dans ses veines, se répandre dans tout son corps pour lui apporter une douce fraîcheur. Il ne se rendit pas compte qu'il tombait à genoux ni que le connétable, le voyant ainsi transfiguré, possédé d'une ferveur mystique, l'imitait pour prier à son côté.

L'eau l'aimait, c'était une évidence. Comme douée d'une vie propre, elle lui communiquait des sentiments proches de ceux que lui transmettaient ses chiens préférés. L'affection. La soumission. L'eau l'aimait, et elle était à ses ordres.

Jamais Philippe ne devait comprendre de quelle manière il lui commandait : c'était pour lui un acte naturel, autant que la respiration, tellement naturel que les mécanismes précis lui en devenaient inaccessibles.

Ce n'était pas toujours facile, et de trop grandes prouesses resteraient toujours hors de sa portée : il manquait de pouvoir – ce qu'une Lysamour eût réalisé par simple réflexe exigeait de lui des efforts considérables le laissant épuisé, vidé. Mais enfin, pour peu qu'il ne voulût pas la changer en air ou en feu, pour peu qu'il ne tentât pas d'apprivoiser un océan, l'eau lui obéissait, et c'était déjà merveille.

Ce jour-là, en prenant conscience de ce qui allait se produire, il se demanda s'il devait continuer, si ce qu'il faisait ne constituait pas un péché mortel qui lui fermerait à jamais les portes du Paradis.

C'était une possibilité. S'il s'abstenait, en revanche, ses soldats l'abandonneraient et il perdrait la guerre – cela, c'était une certitude.

Il continua.

Les dents serrées, le visage crispé, il concentra toutes ses forces sur le ruisseau. Peu à peu, il le vit s'élargir, repousser les ténèbres aux confins de son champ de vision, tandis qu'un joyeux bruit de cascade parvenait à ses oreilles.

— Un miracle ! entendit-il murmurer près de lui. Sire ! C'est un miracle !

Philippe ne relâcha sa concentration que lorsqu'il se sentit arrivé à l'extrême limite de ses forces. Aussitôt, la gangue qui l'enveloppait se dissipa, de même que les restes d'obscurité, et un vertige le saisit. Basculant en avant, il se fût effondré face contre terre si Raoul de Clermont ne l'avait rattrapé *in extremis*.

— Dieu tout puissant, mais vous tremblez, sire ! Que vous arrive-t-il donc ?

— Je vais bien, monseigneur, rassurez-vous, se contraignit-il à articuler. Un simple étourdissement. Cela va passer.

Il fut contraint de s'appuyer sur l'épaule du connétable pour se redresser. En dépit de sa faiblesse, qu'il devinait passagère, une intense satisfaction le pénétra lorsqu'il découvrit le spectacle s'étendant devant lui. Le filet d'eau emplissait désormais son lit jusqu'à dix pouces des berges et fournirait amplement de quoi désaltérer toute l'armée en campagne.

— Notre Seigneur a entendu votre prière, sire, déclara Raoul en désignant les trombes d'eau qui dévalaient le coteau.

Philippe, peu soucieux d'ajouter le sacrilège à la liste de ses péchés, se garda d'acquiescer. Toutefois, il laissa dire. Quelle autre explication eût-il bien pu trouver ?

— Venez, dit-il lorsqu'il se sentit assez solide sur ses jambes pour marcher. Allons annoncer la nouvelle à nos braves compagnons. Ensuite, qu'on trouve un prêtre : je désire entendre une messe sur l'heure et rendre grâce à Dieu.

La nouvelle qu'un miracle s'était accompli par l'intermédiaire du souverain français se répandit sans tarder et fortifia grandement le moral des troupes. Nul ne douta de l'intervention divine – ou, s'il se trouva quelque esprit chagrin, il s'abstint de s'exprimer.

Le jour même, Philippe fit emplir d'eau trois barriques, qu'on éventra à la hache en vue des portes de la ville, laissant le précieux liquide imprégner le sol aride. Les habitants de Levroux, démoralisés, se rendirent dès l'aube du lendemain. Ayant toujours jugé plus sage de pardonner à l'ennemi vaincu que de l'accabler, le roi leur fit grâce à tous en échange de leur serment de fidélité au nouveau seigneur qu'il leur imposait : Louis, le fils de Thibaut de Blois. Il poursuivit ensuite sa marche victorieuse.

Montrichard, Palluau, Montrésor… Aucune ville ne semblait assez forte, aucune troupe assez puissante pour arrêter la progression de Philippe. Au terme de la campagne, toutes les possessions du roi d'Angleterre en Berry et en Auvergne étaient passées entre les mains du roi des Français.

Henri II, retranché en Normandie, tenta alors de reprendre l'avantage et envahit le domaine royal par le nord – en pure perte. L'armée française, ivre de victoires et sûre de se battre pour le bon droit puisque Dieu intervenait en sa faveur, se porta à la rencontre de l'ennemi au terme d'une longue marche forcée et le mit à nouveau en déroute.

Au milieu du mois d'août, furieux mais impuissant, le Plantagenêt fut contraint d'accepter une entrevue avec son jeune antagoniste.

Comme bien d'autres auparavant, depuis la première, elle se déroula à proximité du château de Gisors.

Ce devait être la dernière fois.

« L'eau dura tant que le roi continua le siège. […] Mais à peine eut-il quitté la ville que les eaux retournèrent à leur première place, et ne reparurent plus. »

Rigord, *Gesta Philippi Augusti*

Le seul résultat concret de l'entrevue fut des plus inattendus et ne satisfit personne.

La troupe anglaise, arrivée la première, prit ses aises sous le large feuillage de l'orme : il y avait là le roi Henri et quelques uns de ses barons ou chevaliers – parmi lesquels Guillaume le Maréchal, l'un des plus fidèles auxiliaires du Plantagenêt depuis son retour de Terre Sainte –, accompagnés d'une trentaine d'hommes d'armes, en grande partie des mercenaires gallois.

Six semaines après le siège de Levroux, en plein cœur du mois d'août, la canicule demeurait implacable : même à l'ombre du grand arbre, on mourait de chaud, et il n'était pas question de quitter le harnachement guerrier : compte tenu de la tension qui régnait entre les deux camps, tout pouvait arriver.

Les Français firent leur apparition en milieu de matinée et, puisqu'il n'y avait plus d'ombre disponible, s'installèrent au beau milieu du pré, à cent toises de leurs adversaires.

Cette fois, il n'y aurait pas d'échanges de politesses : aucun des rois n'était disposé à un effort. Chacun avait la ferme intention de demeurer parmi les siens, à moins que l'autre ne fit le premier pas. En conséquence, on procéderait par messages successifs, ce qui n'était certes pas le meilleur moyen de trouver un terrain d'entente – mais y tenait-on vraiment ? N'était-on pas là pour la forme, afin de satisfaire les légats du pape qui pressaient les souverains chrétiens de mettre un terme à leur querelle et d'aller enfin, comme ils l'avaient juré, exercer leurs ardeurs sur les Infidèles ?

Philippe, le premier, puisqu'il était en position de force après sa victorieuse campagne, dépêcha un messager dans le camp anglais. Il choisit malgré tout un habile diplomate, l'archevêque de Reims, qui saurait exposer sans raillerie une série de froides revendications et entendre sans courroux l'inévitable réponse. Les exigences étaient toujours les mêmes : la restitution de Gisors ; le mariage d'Adélaïde ; le renouvellement de l'hommage pour les fiefs continentaux, que Richard avait refusé de prêter – sur les conseils de son père, supposait-on.

L'oncle du roi revint très rapidement, après s'être vu opposer une fin de non-recevoir.

— Eh bien soit ! déclara Philippe avec un sourire malicieux. Il me vient, pour vider la querelle, une idée qui conviendra au tempérament de notre cher Henri. Une sorte de duel de justice. Que ses quatre meilleurs chevaliers affrontent les miens en un combat loyal : le vainqueur aura Gisors, Adélaïde et la souveraineté absolue sur les terres continentales des Plantagenêts.

Guillaume aux Blanches Mains blêmit, de même que les autres membres de l'escorte royale, parmi lesquels le comte de Flandre.

— Mais, sire… balbutia l'archevêque. Ne serait-ce pas trop s'en remettre à la chance ? Si par malheur nos chevaliers étaient vaincus…

— Ils ne le seront pas. Il va sans dire qu'en tant que suzerain, c'est moi qui choisirai les huit concurrents.

Le roi nomma quatre chevaliers français célèbres pour leurs prouesses guerrières. Lorsqu'il désigna à leur tour les quatre Anglais, il provoqua un éclat de rire général qui dut résonner jusqu'au camp adverse.

— Est-ce vraiment là le message que vous m'ordonnez de transmettre ? interrogea son oncle, chez qui l'amusement cédait la place à l'inquiétude.

— N'ayez crainte, monseigneur : votre habit vous est la plus inviolable des armures.

Guillaume eut une moue perplexe : Thomas Beckett avait lui aussi été archevêque, et l'on n'en

affirmait pas moins qu'Henri l'avait fait assassiner. Que le pape l'eût ensuite canonisé n'était qu'une demi-consolation.

Le roi d'Angleterre reçut tout d'abord ce message imprévu sans colère : si l'ennemi était assez fou pour confier pareil enjeu à un coup de dés alors qu'il était virtuellement vainqueur, pourquoi ne pas lui donner satisfaction ? Avant d'accepter, toutefois, il demanda à prendre conseil de ses fidèles, si bien que Guillaume aux Blanches Mains se retira sans avoir reçu de réponse et, du même coup, fort soulagé.

Quelque temps après, ce fût un autre Guillaume qui chevaucha jusqu'au camp français, en proie à une rage froide évidente.

Guillaume le Maréchal, la quarantaine dépassée, était considéré comme un des plus habiles chevaliers de la Chrétienté. Le cheveu noir, le teint hâlé, il ne possédait nullement la beauté du preux idéal tel qu'on se le représentait, mais il avait gagné le respect de tous, Français et Anglais confondus, par la force de son bras et la justesse de ses avis. Ainsi, cet homme issu d'une lignée sans éclat était-il devenu un des familiers du vieil Henri, après avoir été le principal conseiller du jeune. Bientôt, disait-on, il épouserait la riche pucelle promise par son maître, laquelle lui apporterait un comté.

Philippe, qui l'estimait à sa juste valeur, s'avança à sa rencontre.

— Je suis fort aise de vous voir, messire Maréchal, le salua-t-il. Est-ce une visite de courtoisie ou bien m'apportez-vous la réponse du roi ?

— En l'occurrence, il n'est certes pas question de courtoisie, rétorqua Guillaume sans mettre pied à terre. Notre bon sire Henri repousse votre proposition, qu'il qualifie d'infamante.

— Vraiment ? fit mine de s'étonner son interlocuteur. À moi, elle paraissait parfaitement équitable, au contraire.

— Ne raillez pas, sire. Équitable, en vérité ? Opposer quatre de vos jeunes et vaillants chevaliers à messire Fitz-Raoul qui a près de soixante ans, à messire de La Mare que son mal cloue depuis des mois à sa couche, à messire de Villequier qui a la goutte, et à messire d'Argence qui se débat en ce moment contre la fièvre quarte ? Comment voudriez-vous que des vieillards et des malades aient une chance de vaincre vos champions ?

— Je n'ai jamais dit qu'ils avaient une chance de vaincre, corrigea Philippe. J'ai simplement dit que, parmi les vôtres, ils étaient les meilleurs. (Guillaume s'empourprant, il se hâta d'ajouter :) Exception faite de vous-même, Maréchal, cela va de soi, mais votre vie est trop précieuse pour être risquée dans pareille aventure. Vous savez bien que s'il vous prenait un jour la fantaisie de me rejoindre, une place de choix vous serait toujours réservée à mon côté.

Le Maréchal inclina sèchement la tête.

— Je vous sais gré de cette invitation qui m'honore, sire, mais je n'ai pas coutume de prendre un nouveau maître lorsque le vent tourne en la défaveur de l'ancien. Je suis l'homme du roi Henri et le resterai tant qu'il lui plaira de me conserver près de lui. Pour l'heure, il me charge de vous dire que votre moquerie lui a échauffé les sangs au point qu'il s'estime dépourvu de la clarté d'esprit nécessaire à de nouveaux pourparlers.

— Cela signifie-t-il qu'il met fin à cette entrevue ?

— Non point, sire. Il souhaite simplement se retirer pour aujourd'hui. Sur mon conseil, il laissera sa troupe ici afin de signifier, justement, que l'entrevue n'est qu'ajournée. Demain, sans doute, vous verra tous deux en de meilleures dispositions, ce qui vous permettra d'atteindre l'accord que nous souhaitons tous.

Philippe eut un geste d'indifférence.

— Qu'il en soit selon ses vœux, déclara-t-il. Henri sait bien que j'éprouve pour lui une sincère affection et que mon plus cher désir est de lui complaire.

Guillaume le Maréchal salua puis fit volter son cheval sans relever cette dernière pique. Peu après son retour dans le camp anglais, les deux rois quittaient la prairie en compagnie de leurs conseillers, le Plantagenêt pour réintégrer le château voisin, le Capétien pour rejoindre le gros de son armée stationné à trois lieues de là. L'un et l'autre laissaient derrière eux les hommes d'armes de leur escorte, sous le commandement de quelques chevaliers.

L'incident se produisit en milieu d'après-midi, aux heures les plus chaudes.

Frustrés d'avoir été postés là pour des raisons qu'ils comprenaient mal, les Français cuisaient sous les rayons d'un soleil impitoyable faisant bouillonner leur hargne comme un feu de bois l'eau d'un chaudron.

En face, on suait aussi, mais on prenait garde de n'en rien laisser paraître. On jouait aux dés, on se prélassait, on plaisantait, on se mettait bien en vue pour boire à la régalade.

Vers la midi, de son propre chef, un chevalier français était allé trouver les Anglais afin de leur demander courtoisement de partager l'ombre de l'orme. Le refus essuyé s'était accompagné de railleries féroces à son égard ainsi qu'à celui de son roi et de tous ses compatriotes, si bien qu'il s'en était allé furieux, brûlant d'en découdre.

Quelques heures plus tard, ivres de chaleur et de vin, les troupes devenaient turbulentes, au point que quelques rixes avaient déjà éclaté entre les soldats de Philippe, pour un mot mal placé, une partie de dés perdue, pour rien. Encore un peu et l'on n'aurait plus besoin d'ennemi pour s'étriper.

L'ennemi, heureusement, veillait.

Ce fut la soudaine hilarité des Anglais qui déclencha tout. Depuis quelque temps, on les voyait s'activer autour de l'orme, apparemment pour graver une inscription dans le large tronc. Ladite inscription, désormais achevée, devait être très réjouissante, car tous se tenaient les côtes – ce qui n'eût été qu'irritant s'ils n'avaient pas en même temps montré du doigt le camp adverse.

— Ah ça ! s'exclama un Français, et si nous allions voir ce qu'il y a de si drôle ?

Ses camarades l'approuvèrent. Passait encore qu'ils fussent condamnés à séjourner au sein d'une fournaise digne des Enfers, mais le roi lui-même, Dieu lui-même, n'eussent pu les contraindre à supporter en plus d'être tournés en ridicule. Leurs chefs, censés brider leur agressivité, ne mirent guère d'ardeur à la tâche. Eux aussi souffraient de la chaleur, eux aussi avaient bu, et leur noblesse, la conscience de leur rang, leur permettaient encore moins d'accepter les railleries sans répondre. Ce fut donc en un groupe compact, et la mine menaçante, qu'on s'approcha du camp anglais, où l'on fut reçu par de nouveaux rires, auxquels succédèrent vite des injures, des défis.

Un archer gallois, plus belliqueux ou plus saoul que ses compagnons, mit le comble à la provocation en décochant une flèche. Mal ajusté, le trait ricocha sur un casque sans égratigner quiconque mais déclencha néanmoins l'explosion qui couvait : l'arme au clair, les Français se jetèrent sur leurs antagonistes – lesquels, estimant qu'ils ne résisteraient pas à pareille furie, refluèrent en désordre vers le château ; s'enfuirent, dirait-on plus tard en France.

Il n'y eut ni mort ni blessé. Témoin de l'échauffourée, la garnison de Gisors ouvrit les portes le temps de laisser entrer les siens et les referma au nez de l'ennemi. Quelques carreaux d'arbalète furent tirés des créneaux, plus pour impressionner que pour faire couler le sang, si bien que les enragés refluèrent à leur tour.

Tout naturellement, ils allèrent occuper en territoire conquis la vaste étendue d'ombre qu'ils convoitaient depuis le matin. Et dont ils ne devaient guère profiter : un chevalier – un des rares membres de la troupe à savoir lire – commit l'erreur de déchiffrer à haute voix le texte gravé sur le

tronc : « Il sera aussi difficile aux Français de vaincre les Anglais que d'abattre cet orme. »

— À vos haches, camarades ! hurla quelqu'un. Pour la France et l'honneur de son roi !

Ravis de trouver un exutoire à leur colère, ceux qui possédaient l'outil requis se répartirent autour de l'arbre et s'attelèrent à la tâche sans se demander un instant si ledit roi approuverait l'entreprise. Jamais, de mémoire d'homme, haches d'armes ne s'étaient ainsi vues ravalées au rang de vulgaires cognées. Certains soldats, trop furieux et trop impatients pour attendre leur tour, attaquèrent le tronc à coups d'épée, à coups de masse. Oubliant la chaleur, oubliant qu'ils avaient failli se battre pour la possession de ce même orme, tous se relayèrent ainsi pendant des heures, évacuant à la fois leur fureur et les vapeurs de vin qui les habitaient.

Quand l'arbre bascula enfin dans un fracas infernal, manquant d'écraser deux ou trois bûcherons improvisés, une clameur de triomphe monta de toutes les poitrines. On ne voulut cependant pas en rester là : on s'acharna sur les branches, on coupa, on trancha, on débita, jusqu'à ce que ne restât plus au milieu du pré qu'un pauvre tas de bois mutilé.

Ainsi mourut l'orme de Gisors, symbole de concertation, comme pour présager qu'était achevé le temps des entrevues, qu'il ne saurait y avoir de paix entre le roi des Français et le roi d'Angleterre que l'un ne fût totalement vaincu, écrasé par l'autre.

Et l'orme était anglais.

« C'est une honte pour la couronne de France ! Suis-je venu ici pour faire le bûcheron ? »

Attribué à Philippe II après l'incident.

Il y eut cependant d'autres entrevues entre celle de Gisors qui avait vu la chute du vieil orme et celle de Colombiers qui devait voir la chute du vieux roi.

La première eut lieu à la mi-novembre, près du petit village de Bonsmoulins, en Normandie, juste avant que les neiges n'imposent la trêve d'hiver. Philippe n'y arriva pas seul : Richard Plantagenêt chevauchait auprès de lui.

Après Gisors, puisqu'aucun accord n'avait été conclu, chacun s'était retranché sur ses positions. Les barons de Philippe, que ne retenait plus l'obligation de défendre le royaume, avaient regagné leurs domaines respectifs avec leurs troupes. Henri II, tout en faisant mine de disperser également son armée, l'avait secrètement regroupée à Pacy-sur-Eure, sur les conseils de Guillaume le Maréchal – lequel n'avait toujours pas digéré l'insulte essuyée un peu plus tôt. De là, il avait lancé une chevauchée victorieuse au sein du domaine royal, pillant, brûlant, dévastant tout sur son passage, jusqu'à la ville de Mantes, sans que les forces françaises, trop réduites, pussent l'en empêcher. Dans le même temps, Richard, fort de ses succès méridionaux, envahissait à son tour le Berry, menaçait Châteauroux.

Philippe, pris entre deux feux, devait se résoudre à traiter, ce qui le plongeait dans une colère noire : renoncer officiellement aux revendications qui lui donnaient depuis des années un prétexte pour battre en brèche la puissance angevine, c'était s'avouer vaincu, se soumettre. Ni son orgueil ni les ambitions qu'il nourrissait pour le royaume ne pouvaient s'accommoder d'une telle défaite.

Un rapport de ses informateurs lui avait suggéré une autre solution au problème : les Plantagenêts père et fils, s'ils l'attaquaient au même moment, ne l'attaquaient pas *ensemble*. Il n'y avait pas entre eux la moindre collusion et leurs rapports demeuraient désastreux depuis qu'Henri avait proposé de substituer Jean à Richard en Aquitaine. Philippe, sans qui ledit Richard n'eût rien su de ce projet, avait estimé qu'il était temps de pousser son avantage – d'autant plus qu'il n'avait pas le choix. Dépêchant des messagers, il avait donc proposé la paix à ses deux ennemis, mais s'était arrangé pour rencontrer d'abord le plus jeune. De ce qu'ils s'étaient dit en tête à tête, rien n'avait transpiré. Les plus proches conseillers de l'un comme de l'autre ignoraient ce dont ils étaient convenus. Au sortir de l'entretien, toutefois, on les avait vus s'embrasser en amis.

Quelques semaines plus tard, quand Richard avait rejoint Philippe sur la route de Bonsmoulins, nul n'avait plus douté qu'un renversement d'alliances venait de s'opérer. Seul l'ignorait encore Henri Plantagenêt.

— Je me sens las, Maréchal, avoua Henri II. Il est heureux que cette campagne touche à sa fin, car je ne sais si j'aurais supporté d'autres combats.

En l'unique compagnie de son fidèle chevalier, il se tenait sous le pavillon qu'eu égard à la température, il avait fait dresser à l'extérieur du village pour abriter les entretiens à venir. Les mains tendues au-dessus d'un brasero où s'élevaient de petites flammes, il se dandinait d'un pied sur l'autre, grimaçant de froid et de souffrance. Ses jambes étaient tellement percluses de rhumatismes qu'elles ne le portaient qu'à grand peine quand venait la mauvaise saison. La station assise lui étant encore plus douloureuse en raison d'une fistule, il ne se sentait bien qu'allongé – et tant les rigueurs de la guerre que sa répugnance à l'inactivité l'empêchaient de le rester très longtemps.

— Philippe n'a désormais d'autre choix que d'accepter vos conditions, sire, assura Guillaume. Dès ce soir, vous pourrez vous reposer.

— Et dans une semaine, je serai à Londres, approuva Henri. Je sais certaine jeunesse dont la présence sera le meilleur remède à mes maux. Le vieux Louis n'avait, paraît-il, guère de goût pour la bagatelle, mais force est de reconnaître que ses filles ont du tempérament. (Il eut un sourire malicieux.) Ce n'est pas votre avis, Maréchal ?

Son compagnon eut un haut-le-corps.

— Sire ! s'exclama-t-il, offusqué.

Le Plantagenêt éclata d'un rire gras qui s'acheva en quinte de toux.

— Eh, quoi ? renvoya-t-il lorsqu'il eut repris son souffle. Cette vieille histoire n'a plus d'importance, à présent : mon fils Henri est mort depuis plus de cinq ans et sa veuve remariée, expédiée en Hongrie. Craignez-vous donc qu'on vous reproche encore d'avoir couché avec elle ? D'ailleurs, Henri lui-même vous avait pardonné, ce me semble. Alors, plutôt que de vous récrier, dites-moi donc ce que Marguerite valait au lit. Cela me distraira peut-être de mon mal.

Guillaume se mordait les lèvres, gêné, détestant s'entendre rappeler cette entorse à la fidélité due au suzerain, qui lui avait valu d'être un temps banni loin du jeune roi. Jamais il n'évoquait la belle Marguerite, sinon dans l'intimité de ses méditations, où les bons moments de cette impossible histoire d'amour supplantaient sans mal son triste dénouement. Certes, il ne désirait pas entacher ses meilleurs souvenirs – hors ceux qu'il s'était forgés les armes à la main – en les contant comme il eût vanté ses prouesses avec une putain.

Renaud de Dammartin, en pénétrant sous la tente, le dispensa fort à propos de répondre.

— La troupe du roi de France approche, sire, annonça-t-il.

— À la bonne heure, s'exclama Henri. Nous allons en terminer avec les palabres et nous en retourner chez nous.

— Y a-t-il autre chose ? interrogea Guillaume, constatant que l'arrivant paraissait embarrassé.

— Oui, admit Renaud à regret. Peut-être ai-je mal vu, mais au milieu des bannières françaises, il m'a semblé reconnaître celle du comte de Poitiers.

Le Plantagenêt écarquilla les yeux.

— Richard ? Que diable ferait-il ici ? Allez donc voir cela, Maréchal, je vous prie.

Quelques instants plus tard, Guillaume confirmait au vieux roi que son fils se trouvait bien parmi les cavaliers en route vers Bonsmoulins.

— Cette petite surprise ne me dit rien qui vaille, grommela Henri. Je songe à Adélaïde et voilà son fiancé qui arrive ! C'est un présage, Maréchal, croyez m'en.

Les lèvres pincées, l'œil noir, il resserra son manteau autour de lui et sortit dans le froid mordant pour accueillir le visiteur qu'il attendait ainsi que celui qu'il n'attendait pas.

Plusieurs feux de camp, autour desquels se réchauffaient les soldats, brûlaient sous le ciel gris. Désireux d'éviter une nouvelle algarade, Philippe abandonna le gros de son escorte à quelque distance du pavillon et acheva le trajet en la compagnie de Richard, d'Aubri Clément, et de trois chevaliers choisis parmi les plus réfléchis.

Le vieux Plantagenêt l'attendait devant la tente, les bras croisés. Son expression, alors qu'il ne quittait pas des yeux la haute silhouette de son fils, hésitait entre soupçons et franche colère – ce qui était encourageant. Près de lui, se tenaient Guillaume le Maréchal, deux ou trois autres fidèles et, un peu à l'écart, un Renaud de Dammartin évitant sciemment de regarder celui qui restait son ami malgré les circonstances. Philippe, pour l'heure, ne chercha pas à vaincre cette répugnance : la réconciliation viendrait en son temps.

Quand les deux rois se furent salués, poliment quoique sans chaleur, Henri se tourna vers le comte de Poitiers qui mit aussitôt un genou en terre devant lui, respectueux.

— Comment se fait-il que vous soyez ici, Richard ? interrogea-t-il sans préambule.

— Eh bien… c'est-à-dire vrai le plus grand des hasards. Je me disposais à vous rendre visite afin de passer la Noël en votre compagnie, beau sire, et… chemin faisant, j'ai rencontré la troupe du roi de France. Dès lors que j'étais si près de lui, il m'a paru qu'il serait mal de l'éviter, et… puisqu'il venait pour négocier la paix, j'ai estimé que ma présence…

— C'est bien s'il en est ainsi, mais je ne le crois pas. Prenez garde qu'il n'y ait autre chose.

— Je vous assure que c'est pure vérité, sire… Je…

Richard mentait si mal qu'un enfant eût vu clair dans son jeu. Philippe le laissa s'empêtrer quelques instants, afin d'ôter à Henri ses derniers doutes, puis il intervint :

— Le comte et moi avons eu un entretien des plus édifiants, et il nous est apparu que nous partagions les mêmes vues sur nombre de sujets. Je ne doute pas que vous les partagerez aussi lorsque je vous les aurai exposées.

Le vieux Plantagenêt étouffa un sifflement de dédain, puis désigna l'ouverture béante du pavillon.

— Me ferez-vous l'honneur de pénétrer sous ma tente ? Nous y serons plus à l'aise pour causer. (D'un ton sec, il ajouta à l'adresse de son fils :) En particulier.

Philippe, qui les voyait ensemble pour la première fois, ne put s'empêcher de remarquer à quel point ils se ressemblaient – même stature, quoique l'un fût proche de la tombe et l'autre en pleine santé, mêmes barbe et cheveux roux, mêmes yeux gris – mais aussi à quel point ils étaient différents, non dans leur ambition mais dans le talent qu'ils employaient à la satisfaire : jamais il n'eût pu jouer d'Henri comme il jouait de Richard. Voilà pourquoi il était urgent de s'appuyer sur le plus faible pour abattre le plus fort. Le reste ne serait que jeu d'enfant.

— Parlons net ! attaqua l'Angevin dès que Philippe et lui se retrouvèrent face à face, de part et d'autre du brasero d'où montait une odeur âcre de bois humide. Vous avez cru bon de vous opposer à moi : il doit vous apparaître à présent qu'il s'agissait d'une erreur. Cependant, la jeunesse est impétueuse, nul ne le sait mieux que moi, aussi n'ai-je aucun désir de vous accabler. Abandonnez-moi Gisors, ainsi que les forteresses prises par mes troupes durant ces derniers mois pour me dédommager de mes frais, et je vous accorderai bien volontiers la paix que vous sollicitez.

Son interlocuteur eut un sourire amusé : il s'était attendu à de telles exigences en début de négociations. Henri, au bout du compte, se contenterait probablement de Gisors et d'un ou deux châteaux du domaine royal situés aux limites de ses propres terres. À le voir se déplacer, à l'entendre haleter entre deux phrases, on le devinait bien plus assoiffé de paix que celui qu'il croyait écraser.

Toutefois, quoique persuadé du contraire, il n'avait pas les moyens de dicter ses conditions.

Philippe, pour endormir sa méfiance, fit mine d'entrer dans son jeu et discuta pied à pied chaque argument, ne cédant un pouce de terrain que pour en exiger deux. Ce marchandage se poursuivit des heures, rythmé par les intrusions régulières des écuyers qui venaient regarnir en bois le brasero ou porter aux deux rois de brûlants gobelets de vin épicé. Enfin, quand un accord sembla se profiler à l'horizon, alors que la lassitude d'Henri était à son comble, le Français abattit son jeu.

— Mais de vous à moi, sire, ne perdons-nous pas notre temps à nous disputer des terres qui appartiendront bientôt à un troisième ? soupira-t-il.

Le Plantagenêt sursauta. Fermant un œil, il fixa Philippe de l'autre, sur la défensive.

— Ce sont sans doute les vapeurs du vin qui m'abusent, dit-il, car par les jambes-Dieu ! je ne vous entends pas.

— Ma foi, votre fils, le comte de Poitiers, est votre héritier et, en toute équité, il devrait avoir été associé à votre trône depuis beau temps. Puisque vous ne pouvez plus guère différer son couronnement, il me semble logique qu'à cette occasion, vous lui fassiez don des fiefs qui lui

reviennent de droit : la Touraine, l'Anjou, le Maine et la Normandie.

— En somme, tous mes fiefs continentaux. Tous ceux dont vous êtes le suzerain ?

Philippe haussa les épaules, bien meilleur comédien que Richard.

— Ma suzeraineté n'est pas ici en cause. Ce sont les intérêts du comte que je défends devant vous, à présent, non les miens.

— Et au nom de ces intérêts, vous me conseillez donc de me dépouiller à son bénéfice ?

— Je ne conseille que ce que réclame le bon droit, mais je le conseille vivement.

Henri secoua la tête, un demi-sourire amer aux lèvres.

— Je crois voir clair dans votre jeu et dans celui de Richard, sire. Pourtant, si le sens ne me fait pas défaut, ce ne sera pas aujourd'hui qu'il aura ce cadeau. (Il vida d'un trait son gobelet et le jeta à terre, incapable de dissimuler son irritation.) Nous verrons, lorsque votre fils aura grandi, si vous jugez bon d'associer au trône un blanc-bec qui n'aura d'autre but que de vous arracher un à un les rênes du pouvoir. Dans l'intervalle, je vous supplie de me pardonner, mais il me tarde d'aller reposer mes vieux os. Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, nous reprendrons cet entretien demain.

Son compagnon acquiesça sans se faire prier, sachant ce qui allait arriver. Quand il suivit le roi d'Angleterre à l'extérieur, Richard, comme par hasard, se tenait à la sortie du pavillon, causant aimablement avec Guillaume le Maréchal et quelques autres.

— Néanmoins, permettez-moi d'insister, sire, reprit Philippe à haute voix. Si vous savez ce qui est juste, je vous adjure de reconnaître enfin dans le comte de Poitiers l'héritier de vos biens et de lui faire prêter hommage par vos barons. En outre, j'exige que vous célébriez au plus tôt son mariage avec ma sœur Adélaïde.

Henri eut un ricanement méchant.

— S'il se contente de mes restes, il est le bienvenu, lança-t-il, furibond. En dehors de cela, vous me demandez ce que je ne suis pas prêt à accepter.

— Par les jambes-Dieu ! s'écria Richard, alors qu'un mutisme général saisissait soudain les chevaliers présents. Je vois bien maintenant la vérité que je n'osais croire !

La scène tombait trop à point pour n'avoir pas été répétée. Toutefois, l'important n'était pas qu'elle fût spontanée mais qu'elle fût publique.

— Vous me traitez bien mal, mon père, reprit le comte de Poitiers en s'avançant vers les deux rois d'un pas furieux, mais soit je suis mauvais prophète, soit vous vous en repentirez.

Comme un murmure de stupéfaction montait de l'assistance, il dénoua son ceinturon d'un geste théâtral et le laissa tomber à terre avant de s'agenouiller devant Philippe, de lui tendre des mains qui furent prises aussitôt.

— Puisqu'il me faut chercher justice ailleurs que dans ma propre famille, sire, je me déclare votre homme lige pour toutes les terres qui m'appartiennent de droit et qui dépendent de votre suzeraineté. J'implore également votre aide et protection afin d'en être investi selon les règles.

— Monseigneur ! tenta d'intervenir Guillaume le Maréchal. Je vous conjure de réfléchir à la gravité de…

— Ne vous mettez pas en peine, Maréchal, coupa Henri. Ces deux là se sont entendus pour me tondre la laine sur le dos, mais je jure que, tant qu'il me restera un souffle de vie, ils n'y parviendront pas.

Puis il tourna les talons et s'éloigna en maugréant.

— Relevez-vous, seigneur comte, dit Philippe, ignorant l'interruption. J'accepte votre hommage et fais vœu de vous prêter assistance dans votre juste entreprise.

Richard s'étant redressé, il le baisa sur la bouche, ainsi que le voulait la coutume, et tout fut dit.

Bien sûr, il n'était plus question de négociations. Henri II leva le camp immédiatement, aussi furieux que déprimé.

— J'aurais dû m'en douter, déclara-t-il à Guillaume le soir même, alors que, la chair et l'âme douloureuses, il se préparait à chercher en sa couche un sommeil qu'il doutait de trouver. Mes fils ne feront jamais rien de bon. Ils finiront par causer ma perte et la leur. Cet oiselet de Richard se croit très malin, mais le Français l'est plus que lui : il le grugera sans même que l'imbécile s'en rende compte. (Il soupira.)

Cette vieille truie d'Aliénor va jubiler. S'il n'y avait mon cher Jean pour me rester fidèle, je jurerais que c'est le sang d'Aquitaine qui est incompatible avec celui d'Anjou.

Le Maréchal dissimula une grimace perplexe : il n'avait pas le même amour que son roi pour Jean sans Terre, dont il méprisait la couardise et craignait la cruauté. Richard, ce jour-là, l'avait énormément déçu, mais à tout le moins, c'était un preux. De l'autre, qui ne respectait pas même la religion, on ne pouvait guère attendre de hauts faits. Selon toute probabilité, heureusement, il ne régnerait jamais…

L'hiver étant tout proche, l'inévitable reprise des combats fut différée. Richard, ses batteries dévoilées, rentra à Paris avec Philippe, dont il demeura l'hôte jusqu'au printemps. Un hôte privilégié, fêté, comme seul l'avait été avant lui son frère Geoffroy.

Le palais de la Cité abrita alors fêtes et banquets autant que l'autorisait le Carême. Les jongleurs, qui se tenaient à l'écart de la cour depuis que le roi leur avait ôté leurs privilèges, en retrouvèrent le chemin et se crurent durant quelques mois au seuil d'un âge d'or. Conon de Béthune, quoique échaudé par son humiliation de naguère, revint lui aussi chanter devant dames et seigneurs français. Dûment chapitrés, les Champenois l'applaudirent cette fois plus fort que tout le monde : ses œuvres plaisaient à Richard, et quiconque eût contrarié Richard se fût exposé aux plus vives sanctions.

Le comte de Poitiers lui-même charma ses pairs de ses propres compositions, au point qu'on le proclama un des plus grands trouvères du temps. Titre, d'ailleurs, non usurpé : Philippe, piètre juge en poésie mais se fiant à l'avis de ses proches, en particulier de sa demi-sœur, la comtesse Marie, se demandait souvent comment un si grand talent pour faire naître l'émotion pouvait s'accompagner d'un pareil manque de subtilité en d'autres domaines et d'une pareille férocité au combat. « Je ne désire de succès qu'au bout d'un chemin tracé par mon épée et inondé du sang de mes ennemis », aimait à dire Richard. Cet homme était un vivant paradoxe et, en tant que tel, dangereux. Ne l'avait-on pas surnommé « Oc e no », oui et non, en raison de sa propension à changer d'avis du jour au lendemain, d'autant plus que la décision était d'importance ?

Sachant cet allié providentiel susceptible de se retourner contre lui à la moindre occasion, Philippe ne ménageait donc pas sa peine et lui prodiguait quotidiennement de nouvelles preuves d'amitié. Tous deux étaient désormais inséparables : ils mangeaient à la même écuelle, buvaient au même hanap ; ils arpentaient ensemble ces rues de Paris que, sur l'ordre du roi, on avait commencé de paver quelques années auparavant pour les rendre plus praticables et moins nauséabondes ; dans les forêts enneigées, ils chassaient de concert. Ce dernier point, au début, n'avait pas été le moins délicat : Philippe eût certes pu laisser Richard forcer le gibier en compagnie des veneurs, mais il lui semblait qu'il eût alors en partie perdu son respect. Il s'était donc contraint à l'accompagner, malgré les frissons d'angoisse qu'il ressentait à la seule idée de pénétrer à nouveau dans un sous-bois. En définitive, gagné par l'enthousiasme de son hôte, il avait oublié ses craintes et s'était rendu compte qu'il prenait autant de plaisir à chasser qu'avant son aventure en forêt de Cuise. C'était là un autre talent du Plantagenêt : dans son entourage, en quelque circonstance que ce fût, il était impossible d'avoir peur. Sinon de lui, parfois.

La nuit venue, mettant le comble à l'amitié, ces deux hommes que tout aurait dû séparer allaient jusqu'à partager le même lit, un honneur que Philippe accordait rarement à d'autres qu'à sa femme.

La reine, en l'occurrence, ne s'offusquait pas d'être délaissée. Elle savait depuis beau temps que la raison d'État, froide et réfléchie, primait pour un souverain la raison d'amour, fût-elle ardente. En outre, si elle dormait seule, son époux lui faisait souvent la surprise de débouler dans ses appartements en pleine journée, d'en chasser ses suivantes amusées, et de la prendre avec fougue ou tendresse, selon les cas, avant de courir retrouver Richard. Si l'on ajoutait à sa certitude d'être aimée les joies que lui apportait son fils, dont elle tenait à s'occuper elle-même le plus possible, Isabelle s'estimait aussi heureuse qu'elle pouvait l'être et bien plus qu'elle n'eût cru le devenir quelques années auparavant. La présence de l'encombrant invité de Philippe ne lui inspirait donc aucune jalousie et, bien qu'elle ne l'appréciât guère, elle s'employait à se montrer envers lui aussi charmante qu'envers ses meilleurs amis, afin de favoriser les entreprises du roi.

Ainsi s'écoula la vie à la cour de France jusqu'aux premiers beaux jours.

Un peu avant Pâques, Henri II, dont la santé ne cessait de se dégrader, tenta de couper court à la guerre qui s'annonçait en regagnant son fils à sa cause. Dans ce but, il lui dépêcha l'archevêque de Canterbury à La Ferté-Bernard, muni d'un message plus implorant que conciliant – lequel eut pour seul effet une nouvelle mise en demeure de Richard. Ce dernier ajouta à cette occasion une revendication aux précédentes : que son frère Jean l'accompagnât lorsqu'il partirait pour la Terre Sainte, afin d'éliminer les chances de le voir couronner à sa place. Au risque de perdre la prunelle de ses yeux, le vieux roi ne pouvait consentir plus qu'au reste, si bien que les tractations en restèrent là.

À la veille des fêtes de la Résurrection, survint un événement imprévu : la visite à Paris d'un légat du pape. Philippe le reçut avec tout le respect dû à sa charge et écouta le message que lui dépêchait ainsi le chef de la Chrétienté.

Il n'en crut pas ses oreilles.

Du haut de son trône pontifical, Clément III lui ordonnait de mettre un terme à sa querelle avec le roi d'Angleterre, afin que leur départ outre-mer ne fût plus retardé d'un instant. Tout délai supplémentaire serait sanctionné par une sentence d'Interdit jetée sur le royaume de France.

Les familiers de la cour n'ayant pas encore eu l'occasion d'observer la colère du Capétien furent ce jour-là édifiés. Au fur et à mesure que le légat parlait, on vit le jeune souverain pâlir puis s'empourprer, jusqu'à ce qu'enfin, il bondît hors de son siège en poussant un cri de rage.

Il jeta aux pieds du légat la coupe emplie de vin qu'il tenait en main, se retenant à grand peine de la lui lancer au visage. Tout son corps était animé de tremblements nerveux, au point qu'on put se demander s'il n'allait pas subitement tomber mort, frappé d'apoplexie.

— Par la lance de saint Jacques ! s'exclama-t-il lorsqu'il eut retrouvé l'usage de la parole. Ah, le pape m'ordonne ! Ah, il me menace ! Mais de quoi se mêle-t-il, je vous le demande ?

— De grâce, sire, maîtrisez-vous avant que vos paroles ne dépassent votre pensée, intervint Guillaume aux Blanches Mains, qui assistait à l'entretien.

Philippe lui jeta un coup d'œil furieux.

— Mes paroles, mon oncle, n'expriment ni plus ni moins que ma pensée, je vous l'assure. J'ai le plus grand respect pour Sa Sainteté et m'en remettrai sans réserve à son jugement en matière de religion. Il n'est cependant pas ici question de Dieu mais de mater un vassal rebelle : c'est là une affaire dans laquelle je lui dénie toute espèce d'autorité. (Il se retourna vers le légat éberlué d'une telle violence.) Avez-vous compris la réponse que vous devez porter à votre maître, monseigneur, ou est-il nécessaire que je la répète ?

Ce fut là le premier conflit entre ce roi si pieux et la papauté. Il n'eut aucune conséquence, car

Clément III n'osa pas mettre à exécution sa menace – même quand l'empereur partit pour la Terre Sainte, lui, donnant ainsi l'exemple à tous les princes chrétiens.

Quelques années plus tard, à l'occasion d'une dispute bien différente, un autre pape n'aurait pas de tels scrupules.

« Q'Alixandres, lo reis qui venquet Daire,
non cre que tan dones ni tan meses ;
ni anc Karles ni Artus plus valgues,
c'a tôt lo mon si fetz, qui-n vol ver dir,
als us doptar et als autres grazir.

(Quant à Alexandre, le roi vainqueur de Darius, je ne crois pas qu'il ait tant donné ni dépensé, ni que Charlemagne ou Arthur ait eu plus de valeur, car, pour dire la vérité, il a marqué tout le monde, inspirant aux uns la crainte, aux autres la reconnaissance.)

Gaucelm Faidit, à propos de Richard.

La Huisne s'étendait devant les armées de Philippe et de Richard, large et haute, en raison d'une belle saison moins précoce que l'année précédente. À la surface des eaux boueuses, agitées par les dernières pluies, flottaient encore çà et là les restes de l'unique pont permettant de la franchir aux abords du Mans, abattu par les Angevins en déroute.

C'était la veille de la saint Jean-Baptiste. Henri II jouait ses dernières cartes. Depuis la reprise des combats, les forces conjointes de ses deux ennemis lui avaient pris forteresse après forteresse, ville après ville, le contraignant à se replier toujours plus sur ses terres avec des troupes réduites : nombre de ses barons ne s'étaient pas préoccupés de répondre à son appel aux armes, se vengeant ainsi de toutes les années durant lesquelles il les avait pressurés sans merci – et, parmi ceux qui étaient venus tout de même, la désertion était dans l'air.

Deux fois, déjà, le vieux roi avait failli être capturé avant de se réfugier au Mans. Là, derrière l'antique enceinte, il ruminait de sombres pensées, se sachant perdu mais refusant de l'admettre – refusant surtout, malgré les exhortations de ses conseillers, d'abandonner sa ville natale à l'ennemi. La chute du pont lui donnerait, il l'espérait, le temps de recevoir les renforts que d'aucuns lui avaient promis, d'échafauder une nouvelle stratégie.

Sur la rive gauche de la Huisne, d'où l'on apercevait, supplice de Tantale, les hautes murailles de la cité dont débordaient les faubourgs, c'était de fait la frustration qui régnait, ce matin-là. Non parmi les soldats, lesquels goûtaient sans honte un repos bien gagné après des semaines de combats et de marches épuisantes, mais parmi leurs commandants.

— Il est inutile de nous obstiner, déclarait pour la troisième fois le maréchal Aubri Clément. Il nous faut remonter la rivière jusqu'au prochain pont. En restant ici, nous ne faisons que perdre du temps.

— Il m'en coûte de l'admettre, mais vous avez raison, approuva Richard, dépité, tandis que le connétable Raoul hochait sans mot dire sa tête chauve.

Tous trois se tenaient à deux pas de la rive herbue, sombres, furieux de se voir interrompus dans leur élan. Philippe, lui, longeait la berge à quelque distance de là, scrutant les eaux sales comme s'il avait espéré y découvrir la solution du problème. Derrière eux, sur plusieurs centaines de toises, campaient les milliers d'hommes qui constituaient leur armée. Des tentes se dressaient, des feux s'allumaient. Malgré l'interdiction formelle, des cruches de vin circulaient de mains en mains, dans le dos des capitaines ou sous les yeux des plus tolérants, ceux qui ne dédaignaient pas non plus de s'échauffer les entrailles par la boisson. Si le camp n'était pas levé immédiatement, on allait se retrouver avec autant d'ivrognes hébétés que de soldats valides, les chefs de l'armée ne l'ignoraient pas – et nul n'en avait plus conscience que Philippe qui, pourtant, ne semblait guère pressé de quitter les lieux.

— Sire ! l'appela Aubri. Que décidez-vous ? Le pont le plus proche se trouve à au moins cinq lieues en aval. Si nous voulons y arriver avant la nuit, même à marche forcée…

— Sera-t-il intact ? répondit le roi, apaisant. Rien ne sert de nous épuiser à rejoindre un passage hypothétique alors qu'il s'en trouve peut-être un ici même, sous nos yeux.

Il s'était emparé d'une longue vouge, dont il plongeait de loin en loin la hampe dans les eaux pour en déterminer la profondeur.

— Que diable cherche-t-il ? grommela Richard en caressant sa barbe rousse.

— Je l'ignore, répondit le comte de Clermont. J'ai déjà fait sonder la rivière sur une demi-lieue.

— Qu'il vienne ou qu'il reste, peu me chaut ! Je vais donner l'ordre à mes troupes de se mettre en route. Par les jambes-Dieu ! Espère-t-il donc créer un gué par miracle ?

Le connétable plissa les lèvres, incertain. Ces dernières paroles avaient instillé en lui un vague espoir qu'il n'osait formuler.

— Attendez encore un peu, monseigneur, conseilla-t-il. Vous connaissez notre sire : nul ne désire la victoire plus que lui, et il ne s'obstinerait pas en dépit du bon sens…

— Seigneur ! Mais que fait-il donc ? murmura soudain Aubri Clément, éberlué.

Philippe se trouvait alors à quinze toises de ses compagnons. Laissant sa vouge plantée dans la rivière, à un endroit où l'eau n'eût pas submergé un homme de taille moyenne, il avait appelé auprès de lui un écuyer qui l'aidait à ôter son haubert et ses chausses de mailles. Lorsqu'il fut simplement vêtu de sa chemise et de ses braies, il regagna la rive, demeura immobile quelques instants, comme hésitant, puis s'assit, les jambes immergées. L'instant d'après, il se laissait glisser tout entier dans la Huisne, dont la surface lui affleurait le menton. Sa vouge en main, il avança lentement vers l'autre berge, tâtant le terrain devant lui et sur les côtés.

— Il cherche à déterminer si la profondeur est constante en ce point, continua Aubri. Cela, au moins, c'est évident. Mais je ne vois toujours pas…

— S'il ne s'agissait que de traverser à la nage, ce serait fait depuis longtemps, s'emporta Richard. Même s'il a pied, croit-il que les chevaux passeront ? Et les charpentiers, avec leur matériel ? Non, par ma foi, je crois bien qu'il a perdu l'esprit.

Seul, Raoul de Clermont restait songeur, étonnamment confiant. Mais des trois grands réunis là, il était le seul à s'être trouvé au siège de Levroux. À avoir vu.

Un terrible effort de volonté fut nécessaire à Philippe pour se plonger dans la rivière. Lorsqu'il sentit la fraîche étreinte se refermer sur lui, il ne put s'empêcher de frémir.

C'était la toute première fois qu'il se baignait ainsi depuis l'âge de quatorze ans. La sensation était délicieuse, autant que de serrer contre son corps nu celui de l'être aimé, et il se demanda comment il avait pu s'en priver si longtemps : l'élément liquide l'accueillait à la manière d'une matrice, s'infiltrait dans les moindres replis de sa peau, le caressait, lui insufflait sa force. La vase et les plantes aquatiques du fond formaient un tapis soyeux sous ses pieds. Çà et là, tant il communiait avec ce milieu, il percevait autour de lui la présence de petits poissons curieux qu'il savait pouvoir pêcher rien qu'en tendant la main si la fantaisie l'en prenait.

Pourtant, l'angoisse subsistait, sourde, quasi irrationnelle – maîtrisée mais bien présente. Et si Lysamour n'avait attendu que cette occasion ? Et si elle avait suivi pas à pas la trace de sa proie, poussée par la haine, discrète, s'insinuant de fleuve en rivière, de rivière en ruisseau, toujours invisible mais toujours présente ?

Au fond de lui, Philippe n'y croyait pas : pour passer du cours d'eau où il avait rencontré la créature à celui-ci, une longue marche en surface ou un détour par l'océan eussent été nécessaires ; si tôt après avoir été réprimandée par son roi, Lysamour n'eût pas pris pareille peine pour assouvir une vengeance dont on risquait de la frustrer au dernier moment, comme la fois précédente. Il n'y croyait pas, non, mais une petite partie de lui-même, insensible à la raison, redoutait à chaque instant que le monstre surgisse, qu'il l'empoigne de ses mains glacées, puissantes, et l'entraîne vers le fond, vers la noyade.

Alors qu'il approchait du milieu de la rivière, il découvrit un avantage à la situation : ses craintes, en l'empêchant de se sentir trop à l'aise, l'empêchaient aussi d'oublier la tâche qu'il s'était fixée ; pour un peu, il eût abandonné la vouge qui l'encombrait, plongé la tête sous les eaux sales et exploré le lit

accueillant de la Huisne. Il lui semblait pouvoir nager des heures sans ressentir la fatigue.

Toutefois, il n'était pas temps de se laisser aller à ces pulsions animales. Se promettant de revenir à la première occasion profiter des plaisirs dont il s'était sottement privé pendant des années, il parvint au terme de sa traversée et jeta l'arme sur la rive. Son instinct ne l'avait pas trompé : ici, la profondeur était un peu moindre qu'alentour, sur toute la largeur du cours d'eau. Inférieure de trois pieds à peine – mais trois pieds, pour ce qu'il avait en tête, ce serait important.

Ce serait, il l'espérait, suffisant.

Tout de suite, il avait compris qu'il ne pourrait accomplir pareil prodige en demeurant sur la berge, qu'il lui faudrait un contact intime et prolongé avec l'eau. À présent qu'il se trouvait là, plus à l'aise qu'une grenouille, assimilant de tous ses sens ce qu'était la vie de la rivière, en sentant battre le cœur hypothétique, il se demandait encore s'il serait assez fort.

Il se retourna lentement vers son armée. Au bord de l'eau, debout, les bras ballants, son maréchal, le connétable et Richard le contemplaient en silence. S'il échouait, on mettrait en doute sa raison. L'effet produit sur le comte de Poitiers, en particulier, serait fort mal venu.

Raison de plus pour ne pas échouer.

Levant les yeux vers le ciel, les plissant sous les assauts d'un soleil que couvraient pourtant de fins nuages blancs, il lança à Dieu une prière vibrante : *Seigneur, vous qui voyez toutes choses et à qui rien n'est impossible, si l'héritage que je tiens du peuple maudit ne vous est pas trop odieux, accordez-moi la puissance de réussir. Je n'agis que pour votre gloire et celle du royaume de France.*

Depuis Levroux, il ne manquait jamais d'invoquer le Créateur avant d'user de ses pouvoirs : si Dieu permettait les prodiges, c'était sans doute qu'ils lui étaient agréables. S'il n'avait pas voulu qu'un mortel disposât de tels talents, ne les lui eût-il pas retirés ? À moins qu'il ne s'agît d'une mise à l'épreuve : le Diable lui envoyant les pouvoirs et Dieu les lui laissant afin de respecter son libre arbitre. Depuis qu'il avait pris la décision de les utiliser au besoin, toutefois, c'était une hypothèse que Philippe refusait d'envisager. La grâce divine reposait sur lui et sur le royaume : se permettre d'en douter eût ôté tout sens à sa vie.

Peu à peu, presque sans qu'il en eût conscience, la transition se produisit : ses pensées cessèrent d'exalter le Seigneur pour revenir sur terre, s'emplir de son but. Il se détendit, se donna tout entier à sa tâche, se laissa pénétrer par la magie de la nature. Bientôt, pour lui, plus rien n'exista que l'eau.

— Je vous affirme qu'il déraisonne, disait Richard, hésitant entre chagrin et fureur. Est-ce moi qui ai la berlue ou a-t-il l'expression d'un moine en extase ? Je vais finir par aller le chercher, ne serait-ce que pour l'empêcher de se noyer.

— N'en faites rien, monseigneur ! l'adjura le connétable. Il m'a déjà été donné de le voir dans cet état, et c'est là une occasion dont je me souviendrai, dussé-je vivre mille vies. (Il tomba à genoux.) Prions, plutôt ! Aidons-le !

Le comte de Poitiers et Aubri Clément le regardèrent avec stupéfaction joindre les mains, tourner le visage vers le ciel et remuer les lèvres en une imploration silencieuse.

— Mais l'aider à quoi faire ? tempêta Richard. Si au moins nous savions…

— Regardez ! s'exclama le maréchal, le bras tendu.

Le jeune Plantagenêt se demanda un instant de quoi il parlait puis ses yeux s'écarquillèrent.

— C'est une illusion, balbutia-t-il. Cela ne se peut pas.

— Cela se peut si Dieu le veut, corrigea Raoul de Clermont. À genoux, messeigneurs ! À genoux et priez !

Ses deux compagnons, cette fois, obéirent aussitôt, joignant leur exaltation à la sienne. Ceux des

soldats qui se trouvaient assez près pour observer la scène, eux aussi frappés d'émerveillement, les imitèrent. Le mot se répandit rapidement dans le campement, provoquant un important flux humain. Bientôt, ce fut une foule compacte qui se tint sur la berge, figée dans la prière ou la contemplation. La plupart de ces hommes avaient entendu parler du miracle de Levroux, mais quoique leur âme simple n'eût pas mis la chose en doute, jamais ils n'eussent cru assister un jour à un événement du même ordre.

Pourtant, ils y assistaient.

De leurs yeux, ils voyaient leur roi, en chemise, plongé dans les eaux tel le saint qu'on fêterait le lendemain, les traits marqués d'une expression qui pouvait être d'extase aussi bien que de douleur. Et de leurs yeux, ils voyaient les eaux baisser de part et d'autre de lui. La surface qui, tout à l'heure, léchait presque les berges en était à présent éloignée d'un pied – et le phénomène se poursuivait, s'accélérait. Le ciel demeurait gris, si bien que pas un rayon de soleil ne jaillit entre les nuages pour se poser sur Philippe et le désigner comme un bienheureux ; plus tard, cependant, nombre de soldats jureraient que cela avait été.

Le roi tomba lui aussi à genoux dès que le niveau le lui permit, et il ne vint à l'idée de personne que cela pût être non pour mieux prier mais parce que l'effort le vidait de son énergie, parce qu'il était incapable de se tenir debout.

L'eau ne lui monta bientôt plus que jusqu'à la poitrine, puis jusqu'à la taille, jusqu'à mi-cuisses… et se retira enfin tout à fait. Sur une longueur de cinq ou six toises, là où le lit était surélevé, on pouvait désormais circuler à pied sec. Plus loin, la rivière reprenait ses droits progressivement. La pente qu'adoptait sa surface avant de retrouver, à bonne distance de là, son niveau normal n'était pas le moindre prodige.

Le premier, Raoul de Clermont se jeta au fond de la tranchée nouvellement créée et courut vers Philippe, lequel s'était effondré face contre terre, les mains dans la boue.

— Sire ! s'exclama-t-il en s'accroupissant auprès de lui. Le Seigneur vous a entendu. Vous êtes un nouveau Moïse !

Une main tremblante mais impérieuse se posa sur son bras.

— Qu'on fasse traverser les chevaux et les chariots, vite ! Je ne pourrai pas… (Le roi se reprit.) Nous ne devons pas lasser la patience divine. La Mer Rouge a fini par se refermer pour engloutir les Egyptiens.

N'était-ce pas là le plus grand de tous les blasphèmes : attribuer à Dieu ce qui venait peut-être du Diable ? Il était trop épuisé pour y songer.

Soutenu par le connétable et Aubri Clément qui venait de les rejoindre, Philippe regagna la rive gauche où, les bras croisés, l'œil sombre, l'attendait un Richard qui ne desserra pas même les dents pour le féliciter, alors que l'armée tout entière l'acclamait. Sur le moment, tandis qu'on disposait des plans inclinés pour permettre à cavaliers et véhicules de descendre dans le lit asséché, il s'étonna de cette réaction : son allié avait été plus anxieux que quiconque de franchir la Huisne. Plus tard, cependant, ses forces revenues, il devait s'en rappeler le regard, l'expression, et y lire à livre ouvert. Richard ne faisait pas de miracles, lui ; Richard choisissait de s'en vanter, d'affirmer que la force de son bras était le seul atout dont il eût besoin, mais cette façade ne trompait pas : Richard était jaloux.

Philippe en prit bonne note. Ce serait là une raison de plus, pour le comte de Poitiers, de se retourner contre lui lorsqu'ils n'auraient plus besoin l'un de l'autre. Il faudrait veiller à ne pas lui laisser l'initiative.

Des espions à la solde d'Henri observaient naturellement l'ennemi, si bien que la nouvelle du miracle arriva au Mans aussi vite que pouvait galoper un cheval. Passant de bouche en bouche,

amplifiée, elle donna bientôt l'impression qu'une spectaculaire intervention céleste, avec coups de tonnerre et explosions lumineuses dignes de l'Ancien Testament, venait de se produire en la faveur du roi des Français.

Le moral des troupes, déjà bien bas, en fut considérablement affecté. Alors qu'on ouvrait les portes de la ville afin de laisser les habitants des faubourgs chercher refuge derrière les murailles, nombre de soldats, de sergents et jusqu'à quelques chevaliers profitèrent de l'occasion pour abandonner ce qu'ils considéraient comme une cause perdue.

L'armée conquérante, elle, déjà grisée de ses victoires précédentes, se sentait désormais invincible. Pas un de ses membres ne croyait possible d'être seulement blessé lors des combats qui s'annonçaient : Dieu était avec eux ; Dieu veillait sur eux.

Les voyant dans cet état d'esprit, Philippe et ses conseillers décidèrent un assaut immédiat, sans attendre l'assemblage des engins de siège. Les remparts étaient si dégarnis qu'une action hardie avait de bonnes chances d'emporter la partie.

Guillaume le Maréchal, le premier, comprit ce qui allait se produire en observant l'armée en marche.

— Il faut fuir, sire ! déclara-t-il à Henri II, qui se tenait à son côté sur le chemin de ronde.

— Fuir ? Il ferait beau voir que je m'enfuie devant mon propre fils ! Et de toute façon, il est trop tard pour cela. Non, Maréchal, il faut combattre et vendre chèrement nos vies, voilà tout. Qu'on incendie les faubourgs ! Cela les retardera toujours d'autant.

Guillaume fit la moue mais ne discuta pas les ordres de son roi. Disposé à mourir, s'il le fallait, il réunit les plus valeureux des chevaliers restés fidèles à Henri et les répartit en plusieurs groupes qu'il envoya aux différentes portes de la ville, avec pour mission de bouter le feu aux constructions situées hors des murailles et de contenir l'ennemi jusqu'à ce que les flammes l'obligent à se retirer. Sur les remparts, armé d'un arc ou d'une arbalète, un chevalier n'était pas plus efficace que n'importe quel soldat. À cheval, l'épée ou la lance à la main, il causait en revanche des ravages parmi les piétons.

Le groupe de Guillaume comprenait une vingtaine d'hommes, parmi lesquels Renaud de Dammartin. Il sortit par la Vieille Porte, au sud de la ville, alors que les assaillants n'en étaient plus qu'à quelques dizaines de toises. S'ils frémirent en voyant se précipiter sur eux cette foule menaçante, hurlante, les preux du roi d'Angleterre n'en laissèrent rien paraître. Tandis que la moitié d'entre eux, munis de torches, s'employaient à parcourir les faubourgs afin d'en incendier les fragiles édifices tout juste évacués, les autres demeurèrent postés devant la porte.

Les chevaliers ennemis eussent-ils surpris cette manœuvre désespérée qu'ils se fussent précipités à leur rencontre, ravis d'en découdre avec de nobles adversaires, mais tout était allé si vite qu'ils restèrent en arrière, laissant à la plèbe le soin de partir à l'assaut des murailles.

Et la plèbe se ruait, enthousiaste, furieuse, aveugle à sa propre vulnérabilité. Pour quelques compagnies de sergents à pied, convenablement équipés, combien de pauvres gens recrutés dans villes et campagnes ! Ceux-là, incapables de supporter les frais colossaux d'un haubert ou d'armes de qualité, n'étaient souvent couverts que d'habits ordinaires, munis d'une faux ou d'un quelconque outil de cultivateur. Les plus chanceux disposaient d'une casaque en cuir et d'un simple chapeau de fer qui ne les protégeaient guère des coups assénés par des adversaires bardés de métal, rompus aux techniques de la guerre.

Pourtant, ils accomplissaient leur devoir : courir sus et mourir. En ce jour où Dieu avait désigné leur roi de son doigt, ils couraient plus vite que jamais – et mouraient comme toujours.

Taillant à gauche, taillant à droite, Guillaume le Maréchal et ses chevaliers fendaient des crânes, tranchaient des membres, semaient la mort parmi ces pitoyables combattants, sans eux-mêmes

recevoir de coup dangereux. Ils ne pouvaient cependant être partout à la fois. Certains des assaillants transportaient des échelles : faisant de leur mieux pour éviter la redoutable cavalerie, ils allaient les dresser contre les murailles, en dépit de la grêle de projectiles qui s'abattait sur eux depuis le haut des remparts. Les premières furent repoussées à la gaffe par les défenseurs, jetant dans le vide les grappes humaines qui s'y accrochaient, mais elles se virent vite redressées, rejointes par d'autres. Tôt ou tard, elles resteraient en place assez longtemps pour permettre à ceux qui les empruntaient de pénétrer dans la ville. La fin, alors, serait proche.

Un facteur jouait toutefois comme prévu en la faveur des assaillis : le feu.

Les maisons des faubourgs, ainsi que celles d'une bonne partie de la ville, mêlaient maçonnerie et charpenterie, techniques de construction romaine et franque. La première concernait surtout les fondations, parfois le rez-de-chaussée, le reste du bâtiment étant en bois. Un bois qui flambait sans se faire prier.

Les torches que Renaud et les autres avaient joyeusement jetées, peu à peu gagnés par une frénésie de destruction, remplissaient leur office. De hautes flammes qu'attisait le vent s'élevaient tout autour du mur d'enceinte, jaillissant des fenêtres, commençant de dévorer les toits, accompagnées d'une fumée noire bouillonnante qui empêchait d'y voir à vingt pas. Si elle gênait le tir des archers du chemin de ronde, elle agressait surtout le nez et les yeux des attaquants, contraints de poser leurs échelles au jugé, d'y monter en pleurant et en toussant, sans deviner avant de se retrouver en chute libre que leur perchoir allait être renversé. La chaleur qui se dégageait des bâtiments, sans cesse croissante, leur roussissait en outre le poil, leur brûlait la peau, devenait intenable.

— Hardi, camarades ! s'exclama Guillaume en constatant de nettes hésitations chez l'ennemi, un début de reflux.

Lui-même et ses compagnons, engoncés dans leurs armures, n'étaient pas plus à l'aise que leurs adversaires, mais la perspective de repousser l'assaut leur donnait la force de se battre avec ardeur. Aucun d'entre eux n'avait seulement été blessé, alors que des cadavres mutilés jonchaient le sol autour de leurs chevaux. Plus tard, il se trouverait des poètes pour vanter leurs prouesses au cours de ce noble fait d'armes.

Le signal de la débandade, dans les troupes françaises, fut donné par l'effondrement d'une échelle sur un haut bâtiment embrasé. Une demi-douzaine de soldats s'y accrochaient encore, certains en ayant presque achevé l'ascension. Vigoureusement repoussée loin de la muraille, elle demeura un instant verticale, semblant se demander dans quel sens elle allait s'écraser, puis, aidée par les gesticulations de ses occupants, elle partit en arrière. Le toit qui brisa sa chute ne la retint pas bien longtemps : miné par le feu, il céda avec les parois qui le soutenaient, dans un craquement gigantesque auquel firent écho les hurlements des malheureux précipités au cœur du brasier. Des flammes plus hautes que les remparts s'échappèrent de la maison éventrée, tandis que de larges débris ardents s'envolaient dans toutes les directions, parfois jusque par-dessus les murailles, tuant net ceux qui avaient le malheur de se trouver sur leur passage.

Aussitôt, comme s'il avait fallu cela pour leur faire admettre que leur tentative était vouée à l'échec, les assaillants furent pris de panique. Rompant le combat, bondissant de leurs échelles, ils s'enfuirent telles autant de bêtes sauvages devant les rabatteurs.

Guillaume brandit son épée et poussa un cri de triomphe qui s'étrangla soudain dans sa gorge. À quelque distance de la Vieille Porte, au premier étage d'un bâtiment presque collé à la muraille, prêt à s'effondrer, quelqu'un agitait les bras. Une femme, apparemment. Par quelle inconscience se trouvait-elle encore là ? Le Maréchal éperonna son cheval sans prendre le temps de se le demander. Ses yeux ne l'avaient pas trompé : c'était bien une femme, une femme âgée, que la fatigue ou la

paralysie avaient empêchée de se réfugier dans la ville et que sa famille avait abandonnée, volontairement ou non. Ses appels désespérés, qui résonnaient au milieu des hurlements et des crépitements, eussent touché un cœur plus endurci que celui de Guillaume.

Alors que ce dernier réfléchissait au meilleur moyen de lui venir en aide, la question devint soudain de peu d'importance : tout un pan de mur s'effondra en un éboulement sonore, tandis que s'élevait un épais nuage de fumée et de poussière. Aveuglé, le chevalier entendit les cris de l'aïeule s'enfler dans l'aigu puis s'éteindre. La fumée âcre qui s'était engagée sous son heaume l'agressa brutalement à la gorge, le suffoquant au point qu'il se crut perdu. Sa monture effrayée, qu'il n'avait plus la présence d'esprit de guider, l'entraînait il ne savait où, droit vers le camp français ou vers un autre brasier. Un réflexe de survie lui fit lâcher épée et bouclier pour porter les mains à sa tête. Dans son affolement, il dut s'y reprendre à deux fois avant d'arracher le heaume qu'il jeta rageusement au loin. Toussant, crachant, mais aspirant désormais de l'air et non de la fumée, il parvint peu à peu à se maîtriser et à calmer son destrier. Un juron de colère et de douleur lui échappa quand il essuya ses yeux noyés de larmes en un geste irréfléchi et s'écorcha le visage de son gantelet métallique.

Lorsqu'enfin la vue lui revint, il se trouva à la fois soulagé et consterné. Soulagé parce que le cheval ne l'avait pas porté trop loin et que la déroute des assaillants se confirmait. Consterné parce que le bâtiment où se trouvait la pauvre vieille s'était en partie effondré de l'autre côté des murailles, générant dans la ville un incendie qui se propageait comme se propagent les incendies, si vite qu'on croirait les flammes animées d'une volonté propre, maléfique. Déjà, il était illusoire d'espérer en venir à bout.

Le Maréchal, les traits figés en un masque dur, galopa vers la porte qu'on venait de rouvrir pour permettre aux chevaliers de rentrer. Cette fois, Henri ne pourrait plus tergiverser : il fallait fuir, sous peine de brûler vif.

Le soir tombait lentement sur le campement, élevé assez loin de la ville pour que les Français ne soient pas incommodés par l'incendie, assez près pour qu'ils aient le plaisir de la voir brûler.

Quand retentit l'alarme, Philippe et Richard se restauraient sous leur tente en la compagnie du connétable de Clermont et de quelques chevaliers. Sachant n'avoir rien à craindre des assiégés, ils avaient troqué leur harnois guerrier contre des habits plus confortables et poussé le luxe jusqu'à prendre un bain. Quoique détendu, le comte de Poitiers demeurait sombre, peu communicatif. Quant au roi, encore éprouvé par ses efforts de la matinée, il lui faudrait une bonne nuit de sommeil pour perdre son teint de craie, son regard halluciné. En conséquence, ce fut une assemblée quasi silencieuse que surprit la soudaine agitation : cris, appels de trompe, cavalcade…

À peine les nobles convives avaient-ils eu le temps de s'étonner du vacarme qu'Aubri Clément faisait irruption sous la tente, très agité.

— Ils évacuent la ville ! s'exclama-t-il. Le roi Henri s'enfuit avec sa suite !

Richard fut sur ses pieds d'un bond, rayonnant.

— Il faut les poursuivre ! clama-t-il. À cheval !

Il empoigna l'épée qui reposait à son côté et la ceignit en se précipitant à l'extérieur.

— Attendez ! le rappela Philippe, alors qu'il sortait. Vous n'êtes pas équipé pour le combat. Laissez donc à nos troupes le soin de la poursuite. De toute façon, même si nous ne le capturons pas, Henri devra capituler.

— Par les dents-Dieu ! Crois-tu que je veuille t'abandonner toute la gloire ? renvoya le comte de Poitiers, oubliant le protocole. Reste ici et grand bien te fasse : moi, j'ai mieux à faire.

Le roi le regarda partir en secouant doucement la tête.

— Qu'il n'aille pas mourir sottement, celui-là, pria-t-il, navré.

— Et qu'il n'aille pas capturer son propre père, ajouta Raoul de Clermont. Si c'est la gloire qu'il recherche, voilà qui ferait singulièrement tache parmi ses exploits.

Philippe, curieux malgré tout, sortit à son tour, juste à temps pour voir Richard arracher son chapeau de fer à un soldat, le poser sur son propre crâne, sauter à cheval et partir au grand galop.

La ville tout entière était la proie des flammes. Par ses portes grandes ouvertes, les habitants affolés, ceux qui avaient survécu, la fuyaient comme ils auraient fui les flammes de l'Enfer. La garnison elle-même désertait son poste, se rendait. Avant que l'aube ne se lève, Le Mans ne serait plus que ruines et cendres fumantes.

Le roi, satisfait, donna l'ordre de ne pas maltraiter les prisonniers, de secourir les blessés, et rentra sous sa tente pour s'allonger. S'il ne prenait pas rapidement du repos, il lui semblait qu'il allait s'effondrer.

Richard, malgré sa hargne et ses efforts, ne captura personne. Monté sur un cheval au harnachement léger qu'il éperonnait sans merci, il eut bientôt distancé sans même s'en rendre compte ceux des chevaliers qui s'étaient lancés aux trousses des fuyards.

Ces derniers, une petite trentaine, filaient de toute la vitesse de leurs coursiers, mais il gagnait du terrain peu à peu. Enflammé, uniquement préoccupé de contrebalancer le coup d'éclat de Philippe par une prouesse guerrière, il ne s'avisa qu'il était seul, presque sans défense, que lorsqu'un des cavaliers qu'il poursuivait se détacha de la troupe pour galoper à sa rencontre, la lance baissée. Quand Richard le reconnut dans la pénombre du crépuscule, à ses armes, à la sûreté de ses gestes, il comprit que seul un miracle le sauverait – et il ne se produirait pas deux miracles le même jour.

Il tira sur ses rênes pour faire volte-face, mais il était déjà trop tard.

— Ne me tuez pas, Maréchal ! hurla-t-il. Ce serait mal : je suis tout désarmé.

Guillaume, sans doute, s'était déjà rendu compte de ce fait et avait lui aussi reconnu son antagoniste. Au dernier moment, il abaissa la lance qui visait la large poitrine du comte de Poitiers et que ce dernier tentait désespérément de détourner.

— Non ! renvoya-t-il, acerbe. Que le Diable vous tue !

Le fer aiguisé s'enfonça profondément dans la gorge du cheval avant que la hampe ne se rompe. L'animal hennit de douleur et s'écroula, entraînant son cavalier dans sa chute. Richard, que n'encombrait aucune armure, roula sur lui-même afin d'amortir le choc et d'éviter de se retrouver sous le destrier, mais il n'en demeura pas moins étendu de tout son long, presque assommé.

Son vainqueur le contempla un instant en silence, conscient de la gravité du geste qu'il venait d'accomplir, de la malédiction qu'il venait de lancer, puis il fit demi-tour et piqua des deux pour rejoindre le roi Henri. Déjà, le galop de leurs autres poursuivants retentissait dans le soir : on ne tarderait pas à prendre soin du jeune Plantagenêt, ce qui ralentirait d'autant la chevauchée et permettrait aux vaincus de s'échapper.

Henri se réfugia d'abord à La Fresnay puis, trahi par ses barons, abandonné de tous, dut gagner Sainte-Suzanne et enfin Chinon. Ce fut là qu'il apprit la chute de Tours et que s'envolèrent ses derniers espoirs. Quand les émissaires du roi de France vinrent lui signifier que ce dernier l'attendrait à Colombiers pour une ultime entrevue, il en fut presque soulagé. Peut-être allait-il pouvoir se reposer, quel que fût le prix à payer.

« Toute l'armée, voyant comme les eaux venaient de décroître miraculeusement, en un moment, arracha les pieux, enleva les tentes, et tous, depuis le plus petit jusqu'au plus grand, suivirent

les traces du roi Quand ils furent ainsi transportés sur l'autre bord avec les armes et les bagages, les eaux du Fleuve revinrent à leur première hauteur. »

Rigord, *Gesta Philippi Augusti*

L'après-midi était largement entamée quand Henri II arriva enfin à Colombiers. Dès qu'il le vit apparaître, flanqué d'une suite peu nombreuse aux premiers rangs de laquelle figuraient Guillaume le Maréchal et Renaud, Philippe comprit qu'il n'avait plus affaire à l'homme qu'il avait connu. Même depuis leur dernière rencontre, à Bonsmoulins, le Plantagenêt avait changé terriblement : amaigri, les traits tirés, les cheveux et la barbe plus gris que roux, il ne semblait se maintenir en selle que par un colossal effort de volonté, et chaque pas de son cheval lui arrachait une grimace. Sa fuite éperdue, après l'incendie du Mans, l'avait vidé de ses dernières forces. Le soleil achevait le travail.

Le roi de France, le comte de Poitiers et l'évêque de Beauvais s'avancèrent à la rencontre des arrivants. Les dents serrées, Henri arrêta sa monture et en descendit. Lorsque son pied toucha le sol, il ne put retenir un petit cri de douleur, sa jambe se déroba sous lui, et il fût tombé si Guillaume, qui s'était précipité, ne l'avait retenu avec fermeté.

— Qu'on apporte une couverture afin que le roi puisse s'asseoir ! ordonna Philippe, pris de pitié. (Se retournant vers son visiteur, il ajouta :) Nous savons bien que vous ne pouvez vous tenir debout, sire…

— Gardez votre couverture et votre commisération ! s'entendit-il répondre. Si vous désiriez me ménager, il fallait m'accorder le délai que je vous demandais. À présent, je suis là : venons-en au fait. Que voulez-vous ?

Le vieux souverain repoussa sans ménagement le Maréchal, qui le soutenait toujours, se campa fièrement, malgré ses jambes tremblantes, et croisa les bras. Son interlocuteur sentait peser sur lui les regards accusateurs, haineux, des Anglais. Seul, celui de Renaud ne le condamnait pas, semblait même chercher le sien, comme pour lui signifier que rien n'avait changé. Le chevalier se réjouissait-il que la fin de la guerre pût les autoriser à redevenir amis ou bien sentait-il tout simplement tourner le vent ? Philippe voulut croire que la première hypothèse était la bonne.

— Eh bien ? lança Henri, hargneux. J'attends vos conditions !

Le jeune roi chassa ses scrupules. Rôles inversés, son aîné n'eût pas agi autrement, et mieux valait en terminer.

— Elles sont simples, sire, déclara-t-il. J'exige que vous vous soumettiez en toutes choses à mon conseil et à ma volonté.

— Soit !

Cette réponse lapidaire stupéfia Français comme Anglais, qui s'attendaient au moins à un âpre marchandage. Le Plantagenêt, décidément, avait perdu sa combativité.

— J'exige, reprit Philippe, que vous cessiez les hostilités contre moi, que vous reconnaissiez ma suzeraineté sur toutes vos possessions continentales et que vous renonciez à vos prétentions sur le comté d'Auvergne.

— Accordé.

— En dédommagement des frais que m'a occasionnés votre révolte, vous verserez au trésor royal une amende de vingt mille marcs d'argent.

La somme était colossale. Pourtant, l'intéressé ne sourcilla pas.

— Accordé.

— Vous reconnaîtrez votre fils, le comte de Poitiers, ici présent, comme votre unique héritier et le ferez couronner dans les plus brefs délais. Vous l'investirez en outre de l'Anjou, du Maine et de la

Touraine.

Henri poussa un long soupir, dont on ne sut trop s'il fallait accuser la douleur ou ces dernières paroles. Quoi qu'il en fût, sans un regard à Richard, qu'il feignait depuis le début d'ignorer, il se reprit vivement et prononça une nouvelle fois ce simple mot :

— Accordé.

— Enfin, vous ferez célébrer son union avec ma sœur, damoiselle Adélaïde, au plus tard quand le comte reviendra de l'expédition que nous prévoyons outre-mer.

Un petit rire sans joie échappa au vieux roi.

— En cela, repartit-il, il me semble vous avoir déjà répondu naguère.

— Les mensonges d'un… commença Richard, le rouge aux joues, en esquissant un pas en avant.

— Apaisez-vous, le retint Philippe, impérieux. Nous sommes ici pour vider nos querelles, non pour en créer de nouvelles. (Il poursuivit à l'adresse d'Henri :) Dois-je en déduire, sire, que vous ne souhaitez discuter aucun des points que je viens d'évoquer ?

— Me laissez-vous le choix ? J'accepte tout ce qu'il vous plaît de m'imposer, et je m'engage par ailleurs derechef à m'embarquer avec vous dès l'année prochaine pour aller délivrer le tombeau de Notre Seigneur. Il est une chose, une seule, que je vous demande comme une grâce et que je désire vous exposer en privé. Ce ne sera pas long.

Sur la requête des deux rois, leurs compagnons s'éloignèrent – certains de mauvaise grâce.

— Sire, reprit alors Henri, contre vous, je n'ai pas de rancœur. Nous étions ennemis, je vous aurais écrasé si je l'avais pu, c'est vous qui m'avez vaincu : voilà qui est dans l'ordre des choses et je ne vous en veux point. En revanche, il est parmi mes vassaux des félons sans l'aide desquels vous n'eussiez pu l'emporter. Je connais certes le plus grand d'entre eux, et il me peine de me rappeler qu'il porte mon nom, mais il en est que j'ignore. Ce que je sollicite de votre clémence, c'est la liste de tous ceux qui m'ont trahi à votre profit. Accordez-moi cela, et je fais serment de prier pour vous tous les jours qu'il me reste à vivre.

Philippe hocha la tête. Quelques prières ne lui nuiraient pas. En outre, il n'avait lui non plus guère de sympathie pour les traîtres, même lorsqu'il en rémunérait lui-même la trahison, et refuser cette ultime grâce à un vieillard désemparé eût été pure cruauté.

— Je me retire dès ce soir à Tours, déclara-t-il. Ladite liste y attendra la personne qu'il vous plaira de l'y envoyer chercher.

— Je vous en remercie sincèrement. Et à présent, je vous prie, produisez les actes que, si je vous connais bien, vous n'avez pas manqué de faire préparer afin que je les signe. Il me tarde, je vous l'avoue, de prendre le chemin du retour pour m'aller reposer.

Tandis qu'Henri signait après Philippe le traité qui le dépouillait d'une moitié de son domaine, Renaud de Dammartin s'approcha de son ami et plia le genou devant lui.

— Pardonnez-moi de m'être battu contre vous, sire, déclara-t-il, avec une humilité peu coutumière. Dieu m'est témoin que je n'ai jamais, personnellement, désiré votre défaite.

— Relevez-vous, lui répondit le roi, magnanime, et sachez que je vous pardonne bien volontiers. Je ne saurais vous en vouloir d'avoir obéi à la volonté de votre père. (Comme Renaud se redressait, Philippe lui donna une accolade fraternelle et lui glissa à l'oreille :) Reviens en France. J'ai en vue la plus charmante des héritières à te faire épouser, si tu promets de m'être fidèle.

Le sourire radieux du jeune chevalier, lorsqu'ils s'écartèrent l'un de l'autre, lui apporta la réponse qu'il attendait.

Immédiatement après avoir paraphé les actes officiels, Henri Plantagenêt remonta à cheval – ou plutôt s'y fit hisser – et repartit par où il était venu. Durant toute l'entrevue, il n'avait pas daigné poser

les yeux sur son fils.

— J'ai consenti à tout ce qu'on a voulu pour obtenir un peu de paix, confia-t-il au Maréchal, en chemin, mais je vous jure bien que si Dieu daigne me guérir du mal qui me ronge, je porterai à nouveau la guerre sur ces terres qui sont miennes, et qu'elles me reviendront.

Guillaume ne répondit pas. Le vieux roi s'illusionnait ; il n'en allait pas de même pour lui.

De retour à la commanderie templière de Ballon, Henri se déclara incapable de chevaucher davantage. Toutefois, il insista pour se faire conduire à Chinon, où on le transporta à bord d'une charrette. Là, on lui ôta ses vêtements, on lava ses pauvres jambes déformées, noircies par la gangrène, le haut de ses cuisses inondé du sang qui coulait de sa fistule, et on l'allongea sur une couche moelleuse.

Il ne devait jamais s'en relever.

Philippe et les siens, eux, s'en retournèrent comme ils l'avaient décidé dans cette ville de Tours qui, la dernière, leur avait résisté et était désormais leur.

Le jeune roi eut l'agréable surprise d'y trouver son épouse et son fils. Isabelle, se languissant en sa longue absence et sachant les combats terminés, était venue en Touraine afin d'être la première à féliciter le vainqueur. Outre le plaisir de le serrer dans ses bras, elle connut celui d'apprendre le prochain retour en grâce de Renaud.

— Je compte le marier à ma cousine Marie de Châtillon, lui confia Philippe. Ainsi, il aura une bonne raison de rester auprès de nous. Puisqu'il ne s'est pas croisé, cela te fera au moins un ami à la cour quand je serai parti pour la Terre Sainte.

Isabelle, à cette évocation, se rembrunit mais s'abstint de tout commentaire : en chrétienne fervente, elle reconnaissait la nécessité de l'expédition ; il ne lui déplaisait pas moins de savoir que son mari allait l'abandonner pour des mois, voire des années, et risquait de ne jamais lui revenir. Il refusait obstinément de l'emmener, disant que la place d'une femme n'était pas sur un champ de bataille. Plus sûrement, il songeait aux scandales, fondés ou non, qu'avait provoqués la reine Aliénor en accompagnant Louis VII outre-mer. Pareille précaution la blessait, car elle se savait incapable d'infidélité, mais chaque fois qu'elle l'avait entrepris sur ce sujet, son époux s'était mis en colère, aussi avait-elle fini par se résigner.

Philippe et Isabelle se retirèrent tôt, ce soir-là, pressés de se retrouver en tête à tête. À peine isolés dans la chambre du château comtal qu'ils s'étaient attribuée, ils se déshabillèrent avec une impatience non feinte et firent l'amour tels de jeunes mariés. Plus ils avançaient en âge, plus ils se connaissaient, et plus leurs étreintes devenaient satisfaisantes, moralement aussi bien que physiquement.

Les sens apaisés, ils demeurèrent enlacés, le bras du roi autour des épaules de la reine, leurs lèvres s'unissant et se séparant encore tour à tour.

— C'est terminé, souffla Philippe. J'ai gagné. Il m'a fallu du temps, mais enfin, j'ai gagné.

— Tu ne crains pas qu'Henri se rebelle à nouveau ?

— Non. Il est exsangue. Tout à l'heure, il a accepté sans même discuter toutes mes exigences. Il ne m'a demandé que la liste des seigneurs qui l'ont trahi.

— Et tu vas la lui remettre ?

— Je le lui ai promis, j'y suis donc contraint, soupira-t-il. Malgré nos différends, j'aurais voulu épargner pareil tourment à un vieillard que je ne hais point : il est sur cette liste un nom qu'il ne s'attend pas à trouver et qui va lui porter un coup terrible.

— Un de ses proches que tu as suborné ? crut deviner Isabelle.

— Un de ses proches, oui, mais je n'y suis pour rien. Celui-là, c'est Richard qui l'a gagné à notre

cause.

— Alors, que t'importe ? (Elle se serra contre lui, lui donna un long baiser amoureux.) Aujourd'hui, la France est vraiment un royaume, et toi, tu es vraiment roi. C'est tout ce qui compte.

Tandis qu'elle lui parcourait de ses lèvres la gorge, le torse, ses doigts descendirent sur le ventre de Philippe qui retrouva aussitôt sa vigueur.

— Aime-moi, murmura-t-elle. Aime-moi, mon roi…

Ils s'aimèrent donc, avant de s'endormir comme des masses. S'aimèrent encore une fois au petit matin, en s'éveillant, tant et si bien que, cette nuit-là, la reine se trouva à nouveau fécondée.

Quand son époux l'apprendrait, quelques semaines plus tard, lui qui craignait toujours pour le petit Louis, à la santé précaire, il croirait la continuation de sa lignée assurée : si son premier fils mourait trop tôt pour ceindre la couronne, le deuxième le suppléerait.

Dès le lendemain de l'entrevue, un émissaire d'Henri II se présenta à Tours pour s'y faire remettre la fameuse liste qu'il s'empressa de porter à son maître.

Ce dernier souffrait le martyre au point de n'avoir pu quitter le lit. Son souffle rauque, oppressé, emplissait la chambre d'un sifflement constant, saccadé. Une odeur d'excréments et de pourriture prenait à la gorge dès qu'on l'approchait, au point que seul, Guillaume le Maréchal avait le courage de rester en permanence auprès de la couche. Ce fut donc à lui qu'on remit la missive. L'ayant décachetée, il la déroula et la présenta à Henri, qui tenta de la déchiffrer avant de la lui rendre d'un geste las.

— Lisez, Maréchal, lisez ! Cette chambre est tellement obscure que je n'y vois goutte.

L'obscurité n'y était pour rien : une chandelle brûlait au chevet du malade, bien assez vive pour qu'il pût lire. Guillaume réprima une grimace : après les jambes, c'étaient les yeux qui désertaient.

Approchant le parchemin de la flamme, il s'apprêta à donner lecture d'une liste qu'il découvrait fort longue. Quand son regard tomba sur la première ligne, toutefois, il lui sembla recevoir un soufflet. Bouche bée, les yeux écarquillés, il demeura muet, ne sachant quel parti adopter.

— Eh bien, qu'attendez-vous ? interrogea Henri. Dites-moi donc qui je dois haïr. La perspective de châtier les traîtres me remettra sur pied plus vite que ne sauraient le faire les ânes bâtés qui me soignent.

Le Maréchal, pourtant, hésitait. Devait-il parler, au risque de porter le coup de grâce ? Ou bien devait-il mentir, lui qui avait le mensonge en horreur ? Finalement, le respect qu'il avait de lui-même et du roi fut le plus fort.

— Sire, dit-il d'une voix cassée, le premier nom qui est inscrit ici est celui du comte Jean, votre fils…

Le Plantagenêt eut un tel sursaut qu'il sembla s'élever d'un pouce au-dessus du lit, avant d'y retomber lourdement.

— Mensonge, balbutia-t-il. Cela n'est pas.

— Hélas, sire, je le voudrais, mais, sur mon honneur, c'est bien ce qui est écrit.

Henri se mordait les lèvres, tandis que des larmes perlaient à ses paupières. Sur les couvertures, ses poings se serrèrent, ses ongles se plantèrent dans ses paumes sans qu'il s'en aperçût.

C'était logique, d'une certaine manière. Le sang d'Aquitaine, le sang d'Aliénor coulait aussi dans les veines de Jean. Ainsi donc, il n'y aurait pas un seul de ses fils qui ne l'eût trahi. Mais celui-là, celui-là qu'il avait aimé plus que tous les autres, il eût voulu croire en sa fidélité. Il eût voulu en emporter une autre image au-delà de la tombe.

— Dois-je poursuivre ? interrogea Guillaume.

— Non, répondit le roi d'une voix blanche. Assez m'en avez dit. Qu'on me laisse, à présent. Je ne

veux plus rien savoir. Rien.

Le Maréchal se mordait les lèvres, lui aussi, non qu'il fût surpris par la duplicité de Jean sans Terre, mais parce que le spectacle de cet être d'exception que terrassait le plus vil des coups lui était intolérable.

— Sire, reprit-il. N'y a-t-il rien que je puisse…

Henri se redressa sur les coudes, défiguré par une douleur qui n'était plus seulement physique.

— Allez, vous dis-je ! lui hurla-t-il au visage.

Son cri s'acheva sur une longue plainte qui semblait venir du plus profond de ses entrailles et les lui déchirer au passage. Tout son corps se tendit violemment, comme tétanisé, puis il retomba en arrière et ne bougea plus. Guillaume, se précipitant, lui souleva la tête, colla l'oreille contre sa bouche. Non : la mort n'avait pas encore frappé, mais elle se rapprochait à grands pas. Sa face décharnée se devinait déjà sous le masque figé par le désespoir du vieux roi.

Le Maréchal se retira et appela les médecins, sachant qu'ils seraient impuissants.

Durant trois jours, Henri retrouva périodiquement sa connaissance pour de courtes périodes, parfois lucide, parfois non. Dans ces moments, il appelait auprès de lui l'un ou l'autre de ses chevaliers, en réclamant souvent qui l'avaient abandonné depuis beau temps mais qu'il croyait pourtant voir et qu'il couvrait, selon les cas, de compliments ou d'injures. Il tempêtait, menaçait ou bien priait, se lamentait, suppliait, voire prononçait des mots sans suite.

Le sixième jour de juillet, s'éveillant en pleine possession de ses facultés mentales, il se fit porter à la chapelle où il communia. À peine l'eut-on ramené sur sa couche qu'il fut pris de frissons, puis de spasmes incontrôlables. On n'eut pas le temps, cette fois, d'aller chercher les médecins : au terme d'une convulsion, il cracha un caillot de sang noir et rendit le dernier soupir. Ce fut Guillaume le Maréchal qui lui ferma les yeux.

La nouvelle de cette mort trouva Richard et Philippe toujours à Tours, en proie à l'euphorie de la victoire. Le premier partit sur l'heure pour Chinon, où il arriva un peu avant le départ du cortège funéraire devant accompagner Henri à sa dernière demeure, au sein de l'abbaye de Fontevrault.

Il y fut accueilli avec la plus grande déférence, y compris par ceux qui, quelques jours plus tôt, lui lançaient des regards haineux ou méprisants et l'appelaient fils indigne, traître à son roi.

Désormais, le roi, c'était lui.

Richard, après avoir trempé les doigts dans le bénitier et fait un rapide signe de croix, s'avança lentement dans la fraîcheur de la chapelle où priaient prêtres et chevaliers. Très digne, le visage fermé, regardant droit devant lui, il gagna le cercueil où reposait son père, revêtu des insignes de la royauté. En dépit de leurs efforts, ceux qui s'étaient chargés d'apprêter le cadavre n'avaient pu effacer l'expression de profonde souffrance qui en déformait les traits. L'arrivant, pourtant, n'en parut guère ému. Les bras le long du corps, sans même donner l'impression de prier, il demeura impassible : on eût dit que ce trépas ne le touchait nullement, qu'il ne se trouvait là que par devoir – et pour recueillir la couronne.

Quoiqu'on n'osât murmurer en sa présence, tous les yeux étaient fixés sur lui, si bien que le tressaillement soudain qui l'agita n'échappa à personne. Une brève crispation tordit ses lèvres, puis il tourna les talons d'un mouvement brusque et quitta la chapelle à grands pas.

Peu après son départ, un prêtre s'approcha du cercueil afin de psalmodier une nouvelle série de prières pour l'âme du défunt. Il n'en articula pas le premier mot : poussant un cri de terreur, il tomba à genoux et se mit à implorer la pitié divine. Chacun se précipita, anxieux de savoir ce qui avait pu provoquer une telle réaction. Un simple coup d'œil dans le cercueil arracha des exclamations surprises ou angoissées aux curieux, qui s'agenouillèrent à leur tour, joignant leurs voix à celle du

prêtre en une terrible cacophonie.

Des narines du cadavre, un peu de sang corrompu s'était échappé, poissant sa moustache, mouillant ses lèvres d'un rouge noirâtre. Or, nul n'ignorait que, parfois, les morts saignaient en présence de leur meurtrier.

Fut-ce cette accusation aussi morbide qu'irréfutable ? Fut-ce qu'il conservait malgré tout, et plus qu'il n'eût voulu l'admettre, de l'affection pour son père ? Fut-ce pure comédie à l'intention des gens simples, ses nouveaux sujets, postés au bord des routes qu'empruntait le cortège funéraire ? Il ne devait jamais le révéler à personne. Quoi qu'il en fût, durant la procession, on vit Richard pleurer à chaudes larmes et se lamenter comme s'il s'était toujours comporté en fils dévoué, affectionné et n'avait pas le moins du monde contribué à la chute du vieux roi.

Après la cérémonie, toutefois, lorsqu'il rentra à Chinon, il avait retrouvé l'entière maîtrise de soi. Un à un, les barons, chevaliers et autres dignitaires demeurés fidèles à Henri se présentèrent devant lui, non sans appréhension. Le moins angoissé n'était pas Guillaume le Maréchal, qui gardait en mémoire l'incident du Mans. Ses amis l'avaient pressé de s'éloigner, de chercher au moins pour un temps refuge à la cour de France, où on l'eût accueilli à bras ouverts. Il avait refusé, détestant l'idée de commettre une lâcheté, encore plus celle d'abandonner son ancien maître avant qu'il fût enterré. Il ne put cependant retenir un frémissement en observant le regard dur que posait sur lui Richard tandis qu'il s'avançait dans la grand-salle du château.

— Maréchal, l'autre jour, vous avez voulu me tuer, déclara le nouveau maître des lieux, sévère, quand il se fut agenouillé. Et vous l'auriez fait si je n'avais détourné votre lance de mon bras.

Guillaume releva la tête, le regardant dans les yeux sans ciller.

— Jamais je n'ai voulu votre mort, sire, répondit-il. Dieu sait que je ne suis plus un jouvenceau, mais je suis encore capable de diriger ma lance où je le désire. J'ai tué votre cheval, c'est vrai, et je ne crois pas avoir mal agi, aussi je ne m'en repens pas.

Un murmure parcourut la noble assemblée. Une telle impudence pouvait valoir à son auteur une sentence de bannissement, au bas mot. Richard demeura muet quelques instants, fixant toujours Guillaume avec rudesse, puis, à la surprise et au soulagement généraux, son visage s'éclaira d'un large sourire.

— Je vous crois, Maréchal, et ne vous garde pas rancune, conclut-il.

Non content de pardonner, il voulut s'attacher les services de cet incomparable guerrier et lui donna en mariage l'héritière que lui avait promise Henri II, faisant ainsi comte de Pembroke un chevalier ne possédant jusqu'alors pour toute fortune que son courage et les prix remportés au cours de ses tournois.

La magnanimité du nouveau roi s'étendit à tous ceux qui avaient fidèlement servi son père : un tel dévouement, en plus d'être admirable, lui serait fort utile une fois détourné à son profit. Dans le même esprit, il ne montra en revanche aucune reconnaissance à ceux qui avaient trahi pour servir sa cause : ils attendaient de grands privilèges, ils ne reçurent rien.

Richard fit une seule exception à cette règle : son frère Jean, qu'il accueillit avec les honneurs et auquel il témoigna toutes les marques d'affection possibles, allant jusqu'à le doter de vastes terres outre-Manche, alors que rien ne l'y obligeait. Semblable en cela à Henri, il aimait ce cadet qu'il avait vu grandir et dont les mauvaises actions lui semblaient motivées par l'amertume, la certitude de ne jamais devenir roi. Il lui serait impossible de le punir, même quand Jean le trahirait ouvertement.

Philippe, en présence de Richard, reçut l'annonce du décès avec dignité, complimenta son hôte dans les limites de la décence et du respect dû au défunt. À peine le nouveau roi eut-il enfourché son

cheval pour gagner Chinon, toutefois, que le Français laissa éclater sa colère. Enfermé dans sa chambre, refusant les visites, les repas, il vitupéra pendant des heures, brisa tout ce qui passait à sa portée, bourra les murs de coups de poings rageurs jusqu'à s'en écorcher les mains.

— Et c'est pour en arriver là que je me suis démené pendant toutes ces années ! hurla-t-il à Isabelle, l'unique personne qu'il admit en sa présence. J'ai intrigué, j'ai dépensé sans compter, je me suis battu pour briser l'empire d'Henri, j'ai réussi, et le voilà reformé ! Par la lance de saint Jacques ! Je hais ces Plantagenêts qui meurent toujours au plus mauvais moment !

De toute la journée, il ne décoléra pas, enrageant d'avoir lui-même apporté à Richard ses fiefs continentaux sur un plateau, sans prévoir que le Cœur de Lion aurait aussi l'Angleterre. Et Philippe pouvait-il les lui disputer sans violer le bon droit ? Après tout, ils étaient alliés.

Le lendemain, calmé, il rentra à Paris réfléchir, prendre conseil et préparer l'avenir. L'immense domaine tout juste reconstitué demeurait fragile. Il convenait de ne pas laisser à son maître le temps de le consolider.

« Au lendemain de sa mort, comme on s'apprêtait à l'enterrer, il [Henri II] reposait vêtu d'une robe à la splendeur royale, coiffé d'une couronne d'or, ganté de fer, un anneau d'or à son doigt, le sceptre à la main, des souliers tressés d'or et les éperons aux pieds, l'épée au côté, le visage découvert. Lorsque ce fait fut rapporté au comte Richard, son fils, ce dernier vint en toute hâte se joindre au cortège. À son arrivée, du sang commença à couler des narines du roi défunt, comme si son esprit avait manifesté son indignation. »

Gesta Henrici II et Ricardi I regum

Philippe et Richard se rencontrèrent pour la première fois, de roi à roi, à la fin juillet, deux jours après que le second eut été investi duc de Normandie, avant même qu'il ne fût couronné en Angleterre. Ceux qui se trouvaient là constatèrent à cette occasion que leur belle amitié, si démonstrative trois semaines plus tôt, se teintait d'une certaine froideur. C'est qu'il n'était plus question de guerroyer de concert, en gais compagnons, mais de négocier. Sur bien des points, les alliés d'hier se retrouvaient concurrents, sinon ennemis, et tout ce que leur entente avait eu de factice éclatait au grand jour.

Philippe, bien entendu, ne pouvait exiger de se voir remettre les terres conquises sur Henri II : il lui fallut se contenter de l'hommage dû au suzerain, de quelques forteresses éparses et d'une somme d'argent qui viendrait s'ajouter aux vingt mille marcs déjà promis par le défunt – piètre récompense, selon lui, des efforts qu'il avait fournis. Quant à la question de Gisors, qui redevenait d'actualité, Richard parvint à la différer jusqu'au retour de Terre Sainte, de même que son union avec Adélaïde.

Partir outre-mer devenait urgent, non seulement pour respecter le vœu solennel formulé des mois auparavant, mais aussi parce que les préparatifs mobiliseraient l'énergie et les deniers du roi d'Angleterre, lequel les eût sinon employés à réorganiser son domaine, si bien qu'Anjou fût redevenu synonyme de danger.

Richard, par bonheur, brûlait de s'embarquer. Cette guerre contre les Sarrasins lui donnerait, il n'en doutait pas, l'occasion de se couvrir de gloire au cours de maintes batailles et de grandioses chevauchées. De tous les témoignages parvenus à ses oreilles, il ressortait que Saladin, quoiqu'Infidèle, n'en était pas moins un chevalier de sa trempe, et il lui tardait de se mesurer à pareil adversaire.

Philippe, pour sa part, modérait son enthousiasme. Certes, sa piété demeurait sans faille, et délivrer le tombeau du Christ lui apparaissait comme une nécessité fondamentale. En outre, s'il ne se préoccupait guère de hauts faits d'armes, il estimait que sa participation active à la défense de la Chrétienté lui vaudrait pour de bon une indulgence divine dont il doutait de moins en moins. Dieu, sûrement, ne refuserait pas le Paradis à un homme qui se battrait au service de son Église.

En dépit de ces bonnes raisons, il regrettait de devoir quitter son royaume, pour le bien duquel il eût pu considérablement œuvrer, surtout en l'absence de Richard.

Mais l'empereur était déjà en route, ainsi que de nombreux seigneurs français. Tergiverser davantage eût été forfaire à l'honneur.

On partirait donc. Durant une dernière entrevue, en un Paris noyé sous les neiges hivernales, les deux rois convinrent de la date du premier avril, que l'un comme l'autre doutaient de pouvoir respecter. C'était cependant un premier pas : tout retard supplémentaire ne serait plus que minime.

Philippe, en particulier, avait une bonne raison de ne pas s'éloigner si tôt : son épouse devait accoucher précisément début avril, et il désirait se trouver auprès d'elle à cette occasion.

Ces réserves ne l'empêchèrent cependant pas de prendre ses dispositions pour le voyage, ni – surtout – de décréter ce que devraient être l'administration et le gouvernement du royaume pendant son absence. Les mesures qu'il prit en cette matière ne laissèrent pas de décontenancer une grande partie de ses proches.

À la toute fin de l'hiver, il réunit un conseil en son palais de la Cité. Conseil bien différent de ceux qui l'avaient précédé durant les premières années du règne.

Le comte de Flandre n'était pas là : il partait pour la Terre Sainte. Le sénéchal Thibaut de Blois, le connétable Raoul de Clermont, le comte de Dreux(5), le comte de Sancerre, le comte de Champagne, le duc de Bourgogne, tout ce que la France comptait de grands vassaux, n'étaient pas là : tous partaient ou étaient déjà partis ; à quoi bon les intéresser à des décisions qu'ils n'eussent su mettre en pratique ?

Baudouin de Hainaut ne partait pas, mais il n'était pas là non plus. Il ne s'agissait pas d'un hasard.

Des grands du royaume, seuls avaient été conviés la reine mère et l'archevêque Guillaume aux Blanches Mains. Dès leur arrivée dans la salle du conseil, ils contemplèrent avec surprise et réprobation ceux qui s'y trouvaient déjà, plus ponctuels qu'eux.

Passait pour le vieux chambellan Gautier, qui assistait le roi actuel comme il avait assisté le précédent dans ses tâches administratives. Bien qu'il eût été récompensé de ses services par nombre de propriétés et de dons monétaires, cet homme efficace élevait rarement la voix et, conscient de son rang, ne cherchait pas à rivaliser en splendeur avec les nobles. En conséquence, on s'était habitué à le voir participer aux conseils depuis plusieurs décennies. Il faisait pour ainsi dire partie des meubles.

Passait aussi que fût assis là le frère Bernard de Vincennes, qu'on apercevait de loin en loin au palais et pour la sainteté duquel on éprouvait le plus grand respect. Passait encore que fût invité Guillaume de Garlande : s'il n'appartenait pas aux familles les plus prestigieuses, il descendait d'un sénéchal royal, était lui-même chevalier et s'était distingué, l'épée à la main, lors des dernières campagnes. On le savait au demeurant de bon conseil ; ses attributions dépassaient depuis beau temps les questions militaires.

Ce qui ne passait pas, absolument pas, c'était la place de choix occupée à la table par deux inconnus que leur allure et leurs vêtements désignaient comme de simples bourgeois. Ceux-là, ni Guillaume ni Adèle ne les avaient jamais vus à la cour – ou bien ne les avaient pas remarqués car ils ne les estimaient pas dignes de leur attention.

— Sommes-nous tous là ? interrogea Philippe lorsque sa mère et son oncle se furent installés. (Gautier inclinant la tête, il poursuivit :) Je vous ai réunis en ce jour pour vous faire part des décisions que j'ai prises quant au gouvernement de la France pendant mon absence.

Ce préambule s'adressait uniquement à l'archevêque et à la reine mère, seuls membres de l'assistance à ne pas encore connaître lesdites décisions, car seuls à n'avoir pas été consultés pour leur élaboration – ce qu'ils ignoraient.

— La régence, selon l'usage en pareil cas, doit être assurée par les plus hauts personnages de la cour, continua le roi. C'est pourquoi j'ai choisi de vous la confier, à vous, ma mère, et à vous, mon oncle, qui savez en quelle estime je tiens vos facultés de réflexion et de décision.

— C'est grand honneur pour nous, mon fils, déclara Adèle, sur un ton laissant penser qu'au contraire, on ne leur accordait que leur dû. Nous saurons nous en montrer dignes.

Guillaume aux Blanches Mains se contenta de remercier d'un signe de tête. Plus intuitif que sa sœur, il sentait que Philippe n'en avait pas terminé et il attendait la suite. Qui se révéla conforme à ses craintes :

— Néanmoins, afin de vous décharger en partie du travail immense qui pèsera sur vos épaules, j'ai prévu de vous associer un certain nombre d'auxiliaires pour des tâches bien précises. En ce qui concerne l'administration des provinces, notamment, j'ai nommé des baillis qui contrôleront le travail de nos prévôts et rendront justice si besoin est. Trois fois par an, durant la cour de justice que vous voudrez bien tenir, ces baillis vous communiqueront les résultats de leurs travaux, et vous aurez soin de me les faire parvenir en Terre Sainte, ainsi qu'un état complet des affaires du royaume. Si je suis contraint de m'absenter pour le service de Notre Seigneur, je n'entends pas me désintéresser de ma

principale mission, veiller sur la France, et vous expédierai périodiquement de nouvelles instructions si je le juge utile.

— Tout cela est bel et bon, mon fils, approuva Adèle, et je ne nie pas que les prévôts, toujours sensibles à l'appât du gain, aient besoin d'être surveillés, mais *quid* de vos baillis ? Qui les surveillera, eux ?

— Ces hommes ont été soigneusement choisis par mes soins, avec l'aide de messire Gautier et de messire Guillaume de Garlande, parmi les plus honnêtes de nos sujets.

— J'entends bien, continua la reine mère, mais vous savez comme moi que les meilleures dispositions peuvent s'envoler avec l'ivresse du pouvoir. Et s'ils volaient le trésor, n'aurions-nous pas licence de les démettre de leurs fonctions ?

— Je réglerai les éventuels cas de forfaiture à mon retour, trancha Philippe. Dans l'intervalle, je vous donne permission de démettre un bailli s'il se rend coupable de meurtre, de rapt ou de trahison, rien de plus. (Ignorant la moue renfrognée d'Adèle, il continua :) Quant aux affaires de Paris, il m'a semblé bon d'en confier la responsabilité à des gens pour qui le maniement des chiffres n'a plus de secret, puisqu'ils en font profession. Elles seront donc supervisées par un conseil de bourgeois parisiens, au nombre de six, banquiers ou négociants, que représente aujourd'hui messire Evrouin le Changeur. Messire Pierre le Maréchal, ici présent, assistera ce conseil de ses avis en matière juridique.

Les deux bourgeois saluèrent poliment. Evrouin, rouge et replet, portait sur toute sa personne les signes de l'opulence, sinon ceux de la noblesse. Le juriste Pierre était un petit homme vêtu de gris, à la mine austère.

— Pardonnez-moi, mon neveu, intervint l'archevêque. Je sais qu'il est vain de discuter vos décisions, mais je me demande tout de même s'il est bon de confier des fonctions aussi importantes à…

Il s'interrompit, gêné, ne voyant pas comment dire le fond de sa pensée sans se montrer injurieux. Philippe, peu désireux de susciter une dispute, ne le laissa pas s'enferrer.

— Rassurez-vous, monseigneur, messire Gautier et messire Guillaume, qui ont eu bien souvent affaire à ces messieurs par le passé, n'ont eu qu'à se louer de leur compétence et de leur probité. Si l'un d'eux, toutefois, venait à décevoir nos attentes ou à trépasser, le même Gautier et le même Guillaume, dont la sûreté du jugement nous est bien connue, seraient chargés de lui trouver un remplaçant.

Il avait longuement mûri ce projet. Si la coutume lui imposait de confier la régence aux grands, il n'en connaissait que trop le goût du pouvoir et du luxe, dont les Champenois n'étaient pas les moins affligés. Faire mine de se fier à eux tout en leur liant les mains constituait une manœuvre dont il n'était pas peu fier.

Le sourire épanoui sur les lèvres des deux bourgeois n'avait d'égale que la moue d'Adèle et de son frère. Lesquels n'étaient cependant pas au bout de leurs surprises. Philippe reprit un instant son souffle, puis porta le coup le plus difficile à encaisser.

— Eu égard à l'expérience du conseil parisien en matière de comptes, j'ai décidé en outre de lui confier les rênes du trésor.

— Le trésor ? s'exclama la reine mère, outrée. Ah, non, cette fois, mon fils, vous allez trop loin, croyez m'en. Voulez-vous donc laisser la canaille dilapider votre or et retrouver les caisses vides à votre retour ?

S'ils firent à leur tour la moue devant l'insulte enfin lâchée, Evrouin et Pierre ne prononcèrent pas une parole pour se défendre. Ce ne fut d'ailleurs pas nécessaire.

— Les six personnes que nous avons choisies, madame, sont certes issues d'un milieu modeste mais disposent désormais de fortunes supérieures à celle de bien des grands seigneurs, dit le roi sur un ton signifiant qu'il n'admettrait nulle réplique. Vous me ferez la grâce de croire qu'elles ne se sont pas enrichies en dilapidant l'or. (Constatant qu'Adèle, furieuse mais matée, ne cherchait plus à argumenter, il continua d'une voix plus calme :) Il ne leur sera de toute façon pas loisible de puiser à leur gré dans le trésor royal : chacune d'elle possédera une clef des coffres, et leurs décisions devront être prises collectivement, avec l'aval de messire Gautier ou de messire Guillaume. Elles vous seront d'ailleurs dûment rapportées, afin que vous me les transmettiez. Les coffres eux-mêmes seront confiés à la garde des chevaliers du Temple, et vous conviendrez qu'ils ne sauraient se trouver en de meilleures mains.

À cela, il n'était pas de réplique possible : les Templiers jouissaient d'un prestige à nul autre pareil.

Philippe promena son regard sur les conseillers, semblant les défier d'ajouter quelque chose. Ni à l'archevêque ni à la reine mère, l'envie n'en manquait, mais ils se tinrent néanmoins cois. Satisfait, il reprit la parole :

— Pour en finir avec les questions financières, j'ajoute qu'il ne sera levé aucun impôt nouveau, que ce soit sur le peuple ou sur l'Église, avant mon retour. Voire, si je devais laisser la vie en Terre Sainte, avant la majorité de mon fils Louis.

Guillaume aux Blanches Mains eut un petit mouvement de tête agacé prouvant que cette nouvelle mesure ne possédait pas non plus sa faveur. Il s'abstint toutefois de formuler des réserves qu'il savait inutiles. Quant à Adèle, ses lèvres pincées, ses yeux baissés laissaient clairement entendre qu'elle n'ouvrirait plus la bouche.

— Encore une chose, et qui vous concerne particulièrement, mon oncle, ajouta Philippe. Vous aurez bien entendu entière autorité pour régler les questions religieuses, temporelles ou spirituelles, qui pourraient agiter le royaume. Je vous demande cependant de prendre en ces occasions le conseil du frère Bernard et de ne rien faire que vous ne soyez tous deux en parfait accord.

Il n'imposait pas à la légère cette collaboration : en associant l'ermite aux décisions importantes, il s'assurait que l'Église demeurât au service de Dieu et non à celui des nobles. Le mysticisme de Bernard, que le roi jugeait un peu exacerbé, serait toutefois tempéré par le bon sens de l'archevêque.

Ce dernier eut un geste de la main pour signifier qu'il ne voyait pas d'objection à la chose. Le frère de Vincennes, lui, ne leva pas même les yeux du chapelet qu'il égrenait depuis le début du conseil. Sans doute il avait tout entendu, tout pesé, mais ne voyait pas la nécessité de s'exprimer.

— À présent, si vous le voulez bien, reprit le roi, examinons ce qui devra être accompli si, Dieu m'en garde, je ne devais jamais revoir la terre de France.

Sachant que nul n'y trouverait rien à redire, il exposa une série de mesures visant toutes à préserver les dispositions courantes jusqu'à la majorité du prince Louis.

Lorsqu'il eut terminé, Philippe s'autorisa un sourire : cette fois, nul ne s'était tenu derrière lui, nul n'avait parlé à sa place, et ses décisions ne seraient pas contestées.

Son vieux maître Robert Clément, au Paradis, devait être fier de lui.

Le drame se produisit à la mi-mars.

Conscient qu'il n'aurait plus, de très longtemps, l'occasion de goûter ces plaisirs simples, Philippe profita d'un des premiers beaux jours pour chasser en compagnie de Renaud et de quelques chevaliers. Son ami, marié depuis peu à Marie de Châtillon, était redevenu aussi proche de lui qu'il l'avait souhaité. Leur complicité enfantine renaissait, intacte, et ils passaient ensemble l'essentiel des

loisirs que s'accordait le roi.

— Sais-tu que la comtesse Ide de Boulogne est veuve ? interrogea brusquement Philippe, ce jour-là, alors qu'ils se restauraient en pleine forêt, seul à seul, après avoir forcé un cerf de bonne taille.

— En vérité, il faudrait être sourd pour l'ignorer, répondit Renaud avec bonne humeur. Dans les cours d'amour, il n'est question que de ses frasques. Il semble que son veuvage ne lui pèse guère et qu'elle s'en console avec qui lui plaît.

— Eh bien, si je puis te parler sans détour, il me plairait, à moi, que tu lui plaises…

Le jeune chevalier ouvrit de grands yeux. Avec sa mine altière, son beau visage, sa chevelure et sa barbe blondes, ses belles manières rehaussées d'un soupçon de brutalité virile, il ne manquait pas d'admiratrices et s'offrait parfois la joie de contenter l'une ou l'autre en l'absence de son époux. Le tour que prenait la conversation, toutefois, le stupéfiait proprement.

— Quoi ? lança-t-il. Que je devienne son amant ? Philippe secoua la tête, un demi-sourire aux lèvres.

— Son amant, non. Plus que cela.

Renaud s'esclaffa.

— Son mari ? Tu ne cesseras jamais de m'étonner. Tu viens de me marier à ta cousine, et voilà que tu voudrais me voir en épouser une autre !

— Aimes-tu Marie ? T'aime-t-elle ?

Il haussa les épaules.

— Elle est charmante. Nous avons des rapports très courtois, mais il n'est guère question d'amour, non.

— En ce cas, elle ne protestera pas si je lui trouve un autre parti. Il n'y aura qu'à plaider la non-consommation. Mon oncle prononcera l'annulation.

— Mais enfin, quelle est cette nouvelle lubie ? s'exclama Renaud. Vas-tu t'expliquer ?

— C'est fort simple, répondit Philippe. Le comté de Boulogne dépend théoriquement de ma couronne, mais depuis la mort du comte, c'est mon parrain de Flandre qui l'administre, puisqu'il est le tuteur d'Ide. Je sais qu'il envisage de la remarier à Raoul, le fils du comte de Guines, ce qui ne fait pas mon affaire.

— Tu préférerais qu'elle épouse un de tes fidèles, c'est ça ?

— On ne peut rien te cacher, admit le roi. Cette perspective te déplairait-elle ?

Son ami n'eut pas besoin de réfléchir bien longtemps : Marie de Châtillon, petite fille du vieux Robert de Dreux, était de sang royal mais n'avait guère de dot ; le comté de Boulogne, en revanche, était un des plus riches du royaume. Il disposait en outre d'un port de grande capacité, tourné vers l'Angleterre, ce qui n'était sûrement pas étranger à l'intérêt que lui portait Philippe.

— Mais le comte de Flandre donnera-t-il son accord ? s'interrogea Renaud.

— Commence par te faire aimer d'Ide. Mon parrain lui porte une grande affection, dit-on. Il n'ira pas contre ses vœux.

Cette supposition se révélerait fausse. Philippe d'Alsace, flairant la manœuvre, refuserait bel et bien son accord. Cependant, il entreprendrait peu après le voyage outre-mer, laissant à Renaud tout loisir de poursuivre sa cour avec tous les moyens qui lui sembleraient bons. Selon le roi, installer un homme sûr à la tête d'un fief aussi puissant valait bien une petite entorse à la loi.

Il s'agissait là d'une regrettable erreur d'appréciation, mais il ne s'en aviserait que bien plus tard : ce jour-là, ce fut fort satisfait de la machination qu'il reprit le chemin de Paris.

Lorsqu'il arriva au palais, à la nuit tombée, la mine basse de tous ceux qu'il croisa lui apprit que quelque catastrophe s'était produite en son absence. Ce fut Adèle qui vint à sa rencontre pour l'en

avertir, dissimulant si mal son contentement sous un masque d'affliction qu'il se retint à grand peine de la frapper.

La reine Isabelle, vers la midi, avait fait une mauvaise chute dans la grand-salle. Sous le choc, presque à terme, elle avait aussitôt été prise des douleurs de l'enfantement et avait donné le jour à des jumeaux. Sa constitution fragile, hélas, n'avait pas supporté l'épreuve : elle avait rendu le dernier soupir juste après l'accouchement, suivie dans la mort par les trop chétifs nouveau-nés.

Philippe, refusant de croire à cette nouvelle, se précipita aussitôt au chevet de son épouse, mais force lui fut de se rendre à l'évidence. Pâle, encore échevelée, défigurée, celle qu'il en était venu à aimer après tant de vicissitudes l'avait bel et bien quitté à jamais. Elle n'avait pas vingt ans.

Il ne put que lui donner un dernier baiser, la pleurer de tout son cœur et la faire inhumer en grande pompe à Notre Dame de Paris en se reprochant amèrement de n'avoir pas été auprès d'elle à l'heure où elle avait eu besoin de lui : peut-être eût-il pu la sauver, peut-être non, mais il n'avait en tout cas pas le pouvoir de la ressusciter.

Ce remords devait le poursuivre de longues années.

Il n'eut cependant guère loisir de laisser libre cours à son chagrin ni à son dépit d'avoir perdu deux héritiers potentiels : toutes les dispositions étaient désormais prises, tous les motifs de retard éliminés ; il fallait partir.

Le jour de la saint Jean-Baptiste, ayant fait ses adieux à ses proches et à sa chère ville de Paris – déjà partiellement entourée, sur la rive droite de la Seine, par l'enceinte qu'il avait chargé les bourgeois d'ériger en prévision d'éventuels assauts venus du nord –, il se rendit à l'abbaye de Saint-Denis. Là, selon la coutume, l'abbé lui remit l'oriflamme brodée de croix d'or qui demeurait en temps de paix suspendue au-dessus du maître-autel. Lorsqu'il se fut prosterné et eut prié tout son saoul pour la réussite de l'entreprise, Philippe se releva le visage inondé de larmes afin d'aller prendre le bâton de pèlerin des mains de son oncle Guillaume aux Blanches Mains. Il pleurait d'émotion, bien sûr, transporté à l'idée d'accomplir enfin sa noble quête. Il pleurait, aussi, d'angoisse – non d'échouer à reconquérir le tombeau du Christ, car il croyait que la volonté divine y pourvoirait, mais d'abandonner sa terre à la haine ou à la convoitise de certains. Il pleurait, enfin et peut-être surtout, de douleur. Une dernière fois, il pleurait Isabelle, dont la pensée ne l'accompagnerait pas au-delà des mers, dont le désir ne le pousserait pas à revenir au plus vite. Dont l'amour inconditionnel, plus jamais, ne l'inspirerait ni ne le fortifierait.

Puis il sécha ses larmes. Suivi par plus de six cents chevaliers et plus de mille écuyers issus du seul domaine royal, il partit pour Vézelay.

Là, le jour de la fête de saint Martin le Bouillant, il rencontra la troupe de Richard Plantagenêt, elle aussi prête à accomplir la volonté divine. Sans attendre, les deux rois se mirent en route vers le sud, suivant la vallée du Rhône.

Ce que les siècles futurs nommeraient la Troisième Croisade avait commencé.

« Dieus est assis en son saint hiretage,
Or i parra con cil le secourront
Cui il jeta de la prison ombrage,
Quant il fu mors en la crois que Turc ont.
Sachiez cil sunt trop honi qui n'iront,
s'il n'ont poverté, u vieillece, u malage,
Et cil qui saun et jœne et riche sunt
ne pueent pas demorer sanz hontage. »

(Dieu est assiégé en son saint héritage. Voici l'heure où l'on verra comment le secourront ceux qu'il a retirés de la prison ténébreuse, quand il mourut sur cette croix que les Turcs ont prise. Sachez que ceux qui ne partiront pas sont honnis, si pauvreté, vieillesse ou maladie ne les retient ; et ceux qui sont sains, jeunes et riches ne peuvent pas rester sans honte.)

Conon de Béthune

Deuxième partie
LA MÉTAMORPHOSE

« Jérusalem se plaint et li païs
U Dalmediex souffri mort bonement
Que deça mer a poi de ses amis
Ki de secors li facent mais nient. [...]
Car ki pour Dieu prend le crois purement,
Il le renie au jor que il le rent,
Et com Judas faura a Paradis. »

(Jérusalem se plaint, et le pays où le Seigneur en sa bonté souffrit la mort, se plaint que Dieu n'ait plus de ce côté de la mer que peu de ses amis pour lui faire le moindre secours. [...] Car celui qui, d'un cœur pur, prend la croix pour Dieu, il le renie au jour où il la rend, et, comme Judas, il perdra Paradis.)

Huon de Saint-Quentin

I

L'ennemi, ce n'était plus l'Anjou. L'Anjou s'étendait bien loin des murailles d'Acre, et son maître, alors quasi agonisant sous une tente, se posait en allié – de circonstance, contrariant, imprévisible, valant parfois deux adversaires, mais précieux par son courage et celui qu'il inspirait aux siens.

L'ennemi, ce n'était pas la garnison de la ville postée sur les remparts, ni même Saladin, dont l'armée guettait le campement des Francs depuis les collines voisines, les tells. La pierre d'Orient, l'acier d'Orient n'étaient pas plus solides que ceux d'Occident. Le sang des Infidèles avait la même couleur que celui des Chrétiens et il coulait aussi aisément. De tout cela, on eût pu s'accommoder.

L'ennemi, le véritable ennemi, c'était la faim. La soif qu'on étanchait avec de l'eau corrompue. C'était le soleil. La chaleur. C'était la mort en personne, qu'on voyait gésir ici et là, et là encore, qu'on inhalait à chaque inspiration, qu'on logeait en soi des heures, des jours ou des semaines en priant qu'elle oublie de réclamer son dû. Non pas la mort prédatrice, portée par une flèche ou par le feu grégeois, mais la mort charognarde, la mort qui se nourrissait des morts, d'elle-même.

Philippe, à l'abri d'un mantelet si léger qu'il n'était pas muni de roues, rechargeait son arbalète. Courbé, le pied droit passé dans l'étrier fixé au bout de l'arme, afin de la maintenir dressée, il engagea la corde dans le crochet pendu à sa ceinture par une solide courroie puis, se redressant, l'amena jusqu'à l'encoche de la noix qui la conserva dès lors tendue. La manœuvre l'avait contraint à se découvrir de la tête et des épaules, aussi s'accroupit-il sans tarder : il avait trop vu d'archers ou d'arbalétriers abattus comme des rats pour avoir négligé cette précaution.

De fait, à peine se fut-il baissé, qu'une flèche passa juste au-dessus de lui pour aller se ficher dans le sol. Deux autres frappèrent le mantelet déjà criblé de traits. Un troisième impact, plus violent, s'accompagna d'un craquement de bois fendu, tandis qu'un carreau ayant trouvé la jonction de deux claies transperçait la mince barrière et, sa force enfin épuisée, y demeurait planté. Philippe, qui l'avait vu s'arrêter à un pouce de son visage, le brisa d'un coup de poing rageur, derrière le long fer à tête conique, avant de délester la trousse fixée sur sa hanche d'un de ses propres carreaux qu'il glissa dans l'encoche de son arbalète.

Jamais il ne comprendrait pourquoi le pape avait interdit aux Chrétiens l'emploi de cette arme contre d'autres Chrétiens. Certes, elle était meurtrière, malgré sa lenteur de maniement, mais le but de toute arme n'était-il pas de tuer ? Certes, elle frappait à distance, mais n'était-ce pas aussi le cas de l'arc ou de la fronde ? Et souffrait-on plus d'avoir la poitrine percée par un carreau que le crâne brisé par une masse, le col tranché par une épée ? Selon lui, si l'on acceptait de faire la guerre, c'était pour obtenir la victoire ; dès lors, tous les moyens étaient bons. En dépit de l'interdiction papale, d'ailleurs, le roi d'Angleterre et lui entretenaient des corps d'arbalétriers, même lorsqu'ils ne se battaient pas contre des Infidèles.

Avant de tirer, Philippe regarda brièvement autour de lui. Les troupes – dont il était l'unique commandant en chef depuis que Richard, trois jours plus tôt, s'était effondré, frappé par une épidémie décimant les Francs – donnaient l'assaut sans ménager leur peine.

Dissimulés comme lui derrière un mantelet, assemblage de planches ou de rondins emmanché d'une barre oblique qui le maintenait vertical et permettait de le déplacer aisément pour échapper aux pierres que projetaient les petites catapultes des remparts, plusieurs centaines de soldats décochaient des traits vers les défenseurs massés sur les créneaux, moins dans l'espoir de les atteindre que pour les empêcher d'arroser de leurs propres projectiles les engins de siège approchant de la muraille.

Philippe, dès son arrivée à Acre, près de deux mois auparavant, avait fait construire nombre de machines. Les premières achevées, de classiques pierrières fonctionnant grâce à un système de ressorts et de cordes bridées, projetaient jour et nuit de gros blocs de pierre sur les tours et les courtines de la ville. S'y étaient joints des mangonneaux et trébuchets à contrepoids, plus efficaces mais d'un emploi délicat, dont le maniement exigeait la présence d'un habile ingénieur, faute de quoi les rochers que renfermaient leurs frondes risquaient fort d'écraser leurs servants. Dans les premiers temps, Philippe lui-même en avait commandé la manœuvre, qu'il connaissait bien pour l'avoir maintes fois expérimentée durant sa guerre contre Henri II.

Ce jour-là, seuls les trébuchets étaient en batterie, car ils permettaient de pilonner la ville par-dessus les murailles, sans crainte de toucher les assiégeants.

D'autres engins, cependant, avançaient vers l'enceinte ou s'activaient déjà à son pied.

Le plus impressionnant était un gigantesque beffroi, une tour mobile de quatre étages, l'un en bois, les autres en métaux divers, du haut duquel les archers dominaient le chemin de ronde. Quand on pourrait l'en approcher vraiment, il permettrait aussi aux Chrétiens d'y prendre pied. Pour l'heure, il demeurait à distance raisonnable de la ville, car sa taille et son aspect redoutable en faisaient la cible privilégiée des balistes et pierrières en action sur les remparts : à plusieurs reprises, déjà, des flèches aussi longues que des lances l'avaient transpercé, affaiblissant sa structure, embrochant les soldats qu'il abritait.

Cachés dans des chats – longues carapaces montées sur roues, treillis en bois recouvert de peaux et d'argile –, les sapeurs creusaient, poursuivant le double but d'atteindre les fondations de l'enceinte pour les miner et de combler grâce à la terre rouge ainsi extraite le fossé qui s'étendait au nord et à l'est de la cité. À l'ouest et au sud, la mer suffisait à garantir les assiégés d'une attaque. Ce fossé, d'ailleurs, se voyait garni de tout ce qu'on pouvait y jeter, jusqu'à des cadavres animaux ou humains, nombre de Francs ayant demandé comme un honneur de continuer à servir ainsi le Christ après leur mort. Il s'en échappait donc de puissants remugles de charnier qui emplissaient l'air de leurs miasmes.

Sur la droite de Philippe, en un point tout proche de la « tour maudite », pièce angulaire des murs située au nord-est, à l'intersection de la ville proprement dite et du faubourg de Montmusard, la tranchée avait été assez remblayée pour autoriser, sur un plancher de fortune, l'approche d'un bélier. Lui aussi protégé par une charpente garnie de peaux, sous laquelle il était suspendu en équilibre par des chaînes, ce dernier consistait en un grand mât de navire à l'extrémité emboutie d'une puissante tête métallique. À l'autre bout, pendaient des cordes qu'empoignait une douzaine d'hommes afin de lui imprimer un mouvement de balancier jusqu'à ce que la tête ferrée vînt frapper la courtine avec des détonations assourdissantes, noyant les ahanements des soldats. On entendait l'évêque de Beauvais, qui les commandait, leur crier ordres et encouragements entre les coups, sacrer comme un païen.

L'épaisse muraille, pour le moment, tenait bon. Elle tiendrait encore des heures. Des jours, peut-être. Mais un vieux principe voulait qu'à force de taper sur quelque chose, on finît par le briser.

Philippe releva les yeux. À la verticale du bélier, parmi les ruines des hourds détruits par les pierrières, deux Mamelouks se dressaient au-dessus des créneaux, soulevant une grande jarre fumante qu'ils s'apprêtaient à jeter sur les assaillants. Sans se poser de question, le roi pointa son arbalète et en relâcha le carreau. Un des Arabes, touché en pleine poitrine, tomba en arrière, tandis que son camarade, atteint par les flèches de plusieurs archers, basculait par-dessus la muraille et plongeait au sein du fossé dans une gerbe d'éclaboussures.

La parade arrivait trop tard : lâchée plutôt que projetée, la jarre ne s'abattit pas sur le toit de peau, là où elle eût causé le plus de dégâts, mais frappa néanmoins le bélier lui-même alors qu'on le

précipitait une nouvelle fois vers la paroi. Elle vola en éclats, répandant son redoutable contenu dans un jaillissement flamboyant. Le feu grégeois, que l'eau était impuissante à éteindre, se répandit sur le mât, entre son fer et la carapace protégeant ses servants. Eux, emportés par son mouvement, ne purent l'empêcher de reculer et de pénétrer sous leur abri, auquel l'incendie se communiqua instantanément.

— En arrière ! hurla l'évêque de Beauvais, comme s'élevait une infecte puanteur de poils et de cuir brûlés qu'accompagnait une fumée noire épaisse.

Ses hommes lâchèrent les cordes du bélier pour manœuvrer les cabestans grâce auxquels se mouvait la lourde structure, qu'ils entreprirent d'éloigner de la muraille. Sans attendre, l'évêque lui-même empoigna une pelle et se découvrit pour jeter de la terre sur le brasier au mépris des traits qui s'abattaient autour de lui.

Philippe, à pleins poumons, donna l'ordre aux archers de couvrir son bouillant cousin par un tir nourri en direction du chemin de ronde, tandis que lui-même rechargeait son arbalète. À peine le bélier eut-il suffisamment reculé pour éviter de recevoir un nouveau projectile incendiaire que ses servants en sautaient, eux aussi armés de pelles, et imitaient l'évêque. Des chevaliers, se pressant autour d'eux, leur firent un rempart de hauts boucliers – parmi ceux-là le propre frère du prélat, Robert de Dreux, le maréchal Aubri Clément, Thibaut de Blois et le jeune Henri de Champagne.

En dépit de cette précaution et de l'averse de projectiles qui visaient les remparts, aussi bien depuis le sol que du sommet du beffroi, un des combattants du feu s'écroula, un carreau fiché entre les omoplates. Un autre, touché à la jambe, s'abattit sur le sol où il demeura à se tordre en hurlant. Quand les flammes s'éteignirent enfin, étouffées par la terre, une demi-douzaine de Francs gisaient autour du bélier, morts ou grièvement blessés – ce qui, dans l'atmosphère insalubre du siège, revenait souvent au même à plus ou moins court terme.

L'engin, cependant, n'avait pas trop souffert : le mât était à peine noirci ; il serait aisé de reconstituer les portions détruites de la carapace qui l'entourait.

— Sire, prenez garde ! hurla soudain Thibaut de Blois, la main tendue vers le ciel.

Philippe leva la tête juste à temps pour voir s'abattre un des énormes quartiers de roche que tirait par-dessus la tête des défenseurs un trébuchet en batterie à l'intérieur de la ville. Sans prendre le temps de déplacer son mantelet, il se jeta de côté et roula sur lui-même maladroitement, entravé par son haubert.

Un brusque courant d'air le fouetta. L'instant d'après, un choc violent dont il perçut les vibrations dans sa chair annonçait l'impact, assorti d'un épouvantable vacarme de bois brisé. Le bloc s'était abattu à l'endroit exact occupé par le roi quand Thibaut l'avait alerté, faisant voler en éclats son fragile mantelet, ce qui le laissait à la merci des archers ennemis. Déjà, pourtant, ses chevaliers se pressaient autour de lui pour le garder du péril.

— Soyez remercié, mon oncle, dit-il, haletant, alors que les flèches pleuvaient sur eux. Sans vous, la France n'avait plus de souverain.

À sa grande surprise, nulle réponse ne lui parvint : le comte de Blois n'était pas de ceux qui perdent une occasion de s'exprimer, fût-ce en des circonstances peu propices aux longs discours. La raison de son mutisme devint évidente lorsqu'il tomba à genoux puis s'effondra tout à fait, un carreau d'arbalète profondément enfoncé dans la gorge, juste au-dessus du haubert. La plupart des chevaliers, lorsqu'ils ne prévoyaient pas de se battre au corps à corps, ne protégeaient leur tête que d'un casque ouvert, voire d'un simple chapeau de fer, le heaume étant par trop inconfortable.

Thibaut, à qui sa corpulence rendait particulièrement pénible le climat de Palestine, ne faisait pas exception à la règle.

Comme Philippe s'agenouillait auprès de lui, sachant qu'il était déjà trop tard, il voulut parler,

s'en révéla incapable, esquissa un sourire douloureux, puis vomit un peu de sang et rendit son âme à Dieu. Son royal neveu lui ferma les yeux avec une involontaire crispation des mâchoires : plus qu'un parent, il perdait là un de ses plus fidèles barons, qui venait de surcroît de lui sauver la vie. Après Étienne de Sancerre, abattu quelques jours plus tôt, au cours d'un autre assaut, c'était décidément un lourd tribut que payait à la cause la maison de Champagne. Et elle n'était pas la seule. Si les choses continuaient ainsi, tous les grands du royaume allaient laisser leurs os sur ce rivage maudit. Au bout du compte, cela bénéficierait peut-être à la France, en supprimant des sources d'opposition potentielles à son roi, mais pour l'heure, tout chevalier qui tombait était un chevalier de moins à combattre les Infidèles.

Philippe n'eut pas le loisir de s'en désoler. Pierrières et balistes adverses redoublaient d'activité, d'efficacité. Touché à plusieurs reprises, le gigantesque beffroi exposait ses entrailles par de grandes plaies béantes. Les défenseurs venaient d'incendier un des chats abritant les soldats occupés à combler le fossé, lesquels s'en échappaient en désordre pour tomber un à un, percés de traits lancés avec une précision diabolique. Il était urgent de reprendre le contrôle des troupes avant que l'assaut ne tournât à la catastrophe.

Alors qu'il lançait des ordres, allant de droite et de gauche, comme insoucieux de sa propre sécurité, si vite que ceux qui lui faisaient un rempart de leur bouclier avaient peine à le suivre, le roi entendit soudain retentir des appels de trompe venus de l'arrière. Presque aussitôt, un galop effréné amena jusqu'à lui un des chevaliers chargés de garder le camp.

— Saladin attaque ! hurla l'arrivant, hors d'haleine. Ils sont des milliers !

Philippe retint un juron : les Infidèles postés sur les tells, à plus d'une lieue de la ville, semblaient doués de double vue : lors de chaque assaut contre les murailles, ils avaient ainsi pris les Francs à revers. Bien sûr, on savait que les défenseurs d'Acre trouvaient le moyen de les prévenir, mais cette fois, le roi de France croyait bien avoir neutralisé leurs efforts : quarante arbalétriers, parmi les plus habiles, avaient été postés à intervalles réguliers sur toute la longueur de la muraille, avec pour mission de surveiller le ciel. Ainsi avaient-ils abattu successivement trois pigeons voyageurs, l'habituel moyen de communication entre les assiégés et leurs alliés. Sans doute un quatrième était-il passé inaperçu, ou bien les fumées qu'on avait vu s'élever dans la ville juste après le début de l'assaut constituaient-elles en fait des signaux codés. Quoi qu'il en fût, l'armée du sultan se ruait une nouvelle fois sur le camp des Francs, où ne demeurait qu'un contingent réduit sous le commandement des Lusignan – Gui, l'ex-roi de Jérusalem, et son frère Geoffroi.

— Que faisons-nous, sire ? interrogea Aubri Clément.

— Nous n'avons pas le choix : il faut abandonner l'attaque et courir à la rescousse des nôtres.

Avec une répugnance visible, le maréchal et les autres capitaines transmirent cet ordre parmi les assaillants. Aubri, comme beaucoup de Croisés, avait fait vœu de prendre Acre ou de mourir : chaque jour qui s'écoulait sans qu'il pût franchir les remparts de la ville lui était une épine plantée dans l'âme.

Ce ne fut pas non plus de gaieté de cœur que Philippe vit ses hommes refluer, rejoindre, pour ceux qui en avaient encore, les chevaux laissés à bonne distance de la muraille, tandis qu'une clameur victorieuse s'élevait sur le chemin de ronde. À tout le moins, il eût voulu disposer du temps d'éloigner les machines de guerre, mais s'autoriser le moindre retard eût été courir au désastre. La retraite, qui ressemblait fort à une débandade, s'effectua donc avec précipitation, sous une grêle de traits et de pierres à laquelle nul ne se souciait plus de riposter – et de nouveaux cadavres s'ajoutèrent à ceux qui jonchaient déjà le sol, vite environnés d'insectes bourdonnants. Le soleil de l'après-midi aidant, la putréfaction ne tarderait pas, si bien que les lieux deviendraient encore plus

malodorants, encore plus insalubres.

Lorsqu'il enfourcha son cheval, le roi serrait les dents : Richard n'irait pas jusqu'à se réjouir de l'événement – ses sujets composaient une bonne partie des victimes – mais il ne manquerait pas de blâmer son allié français. Et le maudit clerc à sa solde, Ambroise, qui tenait la chronique de l'expédition, se chargerait de consigner ce blâme sur le papier en feignant d'oublier que le Plantagenêt n'avait pas fait mieux lors de l'assaut précédent. Oh, certes, nul ou presque ne lirait l'ouvrage d'Ambroise, mais c'était tout de même vexant.

Philippe, regrettant de ne pas rémunérer les services de son propre chroniqueur et se promettant de pallier ce manque dès son retour en France, éperonna sa monture avec fureur : il avait hâte d'échanger quelques bons coups d'épée avec les Infidèles. Sans doute cela l'apaiserait-il.

L'alerte n'avait pas été donnée un instant trop tôt. Malgré les efforts des archers postés sur le remblai, bien des Musulmans avaient réussi à s'introduire dans le camp, bataillant, incendiant les tentes. Le fossé creusé par les Francs, le talus inégal édifié à l'aide de la terre ainsi délogée, ne valaient pas une muraille : s'ils obligeaient les assaillants à mettre pied à terre, ils leur autorisaient une escalade que des défenseurs trop peu nombreux ne pouvaient les empêcher de mener à son terme.

Quand Philippe et ses chevaliers, devançant les piétons, déboulèrent sur les lieux, il leur sembla qu'un flot quasi continu de guerriers hurlants se déversait par-dessus la trop basse barricade. Les frères de Lusignan et leurs hommes se battaient comme de beaux diables – Geoffroi, notamment, debout sur le remblai, exécutait de grands moulinets de son épée, semant la mort dans les rangs adverses –, mais pour un Infidèle qui tombait, on en voyait trois se hisser à sa place, et sur ceux-là, deux franchissaient l'obstacle.

L'arrivée des premiers renforts marqua un tournant dans le combat. Aussi nombreux qu'ils fussent, les Musulmans, à pied et dépourvus d'armes d'hast, n'étaient pas de taille face à la fine fleur de la chevalerie occidentale. En outre, ne craignant plus d'être pris à revers par ceux qu'ils laissaient passer, les défenseurs du remblai se concentraient sur les nouveaux arrivants, ce qui décuplait leur efficacité.

Ce fut un beau carnage, au milieu des cris de rage ou de douleur et du fracas métallique des armes contre les cottes de mailles, dans une atmosphère étouffante où il était difficile de distinguer les parts respectives de la poussière soulevée par les chevaux et de la fumée des tentes incendiées. Dès le début, il ne fit aucun doute que les Francs auraient le dessus, même si nombre d'entre eux tombaient sous les coups furieux de leurs adversaires. Philippe, en proie à une colère noire, chargeait un Arabe après l'autre, se couvrant à peine de son bouclier, sans même songer qu'il risquait un mauvais coup. Son épée fendait des crânes, tranchait des membres, tandis qu'il hurlait au visage de ses victimes les noms de ses compagnons tombés au combat, à qui il dédiait chaque nouveau mort. Il frappait au nom de son oncle Thibaut, de son oncle Étienne, de son parrain Philippe d'Alsace… Il frappait parfois en son nom propre, et le faisait alors sans desserrer les dents, toute son énergie concentrée dans le bras qui s'abattait pour faucher une vie.

De temps en temps, il se rappelait de frapper au nom du Christ.

Quand arriva la seconde vague de renforts, le sort de la bataille se trouva joué. Gardés des coups par de nouvelles épées, de nouvelles masses, de nouvelles haches, ce furent plusieurs centaines d'archers qui se hissèrent sur le remblai afin de décocher leurs traits vers les assaillants encore à l'extérieur du camp. Il ne fallut pas bien longtemps aux capitaines dirigeant l'attaque pour comprendre que leur cause était perdue et ordonner la retraite. Les Arabes reculèrent en désordre, ceux qui avaient mis pied à terre remontèrent à cheval, et tous jouèrent des éperons pour regagner les collines dans un nuage de poussière bouillonnant.

Ensuite, il ne resta qu'à pourchasser les malheureux demeurés à l'intérieur du camp et à les massacrer. Quelques-uns, rares, choisirent de se rendre plutôt que de mourir les armes à la main, mais même à ceux-là, on ne fit pas grâce. Le siège d'Acre durait depuis trop longtemps, les affrontements se succédaient avec trop de régularité sans résultat notable ; la frustration et la rage dévoraient la magnanimité.

Quand il n'y eut plus un seul Mahométan debout, quand on eut à grand peine éteint les foyers d'incendie, quand la fumée se fut dispersée, la poussière redéposée, la clarté du soleil s'abattit à nouveau sur le champ de bataille, sur les cadavres. Des centaines de cadavres mutilés, sanglants, qu'on brûlerait sur un bûcher ou qui finiraient dans le fossé de la ville comme autant de briques humaines. Sans compter ceux que les archers avaient fauchés de l'autre côté du remblai, qui pourriraient dans la plaine, du moins ce qui en resterait après le passage des vautours et des chacals.

À y bien regarder, l'armée de Saladin avait subi plus de pertes que celle des rois chrétiens. Pouvait-on considérer pour autant qu'il s'agissait d'une victoire ?

Philippe acquit la certitude d'avoir au contraire connu une défaite en voyant s'élever des colonnes de fumée à proximité d'Acre. Malgré les conseils bien intentionnés de ses proches qui l'adjuraient de prendre un peu de repos – et se firent rabrouer sans ménagement –, il alla se rendre compte sur place, à la tête d'une petite troupe.

La garnison, profitant de l'assaut lancé contre le camp, avait effectué une sortie, taillé en pièces la garde insuffisante laissée auprès des engins et incendié ces derniers. Le bélier sauvé de justesse un peu plus tôt, les chats, les pierrières et jusqu'au grand beffroi étaient détruits. Il faudrait des jours et des jours pour en construire de nouveaux.

Le roi de France, les mâchoires serrées, regarda sans un mot se consumer ses espoirs d'en finir rapidement avec ce port, capital pour le contrôle du littoral. Le sang lui était monté au visage.

On était le dix-septième jour de juin, en l'an 1191 de l'Incarnation du Seigneur.

Le siège se prolongeait depuis près de deux ans.

« Au vénérable seigneur et père dans le Christ, Richard évêque de Londres, Hubert par la même grâce évêque de Salisbury adresse ses salutations et renouvelle son amitié dévouée. La cité d'Acre résiste opiniâtrement à nos attaques, et nous sommes incapables de la prendre, car elle ne manque ni d'hommes, ni de défenses, ni de machines de guerre ; et Saladin, de l'autre côté, nous encercle. »

Cité par Raoul de Diceto, *Images de l'Histoire*

Philippe, parfois, se disait que tout était de la faute de Gui de Lusignan, arrivé sur le trône de Jérusalem non par ses mérites ou sa lignée mais parce qu'il avait épousé Sibylle, la veuve du précédent monarque. Ce grand gaillard hâbleur et séduisant ne manquait pas d'ardeur au combat mais de finesse politique et stratégique. On ne pouvait le rendre seul responsable du désastre : c'eût été nier les mérites des Musulmans. Toutefois, avec un roi de Jérusalem plus énergique, plus subtil, Saladin ne fût sans doute jamais allé aussi loin, lui reprendre ses conquêtes n'eût pas été aussi ardu. Peut-être les souverains d'occident n'eussent-ils même pas dû se déplacer – et au moins celui de France en eût remercié Dieu.

Le fameux Saladin, à ce jour, demeurait énigmatique, retranché derrière ses émissaires. Dès son arrivée en Terre Sainte, Richard avait voulu le rencontrer, impatient de connaître cet homme auréolé d'une gloire et d'un prestige qui surpassaient les siens. Celui que ses admirateurs paraient du titre honorifique de sultan, alors que lui-même ne se disait que roi d'Égypte et de Syrie, avait reçu l'invitation le plus courtoisement du monde : il n'était en rien opposé au principe de l'entrevue mais ne souhaitait pas s'y rendre en personne, car il n'eût pas été correct de se faire la guerre après avoir mangé au même plat – une répugnance que le Plantagenêt comme le Capétien avaient peine à comprendre, eux pour qui les plus ferventes déclarations d'amitié ne représentaient guère que le sentiment, le besoin du moment, et pouvaient être bafouées sans que l'honneur dût en souffrir.

L'entrevue avait eu lieu, entre les rois chrétiens et l'envoyé du sultan : son propre frère, al-Adel. Elle n'avait eu aucun résultat.

De toute façon, ce n'était pas uniquement par la négociation que le neveu d'un simple général kurde au service du roi de Syrie en était arrivé à dominer un territoire aussi vaste. Outre la diplomatie, il lui avait fallu de l'audace, la ferme conviction de se battre pour une juste cause et, il le reconnaissait lui-même, une bonne part de chance.

Cela faisait presque un siècle que Godefroy de Bouillon et ses chevaliers – aidés par la dislocation du gigantesque empire musulman qui, de Bagdad au Caire, unissait jadis Turcs et Arabes – avaient entamé avec une rare brutalité la conquête des territoires destinés à former le royaume franc de Jérusalem. Durant cette période, une sorte d'équilibre précaire, ponctué de trêves et d'affrontements successifs, s'était instauré, si bien que Mahométans et Chrétiens, souvent, voisinaient en bonne intelligence dans un respect mutuel. La désunion des premiers, dont certains s'alliaient parfois aux seconds contre leurs coreligionnaires, n'était pas pour rien dans ce résultat.

Les rois francs, en outre, se montraient désormais moins soucieux de combattre l'Infidèle que d'asseoir leur dynastie naissante. On l'avait constaté lors de la désastreuse campagne menée par Louis VII, le père de Philippe, et l'empereur Conrad, suite à la reprise d'Edesse par l'atabek Zinki : sans désavouer l'intervention des Chrétiens d'Occident, ceux d'Orient s'étaient abstenus de leur apporter une aide trop conséquente, estimant le maintien de l'équilibre essentiel à leur survie.

En cela, peut-être avaient-ils opéré un mauvais calcul.

Les données du problème, en effet, s'étaient modifiées avec Noureddin, le fils de Zinki, homme d'un grand talent mais dont la ferveur religieuse confinait au fanatisme. Parvenu à unifier la Syrie sous son égide, il rêvait de reconquérir par la guerre sainte les terres occupées. La dernière montée en puissance avant sa chute de l'Empire Romain d'Orient – dont il craignait les représailles s'il s'en prenait à Jérusalem –, l'en avait dissuadé. Sans renoncer à son *jihad,* qui ne se traduisait plus que par

des escarmouches, il s'était donc attaqué à une nouvelle cible, l'Égypte. Chirkouh, un de ses généraux, l'avait conquise en son nom, malgré l'alliance conclue par le jeune calife du Caire, al-Adid, avec le roi franc d'alors.

Ce Chirkouh était accompagné de son neveu, un petit homme discret, sans grande ambition, du nom de Salaheddin Youssef, que les occidentaux appelleraient Saladin.

Philippe, à qui des clercs de grand savoir avaient conté toute l'histoire, s'émerveillait de la manière dont ce jeune Kurde, en apparence insignifiant, s'était hissé à la place qu'il occupait aujourd'hui. Plût à Dieu qu'il eût lui-même un succès identique dans les projets qu'il méditait d'entreprendre dès son retour en France !

Officiellement, le calife d'Égypte régnait toujours. Le vrai chef du pays était toutefois le vizir qu'on lui avait imposé : Chirkouh. À la mort de ce dernier, peu après son accession au pouvoir, les conseillers d'al-Adid avaient engagé leur maître à le remplacer par l'émir syrien qui paraissait le plus inoffensif : Saladin. Il ne leur avait pas fallu longtemps pour déchanter : jouant tour à tour de force et de finesse, le nouveau vizir avait écarté un à un ses opposants et même remporté une facile victoire sur des Francs qui n'avaient pas renoncé à l'Égypte.

Deux ans plus tard, en sunnite fervent, Noureddin avait ordonné la dissolution du califat chiite égyptien, sans se rendre compte qu'il laissait au pays, censé dépendre de lui, un maître unique et absolu. Dès cet instant, et jusqu'à sa mort, ses relations avec Saladin n'avaient cessé de s'envenimer. Le roi syrien disparu, remplacé sur le trône par un fils de onze ans incapable de régner seul, ledit Saladin avait invoqué la nécessaire protection du nouveau souverain contre les mauvais conseillers pour revendiquer une régence qu'on lui avait bien sûr refusée. Puisque, tout en multipliant les incursions en Syrie, il se refusait à croiser le fer contre son maître, la situation eût pu s'éterniser si le petit roi n'était brusquement décédé à son tour, autorisant le prétendant à se saisir du pouvoir sans remord. Dès lors, les deux royaumes n'en avaient plus fait qu'un, la plus grande puissance musulmane depuis la désagrégation du vieil empire.

La reconquête des territoires occupés de Palestine redevenait d'actualité.

Saladin, toutefois, aussi pieux que Noureddin, n'était pas animé du même fanatisme. Pondéré, généreux, ouvert à la conciliation, il eût sans doute accepté une coexistence pacifique si ses adversaires s'étaient montrés également tolérants.

Un temps, à la faveur d'une situation curieusement similaire à celle de la Syrie un peu plus tôt, la chose avait d'ailleurs paru possible. Baudouin IV, le roi de Jérusalem, était mort de la lèpre, laissant comme héritier un enfant de six ans et comme régent le comte de Tripoli, Raymond.

On était en l'an 1185. Les Francs se divisaient alors en deux partis principaux. Celui de Raymond, parfaitement intégré en Terre Sainte, imprégné de culture arabe, était favorable à l'entente avec les Musulmans. L'autre, mené par Renaud de Châtillon, l'ex-prince d'Antioche – un bien triste personnage, aussi brigand que chevalier, ne rêvant que massacres et pillages –, réunissait ceux pour qui négocier avec les Infidèles revenait à négocier avec Satan, notamment les chevaliers du Temple et de l'Hôpital. Puisque le premier semblait l'emporter, Saladin avait accepté, alors que rien ne l'y contraignait, de signer une trêve de quatre années pour permettre au régent d'asseoir son pouvoir.

Une quinzaine de mois plus tard, hélas, le petit roi s'éteignait lui aussi, et sa mère épousait un Gui de Lusignan trop falot pour ne pas être sensible aux belles paroles de Renaud de Châtillon. Jérusalem avait un nouveau souverain – et jamais n'en avait connu ni n'en connaîtrait de pire.

À partir de ce moment, les événements s'étaient précipités.

Au mépris de la trêve, Renaud avait attaqué une caravane de pèlerins et de marchands musulmans, dont une partie avait été tuée, l'autre capturée. Sollicité par Saladin, Gui avait désavoué l'acte mais

sans prendre de mesures contre le coupable, ce qui s'était soldé par une nouvelle guerre à outrance.

Le souverain d'Égypte et de Syrie, rejoint par des hommes venus de toutes les contrées musulmanes, avait pris la ville de Tibériade, puis écrasé à Hattin une armée franque forte de douze mille hommes – que le déplorable Gui n'avait pas su commander. À tous ses prisonniers, dont le roi de Jérusalem en personne, il avait fait grâce de la vie, hormis à Renaud de Châtillon, aux Templiers et aux Hospitaliers, lesquels s'étaient rendus coupables, selon lui, de lâches agressions contre ses coreligionnaires.

Ses troupes avaient ensuite volé de victoire en victoire. Renonçant à assiéger Tyr, que la détermination de son nouveau seigneur, Conrad de Montferrat, rendait presque imprenable, il s'était emparé de nombreuses cités, dans la plupart des cas sans effusion de sang : sa puissance et son prestige étaient tels que les garnisons se rendaient, sûres de leur défaite et confiantes en sa générosité. De fait, ceux qui renonçaient à le combattre se voyaient autorisés à gagner Tyr, parfois nantis d'une escorte pour les protéger des brigands. Plus tard, il ne manquerait pas de Musulmans pour lui reprocher cette bonté excessive qui avait permis aux Francs de se regrouper et de préparer leur contre-attaque.

La reconquête avait culminé avec la prise de Jérusalem, responsable de l'appel lancé par le pape alors que Philippe, Richard et Henri II étaient plongés dans leurs conflits personnels – que, fort heureusement pour Saladin, ils n'avaient pas jugé bon d'interrompre sur-le-champ. Quant à l'empereur, Frédéric Barberousse, il s'était noyé en chemin, et son armée, démoralisée, s'était en grande partie dispersée : une manifestation de plus de la chance insolente qui servait le neveu de Chirkouh ; une bonne raison de plus pour lui de se croire protégé de Dieu.

Au bout du compte, les Francs de Terre Sainte n'étaient plus maîtres que de Tyr, de Tripoli et d'Antioche.

Désormais sûr de sa force, convaincu que si des renforts ennemis arrivaient, ils seraient vaincus comme l'avaient été leurs prédécesseurs, Saladin était allé jusqu'à relâcher ses prisonniers, notamment Gui de Lusignan, auquel il avait fait jurer de ne plus porter les armes contre lui. Grave erreur : Gui, seigneur occidental, estimait normal et juste de reprendre sa parole lorsqu'elle lui manquait, si bien que quelques mois plus tard, à la tête de troupes trop peu nombreuses, il était venu mettre le siège devant Acre, déclenchant une bataille qui allait durer deux ans.

Il n'avait à vrai dire guère le choix – sinon celui de retourner en Europe. Le marquis Conrad de Montferrat, qui se posait en homme providentiel, avait refusé de l'accueillir à Tyr, arguant qu'après le désastre de Hattin, ses droits sur Jérusalem étaient nuls et non avenus – un avis que partageaient bien des Francs. Pour redorer son blason, Gui devait absolument remporter une victoire éclatante.

Il s'en était montré incapable. Les renforts qui lui parvenaient régulièrement d'Europe, les premiers grands seigneurs à avoir entendu l'appel du pape, lui avaient simplement permis de ne pas être écrasé par les Musulmans.

Son camp, d'abord installé sur la colline la plus proche de la ville, qu'on appelait le Toron des Chevaliers, s'était étendu au fur et à mesure que ses troupes grossissaient, jusqu'à former un arc de cercle interdisant l'accès par voie de terre à la péninsule d'Acre. Saladin, de son côté, avait pris possession des éminences environnantes, emprisonnant à son tour les Francs. Des mois durant, ce n'avait été qu'assauts manques – des Croisés contre la ville, de l'armée musulmane contre les Croisés, des Croisés contre l'armée musulmane –, sans que la situation évoluât le moins du monde. La garnison d'Acre tenait bon, d'autant mieux que ses alliés, malgré le blocus maritime établi par l'ennemi, réussissaient périodiquement à la ravitailler, voire à la relever.

Les Francs, eux, souffraient de la faim : dépourvus de ressources terrestres, ils dépendaient pour

se nourrir de marchands génois ou pisans qui les exploitaient sans vergogne, faisant monter les prix de denrées distribuées avec parcimonie. Bien des chevaliers avaient mangé leur cheval. Nobles ou non, bien des hommes étaient morts des épidémies qu'engendrait la disette – ou de celles que déchaînait la proximité des charniers, car quoique manqués, les assauts n'en étaient pas moins meurtriers. Des secondes, les Mahométans n'étaient d'ailleurs pas à l'abri, et elles les avaient parfois contraints à reculer leurs positions.

Bref, on mangeait peu, on mourait beaucoup et on n'avançait guère.

Durant l'hiver, le siège s'était enlisé, dans tous les sens du terme, en raison des pluies diluviennes qui s'abattaient sur la Palestine après la sécheresse absolue de l'été. À ce moment, puisqu'ils ne pouvaient se battre, les deux camps avaient noué des relations, organisant des jeux, s'accueillant mutuellement, allant parfois jusqu'à fraterniser en attendant de se casser la tête un peu plus tard. Des Croisés désespérés par la faim avaient même déserté pour rejoindre l'armée de Saladin, préférant la conversion à l'inanition.

Sur ces entrefaites, un coup de théâtre nullement militaire était venu compliquer encore les choses. Sibylle, la femme de Gui de Lusignan, avait succombé à une maladie. Puisque c'était elle qui détenait de fait les droits au trône de Jérusalem, ces derniers revenaient non à son époux, simple prince consort, mais à sa sœur Isabelle. Telle était du moins l'opinion du parti de Conrad de Montferrat, dont l'influence allait croissant. Puisque ledit parti comptait dans ses rangs évêques et archevêques, il n'avait eu aucun mal à faire annuler le mariage d'Isabelle, à qui on avait fait épouser le bouillant Conrad.

Jérusalem disposait à présent de deux rois en puissance qui se détestaient et entraînaient leurs partisans respectifs dans leur conflit.

C'était au sein de cette atmosphère tendue que Philippe avait débarqué devant Acre, à la fin d'avril, suivi au début de juin par un Richard en apparence bien peu pressé d'accomplir son vœu.

« Après la chute de Jérusalem, les Francs se sont habillés de noir, et ils sont partis au-delà des mers afin de demander aide et secours dans toutes les contrées, notamment à Rome la Grande. […] Émus, les Francs se rassemblèrent, y compris les femmes, et ceux gui ne pouvaient venir payèrent les frais de ceux qui allaient se battre à leur place. […] Les motivations religieuses et psychologiques des Francs étaient telles qu'ils étaient prêts à surmonter n'importe quelles difficultés pour arriver à leurs fins. »

Ibn al-Athir, *L'Histoire Parfaite*

Richard Plantagenêt, depuis trois jours, ne ressemblait plus guère au valeureux guerrier qu'il se plaisait à incarner, En proie à une faiblesse générale, incapable de se lever, il se plaignait d'intenses maux d'entrailles et d'une soif impossible à étancher. Des nausées perpétuelles l'empêchaient d'absorber autre chose que de l'eau, et encore la rejetait-il souvent aussi vite qu'il l'avait bue. La fièvre qui l'habitait, en outre, le secouait de frissons violents.

Les médecins parlaient de « léonardie », une affection qu'ils connaissaient mal, quoique le roi d'Angleterre ne fût pas, loin de là, seul à en souffrir, et contre laquelle ils ne possédaient pas de remède-miracle. Soit on en mourait, soit on s'en remettait, voilà tout ce qu'ils savaient, ce qui était peu. Richard, robuste, s'en remettrait probablement, mais nul ne pouvait dire quand.

En dépit de sa maladie, il demeurait retors. Philippe en fit l'expérience lorsque, maîtrisant sa colère, il alla le trouver pour l'informer des désastreux combats de la journée. Quand il pénétra sous la tente au centre de laquelle reposait son allié sur une litière, demi-nu, trempé de sueur, hirsute, la barbe humide parsemée de vomi, et n'ayant pas même la force de chasser les insectes qui tournoyaient autour de lui, il comprit l'inutilité de sa démarche : tous ses proches entouraient Richard, du persiflant clerc Ambroise aux frères de Lusignan, lesquels lui avaient sûrement fait un rapport circonstancié des événements. Sans se priver d'accabler le roi de France.

Il régnait sous le pavillon une forte odeur de transpiration rance et de déjections, à laquelle se superposait le faible mais omniprésent parfum de charogne qui imprégnait tout le camp. Le malade naviguait entre éveil et sommeil, mais la fièvre, quand il était conscient, ne le privait pas de lucidité. Comme s'il n'avait pas déjà été au courant de tout – à moins que, faisant preuve d'une inhabituelle impartialité, il voulût entendre un autre son de cloche –, il insista pour se faire relater de la bouche de Philippe la totalité de la bataille. Les yeux le plus souvent mi clos, il ponctuait le récit d'un hochement de tête malaisé, d'une grimace ou d'un maigre sourire. Parfois, il l'interrompait pour boire à longues gorgées ou, au contraire, se pencher vers le seau qu'un écuyer se tenait prêt à lui présenter. À d'autres moments, ses paupières se fermaient tout à fait, il dérivait l'espace d'un instant et contraignait, en reprenant connaissance, son interlocuteur à se répéter.

Quand l'exposé s'acheva enfin, sur le constat de destruction des machines de guerre, Richard leva la main deux pouces au-dessus de sa couche, paume en avant, comme pour une bénédiction, puis la laissa retomber mollement.

— Tout cela est bien triste, sire, dit-il d'une voix faible au point que Philippe dut approcher l'oreille de sa bouche pour l'entendre. Mais ce Saladin est un adversaire si habile qu'en toute justice, on ne saurait vous tenir rigueur de cette défaite.

Ce reproche déguisé en absolution condescendante raviva plus la colère du Français que n'eussent pu le faire injures ou railleries. Le coup d'œil amusé échangé par les frères de Lusignan et plusieurs autres fidèles du Plantagenêt ne lui avait pas échappé.

— J'ai sûrement été moins habile que Saladin, déclara-t-il avec froideur. Nul doute que vous l'eussiez été davantage… si vous aviez été là pour vous battre.

Ayant mis dans ces derniers mots tout le mépris possible sans atteindre à l'insulte, il tourna les talons et quitta la tente d'un pas rapide. Les murmures et les ricanements qui s'élevèrent derrière lui le rendirent à ce point furieux qu'il faillit revenir sur ses pas et provoquer en duel un des Lusignan – ou les deux. Il lui restait cependant assez de bon sens pour s'en abstenir.

Congédiant d'un geste Aubri Clément et le connétable Raoul de Clermont qui l'avaient accompagné auprès de Richard, il rentra chez lui à grandes enjambées, seul.

Arrivé à Acre au milieu du printemps, alors que régnait depuis peu un temps clément, il avait subodoré les chaleurs de l'été et s'était fait bâtir une demeure en pierre, simple et chichement meublée, mais où l'on jouissait d'une douce fraîcheur. D'ordinaire, il y accueillait volontiers ceux de ses compagnons à qui il plaisait de l'y retrouver, mais ce soir-là, aucun ne viendrait. Tous le connaissaient assez pour savoir que leur présence, lorsqu'il était de pareille humeur, ne faisait que précipiter l'explosion.

Sans doute, il avait prévu que la situation s'envenimerait, que sa rivalité avec Richard s'exacerberait au cours d'une entreprise où ils n'avaient d'autre intérêt commun que spirituel. Il s'étonnait cependant que les choses fussent allées aussi vite – et aussi loin. La faute n'en allait pas seulement au roi d'Angleterre : on pouvait en imputer une partie à son propre caractère, il le reconnaissait volontiers. Mais il lui semblait parfois que plus il s'efforçait de se dominer, d'arrondir les angles, plus son prétendu ami s'ingéniait à le pousser à bout.

Il y avait tout d'abord eu l'étape génoise, durant laquelle, manquant de bateaux du fait de la rapacité des armateurs locaux, il avait demandé à Richard de lui en prêter cinq. Il s'en était vu offrir trois que, persuadé d'une intention blessante, il avait refusés.

Ensuite, il y avait eu Messine…

La maison de Philippe, construite sur une hauteur, dominait le petit port situé au nord du faubourg de Montmusard, où mouillaient les navires francs. Sur l'un d'eux, se trouvait Bérengère, depuis peu épouse de Richard.

Et Jeanne…

Sur lequel, il l'ignorait. On ne le lui eût pas caché, mais il s'était interdit d'interroger, de crainte que la réponse ne le poussât à faire une erreur. Une bêtise de jeune chien fou, indigne de lui, qu'il brûlait néanmoins de commettre.

Messine avait été le décor d'un peu de joie et de beaucoup de désillusions. Arrivés en Sicile en septembre, par des routes différentes, les deux rois comptaient repartir au plus vite afin de gagner Acre, C'était en tout cas l'intention de Philippe, qui n'avait cependant levé l'ancre à la fin du mois que pour se voir obligé par des vents contraires de regagner le port. Le temps que reviennent des conditions propices à la navigation, l'année était trop avancée pour qu'on ne risquât pas des tempêtes, si bien que la flotte croisée avait hiverné sur place.

Tancrède, le nouveau roi de Sicile, donnait asile de bonne grâce, semblait-il, à ses royaux visiteurs, mais il ne manquait en fait pas une occasion d'en alimenter les différends. Ainsi s'étaient écoulés six mois de querelles, de fâcheries pour des riens, de réconciliations du bout des lèvres et d'embrassades hypocrites. Les rixes entre soldats français et anglais s'étaient multipliées, chacun des rois prenant ensuite le parti des siens, même lorsqu'ils avaient tort, pour le simple plaisir d'ennuyer l'autre. Un jour de désespoir intense et de ferveur religieuse renouvelée, Richard s'était publiquement flagellé pour se punir de ses péchés. Philippe avait affecté de le juger ridicule, mais au fond, il l'enviait. Ah ! Si lui-même n'avait été que sodomite, s'il avait pu se débarrasser par la mortification de ce qui lui pesait, avec quelle joie il eût déchiré ses vêtements et manié la discipline !

Les vrais problèmes, cependant, étaient venus des femmes.

Jeanne, tout d'abord, sœur du roi d'Angleterre et veuve de l'ancien roi de Sicile, que le nouveau n'avait pu éviter de livrer à son frère au lieu de la conserver en otage pour servir sa politique. Dès qu'il l'avait vue, dès qu'il lui avait parlé, Philippe avait senti naître en lui des sensations qu'il croyait enfuies, mortes et enterrées avec Isabelle de Hainaut. Jeanne, à en croire les anciens ayant connu la

reine Aliénor au temps de sa splendeur, était le vivant portrait de sa mère.

D'une beauté frappante, d'une sensualité à fleur de peau encore aiguisée par le soleil méditerranéen, et en outre pleine d'esprit, pétillante. D'une telle femme, on ne pouvait que tomber amoureux. Et puisque le roi de France ne manquait lui non plus ni de charme ni de repartie, ils s'étaient tout de suite entendus à merveille, au point que Philippe avait rêvé d'une union bonne à la fois pour le royaume et pour son souverain. Oh, certes, le précédent mariage de ce type n'avait pas été une réussite, mais si elle ressemblait à sa mère, Jeanne n'était pas Aliénor – et lui n'était pas Louis VII.

Avant même qu'il fût question de projets matrimoniaux, Richard avait mis une fin abrupte à l'idylle naissante. Nul ne pouvait ignorer les regards qu'échangeaient les deux jeunes gens, aussi le Plantagenêt, farouchement opposé à une union entre les deux royaumes, avait-il pris soin de calfeutrer sa sœur et de lui interdire les visites.

L'amant déçu n'avait pas protesté : il n'en avait aucun droit. Ce soir-là, pourtant, sur les hauteurs d'Acre, il passa un long moment à contempler la mer et les navires aux voiles ferlées, à se demander ce que faisait Jeanne et si elle pensait à lui autant qu'il pensait à elle. Comment elle réagirait si, bravant le scandale, il la rejoignait. Lorsque la tentation se fît trop forte, il tourna les talons et rentra dans la fraîcheur de la maison : un roi ne pouvait se conduire en luron de village ; un roi devait être responsable. La fille d'Aliénor ne serait jamais sienne. Ne lui restait qu'à l'accepter et à la chasser de ses pensées. Avec un effort, peut-être parviendrait-il à se convaincre que c'était mieux ainsi.

Sans prendre la peine d'ôter son harnachement guerrier, se contentant de déboucler son épée, il se laissa tomber sur sa couche, les poings serrés.

Le ressentiment qu'il éprouvait à l'égard de Richard, chaque jour plus intense, n'avait pas Jeanne pour unique cause. À Messine, un Philippe que le dépit amoureux rendait peu diplomate avait remis sur le tapis l'affaire d'Adélaïde, exigeant de son allié l'assurance renouvelée que le mariage se ferait dès le retour de Terre Sainte. Le Plantagenêt, alors, avait tombé le masque : jamais il n'épouserait une femme que son père avait souillée ! Ah ! çà, le prenait-on pour un chien affamé avide des reliefs des autres ?

La vérité était que, pas plus dans ce sens que dans l'autre, il ne voulait du roi de France pour beau-frère. À force de disputes, il avait enfin avoué qu'il méditait une autre union, avec Bérengère de Navarre, dont il était, disait-on, amoureux de longue date – bien qu'on affirmât également la jeune fille plus sage que belle. Quoi qu'il en fût, c'était le résultat des manœuvres de la reine mère ; Aliénor désirait marier son fils mais pas à une princesse de France. Elle devait d'ailleurs escorter en personne la fiancée à Messine, après s'être chargée de toutes les tractations auprès du roi Sanche de Navarre.

Le jour même où on annonçait son arrivée, Philippe quittait le port sicilien avec ses navires et faisait voile vers Acre. Bien que la promesse rompue lui eût valu quelques compensations monétaires et territoriales, il ne tenait pas à rencontrer Aliénor et Bérengère, ni à cautionner le mariage par sa présence. En outre, plus que jamais persuadé qu'il y aurait guerre entre France et Angleterre sitôt l'expédition outremer achevée, il désirait tout mettre en œuvre pour rentrer chez lui au plus vite.

Une autre raison le poussait à ne pas s'attarder en Palestine : au début de juin, son parrain Philippe d'Alsace avait succombé à une des épidémies qui ravageaient le camp. Une fin bien peu glorieuse pour ce superbe chevalier, un temps second personnage du royaume de France. La succession de Flandre posait un problème de la plus haute importance : déjà, Philippe avait envoyé des lettres à ses proches et aux nobles concernés, afin que l'annexion au royaume de France de l'Artois et des portions du Vermandois qui constituaient la dot d'Isabelle de Hainaut fût réalisée dans

les meilleurs délais. Pour le reste, sa présence serait nécessaire, au moins pour arbitrer le conflit entre les divers prétendants à l'héritage du comte.

Richard, lui, malgré son ardeur guerrière et la piété qu'il affichait, ne semblait pas aussi pressé de frustrer Saladin de ses conquêtes. En chemin, il avait pris le temps de se marier et de conquérir Chypre, possession de l'empereur byzantin, Isaac l'Ange. À la suite d'une tempête, plusieurs vaisseaux anglais s'étaient échoués sur les côtes de l'île : Isaac s'en était approprié la cargaison et avait pris en otages les passagers afin d'en tirer rançon. Comme toujours impulsif, mais d'une indéniable efficacité, Richard avait mené une campagne éclair contre l'île, dont il s'était aisément rendu maître. Au bout du compte, c'était à lui qu'il avait fallu payer rançon.

Philippe grinça des dents en se rappelant de quelle manière on l'avait reçu lorsqu'il avait demandé pour lui-même la moitié de cette conquête, les deux rois s'étant juré avant de quitter l'Europe de partager tout ce que leur rapporterait l'expédition. Richard avait opposé un refus net et définitif : Chypre avait été prise par lui seul, cet accord ne la concernait pas ; il accepterait toutefois volontiers d'en céder la moitié s'il obtenait en retour la moitié de ce que rapportait à la France la mort du comte de Flandre.

Philippe, comprenant qu'il n'obtiendrait pas gain de cause, avait abandonné ses prétentions dans l'intérêt de l'entente. Tout cela était après tout de bonne guerre : il n'en avait attendu ni plus ni moins du Plantagenêt.

Ce qui l'exaspérait le plus, ce qu'il ne pardonnerait sans doute jamais à Richard, c'était d'avoir, par pure gloriole, voulu le priver de ses meilleurs hommes afin de s'attribuer tout le mérite des victoires. Prodigue, offrant toujours plus d'argent qu'un roi de France soucieux de ses deniers, le roi d'Angleterre avait réussi à débaucher nombre de chevaliers qui se vendaient sans scrupule au plus offrant. Il se posait ainsi en chef suprême de l'expédition, reléguant dans l'ombre celui qui était pourtant censé être son égal.

Philippe se moquait de la gloire mais l'intention le blessait. Depuis qu'il l'avait vu faire baisser par miracle les eaux de la Huisne, Richard n'avait de cesse que de le rapetisser, de minimiser ses mérites.

Un jour, il s'en repentirait. C'était là une promesse solennelle que le Capétien se faisait à lui-même, et ces promesses-là, il les tenait toujours.

Le soir tombait. Un peu apaisé mais incapable de dormir, Philippe se décida à ressortir faire quelques pas dans le camp. Ce dernier, véritable ville par la taille, n'était qu'un assemblage de tentes montées sans souci d'ordre, des grands pavillons abritant les nobles aux abris plus modestes des soldats et des civils. Là, se coudoyaient Français, Anglais, Italiens, Danois, Germains… des dizaines de milliers d'hommes et de femmes, tous ceux qui, rassemblés par une même cause, portaient ici le nom collectif de Francs mais s'étaient cependant organisés par quartiers, en fonction de la langue qu'ils parlaient ou du suzerain qu'ils servaient. Chacun de ces quartiers possédait ses échoppes où officiaient armuriers, maréchaux-ferrants, changeurs, taverniers, bouchers, boulangers, ses filles follieuses qui, sans même se cacher, proposaient leurs charmes à qui avait les moyens et l'envie de se les offrir. Chacun possédait ses propres écuries, où piaffaient les chevaux arrivés de fraîche date avec les deux rois et ceux, parmi les plus anciens, qui avaient eu la chance de ne pas être mangés durant les disettes. L'ensemble formait un étrange capharnaüm, plus peuplé et plus bruyant qu'un souk, où se mêlaient à la puanteur ambiante les parfums de mille cuisines différentes, où l'on riait, où l'on pleurait, où l'on s'apostrophait en toutes les langues de la Terre.

À peu près au centre, non loin du quartier français, un vaste espace dégagé accueillait le chantier où charpentiers et ingénieurs avaient déjà entrepris la construction de nouvelles pierrières, de

nouveaux béliers… Philippe le longea sans le regarder, refusant de s'appesantir sur les pertes matérielles de l'après-midi. Il lui tardait de contempler un visage ami, de s'entretenir avec un vieux compagnon d'armes dont la sagesse lui permettrait de combattre le désespoir, le défaitisme qui couvaient en lui. Pour cette raison, il gagna la tente de Raoul de Clermont, désormais seul survivant ou presque parmi les nobles l'ayant aidé à consolider son pouvoir durant ses premières années de règne. Il le trouva en compagnie d'Aubri Clément et de Conrad de Montferrat. Tous trois discutaient avec animation en partageant un cochon de lait rôti et force coupes de vin capiteux. Après l'arrivée de Philippe et de Richard à Acre, les marchands censés ravitailler le camp n'avaient plus osé thésauriser les denrées, si bien que les Croisés mangeaient désormais à leur faim – ce qui, en dépit du reste, leur rendait une partie de leur optimisme et de leur combativité.

D'abord contrarié de ne pas trouver le connétable seul, le roi se rendit compte qu'exposer ses inquiétudes à des gens qui les partageaient serait le meilleur remède à son angoisse. Il constata également qu'il avait faim et que l'idée de se griser un peu ne lui déplaisait pas, surtout en compagnie de ces trois-là, aussi joyeux compagnons qu'hommes de valeur. En Conrad de Montferrat, que deux mois plus tôt il n'avait encore jamais rencontré, il reconnaissait un esprit cousin du sien, peu soucieux de paraître, concentré sur la tâche fixée.

Débarqué à Acre en pleine controverse de succession, Philippe s'était empressé de prendre le parti du seigneur de Tyr contre l'incapable Lusignan. Ce dernier, mortifié, n'avait rien eu de plus pressé que de voguer vers Chypre pour se plaindre à Richard, dont il était le vassal en Poitou. Et Richard, bien sûr, l'avait assuré qu'il ferait tout son possible afin de le confirmer dans ses droits au trône. Un simple paysan eût-il voulu s'opposer au candidat du roi de France que celui d'Angleterre eût soutenu le paysan…

Les quatre hommes levèrent leur coupe à la victoire prochaine contre Saladin, dont aucun ne doutait – ou ne se fût permis de douter en public.

— Quand vous êtes entré, sire, déclara le jeune maréchal Clément lorsque le roi se fut taillé une portion de cochon de lait et eut entrepris de la dévorer à belles dents, nous parlions de notre fameux informateur. Savez-vous qu'il nous a encore dépêché un message ?

Philippe l'ignorait. L'informateur en question représentait un mystère qui faisait user bien de la salive aux croisés : résidant à Acre, échappant on ne savait comment à la vigilance des défenseurs, il parvenait régulièrement à tirer depuis les remparts une flèche assortie d'une lettre dans laquelle il rendait compte de l'état de la garnison, de ses projets. L'inconnu signait d'un simple G. Il s'agissait à l'évidence d'un Chrétien, car ses messages commençaient invariablement par « Au nom du Père, du Fils et du Saint Esprit… » et Philippe doutait qu'un Infidèle, même par duplicité, eût ainsi couché sur le papier ce qui était pour tout Musulman un blasphème : la Sainte Trinité. Les informations obtenues avaient permis à plusieurs reprises d'empêcher le ravitaillement de la ville. Sans doute connaîtrait-on l'identité de cet étrange allié – gagné à la France, puisque ses flèches arrivaient toujours dans le quartier français, manquant souvent de blesser un malchanceux – une fois Acre prise, du moins s'il survivait jusque-là en territoire ennemi.

— Les nouvelles ne sont pas très bonnes, je le crains, enchaîna le connétable, plissant son visage poupin. Leur succès d'aujourd'hui a redonné espoir aux Mamelouks, qui sont plus que jamais décidés à nous résister. En outre, ils disposent d'assez de vivres pour plusieurs semaines.

Philippe hocha la tête, maussade.

— Il faut empêcher qu'ils soient ravitaillés encore, dit-il. Puisque nous ne pouvons plus donner l'assaut dans l'immédiat, nous allons renforcer notre blocus maritime. Je veux que tous les hommes valides inoccupés s'emploient à couper du bois pour les charpentiers : si nous devons enlever la

place par la force, ce sera grâce à nos engins. Qu'on garnisse aussi de pieux le fossé qui protège le camp : il ne faut plus que Saladin franchisse nos lignes aussi aisément que cette après-midi.

Conrad de Montferrat approuva du chef. C'était un homme de taille moyenne, trapu, dont les traits durs s'éclairaient rarement d'un sourire.

— Il faut admettre que, pour une fois, les Lusignan n'ont pas démérité, déclara-t-il, honnête. En tout cas Geoffroi. Je l'ai vu organiser la défense sur le remblai, et sans lui, nous aurions subi d'encore plus lourdes pertes. Cet homme-là est d'une autre trempe que son frère. Dommage qu'il ne soit pas des nôtres.

Le roi haussa les épaules.

— On ne peut lui en vouloir de soutenir son parent, dont il espère sans doute de la reconnaissance. Mais ne vous faites pas de souci, sire marquis : je crois en la sagesse des nobles francs qui choisiront entre vous deux leur prochain souverain, et toutes les manigances de Richard, que le diable l'emporte ! n'y pourront rien…

Sa voix se brisa. Ayant essuyé ses mains grasses sur sa cotte d'armes, il tendait la main vers la coupe de vin que lui présentait Aubri Clément quand une soudaine chaleur lui monta au visage, tandis que des tremblements envahissaient tout son corps.

— Que vous arrive-t-il, sire ? s'exclama le maréchal.

Philippe tenta de répondre, mais ses lèvres refusèrent de s'ouvrir. Sa vue se brouilla. Il ne se rendit pas compte que ses jambes s'étaient dérobées sous lui avant de sentir Montferrat et Raoul de Clermont se précipiter pour le soutenir.

Il voulut repousser les deux hommes, se redresser. Il voulut parler, dire que ce n'était qu'un étourdissement, rien de grave. Il voulut écarter de ses pensées la conviction qui venait de s'y loger.

Ni son corps ni son esprit ne lui obéissaient plus.

— Seigneur ! Faites que ce ne soit pas la léonardie, entendit-il, tandis qu'on le transportait, qu'on l'allongeait, qu'on baignait ses tempes d'un liquide tiède qui lui parut glacé.

Cette prière corroborait si bien ses craintes que, loin de le tranquilliser, elle le jeta dans les affres de l'affliction.

Pour peu de temps, toutefois : les médecins aussitôt appelés à son chevet n'étaient pas arrivés qu'il avait perdu connaissance.

« Seigneurs, de la mort d'Alexandre…
Des aventures de Tristan
Ni de Pâris ni de Hélène
Qui pour amours eurent telle peine
Ni des faits Arthur de Bretagne
Ni de vieilles chansons de gestes
Dont jongleurs font si grandes fêtes
Ne vous sais mentir ni vrai dire,
Ni affirmer ni contredire…
Mais de ce que tant de gens virent
Et que eux-mêmes les souffrirent
Ceux de Post d'Acre, les méchefs
Qu'ils eurent au cœur et au chef
Des grandes chaleurs, des grandes froidures
Des infirmités, des injures,

Ce vous puis-je pour vrai conter. »

Ambroise. *L'Estoire de la Guerre Sainte*

La nuit même, Philippe fut éveillé par la fièvre. On l'avait transporté dans son propre logis, étendu sur sa propre couche ; à demi délirant, il ne s'en rendit pas compte. Trempé de sueur, la chair brûlante, la douleur au ventre, il n'avait qu'une seule idée, une obsession qui tournoyait en lui sans qu'il pût la chasser : il allait mourir.

D'un coup, il se redressa sur son séant, horrifié par la vision d'une silhouette squelettique cherchant à l'entraîner avec elle. Sa bouche s'ouvrit sur un hurlement qui fût coupé net par un jaillissement malodorant. À peine conscient de vomir, il rejeta le contenu de son estomac sur sa poitrine et sur ses draps, avec l'impression de rejeter en même temps la mort.

Mais ce n'était que partie remise : peu découragé, le squelette ne tarda pas à revenir le tourmenter, et Philippe n'avait plus à lui opposer que de pitoyables gémissements. Se tournant et se retournant sur sa couche, haletant, parfois animé de spasmes musculaires, il ne sentit pas qu'un médecin et le fidèle Aubri Clément, qui le veillaient, s'employaient à le nettoyer, à changer ses draps.

Il allait mourir. Alors qu'il n'avait pas, loin de là, achevé son œuvre. Alors qu'il ne s'était peut-être même pas gagné une âme, le droit au paradis. Quand il se rendormit enfin, ce fut d'un sommeil agité, troublé de cauchemars affreux où Richard lui tendait un gobelet empli de ciguë, où Saladin – un Arabe gigantesque, tout de rouge vêtu, aux moustaches et à la barbe flamboyantes – lui plantait dans le ventre son sabre courbe.

Où Lysamour lui labourait les entrailles de ses griffes.

Le lendemain, Philippe retrouva quelque temps assez de lucidité pour permettre aux médecins de l'examiner en détail, répondre à leurs questions sur ce qu'il éprouvait et assimiler leur diagnostic. Nul doute, selon eux, qu'il fut atteint de cette léonardie qui frappait déjà le roi d'Angleterre. Comme Richard, il souffrait du ventre, il vomissait, il était en proie à une fièvre qui se traduisait par frissons et suées abondantes. Comme Richard, il avait la bouche pâteuse, une terrible soif de tous les instants. Contrairement à Richard, toutefois, et ce fut ce qui l'effraya le plus lorsqu'on le lui apprit, il avait la langue chargée, couverte d'une espèce d'enduit épais, d'un blanc sale. Ne pouvait-ce être le symptôme d'un empoisonnement ? se demanda à voix haute un des honorables disciples de Galien, sans se douter qu'il armait d'une nouvelle faux le squelette présidant aux délires de son roi.

Empoisonné. Etait-ce si absurde, après tout ? Philippe ne manquait pas d'ennemis. En outre, n'avait-il pas vu en songe son rival le forcer à absorber une boisson mortelle ? Les rêves n'étaient-ils pas envoyés par Dieu ? Toute sa raison le poussait à douter de cette hypothèse : Richard, s'il avait voulu sa mort, l'eût provoqué en duel, l'eût à la limite poignardé dans un accès de colère, mais on ne l'imaginait pas se servant d'un moyen aussi détourné. Le poison était l'arme des lâches, or on pouvait accuser le Plantagenêt de bien des choses, mais pas de lâcheté. Cependant, il n'était pas seul : d'autres avaient pu agir à sa place en croyant lui complaire ou pour leur propre compte. Gui de Lusignan, par exemple, presque assuré de retrouver son trône si le roi de France cessait de soutenir Montferrat. Saladin, aussi : le sultan devait bien savoir que les chances des Francs seraient terriblement diminuées s'ils perdaient leur chef le plus habile. On le disait chevaleresque mais n'étaient-ce pas que vulgaires racontars ? D'un homme qui ne respectait pas la loi de l'Église, on pouvait s'attendre à tout.

Si c'est une simple maladie, je dois être capable de la guérir, se dit Philippe juste avant de connaître une nouvelle période d'inconscience, marquée par une agitation de plus en plus forte. Dans

l'étroite cellule aux murs noirs qu'était son esprit, il bondissait de droite et de gauche pour éviter la lame aiguisée brandie par une mort au sinistre sourire. Maniée avec une incroyable habileté, cependant, la faux lui perforait l'abdomen, lui cisaillait la langue, se plantait en mille et un endroits de son corps, lui arrachant chaque fois ce qu'il croyait être un hurlement et n'était en fait qu'une plainte péniblement chassée entre ses lèvres sèches, collées.

Vers le soir, revenu à lui, il tenta de mettre en pratique sa dernière idée. Ce fut en vain : la fièvre, qui lui rendait la concentration malaisée, l'empêcha par deux fois de faire appel à ses pouvoirs ; la troisième, il lui sembla bien mettre en œuvre la force surnaturelle qui résidait en lui mais elle n'eut pas le moindre effet. Cela signifiait-il qu'il était bel et bien empoisonné ou que, simplement, guérir la léonardie se révélait au-delà de ses possibilités ? Pour le savoir, il eût fallu tenter l'expérience sur quelqu'un d'autre ; or, quand Richard était tombé malade, Philippe avait décidé de laisser parler la volonté de Dieu. Il se reprochait à présent, aux portes de la mort, ce péché par omission qui lui serait compté comme tous les autres. En eût-il été capable qu'il se fût levé dans l'instant pour aller imposer les mains à ce Plantagenêt ayant peut-être donné l'ordre de l'empoisonner. Voilà qui eût été vraiment suivre l'enseignement de Jésus Christ, rendre le bien pour le mal, aimer ses ennemis.

Par la lance de saint Jacques, non ! se révolta-t-il aussitôt. Il aimait ses amis, il n'aimait pas ses ennemis, et il s'en repentait à peine. Il était ainsi fait. Tant pis si cela lui valait les tourments éternels.

Cette perspective l'horrifia au point qu'il se dressa à demi sur sa couche, hurlant bel et bien, cette fois. Ses lèvres soudées s'écorchèrent en se décollant d'un coup ; du sang y perla.

— Du lait ! ordonna-t-il aux silhouettes indistinctes qu'il voyait s'agiter autour de lui. Je suis empoisonné ! Qu'on m'apporte du lait !

Trop faible, il retomba en arrière, le souffle court, continuant de réclamer le contrepoison dont il ne pouvait soudain plus détourner ses pensées. Il lui fallait du lait. Le lait, seul, pourrait vaincre son mal. Pourquoi ne lui en apportait-on pas ?

On finit par lui en trouver. Aubri Clément lui-même approcha un gobelet des lèvres du malade, qui but à longs traits, avant de cracher et de repousser violemment le maréchal. Philippe, peu amateur de lait depuis qu'il était adulte, n'avait connu enfant que celui des vaches, rare et réservé à l'élite, Ne comprenant pas qu'on lui présentait à présent du lait de chèvre, il lui trouva un goût détestable, une odeur abjecte, si bien qu'il renvoya très vite tout ce qu'il avait bu. Sans savoir à qui il s'adressait, il accusa un maréchal abasourdi, peiné, de vouloir l'empoisonner encore. Malgré sa faiblesse, on dut s'y mettre à trois pour le faire tenir tranquille. Lorsqu'il s'apaisa enfin, ce fut pour rejoindre un monde où il n'était guère plus à l'aise que dans celui qu'il quittait. Bientôt, ses soubresauts recommencèrent, mais il n'en avait plus conscience. Le squelette et la faux reprenaient leurs droits.

Cela dura trois jours et trois nuits. Dans ses périodes d'éveil, il naviguait entre une lucidité douloureuse et un délire de la persécution qui lui rendaient suspects ses plus fidèles compagnons. On avait alors peine à lui faire avaler ne fût-ce que de l'eau, si bien qu'il se déshydratait – malgré les rares moments où, en possession de ses moyens, il se contraignait à boire et à manger un peu, à retenir les nausées qui lui tordaient l'estomac, afin de ne pas succomber à l'inanition. De l'avis des médecins, il était frappé plus durement que Richard, à qui le mal n'avait jamais fait perdre la tête à ce point.

Le quatrième jour, la fièvre tomba un peu, ce qui fit espérer une amélioration sensible. Ce n'était hélas que l'annonce du deuxième stade de la maladie, lequel possédait ses propres symptômes, pas plus cléments que les premiers.

Ce furent d'abord des démangeaisons infernales sur tout le corps qui accablèrent le malade, au point qu'il s'infligea en se grattant des écorchures qu'il fallait périodiquement nettoyer pour les

empêcher de suppurer. Peut-être attisée par ce prurit violent, l'agitation nerveuse augmenta, même si elle ne s'accompagnait plus de délire. À tout instant, au moindre bruit, Philippe sursautait, roulait des yeux angoissés, comme s'il craignait qu'on vînt l'assassiner dans son lit. Les cauchemars n'avaient pas déserté son sommeil : il se les rappelait rarement, mais il se réveillait en sursaut avec la sensation d'étouffer qui le saisissait aussi à l'état de veille, quand ses craintes devenaient trop obsédantes.

Le royaume ! Le royaume de France avait besoin de lui. S'il mourait, tout ce qu'il avait bâti s'effondrerait, tout ce qu'il pouvait encore bâtir demeurerait à l'état de rêve. Rien ne changerait.

Il redoutait autant pour ses héritiers ce qui se passerait dans ce monde que pour lui-même ce qui se passerait dans l'autre.

La conviction d'être empoisonné lui revenait de temps à autre, en particulier quand ses crispations nerveuses et ses tremblements, plus violents qu'à l'ordinaire, s'accompagnaient de palpitations. Dans ces moments-là, il refusait le plus souvent de s'alimenter et, lorsqu'il s'y forçait, était incapable de rien conserver, quoique ses nausées eussent par ailleurs cessé. Saladin, informé de la maladie des deux rois et fidèle à sa réputation de courtoisie, leur fit un jour porter des poires de Damas et autres douceurs, avec l'assurance qu'il appelait de ses prières leur rétablissement. Philippe refusa d'y toucher, surtout lorsqu'on lui eut appris que Richard avait dévoré les siennes sans en ressentir le moindre désagrément. Peut-être ces deux là s'entendaient-ils pour fomenter sa perte ! Aubri Clément eut beau lui proposer de goûter les fruits devant lui, il ordonna qu'on les jetât. Aubri, ne pouvant s'y résoudre, les partagea avec Raoul de Clermont. Tristesse et inquiétude les empêchèrent d'en apprécier toute la saveur mais ils les trouvèrent cependant fort bons.

Lorsqu'il parvenait à maîtriser son angoisse, le roi priait et, sachant que le ciel aide ceux qui s'aident eux-mêmes, tentait toujours d'user de son pouvoir contre le mal qui le rongeait. Peut-être y parvenait-il. Peut-être son état eût-il été encore plus grave sans ces interventions périodiques. Il fût peut-être déjà mort.

Une semaine après le début de sa maladie, on l'estima assez fort moralement pour entendre la nouvelle qui bouleversait le camp depuis la veille : à la suite d'une dispute violente, Geoffroi de Lusignan avait accusé de trahison et défié en combat singulier Conrad de Montferrat. Le marquis, gardant la tête froide mais indigné, avait méprisé la provocation et abandonné le siège : il était reparti pour Tyr en compagnie de tous ses chevaliers, ce qui privait les Croisés d'une force importante.

— La peste soit des Lusignan ! commenta Philippe, furieux.

Il fit appeler un clerc auquel il dicta une lettre adressée à Montferrat. Choisissant ses mots avec soin, flattant sans paraître flagorneur, assommant Geoffroi et Gui en feignant de leur trouver des excuses, il conjura son correspondant de se montrer « comme toujours » plus intelligent que ses rivaux et de ne pas mettre en péril la cause du Christ pour une querelle personnelle, laquelle se réglerait au bout du compte à son avantage. Le roi de France estimait tant les qualités du marquis de Montferrat que, si ce dernier consentait à revenir, il l'admettrait à son conseil privé et se déclarerait publiquement son protecteur.

Philippe, que la concentration nécessaire à formuler l'épître avait épuisé, retomba sur ses oreillers en frottant avec vigueur un cuir chevelu que les démangeaisons n'épargnaient pas plus que le reste de sa personne.

— Prenez une bonne escorte et portez cette lettre vous-même, maréchal, ordonna-t-il à Aubri Clément. Je tiens à ce qu'elle parvienne au plus vite à son destinataire.

Puis il poussa un cri d'horreur : à ses doigts, qu'il venait de baisser, s'accrochaient de véritables poignées de cheveux roux. Il ne les avait pas même sentis s'arracher. Portant à nouveau les mains à la

tête, il en ramena d'autres, gras, emmêlés, comme si quelque barbier invisible lui eût tailladé la chevelure à grands coups de rasoir.

Cette fois, il allait mourir, c'était une certitude. Son corps le trahissait. Il était pourri à l'intérieur. Le poison et la maladie avaient gagné.

On tenta de le rassurer en lui disant que Richard aussi avait perdu ses cheveux – quoique de manière moins spectaculaire – et qu'il était toujours en vie. On y parvint presque. Jusqu'à ce que le jour suivant, au moment où la fièvre revenait en force, il ne commençât à perdre également ses ongles. Cela, Richard ne l'avait pas subi, et Philippe en fut si terrifié qu'un temps, il retomba dans le délire. Il se voyait tel un arbre à l'automne, mais un arbre auquel l'hiver serait fatal et dont les restes débités seraient brûlés par des envieux qui n'en étaient pas dignes.

Des jours durant, il n'eut que des périodes de lucidité très brèves, interrompues au moindre regard trop prolongé à son corps : tous ses ongles étaient tombés et son épaisse chevelure indisciplinée se trouvait réduite à quelques touffes éparses, clairsemées. Comme si cela ne suffisait pas, une taie s'était formée sur son œil droit, lui en ôtant l'usage. Il s'était en outre mis à peler, surtout des jambes, une desquamation qui l'effrayait peut-être encore plus que tout le reste. À présent, chaque fois qu'il s'endormait, il avait la conviction de ne jamais se réveiller.

Il était ainsi au plus bas depuis trois jours, et une partie des médecins l'avait condamné en constatant par ses selles un début d'hémorragie intestinale, quand la fièvre tomba aussi abruptement qu'elle avait monté, en même temps que disparaissaient les principaux symptômes de son mal. La rémission se produisit juste après une de ses opiniâtres tentatives pour se guérir, ce dont il déduisit qu'il avait eu raison de persister. Sans doute, la léonardie était trop puissante pour qu'il la vainquît du premier coup, mais ses efforts réitérés avaient porté fruit, tout comme de régulières infusions de thym finissaient par guérir les pires maux de gorge.

Depuis quelque temps, Philippe découvrait les limites de ses pouvoirs. Ne s'était-il pas rendu compte durant son long voyage qu'il n'avait pas la moindre affinité avec l'eau de mer ? Il n'en voulait pour preuve que les malaises persistants subis à la moindre houle. Peut-être eût-il dû insister, là aussi, prendre le temps de convaincre l'eau salée qu'elle n'était que de l'eau et devait en conséquence lui obéir. Il le ferait un jour, s'il en avait l'occasion.

Pour l'heure, l'important était qu'il allât mieux. Et puisque le Plantagenêt, quoique moins atteint, était encore fébrile, il devait bien conclure que la miséricorde divine n'était pas seule responsable de sa guérison. Il avait eu si peur de mourir que, pour la première fois de sa vie, il fut heureux de ne pas être simplement humain et osa même en remercier le ciel – ce dont il se repentit d'ailleurs aussitôt.

On ne pouvait le dire tout à fait tiré d'affaire : il conservait le visage blafard, les jambes faibles au point de ne pouvoir se tenir debout, et ses troubles intestinaux n'avaient pas cessé. En outre, il demeurait très nerveux, ce qui ne se traduisait plus par une agitation effrénée mais par de simples crispations du visage – tics qui, parfois, le défiguraient. Il estimait malgré tout ne pas avoir à se plaindre : il était chauve, il était borgne, mais il était vivant.

Le premier visiteur qu'il reçut après la chute de la fièvre hâta son rétablissement : Conrad de Montferrat, touché par ses mots, était revenu participer au siège d'Acre. Philippe voulut y voir un bon présage.

Au bout de deux jours, ses forces lui étaient assez revenues pour qu'il marchât sans assistance, bien qu'il se fatiguât vite. Le soir, aiguillonné par un appétit de vivre renouvelé et une abstinence de plusieurs mois, il réclama une femme. Malgré prêtres et médecins qui se récriaient en chœur pour des raisons variées, on lui amena la putain la plus belle et la moins sale qu'on trouva, une jeune Flamande aux formes pleines. Quoique troublée par l'aspect de ce royal client, elle s'allongea de bonne grâce,

professionnelle qui en avait vu d'autres, et Philippe la besogna sans état d'âme, uniquement soucieux de prendre son plaisir, de se sentir vivant. Quand il éjacula avec délices dans ce corps consentant, quasi inerte, il eut enfin la certitude d'avoir vaincu la mort.

« [...] il [Philippe] perdit les ongles des mains et des pieds, les cheveux et presque toute la surface de sa peau. »

Guillaume le Breton, *Chronique en Prose*

Dès l'aube du lendemain, premier jour de juillet, Philippe se fit préparer un bain chaud dans lequel il se trempa longuement afin de se débarrasser des miasmes de la maladie. Ensuite, il se vêtit, contre l'avis des médecins qui désiraient lui voir garder la chambre, leur accordant comme unique concession de ne pas encore enfiler le haubert et ceindre l'épée. En retrouvant l'air étouffant de Palestine, un soleil déjà ardent malgré l'heure matinale, il résolut une fois pour toutes de regagner la France à la première occasion : ce pays-là, décidément, n'était pas pour lui.

Accompagné de quelques chevaliers, sur lesquels il mettait un point d'honneur à ne pas s'appuyer, il entreprit de déambuler dans le quartier français, soucieux de se montrer valide afin de remonter le moral des troupes. Les vivats qui l'accueillirent lui prouvèrent qu'il avait eu raison. Bien sûr, il y eut sur son passage des regards étonnés, voire horrifiés, des murmures compatissants ou cruels, mais dans l'ensemble, ses soldats paraissaient enchantés de son retour parmi les vivants. Philippe, ni publiquement ni en privé, ne s'était jamais glorifié d'être beau. Pourtant, ce matin-là, quand il s'était regardé dans un miroir, après le bain, peinant à se reconnaître, il avait éprouvé un pincement au cœur : l'adolescent si séduisant dont Isabelle de Hainaut était tombée amoureuse au premier regard, l'homme mûr qui avait inspiré un tendre sentiment à Jeanne Plantagenêt n'étaient plus. À leur place se dressait un homme nouveau qu'il lui faudrait apprendre à connaître, à accepter.

Pour l'heure, son aspect effrayant présentait un avantage : nul ne pouvait ignorer qu'il avait été malade, bien près d'être emporté, et qu'il avait survécu. Son prestige, l'aura de faiseur de miracles qui flottait autour de lui depuis Chinon, s'en trouvaient renforcés.

Peu soucieux d'afficher sa faiblesse, il mit un terme rapide à cette première sortie et retourna s'allonger, satisfait de ce qu'il avait observé : les machines de guerre dont il avait ordonné la construction étaient pour la plupart achevées. L'une d'elles avait même déjà été mise en service contre la Tour Maudite : une pierrière lançant des blocs gigantesques que six hommes ne suffisaient pas à soulever. Sa puissance et son efficacité étaient telles qu'on l'avait surnommée la Malevoisine.

Elle n'était pas seule en son genre : de l'autre côté des remparts, sa sœur jumelle, ou peu s'en fallait, lui répondait de belle manière. Toutefois, les servants de cette Malecousine, comme on l'appelait, postés au niveau du sol, devaient lancer leurs projectiles en aveugles, par-dessus les défenseurs du chemin de ronde, si bien que les tirs s'avéraient souvent plus impressionnants que destructeurs.

L'après-midi, Philippe réunit son conseil afin de faire le point sur la situation – laquelle n'avait pas avancé d'un pouce durant sa maladie, malgré deux assauts lancés contre le camp de Saladin. Les Croisés ne pouvaient guère se vanter que d'avoir, grâce au renforcement du blocus, coulé un navire égyptien venu ravitailler Acre. Les Musulmans, eux, n'avaient pas même de tel succès à s'attribuer.

— Nos hommes sont-ils prêts à reprendre les hostilités, selon vous, messeigneurs ? interrogea le roi.

— Ils brûlent de se battre, sire, répondit le maréchal Clément. C'est l'inactivité, l'attente, qui les rend fous.

Comme Raoul de Clermont, Conrad de Montferrat, le duc Hugues de Bourgogne et quelques autres approuvaient cette déclaration, Philippe eut un large sourire.

— En ce cas, il serait inconsidéré de temporiser davantage : à moins que l'un d'entre vous n'ait une sérieuse objection à faire valoir, nous donnerons l'assaut dès demain.

Les seules objections vinrent des frères de Lusignan, invités là par politesse, en tant que représentants d'un roi d'Angleterre toujours alité. Selon eux, il eût été plus courtois d'attendre que Richard fût lui aussi remis de son épreuve. Chacun comprit qu'ils ne désiraient pas voir l'attaque décidée par le seul souverain français, de crainte qu'il ne s'appropriât les lauriers en cas de victoire. Si son influence devenait prépondérante, son candidat au trône de Jérusalem serait d'autant mieux placé pour l'emporter.

Le duc d'Autriche, Léopold – le plus important seigneur du Saint Empire présent à Acre, avec ce qui restait des troupes de Frédéric Barberousse –, fit alors remarquer que nul ne pouvait prévoir quand le Plantagenêt serait sur pied et qu'aucun homme, même celui-là, ne valait qu'on l'attendît éternellement. Philippe en fut ravi, dispensé de recourir lui-même à cet argument qui régla la question : noyée dans un tumulte d'approbations, l'opposition des Lusignan se vit écartée sans autre forme de procès.

Il s'en fallut de peu que l'histoire ne se répétât. Tandis que la troupe principale conduisait ses engins à l'assaut de la muraille, Saladin, prévenu, lança une nouvelle attaque à revers contre le camp chrétien. Cette fois, cependant, Philippe avait pris soin de laisser en arrière des troupes plus importantes – concentrant par ailleurs ses efforts sur la Tour Maudite. S'il abandonna tout de même la ville pour aller soutenir les siens, ce fut sans précipitation, si bien que les dommages, tant humains que matériels, furent réduits. Au bout du compte, il n'y eut ni vainqueur ni vaincu mais les Musulmans subirent plus de pertes que leurs adversaires, ce qui, après la guérison du roi de France, apporta un soutien supplémentaire au moral des Croisés. La journée du lendemain devait être déterminante.

Philippe, après la bataille, se coucha épuisé. Ses bras, qui n'avaient pas tremblé en maniant l'arbalète ou l'épée, étaient à présent agités de trémulations nerveuses irrépressibles, comme si tous les efforts qu'il leur avait imposés durant la journée avaient été mis en réserve pour leur être comptés au même instant. Ses jambes, qui lui avaient obéi sans rechigner devant les remparts, eussent à présent refusé de le porter sur plus d'une toise. S'étant endormi presque instantanément, il connut un sommeil profond, dépourvu de rêves – donc de cauchemars –, pour la première fois depuis deux semaines. Lorsqu'il en sortit, il avait l'esprit en repos mais le corps douloureux : amaigri, manquant d'exercice, il payait d'atroces courbatures l'agitation de la veille, et il dut se faire violence pour quitter sa couche. Encore plus pour enfiler son haubert, un nouvel assaut étant prévu ce jour-là.

Une légère contrariété le surprit après le déjeuner : Richard, tout juste convalescent, trop faible pour marcher, avait décidé de participer au combat. Sentant l'issue proche, il voulait à tout prix y être associé. Son apparition devant Acre, assis sur une litière, protégé par un mantelet derrière lequel il décochait des carreaux d'arbalète vers les créneaux, déclencha un tel enthousiasme chez les Croisés que le ressentiment de Philippe s'évanouit. Le Plantagenêt se montrait souvent détestable mais en certaines occasions, on ne pouvait se retenir de l'admirer. Dans son état, quoique plusieurs écuyers se tinssent prêts à le déplacer en cas de danger, il constituait une cible rêvée pour pierrières et balistes. Le roi de France, invalide, eût estimé son influence sur la bataille trop insignifiante pour justifier un tel risque. Il se fût trompé : ce n'étaient certes pas les carreaux que lançait Richard, lentement, sans grande précision, qui faisaient la moindre différence ; sa simple présence, en revanche, produisait un effet colossal. Il était au milieu des siens, alors qu'il eût pu demeurer au camp sans faillir à l'honneur. Tous savaient qu'il eût agi de même avec les deux jambes coupées, que s'il avait perdu un bras, il eût manié l'épée de l'autre. Nantis d'un pareil chef, les chevaliers ne pouvaient que chercher à se dépasser, y compris ceux qui ne l'aimaient guère en temps normal.

Fut-ce cette exaltation neuve, qui animait jusqu'au plus humble des Croisés ? Fut-ce que le martèlement régulier de la Malevoisine avait enfin ébranlé l'épaisse muraille ?

Toujours est-il qu'après des coups de bélier répétés, tout un pan de la Tour Maudite s'effondra dans un fracas épouvantable. Le bélier et deux de ses servants furent ensevelis sous les décombres, mais une exclamation victorieuse s'éleva néanmoins dans les rangs chrétiens. Après des mois de siège, ils venaient enfin de s'ouvrir un passage dans cette ville qu'ils étaient bien près de considérer comme imprenable !

— Une échelle, vite ! ordonna le maréchal Aubri Clément qui, oubliant toute prudence, se ruait vers la brèche alors que la poussière de l'éboulement n'était pas encore retombée.

Le pan de mur effondré avait dévoilé les entrailles de la tour depuis le sol jusqu'à vingt pieds de hauteur, sur une largeur variant entre cinq et dix pieds. Cette saignée permettait de découvrir en partie deux grandes pièces circulaires – celle du bas trop encombrée de débris, hélas, pour qu'on espérât s'y introduire, sans parler de s'y battre.

Des soldats apportaient au pas de course l'échelle demandée. Aubri l'appuya lui-même contre le plafond déchiqueté séparant les deux salles, tandis que se pressaient derrière lui une bonne dizaine de chevaliers, dont le comte de Clermont qui monta les premiers échelons juste sur ses talons.

— Au nom du Christ ! s'exclama le maréchal en tirant son épée. La victoire ou la mort !

Ce fut la mort, pour lui et pour tous ceux qui le suivaient. Ils échappèrent aux projectiles des défenseurs postés derrière les créneaux, lesquels ne pouvaient se découvrir sans être pris pour cibles par des centaines d'archers. Le désastre se produisit quand ils s'engagèrent à l'intérieur de la tour. La pièce dans laquelle ils arrivaient communiquait par des escaliers avec la cour intérieure et avec le chemin de ronde : anticipant l'action impulsive des Croisés, des Mamelouks s'y étaient massés dans l'ombre – et il en arrivait encore. Les cordes de leurs arbalètes se détendirent dès qu'Aubri leur apparut. Le maréchal avait baissé son écu pour retrouver l'équilibre après avoir quitté l'échelle : deux carreaux s'enfoncèrent dans sa poitrine, un autre dans sa gorge. Fauché en plein élan, il s'effondra sans vie avant d'avoir pu avertir ses camarades. Raoul de Clermont, lui, vit le danger au dernier moment, lança un cri d'alarme et voulut redescendre ; il n'y parvint pas assez vite pour éviter le sort de son prédécesseur – à ceci près qu'il tomba en arrière, heurtant ceux qui venaient après lui, dont plusieurs furent projetés à terre. Consternés, les autres marquèrent un temps d'arrêt, se demandant s'ils devaient poursuivre cette percée aveugle ou changer de tactique.

L'hésitation leur fut fatale : se découvrant bravement, deux Arabes apparurent au bord de la brèche ; aussitôt criblés de flèches, tués net, ils n'en parvinrent pas moins à lâcher une haute jarre emplie de feu grégeois, qui se brisa sur un échelon et inonda d'une grande nappe enflammée des chevaliers instantanément changés en torches humaines. Ceux qui n'avaient pas été touchés refluèrent en désordre, horrifiés par les hurlements de leurs compagnons immolés, dégoûtés par une atroce odeur de naphte et de chair grillée. De toute façon, ils ne pouvaient plus grand-chose dans l'immédiat : tout brûlait, les corps, l'échelle et jusqu'aux parois de pierre ; il ferait nuit avant que la brèche fût à nouveau vulnérable à une attaque.

Philippe et Richard donnèrent l'ordre du repli, d'autant que Saladin lançait comme à son habitude une chevauchée contre le camp – qui ne devait pas plus aboutir que la précédente.

Le soir, les deux souverains soupèrent de mauvais appétit : le coup porté à la Tour Maudite ne compensait pas la mort des chevaliers tombés durant la journée. Le roi de France, à titre personnel, avait perdu deux amis qu'il pleurait sincèrement. En Aubri Clément, il lui semblait sentir son vieux maître Robert mourir une deuxième fois…

Le lendemain, il comprit que ce sacrifice et tous les autres n'avaient pas été inutiles : la garnison demanda à parlementer. Ses émissaires, deux guerriers de haut rang, offrirent aux Chrétiens de leur livrer la ville, avec tous ses trésors, en échange de la vie sauve pour ses défenseurs.

— Cela ne nous convient pas, répondit Richard, qui se rétablissait rapidement puisqu'il était à présent debout. Après tout ce que votre résistance nous a coûté, si vous souhaitez négocier, vous devez nous restituer les terres qui étaient nôtres naguère, nous rendre la vraie croix que vos mains impies profanent, et enfin libérer les prisonniers chrétiens que vous détenez dans vos geôles.

Philippe ne protesta pas. Si les Musulmans discutaient, c'était qu'ils se savaient perdus. On ne gagnerait rien à leur faciliter les choses.

Les parlementaires s'interrogèrent un instant du regard puis répondirent ne pouvoir faire de telles promesses sans consulter Saladin. Laissant les hommes de leur escorte en otages, ils furent donc autorisés à traverser le camp pour rendre visite au sultan. À leur retour, leur visage portait la marque du désespoir mais nullement de la surprise : les âpres conditions du roi d'Angleterre étaient rejetées. Les émissaires regagnèrent donc la ville, résignés à soutenir encore le siège.

Vers la fin de l'après-midi, une flèche se planta dans la toile d'un pavillon du quartier français. Elle s'accompagnait d'un message qui fut immédiatement porté à Philippe alors que, vidé de ses forces, il se préparait à s'allonger pour la nuit. Cette lecture lui rendit son énergie : celui qui signait G confirmait que la garnison d'Acre était démoralisée, presque à court de vivres. Saladin, cependant, prévoyait pour la nuit même une attaque surprise sur le camp des Francs afin de permettre aux défenseurs de s'évader à la faveur de la mêlée.

Philippe dépêcha la nouvelle à Richard et aux autres commandants. Sans attendre leur réaction, il donna des ordres : qu'une importante troupe d'archers soit postée en face des portes d'Acre, afin de prévenir toute sortie ; que les vaisseaux qui patrouillaient au large soient mis en alerte ; que tous les hommes disponibles se rassemblent derrière le remblai du camp et se tiennent prêts.

Ces manœuvres furent exécutées à la lettre, si bien que les Musulmans, surpris quand ils croyaient surprendre, se virent aisément repoussés, après que nombre d'entre eux eurent été massacrés sans avoir seulement pu porter un coup. La ruse des Francs, toutefois, n'expliquait pas seule leur défaite : ils s'étaient aussi présentés bien moins nombreux qu'on ne l'avait craint. Saladin faisait à ses dépens l'expérience d'un système féodal ayant bien souvent occasionné des revers à ses royaux adversaires, en Europe : ses émirs lui avaient consacré les jours de service militaire qu'ils lui devaient ; à présent, ils s'en retournaient chez eux avec leurs troupes, si bien que le sultan ne disposait plus de moyens suffisants pour s'opposer aux Croisés.

À partir de là, ce ne fut plus qu'une question de jours. Il y eut encore des assauts contre la muraille, certains repoussés de justesse, mais aucun ne fut très meurtrier : Richard mettait à prix d'or chacune des pierres de la Tour Maudite, ce qui décuplait l'ardeur des Francs, et le cœur des défenseurs n'y était plus. À l'insu de Saladin, ils négociaient leur reddition par l'intermédiaire de Conrad de Montferrat.

Le douzième jour du mois, ce même Conrad pénétra le premier dans Acre, en vainqueur, porteur de bannières qu'il alla symboliquement planter sur les remparts. Du haut de ses collines, impuissant, le sultan ne put qu'assister à cette défaite qui en annonçait d'autres. Le Christianisme venait de porter un coup dont l'Islam mettrait longtemps à se relever. Du moins était-ce la conviction de Chrétiens persuadés de voler sans encombre vers Jérusalem.

Richard avait alors retrouvé tout son allant, contrairement à Philippe que les séquelles de la maladie affaiblissaient toujours. Superbe, le verbe haut, il se conduisit en chef suprême des Francs, distribuant des louanges et jouissant des acclamations qu'il recevait en échange. Une seule fois, sa bonne humeur fut prise en défaut ; lorsque, monté sur le chemin de ronde afin d'adresser quelques paroles aux Croisés massés dans l'enceinte, il vit la bannière de Léopold d'Autriche flotter auprès de la sienne et de celle du roi de France. Léopold qui, Gui de Lusignan n'avait pas manqué de le lui

rapporter, estimait qu'un Richard Plantagenêt n'était pas indispensable à la victoire.

— Par les dents-Dieu ! jura-t-il, furieux. Ce duc de malheur se prendrait-il pour un roi ?

Aux yeux de tous, avant qu'on pût songer à l'en empêcher, il arracha la bannière de Léopold et la jeta dans le fossé de la ville comme il eût jeté un étendard ennemi. Les Anglais, pour la plupart, l'acclamèrent. Les Impériaux grondèrent. Les Français se tinrent cois, peu désireux de prendre parti dans une dispute qui n'était pas leur.

Le duc d'Autriche, quoiqu'humilié, eut la sagesse de ne pas envenimer les choses à un moment où l'unité était primordiale. Il se contenta de déclarer à ses proches que Richard lui paierait très cher cette insulte. De cet homme à l'âpre caractère, on savait qu'il parlait rarement en vain. Le roi d'Angleterre s'était fait un ennemi mortel.

Philippe, soucieux de se désolidariser du Plantagenêt, envoya le soir même à Léopold un message où, sans vraiment désavouer Richard, il qualifiait sa conduite d'indélicate et assurait le duc de toute sa sympathie. Voilà qui ne l'obligeait pas à mentir et pourrait se révéler utile.

Richard s'était installé au Temple, à la pointe extrême de la péninsule, Philippe au Palais des Patriarches. Le temps où ils buvaient à la même coupe et dormaient au même lit paraissait bien loin. Malgré les mois de périls affrontés ensemble, les deux alliés de principe fêteraient la victoire séparément, chacun au milieu de sa coterie.

Philippe, avant de gagner la grand-salle du festin, se reposait un instant, seul dans la chambre qu'il s'était attribuée. La chute de la ville, en réduisant d'un coup sa tension nerveuse, le laissait comme vidé, avec une seule idée en tête : rentrer en France. Maladie ou non, ce climat finirait par lui être fatal. En outre, un message de sa mère venait de lui apprendre que le petit Louis était tombé malade, lui aussi, et gravement. À l'heure qu'il était, peut-être était-il guéri, ou mort, comment le savoir ?

L'impulsion donnée, on n'avait plus vraiment besoin de lui ici, se répétait Philippe, alors que sa présence faisait défaut en d'autres lieux ; chaque instant l'en trouvait davantage convaincu. Il savait toutefois que la plupart des chevaliers, y compris parmi ses intimes, ne comprendraient pas ses raisons et l'accuseraient de lâcheté, dans leur cœur sinon à voix haute.

Il se demandait de quelle manière leur présenter la chose quand l'évêque de Beauvais vint le prévenir qu'un Sarrasin n'appartenant pas à la garnison s'était présenté au palais.

— Je l'aurais fait jeter au cachot, déclara le prélat, qui coordonnait ce soir-là la garde, mais il parle français comme un clerc et il prétend avoir des révélations à te faire, à toi et à personne d'autre. J'ai donc jugé préférable de t'avertir. Je l'ai laissé sous bonne garde dans une des salles du bas.

— Tu as eu raison, approuva Philippe, intrigué. On a vérifié qu'il n'était pas armé ?

— Il n'avait qu'une masse, qu'il nous a remise spontanément. Je l'ai fouillé moi-même : il ne dissimule rien.

— Très bien. Allons donc lui parler, puisque cela semble si important.

L'homme d'une trentaine d'années qu'il découvrit entouré de quatre soldats, dans une salle que ses murs épais ne protégeaient pas de l'écho des réjouissances toutes proches, était de taille moyenne mais carré d'épaules. Son visage cuivré s'ornait d'une barbe noire à la mode des Musulmans dont il portait l'habit guerrier. Pas un instant, cependant, Philippe ne douta qu'il s'agît d'un déguisement : dans l'ombre, l'inconnu pouvait faire illusion ; avec une torche éclairant des traits qu'il ne cherchait d'ailleurs pas à dissimuler, il se révélait sans conteste européen.

— Je suis votre humble serviteur, sire, déclara-t-il sans la moindre trace d'accent, en mettant un genou en terre à l'entrée du roi.

— Qui êtes-vous et pourquoi tous ces mystères ? interrogea ce dernier.

— J'appartiens à l'ordre des chevaliers de l'Hôpital. Si vous le jugez absolument nécessaire, avertissez notre grand maître : il confirmera mon identité. Je suis le frère Guérin.

Philippe ouvrait la bouche pour lui demander comment il se faisait qu'on le trouvait dans une telle tenue quand il lui sembla discerner la réponse.

— Guérin, avec un G ? s'enquit-il, insistant bien sur la lettre isolée, un demi-sourire aux lèvres.

— Avec un G, sire, confirma son interlocuteur. Au nom du Père, du Fils et du saint Esprit…

D'un signe de tête, le roi congédia les quatre soldats, ne gardant auprès de lui que son cousin l'évêque et l'Hospitalier.

— Ainsi, c'est vous, notre informateur, lança-t-il. L'homme à qui nous devons la victoire.

Le frère Guérin eut un petit geste de modestie.

— La victoire, vous la devez à la vaillance des vôtres. Si j'ai apporté ma pierre à l'édifice, vous m'en voyez humblement satisfait.

— Quoi ? C'était vous ? s'exclama à son tour le prélat, qui venait de comprendre. Que ne l'avez vous dit tout de suite, sire chevalier ? Je vous aurais épargné l'humiliation des gardes. (Il désigna la porte.) Je réclame le privilège de vous présenter aux nôtres. Entendez-vous ce brouhaha ? Parmi tous ces hommes, il n'en est pas un qui ne brûle de lever sa coupe en votre honneur.

L'Hospitalier secoua lentement la tête.

— Je vous supplie de me pardonner, monseigneur, dit-il, mais c'est justement là ce que je désire éviter. Voilà pourquoi je tenais à ne m'exprimer que devant le roi.

— Seriez-vous modeste au point de mépriser la gloire qui vous revient de droit ? s'enquit Philippe.

— D'une part, sire, j'ai en effet agi par amour de notre Église, et aussi de la terre de France que vous représentez, non dans l'espoir d'une récompense. En outre, j'ai pu vous fournir des informations utiles car nul, dans la ville, ne soupçonnait mon identité ; si je désire continuer à faire quelque bien en attendant que le royaume de Jérusalem soit tout entier revenu entre des mains chrétiennes, il me faut préserver mon anonymat.

— Vous voulez dire que votre grand maître lui-même ignore vos agissements ? persista le roi, de plus en plus étonné.

Les lèvres du frère Guérin s'étirèrent en un demi-sourire.

— Je pense qu'il ne les approuverait qu'à moitié. Son idéal du combat est plus… disons : héroïque.

— Il faut admettre que le vôtre n'est guère banal pour un chevalier. Et pour un clerc, donc !

L'évêque de Beauvais avait lancé la remarque avec bonne humeur, se sachant fort mal placé pour donner des leçons de conduite à un religieux.

— Eh bien moi, j'approuve entièrement messire Guérin, intervint Philippe. Je ne doute pas de ses qualités de guerrier, mais un chevalier de plus durant un assaut n'est qu'un chevalier de plus. Notre ami nous a rendu à sa manière plus de services qu'il n'aurait pu le faire la masse d'armes à la main. Ce que je ne comprends pas, toutefois… (Il regarda bien en face l'Hospitalier, lequel contempla sans frémir son visage ravagé.) Pourquoi être venu ici ce soir ? N'eût-il pas été plus facile de demeurer caché, si vous n'attendez réellement aucune reconnaissance ?

— Plus facile, sire ? Alors que j'ai l'air d'un Sarrazin et que l'armée du Christ tient la ville ? J'aurais été pris tôt ou tard. Je le savais à tel point que j'ai bien failli me rendre avec la garnison, tout à l'heure, mais en définitive, j'ai préféré vous demander personnellement de me faire emprisonner. (Devant l'incompréhension de ses interlocuteurs, le visiteur enchaîna :) Si les captifs sont libérés un jour, je le serai avec eux et je poursuivrai la mission que je me suis fixée. Si jamais on ne réussit pas

à s'entendre, en revanche, s'ils sont exécutés, je tiens à ce qu'on sache dans quel cachot je me trouve : il me serait odieux d'être occis par un Chrétien croyant décapiter un de ces maudits Infidèles.

— Et vous préférez les geôles françaises aux anglaises, compléta Philippe en hochant la tête.

— Ma foi, sire, je suis de France. Quant aux geôles, je n'ai pas de préférence, mais puisqu'il me faut m'entendre avec un souverain, il me plaît que ce soit le mien.

— Vous vous chargerez de cela, mon cousin, ordonna le roi à l'évêque. Veillez à ce que le frère Guérin soit enfermé selon son vœu. Ayez soin de garder en mémoire l'emplacement de ses chaînes, mais que personne d'autre ne soit mis dans la confidence.

— Décidément, pas de festin pour vous, messire Guérin, commenta le prélat, bon enfant. Si nous nous revoyons un jour en des circonstances plus favorables, je m'engage à réparer l'outrage qui vous est fait ce soir en vous offrant le meilleur souper de toute votre existence.

Philippe tendit la main à l'Hospitalier, qui la baisa avec respect.

— Vous me pardonnerez de ne pas rester plus longtemps en votre compagnie, mais j'ai encore bien des choses à régler, ce soir. (Il s'adressa à son cousin.) Montferrat est là ?

— Il me semble l'avoir vu, oui.

— Je dois lui parler : la question de la succession devient pressante. Les Lusignan vont tout faire pour influencer les nobles de Jérusalem, et nous devons être prêts à leur répondre. (Poussant un long soupir, il se retourna vers Guérin.) Vous ne connaissiez pas votre chance, à Acre : vous n'aviez à vous préoccuper que de vos ennemis. Moi, je me débats contre les machinations de mes propres amis.

— Le problème est ardu, admit l'Hospitalier. J'ai souvent entendu les chefs de la garnison en discuter. Évidemment, ils espéraient la victoire de Lusignan. Ils disaient que Saladin, en le libérant, après Hattin, aurait déclaré savoir ce roi-là incapable et n'en pas vouloir d'autre pour le remplacer.

— J'éprouverais le même sentiment à sa place, avoua Philippe. Ce n'est heureusement pas à lui qu'on demandera de trancher la question. À l'heure qu'il est, Montferrat est le seul homme capable de conserver le royaume de Jérusalem une fois que nous l'aurons repris. Je n'imagine pas que les barons et les évêques puissent choisir Lusignan, même s'il a l'appui de Richard.

— S'ils semblaient pourtant devoir le faire, sire, je… Guérin s'interrompit, hésitant.

— Parlez ! l'encouragea le roi. Quoi que vous puissiez dire, je ne me fâcherai pas contre vous.

— Eh bien, j'ai eu beaucoup de temps pour réfléchir, durant le siège, notamment à cette affaire de succession. Il me semble qu'il existe un moyen de contenter tous les partis.

Le religieux exposa son idée. Lorsqu'il eut terminé, Philippe le contemplait avec intérêt en se caressant le menton.

— C'est plutôt, ce me semble, un moyen de mécontenter tous les partis, commenta-t-il. Et le proche avenir ne serait pas assuré pour autant. Cependant, le plan ne manque pas d'une certaine astuce : s'il est impossible d'obtenir mieux, c'est un compromis que je défendrai. Auriez-vous donc aussi des qualités d'homme d'État, frère Guérin ?

L'Hospitalier s'inclina, humble mais sans obséquiosité.

— Je n'ai d'autres qualités que celles qu'il plaît à mon maître Jésus Christ de m'accorder.

— Servez-le de votre mieux, avec ma bénédiction, en ce cas. Mais s'il s'avère qu'un jour, ce maître-là n'a plus besoin de vos services et qu'il vous sied d'en prendre un autre, la cour de France sera heureuse de vous accueillir. J'ai besoin d'hommes comme vous dans mon gouvernement.

— Je saurai m'en souvenir, déclara Guérin en s'inclinant une nouvelle fois, avant d'accompagner l'évêque jusqu'en la prison qui serait sienne pour une durée indéterminée.

Philippe n'avait pas menti : il lui fallait de nouveaux conseillers, de nouveaux auxiliaires, à

présent que les anciens étaient presque tous morts. Il lui fallait des hommes qu'il choisirait lui-même en fonction de leurs mérites et non de leur naissance, des hommes qui, sachant qu'ils lui devaient tout, seraient là pour le servir quand il aurait besoin d'eux au lieu d'aller se faire tuer inopportunément dans quelque tournoi. Tant qu'elles ne s'opposaient pas à lui, les grandes familles pouvaient jouir du pays, mais il n'entendait plus les laisser le commander.

Quelques jours plus tard, une assemblée composée de tous les seigneurs et évêques de Jérusalem, ainsi que des principaux chefs de l'expédition outre-mer, prit sa décision en ce qui concernait la succession au trône : puisqu'il avait été sacré, Gui de Lusignan demeurerait roi jusqu'à sa mort mais son héritier serait Conrad de Montferrat, duquel une nouvelle lignée découlerait. Le compromis fut adopté sur la suggestion du roi de France qui, sentant la balance pencher en sa défaveur, eut la sagesse de faire machine arrière avant que ses adversaires n'eussent compris que la victoire leur était acquise s'ils s'obstinaient. Lusignan ne fut pas très satisfait du résultat, Montferrat non plus, mais ils avaient à présent tous deux une bonne raison de se battre pour Jérusalem, et aucun n'irait bouder dans sa forteresse quand l'autre bataillerait. Afin d'apaiser Conrad, son protecteur lui attribua par avance toutes les terres que pourraient prendre ses troupes durant leur séjour en Terre Sainte.

Le plus mécontent, en fait, fut Richard : à moyen terme, il voyait s'évanouir au profit de son rival français une possibilité d'influence sur le royaume franc oriental. Et puisque Richard était mécontent, Philippe ne pouvait se défendre d'une joie que ne justifiait pas le *modus vivendi*. Il résolut de surveiller en lui l'apparition de ce sentiment aussi agréable que nuisible : s'il entrait dans le jeu du Plantagenêt, il en viendrait à commettre des imprudences pour le simple plaisir de frustrer son rival.

Le jour même de la proclamation, il retomba malade. Une simple fièvre, cette fois, qu'il élimina sans mal dès qu'elle retomba assez pour qu'il songeât à se soigner, mais qui le replongea un temps dans les affres des cauchemars et du délire. Oubliant qu'il s'était remis et que, depuis, il avait pris une ville, il se croyait à nouveau en train de se débattre contre la léonardie ou empoisonné, ou les deux. Son vieil ennemi décharné revenait le tourmenter, lui ouvrait le crâne de sa faux, le fouillait à la recherche d'une âme qu'il entraînait parfois jusqu'aux Enfers – et que, parfois, il ne trouvait pas, ce qui était peut-être encore plus terrifiant.

Cette obsession de sa mort imminente, inéluctable, ne quitta pas Philippe avec la fièvre. En proie à une terreur abjecte qui le faisait frissonner dans sa chambre torride, au milieu de ses draps trempés de sueur, il convoqua ses proches sitôt qu'il fut en état de s'exprimer et les informa de sa décision.

— Comment, sire, vous en aller ? se récria l'évêque de Beauvais. Alors que notre vœu de délivrer la ville sainte n'est pas encore accompli ? Ce serait votre âme que vous joueriez.

Le roi écarta l'objection d'un geste las, se retenant de dire que son âme ou le néant qui lui en tenait lieu serait bien plus en danger s'il demeurait.

— Je sens qu'ici, je ne tarderai pas à mourir, déclara-t-il plutôt. Saladin ou Richard trouveront un moyen de m'éliminer si le mal s'en révèle incapable. Et je ne puis mourir sans avoir mis en ordre les affaires du royaume pour mon successeur.

Le prélat échangea un coup d'œil consterné avec son frère Robert et le duc de Bourgogne. Les affaires du royaume, Philippe les avait mises en ordre avant son départ, précisément au cas où il ne reviendrait pas. Ce n'était pas cela qui le motivait à présent : c'était la peur, pure et simple. Le voir ainsi tremblant, hagard, l'œil exorbité et injecté de sang, inspirait à ses vassaux un détestable mélange de honte et de pitié. Comment cet homme, qu'on n'avait jamais vu trembler sur le champ de bataille, avait-il pu se muer en couard d'un instant à l'autre ? C'était que sur le champ de bataille, confiant en son adresse, sûr d'éviter les coups fatals et plongé dans le feu de l'action, il n'avait pas une seule fois songé à la mort, même lorsqu'il l'avait vue terrasser ses voisins. Au creux de son lit, aussi faible

qu'un enfant au berceau, se croyant la cible d'ennemis sans foi ni loi, il ne songeait qu'à cela.

Philippe avait toujours su qu'il mourrait un jour, mais avant la léonardie, c'était une connaissance un peu abstraite, qu'il ne ressentait pas comme une vérité première. Désormais, loin d'avoir foi en son éternité, il abritait dans tout son être, dans sa chair, ses os, ses humeurs, la certitude d'être mortel. Il lui semblait savoir ce qu'on éprouvait quand on mourait ; de temps à autre, il lui semblait même l'éprouver, et il ouvrait alors la bouche à se déboîter la mâchoire pour réaspirer en lui la vie qui s'enfuyait, si bien que ses garde-malades le croyaient en train d'étouffer.

— Vous verrez qu'ils me tueront, si je reste, déclara-t-il encore, sur un ton si désespéré qu'il paraissait supplier ses compagnons de le comprendre, de l'absoudre.

Cela, ils ne le pouvaient pas. En revanche, ils pouvaient et devaient lui obéir. La mort dans l'âme, presque en larmes, ils allèrent donc sur son ordre annoncer la nouvelle au roi d'Angleterre, lequel, voyant fort bien leur détresse, ne les ménagea pas.

— S'il part sans avoir accompli son vœu, le déshonneur sera pour lui, et la honte pour le royaume de France, affirma-t-il, hautain. Ce ne sera pas sur mon conseil qu'il agira de la sorte.

— Mais sire, tenta de protester un évêque de Beauvais peu convaincu, le roi Philippe est de nouveau malade. Rester plus longtemps parmi nous le condamnerait.

— S'il doit choisir entre mourir ou s'en retourner dans son pays, qu'il décide ! conclut Richard. Il en est toujours qui préfèrent une vie sans honneur à une mort glorieuse. Pour ma part, mon choix est fait : je resterai jusqu'au bout.

Nul ne devait juger prudent de lui rappeler ces paroles quelques mois plus tard, lorsqu'il partirait à son tour sans que Jérusalem fût reprise.

En vérité, le Plantagenêt était bien en peine de cacher sa jubilation : ce départ inopiné le débarrassait du seul homme capable de lui disputer le titre de chef suprême des Croisés ; il se faisait fort de détourner à son profit le prestige que perdait ainsi Philippe. Tout en feignant la désapprobation la plus totale, il se garda donc de s'opposer au projet, exigeant juste de son rival qu'il jurât sur les Évangiles de ne pas s'en prendre à ses terres et de les protéger comme les siennes propres en cas d'invasion tant que lui-même ne serait pas revenu de Terre Sainte.

Le Capétien jura tout ce qu'on voulut : il connaissait assez de théologiens et de rhétoriciens pour se faire délier de ce serment si besoin était, et son désir de rentrer en France n'eût pas souffert le moindre obstacle : l'important était de partir dans les plus brefs délais afin de survivre ; ensuite, on verrait à reprendre les rênes de la situation.

Le jour de la saint Germain, il s'embarqua pour Tyr. Il n'emmenait avec lui qu'une escorte modeste, laissant la plus grande partie de son armée sous le commandement d'Hugues de Bourgogne. Ainsi espérait-il prouver qu'il s'en allait par nécessité personnelle, non par manque de fidélité envers la cause du Christ.

Malgré cela, parmi les gens qui assistèrent à son départ sur le port d'Acre, il rencontra bien peu de sympathie. Ses amis baissaient la tête, confus. Ses ennemis l'accablaient de leur morgue, quand ils ne le raillaient pas ouvertement. Mettant le comble à son affliction, Richard se présenta en compagnie de son épouse Bérangère, comme pour souligner une bien cruelle absence.

Philippe, depuis le pont du navire qui s'éloignait, guetta Jeanne jusqu'au dernier moment, espérant sans y croire qu'elle sortirait enfin de sa retraite, ne fût-ce que pour le saluer d'un geste de la main. Depuis qu'elle avait été établie en ville par le roi d'Angleterre, il ne l'avait pas rencontrée une seule fois, alors qu'il eût tant désiré lui parler, se faire comprendre d'elle au moins.

Elle ne se montra pas. Il n'emporta au-delà de la mer que le souvenir de son visage et l'espoir qu'elle fût restée en ses appartements parce qu'elle en avait reçu l'ordre, non parce qu'elle le

méprisait.

Cette question le hanterait toute sa vie, à l'instar d'un spectre apparaissant de loin en loin, dans ses moments de faiblesse, car il n'aurait jamais l'occasion de la poser à Jeanne – qu'il ne devait plus revoir.

De Tyr, il partit pour Tripoli et, au terme d'une longue série d'étapes, aborda à Otrente en automne. Il gagna Rome, où il s'entretint avec le nouveau pape sans oser lui confier les angoisses qui le rongeaient, se contentant de décrire avec éloquence le mal dont il avait souffert. Célestin III, vieillard de grande piété mais de faible envergure, en fut assez impressionné pour lui accorder l'absolution quant à l'abandon de sa tâche.

Muni de cette assurance infaillible que Dieu ne lui en voulait pas de sa défection, Philippe fit alors route vers la France, et il arriva en son château de Fontainebleau vers la fin décembre, à temps pour célébrer la Nativité. Lorsqu'il eut baisé sa mère au front et serré dans ses bras son fils guéri, tellement grandi qu'il ne le reconnut pas, il s'autorisa enfin un long, un très long soupir de soulagement. Il était rentré chez lui et il était en vie : pour l'heure, il n'en demandait pas plus.

« Le vendredi 17 jumada [12 juillet] à midi, on vit les croix et les drapeaux des Francs se dresser sur les murs de la ville. Une immense clameur retentit du côté des Francs et l'affliction des monothéistes redoubla. Les plus sages se bornaient à dire : Nous appartenons à Allah et c'est vers Allah que nous retournons ! Tous étaient saisis d'épouvante, frappés de stupeur. Le camp retentissait de cris, de plaintes, de sanglots et de gémissements, »

Abou Chama, *Le Livre des Deux Jardins*

Renaud de Dammartin et sa nouvelle épouse, Ide, venus de Boulogne, arrivèrent à Fontainebleau le jour de Noël, afin de faire hommage de leur comté au roi de France.

Tandis que d'autres s'en allaient batailler pour reprendre le tombeau du Christ aux Infidèles, Renaud ne s'était pas privé de batailler pour son compte. Puisque le comte de Flandre, tuteur de la jeune veuve, avait opposé un refus lapidaire à sa demande en mariage juste avant d'accompagner Philippe en Terre Sainte, il avait enlevé l'objet de sa convoitise au fiancé qu'on lui destinait, Raoul d'Ardres. Désinvolte, emporté, parfois brutal, le chevalier savait aussi trouver, quand il le fallait, les mots qui chantaient à l'oreille des femmes : Ide, succombant à son charme, lui avait avoué juste à temps avoir lancé un appel au secours à Raoul – lequel, pris dans une embuscade, avait achevé au fond d'une geôle sa chevauchée vengeresse. Ensuite, Renaud avait tout tranquillement épousé sa maîtresse consentante et ravie.

Il se conférait ainsi des droits sur le comté de Boulogne, qu'il s'était empressé de reprendre, les armes à la main, aux troupes du comte de Flandre. Cet homme-là savait ce qu'il voulait et ne s'arrêtait à rien pour l'obtenir. La mort de Philippe d'Alsace en Terre Sainte, cependant, lui avait été un grand soulagement : le tuteur d'Ide disparu, Boulogne ne dépendait plus que d'un roi de France qui ne sourcillerait pas trop des moyens employés, puisqu'il avait commandité l'affaire.

Les jeunes mariés formaient à la vérité un fort joli couple : grands, blonds, d'une beauté sensuelle. Ils donnaient l'impression de s'adorer, et s'adoraient peut-être encore, mais qui les connaissait ne leur donnait pas longtemps pour reprendre amants ou maîtresses d'occasion. S'ils évitaient de s'en faire grief, peut-être vivraient-ils en bonne intelligence.

La cour du château était couverte d'une neige épaisse, dans laquelle sabots de chevaux et roues de chariots gravaient des traces sales. Le soleil ne parvenait pas à percer la couche de nuages gris, bas, qui masquait le ciel. En cette fin de matinée, on se fût cru au crépuscule.

Renaud, au bras de son épouse, s'avançait vers la grand porte, tandis que les palefreniers conduisaient aux écuries leurs chevaux et leur voiture. À l'idée de revoir son ami, qu'il brûlait de présenter à Ide, à l'idée de le divertir du récit de ses exploits, il se sentait le cœur joyeux.

Il posait le pied sur le large perron quand la porte s'ouvrit, livrant le passage à un inconnu en bliaud pourpre qui se posta au sommet des marches, les poings sur les hanches, et toisa le couple avec une morgue goguenarde. Le chevalier se demanda qui osait ainsi se mettre en travers de son chemin, ce dont il se fût déjà offusqué sans la présence de sa dame.

— Voilà donc enfin Tristan et Yseult ! s'exclama l'arrivant. Ah ! On peut dire qu'il s'en conte de belles à votre sujet !

Alors, Renaud le reconnut. Il en resta bouche bée.

C'était Philippe et ce n'était pas lui. C'était bien sa voix, sa silhouette, quoiqu'un peu amaigrie, mais ce n'était pas son visage, ce n'était pas son regard.

Les joues creusées, il était entièrement chauve, car son unique coquetterie, chaque matin, consistait à faire raser avec sa barbe les rares cheveux qui lui restaient. Son crâne rose luisait comme du vieux cuir, tandis que des plis profonds creusaient son front. La taie blanchâtre qui recouvrait son œil droit, perpétuellement ouvert, lui donnait un air démoniaque – guère démenti par l'éclat bleu, prédateur, de son œil gauche. Et le moins effrayant n'était pas le tic qui, périodiquement, lui retroussait le coin de la bouche en un involontaire rictus de mépris. Il paraissait plus nerveux, plus

vulnérable qu'avant son départ, mais aussi, sans que Renaud pût l'expliquer, plus déterminé, plus dur, presque inquiétant.

Pour cette raison, au lieu de se précipiter dans ses bras comme il en avait d'abord eu l'intention, le tout nouveau comte de Boulogne s'agenouilla et dissimula son embarras en baissant la tête, tandis qu'Ide saluait elle aussi le souverain avec déférence.

— Eh bien, quoi ? lança Philippe. Suis-je donc devenu si laid que mes amis refusent désormais de m'embrasser ?

— Oh, sire, vous n'êtes pas laid ! ne put s'empêcher de s'exclamer la jeune comtesse en relevant la tête. (Rougissant de son audace, elle ajouta :) Ou alors, c'est une laideur qui vous va à ravir…

Le roi éclata de rire, moitié parce qu'il était bel et bien amusé, moitié pour cacher le trouble que ces paroles faisaient naître en lui : aux regards fuyants qu'il surprenait chez ses proches depuis sa maladie, il s'était cru mué en repoussoir, en sinistre épouvantail qu'aucune femme ne pourrait contempler sans frémir ; la réaction si spontanée d'Ide bouleversait cette conviction. La comtesse n'avait certes rien d'une innocente pucelle, ses goûts fantasques étaient célèbres, mais c'était tout de même une femme.

L'observant avec attention, il conclut cependant qu'elle ne lui plaisait guère, ce dont il se félicita : c'était une femme, oui, celle de son meilleur ami.

— Sire, je vous présente mon épouse, la comtesse Ide de Boulogne, disait justement Renaud, lui aussi surpris des paroles de sa compagne, ne sachant trop s'il devait s'en réjouir ou s'en inquiéter.

— Et vous l'avez conquise de manière si cavalière, sire chevalier, qu'il me faudra bien vous en punir ! lui déclara Philippe avec le plus grand sérieux, avant de baisser la voix pour ajouter : Mais la punition sera douce et, à titre personnel, je te félicite.

Lui tendant les mains, il le releva et, enfin, tous deux se donnèrent l'accolade.

— Alors ? chuchota le roi. Tu sais ce que cela fait, désormais, de foutre un comté…

Cette allusion à une de leurs vieilles plaisanteries raviva tant de souvenirs que Renaud discerna dans le Philippe nouveau une trace de l'ancien, avec lequel il avait grandi, et qu'une partie de son malaise s'évanouit.

Mais une partie seulement. Les temps avaient changé. L'expédition outre-mer, tel un cocon, avait avalé un roi, en recrachait un autre, et le papillon était à l'évidence moins beau que la chenille.

Volerait-il ?

« De bone eure fui nee,
car je n'ai mais qui me destragne
je ne criem privé ni estraigne,
nului – ne bis, ne blont, ne rous.
Or est mes cavestres derous ! »

(Je suis née sous une bonne étoile, car je n'ai plus personne qui me torture. Je ne crains ni ami intime ni étranger, personne, qu'il soit grisonnant, blond ou roux. Mon licou est brisé.)

Gautier le Leu, *La Veuve*

Troisième partie
LA LUTTE

« Elle ne voulut consentir
Que du roi se dût départir
Et disait, comme dame fine,
Qu'elle mourrait toujours reïne. »

Philippe Mouskès

I

Ce fut au mois d'août que tomba la nouvelle : Conrad de Montferrat, à Tyr, avait été tué par les Ismaéliens. Cette secte au service du mystérieux personnage qu'on appelait le Vieux de la Montagne fournissait des assassins fanatiques à qui en rémunérait les services mais agissait aussi pour son propre compte. Dans le cas présent, on ignorait qui avait commandité le meurtre. L'absence de preuve n'empêchait pas un nom de courir sur toutes les lèvres : Richard Plantagenêt.

Dans une lettre à Philippe où il annonçait en outre son retour prochain, l'évêque de Beauvais expliquait toute l'affaire.

Décidément incapables d'accepter un nouveau règne de Gui de Lusignan, les nobles d'Orient avaient cassé leur jugement premier et donné la couronne à Montferrat sans qu'il lui fût besoin d'attendre la mort de son rival. Richard, qui songeait lui aussi au retour, n'avait pu que s'incliner devant cette décision. Moins d'un mois plus tard, alors qu'il venait de passer la soirée chez l'évêque lui-même, le nouveau roi avait été poignardé en pleine rue.

C'était là un rude coup porté aux Francs de Jérusalem. On avait trouvé un remplaçant au marquis, en la personne du jeune Henri de Champagne, auquel on avait fait épouser en toute hâte l'héritière du trône, bien qu'elle fût enceinte de son époux défunt. Vaillant et réfléchi, Henri serait sans doute un bon roi, mais il n'aurait jamais l'audace et la volonté d'un Montferrat.

Le Plantagenêt était-il coupable ? Philippe avait peine à le croire, quoique son cousin s'en déclarât convaincu. Il était de toute façon trop occupé avec son propre royaume pour s'en préoccuper vraiment.

Puisqu'aucune guerre ne se profilait, il s'attelait au gigantesque projet dont il avait posé la première pierre juste avant son départ en créant les baillis : la réorganisation de l'administration, l'assainissement des finances, bref, la mise en place d'un contrôle effectif du gouvernement sur tout le domaine royal.

Fidèle à la ligne de conduite qu'il s'était fixée, il réunissait autour de lui un nouveau groupe de conseillers d'origine modeste, au premier rang desquels il conservait le vieux chambellan Gautier, ainsi que deux de ses fils. À nombre de simples chevaliers ou clercs, chez lesquels il discernait des qualités, il confiait des missions pour les mettre à l'épreuve, les conservant auprès de lui ou les remplaçant par d'autres en fonction de leurs résultats. Guillaume de Garlande, qui avait sagement assisté les régents durant l'absence du roi, se vit ainsi confirmer la faveur dont il jouissait. D'autres hommes, pour la plupart rencontrés outre-mer, furent appelés dans l'entourage royal, tels Guillaume des Barres et un jeune Picard ayant naguère appartenu à la maison de Thibaut de Blois : Barthélémy de Roye, médiocre combattant mais esprit politique avisé. La gestion du trésor fut confiée au frère Aymard, un habile financier de l'Ordre du Temple, tandis que les questions religieuses demeuraient l'affaire du frère Bernard de Vincennes et de l'archevêque de Reims.

Ce dernier restait donc l'unique grand seigneur associé au gouvernement. Depuis des années, on se passait de chancelier ; le comte de Blois, dernier sénéchal, n'avait pas été remplacé ; le poste de connétable était à présent dévolu à l'effacé Dreux de Mello, dont le conseil ne serait requis que pour les questions militaires ; quant à la reine mère, frustrée d'avoir eu les mains liées durant sa régence et opposée aux réformes qu'envisageait son fils, elle se vit mise à l'écart sans ménagement. Guillaume aux Blanches Mains, lui, fit contre mauvaise fortune bon cœur : il conserva sa place, ce dont Philippe se réjouit car il avait encore besoin du madré prélat.

Au milieu de tous ces bouleversements, la mort du marquis de Montferrat, quel qu'en fût le responsable, se trouva donc considérée comme un incident regrettable mais dont on n'avait guère le temps de se préoccuper.

Quelques mois plus tard elle devait prendre un sens nouveau, prélude à l'une des plus grandes terreurs de Philippe.

Il venait d'arriver en sa résidence de Pontoise, au début de l'hiver, accompagné d'une cour réduite : après toute une année de labeur quotidien, il s'octroyait quelques jours de repos, une dernière chasse avant les neiges – en compagnie d'un Renaud venu lui rendre visite avec son épouse. Ou plutôt convoqué poliment.

Laissant les veneurs mener les superbes chiens que lui avait offerts Henri II au temps de leur amitié, Philippe demeura un peu en arrière et fit signe au comte de Boulogne de chevaucher à son côté.

— Tu me poses un problème, avoua-t-il lorsqu'ils furent hors de portée de voix des autres chasseurs. Il ne se passe pas un mois sans que je sois assailli d'une plainte à ton sujet. Les monastères que tu…

— Tous ces moines sont des braillards inutiles qui s'engraissent sur mon dos ! coupa Renaud en haussant les épaules.

— La plupart sont de saints hommes, tu le sais aussi bien que moi, reprit le roi. Et même s'ils ne l'étaient pas, serait-ce une raison pour les piller ainsi ? Je t'ai donné ce comté, mais…

— Tu me l'as fait payer cher, remarqua son interlocuteur, amer.

Il songeait aux sept mille livres d'Artois et à la terre de Lens que son ami avait exigées de lui avant de le confirmer dans son titre. Le regard de Philippe se durcit : c'était la deuxième fois que Renaud lui coupait la parole ; il n'y en aurait pas de troisième.

— Tu sais parfaitement que je devais t'imposer une sanction publique pour la manière dont tu as ravi Ide. On m'aurait sinon accusé de te favoriser indûment.

— Et le trésor a besoin d'argent, n'est-ce pas ? On dit le zèle de tes baillis fort peu populaire dans le domaine. Eh bien, je fais comme toi : je prends l'argent où il se trouve. (Le comte, découvrant posé sur lui l'œil brûlant qui trouait cette face de cauchemar que bien peu de gens contemplaient sans frémir, ne put s'empêcher de baisser le ton.) De toi à moi, que t'importent quelques moines aux confins du royaume ?

— À travers eux, c'est toute l'Église, et donc Dieu, que tu rançonnes, répliqua Philippe. Par amitié pour toi, je puis feindre de l'ignorer encore, mais les dernières lettres que j'ai reçues parlaient d'en appeler au pape. Lui n'aura pas les mêmes raisons que moi de t'épargner.

— Et que pourra-t-il ? M'excommunier ? Grand bien lui fasse ! Je vivrai mieux sans messe que sans deniers. Jean d'Angleterre refuse les sacrements depuis l'âge de sept ans et ne s'en porte pas plus mal. Ça ne l'empêche pas de briguer le royaume de son frère.

— Que Jean se damne si bon lui semble ! Son salut m'indiffère. C'est pour le tien que je m'inquiète.

Comme seul un rictus répondait à cette affirmation, le roi comprit qu'il ne fléchirait pas son ami, insouciant de nature, que n'avait pas assagi son mariage avec plus insouciant que lui. Plutôt que de poursuivre une conversation qui ne mènerait nulle part, sinon à une dispute, Philippe la détourna sur le prince Jean Plantagenêt, que le comte de Boulogne avait côtoyé lorsqu'il était au service d'Henri II.

— Je ne l'aime guère, avoua Renaud. C'est un sournois qui n'a pas les moyens de ses ambitions. Il est intelligent mais trop paresseux et trop emporté pour en profiter. Quant à ses talents guerriers, mieux vaut ne pas en parler.

De fait, Jean n'avait encore dirigé qu'une seule expédition : une invasion de l'Irlande qui s'était soldée par la débandade de son armée. Cela avait suffi à lui créer une réputation de piètre général.

— En somme, tu estimes qu'il ferait un mauvais roi d'Angleterre ? conclut Philippe. (Comme son ami en convenait, il ajouta :) Il me semble que c'est là une excellente raison de l'aider à s'emparer du trône.

— Tu as des projets ? s'intéressa Renaud. Je m'étonnais, aussi, que tu ne profites pas de l'absence de Richard.

— Me prendrais-tu pour un parjure ? Je ne puis rien entreprendre de concret tant qu'il est en Terre Sainte, naturellement. Mais cela ne doit pas m'empêcher de nouer avec Jean des relations cordiales, en voisin. Voire de me l'attacher par quelque mariage qui lui donnerait des droits sur des terres continentales.

— À qui penses-tu ?

— À Adélaïde. Elle est libre, puisque Richard n'en veut plus, et elle réside déjà en Angleterre. Jean l'a peut-être même mise dans son lit pour avoir l'impression de chausser les heuses de son père. Si lui ne l'épouse pas, je désespère de la marier avec un quelconque profit pour le royaume. (Philippe hocha la tête.) Pour peu que l'idée de traverser la Manche ne te répugne pas trop, il est possible que je te charge d'un message, dans les jours qui viennent.

— Ce sera un plaisir, déclara Renaud en souriant. Il est à Londres une ou deux dames assez riches qui ont eu pour moi des faveurs, naguère. Je me réjouis de les revoir.

— Et Ide ? interrogea son compagnon, railleur.

— Ide se consolera en rêvant de toi.

Un appel de trompe signalant qu'un animal était forcé dans les profondeurs du bois interrompit la discussion à point nommé : éclatant de rire, le comte de Boulogne éperonna son cheval. Mais riait-il, bon enfant, d'une innocente tocade ou bien, cruellement railleur, s'amusait-il que son épouse se pâmât pour un être aussi laid ? Philippe se le demanda durant tout l'hallali.

Le soir, lorsque la chasse rentra au château, elle y fut accueillie par l'évêque de Beauvais, revenu de Terre Sainte. Les nouvelles qu'il apportait firent oublier au roi ses interrogations à propos de Renaud.

— La paix est signée ! annonça-t-il, aussitôt en présence de Philippe et de ses familiers, tout juste descendus de cheval. Et c'est une paix ignominieuse, une honte pour la Chrétienté !

— Une telle honte qu'il vous faut la proclamer avant même que nous nous soyons embrassés, monseigneur ? tenta de plaisanter le roi en cédant la bride de sa monture à un palefrenier.

L'évêque, échevelé, la tonsure disparue, une barbe d'une semaine mangeant son large visage hâlé, était encore couvert de la poussière des routes. Il n'avait pas voulu se rafraîchir ni prendre le moindre repos avant de parler à son cousin.

— Pardonnez-moi, sire, je manque à mes devoirs, mais je vous fais serment qu'on perdrait la tête à moins.

Il s'inclina brièvement, puis les deux hommes se donnèrent l'accolade.

— Vous me pardonnerez de vous l'avouer, reprit le prélat après avoir salué Renaud et les quelques chevaliers présents, mais nous vous en avons tous beaucoup voulu de votre départ. Les nôtres en tout cas. Je sais qu'une raison pressante vous forçait à partir, et je me réjouis de vous retrouver en meilleure santé, mais eussiez-vous été là que Jérusalem, aujourd'hui, serait redevenue chrétienne.

Philippe, qui se dirigeait déjà vers le perron du château, un bras autour des épaules de Beauvais, se figea.

— Vous voulez dire que Richard renonce à son vœu ?

— Cet homme est fou ! acquiesça l'évêque. Je ne sais où sont passées ses qualités de stratège. Après la victoire d'Arsuf, Saladin était désemparé : il rasait ses villes plutôt que de nous laisser les prendre. Il fallait exploiter ce désarroi, marcher sur Jérusalem qui serait tombée sans coup férir. Au lieu de cela, malgré nos suppliques, Richard s'est attardé à reconstruire Jaffa. Ne me demandez pas pourquoi : je n'en sais rien. *Personne* n'en sait rien. C'était une lubie, rien de plus. Peut-être simplement l'envie de s'opposer au marquis Conrad qui préconisait une attaque immédiate. Et bien entendu, lorsqu'il s'est enfin décidé, les Infidèles avaient eu le temps de regrouper leurs forces et d'organiser leur défense, (Beauvais secoua tristement la tête.) Il ne manque pas de mauvaises langues pour vous blâmer de notre échec, sire, mais en vérité, les vrais coupables sont le Plantagenêt et son obstination. Vous seul, peut-être, eussiez pu le fléchir.

Ils arrivaient dans la grand-salle, où les attendaient des aiguières de vin.

— Vous me prêtez trop d'influence sur lui, déclara Philippe tandis qu'un page emplissait sa coupe. Naguère, il m'eût peut-être écouté, mais à présent, il n'a plus besoin de moi. Qu'en est-il de cette fameuse paix, mon cousin ?

— Il en est que Richard veut rentrer, lui aussi. Il s'inquiète pour son royaume. On dit qu'il craint une alliance entre vous et son frère Jean pour le spolier.

— Voilà bien une idée saugrenue ! s'exclama Renaud avec un rire amusé.

D'un regard, le roi lui imposa silence.

— Richard sait très bien que je ne le trahirai pas, affirma-t-il. Pour le moment, nous n'avons rien à craindre l'un de l'autre.

— *Lui* n'a rien à craindre, corrigea l'évêque avant de saisir son cousin aux épaules et de poursuivre d'une voix angoissée : Mais toi, tu es peut-être en grand danger !

— Que veux-tu dire ? interrogea Philippe, surpris, presque inquiet de cette véhémence et de cette brusque familiarité en public.

— Richard a complètement perdu l'esprit, je te le répète. C'est un fou sanguinaire. Tu as sans doute appris qu'à Acre, après ton départ, il a fait exécuter tous ses prisonniers. Trois mille hommes décapités en une après-midi ! Ensuite, les Musulmans n'ont plus jamais accordé de merci à un Chrétien et les garnisons ont préféré mourir au combat plutôt que de se rendre, ce qui a contribué à notre lenteur d'action. (Le religieux soupira.) Que n'a-t-il pas fait encore, ou voulu faire, ce Plantagenêt de malheur ! Tu sais qu'il comptait marier sa sœur au frère de Saladin ?

Un tic plus puissant qu'à l'ordinaire souleva la bouche du roi.

— Jeanne ? Avec un Infidèle ?

— Ils auraient régné ensemble sur Jérusalem, si bien que les territoires francs seraient devenus inféodés au sultan. (Il y eut autour de l'évêque des interjections scandalisées.) Jeanne a refusé, bien entendu. Je n'ai jamais vu femme plus indignée. (Son interlocuteur se détendant un peu, il ajouta :) Mais cela n'est rien. Je t'ai raconté dans mes lettres comment Richard a fait assassiner le marquis de Montferrat…

— Est-on bien sûr que c'est lui ? coupa Philippe. Ces méthodes ne sont guère dans son caractère.

— Il n'existe aucune preuve, mais nul ne doute qu'il soit responsable. Et à la veille de mon départ, on disait qu'il avait de nouveau pris contact avec les Ismaéliens, pour commanditer un autre meurtre. (Il marqua une pause, fixant son cousin d'un regard intense.) À l'heure qu'il est, si Rachid al-Din Sinan, le Vieux de la Montagne, a accepté son offre, les assassins sont en route. Peut-être sont-ils déjà en France.

— Pardonnez-moi, monseigneur, mais où voulez-vous donc en venir ? intervint Renaud, perplexe.

Philippe, lui, n'avait pas besoin d'autre explication. Ses yeux s'écarquillèrent au point qu'un instant, même dans le gauche, on ne vit plus que du blanc. Le tic qui lui animait les lèvres s'intensifia, le dotant de son étrange rictus au rythme de ses battements de cœur.

— Moi ? articula-t-il, sans pouvoir empêcher ses dents de claquer. C'est à moi que Richard dépêche les Ismaéliens ?

Il avait fait de grands progrès depuis son retour de Terre Sainte : par des efforts opiniâtres, il était parvenu à juguler sa nervosité – ne plus sursauter au moindre bruit, maîtriser son expression. En quelques mots, l'évêque de Beauvais venait de réduire tout ce travail à néant.

— Je dois m'en aller d'ici, balbutia le roi en jetant autour de lui des regards angoissés, comme si les assassins avaient pu se trouver à ce moment même dans le château.

— Oh, seigneur, non… murmura le prélat.

Il se précipita pour soutenir son cousin que ses jambes flageolantes semblaient en grand danger d'abandonner. Le Philippe guéri qu'il avait découvert, dont le caractère enjoué rappelait celui d'autrefois, avait disparu. C'était le Philippe d'Acre qu'il voyait à présent, celui dont la lâcheté les avait couverts de honte, lui et les autres chevaliers de France.

— Allons ! tenta-t-il de raisonner. Rien n'est sûr. Et même si la chose est avérée, les Ismaéliens n'ont pu quitter la Terre Sainte qu'après moi : il leur faudra encore des jours, peut-être des semaines, pour arriver.

— Et nous sommes là pour vous défendre, sire ! ajouta Renaud en portant la main à son épée. Nul assassin ne pourrait vous approcher sans s'empaler sur nos lames.

Tous approuvèrent, jurèrent qu'aucun danger ne menaçait le roi. Ce dernier parut tout d'abord peu convaincu, puis une vague de raison l'envahit et ses traits se détendirent. Prenant une longue inspiration, il se redressa de toute sa hauteur, les poings serrés, les muscles bandés pour contenir ses tremblements.

— Pardonnez-moi, messeigneurs, se força-t-il à déclarer, mais cette nouvelle m'emplit du plus noir effroi, je l'avoue. Les Ismaéliens, dit-on, ne manquent jamais leur cible.

— Faux ! assura l'évêque. Un jour, ils ont tenté de tuer Saladin, et il se porte toujours à merveille.

— Quoi qu'il en soit, je ne puis rester ici. Je serai plus en sécurité à Paris, derrière mes murailles, avec mes gardes. (Avisant un chambellan, Philippe l'interpella.) Faites donner des ordres pour que nous partions immédiatement !

— Mais la nuit est presque tombée, sire ! s'étonna le pauvre homme.

— Eh bien à l'aube, en ce cas. Que tous les membres de la cour préparent leurs bagages et se rendent aux écuries avant le lever du soleil. Nous monterons à cheval aux premières lueurs.

Les chevaliers dissimulaient tant bien que mal leur inquiétude, non pas tant d'une éventuelle tentative d'assassinat contre leur roi mais de sa santé mentale. L'évêque regrettait de s'être montré aussi grandiloquent : même s'il croyait à la nouvelle qu'il portait, la réaction de son cousin lui paraissait exagérée, indigne d'un souverain. La consternation générale augmenta lorsqu'ayant fait venir le capitaine de la garnison, Philippe lui ordonna de poster toute la nuit deux gardes devant la porte de ses appartements et deux autres sous ses fenêtres. À cette condition seulement, et après avoir exigé qu'on barricade les issues du château, que les soldats effectuent des rondes deux fois plus souvent qu'à l'ordinaire, il se calma assez pour tenir des propos cohérents sans rapport avec sa protection immédiate.

Cette nuit-là, cependant, il ne soupa pas, incapable d'avaler le moindre aliment solide. Il se contenta de boire force coupes de vin avant de se retirer dans une chambre où il ne tenta pas même de dormir : s'il fermait les yeux ne fut-ce qu'un instant, les assassins se matérialiseraient dans les recoins

sombres de la pièce, il le savait.

Au petit matin, ce fut la masse d'armes au côté et entouré de quatre gardes qu'il se rendit aux écuries, furieux de constater que nul n'était encore là. Il eut beau tempêter, injurier, Prime(6) avait déjà sonné à la chapelle du château quand il prit enfin la route avec sa suite.

Tandis que la caravane royale franchissait les quelques lieues séparant Pontoise de Paris, Philippe demeura nerveux, se tortillant sur sa selle, se retournant pour scruter l'horizon. Bien qu'obnubilé par la menace qui pesait sur lui, il s'efforça d'écouter l'évêque de Beauvais lui exposer par le menu les termes de la paix signée en Palestine. Le prélat affirmait l'avoir déjà fait la veille, mais son cousin n'en conservait pas le souvenir…

Richard, pressé de s'en retourner, avait accepté peu ou prou les conditions de Saladin, à qui il abandonnait les places fortes situées sur la route reliant Égypte et Syrie. Les Francs ne conservaient que le littoral palestinien, du nord de Tyr au sud de Jaffa, soit une simple fraction de l'ancien royaume de Jérusalem. En contrepartie, les pèlerins chrétiens auraient le droit de se rendre à la ville sainte et d'y faire leurs dévotions sans être inquiétés par les Musulmans.

C'était un pis-aller, un aveu d'impuissance, un traité que jamais Richard n'eût ratifié s'il avait concerné ses propres fiefs et non ceux d'Henri de Champagne, le nouveau souverain. Pourtant, cette défection soudaine, au prix d'une mauvaise paix, rendait moins scandaleuse celle du roi de France. Un roi dont il eût été désormais aisé d'oublier la couardise s'il avait un instant consenti à cesser de trembler.

Lorsqu'on arriva en vue de Paris, son agitation grandit. Ce fut au milieu d'un groupe de cavaliers compact, afin de n'offrir aucune brèche à un coup de poignard, qu'il franchit la Porte Saint-Denis.

L'enceinte dont il avait ordonné la construction avant de partir outre-mer était achevée : large de dix pieds, haute de vingt-cinq, elle s'étendait sur plus d'une demi-lieue entre la Tour du Louvre et la Tour Barbeau et faisait de la ville une authentique forteresse, du moins sur la rive droite de la Seine – mais cette rive-là n'abritait-elle pas les quatre cinquièmes des activités parisiennes ? Et le danger ne pouvait-il pas venir que du Nord ?

Les arrivants gagnèrent par une large route pavée – seules l'étaient encore celles qui reliaient les portes principales et le centre –, le quartier commerçant des Halles, qu'avait fait édifier Philippe au début de son règne, puis ils rejoignirent le Palais de la Cité.

À peine réfugié entre ses murailles familières, derrière lesquelles il se sentait plus en sécurité que partout ailleurs, le roi convoqua en réunion ses principaux conseillers, sans laisser à ceux qui l'avaient escorté depuis Pontoise le temps de chasser la poussière du voyage ou de se restaurer.

L'archevêque de Reims, informé de la rumeur, affecta l'insouciance : même si la nouvelle s'avérait fondée, la Palestine était bien loin, le voyage bien hasardeux. En outre, des Sarrasins, en France, ne passeraient pas inaperçus : il suffisait de surveiller les routes, de renforcer les contrôles aux portes des villes, et d'arrêter tout ce qui semblerait trop basané pour être honnête.

— En ce cas, on risque d'arrêter bon nombre de Croisés qui s'en reviennent en leur foyer, fit remarquer l'évêque de Beauvais. Le soleil de Terre Sainte a une façon bien à lui de cuivrer les peaux les plus blanches.

— Ils seront relâchés aussitôt leur identité établie, répliqua Guillaume aux Blanches Mains, et s'ils passent une ou deux nuits au cachot, ma foi, le malheur ne sera pas bien grand.

— Ce serait bien mal récompenser les services de…

— Il suffît, mon cousin ! trancha Philippe. La suggestion de mon oncle est bonne et nous l'appliquerons.

Beauvais se renfrogna. Les deux prélats ne s'étaient jamais voué un amour immodéré.

— Tant que nous ne saurons pas ce qu'il en est de ce projet d'assassinat, continua le roi, je préfère arrêter mille Croisés que laisser passer un unique Musulman. Si certains en souffrent injustement, il leur sera accordé réparation. (Il se tourna vers son vieux chambellan.) Par ailleurs, messire Gautier, vous rédigerez un acte pour la création d'un corps de massiers attachés à ma personne jour et nuit. Je veux disposer à tout moment d'au moins quatre d'entre eux, et ce dès ce soir. Vous demanderez au maréchal Clément de les choisir.

Le maréchal Clément dont il parlait était Henri, frère cadet d'Aubri, qui s'était vu confier une charge devenue dès lors héréditaire. Philippe avait eu envie d'honorer cette famille dont il ne comptait plus les services rendus à la couronne. De plus, le jeune Henri lui semblait pétri des qualités nécessaires.

— Pardonnez-moi, mon neveu, intervint l'archevêque comme Gautier acquiesçait. Je comprends vos inquiétudes et ne nie pas l'utilité de vos précautions, même si je les juge un peu excessives, mais combien de temps comptez-vous nous les imposer, en supposant que nul ne signale jamais vos fameux assassins ?

— Je ne sais pas ! (Philippe avait presque crié. Devant les regards éberlués fixés sur lui, il se contraignit au calme.) Vous avez raison, monseigneur : c'est l'incertitude qui me mine, mais comment savoir ce qu'il en est vraiment ?

Il y eut un instant de silence, puis une voix hésitante s'éleva : celle du chevalier Barthélémy de Roye, encore ravi et étonné d'être accueilli dans l'entourage royal.

— Pourquoi ne pas envoyer un messager au Vieux de la Montagne ? Quand j'étais en Terre Sainte, j'ai toujours entendu dire que c'était un homme de parole, en dépit de ses activités. Si le roi d'Angleterre l'a payé pour vous faire tuer, il nous le dira : après tout, que lui importe Richard ?

Roye, plutôt petit, le visage rond et potelé, les épaules trop étroites pour être un bon guerrier, ne payait guère de mine, mais ceux qui le connaissaient respectaient ses avis. Guillaume aux Blanches Mains le connaissait mal et le considérait comme de trop petite noblesse pour mériter son attention. En l'occurrence, cependant, il appuya la suggestion : s'il existait une chance de rassurer Philippe avant que l'angoisse ne le changeât en un dément aux actes imprévisibles, il fallait la courir.

— Monseigneur de Beauvais me semble parfaitement qualifié pour cette mission, ajouta-t-il. Le pays lui est familier et il maîtrise bien les données du problème.

— Pitié, mon cousin ! se récria l'évêque à l'adresse de Philippe, sans montrer l'irritation que lui causait son vieil antagoniste. Dieu sait si votre sécurité m'importe, et j'ai d'ailleurs fait diligence pour vous avertir, mais à moins que vous ne l'estimiez indispensable, je vous supplie de ne pas me renvoyer là-bas : j'ai eu ma part de sécheresse et de combats. Pour le moment, je n'aspire qu'à un peu de calme parmi mes ouailles.

Un tel aveu de la part de cet homme, plus chevalier que prêtre, dénotait une réelle lassitude, si bien que Philippe n'eut pas le cœur d'insister.

— Nous trouverons un volontaire, assura-t-il. L'important est que le message parte bel et bien. Je ne connaîtrai pas de véritable repos avant d'avoir reçu la réponse.

— Puisque la question semble réglée, enchaîna Guillaume aux Blanches Mains, j'aimerais aborder à présent celle de votre remariage, sire. Vous m'avez demandé de réunir une liste des princesses susceptibles de convenir au royaume : je dispose déjà de quelques noms.

Le roi leva les mains en signe de dénégation. Sur son visage, depuis la veille, le tic ne s'était pas calmé.

— Nous en parlerons, mon oncle, mais pas aujourd'hui, je vous en prie. Je n'ai pas l'esprit assez libre pour réfléchir clairement à une affaire aussi importante.

Quelques semaines plus tard, une autre nouvelle devait le forcer à étudier d'urgence la question.

Richard Plantagenêt avait bel et bien quitté la Terre Sainte, mais il n'était pas rentré en Angleterre : en chemin, il avait été fait prisonnier par le duc Léopold d'Autriche.

Henri, comte de Champagne, le neveu du roi Richard, prit pour femme la fille du roi Amaury de Jérusalem (Elle en était l'héritière.), que le marquis s'était débrouillé pour épouser, et ainsi Henri acquit le contrôle de tout le pays, comme tous les rois de Jérusalem l'avait possédé, à charge pour les Chrétiens de le reconquérir.

Raoul de Diceto, *Images de l'Histoire*

Plus que la crainte du roi Philippe, c'était celle de son frère Jean qui avait précipité le retour de Richard en Europe. Lors de son départ, il avait confié les rênes du pouvoir à sa mère, Aliénor, et à son chancelier Guillaume Longchamp, évêque d'Ely, lequel possédait l'appui du pape dont il était légat. Longchamp, hautain, avare, n'avait pas su se faire aimer des seigneurs anglais. À la première occasion, celui qu'on appelait toujours Jean sans Terre, bien qu'il fût désormais comte de Mortain, avait pris les armes contre lui. La mort du pape Clément, survenue à la même époque, avait mis fin à la légation du chancelier qui, privé d'une moitié de son autorité, n'avait pu que transiger avec son adversaire et reconnaître en lui l'héritier légitime du roi si ce dernier trouvait la mort outre-mer.

Dans cette éventualité, il existait en effet un autre prétendant au trône d'Angleterre : Arthur de Bretagne, fils de Constance et de Geoffroy Plantagenêt – que Richard avait provisoirement choisi comme successeur car, trop jeune, il ne présentait pas de danger immédiat. On soupçonnait cependant Longchamp de s'être entendu avec ses tuteurs.

Malgré cette trêve et le soutien d'Aliénor au chancelier, le mécontentement grandissant avait conduit à la destitution de ce dernier. Jean escomptait alors se voir nommer régent. Gautier, archevêque de Rouen, dépêché par Richard avec ordre de prendre le pouvoir en cas de besoin, l'avait frustré de cette ambition.

C'était alors que la reine mère avait commencé d'écrire à son fils préféré des lettres le suppliant de rentrer au plus tôt. Son cadet, elle le craignait, ne s'en tiendrait pas là.

Le roi d'Angleterre, après avoir bâclé sa trêve avec Saladin, s'était donc embarqué à Chypre en octobre. Craignant l'hostilité du comte de Toulouse, dont il lui eût fallu traverser les terres s'il se présentait à Marseille, il avait choisi de prendre une autre route qui l'avait mené en Sclavonie, chez un vassal de Léopold d'Autriche – le même Léopold dont il avait jeté rageusement la bannière au bas des murs d'Acre.

Reconnu, poursuivi, Richard était allé se jeter tout droit dans les bras de son vieil ennemi, auquel il avait dû rendre son épée.

Le duc l'avait gardé quelque temps en captivité dans une forteresse, ne manquant pas de l'y venir narguer chaque jour afin de savourer sa vengeance, puis il l'avait littéralement vendu à l'empereur, Henri VI, comme il l'eût fait d'une marchandise.

Henri, fils de Frédéric Barberousse, était enchanté de son acquisition. Il combattait au sein même de son empire les ambitions du duc de Saxe, beau-frère de Richard. En outre, il estimait avoir été frustré de ses droits sur le royaume de Sicile par l'alliance entre le Plantagenêt et le roi Tancrède. Il espérait, grâce à une rançon, soutenir son effort de guerre aux dépens de l'homme qu'il rendait responsable de tous ses maux.

La nouvelle, en février, toucha la France et l'Angleterre – à point nommé pour fournir à Philippe un dérivatif dont il avait cruellement besoin.

Ses nerfs ne s'étaient toujours pas remis du choc subi à la fin de l'année. Quand ses craintes n'étaient qu'irrationnelles, il avait trouvé la force de les ignorer, mais elles possédaient à présent un fondement palpable. Il avait beau vouloir les chasser, s'immerger dans le travail, elles ne le laissaient jamais tranquille bien longtemps. La nuit, tant de cauchemars le hantaient qu'il finissait par redouter le moment de s'endormir, par le retarder encore et encore, si bien que l'aube le trouvait chaque jour un peu plus las, un peu plus hagard, un peu plus agité. Quatre gardes l'escortaient en

permanence, deux d'entre eux le veillaient jusque dans sa chambre à coucher, et lui ne se séparait jamais de sa masse d'armes, y compris au lit. Souvent, on le trouvait en train d'en ronger le manche à se déchausser les dents, le regard vide ou halluciné.

Durant quelque deux mois, ombre de lui-même, il n'avait pris aucune décision importante, mis en branle aucun projet : son obsession morbide l'absorbait tout entier, d'autant qu'il ne pouvait s'ouvrir à personne de la raison précise pour laquelle il redoutait à ce point le trépas. Il savait qu'on le traitait de lâche derrière son dos, il en souffrait, mais il n'y pouvait rien.

Lorsqu'il apprit presque simultanément la captivité de Richard et la visite prochaine de Jean sans Terre à Paris, quelque chose se débloqua. Sa volonté bandée depuis des semaines parvint enfin à dresser un voile entre lui et l'angoisse, trop fin pour que cette dernière fût oubliée mais assez épais pour autoriser un peu de réflexion, d'action.

— Mon oncle, vous allez vous rendre immédiatement auprès de l'empereur ! ordonna-t-il à Guillaume aux Blanches Mains durant un conseil convoqué à la hâte, sitôt connues les infortunes du souverain anglais. Vous l'assurerez de mon amitié renouvelée et le féliciterez de sa prise. Ensuite, vous lui exposerez toutes les méchancetés dont s'est rendu coupable Richard en Terre Sainte, sans omettre la tentative d'empoisonnement contre ma personne ni le danger qui me menace encore aujourd'hui, et vous saurez lui faire admettre qu'on ne peut relâcher à la légère un être aussi malfaisant lorsqu'on a la chance de le tenir en son pouvoir. Si Henri désire à toute force en tirer rançon, je le supplie de m'accorder la préférence.

— Cette démarche ne risque-t-elle pas d'être interprétée comme une rupture de votre vœu, sire ? protesta l'archevêque.

Philippe secoua la tête.

— J'ai attendu que Richard ait quitté la Terre Sainte et je lui ai laissé un délai suffisant pour rentrer en Angleterre. Est-ce ma faute s'il s'est fait piéger tel un enfant ? À présent, mon vœu est caduc.

— Pas dans l'esprit, insista Guillaume.

— Peu me chaut l'esprit ! En matière de loi, seule compte la lettre et, à cet égard, même le pape ne saurait rien me reprocher.

Le tic qui animait la lèvre du roi, en s'intensifiant, dissuada le prélat d'insister.

— Quel montant m'autorisez-vous à proposer pour une éventuelle rançon ? s'informa-t-il, vaincu.

— Si je lui offre cinquante mille marcs, il en voudra cent. Laissons-le fixer son chiffre ; nous discuterons ensuite. Je compte de toute façon sur certain prince pour m'aider à payer. (Sans transition, Philippe enchaîna :) Et que deviennent vos recherches matrimoniales, monseigneur ? Vous aviez évoqué une princesse danoise, ce me semble ?

L'archevêque réprima un sourire satisfait : enfin, son neveu retrouvait le goût de la politique.

— Et j'ai pris la liberté de faire venir un homme qui vous en parlera bien mieux que moi : Guillaume d'Aebelholt, de l'abbaye Sainte-Geneviève, désormais chargé du monastère de Saint-Thomas-du-Paraclet, au Danemark. Voilà trois jours qu'il se tient à votre disposition.

— Que ne m'en avez-vous parlé plus tôt ? s'emporta à demi le roi. À quoi rime de faire attendre cet homme alors que l'affaire qui l'occupe est de la plus extrême urgence ?

Guillaume aux Blanches Mains baissa la tête pour masquer sa grimace : il avait annoncé la nouvelle en temps et en heure ; simplement, on ne l'avait pas écouté, à peine entendu. Il n'estima pas nécessaire de rétablir la vérité.

— Veuillez me pardonner, sire, déclara-t-il. Je puis faire quérir l'abbé d'Aebelholt à l'instant, si vous le désirez.

Tandis qu'il donnait des ordres à cet effet, le roi rappela à ses autres conseillers pourquoi une telle union profiterait à la France. Le Danemark possédait sur la couronne d'Angleterre des droits ancestraux qu'il semblait peu décidé à exercer. Sans doute serait-il aisé de convaincre le roi Knut de les céder à son beau-frère, en guise de dot pour sa sœur. Et une fois que Philippe aurait une raison légitime, inattaquable, d'envahir la terre de l'usurpateur Plantagenêt, le Danemark lui fournirait en outre la flotte nécessaire.

Guillaume d'Aebelholt se présenta devant le souverain en compagnie du frère Bernard de Vincennes. C'était un homme âgé à la mise des plus simples, bien qu'il eût été chanoine de l'abbaye Sainte-Geneviève. Une grande humilité se lisait sur le visage ridé et bienveillant de ce religieux qui avait consacré son existence aux pauvres et aux malades : le monastère qu'il dirigeait constituait, disait-on, un des plus grands hôpitaux du Danemark. L'abbé possédait en outre des talents de diplomate qui lui avaient souvent valu de négocier pour le compte de la France auprès du roi Knut – lequel l'estimait et en appelait souvent à son conseil. Nul Français ne connaissait donc mieux que lui la cour danoise.

— La princesse à laquelle je songe est la deuxième sœur du roi, déclara-t-il lorsque Philippe l'eut prié de s'asseoir et de faire son rapport. C'est une jeune fille en tout point digne d'éloges, aussi belle que pieuse.

— Quel âge a-t-elle ? s'enquit son interlocuteur. Va-t-on encore me faire épouser une enfant qu'il me faudra déflorer dès qu'elle sera nubile pour assurer ma lignée ?

Guillaume d'Aebelholt sourit.

— Rassurez-vous, sire : elle est, à dix-neuf ans, on ne peut plus nubile. Je crois que son visage et sa silhouette auront tout lieu de vous séduire.

— Et comment se nomme cette perle ?

— Ingeborg, sire.

— Ingeborg… répéta Philippe avec difficulté. Voilà ma foi un nom barbare que les Français auront bien de la peine à prononcer.

— Ce qui compte chez une épouse n'est pas le nom mais la piété, intervint le frère Bernard, solennel, que les qualités de la princesse poussaient à défendre le projet.

— Nous veillerons à lui en trouver un autre, plus agréable aux oreilles de vos sujets, assura Guillaume aux Blanches Mains. Pour le reste, cette jeune fille semble sage et fort à même de porter des enfants vigoureux. Ajoutez cela aux avantages évidents d'une alliance avec son frère et vous conviendrez qu'elle constitue pour vous la fiancée idéale.

— Mais Knut consentira-t-il à la dot que je lui demande ? s'interrogea le roi. La cession de ses droits sur l'Angleterre et la jouissance de sa flotte durant un an.

— Il ne saurait résister à l'honneur d'unir sa sœur au roi de France, assura l'archevêque de Reims. De plus, ses rapports avec l'empereur se sont détériorés : il se réjouira de gagner un allié capable en cas de besoin d'arbitrer la querelle au mieux de ses intérêts.

Philippe, hochant la tête, se tourna vers Guillaume d'Aebelholt.

— Très bien, messire abbé, dit-il. Vous allez sur-le-champ retourner au Danemark. Pour vous seconder, je vous adjoins monseigneur Étienne de Noyon. (Ce dernier, fils du chambellan Gautier, devait sa charge au roi de France et le servait fidèlement.) Vous représenterez à Knut tous les bénéfices qu'il retirerait d'une union avec ma maison, et vous lui demanderez officiellement la main de sa sœur en mon nom. N'épargnez pas votre éloquence : je désire que ce mariage soit conclu au plus tôt.

L'abbé hocha la tête en souriant : qu'on lui fasse confiance ; il n'échouerait pas.

Philippe, ce soir-là, s'endormit pour la première fois depuis fort longtemps en songeant à autre chose qu'aux assassins lancés contre lui. Depuis son retour de Terre Sainte, y compris avant le renouvellement de ses angoisses, il n'avait eu que peu de femmes dans sa couche car, hormis Ide de Boulogne, même celles qui s'étaient forcées à le regarder sans dégoût n'avaient pu masquer ce qu'il leur en coûtait. Une ou deux s'étaient pliées à ses désirs, ceux du roi plus que ceux de l'amant, et il s'était vite lassé de ces étreintes sans joie ni passion, lui que n'attiraient ni le viol ni les prostituées.

Qu'en serait-il de cette fille du nord dont il avait déjà oublié le nom imprononçable ? Les Danois, s'ils s'étaient assagis depuis leur conversion au Christianisme, demeuraient de rudes guerriers qu'on imaginait volontiers burinés, couturés de cicatrices. À la cour de son frère, la princesse avait dû voir plus d'une gueule cassée. Mais supporterait-elle celle de son époux ? Se livrerait-elle par désir autant que pour accomplir le devoir conjugal ?

Philippe en doutait, arrivé à la conclusion que l'amour n'était plus pour lui – et bien content de l'avoir connu une fois. Isabelle, si elle avait vécu, ne se fût pas détachée de lui pour une simple question de beauté, mais il ne susciterait à présent que la soumission d'une épouse ou la curiosité semi malsaine d'une maîtresse d'un soir, pas l'amour. À présent, il ne lui restait plus que la raison d'État.

Deux jours plus tard, Jean sans Terre arrivait à Paris, Philippe tint à l'accueillir dans la cour du palais de la Cité.

Le prince, lorsqu'il vit s'avancer ce grand diable borgne, la masse au côté, que serraient de près quatre soldats pareillement armés, crut à un attentat contre sa personne. Il se figea alors même qu'il descendait de voiture, en équilibre sur une jambe, bouche bée, les yeux écarquillés. Il tournait la tête de droite et de gauche pour chercher qui appeler à l'aide quand Philippe lui ouvrit les bras et le salua avec chaleur. Sa peur irraisonnée s'apaisa aussitôt, mais il en conserva assez le souvenir pour rester mal à l'aise durant une partie de son séjour.

Il existait de telles différences entre les Plantagenêts de cette génération-là qu'on pouvait se demander si la reine Aliénor n'avait pas conçu certains de ses garçons avec quelque amant demeuré secret. Les deux premiers tenaient à l'évidence d'Henri II, mais les deux autres n'évoquaient en rien le vieux lion angevin. Jean, en particulier, brun, de petite taille, et si timide qu'on l'appelait Cœur de Poupée depuis que son frère était Cœur de Lion, n'avait hérité de la lignée paternelle que l'ambition et la cyclothymie. Pour qu'il se redressât de toute sa hauteur, il fallut que le roi, à l'orée de leurs tractations, l'appelât « sire », comme par erreur. Jean sans Terre avait toujours voulu régner ; le persuader qu'il régnait déjà n'était guère ardu.

Mais tu ne règnes pas encore, se dit Philippe en voyant son invité se rengorger. Pas encore et peut-être jamais.

Le beau roi, cependant, que c'eût été pour l'Angleterre ! De celui-là, on eût fait tout ce qu'on eût voulu.

Dès lors, on le traita en souverain. Jean avait besoin d'argent ? On lui consentait un prêt de six mille marcs. Jean était marié à une héritière de second rang ? On lui proposait la sœur du roi de France, avec la terre d'Artois.

Il accepta le prêt et l'épouse, promettant de procéder aussi vite que possible à la répudiation de celle qui l'encombrait. Comme s'il avait d'ores et déjà été roi d'Angleterre, il prêta l'hommage pour ses terres continentales et acheta en outre l'appui de Philippe en lui donnant la permission implicite d'annexer plusieurs fiefs qu'il convoitait. Ensuite, convaincu d'avoir assuré la couronne sur sa tête, il s'en fut joyeux parcourir la Normandie, annoncer que son frère ne reviendrait jamais de captivité et qu'il en assurait la succession.

Le Capétien ne perdit pas de temps. Soupçonnant, lui, que Richard ne resterait pas éternellement en Germanie, il voulait en exploiter le plus possible l'absence, aussi trouva-t-il la force de surmonter ses craintes pour mener une campagne militaire. Le douzième jour d'avril, sans avoir à livrer bataille, il reprit enfin possession de Gisors que lui livra un sénéchal impressionnable. Peu désireux de s'arrêter en si bon chemin, il proclama sa suprématie sur la totalité du Vexin, dont certains seigneurs ne se firent pas prier pour le reconnaître comme suzerain. D'autres durent être convaincus avec plus de fermeté.

Sur le champ de bataille, Philippe retrouvait tout son allant, tout son courage. Cuirassé des pieds à la tête, tirant à l'arbalète derrière un mantelet ou chargeant sur son destrier, il était trop obnubilé par les profits de la victoire pour songer qu'une flèche ou un fer de lance bien placés pouvaient mettre un terme à son existence aussi sûrement que le poignard d'un assassin. Chaque soir, sous sa tente, il s'effondrait, se mettait à trembler si d'aventure aucun de ses massiers ne se trouvait dans son champ de vision. Chaque nuit, il gémissait sous les assauts de visions atroces, il se réveillait en hurlant. Mais chaque matin, il enfilait son haubert, montait à cheval et partait à la tête de ses troupes. Ceux qui avaient perdu le respect qu'ils lui devaient le regagnèrent alors.

Le printemps et l'été furent par ailleurs catastrophiques pour le royaume : comme si Dieu en personne s'était offusqué de la captivité de Richard et des actions de ses ennemis, la nature se déchaîna : pluie, vent et grêle s'abattirent sans discontinuer, provoquant des inondations meurtrières, ruinant les récoltes, réduisant le peuple à la disette. Ces tourments que les esprits simples assimilaient aux plaies d'Égypte faisaient écho aux suppliques qu'un pape sollicité par Aliénor adressait à l'Empereur pour qu'il libérât son captif. Léopold d'Autriche avait d'ores et déjà été excommunié, Philippe menacé d'Interdit s'il continuait d'envahir les terres du Cœur de Lion, mais Célestin III n'osait pas s'en prendre directement à l'Empire.

Henri VI, quant à lui, ne dévoilait pas ses batteries. Sachant qu'il ne pourrait conserver son captif très longtemps contre l'opinion quasi unanime, il était bien décidé à en tirer le plus possible, recevait quiconque désirait s'entretenir avec lui sur le sujet et attendait les enchères, tel un vulgaire maquignon.

Et le mois d'août arriva, ce mois qui avait vu la naissance de Philippe, vingt-huit ans auparavant mais ne lui avait ensuite guère valu que des catastrophes : sa terrible aventure en forêt de Pontoise, la mort de Geoffroy Plantagenêt… Quoique se défiant de la superstition, le roi n'abordait jamais sans une certaine appréhension les semaines torrides qui précédaient son anniversaire. Qu'allaient-elles lui réserver, cette année-là ? Son mariage avec Ingeborg de Danemark était prévu pour la veille de l'Assomption, afin qu'on pût couronner la nouvelle reine dès le lendemain, et il n'y songeait jamais qu'avec un mélange d'excitation et d'angoisse. Ah ! Certes, il serait stimulant d'avoir à sa merci cette jeune vierge qui se croirait tombée aux mains d'un soudard hideux, de lui prouver par la douceur qu'elle n'était pas destinée à être aussi malheureuse qu'elle le croyait. Mais aurait-il la patience et l'ardeur nécessaires ? Dans l'état d'épuisement nerveux où il se trouvait, il devait se concentrer pour seulement tenir sa coupe sans trembler, pour ne pas se trémousser sans cesse sur le banc lorsqu'il était assis, pour songer à autre chose qu'à la mort. Honorer une femme, même une jolie petite princesse tendre et dévouée, sinon aimante, lui paraissait pour l'heure au-dessus de ses forces. Était-ce donc là la catastrophe que lui promettait ce nouveau mois d'août ?

Quelques jours avant l'arrivée d'Ingeborg, cependant, un événement lui donna confiance en l'avenir : les messagers envoyés auprès du Vieux de la Montagne rentrèrent à Paris, porteurs de lettres formelles signées de Rachid al-Din Sinan. Sur sa foi et son honneur, le maître des Ismaéliens affirmait n'avoir reçu ni de Richard ni de quiconque la mission d'assassiner le roi de France. Il

innocentait en outre le Plantagenêt du meurtre de Conrad de Montferrat.

La première des deux missives fut rendue publique. L'autre ne demeura connue que de Philippe et de ses proches. Rien de ce qui pouvait redorer le blason de l'Anglais ne devait transpirer pour le moment.

Le roi, dès lors, commença à se détendre. Il conserva ses massiers par habitude mais n'hésita plus à s'éloigner d'eux et ne les fit plus coucher dans sa chambre, où il put enfin dormir tranquille. Toute son énergie était de nouveau au service du royaume ; peut-être même réussirait-il à en distraire une petite part à son usage privé.

Ce fut donc d'humeur optimiste qu'il partit pour Amiens, où il devait rejoindre sa fiancée.

Il lui semblait que la malédiction d'août était conjurée.

N'est pas mervoille se j'ai le cuer dolant,
Quand mes sires mest ma terre en tormant.
S'il li membrast de nostre soirement
Que nos feïsmes andui communement,
Je sai de voir que ja trop longuement
Ne seroie ça pris.

Richard Cœur de Lion

(Ce n'est pas étonnant si j'ai le cœur douloureux quand mon seigneur met ma terre en désordre. S'il se souvenait du serment que nous fîmes, tous deux, d'un commun accord, je sais bien que je ne serais plus pour très longtemps, ici, prisonnier.)

Si un homme avait le cœur joyeux quand le cortège de petits bateaux qui remontait la Somme arriva en vue du débarcadère d'Amiens, c'était bien Guillaume d'Aebelholt, abbé de Saint-Thomas-du-Paraclet.

Debout sur le pont du premier navire, sous le baldaquin écarlate qui protégeait du soleil les passagers, il contemplait la berge où attendait l'escorte royale française. Des chevaux, des chariots, une foule colorée d'hommes et de femmes en habit d'apparat, tous de noble naissance – la population demeurait contenue à l'écart, sur le chemin qu'emprunterait le cortège pour se rendre à la cathédrale.

Guillaume oscillait d'instinct avec l'embarcation. Bien qu'il eût plus de quatre-vingts ans, il avait trop voyagé pour ne pas conserver le pied marin. Sa fragilité apparente recouvrait un corps solide, forgé par une existence d'ascèse et de labeur au service des autres. Toute sa vie, l'abbé d'Aebelholt avait désiré faire œuvre utile, prêcher par l'exemple l'amour du Christ, et il avait redressé quelques torts, soulagé quelques détresses, il l'admettait sans forfanterie. Il lui était souvent arrivé de déplorer le peu de conséquence de ses actes, cependant : chaque fois qu'il sauvait une vie, mille autres, dix mille autres s'éteignaient sans qu'il y pût mais, en ce jour de liesse, sous le soleil éclatant du mois d'août français, il lui semblait accomplir enfin son vœu le plus cher. Le destin avait voulu qu'il fût l'instrument d'un événement de la plus haute importance : l'union de deux royaumes, d'un prince et d'une princesse tous les deux si sages que leurs génies se compléteraient, que Dieu leur accorderait des enfants exceptionnels. Le cours de l'Histoire, très certainement, en serait infléchi, et pour la toute première fois de sa vie, Guillaume d'Aebelholt ressentait quelque chose qui ressemblait à de la fierté. Puisqu'il ne s'en rendait pas compte, toutefois, il ne s'en faisait pas grief.

Il échangea un sourire avec l'évêque de Noyon, à son côté, puis tous deux se tournèrent sans s'être consultés vers celle qui se tenait devant eux, altière, malgré la chaleur qui l'étouffait. La finesse des robes qu'elle portait sous son bliaud immaculé n'empêchait pas Ingeborg, fille du froid, d'être trempée de sueur. Son souffle oppressé s'élevait parfois, un peu rauque, au-dessus du bruit de l'eau que fendait la proue du navire.

L'abbé la connaissait depuis sa naissance. Il avait vu l'enfant joyeuse et tendre se muer en une jeune fille avisée, modeste ainsi qu'il convenait à son rang et à son sexe, et en outre aussi pieuse qu'une sainte. L'ayant maintes fois confessée, il la savait pure de tout péché sinon les plus véniels – un goût prononcé pour les confitures n'étant pas, selon lui, une raison suffisante de refuser l'absolution.

Ce n'était pourtant pas faute d'attirer les regards. Ingeborg, dans l'éclat d'une féminité encore neuve, personnifiait la princesse telle que la rêvaient tous les chevaliers : grande, la peau laiteuse, la poitrine pleine et haut-perchée soulignée par le corselet ajusté du bliaud, la taille fine au-dessus de hanches faites pour la maternité, de lourdes tresses blondes réunies sur la nuque, qu'un voile trop fin avait bien de la peine à masquer. Si elle ne s'était pas mariée plus tôt, en dépit de ce physique qui l'avait fait désirer des plus grands seigneurs, c'était sans doute que les femmes de cette famille inquiétaient. Une de ses sœurs, fiancée à un fils de Frédéric Barberousse, avait été chassée de Germanie à la suite d'un différend entre l'empereur et le roi Knut VI. Sa propre mère avait été répudiée au bout de deux ans d'un second mariage agité. Les nobles Danoises étaient-elles maudites, qu'aucune d'elles ne pût jouir de félicité conjugale ? Selon Guillaume, il était temps de tuer dans l'œuf cette rumeur : Ingeborg serait heureuse, il ne pourrait en être autrement.

Le bateau se rapprochait du débarcadère. Les silhouettes indistinctes de tout à l'heure se séparaient en individus que le vieil abbé reconnaissait parfois pour les avoir croisés lors de son séjour à la cour, quelques mois plus tôt. Il y avait là tous les chevaliers de l'entourage du roi, quelques-uns de ses plus puissants vassaux accompagnés de leurs épouses, notamment le comte et la comtesse de Boulogne, ainsi que nombre d'ecclésiastiques – dont l'archevêque de Reims qui, le lendemain, procéderait au couronnement. Au premier rang, à quelques toises de la berge, se tenait Philippe lui-même, vêtu de bleu clair, monté sur un palefroi noir de haute taille qui faisait de lui l'un des plus impressionnants cavaliers présents.

Dès qu'elle l'aperçut et le reconnut pour ce qu'il était, bien avant de distinguer ses traits, Ingeborg baissa les yeux, rougissante. Étrange destin que celui des filles de rois, à qui nul ne demandait jamais leur avis sur l'homme qu'on leur donnait comme époux, qui quittaient leur famille, leur pays, souvent à l'âge le plus tendre, pour pénétrer d'un coup dans l'intimité d'un inconnu auquel elles devaient se soumettre. La jeune Danoise était pure, non pas ignorante : elle savait ce qui se produirait le soir même dans la chambre nuptiale ; elle en était à la fois gênée et terrifiée. Pour l'heure, au moment de rencontrer celui qui ferait d'elle une femme, c'était sans conteste la gêne qui dominait – une pudeur de vierge lui allant d'ailleurs à ravir, selon Guillaume. La terreur se réveillerait plus tard, quand elle serait seule avec son époux.

Le navire accosta enfin. Une passerelle fut mise en place et chacun attendit que, la première, Ingeborg l'empruntât. La jeune fille, troublée de se sentir le centre de l'attention, demeura quelques instants figée, puis inspira profondément et puisa dans sa fierté le courage de s'avancer.

— Vous promettez de me soutenir si je défaille, messire Guillaume ? interrogea-t-elle dans sa langue natale, non sans humour, en se retournant brièvement vers l'abbé.

— J'en fais le vœu solennel, madame, répondit-il, mais vous ne défaillirez pas.

S'il l'appelait « madame », c'était que le roi Knut avait exigé dans les termes du contrat de mariage que sa sœur fût traitée en reine dès qu'elle aurait posé le pied en terre de France. Une demande bizarre, compte tenu du fait qu'Ingeborg serait de toute manière couronnée le lendemain, mais qu'il ne coûtait guère de satisfaire. Que craignait le Danois ? Que Philippe renonçât au mariage lorsqu'il serait averti de l'échec des négociations en ce qui concernait la dot ? Tandis que la jeune fille empruntait la passerelle à pas lents, la tête toujours baissée, dans un silence religieux, l'abbé étouffa une grimace : il était heureux qu'Étienne de Noyon se fût porté volontaire pour apprendre la nouvelle à leur maître ; cela le soulageait d'une angoisse.

Dès qu'Ingeborg s'était avancée, le roi avait mis pied à terre. Lorsqu'elle le vit venir à sa rencontre, elle sentit ses jambes flageoler et se réjouit qu'une révérence fût tout indiquée.

— Salut à toi, Philippe, roi des Français… articula-t-elle en latin, oubliant d'attendre que son fiancé lui adressât la parole pour réciter cette formule soigneusement apprise par cœur.

Sa gorge serrée, au demeurant, ne lui permit pas d'achever : incapable de prononcer un mot supplémentaire, elle rougit de plus belle et demeura agenouillée sans bouger, sûre qu'il allait la trouver ridicule.

— Relevez-vous, madame, dit-il. Vous êtes très belle et c'est avec une grande joie que je vous accueille pour faire de vous ma femme.

Ingeborg n'entendait pas le français : ses maîtres, mauvais prophètes, n'avaient pas jugé utile de le lui enseigner. Elle réagit cependant à la douceur de la voix et du ton, comprit qu'on ne se moquait pas d'elle, qu'on lui souhaitait la bienvenue, et enfin, elle osa lever les yeux.

Guillaume d'Aebelholt l'avait suivie comme son ombre. Il contempla au même instant qu'elle le visage du roi, le trouva empli de noblesse et d'une rude beauté. En Philippe, il ne voyait que la gloire

du souverain. La jeune fille, elle, vit l'homme avant tout. Un homme dont le chaperon dissimulait la calvitie mais dont rien ne cachait l'œil abîmé ni les tics faciaux.

Elle le trouva repoussant.

L'espace d'un battement de cœur, elle songea qu'elle allait passer le restant de ses jours au côté de cet être qui paraissait tout droit sorti d'une légende de son pays, et elle eut un haut-le-corps ; ses yeux s'écarquillèrent de surprise, d'horreur. Son éducation et sa nature respectueuse, toutefois, prirent aussitôt le dessus, si bien qu'elle se contraignit à baisser de nouveau la tête, à maîtriser son expression. Cela se passa si vite que Guillaume d'Aebelholt ne se rendit compte de rien.

Philippe, lui, avait vu.

Faute d'être étonné, il était un peu déçu : il n'avait pu s'empêcher d'espérer, sans y croire vraiment, qu'elle n'aurait pas ce réflexe de dégoût, que la fascination supplanterait la répulsion. Comme toutes les autres, la jolie Danoise aimait les beaux jouvenceaux. Pouvait-il décemment le lui reprocher ?

Mais peu importait. Elle, au moins, était bien telle qu'on la lui avait décrite : il brûlait d'impatience de la tenir entre ses bras. Sans doute dépasserait-elle cette première impression négative. Et si tel n'était pas le cas, ma foi, elle le subirait.

Impeccable de galanterie, il ne lui laissa pas voir qu'il avait remarqué sa réaction. Il lui prit les mains avec douceur, sous les vivats longtemps contenus de l'assistance, l'aida à se relever et la conduisit jusqu'à la jument blanche au harnachement doré qu'on avait préparée pour elle. Ingeborg, tout aussi flegmatique, le laissa lui mettre le pied à l'étrier et la hisser jusqu'à la selle, où elle s'assit en amazone, ainsi qu'il seyait à une dame. Tandis que les voyageurs arrivés par la rivière, Français et Danois confondus, montaient également à cheval, Philippe rejoignit son palefroi afin de prendre la tête du cortège au côté de sa fiancée, seulement précédé de deux porteurs de bannières et des inévitables massiers. À l'abbé d'Aebelholt et à l'évêque de Noyon, artisans du mariage, il accorda le grand honneur de réclamer leur présence juste derrière lui. C'était, ils ne tardèrent pas à le comprendre, pour pouvoir s'entretenir avec eux chemin faisant.

Les futurs époux avaient pour seule langue commune le latin, et Philippe, guère passionné de lecture, en connaissait surtout le vocabulaire liturgique. Puisqu'engager un débat théologique avec une inconnue semblait inapproprié, il se laissa peu à peu dépasser par la jeune fille et en arriva à chevaucher au côté d'Étienne de Noyon, qu'il interrogea avec une impatience croissante.

Non, Knut ne céderait pas ses droits sur une Angleterre qu'il ne désespérait pas de conquérir, tels ses belliqueux ancêtres. Non, il ne mettrait pas sa flotte à la disposition du roi de France : il en avait besoin pour défendre ses propres terres. Il n'eût consenti à ces conditions qu'en échange d'un soutien militaire contre l'empereur, ce qui n'était pas envisageable. On s'était donc rabattu sur une dot monétaire : dix mille marcs d'argent.

Non, la totalité des dix mille marcs ne se trouvait pas sur les bateaux : on avait dû accepter des paiements échelonnés…

— En bref, vous avez échoué sur toute la ligne, messeigneurs, résuma Philippe en couvant ses négociateurs d'un regard contrarié. Je ne vous félicite pas.

L'affaire n'était pas si mauvaise : une autre héritière ne lui eût pas apporté plus, et l'argent, même versé en plusieurs fois, servirait à conserver Richard en captivité. Toutefois, il ne déplaisait pas au roi de montrer son mécontentement : ses envoyés auraient à cœur de se racheter.

— Vous n'envisagez pas d'annuler notre projet, sire ? s'enquit Noyon, presque timide.

— Nullement. Il me faut une femme, et celle-ci, si elle a à moitié autant d'esprit que de charme, fera une excellente reine.

— Il est vrai que madame Ingeborg est très belle, admit l'évêque.

— Seigneur ! soupira Philippe. Je ne m'habituerai jamais à ce nom. Il écorche la bouche.

— Nous avons étudié le problème, sire, s'immisça l'abbé d'Aebelholt, et il semble que nous ayons trouvé la solution.

— Ah, vraiment ? lança le roi.

Presque malgré lui, il se surprenait à contempler la jeune fille qui chevauchait juste devant lui, à en admirer la silhouette et le port gracieux, aussi était-il à demi rêveur, distrait, quand Guillaume répondit à sa question.

— On l'appellera Lysamour.

Philippe sursauta. Un visible frisson le traversa tout entier.

— Qu'avez-vous dit ? aboya-t-il, les joues et le front parcourus de contractions spasmodiques, en se tournant vers un abbé stupéfié.

— J'ai dit, sire, balbutia son interlocuteur, qu'on l'appellerait Isambour : c'est assez proche de son véritable nom et cela sonne agréablement aux oreilles françaises. N'êtes-vous pas de cet avis ?

— Isambour… répéta le roi, comprenant l'illusion auditive dont il avait été victime. Isambour, oui, c'est très bien. Cela rappelle Isabelle. Excellent choix, messire Guillaume, excellent choix…

Puis, troublé malgré tout, embarrassé des sueurs froides que lui avait causées sa brève attaque nerveuse, il éperonna son cheval pour remonter à la hauteur de son épouse. Le cortège arrivait en ville, toutes les églises d'Amiens faisaient assaut de carillon ; la population en liesse, ivre de soleil, de bière et de cette joie qui l'envahissait toujours lors des réjouissances officielles, bordait la route de la cathédrale. Le couple royal devait se montrer uni, serein.

Quand Philippe découvrit la foule, une pensée importune naquit en lui : et si le Vieux de la Montagne avait menti ? Et si quelque assassin se dissimulait au cœur de cette multitude, prêt à décocher un carreau d'arbalète ? Agacé, il se contraignit à chasser ces idées morbides dénuées de fondement, à se concentrer sur les saluts qu'il adressait à ses sujets. Il y parvint plus aisément qu'il ne l'eût cru.

Lorsqu'il avait annexé Amiens au domaine royal, huit ans plus tôt, il avait confirmé les libertés dont bénéficiait la ville, pour l'essentiel autonome, aussi y jouissait-il d'une grande estime traduite ce jour-là par l'accueil triomphal qu'on lui faisait en ses murs.

Ingeborg, fille et sœur de roi, était accoutumée à l'attention populaire. Ce fut avec un naturel parfait qu'elle salua, elle aussi, souriante, et sa grâce lui valut des exclamations enthousiastes qu'elle comprit sans qu'il fût besoin de les lui traduire. Se tournant de droite et de gauche, afin de n'oublier personne, elle croisa par accident le regard du roi – approbateur, lui sembla-t-il. Comme il lui souriait, elle lui répondit sans trop avoir à se forcer : il était décidément hideux mais paraissait en revanche aimable, chevaleresque. S'il s'avérait qu'elle ne pouvait l'aimer, elle n'aurait sûrement aucun mal à le respecter, et le respect était indispensable entre époux – particulièrement pour un couple régnant.

Philippe, sa méprise d'un instant oubliée, n'était pas moins optimiste. Oui, elle ferait une reine parfaite. Il n'eût pu en rêver de meilleure pour prendre la suite de sa chère Isabelle, dont elle partageait la blondeur, les yeux céruléens et le doux caractère, sinon la fragilité.

Après avoir traversé la ville, le cortège royal rejoignit la procession de religieux qui venait à sa rencontre depuis la cathédrale, menée par l'évêque local, Thibaut d'Heilly, et tous gagnèrent le lieu saint où devait avoir lieu la cérémonie.

Ingeborg ne craignait plus d'être repoussée. Grisée d'acclamations, euphorique, elle passa le reste de la journée comme dans un rêve, se laissant porter par le flot des événements, comptant sur l'abbé

d'Aebelholt pour lui indiquer ce qu'elle devait faire – encore qu'il lui suffit, la plupart du temps, d'être belle et de sourire. Ce fut à peine si elle eut conscience de prononcer en latin la formule rituelle par laquelle elle s'engageait envers Philippe : « De cet anneau, je t'épouse, et de mon corps, je t'honore. » Ce fut à peine si elle l'entendit lui répondre dans les mêmes termes. Il fallut que la chorale entamât le dernier cantique, que le roi se relevât et lui fit signe de l'imiter, pour qu'elle comprît que tout était terminé. Ils étaient mariés. Devant Dieu et devant les hommes. Ce n'était pas un rêve : elle était bel et bien reine de France.

La jeune fille avait un point commun avec son confesseur : elle aussi rêvait d'apaiser les souffrances humaines, si possible sur une grande échelle. En tant que femme, si elle ne voulait pas s'en tenir à la prière et à l'aumône, le seul moyen qu'elle avait de réaliser son ambition était de régner. Se fût-elle ouverte de ce désir au brave abbé qu'il l'eût sans nul doute mise en garde contre une aspiration aussi peu féminine, mais pourquoi lui en eût-elle parlé ? Elle ne considérait pas cela comme un péché.

Toute sa vie, elle avait su qu'elle quitterait le Danemark un jour, pour nouer une quelconque alliance, mais jamais elle n'avait osé espérer un parti aussi prestigieux. À présent, elle se réjouissait de la décision prise par son frère : plus grand le royaume, plus considérable le bien qu'elle pourrait faire. Elle voulait croire que son époux ne lui interdirait pas de s'exprimer en faveur des malheureux. Sa première tâche serait de le conduire à alléger les impôts dont il les accablait, disait-on, mais elle avait l'intention de s'informer au préalable, afin de ne pas le fâcher en fondant ses critiques sur de simples rumeurs. Si elle voulait l'emporter dans une quelconque discussion, il lui faudrait de toute façon apprendre le français, dont Guillaume d'Aebelholt n'avait guère fait que lui enseigner des rudiments durant les dernières semaines.

Ce fut en méditant ces projets qu'elle entendit Philippe, sur le parvis de la cathédrale, annoncer publiquement leur couronnement du lendemain et détailler le douaire qu'il lui offrait : Orléans, Châteauneuf sur Loire, d'autres villes encore. De fort belles terres, à n'en pas douter, qu'elle visiterait à la première occasion et tenterait d'administrer sagement.

Le roi avait bien fait les choses : tandis que les nobles invités gagnaient la salle mise à leur disposition par l'évêque – tout ce quartier de la ville étant propriété du diocèse –, on commença à dresser dans les rues des tables que viendraient bientôt couvrir vin et victuailles, afin que la population tout entière participât aux réjouissances. Nonobstant son aversion pour les divertissements, désireux de complaire à sa femme aussi bien qu'à la cour, Philippe avait engagé jongleurs et acrobates qui se produisirent durant le banquet, rivalisant d'adresse et de talent.

Ingeborg, assise auprès de lui en tête de table, mangeait à son écuelle et buvait à son hanap. Encouragée par ses sourires, elle se permit plus de vin qu'à l'ordinaire ; si elle sut se modérer, elle n'en éprouva pas moins très vite une agréable ivresse qui ajouta à sa désorientation et à son euphorie. Les trouvères dont la musique la transportait lui paraissaient chanter la teneur exacte de ses pensées, de ses espoirs. Sa méconnaissance de la langue l'empêchait de goûter tout le sel des hommages que lui présentaient seigneurs et chevaliers entre les spectacles, mais protégeait aussi sa pudeur des périodiques allusions salaces qui fusaient – et que l'abbé d'Aebelholt évitait soigneusement de traduire. La jeune fille souriait donc sans la moindre gêne aux compliments et aux gauloiseries, disant parfois « merci » au hasard, ce qui déchaînait des rires dont elle omettait de se vexer. En vérité, la cour de France avait rarement connu banquet plus animé, plus joyeux, sous le règne de Philippe – et puisqu'il fallait en rendre grâce à la nouvelle reine, on commença à l'aimer. Chacun voulut lever sa coupe en son honneur.

Peu après la fin du souper, les suivantes qu'Ingeborg avait emmenées avec elle du Danemark lui

firent discrètement signe de les rejoindre. D'excellente humeur, l'esprit tout encombré de pensées grandioses ou futiles, la jeune reine ne comprit pas ce qu'elles voulaient et quitta la table avec naturel, ce qui lui évita d'attirer l'attention. Bien sûr, elle ne retourna pas s'asseoir auprès de Philippe : il était temps de la préparer pour la nuit de noces.

Toujours un peu ivre, elle n'éprouvait plus autant d'appréhension à cet égard que durant la journée. Était-ce pour cela que son époux l'avait fait boire ? Avait-il prévu que le vin la détendrait, lui ôterait ses craintes ? Ce fut en tout cas sans inquiétude, et même avec une innocente sensualité, qu'elle se laissa déshabiller, baigner, parfumer, coiffer… puis conduire en une chambre nuptiale qu'illuminaient de nombreux candélabres, parée pour l'occasion de précieuses étoffes colorées. Le lit tendu de drap blanc lui parut immense, assez large pour accueillir toute une famille. Très émue mais toujours sereine, Ingeborg s'allongea et posa la tête sur les oreillers qu'on venait d'arranger pour elle. Un drap frais, un peu rèche, recouvrit son corps nu. Il n'y avait pas de couvertures ; il faisait bien trop chaud pour cela, malgré la nuit.

Les suivantes s'éclipsèrent. La jeune fille les entendit rire sous cape dans le couloir, tandis qu'elles s'éloignaient. Elle n'en prit pas ombrage : pourquoi n'eussent-elles pas ri ? Tout le monde riait, ce soir-là, tout le monde avait la joie au cœur. Demeurée seule, les lèvres étirées par un léger sourire dont elle avait à peine conscience, elle sentit la fatigue et le vin s'unir pour l'entourer d'une gangue ouatée, chaude, palpitante, au sein de laquelle elle s'engourdissait lentement. Les paupières à demi fermées, elle n'eut pas peur lorsqu'elle entendit des pas se diriger vers la chambre. Ni lorsque la porte s'ouvrit puis se referma dans un cliquetis de loquet.

La peur ne revint que quand son époux se retourna et la fixa dans les yeux – mais alors, elle revint pour de bon.

Philippe, attentif, regardait Isambour. Lui-même n'avait que fort peu bu, désireux de conserver ses facultés pour ce qui allait suivre. L'alcool ne le rendait pas violent mais maladroit, et il ne pouvait se permettre d'être ni l'un ni l'autre. Son humeur, cependant, n'avait pas varié d'un iota : toute la journée, il avait observé son épouse, et rien de ce qu'il avait vu ne lui avait déplu ; beauté, éducation, un esprit dont il profiterait sans nul doute dès qu'ils sauraient se comprendre, la jeune Danoise possédait toutes les qualités. Depuis qu'il s'en était convaincu, il ne regrettait plus la dot perdue. Avec une telle femme à son côté, il trouverait un autre moyen de conquérir l'Angleterre.

Ingeborg feignait de dormir, mais elle le contemplait, elle aussi, les yeux mi-clos, et ce qu'elle découvrait la faisait frissonner. Philippe, en chemise, allait tête nue au plein sens du terme. L'éclat des chandelles se reflétait sur son crâne chauve et sur la taie qui recouvrait son œil droit, lui conférant un faciès quasi diabolique. Il avait repris du poids, depuis la Terre Sainte, et les quelques chevauchées menées récemment l'avaient endurci, si bien que sa haute stature s'accompagnait d'une musculature puissante, à peine dissimulée par son léger vêtement. Il avait l'air d'un homme, d'un guerrier, il avait l'air rude, brutal et impitoyable. Il était terrifiant.

Lorsqu'il s'avança à pas lents vers elle, la jeune fille ne put retenir un petit gémissement apeuré. Ses yeux s'écarquillèrent, mettant fin à une comédie du sommeil dont son époux n'avait jamais été dupe.

— N'ayez crainte, ma mie, dit-il d'une voix aussi douce que possible. Je n'ai nulle intention de vous faire du mal.

S'asseyant au bord du lit, il s'aperçut qu'elle tremblait ; après avoir cru mourir de chaud tout l'après-midi, elle était soudain glacée. Il lui prit une main qui s'abandonna comme à regret mais sans résister. Alors, tout en lui caressant le poignet délicatement, il rassembla son latin pour lui dire qu'elle était belle, détentrice de toutes les vertus, et qu'ils allaient beaucoup s'aimer. Il ne lui dit pas

qu'il la désirait, car il n'avait pas les mots nécessaires – quand il était question du désir sexuel à la messe, c'était en des termes qu'il n'estimait pas appropriés –, mais elle dut le lire tout de même dans son regard.

Ingeborg avait toujours peur, ses yeux en témoignaient.

La douceur de Philippe, toutefois, fit qu'elle cessa de frissonner et se contraignit à sourire. D'une toute petite voix, elle déclara qu'elle était son humble servante. Elle eût voulu ajouter quelque chose de mémorable, mais à elle aussi les mots manquèrent, bien qu'elle fût plus lettrée que lui.

Elle sursauta lorsqu'il avança une main pour lui caresser les cheveux, puis la joue.

— N'aie pas peur, reprit-il, toujours en latin. À présent, il nous faut nous épouser vraiment.

Les lèvres entrouvertes de la jeune fille se refermèrent tel un coquillage lorsqu'il les effleura du bout d'un doigt. Il en suivit les contours puis se pencha pour les embrasser. Sa langue se heurta à un barrage de dents serrées. N'apprenait-on rien aux filles nobles, au Danemark ? On ne pouvait certes compter sur les clercs qui les éduquaient pour leur enseigner l'art du baiser, mais leurs suivantes, à tout le moins, eussent pu faire un effort. Même Isabelle, bien plus jeune, avait été moins innocente.

Songer à sa défunte épouse rappela à Philippe combien il s'était montré détestable lors de leur première nuit, combien le dépucelage de la jeune reine avait été douloureux, aussi bien moralement que physiquement. Soucieux de ne pas se rendre coupable d'un nouveau martyre, il combattit son impatience et entreprit de forcer le barrage par la tendresse, faisant peu à peu comprendre à sa compagne ce qu'il attendait d'elle. Dès qu'elle en eut assimilé le principe, d'ailleurs, Isambour se livra au baiser avec une bonne volonté à laquelle ne manquait qu'un peu de décontraction pour être de l'ardeur – au point qu'on pouvait se demander si ses réticences prédécentes n'étaient pas dues à la timidité plutôt qu'à l'ignorance.

Encouragé, Philippe se redressa et tira jusqu'au pied du lit le drap qui la recouvrait. Elle ferma les paupières, pudique, tandis qu'il laissait errer son regard sur ce corps qu'il n'avait encore que deviné et qu'il découvrait enfin, en tous points conforme à ses espérances. La peau très blanche, que la lumière des chandelles ne parvenait pas à cuivrer, les seins aux larges aréoles roses, qui conservaient leur galbe en dépit de la position couchée, les cuisses longues et pleines, le fin duvet blond du pubis… On eût cherché en vain un défaut sur cette silhouette de déesse ; Philippe croyait n'avoir jamais encore contemplé une telle perfection.

Il laissa choir sa chemise au sol. Ingeborg, qui avait à demi rouvert les yeux, se hâta de les refermer en apercevant la nudité peu discrète de son époux : elle avait déjà vu des hommes en tenue d'Adam, au bain, mais jamais dans pareille disposition. En elle, à présent, le trouble le disputait à la crainte.

Soucieux de l'apaiser et de la stimuler par la voix aussi bien que par les gestes, sûr que le ton lui ferait deviner le sens des mots, Philippe lui parla à nouveau, en français. Avec toute la lenteur dont il était capable, il explora le corps de la jeune fille, le caressa, le pressa du visage jusqu'aux pieds, s'attardant sur les épaules, la poitrine, les hanches, les genoux, puis empruntant le chemin inverse et recommençant tout le processus, encore et encore. Tandis qu'il aiguisait ainsi le désir d'Isambour, il lui décrivait ses appas en des termes amoureux qui, s'ils n'étaient pas dignes d'un poète, possédaient une simplicité et une sincérité émouvantes. Sa bouche ne cessait de former des mots que pour baiser une autre bouche ou bien les mamelons dont l'érection avait suivi les premières caresses, lui assurant que la répulsion n'était pas tout ce qu'il pouvait inspirer à son épouse.

La main de Philippe, jusque-là demeurée presque sage, s'aventura enfin entre les cuisses d'Isambour, glissant du genou à l'entrejambe. La reine poussa un soupir ; son souffle s'était accéléré. Lorsqu'il précisa la caresse, son amant eut la joie de la découvrir prête à le recevoir. Puisqu'il

doutait, après une abstinence de plusieurs mois, de pouvoir se contenir très longtemps une fois en elle, il n'en maîtrisa pas moins l'envie qu'il avait de la prendre : il chercha à nouveau des lèvres qu'elle lui offrit cette fois sans la moindre retenue. Comme elle lui nouait les bras autour du cou, que deux mains d'une infinie douceur se posaient sur sa nuque puis parcouraient son dos, il se rendit compte qu'elle frissonnait toujours – mais plus de peur.

Transporté par l'élan qu'il était parvenu à lui inspirer, il l'amena au seuil de la jouissance, avant de s'allonger sur elle pour la pénétrer.

Ingeborg se mordit les lèvres mais ne chercha pas à le repousser, à lui échapper. Ce fut à peine si elle sursauta quand sa virginité lui fut ravie : la trop brève douleur de la déchirure ne réussit pas à la détourner du plaisir qui montait en elle.

— Je t'aime, seigneur, murmura-t-elle en latin.

Le dernier mot se brisa sur un gémissement de délices. Philippe faillit lui répondre qu'il l'aimait aussi : même s'il savait que c'était encore faux, il ne doutait pas que cela serait vrai très bientôt ; faire plaisir à son épouse valait bien un petit mensonge par anticipation.

Brusquement, toutefois, une vague angoisse le saisit. Alors qu'il commençait tout juste d'intensifier le rythme que ses hanches imprimaient à leur étreinte, il le brisa, l'estomac noué. Que lui arrivait-il ? Sa nouvelle reine était magnifique, aussi soumise et ravie de l'être qu'il avait pu la rêver ; les mains qu'il sentait peser au creux de ses reins, le bassin qui ondulait sous lui disaient assez qu'elle le désirait autant qu'il la désirait. Alors, quoi ?

D'un coup, il comprit ; depuis le début, elle n'avait pas ouvert les paupières. Comment savoir ce qui se dissimulait derrière ? Il sentait bien que c'était ridicule : la gorge d'Isambour lui était entièrement dévoilée ; elle ne portait pas la moindre trace de branchies. Pourtant, il sentit qu'il ne pourrait être tranquille avant d'avoir constaté *de visu* que sa femme était bien humaine, humaine et rien d'autre.

— Ouvre les yeux, ordonna-t-il en français puis, devant une totale absence de réaction, en latin.

Elle secoua la tête, pudique. Philippe prit cela pour un aveu. Le coin gauche de ses lèvres se releva sèchement, à trois reprises.

— Ouvre les yeux, femme ! gronda-t-il, élevant le ton pour la première fois en présence de son épouse.

Elle les ouvrit, plus surprise que soucieuse d'obéir à un ordre qu'elle n'avait pas compris.

Ils étaient bleus.

Entièrement bleus.

— Lysamour ! hurla Philippe, horrifié.

Il se rejeta en arrière d'une détente prodigieuse qui le laissa debout au pied du lit, son sexe recroquevillé ballottant entre ses cuisses alors que, quelques instants auparavant, il se trouvait au bord de l'orgasme. Ingeborg cria elle aussi, de frayeur, et ramena bras et jambes contre son torse en un infantile réflexe de protection.

— Comment m'as-tu retrouvé ? haleta le roi, défiguré. Qu'as-tu fait de la véritable Isambour ?

Son épouse le contemplait sans bouger. Dans ses yeux, le bleu refluait vers les iris au fur et à mesure que le choc annihilait l'excitation, laissant apparaître un regard de totale stupéfaction et d'accablement. Déjà, des larmes perlaient à ses paupières.

— Je vous en supplie, sire, dites-moi ce qui vous arrive, implora-elle en danois, oubliant qu'il n'en savait pas le premier mot. Qu'ai-je donc fait pour vous déplaire ?

Tous les deux tremblaient nerveusement mais Philippe était sans conteste le plus affecté : son visage agité de crispations terribles lui donnait l'air d'un fou ou d'un mystique déchaîné.

Le premier choc passé, cependant, il retrouvait une partie de ses facultés, assez pour s'apercevoir qu'à l'évidence, ce n'était pas Lysamour qui se tenait devant lui. Lysamour était plus petite, plus frêle, plus âgée déjà à l'époque de leur rencontre, et si elle avait détenu le pouvoir de changer de forme autrement que pour se fondre en l'eau, elle en eût fait usage afin de l'impressionner. À tout le moins, elle eût mentionné cette capacité en lui contant son histoire. En outre, n'avait-elle pas avoué qu'elle n'eût pu vivre parmi les humains, qu'elle étouffait loin de sa rivière ?

Ce n'était pas Lysamour, non, mais c'était un être de sa race, une créature du Diable, une vermine qui avait cru pouvoir se glisser au côté du roi de France pour injecter encore une fois un peu de sa semence à la lignée capétienne.

— Combien t'a-t-elle payée ? interrogea-t-il en latin.

— Je ne comprends pas, répondit Ingeborg dans la même langue. Je ne comprends rien à ce qui arrive, seigneur. Je vois juste que tu es en proie à une grande détresse et j'aimerais tant la soulager, mais je sens bien que c'est moi qui en suis cause !

— Comment pourrait-il en être autrement ?

La jeune reine, comme pour prouver ses dires, vainquit ses craintes au prix d'un grand effort de volonté et descendit du lit. Une fois debout, elle se rappela qu'elle était nue et fléchit souplement les genoux pour ramasser la chemise de Philippe, qu'elle drapa devant elle. La maintenant au-dessus de ses seins, elle s'avança lentement vers son époux, une main tendue. À sa grande surprise, il recula d'un pas mal assuré jusqu'à heurter le mur de pierre. Son œil unique, exorbité, la fixait comme si elle avait été un démon surgi de l'Enfer.

— Dis-moi ce qui te tourmente, seigneur, insista Ingeborg en continuant d'avancer. Je ne suis qu'une pauvre femme mais peut-être saurai-je te réconforter.

Philippe, plaqué contre la paroi, était de la tête aux pieds la proie d'intenses frissons. Non pas de peur – il eût pu briser sa compagne à mains nues, il le savait –, mais de révulsion. À la simple idée qu'elle le touchât encore, il sentait son estomac se contracter, ses muscles se tétaniser, une douleur perçante envahir le bas de ses reins.

Elle avançait toujours, pourtant. Bientôt, sa main tendue se poserait sur lui. Sur sa joue, peut-être, ou bien sur sa poitrine. Il ne le supporterait pas.

Il tourna la tête en tous sens à la recherche d'une arme. La tuer : c'était la seule solution. Il fallait qu'il la tue comme il eût dû tuer l'autre quatorze ans plus tôt, presque jour pour jour. Mais ils se trouvaient dans une chambre nuptiale, pas dans un arsenal ou des appartements de guerrier : il n'y avait là strictement rien qui pût servir à donner la mort.

Les doigts d'Isambour effleurèrent la poitrine de Philippe qui se détendit tel un serpent lové pour frapper. Puisqu'il ne pouvait éviter le contact, alors que ce soit de la manière qu'il choisirait, lui, et pour en finir : ses mains se refermèrent autour du cou de la reine, brutales, comprimèrent les carotides.

La jeune Danoise écarquilla des yeux emplis de larmes qui avaient retrouvé un aspect tout à fait normal. Elle s'attendait à être repoussée, injuriée, mais pas à cela. Son destin était donc de mourir ainsi, exécutée pour une faute qu'elle n'avait pas conscience d'avoir commise…

Elle l'accepta. Ses mains un instant levées vers celles qui l'étranglaient retombèrent le long de ses flancs, sans plus chercher à masquer sa nudité.

— Pourquoi ? murmura-t-elle dans un souffle, tandis qu'elle se sentait devenir molle, que ses jambes se dérobaient sous elle, accentuant la strangulation.

Et Philippe, soudain, prit conscience de l'évidence : elle ne savait pas ! Ce n'était pas Lysamour qui l'envoyait, car elle ignorait ce qu'elle était, elle se croyait humaine. Créature du Diable mais

innocente de tout crime.

Il la lâcha, incapable de tuer de sang-froid un être qui ne lui avait rien fait.

Privée de force, au bord de l'évanouissement, Isambour s'effondra à ses pieds. Elle demeura prostrée un long moment, massant sa gorge endolorie, respirant à grand peine. Comme elle se redressait enfin sur les coudes et relevait la tête vers lui, le roi recula instinctivement de quelques pas.

— Pourquoi ? interrogea-t-elle à nouveau, plaintive.

Philippe lui devait une réponse – au moins cela. Que lui dire, cependant ? Si elle avait parlé français, il eût sans doute pu lui expliquer, mais encore une fois, il ne disposait pas du vocabulaire latin nécessaire.

— Parce que tu es un démon, fut tout ce qu'il parvint à répondre.

Manifestement, elle ne comprit pas et cette affirmation cruelle la blessa, mais en dépit de son évidente ingénuité, elle lui répugnait toujours autant. Puisqu'il ne pouvait envisager de la réconforter et qu'il était incapable de lui parler, il choisit la solution de facilité : ramassant sa chemise, il l'enfila et se dirigea vers la porte.

— Seigneur ! le rappela son épouse.

— Demain, lâcha-t-il sèchement, avant de quitter la chambre sans se retourner.

Ingeborg demeura seule, nue et endolorie sur les dalles inégales, à pleurer toutes les larmes de son corps. Au bout d'un moment, elle trouva la force de s'agenouiller et de prier, d'implorer Dieu de soulager son tourment, à tout le moins de lui apprendre pourquoi elle était rejetée. Lorsqu'elle sentit les derniers lambeaux de son courage l'abandonner, elle se traîna jusqu'au lit où elle avait failli être heureuse, et là, couchée en chien de fusil, le drap enroulé autour d'elle comme pour lui servir d'armure, elle pleura encore longuement jusqu'à s'endormir.

Philippe réintégra la chambre nuptiale peu avant que n'arrivent les serviteurs chargés d'habiller les époux. Puisqu'il évitait avec soin de la regarder, Ingeborg, déjà éveillée par les premières lueurs, continua de feindre le sommeil.

Il attendit debout au milieu de la pièce, n'osant tout à fait tourner le dos au lit mais s'arrangeant pour ne l'apercevoir que du coin de l'œil. Lui n'avait pas dormi de la nuit, passée en une chambre voisine à tourner et retourner le problème dans sa tête, tour à tour se reprochant et se félicitant de n'avoir pas tué sa femme quand il en avait eu l'occasion. À présent, il en serait incapable. Comment justifierait-il cet acte désespéré, de toute façon ? Il l'avait bien lu dans le regard d'Isambour, tandis qu'il l'étranglait : elle le croyait fou. Et que dire d'un homme qui assassinait une épouse charmante au sortir de leur nuit de noces ? Que c'était un fou et un criminel, bien sûr. Telle serait l'opinion de tous, notamment celle du roi Knut. Il y aurait au moins d'énormes compensations à verser, peut-être la guerre avec le Danemark… Mieux valait ne pas y songer.

Quant à la dénoncer pour ce qu'elle était, comment l'eût-il pu ? Pour avoir exploré le moindre centimètre carré de son corps, il savait qu'elle ne présentait aucune différence physique avec une humaine : afin que sa nature se révélât, il fallait exalter sa sensualité, et nul autre que le roi ne pouvait rendre cet hommage à la reine, fût-ce un juge ecclésiastique.

Ne pouvait-il alors l'accuser sans preuve, sur la simple foi de sa parole ? Pas sans s'accuser lui-même, il le craignait. S'il disait avoir vu les yeux d'Isambour devenir d'un bleu uniforme pendant l'amour, on insinuerait qu'il avait rêvé, on blâmerait officiellement la clarté insuffisante des chandelles. Pour convaincre, il lui faudrait raconter son aventure avec Lysamour, confesser sa propre nature, et de cela, il n'était pas question.

Si jamais dilemme avait été insoluble, c'était bien celui-là.

Les serviteurs et les suivantes de la reine arrivèrent peu après que les cloches de la cathédrale se furent mises à sonner, bientôt rejointes en un joyeux carillon par celles des autres églises et des monastères de la ville.

Ce fut chacun d'un côté du lit, sans échanger un mot ou un regard, que les deux époux se laissèrent revêtir de la chemise rituelle des couronnements, fendue pour permettre à l'officiant d'appliquer l'onction. Ils furent ensuite parés d'un bliaud, lâche et rouge rehaussé d'or pour Philippe, ajusté au dessus de la taille et argenté pour Ingeborg, les deux serrés par une large ceinture incrustée de pierreries et de métaux précieux. Un simple cercle d'argent vint ceindre le crâne chauve du roi, un autre maintenir le voile qui couvrait les tresses de la reine.

Ils quittèrent côte à côte mais toujours sans se regarder la chambre, hors de laquelle les attendait leur hôte, l'évêque Thibaut d'Heilly, qui les précéda jusqu'à la porte principale de sa résidence. Dès qu'ils parurent dans la rue, les vivats éclatèrent, couvrant jusqu'au tintamarre des cloches. Une foule immense que le guet avait bien du mal à contenir s'était rassemblée, décidée à partager la joie de ses souverains.

Joie dont on eût cherché en vain la trace dans l'expression du couple royal : Ingeborg, tendue, les yeux baissés, se mordait la lèvre inférieure ; Philippe, la tête haute, l'œil sombre, serrait les dents, toute sa volonté concentrée sur ses tics faciaux qu'il désespérait de juguler.

Un cortège ecclésiastique en grande partie formé d'évêques de la région les attendait pour les escorter jusqu'au site du couronnement, avec dans leur sillage les grands seigneurs et les nobles dames du royaume. Il faisait beau, une fois de plus, en ce mois d'août. Le soleil qui au même moment ravageait les campagnes semblait en ville de bon augure. À son éclat radieux, à l'exubérance de la foule, à la mine réjouie des chevaliers, à la tranquille sérénité des clercs, répondait la gravité du roi et de la reine, dont nul ne s'étonna car on pouvait l'attribuer au recueillement, à la solennité de l'événement.

Sur le parvis de la grande cathédrale romane, se tenait l'évêque de Beauvais. Digne comme il savait l'être lors des rares occasions officielles où il troquait le haubert contre l'habit sacerdotal, la tonsure sans doute rafraîchie mais dissimulée par la mitre, il attendit que les souverains se fussent arrêtés devant lui, que le reste du cortège se fût déployé en arc de cercle autour d'eux, puis il écarta les mains, leva les yeux vers le ciel et prononça d'une voix de stentor une vibrante oraison.

— Ô Dieu ! qui savez que le genre humain ne peut subsister par sa propre vertu, accordez votre secours à Philippe et à Isambour, votre serviteur et votre servante, que vous avez mis à la tête de notre peuple afin qu'ils puissent protéger ceux qui leur sont soumis, acheva-t-il dans l'émotion générale.

Il se retourna et entra lentement dans la cathédrale, dont la pénombre et la fraîcheur contrastaient avec l'air déjà étouffant du parvis inondé de lumière. Dans les profondeurs du lieu saint, la chorale entama une antienne. Sans se consulter, le roi et la reine emboîtèrent au même instant le pas à l'évêque, et le cortège se reforma derrière eux. Ils marchèrent ainsi jusqu'à la nef, baignés dans un parfum d'encens, franchissant çà et là les barrières immatérielles des rayons de soleil qui traversaient les vitraux colorés.

Assisté de ses suffragants, l'archevêque de Reims se tenait devant l'autel dans une posture quasi hiératique, sa petite taille compensée par la raideur de son dos et par sa mitre. L'oncle du roi, le seul qui lui restât ou qui conservât quelque importance, avait de quoi être satisfait : le temps était loin où l'on se défiait de lui au point de faire couronner la reine par un autre. Aujourd'hui, certains allaient jusqu'à l'appeler « le deuxième roi », tant son influence était grande à la cour. Ce ne fut pas sans une

grande jubilation qu'il vit s'agenouiller devant lui les deux souverains – mais il prit néanmoins l'air humble, aussi humble qu'il le pouvait, en tout cas, pour les bénir.

Lorsqu'ils se relevèrent, Guillaume aux Blanches Mains sursauta : il venait de croiser le regard de son neveu et son allégresse s'en trouvait d'un coup diminuée. Philippe, qu'il connaissait bien pour l'avoir côtoyé toute sa vie, avait indéniablement sa tête des mauvais jours. L'avait-on informé d'une mauvaise nouvelle qui lui eût échappé à lui ? C'était peu probable. Il s'était donc produit quelque chose – quelque chose de grave, à en juger par son expression, L'archevêque souhaita que cela ne fût pas de nature à perturber la cérémonie.

Les époux allèrent se poster devant les fauteuils qui leur avaient été réservés à la droite de l'autel. De l'autre côté, sur une estrade, attendaient les trônes qu'ils gagneraient plus tard et les sièges où s'étaient installés les pairs du royaume, les six plus grands seigneurs laïcs et ceux des six évêques les plus importants qui n'officiaient pas dans le chœur.

Le cantique trouva son terme. Dans le silence retombé, Guillaume aux Blanches Mains leva sa crosse et, s'adressant d'abord aux pairs, ensuite aux nobles qui occupaient les premières rangées de bancs, et finalement à l'assistance tout entière, il prononça la formule rituelle :

— Acceptez-vous pour roi Philippe, deuxième du nom, fils de Louis le septième ?

Et d'une seule voix, l'assemblée répondit « Soit ! ». C'était la troisième fois que Philippe se faisait ainsi confirmer dans sa fonction par acclamations. Chaque fois, son pouvoir s'en trouvait renforcé, les droits de sa lignée un peu plus assurés.

Le couple royal s'assit tandis que s'éteignaient les échos du plébiscite. Confiant sa crosse à un de ses suffragants, l'archevêque de Reims présenta alors au roi le grand évangéliaire de la cathédrale, afin qu'il y posât la main. L'heure de prêter serment était arrivée.

Philippe n'avait pas ouvert la bouche depuis la veille au soir. L'espace d'un instant qui lui sembla une éternité, il se crut incapable de parler, la gorge nouée, il crut que les paroles solennelles avaient disparu de son esprit. La paupière de son œil gauche battit trois fois, rapidement, puis il se ressaisit et se racla la gorge.

— Je promets, au nom de Jésus Christ, au peuple chrétien qui m'est soumis, entama-t-il, premièrement de faire conserver en tout temps à l'église de Dieu la paix par le peuple chrétien ; d'empêcher les personnes de tous rangs de commettre des rapines et des iniquités de quelque nature qu'elles soient…

Tandis qu'il prononçait ces derniers mots, il se tourna vers le comte de Boulogne et son aguichante épouse, debout au premier rang. Les deux hommes échangèrent un regard chargé, pour Renaud, d'ironie autant que d'animosité.

— De faire respecter la justice et la miséricorde dans les jugements, continua le roi, afin que Dieu, qui est la source de la clémence et de la miséricorde, daigne les répandre sur moi et sur vous aussi ; de m'appliquer sincèrement et selon mon pouvoir à expulser de toutes les terres soumises à ma domination les hérétiques nommément condamnés par l'Église. (Il marqua une pause pour reprendre son souffle ; malgré la fraîcheur du lieu et sa position assise, il haletait presque.) Je confirme par serment toutes les choses énoncées ci-dessus ; qu'ainsi Dieu et ses saints Évangiles me soient en aide.

Confiant le livre à un nouveau suffragant, Guillaume aux Blanches Mains se tourna vers l'épée qu'un autre encore lui apportait. Il la bénit, la prit en mains et la présenta à Philippe qui la reçut avec dignité. Cela fait, il tourna les talons et alla prendre place derrière l'autel. Le roi et la reine le suivirent. Après que le premier eut déposé l'épée sur la table sacrée, ils allèrent s'agenouiller face à l'officiant. Deux évêques s'approchèrent d'eux afin de dégrafer leur ceinture et de leur ôter leur bliaud, les laissant en chemise.

L'archevêque, cependant, ayant prononcé une nouvelle oraison, préparait l'onction : dans la patène du calice de saint Denis, il mêla un peu du baume de la Sainte Ampoule et un peu de Saint Chrême, respectivement prélevés avec une aiguille d'or et une aiguille d'argent.

Lorsque le prélat, patène en main, contourna l'autel pour s'approcher des souverains, ses suffragants défirent les lacets qui fermaient les fentes de la chemise du roi puis s'écartèrent.

Guillaume surveillait attentivement son neveu dont il sentait croître la tension. À voir le visage rose de confusion de la reine, qui n'avait pas levé les yeux depuis le début de la cérémonie, il inclinait à penser que l'imprévu la concernait, mais de quoi pouvait-il s'agir ? Si elle n'avait pas été vierge, Philippe ne se fût pas fait faute de le clamer au sortir de la chambre nuptiale : voilà qui eût contraint Knut à en passer par ses volontés pour le dédommager.

Le roi leva la tête vers l'archevêque. Son front plissé et ses lèvres pincées révélaient ses efforts pour se maîtriser. Guillaume le sentit frémir lorsqu'il lui traça une croix sur le front après avoir trempé le pouce dans la patène. Il lui en dessina également une à la saignée des deux bras, par les fentes de la chemise, puis passa derrière lui pour achever la besogne.

Comme il écartait de la main un pan d'étoffe afin de dénuder l'épaule droite, son neveu se tendit.

Philippe, sans le vouloir, s'était tourné vers Isambour, dont les suffragants commençaient à délacer la chemise. Par un étrange caprice du soleil et des vitraux, le rai de lumière qui le nimbait, lui, d'une aura dorée laissait la jeune Danoise dans l'ombre, comme si Dieu avait voulu signifier ainsi qu'elle était créature des ténèbres, la marquer d'un sceau d'infamie. À ce spectacle, avant même d'apercevoir par les ouvertures du vêtement la chair blanche et opulente de son épouse, le roi revit avec une affreuse clarté le moment où il l'avait découverte nue et ce qui s'était passé ensuite. Il l'avait serrée contre lui, caressée, embrassée, pénétrée même, sans savoir que c'était un monstre. La répulsion éprouvée au moment où il l'avait contrainte à ouvrir les yeux le frappa à nouveau de plein fouet. Tétanisé, les reins pris dans un étau, frissonnant, grimaçant, il couvait la reine d'un regard fixe, presque vitreux. Le coin de ses lèvres battait un rythme saccadé.

Guillaume aux Blanches Mains comprit que son neveu ne savait plus où il se trouvait. D'un moment à l'autre, il pouvait céder à un accès de rage irraisonnée ou s'effondrer en proie à des convulsions.

Le pouce qui appliquait l'onction ne devait qu'effleurer la peau. L'archevêque l'appuya aussi fort qu'il le put, dans l'espoir de provoquer une réaction. Ce fut peine perdue : indifférent aux sollicitations du monde extérieur, Philippe continua d'observer sa femme avec une incompréhensible horreur.

Guillaume serra les dents. Un scandale public ne rehausserait en rien le prestige du trône. On était venu pour un couronnement, couronnement il devait y avoir. Lorsqu'il oignit l'autre épaule, le prélat griffa la peau jusqu'au sang. Son neveu tressauta, parut reprendre ses esprits et, levant brièvement les yeux, lui adressa une mimique reconnaissante. L'archevêque soupira : on pouvait poursuivre.

Philippe, tandis qu'Isambour était ointe à son tour, regarda droit devant lui, combattant l'impulsion qui voulait le faire s'enfuir à toutes jambes. Il ne tourna pas plus la tête pendant qu'on les revêtait l'un et l'autre de la tunique, de la dalmatique et du manteau bleu fleurdelisé d'or. Après une nouvelle bénédiction, l'archevêque leur passa l'anneau symbole de leur union avec le peuple puis les conduisit jusqu'aux trônes qui étaient leurs, sur l'estrade. Derrière eux, deux pairs de France, debout, leur tenaient la couronne au-dessus de la tête. Quand Guillaume aux Blanches Mains s'agenouilla à son tour pour leur rendre hommage, les cris de « Vive le roi ! », « Vive la reine ! » éclatèrent dans toute la cathédrale, vite repris par la foule massée à l'extérieur.

Ensuite, les couronnes se posèrent sur les chefs et la messe commença. Philippe eût voulu qu'elle

fût déjà terminée, tant il avait envie tour à tour de hurler et de pleurer comme un enfant. On venait de couronner reine de France une femme qui n'était pas digne de l'être, et lui se retrouvait marié à son pire cauchemar. Jamais office ne lui parut plus long : les mâchoires crispées, il demeura immobile jusqu'à la fin, sans prier, sans chanter, sans rien faire d'autre que se retenir de fuir et de tempêter.

Côte à côte encore une fois, les époux sortirent enfin de la cathédrale sous les vivats et montèrent à cheval. Le cortège devait circuler dans la ville, afin que tous les habitants pussent l'apercevoir. À peine fut-il formé, cependant, qu'on vit le roi abandonner sa jeune femme, lancer un ordre bref à deux ou trois de ses familiers et, sans attendre de voir s'ils le suivaient, se diriger vers la résidence mise à sa disposition par l'évêque d'Amiens.

Il pénétra à grands pas dans la salle qui avait la veille servi de cadre au banquet. Otant son manteau fleurdelisé, il le jeta sur un fauteuil. Sa main droite cherchait machinalement à son côté la masse qu'il n'avait cessé de porter en permanence que quelques jours plus tôt.

Quand Guillaume de Garlande, Barthélémy de Roye et quelques autres le rejoignirent, interloqués, il leur fit face les poings serrés, les épaules légèrement voûtées, le souffle court. Certains se demandèrent alors s'il n'avait pas totalement perdu l'esprit. Ce fut pourtant sur un ton ferme, quoique sa voix vibrât d'une colère mêlée d'autre chose, d'indéfinissable, qu'il leur déclara :

— Il faut qu'elle s'en aille ! Que les Danois qui l'ont accompagnée ici la reprennent et la ramènent dans leur pays !

Ses conseillers en demeurèrent muets de stupéfaction.

— Mais sire, vous êtes mariés, tenta de raisonner le chevalier de Garlande, une fois qu'il eut retrouvé sa voix. Vous venez d'être couronnés…

— Et que m'importe, à moi ? s'exclama le roi, écarlate. Je ne veux plus jamais la voir, vous dis-je ! Débrouillez-vous comme vous l'entendez, mais débarrassez-moi de cette créature de malheur !

Ses compagnons échangèrent un coup d'œil consterné. Avec pareil problème à résoudre, ils prévoyaient que les jours suivants ne seraient pas de tout repos.

Ils se trompaient : ce serait une question d'années.

« Ô Prodige ; le jour même, le roi, sans doute à l'instigation du diable, ou selon d'autres, par les maléfices de quelque sorcière, ne vit plus qu'avec horreur cette épouse si longtemps désirée. »

Rigord, *Gesta Philippi Augusti*

Le vieil abbé Guillaume d'Aebelholt vivait un cauchemar. Après s'être cru à l'aboutissement de toute son existence, il voyait s'effondrer l'œuvre si soigneusement bâtie. Informé par Guillaume de Garlande et Barthélémy de Roye – le roi n'avait pas daigné le recevoir en personne –, il avait été chargé d'annoncer la nouvelle à la délégation danoise et à la reine elle-même.

Lorsqu'il pénétra dans la modeste chambre où l'on avait relégué Ingeborg, il s'était déjà entretenu avec les chevaliers et nobles dames ayant escorté la jeune fille, lesquels s'étaient montrés unanimes et catégoriques : la reprendre était hors de question ; si elle rentrait jamais au Danemark, ce ne serait pas de leur fait.

Elle l'attendait debout devant un lutrin où reposait un saint livre, magnifiquement enluminé, dont elle tournait les pages avec respect, lisant à mi-voix les Écritures. À l'entrée de Guillaume, elle se tourna vers lui et eut un bref sourire.

— Enfin un visage ami ! soupira-t-elle. Va-t-on me dire ce qu'on me reproche et ce qu'il doit advenir de moi ?

L'abbé secoua tristement la tête en se tordant les mains.

— Je n'ai hélas guère de nouvelles à vous apporter, répondit-il en danois, et celles que j'ai sont mauvaises. Quant à la cause de votre infortune, je ne sais ce qu'il en est, mais puisqu'il semble que le mariage n'ait pas été consommé…

À ces mots, Ingeborg sursauta violemment.

— Pas consommé ? Est-ce le roi qui l'affirme, messire Guillaume ?

— En effet, madame.

Elle demeura muette un instant puis secoua tristement la tête. Lorsqu'elle reprit la parole, ce fut d'une voix qu'elle maîtrisait visiblement à grand peine.

— Je ne comprends pas pourquoi il dit cela, mais je vous affirme que le mariage a bel et bien été consommé. D'ailleurs, il sera facile de faire constater par quelque dame que je ne suis plus vierge.

— Nul n'oserait infliger pareille indignité à une personne de votre rang, se récria l'abbé.

— Même si c'est moi qui le réclame ?

— Oui, madame, il ne saurait en être question.

La reine plissa les lèvres, déglutit péniblement. Contenir les larmes qui couvaient derrière ses yeux humides lui demandait un effort de plus en plus important.

— En ce cas, j'imagine que c'est ma parole contre la sienne, reprit-elle. Trouvez-vous… (Elle s'interrompit, incertaine, puis regarda son compagnon dans les yeux.) Répondez-moi sans chercher à me flatter ou à m'épargner. Trouvez-vous que j'aie l'air d'un démon, messire Guillaume ?

— Oh, madame ! Comment pouvez-vous poser pareille question ? s'exclama l'abbé d'un ton de reproche. En France ou au Danemark, il n'est pas de jeune femme plus belle et plus douce que vous.

— C'est ce qu'il m'a dit, pourtant, hier soir. Que j'étais un démon. Et je ne sais toujours pas pourquoi.

Trop longtemps maintenue à la limite de la rupture, la voix d'Ingeborg se brisa sur ces derniers mots, tandis que deux larmes perlaient enfin à ses paupières. Elle se cacha le visage dans ses mains.

— C'est lui, le démon, marmonna Guillaume, les traits marqués d'une animosité qui ne leur était pas coutumière.

— Ne dites pas cela !

Ingeborg avait presque crié. Elle baissa les mains, sans plus se soucier de dissimuler ses pleurs.

— Il est le roi, continua-t-elle. Un grand roi. Tout ce qu'il fait, tout ce qu'il dit doit posséder une raison profonde. S'il pense que je suis un démon, c'est que je dois en être un. Mais je fais vœu de découvrir pourquoi et comment, afin qu'il finisse par m'accepter, par m'aimer.

— Hélas, madame, il est à craindre que vous n'en ayez pas l'occasion, et c'est principalement l'objet de ma visite. Le roi Philippe désire que vous retourniez au Danemark dans les plus brefs délais, en attendant que soit prononcée l'annulation de votre mariage.

— Quoi ?

La jeune femme en demeura bouche bée, abasourdie au point qu'elle cessa de sangloter et qu'un calme étrange s'abattit sur elle.

— Il veut me répudier ? demanda-t-elle sur un ton qui n'appelait pas de réponse. Il m'a fait venir jusqu'ici, il m'a pris ma virginité, et à présent, il me chasse ? (Elle secoua lentement la tête.) Cela ne sera pas, messire Guillaume.

L'abbé eut une grimace contrite.

— Vous l'avez dit : il est le roi. Comment pourriez-vous le fléchir ?

— En refusant, déclara-t-elle d'une voix ferme. En refusant encore et toujours, en refusant tout ! Hormis la place qui est mienne sur le trône.

— Vous vous exposeriez à bien des malheurs, protesta Guillaume. Au Danemark, à tout le moins, vous seriez entourée d'amis et de parents. Réfléchissez, Ingeborg…

Il avait cru la fléchir par cet argument et l'emploi affectueux de son prénom. Elle ne s'en redressa au contraire qu'avec plus de fierté.

— Je m'appelle Isambour ! dit-elle. Je suis reine de France.

À ces deux affirmations et au ton sur lequel elles étaient prononcées, Guillaume d'Aebelholt comprit que la jeune femme ne céderait pas. Jamais. Il en conçut pour elle un grand respect mais une pitié plus grande encore.

En apprenant que son épouse refusait de rentrer chez elle et que les dignitaires danois refusaient pareillement de l'emmener alors qu'ils préparaient déjà leur départ, Philippe entra dans une colère noire dont l'ouragan chassa tous ses conseillers. Cette fois, sa décision était prise. Il la savait déraisonnable, il savait que nul ne la comprendrait, celle-là non plus, mais depuis la cérémonie du couronnement, il savait aussi que jamais il ne supporterait son épouse. Jamais il ne pourrait lui faire d'enfants. Mieux valait donc s'en débarrasser immédiatement afin d'en prendre une autre.

La première personne qu'il consentit à recevoir quand son courroux tomba fut l'archevêque de Reims, arrivé en toute hâte de la cathédrale en apprenant la nouvelle et attendant depuis que son neveu voulût bien lui accorder audience.

Aussitôt en présence du roi, dans la petite chambre où ce dernier s'était retiré, Guillaume aux Blanches Mains comprit qu'il allait lui falloir marcher sur des œufs. Quoique calmé, capable de raisonner, Philippe était encore dangereusement proche de l'explosion.

— Mon oncle ! Vous êtes légat permanent du pape en France, commença-t-il à brûle-pourpoint. Il vous est possible d'annuler ce mariage sans en référer au Saint Siège, et c'est ce que vous allez faire !

— Me permettez-vous de m'asseoir, sire ? interrogea le prélat. Je me fais vieux et la tête réfléchit mal lorsque les genoux peinent.

Ses genoux allaient à merveille mais il ressentait le besoin de quelques instants de réflexion et souhaitait par-dessus tout couper court à la tentative de Philippe pour mener le débat. À pas lents, il se dirigea vers un escabeau sur lequel il s'assit en prenant grand soin de ne pas froisser sa chasuble. Lorsqu'il fut enfin installé assez confortablement à son goût, il se tourna vers son neveu et lui sourit.

— Pardonnez-moi, sire, si je vous semble aujourd'hui un peu lent d'esprit, mais je vous avoue qu'un certain nombre de points m'échappent. D'où vient que vous désiriez subitement vous séparer de l'épouse dont hier soir encore vous sembliez ravi ?

— Au diable ! s'emporta le roi. Ai-je donc besoin d'expliciter mes raisons ? J'en ai de bonnes, que cela suffise !

— Je ne doute pas que vos raisons soient les meilleures du monde, admit l'archevêque, mais comprenez que si annulation il y a, il faudra bien inscrire quelque chose sur l'acte au chapitre des causes. Allons ! Cette jeune femme si charmante serait-elle dépositaire d'un vice secret que vous auriez découvert pendant la nuit ?

Philippe serrait les poings. Une contraction régulière animait sa joue droite.

— Un vice secret, oui. Appelons cela ainsi, si vous le désirez.

— Pourrais-je vous demander de préciser un peu votre pensée, sire ?

— Par la lance de saint Jacques, monseigneur ! Souffrez que je n'entre pas dans des détails embarrassants. Le mariage n'a pu être consommé, voilà tout ce qui importe.

Guillaume hocha la tête, songeur.

— C'est tout de même bien étrange, sire, déclara-t-il sur un ton aussi neutre que possible. Je me suis entretenu avec l'abbé d'Aebelholt : la reine lui a affirmé qu'au contraire, la consommation avait eu lieu.

Philippe haussa les épaules.

— Cette innocente confond tentative et réalisation, assura-t-il. Je l'ai certes défloree mais il n'y a pas eu union des semences, et c'est seulement alors que le mariage est consommé pour de bon.

— Si fait, mais il n'empêche : avec la reine qui jure une chose et vous qui affirmez l'autre, il sera malcommode de choisir ce prétexte pour l'annulation.

— Eh bien, trouvez-en un autre ! Peu me chaut lequel, du moment qu'il convienne.

L'archevêque réfléchissait rapidement. Sans doute serait-il possible, par quelque astuce généalogique, de déterminer qu'Isambour et Philippe étaient parents à un degré prohibé. L'annulation d'une union royale, surtout pour des causes douteuses, n'en restait pas moins une responsabilité importante qu'il n'avait guère envie de prendre. Dans l'état d'esprit actuel de son neveu, c'était toutefois une condition nécessaire s'il désirait rester en grâce, il en avait conscience.

— Réfléchissez bien, sire, je vous en conjure. Vous avez failli renvoyer la première, vous renvoyez la deuxième : quelle princesse acceptera sans trembler de devenir la troisième ? Votre fils Louis est de santé fragile, hélas, vous le savez comme moi, et il vous faut d'autres enfants pour suppléer son éventuelle défaillance…

— Pour faire des enfants, encore faut-il coucher avec une femme ! répliqua sèchement Philippe.

— Précisément. Vous admettez vous-même avoir défloré la reine ; donc ce que nous appelons son « vice » n'est pas assez marqué pour empêcher l'union des corps. Que ne la prenez-vous juste le temps de lui faire un ou deux beaux enfants ? Dieu vous pardonnera d'aller ensuite chercher ailleurs votre plaisir si elle vous rebute vraiment. Plus que de la répudier sans bon motif et de mettre votre lignée en danger, en tout cas. Songez en outre aux conséquences politiques avec le Danemark.

Le roi poussa un soupir excédé.

— Vous avez sans le moindre doute raison, mon oncle, reconnut-il, mais je vous répète qu'il me serait désormais impossible de toucher cette femme sans frémir.

— Du fait de mon sacerdoce, je n'ai guère l'expérience des femmes, avoua Guillaume avec un sourire, mais il m'est difficile de vous croire. Quoique vous puissiez lui reprocher par ailleurs, madame Isambour est personne de belle figure et de commerce agréable. Par ma foi ! Ne dirait-on

pas que vous la croyez sorcière ou diablesse ?

Au regard que son neveu lui lança, il lui sembla que c'était en effet ce qu'il croyait – et pareille illusion ne présageait rien de bon pour la santé mentale d'un homme : en tant que haut dignitaire de l'Église, l'archevêque était bien placé pour savoir que sorcellerie et diablerie ne se rencontraient que fort rarement sur cette Terre. Moins souvent que la folie.

— Puis-je vous soumettre une idée, sire ? interrogea-t-il, avant de poursuivre sans attendre : Acceptez de faire une nouvelle tentative. (Il interrompit d'un geste le refus automatique de son interlocuteur.) Laissez-moi terminer, je vous en prie : promettez-moi d'oublier ce qui s'est passé cette nuit et de tout mettre en œuvre pour consommer votre union. J'insiste sur ce point : il ne doit pas s'agir d'un simulacre. Si vous remplissez votre part du marché, je remplirai la mienne.

— À savoir ?

— En cas d'échec de votre part, je réunirai un groupe de spécialistes qui s'efforcera de trouver au problème une solution susceptible de vous satisfaire pleinement.

C'était la promesse de prononcer le divorce. Philippe, pourtant, demeurait maussade.

— Nous en arriverons là de toute manière, rétorqua-t-il. Est-il réellement besoin de m'infliger cette nouvelle épreuve ?

Le prélat ne se départit pas de son sourire.

— Oui, parce que nous n'en arriverons pas *nécessairement* là si vous essayez avec sincérité d'honorer madame Isambour. Je connais votre volonté, sire, je sais tout ce qu'elle peut vous faire accomplir.

— Mais il est d'autres choses que vous ne savez pas… commenta sombrement le roi.

— Et qu'il ne tient qu'à vous que je sache, mon neveu.

L'archevêque était trop habile pour perdre un affrontement contre un adversaire en plein désarroi. Philippe grinça des dents, sa paupière gauche battit fortement, mais il finit par desserrer les poings, vaincu.

— Très bien, lâcha-t-il. Puisque vous l'exigez…

— J'ai votre parole que vos efforts seront réels ?

— Vous l'avez ! conclut le roi, bourru, en tournant le dos à son compagnon.

— Vous avez donc aussi la mienne, déclara Guillaume en se levant bien plus légèrement qu'il ne s'était assis. Selon vos ordres, la reine sera ce soir à l'abbaye de Saint-Maur-des-Fossés. Dois-je lui annoncer votre visite ?

— Pas aujourd'hui ! Je suis encore bouleversé et je manque cruellement de sommeil. (Philippe se retourna vers son oncle.) Si vous désirez que mes efforts conservent quelque chance d'aboutir, je dois me calmer et passer une bonne nuit. J'irai demain. Ou après-demain. Peut-être le jour suivant.

— Vous irez lorsque votre disposition et les affaires de l'État vous le permettront, sire, cela va de soi. Mais plus tôt vous irez, plus tôt nous serons fixés.

— Et plus tôt nous pourrons régler cette affaire, vous avez raison. Demain, nous rentrons à Paris. Faites dire à madame Isambour que je passerai la voir après-demain. Qu'elle ne se mette pas en frais de toilette : je n'aurai nulle envie de perdre mon temps à la dévêtir.

Un soleil de plomb frappait presque à la verticale les vieux murs gris. L'abbaye de Saint-Maur-des-Fossés, à quelques lieues de Paris, abritait souvent dans son hôtellerie des invités royaux. C'était là qu'on avait conduit Isambour, en donnant aux religieuses l'ordre de la traiter selon son rang. Ce fut devant ses portes que se présenta Philippe vers la midi, seulement accompagné de l'archevêque, de l'abbé d'Aebelholt et de l'évêque Étienne de Tournai, un protégé de Guillaume aux Blanches Mains,

que ce dernier avait tenu à emmener.

L'atmosphère était à la gêne. Tous savaient pourquoi ils se trouvaient là, et jamais l'abbaye n'avait été le théâtre de pareil événement. À l'esprit des trois respectables hommes d'église, la comparaison ne vint pas, mais Philippe songea que les vieux bâtiments, du coup, prenaient une allure de bordeau ; pour un peu, il eût cherché des lueurs lubriques dans le regard des nonnes.

— Nous vous attendrons, sire, déclara l'archevêque quand on leur eut ouvert. Ce sera pour nous l'occasion de présenter nos respects à la mère abbesse.

Le roi hocha sèchement la tête et se dirigea vers l'hôtellerie, sur le côté de la cour intérieure.

— Avec votre permission, monseigneur, je vais rester ici, à marcher sous le cloître et à prier pour madame Isambour, déclara l'abbé d'Aebelholt.

Tandis que ses deux compagnons le laissaient pour pénétrer dans les locaux de l'abbaye, il gagna la galerie bordée d'arcades qui s'étendait tout autour de la cour et commença d'y déambuler à pas lents, une patenôtre entre ses mains tordues par l'âge. Plus que quiconque, peut-être, il souhaitait le succès du roi. Pour n'avoir pas œuvré en vain, bien sûr, mais aussi et surtout parce qu'il aimait sincèrement la jeune reine et désirait la voir heureuse. Il priait avec intensité, au point de ne pas voir les religieuses qui, de temps à autre, le croisaient. Si Dieu ne l'écoutait pas, il ne pourrait éviter de l'entendre.

Au foyer de l'hôtellerie, Philippe trouva deux des suivantes danoises de son épouse que cette dernière avait chassées pour demeurer seule. Il les laissa le conduire à la chambre – la plus belle, celle des hôtes de marque –, puis il les congédia.

La pièce était inondée de lumière. Voilà pourquoi il avait choisi de venir en pleine journée : il était bien plus difficile de croire aux maléfices sous un soleil radieux que dans l'ombre de la nuit.

Un lit à baldaquin orné de tentures colorées occupait le fond de la chambre, moins impressionnant que celui d'Amiens mais tout de même fort large. Contre un mur, s'alignaient les malles de la reine, dévoilant leurs entrailles d'étoffe. Sur la coiffeuse ciselée reposaient un bassin et une éponge, un petit miroir à main…

Isambour, quand la porte s'ouvrit, regardait par une fenêtre donnant sur la ville. Sa main caressait machinalement l'appui de pierre taillée. Elle se retourna vivement, reconnut son visiteur et poussa un petit cri d'effroi, porta la main à sa poitrine. Aussitôt, cependant, elle se reprit : composant son expression, elle laissa retomber son bras à son côté, fit un pas vers l'arrivant… puis se figea, le cœur battant, incapable d'aller plus loin.

Philippe, depuis qu'il s'était éveillé au matin, s'efforçait de demeurer calme et de songer le moins possible à ce qui l'attendait. L'idée de duper son oncle l'avait traversé : il lui eût suffi de demeurer auprès de son épouse assez longtemps pour donner le change et d'affirmer ensuite n'être arrivé à rien. Le prélat n'eût eu d'autre choix que de le croire. Sans doute avait-il une telle confiance en la probité royale que l'idée d'une ruse ne l'effleurerait même pas. Pour cette raison, précisément, le roi était décidé à ne pas tricher. Pour cette raison, et aussi parce qu'on pouvait mentir à un archevêque mais pas à Dieu, qui voyait tout et qui jugeait.

Dès qu'il se trouva en présence d'Isambour, ses bonnes résolutions commencèrent à s'évanouir, battues en brèche par la crainte et le dégoût. S'obligeant à respirer lentement, profondément, il tenta de se dire qu'elle n'était qu'une femme, d'une autre race mais une femme malgré tout, qu'elle ne pouvait lui nuire. Sans doute possédait-elle des pouvoirs, tel celui de guérison, et peut-être d'autres plus sinistres, mais puisqu'elle ignorait sa propre nature, elle ne les avait jamais utilisés. Faire l'amour avec elle ne le détruirait pas. Tout se passerait bien.

Il avait beau se le répéter, au fond de lui-même, il n'y croyait guère.

Isambour, il devait à nouveau le reconnaître, était fort belle. Comme il l'avait expressément demandé, elle n'était vêtue que d'une chemise de lin qui, presque transparente à la lumière, ne laissait rien ignorer de sa silhouette, dessinait les rondeurs de ses seins, le renflement de ses cuisses et celui, léger, de son pubis. Ses cheveux dénoués tombaient en vagues dorées jusqu'à ses reins. À en juger par sa poitrine palpitante, par son souffle oppressé, elle avait peur, ne savait trop si le roi allait la violer, la battre ou la tuer. Elle ne tremblait pas devant lui, elle avait la bravoure d'en affronter le regard, mais tout son visage et tout son corps hurlaient sa terreur.

Ils formaient de bien curieux époux, se dit Philippe, à se redouter l'un l'autre, à ne pas oser se toucher. Isambour était belle, oui, mais elle ne lui inspirait aucun désir.

Il n'en commença pas moins à se déshabiller, ôtant d'abord son chaperon puis dégrafant sa ceinture. Avec des gestes fébriles, il fit passer par-dessus sa tête son bliaud, sa robe et sa chemise, ne conservant que ses braies.

La reine, à cette vue, se détendit un peu : la raison de sa visite paraissait évidente. Ravie qu'il fût revenu à de meilleures dispositions, elle se risqua à lui sourire. Elle qui était la pudeur même, elle dénoua la cordelette fermant le haut de sa chemise et laissa choir le vêtement à terre. Quand elle apparut aussi nue qu'au jour de sa naissance, elle se rendît compte que, devant son mari, elle n'en était pas gênée.

Cette amorce de sérénité n'échappa pas à Philippe. Loin de lui conférer de l'assurance, toutefois, elle lui fit peur. Quand la chemise d'Isambour tomba, il vit s'ouvrir la cape de Lysamour. Il revit leurs yeux à toutes les deux, dans l'extase.

La reine, comme il ne bougeait toujours pas, fit un nouveau pas vers lui, puis un autre. Ses yeux ! Le blanc n'en était-il pas déjà légèrement bleuté, comme si le simple fait d'être nue, de s'offrir, avait déclenché en elle le processus ? Le phénomène, simple manifestation du désir, au même titre que l'érection des mamelons ou l'accélération du souffle, n'avait en vérité rien de spectaculaire. Objectivement, il était assez joli, et devait contribuer à l'excitation d'un partenaire de la même race – de *pure* race : dès l'âge de quatorze ans, Philippe avait constaté que ses propres yeux ne subissaient aucune transformation dans ces moments-là. Pourtant il le terrifiait. S'il devait l'observer encore une fois, il lui semblait qu'il basculerait pour de bon dans la folie.

Isambour avança encore, timide. Philippe croyait revivre la fin de leur nuit de noces, juste avant le moment où il avait failli la tuer. Cette fois, il ne voulait pas reculer. Il ne pouvait pas non plus demeurer en place, faute de quoi sa femme finirait par le toucher et, au contact de ses mains inhumaines, il ignorait de quoi il serait capable. Cette impasse raviva sa colère. Les dents serrées, bouillant soudain d'une énergie violente qui cherchait un exutoire, il s'imagina en train de frapper la jeune Danoise, se rendit compte que cette perspective l'enchantait et, dégoûté de lui-même, s'enfuit sans avoir prononcé un mot.

Il demeura adossé contre la porte, haletant, furieux de sa lâcheté et des sentiments que la reine faisait naître en lui. Pouvait-il à présent aller trouver son oncle et lui annoncer son échec ? S'était-il assez efforcé de réussir ? Dieu ne lui en voudrait-il pas d'avoir abandonné au premier frisson ?

Cette indécision ne fit que renforcer son ire.

— D'Aebelholt ! hurla-t-il à pleins poumons.

Alors que l'appel retentissait encore dans les paisibles couloirs de l'abbaye, il s'élança vers la cour intérieure, trop obsédé par son problème pour s'aviser qu'un homme en braies, fût-il le roi, n'avait pas sa place dans un couvent. Sur son passage retentirent de petits cris d'horreur et des bruits de fuites affolées auxquels il ne prêta aucune attention. Il avait peur de voir les yeux d'Isambour ? Il avait peur de la laisser le toucher ? Très bien ! On pouvait s'arranger pour que cela ne se produisît

pas.

— Mon Dieu, sire, couvrez-vous ! s'exclama le brave abbé en le voyant débouler dans le cloître. Songez au lieu que vous…

Philippe lui coupa la parole, impatient. Tout en l'entraînant à sa suite vers le foyer, il lui communiqua les instructions qu'il souhaitait l'entendre donner aux suivantes danoises.

— Mais vous n'y songez pas ? se récria Guillaume d'Aebelholt en pâlissant. Ce serait une indignité ! Madame Isambour n'a pas mérité cela !

— Vous ignorez tout de ses mérites, renvoya le roi, plus familier qu'il ne l'était d'ordinaire avec les gens d'Église. Contentez-vous d'exécuter mes ordres et dispensez-moi de vos commentaires.

— Ma conscience me l'interdit, sire, persista l'abbé. Du moins sans en avoir référé auparavant à la reine et lui avoir demandé sa permission.

Philippe, sur le point de répliquer avec verdeur, finit par se calmer un peu, impressionné par l'audace de ce vieillard qui lui résistait.

— Eh bien, allez-y, puisqu'il le faut ! capitula-t-il, radouci. Je vous préviens néanmoins que si elle refuse, je saurai me passer de vous pour arriver à mes fins.

Et il ose la traiter de démon ! songea Guillaume en se dirigeant vers la chambre d'Isambour.

Il en ressortit presque aussitôt, à la fois stupéfié et attristé.

— La reine ne m'a pas laissé lui expliquer ce que vous désiriez, dit-il sèchement. Elle m'a déclaré que je devais vous obéir sans hésiter. Vous avez là une femme exceptionnelle, sire, je vous conjure de vous en rendre compte.

Il tourna les talons et, la mort dans l'âme, l'embarras au cœur, alla expliquer aux suivantes ce qu'on attendait d'elles. Lorsqu'elles furent à leur tour ressorties de la chambre, l'air horrifié, contemplant Philippe à la dérobée avec une crainte qui eût été mépris pour un homme de moindre pouvoir, elles filèrent sans demander leur reste.

— Dieu vous jugera… déclara simplement l'abbé d'Aebelholt, avant de leur emboîter le pas.

— C'est bien pour cela… souffla le roi, trop bas pour être entendu.

Sa colère était tombée aussi vite qu'elle avait monté, comme c'était si souvent le cas. À présent, il ne ressentait plus que de la peur. Peur de ne pas réussir. Ou de réussir, il ne savait trop. Il prit une inspiration profonde, qu'il relâcha lentement, conscient de son cœur qui battait trop vite, des tics qui ravageaient son visage. Isambour, à tout le moins, échapperait à ce spectacle de cauchemar.

Ce fut cette pensée qui le décida à entrer dans la chambre.

La reine était allongée sur le lit, nue, bras et jambes écartés, la tête légèrement surélevée par des oreillers. Un épais bandeau noir lui ceignait le crâne, l'aveuglant. Des écharpes en soie d'Orient, parées de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, reliaient ses poignets et ses chevilles aux montants du lit.

À la lueur de chandelles, au fond d'une crypte, le spectacle eût été décadent, horrifique. Au grand jour, il n'était que navrant.

Philippe fit la grimace. Repoussant la honte qui tentait de s'insinuer en lui, il s'approcha de la couche où l'attendait Isambour, impuissante, parcourue de frissons d'angoisse. Elle se mordit les lèvres lorsqu'il resserra d'un coup sec chacun des nœuds lâches exécutés par les suivantes.

À présent, c'était sûr : elle n'ouvrirait pas les yeux et elle ne bougerait pas, elle ne présentait plus le moindre danger. Puisque le bandeau lui mangeait la moitié du visage, son compagnon pouvait faire semblant de croire que ce n'était pas elle, que c'était une vraie femme ; puisqu'elle était sans défense, il pouvait même fermer les paupières et songer à une autre, par exemple à Isabelle.

Isabelle qu'il avait parfois bien mal traitée mais qu'il n'avait jamais soumise à une humiliation

aussi vive. Il se rappela ses scrupules de la nuit de noces, sa ferme intention de ne pas provoquer un nouveau martyre. Belle réussite.

Encore une fois, il chassa les remords qui voulaient l'envahir : il n'avait pas d'autre solution ; c'était ce que voulait l'archevêque, ce que voulait Dieu… Lentement, il ôta ses braies et monta sur le lit. Isambour ne put retenir un gémissement de crainte ni s'empêcher de se contracter lorsqu'il la toucha.

Il eût voulu la prendre sans douceur, en égoïste, comme la prostituée possédée en Terre Sainte au grand dam de ses clercs. Mais pour cela, il lui eût fallu en être capable et tel n'était pas le cas. Il avait beau fermer les yeux et parcourir à tâtons des appas dont il s'efforçait de se convaincre qu'ils appartenaient à une autre, il avait beau faire défiler des images d'orgie sur ses paupières closes, son sexe restait obstinément flasque. Quelque temps, il essaya d'en tirer une réaction en le manipulant, mais le résultat qu'il obtint demeura insuffisant. Isambour, quant à elle, ne s'abandonnait pas à ses caresses comme la première fois : terrifiée, elle n'était pas plus prête que son époux à la consommation du mariage. L'eût-il été, lui, qu'il l'eût pénétrée tout de même, en force, sans se soucier de lui faire mal, uniquement pour tenir sa promesse devant Dieu. Savoir qu'il ne l'eût pas épargnée ne lui inspirait aucune fierté.

Il ouvrit les yeux, soucieux de mettre un terme à cette inutile tentative – et il vit sa femme.

Pas une autre, juste une petite princesse danoise qui, pour son malheur, n'était pas ce qu'elle croyait être. Une petite princesse qui se retrouvait dans une position digne d'une fille follieuse de bas étage, soumise aux attouchements brutaux d'un mari indigne. Qui frissonnait de terreur, qui n'avait plus la force de retenir ses pleurs.

C'était une abomination.

Une nouvelle fois, la honte se fraya un chemin en Philippe ; puisqu'il ne fit rien pour la repousser, elle le submergea. Ce fut avec des gestes lents, machinaux, qu'il se rhabilla, la tête basse. Lorsqu'il eut rebouclé sa ceinture, il s'approcha d'Isambour et lui ôta son bandeau. Elle le contempla avec des yeux aussi surpris que désemparés, noyés de larmes, des yeux d'un bleu très clair, parfaitement normaux.

— Je te prie de me pardonner ceci, dit-il en latin. Je suis désolé.

Puis il tourna les talons et se prépara à appeler les suivantes pour qu'elles vinssent délivrer leur maîtresse.

— Je te pardonnerai toujours tout, déclara la reine comme il sortait.

Il feignit de n'avoir rien entendu.

Plus tard, il trouva le moyen de justifier sa défaillance et même d'en tirer quelque fierté. En lui, le sang maudit était dilué depuis plusieurs générations. Il l'était encore plus dans les veines du prince Louis et le serait de plus en plus chez ses descendants. Engrosser une femme de la race diabolique, c'eût été le réinjecter en force dans la lignée pour peu que Louis succombât et qu'un de ses demi-frères potentiels ceignît la couronne. Voilà ce que Philippe avait su, sans y songer en ces termes sur le moment ; voilà pourquoi il n'avait pu honorer Isambour en dépit de sa détermination. Dieu, en le condamnant à l'impuissance, l'avait empêché de commettre l'irréparable.

Il se le répéta si souvent qu'il finit par le croire. N'était-ce pas plus concevable que d'admettre qu'il avait eu pitié de l'être diabolique ? N'était-ce pas plus agréable que d'admettre qu'il en avait eu peur ?

Ce fut au début de novembre que se réunit la cour de justice devant statuer sur le mariage de Philippe et d'Isambour. Durant les semaines précédentes, une cohorte de clercs dirigée par Guillaume aux Blanches Mains s'était penchée sur la généalogie des deux époux, cherchant une raison valable

d'annuler leur union. À force de chercher, bien entendu, elle avait fini par trouver.

L'assemblée se déroula dans une grande salle du château de Compiègne qu'une triste journée humide enveloppait d'une pénombre à l'épreuve des chandelles. On s'entendait, on se parlait, mais on se voyait à peine. Le feu entretenu dans les cheminées ne parvenait pas à réchauffer l'air glacial.

Le tribunal réuni autour des tables, présidé par l'archevêque de Reims, avait pour membres les seigneurs ecclésiastiques ou laïcs les plus nobles qui fussent : le comte de Blois et le comte de Champagne, tous deux cousins du roi par sa mère, l'évêque de Beauvais et son frère Robert de Dreux, cousins du roi par son père, un autre évêque, cousin éloigné du roi, Gautier le Chambellan, depuis toujours au service du roi… De grands personnages que leur dignité gardait bien sûr de toute partialité, on l'avait affirmé à Isambour.

La jeune reine, un peu amaigrie, les traits tirés, était conviée à assister aux débats. Assise le plus loin possible de Philippe, presque à l'autre bout de la pièce, elle avait pour l'assister le fidèle abbé d'Aebelholt.

Le roi siégeait seul à sa table, aussi impassible qu'il pouvait l'être, ne trahissant sa nervosité que par des mouvements de jambes un peu brusques. Nervosité toute relative, d'ailleurs, surtout due à la présence de sa femme. Quant au verdict à venir, il ne s'en inquiétait guère puisqu'il le connaissait depuis plusieurs jours.

Après une brève déclaration liminaire rappelant les raisons de l'assemblée et expliquant de quelle manière les recherches avaient été effectuées, Guillaume aux Blanches Mains céda la parole à un clerc chargé de lire le rapport des spécialistes en généalogie et en droit. Il en ressortait qu'une arrière-grand-mère d'Isambour avait été la sœur d'un arrière-grand-père d'Isabelle de Hainaut, la première femme de Philippe. Ces deux aïeux, fille et fils du roi Knut II de Danemark, s'étaient trouvés séparés très jeunes après l'assassinat de leur père. Leur mère avait emmené son fils, Charles, chez son propre père, le comte de Flandre, auquel l'enfant avait succédé. À la mort de Charles, le comté était revenu à Thierry d'Alsace, grand père d'Isabelle.

L'argument était on ne peut plus valable. Selon le droit canonique, il ne devait exister entre époux strictement aucun lien de parenté antérieur au septième degré, fût-ce par alliance.

L'archevêque de Reims, s'étant déclaré convaincu par cette présentation, demanda aux nobles juges réunis de l'avaliser par un vote à main levée. Pas une ne demeura baissée.

— En ce cas, il m'est possible de prononcer l'annulation du mariage entre notre sire Philippe et madame Isambour de Danemark, conclut-il. Ce que je m'empresserai de faire dès que chacun de nous aura signé l'acte.

Il s'engageait, certes, mais il ne s'engageait pas seul, afin de ne pas supporter seul les conséquences de ce divorce s'il y en avait. Un mauvais pressentiment le taraudait depuis le début de l'affaire : sa conduite lui était dictée par les circonstances, mais il ne pouvait s'empêcher de se dire qu'un mensonge ne restait jamais impuni.

Un mensonge ? Non : une erreur. La généalogie citée plus tôt était inattaquable, hormis sur un tout petit détail : Charles, comte de Flandre, était mort sans descendance. Son successeur Thierry d'Alsace ne lui était en rien apparenté, si bien qu'aucun lien du sang n'unissait Isambour et Isabelle. Ce détail, tous les éminents spécialistes consultés l'avaient négligé. Guillaume aux Blanches Mains avait personnellement insisté pour qu'on le négligeât…

Tandis que l'abbé d'Aebelholt, atterré, traduisait en danois les conclusions du tribunal, les juges se succédèrent à l'écritoire afin de parapher le feuillet qui scellait le destin d'une femme. Philippe souriait : à présent, les choses suivraient leur cours ; le monstre rentrerait dans sa froide patrie, et lui se mettrait en quête d'une autre épouse. Qu'importait s'il lui fallait attendre quelques années pour en

trouver une, le temps que cette histoire de divorce se fût effacée des esprits ?

Puis d'un coup, un simple cri balaya toutes ses certitudes.

Isambour avait fondu en larmes bien avant la traduction du verdict : être l'enjeu de pareil débat lui éprouvait les nerfs, et la mine de son vieil ami, sur la fin, avait suffi à la convaincre que le tribunal ne statuait pas en sa faveur. Quand elle entendit pour de bon Guillaume d'Aebelholt déclarer que son mariage avec Philippe était annulé, quelque chose en elle se brisa. Et se ressouda immédiatement sous l'effet du chagrin et de la colère, plus fort que jamais, telle une lame d'acier tout juste trempée. Alors qu'elle paraissait sur le point de s'effondrer, elle se leva d'un bond, les yeux exorbités, les joues inondées de pleurs.

— *Mala Francia !* hurla-t-elle à pleins poumons. *Roma ! Roma !*

Un long silence lui répondit. La stupeur n'eût pas été plus grande si elle avait brusquement arraché ses vêtements ou saisi une épée pour se jeter sur le roi. Que la France fût mauvaise, ma foi, on pouvait tolérer qu'elle le pensât : elle n'y avait guère été heureuse. Mais son cri de « Rome ! » avait de quoi faire froid dans le dos. La jeune Danoise, en qui on n'aurait pas soupçonné une telle volonté, refusait la sentence de divorce et en appelait au pape. Un appel entendu par trop de témoins pour être ignoré : l'abbé d'Aebelholt, au moins, ne demanderait pas mieux que d'aller plaider la cause de sa chère reine auprès de Célestin III.

— Êtes-vous sûre de vouloir le braver ainsi ? lui demanda-t-il, comme elle s'affaissait de nouveau sur son siège, pour de bon.

Elle le regarda dans les yeux et fit l'effort de lui sourire, malgré sa peine. Autour d'eux, on se remettait de la surprise initiale, on murmurait, on s'exclamait.

— Je suis reine de France, affirma-t-elle. (Elle lui prit la main, la serra avec force.) Et je le resterai, messire Guillaume. Je le resterai !

Philippe, furieux, avait déjà quitté la pièce.

« La même année, Philippe le Magnanime prit pour femme dans la ville d'Amiens Isambour, sœur de Canut, roi des Danois. Le jour même qu'elle fut bénie et couronnée, on dit que, par l'effet de sorts et de maléfices, le roi commença à moins l'aimer et à la priver des droits qui lui appartenaient sur son lit et sa personne. Enfin, ayant été prouvé qu'il existait entre eux un lien de parenté, elle fut séparée de lui. Cependant, elle ne quitta pas la France, et reçut du fisc ce qui lui était nécessaire pour vivre. »

Guillaume le Breton, *Chronique en Prose*

En Angleterre, la vieille reine Aliénor vivait une des périodes les plus actives de son existence mouvementée : tout en redoublant d'efforts afin de réunir la rançon de son fils Richard, elle devait combattre les tentatives de son fils Jean pour s'emparer du royaume. Comme de coutume, elle s'acquittait de ses tâches avec une efficacité que lui eussent enviée bien des rois.

Philippe n'en ignorait rien. Ce fut la raison pour laquelle dès qu'il devint évident que l'empereur relâcherait son captif quand on lui aurait versé une somme suffisante, il rencontra à nouveau Jean sans Terre. D'accord, ils envoyèrent une nouvelle ambassade en Germanie, proposant à Henri VI la somme de quatre vingt mille marcs s'il ne libérait pas Richard avant la saint Michel de l'année suivante, somme à laquelle ils ajouteraient mille marcs par mois supplémentaire de captivité. Si l'empereur préférait leur remettre son royal prisonnier, ils lui verseraient immédiatement cent cinquante mille marcs. Selon Philippe, ce marchandage n'ajoutait rien à sa gloire, mais s'il lui permettait d'arriver à ses fins, il n'avait pas à en avoir honte non plus : la sécurité du royaume valait bien de déroger quelque peu à l'idéal chevaleresque ; ce serait en fonction du résultat que les générations futures loueraient sa ruse ou fustigeraient sa fourberie.

Tant qu'il disposait du prince Jean à Paris, il le convainquit de signer avec lui un pacte d'union contre son frère. Par ce document, le cadet d'Aliénor non seulement se reconnaissait son vassal pour ses terres continentales, mais il lui concédait de plus en propre la totalité de la Normandie à l'est de la Seine, ainsi que de nombreux fiefs ou places fortes en Touraine. Le roi de France et celui qui se considérait comme roi d'Angleterre convenaient par ailleurs de ne pas signer de paix séparée avec Richard, afin que ce dernier, une fois de retour, fût aisément vaincu par leurs forces conjuguées.

Philippe, qui avait pu apprécier la veulerie de Jean, comptait utiliser ce trait pour se faire de lui un allié indomptable : après avoir ainsi trahi ouvertement son aîné, le prince ne pourrait qu'en redouter la vengeance ; il ne se rendrait pas aisément.

C'était hélas méconnaître l'absence de caractère du jeune Plantagenêt : cette erreur de calcul aurait de graves conséquences, au point que le Capétien, qui n'avait jamais sous-estimé ses ennemis, se ferait par la suite une obligation de ne pas non plus surestimer ses amis.

Sitôt le traité dans ses archives, il se mit en devoir de conquérir les villes dont on lui avait si obligeamment fait don. Il échoua devant Rouen mais prit Le Neubourg, Le Vaudreuil, Évreux… Abandonnant la défense de cette place-forte à une garnison française sous le commandement de Jean sans Terre, il s'en alla assiéger Verneuil-sur-Avre.

Henri VI Hohenstaufen, pendant ce temps, réunissait à Mayence une assemblée afin de statuer une fois pour toutes sur la rançon. L'évêque de Beauvais, qui représentait Philippe et son allié anglais, eut le front d'en réitérer les propositions monétaires devant Richard lui-même. Lorsqu'il l'entendit prononcer la somme de cent cinquante mille marcs, le Plantagenêt ne put réprimer un frisson : il savait que sa mère, présente elle aussi, n'avait pu en réunir que cent mille, et encore avait-elle vidé toutes les caisses, frappé à toutes les portes. Il lui fallait impérativement mettre autre chose dans la balance : s'il était envoyé pieds et poings liés en France, ce serait pour n'en plus ressortir, il le craignait.

« Autre chose », ce fut ce qu'il s'était juré de refuser envers et contre tout : rendre hommage à Henri pour l'Angleterre, devenir vassal impérial. À cette condition, qui venait s'ajouter aux cent mille marcs d'Aliénor, l'empereur accepta d'ignorer les lucratives propositions qu'on lui faisait par ailleurs

et de relâcher son prisonnier séance tenante : ce fut au tout début de février qu'après plus d'un an de captivité, le roi anglais légitime reprit le chemin de son île. Dès qu'il en fut averti, Philippe envoya un message à Jean sans Terre : « Prenez garde à vous : le diable est lâché ! » Il ne voulait que prévenir son allié mais peut-être contribua-t-il par le choix des termes à en frapper l'esprit impressionnable.

L'Angleterre réservait au Cœur de Lion un accueil triomphal. Sa longue absence n'avait fait qu'augmenter sa popularité : il n'avait pas été là pour accabler son peuple d'impôts, et les mauvaises actions qui s'étaient accomplies de par le royaume avaient été attribuées aux régents ou au prince Jean ; on avait vibré au récit de ses exploits en Terre Sainte, on avait pleuré à celui de son emprisonnement interminable. C'était tout auréolé de gloire qu'il venait reprendre le trône : ses vassaux enthousiastes étaient prêts à le suivre.

Sur les conseils d'Aliénor, il demeura à Londres le temps de se faire recouronner, afin de bien montrer au monde qu'il était de retour, puis il leva une armée et franchit la Manche, décidé à reconquérir ce qu'on lui avait indûment ravi.

Richard, à dire vrai, débordait d'énergie. Loin de le confiner dans quelque cachot humide, l'empereur l'avait traité en hôte de marque. Ayant juré sur l'Evangile de ne pas chercher à s'échapper, il avait disposé d'une liberté partielle et eu tout loisir d'exercer aussi bien son corps que son esprit, avec pour seule idée en tête de prendre dès qu'il serait libre sa revanche sur ceux qui l'avaient trahi. À présent que le moment arrivait, il se sentait capable de déplacer des montagnes.

L'accueil des Normands fut encore plus enthousiaste que celui des Anglais. Les troupes françaises pillaient la région pour se nourrir, brûlant ou tuant par la même occasion tout ce qui se trouvait sur leur passage. Les arrivants faisaient figure de libérateurs. On oubliait qu'eux aussi finiraient par piller pour se nourrir, qu'ils tueraient, brûleraient les biens de quiconque tenterait de les en empêcher. On se le rappellerait en temps et en heure.

À peine débarqué, Richard prit la route de Lisieux, où il fut reçu à bras ouverts par l'archidiacre Jean d'Alençon, un des seigneurs normands à n'avoir jamais pris parti contre lui. Un somptueux banquet s'ensuivit, durant lequel l'archidiacre, malgré la joie évidente qu'il éprouvait à revoir son suzerain, afficha une mine gênée, préoccupée, qui n'échappa pas au roi.

— Qu'y a-t-il, monseigneur, que vous fassiez ainsi une tête longue de deux aunes ? interrogea familièrement ce dernier.

— Oh, rien, sire, je vous assure.

— Allons, ne vous mettez pas en peine, mon ami. Je sais bien, moi, ce que vous avez : vous vous êtes entretenu avec Jean, n'est-ce pas ?

Le Plantagenêt n'avait rien d'un devin : des chevaliers croisés en chemin lui avaient affirmé que son frère était entré dans Lisieux la veille, accompagné d'une escorte très réduite.

— Eh bien, oui, sire, admit l'archidiacre, soulagé de n'avoir plus à dissimuler. Il est venu me demander conseil : il a grand regret de s'être laissé entraîner à agir contre vous et grande crainte de votre courroux. Je comptais vous entretenir de ce sujet plus tard, en un moment où je vous aurais senti enclin à la magnanimité.

— Car vous estimez qu'il mérite ma magnanimité ?

L'ecclésiastique eut un geste vague.

— Tout homme mérite le pardon, s'il se repent, déclara-t-il.

Richard éclata de rire.

— Allons, monseigneur, cessez donc de trembler, et dites à Jean de cesser de trembler, lui aussi ! Est-il encore dans cette ville ? Si oui, qu'il vienne sans crainte. Il est mon frère. Il a agi follement,

c'est exact, mais je ne le lui reprocherai pas. Quant à ceux qui l'ont poussé, ils ont déjà eu leur récompense ou ils l'auront plus tard.

L'archidiacre donna un ordre à un chambellan. Peu de temps après, Jean sans Terre faisait son entrée, penaud, la tête basse et le regard craintif. Allant droit au roi, il se prosterna à ses pieds sans un mot.

Richard, un sourire indulgent aux lèvres, se pencha pour lui prendre les mains.

— Vous n'avez rien à craindre de moi, Jean, dit-il. Vous êtes un enfant qui a été mis en mauvaise garde. Ceux qui vous ont conseillé le paieront. À présent, levez-vous et allez manger. Nos braves bourgeois de Lisieux nous ont justement fait présent d'un saumon magnifique ; c'est, je crois, votre mets favori…

Le prince se redressa, n'osant encore croire à ce qu'il venait d'entendre. Alors qu'il s'attendait à être emprisonné, à tout le moins banni, voilà qu'on lui tendait les bras. Il s'y jeta avec reconnaissance, et les deux frères échangèrent une chaleureuse accolade.

Ensuite, Jean alla manger son saumon.

Il avait pu concevoir de s'opposer à Richard lorsque ce dernier se trouvait en Germanie. Même après la libération tant redoutée, il s'était bercé d'illusions pendant quelques semaines, mais dès qu'il avait appris le débarquement du roi en Normandie, toute volonté l'avait abandonné. Son aîné l'avait dit : c'était un enfant. De vingt-huit ans.

À la mansuétude de son frère, qu'il ne devait plus jamais trahir, il voulut répondre par un coup d'éclat. C'en fut un – mais un coup d'éclat à la Jean sans Terre, de ceux qu'on ne rapportait que dans les chroniques ennemies. Puisque Philippe lui avait confié la défense d'Évreux, il s'y rendit avec une troupe et, une fois dans la place, fit massacrer la totalité de la garnison française – plusieurs chevaliers furent décapités en place publique. Il annonça ensuite qu'il prenait possession de la ville au nom de Richard Plantagenêt, roi d'Angleterre et duc de Normandie. Les habitants, auxquels il avait affirmé moins de trois mois plus tôt que ce même Richard ne reviendrait jamais, se grattèrent la tête et comprirent qu'ils n'étaient pas au bout de leurs souffrances.

Ils ne se trompaient pas. Averti des agissements de son éphémère allié, Philippe entra dans une telle fureur qu'il leva immédiatement le siège devant Verneuil et marcha sur Évreux. Il attaqua avec brutalité, si bien que l'infortunée cité tomba une fois de plus et paya la trahison de Jean. Lequel, bien entendu, l'avait déjà quittée pour rejoindre son frère.

Les semaines suivantes furent une suite de combats et de pillages en Normandie ou dans le Berry. Les deux armées, tout en s'évitant soigneusement, se prenaient et se reprenaient des châteaux, brûlaient des villages, ravageaient des récoltes. Les cotereaux, notamment, ces mercenaires sans foi ni loi dont les deux rois louaient les services à prix d'or, étaient responsables de terribles déprédations. Mercadier côté anglais, Cadoc côté français n'étaient que des bandits montés en grade, les chefs de bandes armées qui volaient, violaient, massacraient autant pour le plaisir que pour l'argent. L'évêque de Beauvais, stimulé par l'atmosphère de guerre, avait lui aussi rassemblé un escadron de gredins en compagnie desquels il semait la mort et la terreur sur les terres Plantagenêt. Il exultait, ayant enfin trouvé une occupation qui lui convenait à merveille. Rarement victimes civiles d'une campagne militaire furent-elles bénies avec autant de cœur une fois mortes.

Richard, cependant, avait les moyens d'entretenir plus de cotereaux que Philippe. Peu à peu, l'Anglais gagnait du terrain, reprenait à son adversaire ses conquêtes.

Cet avantage culmina au tout début de l'été, quand les deux armées se trouvèrent soudain à proximité l'une de l'autre, échangèrent des défis et parurent sur le point de livrer bataille. Le roi de France, cependant, ordonna une retraite discrète : ses troupes étaient trop épuisées, trop démoralisées

et en trop petit nombre pour affronter celles de l'ennemi.

Au lieu de lui permettre de souffler, ce repli se solda par un désastre.

Richard, mécontent d'être privé d'une épique chevauchée, le poursuivit et le rattrapa dans la forêt de Fréteval, le prenant totalement au dépourvu. Après un engagement catastrophique, les chevaliers français n'eurent d'autre choix que de fuir sous peine d'être capturés ou tués. Ils abandonnaient derrière eux leur train de chariots qui recelait un butin non négligeable, ainsi qu'une partie des archives comptables du royaume. Gautier le Jeune, fils du chambellan, aurait en reconstituant ces dernières l'occasion de prouver que la confiance mise en lui n'était pas déplacée.

La défaite avait été cruelle et humiliante. Ce ne fut pas la dernière.

Des pluies diluviennes providentielles amenèrent toutefois une trêve d'hiver précoce qui laissa au parti français le temps de reprendre des forces et à Philippe celui de traiter d'autres problèmes : n'était-il pas redevenu célibataire ?

« Il [Richard] ne pouvait avancer sans qu'il y eût autour de lui si grande presse de gens manifestant leur joie par des danses et des rondes qu'on n'aurait pu jeter une pomme sans qu'elle fût tombée sur quelqu'un avant de toucher terre. Partout sonnaient les cloches : vieux et jeunes allaient en longues processions, chantant : Dieu est venu avec sa puissance ; bientôt s'en ira le roi de France. »

Anonyme

L'hiver à Cysoing, près de Tournai, était plus rigoureux qu'à Paris. Il y neigeait plus, plus tôt, plus longtemps. Il y faisait si froid qu'au cœur de décembre, l'eau gelait même à l'intérieur des bâtiments ; il fallait casser la glace dans les bassins pour se laver.

Isambour n'en souffrait pas : au Danemark, l'hiver était bien plus rude encore. Elle passait ses journées enveloppée de fourrures qu'elle ne quittait que pour aller prier à la chapelle, offrant alors à Dieu la douleur mise en sa chair et ses os par le gel.

L'abbaye, de construction déjà ancienne, n'avait rien pour inspirer la gaieté. Ce n'était que bâtiments de pierre sombre délavés par les intempéries, moussus, par endroits envahis de lierre. À l'intérieur, nulle décoration n'était de mise, sinon des crucifix et des images pieuses, et l'ameublement était des plus Spartiates, si bien que là aussi, il semblait n'y avoir que de la pierre. Pierre grise des murs, pierre noircie de fumée des immenses cheminées, pierre brune du cloître et des couloirs, polie par des millions de pas. Les moines qui vivaient là, sous la férule du père abbé Roger, n'usaient guère de chandelles, si bien qu'à la mauvaise saison, même en pleine journée, les pièces paraissaient se refermer sur leurs occupants, les parois se rapprocher, les plafonds descendre, au point qu'on avait parfois l'impression de se trouver dans un tombeau.

De cela non plus, Isambour ne souffrait pas. Elle aimait les pierres. Elle en aimait la vue, l'odeur de poussière, le contact rêche. Tout enfant, déjà, elle prenait plaisir à palper les murs de sa chambre, suivant du bout des doigts le mortier des joints, distinguant sur les blocs les traces de l'érosion et celles de l'outil du tailleur. Elle avait aimé presser son corps nu contre les murailles, qui ne l'avaient jamais seulement éraflée. Souvent, elle avait cru pouvoir s'y fondre, devenir pierre elle aussi, non pas la pierre choisie avec soin, sculptée et polie d'une statue, mais la pierre brute d'une courtine ou d'un piton rocheux. Elle ne se risquait plus à pareils jeux depuis qu'elle était femme, sachant qu'ils avaient quelque chose de pervers, sentant confusément que le plaisir sensuel qu'elle en tirait était impie. Rêveuse ou troublée, cependant, elle se surprenait encore parfois à caresser d'une main machinale un pilier, un appui de fenêtre, à en tirer du réconfort. Et elle était encore capable de reconnaître une roche les yeux fermés.

Non, être entourée de pierre ne la dérangeait pas, pas plus que l'impression d'occuper une tombe : confiante en la parole du Christ, elle ne craignait pas la mort, et l'idée d'être enterrée ne l'emplissait d'aucune horreur, bien au contraire. Combien de fois avait-elle fait creuser par ses petits camarades de jeux un trou dans lequel ils l'enfouissaient jusqu'au cou ? Combien de fois avait-elle été battue pour avoir ainsi gâté ses habits ? Au contact de la terre, comme de la pierre, elle se sentait bien. Elle songeait parfois qu'on eût pu l'enterrer vivante sans qu'elle frémît.

Depuis quelques mois, en tout cas, elle n'eût pas protesté. Devenir terre, devenir pierre, voilà qui eût été bien préférable à sa condition d'épouse humiliée.

Plus d'un an s'était écoulé depuis la sentence de divorce. Un an passé en cette abbaye de Cysoing, aux limites extrêmes du royaume, comme si le roi avait voulu l'éloigner le plus possible. Lorsqu'elle y était arrivée, elle s'était rendu compte qu'aucune somme ne lui avait été allouée pour son entretien, malgré les promesses, si bien qu'elle était peu à peu contrainte de vendre bijoux et robes de cour pour subsister.

Les privations l'avaient encore amaigrie, mais elle les supportait avec stoïcisme. Cette douleur-là aussi, elle l'offrait à Dieu pour implorer sa clémence. Elle souffrait plus de la solitude où elle était

confinée. Ses suivantes danoises lui avaient été retirées, remplacées par une Flamande entre deux âges qui ne parlait pas mieux qu'elle le français et n'entendait pas le latin : leurs rapports se limitaient à de strictes questions pratiques. Quant aux moines, elle ne les fréquentait guère, sinon pour de brèves discussions avec le frère bibliothécaire, l'été, quand il était possible de lire sans se crever les yeux. Son seul visiteur était l'évêque de Tournai, Étienne, qui l'avait prise en amitié.

Isambour ne s'interrogeait pas sur la cruauté de Philippe : c'était une épreuve de force. En la laissant ainsi démunie, il espérait venir à bout de sa volonté et lui faire accepter le divorce. La voir rentrer dans son pays, ou à tout le moins prendre le voile, puisqu'elle était si pieuse.

Il ne parviendrait pas à ses fins. Elle se savait capable de tout endurer : l'absence de chaleur, l'insuffisance du couvert, l'isolement…

Et cela pour deux raisons. L'une, qui lui avait d'abord paru primordiale, consistait en son rêve si longtemps caressé de devenir reine, auquel elle ne renoncerait pas aisément. Mais c'était l'autre, à présent, qui lui permettait de tenir bon, d'attendre et d'espérer. Sa dignité bafouée. Son honneur de femme qu'on avait prise puis rejetée sans même lui expliquer pourquoi, telle une jument que l'on monte une fois avant de décider qu'elle est tarée. C'était cela qu'elle ruminait, la nuit, quand elle n'arrivait pas à dormir. Elle revoyait le visage de Philippe déformé par la répulsion qu'elle lui inspirait, elle l'entendait à nouveau lui dire qu'elle était un démon… Elle en pleurait de douleur, de rage et de dépit.

Oh, il avait un bon motif, elle en était persuadée, mais ce motif, elle voulait le connaître. Ensuite, si elle l'estimait valable, elle envisagerait peut-être d'accepter son sort. Peut-être…

Un peu avant la Nativité, l'évêque de Tournai vint lui rendre visite – comme toujours avec des présents : quelques douceurs, un livre… Cet homme compatissant n'avait pas les moyens de faire plus sans encourir les foudres de ses supérieurs, sinon sacrifier un peu de son temps : chaque fois qu'il venait voir Isambour, ils passaient ensemble des après-midi entiers durant lesquels il lui apprenait le français – quand ils ne s'entretenaient pas en latin, parfois des Écritures, parfois de sujets plus pratiques. Étienne de Tournai voyait le dénuement extrême dans lequel se trouvait la reine et la plaignait tout en admirant son courage et sa piété. Lors de cette dernière visite, il s'entretint avec l'abbé, qui l'informa des longues heures qu'elle passait à prier dans la chapelle, toujours à genoux, voire étendue sur la pierre froide, sans manteau. Il la morigéna de s'exposer ainsi, mais elle lui répondit qu'elle n'était jamais malade, ce qui était vrai.

En la quittant, ce jour-là, il se promit d'intercéder pour elle auprès de l'archevêque de Reims, son protecteur. Cela ne serait pas facile, mais il espérait obtenir des conditions de détention plus humaines. Après tout, Isambour n'était pas une criminelle. Dieu seul savait ce qu'on lui reprochait, d'ailleurs.

Ce fut le deuxième jour de décembre finissant(7) que, pour la jeune reine, tout bascula.

Il avait fait beau, ce jour-là. Quoique le paysage alentour fût encore couvert d'une neige épaisse, le soleil avait si bien brillé que l'air s'en était trouvé durant quelques heures moins glacial et moins humide dehors qu'entre les murs épais de l'abbaye. Isambour avait passé la plus grande partie de l'après-midi à arpenter le cloître, disant son chapelet ou simplement songeant, coulant parfois vers les portes et le mur d'enceinte des regards chargés d'envie mais sans espoir.

Le soir, engourdie d'une saine fatigue, elle s'était couchée tôt et, pour la première fois depuis des semaines, n'avait pas eu de mal à s'endormir. Elle dormait encore quand les cloches de la chapelle sonnèrent Complies(8); leur chantant vacarme la plongea dans un rêve délicieux, un couronnement durant lequel son mari se tournait vers elle et lui tendait les mains, souriant. Il n'était pas si laid quand il souriait, on retrouvait même sur son visage les traces fort nettes de la beauté qui, à en croire

tout un chacun, était sienne avant sa maladie.

Isambour avait vaguement conscience de rêver mais elle choisissait de ne pas s'en préoccuper, jouissait sans honte de ce fantasme plus beau que la réalité. D'un coup, cependant, il se modifia du tout au tout. Le visage de Philippe perdit sa bienveillance et s'anima d'un millier de tics, tandis que ses mains enserraient brutalement la gorge de son épouse – laquelle s'éveilla en sursaut avec l'impression d'étouffer.

Au soulagement initial succéda une panique dont elle n'avait jamais connu l'équivalent. Une main qui lui parut gigantesque la bâillonnait, une autre pesait sur son épaule pour la clouer au lit. La maigre lueur que distillait la lune à travers le papier huilé de la fenêtre permit à la jeune femme de distinguer une haute et massive silhouette penchée sur elle.

Sa première pensée fut que, lassé d'attendre qu'elle se résignât, son époux s'était décidé à la faire assassiner. Puis elle comprit que tel n'était pas le cas : l'homme qui la maintenait eût pu la tuer aisément pendant qu'elle dormait.

— Je ne te veux aucun mal, dit-il d'une voix profonde. Je vais te lâcher, à présent. Tu ne crieras pas.

Et de fait, lorsqu'il la laissa libre de ses mouvements, elle ne songea pas à appeler. Appeler qui, de toute façon ? Les moines dormaient de l'autre côté de la cour intérieure. Mais surtout, ses craintes s'étaient évanouies, soufflées comme une flamme par la bourrasque, en donnant naissance à un espoir insensé.

L'inconnu avait parlé danois.

L'esprit encore embué de sommeil, elle se demanda qui il était, chercha que lui dire. Elle le devina qui gagnait l'âtre où rougeoyaient des braises. Leur lueur lui révéla un bras nu en approchant une brindille, la retirant enflammée et s'en servant pour allumer une chandelle. L'obscurité recula vers les angles de la chambre, tandis qu'un halo doré nimbait l'étrange visiteur. Isambour, en le découvrant tout entier, porta la main à sa bouche pour retenir un cri de frayeur.

Il était bâti en hercule, paraissait de taille à la casser en deux d'une seule main, mais ce n'était pas cela qui l'effrayait. Sa peau sombre, sa barbe et ses cheveux noirs lui donnaient des allures de Sarrasin plus que de Danois, mais cela non plus n'inquiétait pas la reine.

Le problème était son entière nudité. Sans même se soucier de pudeur, voilà qui rendait sa pertinence à la question de ses intentions. D'instinct, la jeune femme remonta les couvertures jusqu'à son menton et les y maintint fermement.

L'inconnu sourit. Être nu ne semblait ni le gêner ni le faire souffrir du froid.

— Pardonne ma tenue légère, dit-il, mais le moyen que j'ai employé pour te rejoindre ne m'en a pas autorisé d'autre. (Il désigna une malle ouverte, contre un mur.) Si tu le permets, je vais chercher là-dedans de quoi me rendre décent à tes yeux.

Il parlait familièrement mais sans mépris, un peu comme on s'adresse à un membre proche de sa famille. Ce qu'il disait fit naître en Isambour une autre question : comment était-il venu ? Sans doute il avait escaladé le mur d'enceinte de l'abbaye, mais pour le reste… elle avait verrouillé sa porte de l'intérieur ; sa fenêtre était intacte.

S'emparant d'une chemise, l'homme la noua autour de sa taille. Le résultat évoquait une jupe de légionnaire romain.

— Et voilà ! reprit-il d'un ton satisfait. Suis-je moins effrayant, à présent ?

— C'est… c'est mon frère qui vous envoie ? interrogea la reine sitôt qu'elle eût retrouvé sa voix.

— Non. Personne ne m'envoie, mais ma présence ici est cependant la conséquence d'un appel que m'a lancé ton père.

Elle ouvrit de grands yeux.

— Vous faites erreur, messire, assura-t-elle. Comme vous devez le savoir si vous êtes danois, mon père était le roi Waldemar, et il n'est hélas plus de ce monde.

L'inconnu secoua la tête.

— Je ne suis pas danois et Waldemar n'était pas ton père, déclara-t-il en reprenant le bougeoir qu'il avait déposé sur la cheminée.

Il le porta jusqu'à la table de chevet puis attira à lui un escabeau et s'assit près du lit, à quelques pieds de la jeune femme qui demeurait bouche bée, se demandant encore si elle avait bien entendu.

— Que dites-vous ? balbutia-t-elle avant d'ajouter, soudain impérieuse : Qui êtes-vous ?

Il leva une main apaisante. Son sourire ne l'avait pas quitté. Son regard, cependant, n'était en rien moqueur, son attitude en rien menaçante.

— J'ai bien des choses à t'apprendre, Ingeborg…

— Je m'appelle Isambour ! coupa-t-elle sans réfléchir, comme elle en avait pris l'habitude chaque fois qu'on usait de son nom danois. Je suis reine de France !

— Et fière de l'être à ce que je vois, reprit l'homme sans se démonter. Mais cela ne n'impressionne pas : je suis roi moi aussi, vois-tu… (Cette affirmation la laissant muette, il reprit là où il avait été interrompu :) J'ai bien des choses à t'apprendre, *Isambour,* mais tu ne les croirais pas, et il me faudrait te les dire deux fois : une pour que tu me ries au nez, une pour que tu m'écoutes. En conséquence, nous allons gagner du temps : je vais dès à présent te donner une preuve ; ensuite, puisque tu seras convaincue, je t'expliquerai ce qu'elle prouve et nous parlerons.

Sa voix basse, posée, avait un effet envoûtant. Il ne devait pas être aisé de dire non à cet homme. Quoiqu'il fût à moitié nu, il émanait de lui une indéniable majesté.

D'un geste souple, il se leva et alla chercher le petit miroir ovale en argent, encadré d'or, qui reposait sur une coiffeuse. Lorsqu'il le lui tendit, Isambour le prit machinalement.

— Donne-moi la main, ordonna-t-il en se rasseyant, et regarde-moi dans les yeux.

Une nouvelle fois, elle lui obéit sans discuter. Elle savait n'avoir rien à craindre de lui, simplement à la manière dont il se tenait, dont il parlait. Toute sa raison criait à la jeune femme qu'un géant nu s'introduisant dans sa chambre au beau milieu de la nuit n'était pas digne de confiance, mais tout son instinct lui hurlait encore plus fort de s'en remettre à lui. Elle se pensait intelligente, lettrée ; ce fut pourtant son instinct qu'elle suivit.

Même lorsqu'elle plongea le regard au fond des yeux noirs luisants et se rendit compte qu'elle ne pouvait plus l'en détacher, elle n'eut pas d'appréhension.

— Comprends bien que ce que je vais faire à présent n'a pour moi aucune signification cachée et ne doit pas en avoir davantage pour toi. Je suis le roi d'une seule reine. Ce n'est pas la loi – je parle de la nôtre, pas de la leur – mais c'est ainsi.

Avant qu'elle pût se demander ce qu'il voulait dire, elle éprouva une sensation étrange, connue sans être familière. Un creux à l'estomac, une bouffée de chaleur au visage, une bizarre démangeaison au niveau du bassin… Lorsque cela s'amplifia, elle comprit : c'était ce qu'elle n'avait encore ressenti qu'une seule fois dans sa vie. C'était ce que lui avait fait découvrir Philippe pendant leur nuit de noces, avant que le rêve ne se changeât en cauchemar.

— Messire, je… commença-t-elle.

— N'aie pas honte, lui répondit son compagnon, toujours aussi apaisant. Ce n'est qu'un effet de mon pouvoir et je ne toucherai pas autre chose que ta main. Laisse-toi gagner par le désir, Isambour : c'est important.

Une heure auparavant, elle se fût jurée incapable de laisser quiconque lui parler en ces termes.

Elle fit cependant ce qu'il disait, et pas seulement parce qu'il la tenait sous une sorte de charme par le magnétisme de son regard. Confusément, sans pouvoir l'expliquer, elle sentait que cet homme était bien roi. Et plus étrange encore : qu'il était *son* roi.

Elle se laissa aller, fermant les paupières, ce qui rompit le sortilège sans qu'elle tentât pour autant de résister à la sensation grandissante. Étrangement, alors que de son propre aveu il le lui inspirait, ce désir ne se concentrait pas sur son visiteur. Il n'avait pas d'objet particulier, sinon celui qu'elle voudrait bien lui donner.

Le visage de Philippe se forma dans son esprit.

Parce qu'il avait été le premier et le seul à lui faire ressentir cela, peut-être, et aussi parce qu'il avait su un instant baisser devant elle le masque. Il n'était pas cruel par nature. Elle avait perçu en lui une blessure profonde, ouverte, fondamentale, qui le poussait à se conduire en dépit de ses aspirations et, parfois, du bon sens. Elle lui en voulait certes de ce qu'il lui faisait subir, mais il lui semblait bien qu'elle l'aimait malgré tout.

Elle sursauta, choquée de ce qu'elle venait de formuler pour la première fois mais consciente que c'était pure vérité. L'image de son époux ne la quitta pas tandis que, se mordant les lèvres, elle commençait à haleter, à osciller inconsciemment des hanches.

La voix qui la ramena à la réalité lui fit l'effet d'un seau d'eau en plein visage.

— Ouvre les yeux et regarde-toi ! ordonna l'inconnu.

Automatiquement, elle obéit, levant le miroir à la hauteur de son visage.

Et elle vit ses yeux.

Et elle comprit.

Le cri qui lui échappa, long, strident, résonna dans les couloirs de l'hôtellerie mais n'atteignit pas le reste de l'abbaye. La suivante flamande d'Isambour, qui dut bien l'entendre, elle, ne se montra pas ; peut-être avait-elle des ordres.

Choquée au plus profond de son être, la jeune femme se rejeta en arrière sur ses oreillers et éclata en sanglots. Elle pleura longuement, aussi longuement qu'au terme de son unique nuit d'amour – et tant qu'elle pleura, son compagnon ne prononça pas un mot, la laissant se répandre et se détendre à la fois.

Lorsqu'elle fut calmée, lorsqu'elle essuya enfin à l'aide d'un coin de drap des yeux redevenus normaux et, reniflant discrètement, l'interrogea du regard, il se mit à parler.

Il existait un peuple qui vivait en marge de l'humanité. Qui, peut-être, avait donné naissance à l'humanité, à moins que tous deux ne fussent issus d'un tronc commun perdu dans la nuit des temps.

— J'incline à penser que nous sommes plus anciens, dît le roi, parce que nous faisons partie de leurs légendes alors qu'ils sont absents des nôtres. Peut-être certains d'entre nous ont-ils acquis l'instinct grégaire, à un moment donné, et à force de vivre entre eux, à force de cultiver plutôt que de cueillir, ils ont oublié leur rapport à la nature, leurs pouvoirs. Ensuite, ils les ont perdus, puisqu'ils n'en avaient plus besoin. C'est mon idée. Certains en ont d'autres, plausibles également. Tu es libre de te faire la tienne.

Le peuple n'avait pas de nom car ses membres n'en avaient jamais ressenti le besoin, et il était d'une diversité étonnante – quoique bien inférieure à celle que lui prêtaient les légendes humaines. Centaures, sirènes, satyres, toutes ces créatures à mi-chemin entre l'homme et la bête étaient nées d'affabulations, d'hallucinations et d'exagérations. Il y avait ceux des rivières, qui vivaient près de l'eau, dans l'eau, de l'eau, et qui pouvaient se fondre en l'eau ; il y avait ceux des forêts, qui habitaient les arbres et les fougères, qui voyageaient par les chemins végétaux ; il y avait ceux des pierres et de la terre, qui occupaient montagnes ou cavernes…

— Les trolls, dit Isambour. Chez nous, on les appelle les trolls…

Puis elle se rappela son enfance, la pierre contre sa peau nue, la terre qui enserrait son corps, le plaisir… Ses yeux s'agrandirent.

— Oh, mon Dieu ! s'exclama-t-elle. C'est ce que je suis, n'est-ce pas ? Je suis un troll !

— Pas du tout, corrigea son compagnon. Tu es une fille des pierres et de la terre. Les trolls sont des monstres grotesques inventés par les humains, avec nous pour modèles, oui, mais ô combien déformés.

Ceux des rivières, ceux des mers avaient des branchies ; ceux de l'air des ailes et l'ossature légère ; certains étaient de très petite taille, d'autres au contraire très grands ; et puisque tous étaient capables de se désirer et de se féconder, on rencontrait les hybrides les plus divers ; des qui n'étaient ni de l'eau ni de la terre mais un peu des deux, des qui avaient des branchies *et* des ailes… Tous, cependant, possédaient pour l'essentiel une apparence humaine ; et aucun ne se croyait supérieur aux autres, car ils avaient la conviction de ne former qu'une seule race.

Un jour, un humain avait vu un fils des pierres se fondre dans une muraille et il en avait rapporté l'histoire d'une créature faite de roche. Un jour, une fille des mers avait eu le malheur de se trouver en train de chanter, assise sur un rocher, au moment où un navire s'éventrait sur des récifs… à moins qu'elle n'eût bel et bien détourné sciemment l'attention des marins : tous les membres du peuple n'étaient pas bons par définition, pas plus que tous les hommes. Parce que certains fils des forêts s'amusaient à séduire les humaines, parce que d'autres, encore moins scrupuleux, allaient jusqu'à les violer, les Chrétiens colportaient des récits de monstres mi-homme mi-bouc dont les cornes et les pieds fourchus n'existaient que dans leur imagerie religieuse. Parce que ceux des prés, souvent très petits, hésitaient rarement à piller jardins ou greniers, l'on croyait aux farfadets et aux lutins.

— Et vous, sire ? demanda Isambour. Êtes-vous des pierres, aussi ?

— Je suis des pierres, de l'air, de l'eau, je suis de tout ce qui fait la nature. Je suis le roi. Ma reine, elle, est des forêts.

— Oh… fit-elle, déçue. Chez vous aussi, il faut que ce soit un homme qui détienne le pouvoir…

— Pas nécessairement, la rassura son compagnon. Il nous naît un enfant royal, quelque part dans le monde, lorsque c'est nécessaire, en général quand le souverain présent n'a plus qu'un ou deux siècles à vivre, mais il peut s'agir d'un garçon ou d'une fille. Avant moi, nous avions une reine – et un de ses trois princes consorts était des pierres, comme toi. Le prochain n'est pas encore né, je crois ; il me reste du temps.

— Alors, ce ne sera pas votre fils qui montera sur le trône après vous ? s'étonna Isambour.

— J'ai trois fils, et tous les trois sont des forêts, de même que mes deux filles. Nous aimons nos enfants mais les questions de lignage nous sont étrangères. On est roi ou reine parce qu'aucun autre n'a la capacité de l'être. Je n'ai jamais désiré le pouvoir qui est mien, si bien qu'en user ne me procure aucune joie. Cela fait encore partie des choses qu'ont oubliées les humains : ils se battent pour ceindre des couronnes qu'ils croient leurs parce qu'ils sont fils ou fille de quelqu'un, et dès qu'ils ont réussi, ils prouvent leur incapacité à régner autrement qu'en guerriers, en oppresseurs. Ton mari et ton frère ne font pas exception à la règle, j'en ai peur. Philippe a des dispositions pour être un grand roi, mais il est pris dans une tourmente aussi vieille que l'humanité.

— Et chez vous… chez *nous,* cela ne se passe pas ainsi ?

— Je n'ai aucun mérite, vois-tu : je suis né pour n'avoir d'autre désir que le bien de mon peuple, à l'exclusion de toute ambition personnelle. C'est pour cela qu'on s'agenouille devant moi : parce qu'on sait bien que je suis au service de tous, que tous peuvent me demander mon aide et que je leur rendrai justice. Voilà ce qu'est un roi. Ceux des humains ne sont que des chefs. Chez nous, il n'y a pas de

chefs, pas de comtes, de ducs, de barons ; il y a le roi et il y a les autres.

Le roi n'avait pas de nom, lui non plus, parce qu'il était seul de son espèce et qu'il incarnait tout le peuple.

— On m'appelle sire, dit-il. Même ma femme m'appelle sire. (Il sourit.) Mais dans sa bouche, ça n'a pas la même sonorité, pour une raison qui m'échappe.

Le peuple, cependant, vieillissait. Ses membres, à la trop grande longévité, ne songeaient à se survivre en leurs enfants que tard dans la vie, si bien que la plupart n'en engendraient que fort peu. Pas assez pour compenser les décès. Leur civilisation établie d'individus sociables mais non sociaux se maintenait sans effort. L'humanité, elle, devait encore s'imposer, elle bouillonnait d'énergie, s'étendait de plus en plus. Le roi n'aimait pas l'admettre, mais il craignait qu'elle ne fût destinée à hériter la Terre : elle avait l'agressivité et surtout la discipline qui faisaient défaut aux siens – lesquels n'auraient jamais pris les armes en masse pour défendre ou attaquer quoi que ce fût.

Voilà pourquoi nombreux étaient ceux qui pensaient que si le peuple voulait survivre, il ne le pouvait qu'en se mêlant aux humains.

De tout temps, certains de ses membres s'étaient installés de leur plein gré parmi ces derniers, le plus souvent à l'occasion d'un amour inattendu. On savait comment cela se déroulait. On connaissait le prix à payer.

— Nous nous mettons à vieillir au même rythme qu'eux ? répéta Isambour. C'est impossible. Ça ne peut pas être naturel. C'est de la magie.

— Mais la nature *est* magique, assura le roi. Tu t'en rendras compte quand tu sauras lui parler.

Depuis quelques siècles, de plus en plus de membres du peuple partaient vivre chez leurs frères grégaires sans autre raison que de s'y marier, de mêler leur sang à celui de l'humanité. D'autres, moins idéalistes ou plus timorés, mais voulant tout de même se dévouer, faisaient élever un de leurs enfants par l'autre race ; souvent, un bébé qui mourait au berceau était remplacé sans que quiconque s'en aperçût. Ceux des pierres, notamment, étaient coutumiers du fait, en raison de leur apparence parfaitement humaine…

Isambour avait baissé la tête. Songeuse, elle regardait ses mains. Voilà donc comment une fille des pierres était devenue celle du roi de Danemark.

— Un bébé qui meurt au berceau ? dit-elle en relevant les yeux. Il est bien connu que les trolls enlèvent aussi des enfants vivants pour les remplacer par les leurs.

Le roi eut un petit rire indulgent.

— Que voudrais-tu qu'ils en fassent ? Qu'ils les mangent ? Nous ne sommes pas les ennemis des humains, Isambour. Même ceux d'entre nous qui ne veulent pas les côtoyer ne sont pas leurs ennemis. Nous avons aussi nos criminels et nos fous, il peut donc se produire des incidents, mais jamais sur une grande échelle. Tes parents n'étaient ni des ravisseurs ni des assassins, rassure-toi : la première Ingeborg – celle-là ne s'est jamais appelée autrement – est morte moins d'un jour après sa naissance.

La jeune femme hocha machinalement la tête. Il lui semblait être en train de rêver encore. Assimiler toutes les informations qu'elle recevait cette nuit-là lui demanderait de longs jours.

— Pourquoi êtes-vous venu ? demanda-t-elle après un long silence que son interlocuteur n'avait pas tenté de rompre.

— Parce que tes parents, tes vrais parents, naguère, m'ont demandé de m'intéresser à toi. Ils n'ont pas eu le cœur de te regarder grandir, vieillir. Ils ont payé leur tribut à la cause qu'ils croyaient juste et ils sont partis très loin, faire d'autres enfants. Tu ne les connaîtras jamais, et c'est sans doute mieux ainsi. Avant de s'en aller, toutefois, puisque tu étais le premier être de notre race à grandir au sein d'une lignée royale, ils m'ont dit où tu te trouvais, sous quelle identité. Nous savons qu'il nous est

facile de nous glisser parmi des paysans ou des ouvriers, nombre d'entre nous se sont déjà faits bourgeois, voire nobles de petite souche, mais aucun n'a encore jamais régné sur des humains. Il est intéressant de savoir si nous en sommes capables…

La bouche d'Isambour adopta un pli amer.

— Je crains qu'un autre essai ne soit nécessaire pour tirer une conclusion valable, dit-elle avec une sombre ironie. Je ne règne pas sur grand-chose…

— Cela peut changer.

— J'en doute. Pour Philippe, je suis un monstre. Il vaut mieux, je crois, que je lui donne satisfaction : il ne me reprendra jamais auprès de lui. (Elle marqua un temps d'arrêt, soucieuse.) C'est étrange : à présent que j'ai compris comment il s'en est rendu compte… (Elle s'interrompit à nouveau.) La manière dont il m'a demandé d'ouvrir les yeux… On aurait dit qu'il savait déjà.

— Il ne savait rien, mais cet homme-là a dû demander à toutes les femmes qu'il a connues de garder les yeux ouverts pendant l'amour. C'est aussi pour lui que je suis venu, pas seulement pour toi.

— Il connaît notre existence ? s'étonna Isambour.

— Bien plus que cela.

Alors, le roi raconta Philippe et Lysamour, Lysamour et Hugues Capet. À la fin de son récit, la jeune femme avait les larmes aux yeux.

— Comme tu le vois, j'ai déjà influencé une fois son destin : cela me vaut des responsabilités. Bien sûr, je ne puis en toute conscience intervenir que lorsque notre peuple est directement concerné : j'ai arrêté le bras vengeur de Lysamour, je ne lèverais pas un doigt pour protéger Philippe de l'épée d'un adversaire ou du poignard d'un assassin humain.

— Et pour moi, que ferez-vous ? interrogea Isambour.

— Rien ou presque, répondit-il. Ne t'attends pas à ce que je prenne tes décisions à ta place ou à ce que je t'assigne une tâche. Mon seul devoir est de t'informer de ce que tu es et des capacités que tu possèdes. Je ne t'apprendrai pas à t'en servir : j'en serais aussi incapable que de t'apprendre à digérer. Il te faudra en découvrir l'emploi au fond de toi, dans le sang qui coule en tes veines. Ensuite, tu auras le choix : quitter cet endroit et retourner vivre parmi les tiens, ceux du Danemark ou les autres, les vrais, ou bien rester et continuer avec de nouvelles armes ton combat pour régner. (Comme la jeune femme ouvrait la bouche, il lui imposa silence d'un geste.) Il t'est inutile de prendre une décision immédiatement : réfléchis bien et choisis. Choisis librement : c'est de ta vie qu'il est question, pas de celle de quelqu'un d'autre, et quel que soit ton choix, aucun membre du peuple ne t'en estimera plus ou moins.

Elle hocha doucement la tête.

— Je demanderai à Dieu de m'inspirer, dit-elle.

— Dieu ? Je ne sais s'il t'écoutera, ma fille. Dieu est comme les trolls : une invention humaine.

Isambour se redressa toute droite dans le lit, rattrapant de justesse les couvertures qui menaçaient de glisser sous ses seins.

— Comment pouvez-vous dire une chose pareille ? s'exclama-t-elle, indignée.

— Eh oui, bien sûr, reprit son compagnon, presque pour lui-même. Tu as été élevée dans la religion, il est normal que tu croies. Ce sera peut-être cela le plus difficile, pour toi : perdre la foi.

— La perdre ? Mais vous ne croyez donc pas, vous ?

— Aucun d'entre nous ne pratique la moindre religion, hormis ceux qui vivent parmi les humains, et encore la plupart de ceux-là le font-ils sans conviction, pour ne pas choquer leurs voisins. La nature n'a pas eu besoin de divinité pour nous donner vie. Nous la révérons, elle et elle seule, puisque nous communions avec elle et que nous partageons sa magie, mais nous ne révérons pas en

elle un être omniscient et omnipotent, prêt à nous foudroyer si nous brisons ses commandements. Elle n'a pas de commandements, c'est ce qui fait son charme. Nous l'aimons, et cependant, je t'assure qu'il ne viendrait à l'idée de personne de lui élever un temple. Elle est son propre temple.

La stupéfaction d'Isambour était indicible. Qu'on pût ne pas être chrétien l'étonnait, mais elle savait que certains peuples adoraient de fausses divinités. Qu'on pût ne pas avoir de religion du tout, en revanche, elle ne l'avait jamais imaginé. Et c'était, semblait-il, le cas de tous ses frères de race.

Pourtant, Dieu existait. Elle sentait sa présence. On lui avait répété chaque jour pendant vingt ans qu'il regardait sans cesse par-dessus son épaule : comment n'eût-elle pas senti sa présence ? D'instinct, d'ailleurs, elle le pria de l'éclairer.

— Tu as tout le temps de réfléchir à ces problèmes, assura le roi. Et pour ne pas troubler tes réflexions, je vais à présent te laisser. Peut-être reviendrai-je te voir un jour. Peut-être pas. Mon temps est précieux.

— Mais j'ai encore tellement de questions à vous poser ! protesta-t-elle comme il se levait.

— Aucune dont tu ne puisses trouver toi-même la réponse. Adieu, Isambour. Quoi qu'il arrive et quoi que tu décides, je te souhaite d'être heureuse.

Plein de tact, il attendit d'être sorti de la poche lumineuse créée par la chandelle pour dénouer la chemise qui lui servait de jupe, puis il marcha jusqu'au mur.

Et il continua à marcher.

La jeune femme ne le vit pas réellement s'enfoncer dans la paroi : elle vit une tache sombre avalée par une obscurité plus noire encore.

— Sire ? appela-t-elle à mi-voix.

N'y tenant plus, elle repoussa ses couvertures, sauta à bas du lit et se précipita vers l'endroit où avait disparu le roi. Elle ne rencontra rien d'autre qu'un mur de pierre qu'elle explora vivement des mains sans lui trouver quoi que ce fût de changé.

Une impulsion soudaine la poussa à se plaquer contre les moellons, comme si elle avait voulu s'y enfoncer, elle aussi. Un sourire se dessina sur ses lèvres : voilà plus de dix ans qu'elle ne s'était autorisé pareille sensation ; elle se sentait revivre, croyait retrouver son insouciance enfantine.

Était-ce mal ? Dieu lui en voudrait-il ?

Dieu existait-il ?

Isambour se retourna, toujours collée à la paroi, afin de faire naître dans son dos les mêmes sensations que dans sa poitrine et dans son ventre. Un petit gloussement lui échappa : elle n'eût pas été plus voluptueuse au sein d'un océan de plume.

Il lui faudrait trouver la réponse à toutes les questions qui couvaient en elle, elle le savait. De cette réponse dépendrait le cours de son existence. Mais elle ne trouverait ni ne chercherait rien de tel cette nuit-là. Elle s'autorisa encore quelques instants de plaisir sensuel au contact de la pierre, puis sa gêne la reprit et elle retourna s'enfouir sous les couvertures, soufflant la chandelle au passage.

Étrangement détendue, bien moins pessimiste qu'avant le passage de son visiteur impromptu, encore qu'elle ne fût pas sûre de savoir pourquoi, elle s'endormit avec une aisance peu coutumière. Elle dormait encore lorsque sonnèrent Matines.

« Il y a chez nous une perle précieuse foulée aux pieds par les hommes, honorée par les anges, digne d'un trésor royal, digne d'un palais, digne du ciel : je veux parler de la reine qui est enfermée à Cysoing, comme en une prison, accablée de pauvreté, reléguée en exil Réduit à plaindre le sort de sa personne, nous laissons à Dieu

la cause de ce sort et l'issue qui lui sera donnée ; mais qui pourrait avoir à ce point un cœur de fer, une poitrine de pierre, des entrailles assez dures pour ne pas être ému de voir en une telle adversité une jeune femme illustre, de naissance royale, de mœurs remarquables, dont les paroles sont si dignes et les actes si purs. »

Étienne, évêque de Tournai, *lettre à Guillaume aux Blanches Mains, archevêque de Reims.*

Les amis de la reine, pendant ce temps, n'étaient pas restés inactifs. Knut VI avait envoyé à Rome André, son propre chancelier, en compagnie de l'abbé d'Aebelholt, muni des documents généalogiques prouvant l'absence de parenté entre Isambour et la première épouse de Philippe.

Le roi de France n'ignorait pas ces appels au pape mais n'en avait cure : Célestin III, quand ils s'étaient rencontrés, s'était montré très favorable au souverain français, lequel ne lui croyait pas assez de volonté pour l'affronter dans une question somme toute secondaire pour la Chrétienté. Le pontife ne désespérait pas de convaincre les rois occidentaux de financer une nouvelle expédition outre-mer, aussi ne se souciait-il guère de les contrarier.

Comme s'il avait bel et bien été libre, et sous l'impulsion de ses conseillers qui le suppliaient de trouver au plus vite un appui en terre d'Empire, Philippe envoya donc des messagers à Conrad, comte palatin du Rhin, pour solliciter la main de sa fille Agnès, cousine de l'empereur.

Il n'avait pas encore reçu de réponse, au tout début du printemps, quand le pape, après avoir longuement tergiversé, cassa la sentence de divorce prononcée par l'archevêque de Reims. Les deux envoyés du roi de Danemark furent chargés de lettres à porter au roi et aux évêques de France pour les informer de cette décision.

Sachant que Philippe possédait à Rome des agents chargés de les surveiller, voire de contrarier leurs manœuvres auprès de Célestin, le chancelier André et l'abbé Guillaume quittèrent la ville discrètement et prirent la route de France. Leur voyage s'interrompit à Dijon : le nouveau duc de Bourgogne, Eudes III, qui donnerait toujours un exemple rare de fidélité à son suzerain, les fit arrêter et jeter en prison, après avoir confisqué les documents qu'ils acheminaient. Leur détention s'adoucit bientôt, devenant liberté surveillée à Clairvaux, mais ils n'en demeuraient pas moins à la disposition du roi de France.

Lequel ne fut pas très heureux de la manière dont il obtint de leurs nouvelles : André était parvenu à conserver par-devers lui une copie de la lettre du pape ; l'abbé d'Aebelholt l'avait fait parvenir au frère Bernard de Vincennes, avec qui il entretenait les meilleurs rapports. Quand Bernard vint le trouver pour le supplier de se conformer à la volonté de Célestin, Philippe entra dans une de ces colères violentes qui lui étaient désormais coutumières. Il déchira la lettre du pontife et en jeta les débris au visage du vénérable ecclésiastique.

— De quel droit a-t-on libéré ces hommes sans m'en avertir ? tempêta-t-il. Je veux qu'on les remette au secret ! Quant à vous, bon frère, vous savez combien je respecte vos avis en matière religieuse, mais je vous supplie de ne pas vous opposer à moi sur cette question. Je ne le tolérerai pas.

Bernard de Vincennes conseillait le roi depuis quinze ans et c'était son premier échec. À dater de ce jour, il se fit plus rare dans les conseils et finit par n'y plus paraître du tout. Il devait mourir quelques années plus tard.

Philippe, une fois la tête froide, donna effectivement l'ordre d'incarcérer à nouveau André et Guillaume : les deux hommes devaient passer en prison de longs mois qu'ils occuperaient à écrire au roi, à la reine, au pape, au souverain danois, des lettres qui, toutes, finiraient entre les mains du destinataire des premières ou d'un de ses proches.

Il dépêcha ensuite un message aux évêques de France, les informant que ceux d'entre eux qui promulgueraient l'arrêt du pape verraient aussitôt leurs biens saisis. Quelques récalcitrants se

rendirent promptement compte qu'il ne menaçait pas à la légère.

Vers la fin du mois de juin, les ambassadeurs envoyés en Germanie revinrent à Paris, porteurs d'un refus. Les parents de la jeune fille n'avaient pas vu l'union d'un mauvais œil, et l'empereur lui-même y semblait favorable, mais la principale intéressée s'y était opposée avec assez de ferveur pour obtenir gain de cause. Quant aux raisons de son attitude, on fut bien obligé d'admettre qu'Agnès connaissait l'histoire d'Isambour et considérait Philippe comme une sorte d'ogre. La rancœur qu'éprouvait le roi à l'égard de son épouse s'en trouva renforcée.

Il n'eut cependant guère le loisir de ressasser de sombres pensées, car les combats contre Richard reprirent en juillet. Ils ne se prolongèrent cette fois que quelques mois, sans que l'un ou l'autre des adversaires obtînt un avantage décisif : les Français, ayant eu le temps de se reposer et de regrouper leurs forces, ne cédaient plus comme l'année précédente aux assauts des Anglais. Les deux armées, en outre, sans parler du reste du pays, souffraient de la famine due à la mauvaise récolte, et nul n'aimait à se battre l'estomac vide.

La nouvelle que les Chrétiens d'Espagne se trouvaient sur le point de subir une agression musulmane poussa l'Église à s'interposer au début de l'hiver : que les princes occidentaux gardent leurs forces en prévision d'une intervention éventuelle. Philippe et Richard, qui s'apprêtaient malgré leur lassitude à en découdre une fois de plus, à Issoudun, saisirent l'occasion de conclure une trêve. Un traité fut signé. Il privait la France d'une bonne partie de ses conquêtes, ce qui ne la satisfaisait pas, mais lui en laissait une autre partie, dont Gisors, ce qui ne satisfaisait pas l'Angleterre. Ni l'une ni l'autre n'envisageaient d'en rester là. Ce fut d'ailleurs le moment que choisit le Plantagenêt, ostensiblement par désir de conciliation, en vérité comme un camouflet, pour renvoyer en France la triste Adélaïde, cette pauvre fille expédiée tout enfant en Angleterre pour y devenir l'épouse d'un duc, déshonorée par un vieux roi lubrique et désormais rejetée de tous. Puisqu'il n'était plus question de la donner à Jean Sans Terre, Philippe lui trouva vivement un mari en la personne d'un petit seigneur convaincu qu'à princesse donnée, on ne regardait pas la virginité, et il se hâta de l'oublier. Pour lui, après tout, c'était une inconnue.

Pendant ce temps, une deuxième héritière teutonne avait esquivé sa proposition, de fort romanesque façon : elle s'était fait enlever par le chevalier qu'elle aimait au milieu du cortège chargé de l'escorter en France. À celle-là, qui ne l'avait pas repoussé parce qu'elle le craignait mais parce qu'elle était éprise d'un autre, Philippe n'en avait pas voulu.

Il se résigna à une troisième demande, concernant cette fois une des filles du roi de Sicile. Comme les deux premières, elle fut repoussée, et le Capétien se rappela l'avertissement de son oncle : *vous avez failli renvoyer la première, vous renvoyez la deuxième : quelle princesse acceptera sans trembler de devenir la troisième ?*

Refusant de baisser les bras, il reportait ses regards vers l'Empire et briguait la main de la fille du duc de Méranie, une autre Agnès, quand Célestin III, sollicité par le parti d'Isambour et fâché qu'on eût intercepté ses courriers, envoya en France un légat, le prieur de Sainte-Praxède, personnage d'une dignité telle qu'il n'était pas envisageable de l'emprisonner.

Après avoir dit son fait à Guillaume aux Blanches Mains pour la complaisance qu'il avait montrée, le prieur désigna de nouveaux juges afin de statuer sur l'affaire. Le roi, faute de pouvoir invoquer une consanguinité désormais publiquement démentie, se rabattit sur la non-consommation du mariage. Il alla jusqu'à admettre qu'en présence d'Isambour, il avait eu l'aiguillette nouée, ce qui ne ressemblait guère à l'amateur de femmes qu'on connaissait en lui. Soit les époux étaient incompatibles, soit il y avait là-dessous quelque maléfice. Toutefois, la reine affirmait toujours que le devoir conjugal avait été rempli, si bien que la question demeurait entière. Les trois juges nommés

par le légat ne prirent aucune décision, pas plus qu'un grand concile réuni tout exprès un mois plus tard, si bien que la situation demeura inchangée : le roi s'estimait divorcé, le pape soutenait le contraire, le roi s'en moquait, et le pape, presque nonagénaire, obsédé par l'idée d'une nouvelle campagne contre les Infidèles, n'osait pas sévir.

Philippe, pourtant si torturé en matière de religion, ne s'inquiétait pas de braver le successeur de saint Pierre. Dieu voyait. Dieu savait. Et Dieu ne pouvait vouloir qu'il prit en sa couche une créature infernale. C'était s'il avait cédé qu'il se fût damné pour de bon.

À plusieurs centaines de kilomètres de Paris, au sein d'une austère abbaye, quelqu'un pesait des problèmes similaires et arrivait à des conclusions radicalement différentes.

Cela se fit peu à peu.

La jeune reine, après la visite nocturne qu'elle avait reçue, demeura choquée pendant plusieurs jours. Comme elle gardait la chambre, on la crut malade, mais elle affirma être en bonne santé et refusa de voir quiconque, sinon la suivante qui lui apportait ses repas.

Isambour, cependant, n'était pas Philippe. Elle n'avait pas été agressée durant l'adolescence par un membre de l'autre race – ou plutôt de celle qu'il lui faudrait apprendre à considérer comme *sa* race. En conséquence, ses réactions, violentes au départ, se firent vite moins passionnées, plus réfléchies.

Elle se sentait humaine. À vrai dire, elle se sentait telle qu'elle s'était toujours sentie, et elle pensait que c'était cela, se sentir humain. Elle avait beau explorer ses souvenirs, elle n'avait jamais remarqué, en dehors de son goût pour l'élément minéral, de différences fondamentales entre son comportement et celui des gens qui l'entouraient. Au milieu des autres damoiselles, à la cour de son frère, elle n'avait pas eu l'impression de détonner. Comme elles, elle mangeait, buvait, dormait ; comme elles, elle était capable de pleurer et de se fâcher, d'aimer et de souffrir.

Elle en conclut que les deux races ne présentaient que des différences trop superficielles pour que l'une fût supérieure à l'autre. Un membre du peuple qui vivait parmi les humains devenait presque aussi humain qu'eux : quelle importance qu'il ne le fût pas ?

La révélation n'avait pas changé Isambour, et puisqu'elle ne se dégoûtait pas avant, elle estimait n'avoir aucune raison de se dégoûter après. D'une certaine manière, elle se trouvait même rassurée que Philippe l'eût rejetée pour une chose dont elle n'avait pas à avoir honte car elle n'y pouvait rien.

Restait qu'un grand vide s'était ouvert sous ses pas.

Elle était fière de son père, qu'on appelait Waldemar le Grand pour ses accomplissements. Elle était fière de son aïeul Knut le Saint, que sa piété avait conduit à la canonisation. Elle était fière, même, de ses ancêtres conquérants, bien qu'ils eussent été païens. Elle était danoise, de cœur et d'esprit, danoise jusqu'à la pointe du plus fin de ses cheveux. Très jeune, elle avait acquis une notion ferme de son identité : une princesse était élevée dans la conscience de sa position, des droits et des devoirs qu'entraînait sa naissance.

Et voilà que toutes ces notions, qu'il ne lui fût pas venu à l'idée auparavant de mettre en doute, se trouvaient bousculées, renversées ; ses certitudes devenaient fictions, mensonges.

Mensonges ? Non, personne n'avait menti, à l'exception de ses vrais parents. Waldemar et Sophie l'avaient prise pour leur fille et sans doute l'avaient-ils aimée, à la manière peu démonstrative et toujours très calculée dont les nobles aimaient leurs enfants. Tout ce qu'ils lui avaient dit était ce qu'ils considéraient comme la vérité ; pouvait-elle leur en vouloir de s'être trompés ?

Et puisqu'il était question d'amour : sa nourrice l'avait aimée, ses frères et sœurs, ses camarades, ses professeurs, l'abbé d'Aebelholt l'avaient aimée… Peut-être même Philippe, pendant un instant. À tous ceux qui l'avaient connue, elle avait inspiré de tendres sentiments – et ce n'était pas la petite

Ingeborg, morte au berceau, qui avait fait cela, c'était elle. Elle, la fille des pierres et de la terre.

Petit à petit, elle en vint à se convaincre que si tous ces gens puissants et doctes, doctes et pieux, la croyaient digne de leur amour, elle l'était. Que si tous ces gens voyaient en elle Ingeborg, princesse danoise, ou Isambour, reine de France, elle l'était également. Qu'importait qu'il y en eût eu une autre pendant une journée ? Et que lui importaient, à elle, ces géniteurs qui l'avaient abandonnée ? Ils avaient agi ainsi parce qu'ils croyaient contribuer à la survie de leur race, on pouvait voir en ce geste un sacrifice plutôt qu'un crime, mais ils l'avaient tout de même abandonnée sans lui demander si elle n'eût pas préféré vivre plusieurs siècles au milieu de ses chères pierres. Le roi du peuple avait très habilement omis de lui dire comment ils s'appelaient : si elle l'avait su, elle eût tenté de mettre des visages, des personnalités derrière les noms, elle eût peut-être rêvé de les retrouver pour les embrasser ou les insulter. Ainsi, ils demeuraient des notions abstraites qu'il lui était aisé d'oublier. Elle possédait les souvenirs d'Isambour, elle avait vécu la vie d'Isambour, donc elle était Isambour de plein droit. Du droit que lui donnaient ses chagrins et ses joies des vingt dernières années – et le fait qu'on les lui eût imposés.

Arrivée à cette conclusion, elle déverrouilla sa porte et recommença de se montrer à l'extérieur, reprit ses promenades dans le cloître. Puisqu'elle n'était pas un monstre et qu'elle ne se rendait coupable d'aucune imposture, elle n'avait pas honte du regard des autres.

Le souvenir de celui de Philippe, en outre, ne la mettait plus mal à l'aise. Elle savait désormais que ce n'était pas le roi de France qui l'avait repoussée, qui avait failli l'étrangler, mais un adolescent de quatorze ans aux prises avec une furie.

Isambour lui pardonnait sans aucune peine le mal qu'il lui faisait. Il lui suffisait d'imaginer la situation renversée pour comprendre ce qu'il ressentait : violée à l'aube de sa vie de femme, ne fût-elle pas morte plutôt que de se donner à un sosie du violeur ?

Comme elle n'était pas aussi parfaite que voulait bien le dire son ami Étienne de Tournai, toutefois, elle conservait en elle de la colère, et cette colère avait besoin d'un objet : si elle avait tenu Lysamour à sa merci, elle ne l'eût sans doute pas tuée de ses mains, car elle se sentait incapable de tuer, mais elle l'eût volontiers giflée avant de la jeter dans un cachot très sec pour quelques années. C'était la première fois qu'elle détestait, elle ne détestait pas à moitié, et elle n'aimait pas cela du tout.

Elle implora Dieu de la débarrasser de ce sentiment qui la choquait et lui faisait infiniment plus de mal qu'à celle qu'il visait.

Car elle ne cessa jamais de prier. Elle était ainsi faite : l'idée qu'aucune autorité souveraine ne régnât sur le monde lui paraissait aussi inadmissible que celle de marcher sur les nuages. La nature n'avait eu besoin d'aucun dieu pour les créer, avait dit le roi… Qu'en savait-il ? La nature avait créé leur corps, oui, tout comme celui des humains, mais qui les avait animés ? Et qui donc avait créé la nature ? Que le Tout-Puissant eût choisi de se révéler à une des deux races qui se partageaient la Terre et non à l'autre avait de quoi surprendre ; cependant, ses voies n'étaient-elles pas impénétrables ? Et pouvait-on envisager qu'il accordât la vie éternelle à l'une tout en laissant l'autre retourner au néant ? Non. Pas le Dieu qu'elle connaissait, pas le père de Jésus Christ. Autant qu'inexistant, le croire injuste était impossible, Persuadée envers et contre tout d'avoir une âme destinée au Paradis ou à l'Enfer, ou à ce rassurant Purgatoire dont on avait récemment découvert l'existence, Isambour ne pria donc qu'avec plus de ferveur.

Avant de connaître sa nature, elle hésitait à se prosterner vraiment devant l'autel : le contact des dalles lui était un tel réconfort qu'elle se fût jugée perverse de le rechercher. À présent, elle savait cette attirance naturelle, comme celle des grenouilles pour les étangs, aussi se rendait-elle presque

chaque jour à la chapelle, en dehors des offices, et s'allongeait-elle à plat ventre devant la croix, les bras écartés – ses pieds nus, ses mains et sa joue à même la pierre qui semblait lui communiquer sa résistance tandis qu'elle implorait le Seigneur. Le soir, une fois couchée, sa chandelle soufflée, elle se relevait fréquemment pour jouir du contact de l'élément minéral sur son corps nu, mais le froid l'empêchait de retrouver aussi longtemps qu'elle l'eût désiré les sensations quasi oubliées de son enfance – les sensations ancestrales qu'elle s'était refusées durant tant d'années en occultant ses désirs.

Naguère, elle rêvait de devenir pierre, ce qui lui serait impossible. Désormais, elle savait que se fondre dans la pierre, dans la terre, voyager par leur intermédiaire, celles de son espèce en étaient capables, le roi l'avait dit. Encore fallait-il qu'elle comprît comment il convenait de s'y prendre, qu'elle retrouvât le bon réflexe. Hormis gagner le cœur de son époux et retrouver place auprès de lui, il n'y avait rien qu'elle désirât plus au monde. Son but, pourtant, soir après soir, se dérobait.

Ce fut à la chapelle, alors qu'elle ne cherchait nullement à le provoquer, que le déclic eut lieu.

On était au milieu du printemps. La reine venait d'apprendre par l'évêque de Tournai que le pape avait déclaré valable son mariage avec Philippe. Elle en était emplie de joie : aussi prête qu'elle fût à lutter, à faire preuve de patience, elle avait besoin du pontife ; s'il entérinait le divorce prononcé à Paris, elle n'aurait plus qu'à s'en retourner au Danemark, humiliée.

De Prime à Tierce, ce jour-là, elle demeura étendue devant le Christ, le remerciant d'avoir si bien influencé son serviteur Célestin. Lorsqu'elle en eut terminé avec les actions de grâces, elle recommença à prier, non pour elle, qui venait de voir exaucer un de ses vœux, mais pour son époux, afin qu'il trouve la sérénité, pour les autres membres du peuple, afin qu'ils trouvent la lumière du Christianisme. Son exultation était telle qu'elle puisa même au fond de son cœur le courage de prier pour Lysamour, afin qu'elle trouve la paix de l'âme.

Une fraîcheur inaccoutumée, vibrante, délicieuse, envahit lentement ses membres. Toute à ses implorations, elle n'y prit pas garde. Lorsqu'elle s'interrogea enfin sur les raisons de ce bien-être et tourna les yeux vers sa main gauche, elle la découvrit enfoncée jusqu'au poignet dans la dalle comme dans un liquide. Surprise, la jeune femme l'en retira par réflexe, se redressa à genoux, puis se remit debout d'un bond avant de réaliser que son autre main et ses pieds, eux aussi, avaient pénétré la pierre – et que le reste de son corps eût semblé tout à fait capable de prendre le même chemin si des vêtements ne l'avaient maintenu en place.

Le cœur battant, émerveillée, elle s'accroupit pour presser les doigts sur la dalle, tenter de renouveler le phénomène. Elle en fut incapable : l'instant était passé ; la plante de ses pieds reposait sur un sol frais qu'elle sentait redevenu barrière infranchissable.

Pourtant, Isambour souriait. Elle n'avait pas mis en doute les affirmations du roi du peuple, mais elle détenait à présent la preuve qu'il disait la vérité.

À partir de là, ses progrès furent rapides : elle cessa de chercher à réussir pour se contenter d'établir le contact avec la pierre tout en laissant vagabonder ses pensées, en s'efforçant d'être le plus possible elle-même, sans fard. À deux reprises, elle brisa ainsi le barrage rocheux, mais comme la première fois, sa surprise et son appréhension la firent reculer avant d'avoir compris ce qui était en train d'arriver.

Un soir d'avril finissant, lorsqu'elle se rendit compte que la fusion s'était reproduite, elle se trouvait entièrement à l'intérieur de la muraille.

Au dernier moment, dominant ses craintes, elle se contraignit à rester sur place, à analyser ce qu'elle éprouvait.

La pierre, autour d'elle, eût aussi bien pu être de l'air, mais de l'air à la fois doux et frais, au

contact d'une sensualité sans pareille. La jeune femme y respirait sans le moindre problème, ou y faisait *quelque chose* qui équivalait à la respiration. D'une certaine manière, elle y voyait : l'univers autour d'elle n'était qu'un océan de gris et de bruns entremêlés, mais elle disposait dans cet état d'un sens de l'orientation accru qui lui permettrait, elle en était sûre, de se diriger. Rejoindre la chapelle à partir de sa chambre en passant par le sol et les murs, par exemple, ne lui semblait pas poser de problème particulier ; plus tard elle se rendrait compte que même des destinations plus lointaines lui étaient autorisées : pour peu qu'elle eût une idée de l'emplacement à atteindre par rapport à celui où elle se trouvait, la direction à suivre lui paraissait tracée au cordeau.

Quant à elle-même, elle se voyait également : silhouette grise et brune elle aussi, humanoïde, ne se distinguant du milieu ambiant que par un grain légèrement différent. Une nouvelle fois, l'analogie de la grenouille lui vint à l'esprit : à l'aise à l'air libre, à l'aise dans l'eau. Une grenouille des pierres, voilà ce qu'elle était.

Ce premier soir, elle ne poussa pas l'expérience plus loin, craignant malgré tout de ne plus être capable de ressortir si elle tardait. Le lendemain, elle fit le tour de l'hôtellerie par les murailles, s'apercevant qu'il lui était possible de sortir très légèrement la tête à l'extérieur afin de savoir si la voie était libre avant de s'avancer dans une pièce. L'idée d'être surprise durant ces explorations l'emplissait de terreur, car ses pouvoirs nouvellement découverts feraient aux moines l'effet de la plus noire des sorcelleries – d'autant qu'elle devait être nue pour les utiliser.

Le troisième soir, elle acheva de parcourir l'abbaye, n'évitant par discrétion que les cellules. Par la suite, elle s'aventura plus loin, constata qu'il lui était aussi aisé de se déplacer dans la terre que dans la pierre, et ce à une vitesse qui dépassait celle du cheval le plus rapide. Il lui suffisait en fait de vouloir se déplacer pour y parvenir, sans qu'elle eût la sensation de faire un effort.

Isambour exultait, enfin en parfait accord avec sa nature profonde – et avec la nature tout court ; chaque fois qu'elle pénétrait au sein d'une roche, elle la sentait vibrer à la manière d'un être vivant, elle en recevait des impressions qui, décodées par sa chair transformée, évoquaient presque des réflexions, à tout le moins des émotions. La pierre, la terre vivaient. Pas de la même manière qu'un être pensant, mais elles vivaient. Elles ressentaient. Elles acceptaient ou elle rejetaient.

Elle, elles l'acceptaient.

Sa captivité, en outre, n'en était plus une puisqu'elle pouvait se rendre où elle le voulait quand elle le voulait. Sa seule contrainte, si elle désirait entrer en contact avec autrui, était de quitter l'élément minéral à proximité de vêtements abandonnés dont se couvrir. Bientôt, toute peur la quitterait et elle se déciderait à gagner Paris afin de retrouver Philippe. Elle se faisait d'avance une joie de l'observer sans se montrer, de le regarder vivre, d'apprendre à le connaître vraiment. Puis de le rencontrer à nouveau et de le convaincre qu'elle n'était pas un monstre, qu'elle était digne de son amour – mieux : qu'elle pouvait lui être utile.

Ce fut dans ces dispositions que la surprit au milieu du mois de Marie la nouvelle que le roi de France s'apprêtait à épouser Agnès de Méranie.

« Comme le doit le père commun de tous les chrétiens, le gardien de l'ordre sur la terre, en vertu de la plénitude de la puissance papale et avec l'assentiment de mes frères, je déclare la sentence de divorce nulle et non avenue, illégale, prononcée contre une femme ignorante de la langue du pays et sans défense ; les auteurs de cette sentence n'ont respecté ni le sacrement de mariage, ni les droits du Saint-Siège, puisqu'elle concernait une reine couronnée, ayant

reçu l'onction, et reconnue de son époux. »

Arrêt de Célestin III quant au divorce de Philippe et Isambour

Philippe avait presque été surpris de la réponse positive du duc de Méranie. Berthold IV faisait partie des rares nobles teutons partis en compagnie de Frédéric Barberousse à avoir atteint Acre et participé au siège. Là, il avait pu constater la bravoure du roi de France face à l'ennemi, apprécier la justesse de son jugement. Toutefois, il avait aussi assisté à son départ humiliant. Les premières avaient dû le marquer plus que le second, ou bien la perspective de marier sa fille à un monarque, lui dont le lignage n'était pas des plus prestigieux, le lui avait fait oublier.

C'était un peu en désespoir de cause que le Capétien s'était décidé à épouser cette héritière qui ne lui rapportait rien de bien intéressant en fait de dot. Un appui au sein de l'Empire, cependant, n'était pas à négliger, et il avait besoin d'une femme pour lui porter des enfants : Louis, à présent âgé de huit ans, demeurait fragile ; son père avait souvent dû apaiser en lui de fortes fièvres menaçant de l'emporter. Philippe se rappelait Isabelle et songeait qu'un jour, peut-être, il ne serait pas là.

Lorsqu'il fit la connaissance d'Agnès de Méranie, toutefois, il comprit qu'elle serait pour lui bien plus qu'un pion sur l'échiquier politique et une bonne reproductrice.

Aussitôt le mariage conclu, Philippe avait envoyé à Rome des ambassadeurs chargés de sonder les sentiments du pape à cet égard. Ils n'avaient pas changé : Célestin III refusait de sanctifier une union synonyme de bigamie ; il agitait faiblement l'épouvantail de l'excommunication. D'après les évêques français, toutefois, jamais il n'oserait mettre sa menace à exécution.

Rassuré, le roi prit une dernière mesure avant d'aller accueillir sa nouvelle fiancée à Compiègne : il donna l'ordre qu'Isambour fût arrachée à l'abbaye de Cysoing et confinée dans une forteresse proche, au secret. Certains conservaient leur loyauté à la jeune reine. Il ne pensait pas que quiconque le braverait au point de fournir une escorte à la Danoise pour qu'elle vînt perturber le mariage, mais il préférait ne pas prendre de risque. Dès la fin des cérémonies, elle retrouverait son monastère – ou un autre, plus loin de Tournai : elle avait si bien su gagner l'évêque à sa cause qu'il en devenait importun, allant jusqu'à alimenter les remords de Guillaume aux Blanches Mains pour obtenir de lui une intercession en faveur d'Isambour.

En l'an 1196 de l'Incarnation du Seigneur, à la fin du printemps, Philippe retourna donc à Compiègne, où il avait connu ses plus grandes terreurs, pour y rencontrer une femme.

Il n'avait pas choisi ce lieu au hasard : c'était un défi. À son destin. À la vie.

Debout dès l'aube, il fit seller son cheval et partit, seulement escorté de deux soldats, en direction de la forêt. Les premiers rayons du soleil attendrissaient déjà le vert des feuilles, jetaient des scintillements mordorés dans le sous-bois. La journée serait belle, chaude pour la saison, mais on n'était pas au mois d'août : le danger était moindre.

Le roi arrêta sa monture auprès des premiers arbres et fit quelques pas sous le couvert, écartant des branches chargées de rosée. Une odeur puissante de feuilles, de bois et de terre, que l'humidité aidait à s'exprimer, montait de l'humus, emplissait les narines.

Philippe s'immobilisa au pied d'un grand frêne, les poings sur les hanches, la tête haute mais le cœur battant. Non loin de là, il ne savait où exactement, se dressait la cabane de Lysamour. À cet instant même, Lysamour ou ceux de sa race qui la renseignaient étaient peut-être en train de l'observer, cachés dans les buissons.

Qu'ils se montrent ! songea-t-il en caressant le manche de sa masse d'armes. Il avait cessé depuis beau temps de la porter en permanence, mais il lui arrivait de la reprendre quand il avait besoin de se

rassurer.

Souvent, arrivé à l'âge adulte, il avait songé à retrouver l'endroit où il avait failli être immolé. Il lui eût suffi de suivre le fil de l'eau. Retrouver la cabane pour la brûler, son occupante pour la tuer. Il n'avait plus quatorze ans. Un seul coup de masse sur cette jolie tête blonde, et tous les maléfices du monde ne fussent parvenus à la réparer.

Il n'avait jamais osé. En partie parce qu'il sentait que ce serait inutile : si elle s'estimait menacée, la créature immonde ne l'approcherait pas, voire ne se montrerait pas. Même s'il organisait une battue, en supposant qu'il pût partager son secret avec qui que ce fût, Lysamour n'aurait qu'à rester dans la rivière pour échapper aux recherches. En partie pour cela… mais aussi parce que l'idée de la revoir le paralysait. Aurait-il seulement la force et le courage de lever sa masse ? Bien des fois, il avait vécu la scène dans ses cauchemars – et cauchemars ils étaient car la masse ne s'y levait jamais.

Affronter Lysamour en personne, donc, il n'y songeait pas. La railler, en revanche, venir épouser au seuil de son logis celle qui porterait l'enfant qu'elle-même n'aurait jamais, lui procurait un plaisir pervers auquel il ne savait résister.

Il demeura un long moment immobile dans le sous-bois, forçant un sourire crâne sur ses lèvres, puis l'appréhension devint plus forte que l'insolence et il tourna les talons. À présent, il était prêt à affronter les tâches qui l'attendaient.

Une première cérémonie eut lieu en milieu de matinée, celle de l'hommage que venait rendre à Philippe le nouveau comte de Flandre. Baudouin de Hainaut était mort d'avoir été trop bon vivant ; Baudouin de Hainaut lui succédait. Jeune, bien plus énergique que ne l'avait été son père, ce feudataire-là serait un allié de choix, aussi convenait-il de le ménager. Voilà pourquoi le roi avait choisi d'en faire coïncider la visite et son propre mariage : cela lui permettrait d'honorer son hôte par une grande fête sans paraître l'avoir organisée pour le flatter. Une fois que suzerain et vassal se furent baisés sur la bouche, ils entendirent une messe, puis l'on se prépara à un dîner léger : une chasse était prévue dans l'après-midi, tous les participants ayant ordre de laisser Baudouin courir les plus belles pièces. Si possible sans qu'il s'en aperçût.

À cet instant fut annoncée l'escorte d'Agnès de Méranie. On l'attendait la veille au soir, afin que la future reine assistât à la cérémonie de l'hommage, mais une violente averse avait rendu les routes impraticables. Sitôt averti, Philippe quitta la table, suivi de la plupart des convives. Ce fut debout sur les marches du château, entouré de sa cour, qu'il vit pénétrer dans l'enceinte une petite troupe de vingt cavaliers et trois voitures.

Ces dernières abritaient les suivantes et les effets personnels d'Agnès. Elle-même voyageait à cheval, presque en tête de l'escorte, comme si elle avait eu hâte de rencontrer son futur époux. Elle montait en amazone. On devinait toutefois à son port légèrement gauche qu'elle n'y était pas accoutumée et que les étriers lui faisaient cruellement défaut. La fille du duc de Méranie avait le teint hâlé de celles qui préfèrent chevaucher à broder. Son corps souple, élancé, était drapé d'un bliaud du même rouge vif que celui de son voile, sous lequel surgissaient quelques mèches noires échappées de ses tresses.

Ce furent les premières choses que remarqua Philippe : ce teint mat et ces cheveux noirs. Cette femme-là jamais ne lui rappellerait Lysamour, et il eût fallu un caprice du destin aussi cruel qu'improbable pour qu'elle appartînt elle aussi à la race maudite : si tel était le cas, il en viendrait à conclure que les autres familles nobles d'Europe ourdissaient un complot contre lui.

Spontanément, il s'avança au devant de l'étalon blanc qu'elle montait. Quoique ne l'ayant jamais vu, elle ne pouvait ignorer qui il était : elle arrêta sa monture auprès de lui et sauta à terre d'un bond léger.

Il avait plu la veille et durant la nuit, une pluie de printemps chaude mais serrée qui avait laissé sa trace dans la cour du château. Le pied d'Agnès s'enfonça dans la boue, glissa, et la jeune fille perdit l'équilibre. Philippe eut tout juste le temps de s'avancer pour la recevoir entre ses bras, tandis que, poussant un petit cri de surprise, elle levait la tête vers lui.

Elle ne cilla pas. Sans doute le lui avait-on décrit et s'était-elle cuirassée contre l'horreur de ce premier instant, mais enfin, elle ne cilla pas ; elle alla jusqu'à esquisser un sourire. Il lui en fut reconnaissant.

— Eh bien, damoiselle, plaisanta-t-il spontanément. Voilà qu'à peine arrivée vous tombez dans mes bras ? Je gage que c'est de bon augure.

Elle pouffa. Ce fut alors qu'il tomba amoureux : plutôt que de se troubler ou de bredouiller des excuses, elle pouffa – et sans cesser de le regarder dans les yeux. Elle n'avait pas peur de lui. Il y avait dans la manière dont elle le fixait un peu du désir brut exprimé par Ide mais mêlé à trop d'innocence pour qu'il le crût malsain. Il rit avec elle et, dès cet instant, ils furent complices.

Après l'avoir gardée contre lui un peu plus longtemps que nécessaire sans qu'elle parût s'en offusquer, il la souleva de terre pour lui éviter de crotter le bas de ses robes et la porta jusqu'au perron sous les acclamations de la cour.

Comme le dîner reprenait, on disposa des couverts supplémentaires et le comte de Flandre céda très galamment sa place auprès du roi à l'arrivante, qui le remercia d'un sourire et d'un compliment bien tourné. Agnès parlait français et, en dépit d'un tempérament un peu fantasque, possédait à la perfection les usages aristocratiques. Son esprit et sa bonne humeur, sans parler de sa beauté, charmèrent instantanément tout un chacun, et en tout premier lieu son futur époux.

— Une chasse ? s'exclama-t-elle, radieuse, quand Philippe lui exprima ses regrets de l'accueillir avec un repas écourté. Que le dîner n'est-il encore plus frugal, sire ? Nous partirions plus tôt.

— Vous aimez donc à suivre les chasseurs, damoiselle ? s'étonna-t-il.

— Les suivre ? (Elle eut un petit éclat de rire.) Qui vous parle de cela ? Je chasserai tout comme eux. (Brusquement, elle rougit et baissa les yeux.) Du moins avec votre permission, sire…

Le roi éclata de rire lui aussi, devant l'enthousiasme et la confusion de sa compagne.

— Ma permission vous est acquise, assura-t-il. Il est rare, cependant, qu'une jeune fille se passionne pour ces jeux violents, d'où ma surprise.

— J'ai toujours accompagné mon père et mes frères à la chasse, expliqua Agnès, soulagée de constater qu'elle n'avait pas fâché son futur époux. Je tire à l'arc aussi bien qu'eux, et il m'est même arrivé de manier l'épieu.

— En ce cas, déclara Philippe, solennel, votre place est indéniablement à mon côté.

Elle baissa les yeux derechef, rougissante mais souriante.

— N'est-ce pas là qu'elle doit être à jamais ? souffla-t-elle.

Sans y penser, il referma sa grande main sur les fins doigts d'Agnès et les pressa brièvement.

À sa gauche, l'archevêque de Reims souriait de toutes ses dents : cette fois, il n'y aurait pas de divorce.

Durant la chasse, il arriva qu'une biche poursuivie par les chiens déboula entre deux fourrés juste devant le groupe principal de chasseurs. Avant que quiconque eût le temps de réagir, Agnès, que nul n'avait songé à informer du favoritisme diplomatique dont devait jouir le comte de Flandre, éperonna son cheval et courut sus. Elle avait demandé et obtenu la permission de se vêtir en cavalier afin de monter à califourchon, arguant qu'elle se voyait mal forcer un sanglier en amazone. Le phénomène n'était pas sans précédent : Ide de Boulogne et une ou deux autres dames suivaient parfois leurs époux à la chasse, et on racontait que, durant sa jeunesse, Aliénor d'Aquitaine ne s'en était pas privée.

Toutefois, la chose restait assez rare pour attirer les regards, surtout quand, comme c'était le cas ce jour-là, l'altière chasseresse paraissait aussi à l'aise en selle que le meilleur des chevaliers.

— Agnès ! appela Philippe – en vain, car elle ne l'entendait même pas.

Il voulut s'élancer à son tour puis se rappela la présence de Baudouin et se tourna vers lui machinalement, tiraillé entre le cœur et la politique.

Le sourire du jeune comte de Flandre prouvait qu'il n'était pas dupe des politesses mises en œuvre à son endroit.

— Piquez des deux, sire ! encouragea-t-il, jovial. On ne saurait désormais séparer ces deux biches, et puisque la seconde vous appartiendra demain, il est juste que la première vous revienne aujourd'hui.

Elle lui revint. Agnès et lui la pistèrent ensemble à travers taillis et halliers, excités par la poursuite, radieux, échangeant parfois un coup d'œil brillant, et quand les chiens eurent enfin acculé l'animal, la jeune fille prouva qu'elle ne s'était pas vantée en disant savoir user d'un épieu. Philippe n'intervint que pour donner le coup de grâce, moins par nécessité que par désir de partager l'acte avec sa compagne.

Encore haletants, ils regardèrent la bête agoniser à terre, le pelage couvert d'un sang vermeil, avec les chiens qui dansaient autour d'elle, aiguillonnés par le parfum de la mort. Puis ils relevèrent la tête et leurs regards se croisèrent. Agnès n'eut pas un mouvement de recul quand Philippe, lâchant son poignard, la rejoignit en deux pas, la prit dans ses bras et chercha ses lèvres. Elle les lui abandonna avec ardeur – révélant une science du baiser qu'il soupçonna de ne pas être instinctive. Si elle était forcément vierge, la jeune fille avait peut-être eu quelque page comme instructeur en des jeux innocents. Il ne l'en blâmait pas : après tout, c'était lui qui récoltait les fruits de ces expériences.

Lorsqu'ils se séparèrent, ils se regardèrent un long moment, muets. Écarlate, frémissante, Agnès se trouvait dans le même état que lui, remarqua Philippe. Pourtant, ses yeux étaient toujours d'un blanc éclatant autour des iris noirs. C'était une femme, rien d'autre qu'une femme.

— Vous ne me trouvez donc pas hideux ? interrogea-t-il enfin devant la tendresse qui marquait les traits de la jeune fille.

Elle secoua la tête.

— Un homme n'est jamais hideux que de l'âme, sire, dit-elle, et dès que j'ai croisé votre regard, j'ai su que la vôtre était belle.

Une brusque crispation anima les lèvres de Philippe.

— Vous vous trompez, dit-il, pris d'un inexplicable désir d'honnêteté. Je ne suis pas un saint, loin de là, et il m'arrive de…

Elle lui posa la main sur la bouche.

— Je n'ai pas non plus que des qualités. Comme vous, j'en suis sûre, il m'arrive d'être méchante et cruelle. D'ailleurs… (Elle désigna le cadavre de la biche, sur lequel les chiens brûlaient de se jeter.) Regardez ce que nous venons de faire et songez au plaisir que nous y avons pris.

Le roi demeura silencieux un instant puis hocha la tête.

— Elle sera servie à notre repas de noces. Puisque nous l'avons tuée, elle mérite au moins que nous la mangions. Ce sera, je crois, la première fois qu'une reine de France aura abattu son propre gibier.

Agnès sourit.

— Oui, on m'a rapporté que feue votre épouse, madame Isabelle, préférait des activités plus paisibles.

Elle ne mentionna pas Isambour. Elle était parfaite.

Ils se penchaient à nouveau l'un vers l'autre, ignorant les aboiements et les grondements des chiens, quand des bruits de branches brisées et des éclats de voix leur annoncèrent l'arrivée des chasseurs. Vivement, Agnès piqua un baiser sur les lèvres de Philippe et s'éloigna de lui, le regard pétillant de malice.

— À partir de demain, nous aurons tout le temps, promit-elle.

Le roi dut se retenir pour ne pas pousser un cri d'exultation pure et simple. Cette fois, il en était sûr : il aimait. Et encore mieux car plus inattendu, il semblait qu'il fût aimé. Dieu ne l'avait pas abandonné. Dieu ne le désavouait pas. S'il avait voulu le voir conserver Isambour auprès de lui, il ne lui eût pas envoyé Agnès.

Plus heureux qu'il ne l'avait été de toute sa vie, y compris le jour où il avait reçu la reddition d'Henri II Plantagenêt, Philippe entreprit de maîtriser les chiens.

Plus tard, un peu avant la tombée du soir, quand la chasse reprit le chemin du château, il se rendit compte qu'il venait de passer presque une demi-journée en forêt de Cuise et que pas une seule fois il n'avait songé à Lysamour.

Il n'y songea pas davantage le lendemain, tandis qu'on les mariait, Agnès et lui. À ce mariage-là, toutes les bonnes gens de la ville virent défiler le cortège et se réjouirent du bonheur évident de leurs souverains qui les saluaient, rayonnants, se tenant parfois la main comme les deux amoureux qu'ils étaient.

Ce que Philippe appréciait le plus, chez sa nouvelle épouse, c'était qu'elle n'évitait jamais de le regarder en face. Avec elle, il oubliait qu'il était défiguré. En outre, l'esprit d'Agnès le ravissait : elle riait de ses plaisanteries au bon moment, contrairement à certains flatteurs. La cérémonie, le défilé dans la ville, le banquet, tout ce qui le séparait du moment de se retrouver seul avec elle dans la chambre nuptiale, lui semblèrent interminables.

La nuit, elle, lui parut trop courte. Ni impudique ni oie blanche, sa jeune femme le laissa lui enseigner ce qu'il savait de l'amour physique avec une coopération de tous les instants. Elle connut l'appréhension de la vierge sur le point d'être déflorée, mais ses craintes n'allèrent pas au-delà. Elle connut la douleur de la vierge qu'on déflore, mais ce fut bref, vite oublié. Et durant tout ce temps, tandis qu'ils filaient l'un et l'autre vers un plaisir rapide, en jouissant d'avance du plaisir prolongé qu'ils prendraient plus tard, une fois leur impatience apaisée, elle conserva les yeux grands ouverts, plongés dans ceux de son époux. Les pupilles étaient presque invisibles au sein d'iris d'un noir profond, mais les iris formaient de petites îles bien nettes au milieu d'un océan de blanc.

À trois reprises, cette nuit-là, ils firent l'amour, comme ils devaient le faire pratiquement toutes les nuits qu'ils passeraient ensemble, et chacune fut meilleure que la précédente.

Agnès pas plus que Philippe ne remarqua la silhouette tremblante, recroquevillée dans un angle obscur de la chambre, qui observa un long moment leur bonheur avant de s'enfoncer dans la muraille.

Isambour n'avait pas voulu venir.

Si on ne l'avait pas jetée en forteresse pour l'occasion, sans doute ne fût-elle pas venue. À quoi bon, après tout, voir sa rivale épouser son mari ? La voir couronnée à sa place ? Les voir enlacés ? Cela n'eût servi qu'à lui faire du mal à elle, qui souffrait déjà bien assez. Mais on l'avait enfermée. On l'avait arrachée au confort relatif de l'abbaye pour la conduire en une cellule humide, où elle ne disposait que d'une paillasse à peine digne du nom de lit et d'une fenêtre minuscule par laquelle regarder le monde extérieur. On l'avait informée que ces dispositions étaient temporaires, bien entendu, mais il lui semblait qu'ensuite, on ne la ramènerait pas à Cysoing : aux adieux de l'évêque de Tournai, elle avait compris qu'il ne s'attendait pas à la revoir.

Ce fut la colère, d'abord, plus que le chagrin, qui la poussa à agir. Elle comprenait fort bien la raison des précautions de Philippe, et elle en était humiliée au plus haut point : comment pouvait-il croire qu'elle, élevée dans une cour royale, se fût rendue responsable d'un scandale public, telle une paysanne surprenant son mari au lit avec une maîtresse ? Vexée, insultée dans sa fierté, elle prit ses dispositions pour s'absenter avant même de l'avoir décidé consciemment : elle demanda à souper très tôt et, quand sa suivante lui eut apporté la maigre pitance qu'on lui octroyait, l'informa qu'elle n'aurait plus besoin d'elle avant le lendemain matin.

Une fois seule, ignorant la nourriture sans goût que son estomac noué n'eût pas accepté, Isambour se déshabilla entièrement et plongea dans la pierre comme on se jette à l'eau.

Elle prenait un risque important : si on entrait dans la cellule en son absence, son secret serait découvert. Les visites, cependant, lui étaient interdites, et elle ne pensait pas que quiconque se préoccupât assez de son sort pour venir s'informer de ses désirs ou de son bien-être.

Par bonheur, lorsqu'on l'avait transférée dans la forteresse, on ne l'avait pas empêchée de regarder la route, si bien qu'elle savait précisément où elle se trouvait et connaissait tout aussi précisément la direction de Compiègne. Elle partit aussitôt, demeurant assez loin sous la surface du sol pour éviter les racines ou le soc d'une éventuelle charrue éventrant la terre : elle soupçonnait qu'ils n'auraient pas pour elle les complaisances de la roche.

Ayant largement pratiqué son pouvoir durant les semaines précédentes, elle n'éprouvait plus la moindre peur à se déplacer ainsi et eût pu se consacrer tout entière au plaisir encore neuf que lui procurait cette fusion avec la nature sans la fureur qui l'animait.

Tout comme le sens de l'orientation, elle possédait lorsqu'elle s'unissait à l'élément minéral la conscience de la profondeur à laquelle elle se trouvait et de la nature du sol qui la couvrait ; pierre, terre battue, terre labourée ou dalles de marbre. Quand d'aventure son chemin croisait celui d'un cours d'eau, elle n'avait qu'à s'enfoncer sous le lit inondé pour traverser sans même ralentir l'allure.

Se déplaçant en ligne droite, insensible aux irrégularités du terrain ou aux intempéries, elle arriva près de Compiègne alors que la tardive nuit de juin n'était pas encore tombée. Après avoir vérifié que nul ne se trouvait là pour l'observer, elle quitta brièvement le couvert de la terre afin de repérer la résidence royale, qu'elle gagna ensuite en quelques battements de cœur.

Elle n'eut besoin que de se laisser guider par les éclats de voix pour parvenir à la grand-salle du banquet, et ce fut là, la tête à peine sortie d'un mur, dans une zone d'ombre où l'on risquait peu de remarquer une apparition aussi incongrue, qu'elle vit pour la première fois Agnès de Méranie. Qu'elle la vit avec Philippe.

Aussitôt, elle sentit fondre ses derniers espoirs, elle sut qu'il se battrait jusqu'au bout pour conserver sa nouvelle épouse.

Ce n'était pas tant qu'Agnès fût belle – elle ne l'était pas plus qu'Isambour, quoique différemment. Ce n'était pas tant non plus qu'elle fût à l'évidence pleine d'énergie, joyeuse, sensuelle, en un mot vivante. Ce n'était rien de tout cela, non. C'était un regard échangé. C'était un frôlement de mains. C'était un rire aigu, brusquement interrompu, suivi de paupières baissées, de pommettes rougissantes. C'était une bouche qui se posait juste après une autre bouche au bord d'un grand hanap d'argent. C'était Philippe et c'était Agnès. Nul besoin d'être grand clerc pour comprendre que ces deux là étaient faits l'un pour l'autre et qu'il commençaient déjà à s'aimer.

Ce soir-là, un observateur attentif eût vu pleurer la muraille.

Avant d'arriver à Compiègne, Isambour ne savait trop ce qu'elle y venait faire. Une apparition publique était hors de question : si on la reconnaissait, on crierait à la sorcellerie et il lui faudrait s'enfuir pour échapper au bûcher, s'enfuir et ne plus jamais reparaître à une cour chrétienne. La

perspective de se manifester en privé, à l'inverse, emplissait la jeune femme d'une délectation perverse : sortir du mur juste devant Philippe et sa charmante épouse, leur adresser un salut déférent, puis disparaître avant qu'ils n'aient le temps de réagir. Lui saurait pourquoi elle en était capable, aussi sa raison ne vacillerait-elle pas, mais du moins apprendrait-il que toutes ses précautions étaient vaines, qu'elle allait et venait à sa guise, et qu'elle était susceptible de le surprendre à tout moment, n'importe où. Voilà qui présagerait un retour au premier plan de massiers dont la présence ne favoriserait en rien l'harmonie conjugale. Quant à la petite péronnelle, deux ou trois frayeurs de ce genre et son esprit pourrait bien se mettre à battre la campagne. Peut-être croirait-elle avoir vu un ange et rentrerait-elle dans les ordres…

Bien qu'elle sût au fond qu'Agnès n'était responsable de rien, Isambour ne pouvait s'empêcher de la détester, parce qu'elle avait tout ce qu'elle-même n'avait pas. Pourquoi ne pas lui apparaître, à elle et à elle seule, tandis qu'elle attendait son époux, au lit ? La terrifier, la rendre folle sans attendre, afin que la nuit de noces n'ait pas lieu ? Philippe, marié à une démente, n'aurait d'autre choix que de la répudier et pourrait cette fois sans mentir invoquer la non-consommation.

Elle ne put s'y résoudre. Elle voulut ensuite rejoindre le roi sur le chemin de la chambre, mais les comtes de Flandre et de Boulogne accompagnèrent presque jusqu'au bout leur suzerain, une coupe à la main, parlant haut, riant à gorge déployée. Et Philippe, elle le remarqua, riait avec eux. Même le jour de leur mariage, avant le début du cauchemar, elle ne l'avait pas vu aussi détendu. Agnès, sans aucun doute, lui réussissait.

Isambour, glissant de muraille en muraille, parvint au fond de la chambre, dans l'angle le plus obscur, et sortit à demi la tête à l'extérieur. Philippe se déshabillait. Sa nouvelle épouse, appuyée sur un coude, la poitrine à demi dénudée par le drap, le contemplait sans honte. Quand il s'allongea auprès d'elle et qu'ils s'enlacèrent, la jeune Danoise éprouva une telle poussée de chagrin et de haine qu'elle jaillit hors du mur et s'avança d'un pas, injures et malédictions au bord des lèvres.

Puis elle se figea.

Il y avait, dans la manière dont ils se regardaient, quelque chose de désarmant. Quelque chose de presque enfantin, de tendre, de pur. À la lueur des chandelles disposées autour du lit, elle vit briller les yeux d'Agnès, l'œil unique de Philippe, et rien de ce qu'elle y discerna n'était feint, rien n'était forcé. Ils étaient beaux, même lui, ils étaient tellement ravis l'un de l'autre que leur joie éclatait à en briser l'âme.

Isambour l'aimait, lui, et la détestait, elle, ou bien les détestait tous les deux – à les voir ainsi, elle ne savait plus trop –, mais il n'y avait pas en elle une once de cruauté. Et les surprendre à présent, les arracher à leur étreinte pour leur hurler des atrocités, c'eût été cruel, ô combien. Plutôt que sa bouche, ce furent donc ses yeux qui parlèrent, tandis qu'elle reculait jusqu'au mur. Les joues inondées de larmes, les dents serrées pour ne pas gémir de désespoir, elle contempla encore un instant les deux corps qui s'aimaient si joliment, puis quand elle n'y tint plus, elle replongea au sein de la pierre.

Malheureuse, elle s'enfonça immédiatement six pieds sous terre et reprit le chemin de sa forteresse.

Désormais, son unique espoir résidait à Rome et s'appelait Célestin.

« L'angoisse d'une douleur inattendue m'oblige d'adresser à Votre Sainteté, en fait de douloureuse épître, le récit, fait en pleurant dans le gémissement du cœur, des vexations qui me sont imposées. Trois ans déjà ont passé en effet depuis que le roi de France m'a épousée, moi qui avais l'âge nubile, et m'a rendu le devoir

conjugal comme l'exige l'ordre naturel ; ensuite, par inspiration diabolique, et séduit par l'influence de quelques malicieux seigneurs, il a épousé la fille du duc Berthold, Agnès de Méranie. Il l'a prise pour épouse, tandis que, pour moi, il a donné l'ordre de m'enfermer dans une forteresse [...] »

Isambour de Danemark, *lettre au pape Célestin III*

La lutte contre le roi d'Angleterre reprit en été, alors que Philippe explorait encore les nues de la passion en compagnie d'Agnès. Ce fut avec répugnance qu'il s'arracha à ces quelques semaines de chasse et d'amour pour s'en aller mettre le siège devant Aumale. Rupture de trêve ! hurla Richard. On lui répliqua qu'il avait lui-même fait acte de guerre en mettant à profit ladite trêve pour construire aux Andelys, sur une éminence rocheuse dominant la Seine, le Château-Gaillard – véritable forteresse munie de trois enceintes, d'apparence imprenable. Il disposait là d'un bouclier, idéal pour remplacer Gisors, contre toute invasion de la Normandie par la France. Philippe ne pouvait ignorer pareille provocation.

Quelques jours avant son départ en campagne, il éprouva cependant une dernière joie qui couronna cette brève période de bonheur : celle de revoir le frère Guérin qui lui avait rendu tant de services durant le siège d'Acre. L'Hospitalier, fidèle à son vœu, avait poursuivi le combat à son étrange manière jusqu'à ce que la paix fût signée avec Saladin. Ensuite, il s'était attardé à Jérusalem, en dévotions, puis s'était rendu à Rome pour rencontrer le pape. Après en avoir reçu la bénédiction, il s'était embarqué pour Marseille et, de là, avait pris la route de Paris. Si le roi de France éprouvait toujours l'envie de l'employer, Guérin était prêt à le servir.

Philippe n'avait pour le moment pas le loisir d'étudier la question. Il fêta son visiteur, affirma le désirer plus que jamais dans son entourage et le confia aux bons soins de l'archevêque de Reims. Il ne faudrait pas longtemps à Guillaume aux Blanches Mains pour reconnaître en Guérin un esprit politique avisé et lui confier des tâches où sa finesse et un dévouement guère alourdi de scrupules feraient merveille.

Ce fut donc à nouveau la guerre, une guerre de pillages et de sièges, menée sans grand souci de logique : tandis que Philippe enlevait des places fortes en Normandie, Richard s'engouffrait en Bretagne et dans le Berry, y causait les pires ravages ; de par et d'autre, les cotereaux poursuivaient leurs déprédations, et l'évêque de Beauvais, assisté de son soudard d'archidiacre, n'était pas en reste.

Puisqu'aucun des belligérants ne parvenait à conquérir un avantage décisif, la lutte territoriale se doubla bientôt d'une course aux alliés dans laquelle le Plantagenêt, qui dispensait sans compter argent et honneurs, se révéla nettement vainqueur.

Ce fut la France, cependant, qui marqua le premier point. Comme Richard exigeait des Bretons qu'ils lui remettent en garde son neveu Arthur, le haut clergé local, échaudé par ses expéditions guerrières et le soupçonnant de vouloir annexer l'héritage de l'enfant, préféra confier ce dernier à Philippe.

La suite ne fut qu'une série de cruels revers. Opposé de toute éternité au comte de Toulouse, le roi d'Angleterre signa avec lui la paix et lui donna en mariage sa sœur Jeanne. Quelques mois auparavant, le coup eût été rude pour le Capétien : cette femme, il l'avait aimée ou peu s'en fallait. À présent, il remerciait le destin d'avoir écarté de lui la sœur de son ennemi, en Terre Sainte, faute de quoi il n'eût jamais connu Agnès. Cette union ne manqua donc pas de le préoccuper, mais uniquement pour raisons politiques.

Car le navire ne tarda pas à faire eau de toutes parts. Au début du printemps suivant, peu avant la naissance du premier enfant de Philippe et de sa jeune épouse – une fille qu'on prénommerait Marie –, Renaud de Dammartin passa à l'Angleterre.

L'incident décisif se produisit lors d'un conseil des barons, à Compiègne. Se prenant de bec avec

Hugues, comte de Saint-Pol, Renaud l'injuria vertement et reçut en retour un coup de poing qui lui brisa le nez. Il tira son poignard. Les choses auraient pu dégénérer si l'on n'était intervenu pour séparer les deux adversaires. Puisque Philippe refusait de prendre parti – il eût sinon dû, en toute conscience, se prononcer contre son ami –, Renaud se déclara insulté et quitta la cour avec pertes et fracas. Le roi le fit rattraper par le frère Guérin, lequel tenta de le raisonner, en vain.

— Je reviendrais volontiers si le sang qui est coulé de mon nez remontait en arrière, déclara l'irascible comte de Boulogne. Rien de moins ne pourrait m'apaiser.

Depuis de longs mois, Richard lui faisait des avances de plus en plus concrètes, et l'on savait que Richard tenait ses promesses. Une dernière visite de Guillaume le Maréchal suffit à emporter l'affaire.

Le roi de France, peiné, se demanda longtemps ce qui avait provoqué cette défection, au-delà du prétexte. Était-ce vraiment pure cupidité ? Était-ce leur dispute au sujet des pillages de son ami, d'ores et déjà excommunié ? Ou bien la comtesse se montrait-elle décidément par trop provocante et son mari désirait-il l'éloigner de la cour ? En ce cas, il se fourvoyait : quand Philippe faisait à Ide l'honneur de remarquer ses œillades, c'était pour en rire avec Agnès.

Quoi qu'il en fût, le comte de Boulogne abandonna un suzerain auquel il devait tout pour se ranger sous la bannière du Cœur de Lion, entraînant avec lui le comte de Guines ainsi que plusieurs autres barons du nord. Une coalition, lentement, prenait forme.

Si la trahison de son ancien camarade de jeux s'avéra pour Philippe la plus douloureuse, elle ne fut pas la plus catastrophique. Celle-là survint en août, bien entendu, quand avant même de signer l'accord le liant au roi d'Angleterre, Baudouin de Flandre et de Hainaut envahit le Tournaisis, prit Douai et entreprit d'assiéger Arras. Toutes ces terres eussent été siennes sans les accords imposés par le roi de France à son parrain Philippe d'Alsace et, puisque ledit roi était présentement attaqué de tous côtés, Baudouin estimait le moment bien choisi pour les reprendre.

Le Capétien, surpris, privé de son connétable Dreux de Mello que Richard avait capturé trois mois plus tôt, en même temps que l'évêque de Beauvais, se laissa emporter par sa fougue. Réunissant à la hâte une forte troupe, il s'enfonça en Flandre pour châtier le coupable. Mal lui en prit : Baudouin le laissa venir puis fit ouvrir toutes les écluses de la région, si bien que les Français, enlisés dans une véritable fondrière, durent capituler. Aussitôt rentré à Paris, Philippe dénonça les termes de la trêve, arguant qu'un vassal n'a aucun droit de fixer des conditions à son suzerain, mais l'humiliation lui restait en travers de la gorge.

Alors que ses proches se préparaient déjà à subir son humeur noire durant de longs jours, Agnès, qui sortait tout juste de couches, sut trouver les mots pour apaiser ce tempérament emporté. À moins que ce ne fut le minois rieur de la petite Marie venant de naître. Abandonné de ses alliés, seul contre tous ou presque, accablé sur le champ de bataille, le roi puisa dans sa félicité conjugale la force de vaincre la colère et de conserver un jugement sûr. Jamais, depuis son retour de Terre Sainte, il n'avait paru aussi maître de lui. Ses tics avaient presque disparu.

Trois décès, un par an, allaient bouleverser l'échiquier politique.

Le premier fut celui d'Henri VI Hohenstaufen, l'empereur.

Devenu roi de Sicile après avoir vaincu le rusé Tancrède, il se trouvait à Messine quand la mort le faucha au début de l'automne 1197, Henri n'avait pas eu le temps d'accomplir la tâche qu'il s'était fixée rendre la couronne impériale héréditaire. À peine avait-il pu faire sacrer son fils Frédéric roi des Romains.

Or, il existait une faction fermement décidée à conserver au titre d'empereur son caractère électif. Celle-là choisit pour candidat Otton de Brunswick, qui était le neveu de Richard. D'ores et déjà

délivré d'un encombrant suzerain – puisqu'on prêtait l'hommage-lige à l'homme et non au titre, l'Angleterre redevenait un État souverain –, le Plantagenêt disposerait si Otton l'emportait d'un allié monumental.

Philippe, qui n'envisageait pas cette perspective sans appréhension, signa au mois de juin un traité d'alliance avec le candidat choisi par les partisans des Hohenstaufen : plutôt qu'un enfant, ils désiraient placer sur le trône le frère d'Henri VI, Philippe de Souabe.

Le pape en décida autrement.

Car, en janvier, était intervenu un deuxième décès : celui de Célestin III. Le même jour, au terme de l'élection la plus rapide de l'histoire de la papauté, son successeur était connu : Giovanni Lotario di Segni montait sur le trône de saint Pierre sous le nom d'Innocent III. Cette fois, plutôt que d'un vieillard timoré, l'Église s'était dotée d'un chef jeune et énergique, désireux d'imposer sa volonté à toute la Chrétienté.

L'affaire d'Isambour portée à son attention par un abbé Guillaume d'Aebelholt toujours désireux de faire rendre justice à sa protégée, il s'était empressé d'écrire à l'évêque de Paris, Eudes de Sully, pour lui enjoindre de raisonner Philippe, de l'amener à renvoyer sa concubine et à reprendre auprès de lui la sœur du roi de Danemark. Innocent voyait dans le mariage le plus sacré des sacrements, le plus susceptible de maintenir l'ordre social et le respect des lois divines. S'il voulait en faire une loi immuable, les grands devaient donner l'exemple aux humbles : on ne pouvait autoriser un roi, fût-ce celui de France, à renvoyer une femme dont il ne voulait plus comme il l'eût fait d'un chien ou d'un cheval. Ce que Dieu avait uni, l'homme ne devait pas le désunir.

Eudes de Sully savait en accomplissant la volonté papale qu'il essuierait un échec. Déjà, lorsque seule la répulsion entrait en jeu, Philippe avait refusé de se réconcilier avec Isambour. À présent qu'il en aimait passionnément une autre, sa résolution ne pouvait qu'être raffermie. De fait, il avait signifié à l'évêque, en termes choisis, qu'ordre du pape ou non, il n'avait nulle intention de se séparer d'Agnès, laquelle accoucherait d'ailleurs bientôt d'un deuxième enfant – un fils, cette fois, qui recevrait le nom de son père.

Innocent, avisé de cette réaction, lui avait alors écrit personnellement, l'assurant de l'amitié qu'il lui portait et lui exposant à nouveau que sa conduite était indigne d'un monarque chrétien. Ne sentait-il pas la colère de Dieu s'appesantir sur lui ? Depuis cinq ans qu'Isambour était enfermée, la France n'avait connu que famines et défaites. Il était urgent d'apaiser le Tout-Puissant en se pliant à sa loi. Le pape rappelait qu'aucun lien familial n'unissait le roi et la Danoise, alors que, comble de honte, Philippe et Agnès possédaient des arrière-grands-parents communs, ce qui rendait leur union illicite. Il exhortait son « très cher fils » à reprendre son épouse légitime après avoir chassé l'autre. S'il manquait de rendre à Isambour les honneurs dus à une reine, les pires conséquences l'attendaient.

Nous sévirions contre vous quoi qu'il puisse nous en coûter, écrivait Innocent. *Nous voulons réprimander et châtier sévèrement ceux que nous aimons, car Dieu a mis dans notre cœur l'inflexible et immuable résolution de ne jamais nous laisser écarter de la voie de justice, ni par les prières, ni par les présents, ni par l'amour, ni par la haine. Nous marcherons droit dans cette route royale, sans incliner à droite, sans dévier à gauche, et nous jugerons sans exception de personne, parce que tous les hommes sont égaux aux yeux de Dieu.* Il ajoutait : *Quelle que soit la confiance que vous inspire votre pouvoir, vous ne sauriez faire front, nous ne disons pas en notre présence, mais devant la face de Dieu dont nous sommes, quoiqu'indigne, le représentant sur la terre. Votre mince et éphémère puissance lutterait vainement contre la toute-puissance de la divine et éternelle Majesté. Faites donc de nécessité vertu…*

Parallèlement, l'ambitieux pontife intervenait dans la succession impériale. Peu désireux de voir

un Hohenstaufen roi de Sicile et roi des Romains étendre sa domination sur toute l'Italie du Nord, l'enfermant, lui, dans un étau et unissant ces terres à l'Empire pour disposer d'une puissance immense, il se déclara en faveur d'Otton de Brunswick – alors même que Philippe venait d'épouser la cause de son rival. Cela lui valut une lettre très sèche expliquant que sa prise de position était susceptible de nuire à la France et qu'elle ne serait pas tolérée. *Si vous persévérez dans votre dessein, nous serons obligé d'agir en temps et lieu et de nous défendre comme nous pourrons,* concluait le roi. Cause pour cause, menace pour menace, chacun reconnaissant en l'autre un adversaire de poids, pontife et monarque s'observaient.

Dans la question politique, le pape parut nettement l'emporter : la plus grande partie du haut clergé impérial, qui pesait fortement dans le choix du souverain, se rallia à son candidat, lequel fut élu à une majorité confortable. Il n'osa cependant pas aller chercher sa couronne à Rome, car son rival Philippe de Souabe, excommunié mais soutenu par la France, n'abandonnait pas la lutte. Empereur *de facto* sur l'essentiel du territoire concerné, Otton n'en possédait donc pas le titre officiel. Le Capétien, à dire vrai, n'était pas mécontent du résultat, car sous la défaite partielle de son allié se cachait une demi-victoire pour lui : tant qu'il y aurait lutte au sein de l'Empire, le neveu de Richard ne se séparerait d'aucun soldat pour soutenir son oncle.

Dans la question religieuse, c'était en somme l'inverse : le roi, fidèle à sa ligne de conduite, laissait dire le pape et n'en faisait qu'à sa tête, apparemment en toute impunité – mais la patience d'Innocent approchait de ses limites.

Sa lutte contre Richard occupait toutefois l'essentiel des forces de Philippe, et ce d'autant plus qu'il volait d'échec en désastre. En l'an 1198 de l'Incarnation du Seigneur, le troisième jour de septembre finissant, la défaite et l'humiliation atteignirent leur apogée.

Philippe, à la tête de ses troupes, chevauchait au côté du maréchal Henri Clément, à qui il se félicitait d'avoir accordé sa confiance : depuis la capture du connétable Dreux de Mello, le cadet de son vieux maître supervisait l'essentiel des opérations militaires françaises et, s'il n'obtenait guère de succès, le roi se rendait compte que nul n'eût fait mieux en pareille situation.

Richard venait d'investir le Vexin et menaçait plusieurs châteaux des environs de Gisors, tandis que le comte de Flandre semait la destruction plus au nord, appuyé par des incursions régulières de Renaud de Dammartin. À force de durer, la guerre était devenue plus dure, moins chevaleresque : tout prisonnier non rançonnable, anglais ou français, avait désormais les yeux crevés. Il était temps d'en finir, chacun le sentait, mais Philippe, par ténacité, par orgueil, refusait de s'avouer vaincu.

Ce jour-là, avec derrière lui plus de deux cents chevaliers, trois cents sergents à cheval et presque un millier de fantassins, il était bien décidé à remporter sur son ennemi une victoire décisive, durable.

Tandis qu'il s'avançait sur la route de Gisors à Courcelles sous un ciel gris, dans la fraîcheur d'une bruine d'automne, ce n'était cependant pas à Richard qu'il songeait mais à Agnès. Leur amour ne s'était pas encore démenti. Peut-être devaient-ils en remercier les combats incessants qui les laissaient de longues semaines séparés, si bien que leurs retrouvailles étaient une fête, d'autant plus délectable qu'elle devait être courte. Même Isabelle, au meilleur temps de leur entente, n'avait pas ravagé le cœur de Philippe d'un tel embrasement. Elle avait voué un amour d'adolescente au héros, au chevalier, au roi ; Agnès, avant tout, vouait un amour de femme à l'homme, et leur communion d'esprit se doublait d'une passion physique intense. Ensemble, ils riaient, jouissaient, rêvaient, et le pape pouvait bien continuer de pérorer au nom de Dieu sur son trône romain, jamais il ne séparerait ce que des amants avaient uni.

Perdu dans ses pensées, les yeux baissés sur la route caillouteuse, Philippe ne remarqua pas les

cavaliers qui apparaissaient au sommet d'une éminence, sur sa gauche, à deux cents toises de l'armée en marche. Il ne releva la tête qu'au cri d'Henri Clément.

— Les Anglais !

Ce n'étaient pas des chevaliers, cela se voyait au premier coup d'œil. Des armures d'occasion, tout juste quelques heaumes perdus au milieu des chapeaux de fer, aucune de ces plaques dont on caparaçonnait de plus en plus les chevaux : les cotereaux de Mercadier, sans doute, puisqu'on disait qu'ils évoluaient présentement dans la même région que Richard.

— Au plus cent cinquante hommes, jaugea Philippe. Et ces insensés galopent sus. Faites mettre les nôtres en position, maréchal : nous allons les tailler en pièces.

— Sire, regardez ! s'exclama alors un chevalier, derrière lui, le bras tendu.

Sur la droite de la colonne, à quelque cent toises de la route, s'étendait un grand bouquet d'arbres derrière lequel surgissait une deuxième troupe, plus importante que la première : la chevalerie anglaise, cette fois, au moins trois cents cavaliers vêtus de fer qui chargeaient en abaissant déjà leur lance, et Dieu savait combien de fantassins derrière. Les bannières aux léopards flottaient joyeusement au bout des hampes.

— C'est une embuscade ! hurla Henri Clément au moment exact où Philippe le comprenait, lui aussi. Déployez-vous !

Ils n'en eurent pas le temps : à peine avaient-ils abaissé la visière de leur heaume et commencé à jouer des éperons pour briser leur groupe compact que les premiers assaillants étaient sur eux. La plupart des chevaliers français, faute de pouvoir empoigner leur lance, se contentèrent de lever leur écu et de se préparer au choc. Plusieurs dizaines d'entre eux mordirent la poussière, certains pour s'y briser les os, certains pour y agoniser avec un pied de bon acier enfoncé dans la gorge ou entre les côtes.

Philippe sentit une lance voler en éclats contre son bouclier, tandis qu'une force monumentale cherchait à le projeter hors de sa selle. Il tint bon, les pieds collés aux étriers, et attendit que la course de son adversaire l'amenât à portée de sa masse pour la lui abattre sur l'épaule. Mal ajusté, le coup ne fit que frôler sa cible, et l'instant d'après, il était trop tard pour en asséner un deuxième.

Les chevaliers anglais, ayant transpercé comme un javelot la colonne française, firent volter leurs chevaux pour lancer un deuxième assaut. Les piétons qui les suivaient ne tarderaient pas à arriver au contact, de même que les cotereaux de Mercadier. Henri Clément, debout sur ses étriers, l'épée brandie, lançait des ordres que, dans l'affolement, nul n'entendait. Avant qu'une quelconque tactique de défense pût être adoptée, les différentes troupes de l'ennemi opérèrent leur jonction et ce fut la mêlée.

— Défends-toi, faux frère ! entendit soudain Philippe au milieu des hurlements et du fracas des armes.

Il n'eut nul besoin de blason pour savoir que le chevalier anglais arrivé à sa hauteur, l'épée haute, n'était autre que Richard : il eût reconnu n'importe où ce timbre acide et ce ton rageur. Une nouvelle fois, son bouclier levé juste à temps le protégea d'un coup violent.

— Mon père avait raison : tu n'es qu'un roitelet qu'on écrase à sa guise ! lança le Plantagenêt, méprisant, avant de parer à son tour.

Un cri de douleur étouffé lui échappa : aiguillonné par l'insulte, le Français avait frappé si fort que sa masse s'était presque incrustée dans l'écu de son adversaire, lui meurtrissant l'avant-bras. Richard levait à nouveau son épée quand un sergent à cheval combattant non loin de là, touché à mort, vida les étriers et entraîna sa monture dans sa chute. L'animal, blessé, affolé, s'effondra en hennissant entre les deux rois, dont les bêtes se cabrèrent. Le temps qu'ils parvinssent à les calmer, ils étaient

trop éloignés l'un de l'autre pour continuer le duel, d'autant que chacun faisait face à de nouveaux assauts.

Une main se referma sur les rênes de Philippe, tandis qu'un crochet monté au bout d'une longue perche se plantait dans son épaule, par bonheur sans traverser son haubert. Conscient du danger terrible qu'il courait, le Capétien abattit sa masse à deux reprises, brisant la hampe du crochet avant que le cotereau qui la maniait ne pût s'arc-bouter et le déséquilibrer, puis fracassant le poignet de l'homme qui tentait d'immobiliser son cheval. Il piqua des deux afin de se dégager et d'étudier la situation.

Dire qu'elle n'était pas brillante eût été un euphémisme : l'effet de surprise avait largement compensé la supériorité numérique française initiale. Les chevaliers anglais n'avaient subi que des pertes négligeables alors que près d'un tiers des Français étaient à terre. Philippe fit la moue : après pareille douche froide, il était douteux que la tendance s'inversât. Il fallait donc rompre le combat, malgré la honte, et se replier vers Gisors tant que c'était possible ; les assaillants ne tarderaient pas à se former en tenaille pour couper toute retraite à leurs adversaires.

Philippe avisa Henri Clément qui se battait comme un beau diable contre un cavalier et deux fantassins. Il le rejoignit en quelques enjambées de sa monture et le débarrassa vivement de deux adversaires, lui permettant d'éliminer le troisième. Sa décision fut approuvée sans réserve ; le maréchal et lui se mirent en devoir d'en informer leurs troupes.

Le repli ne fut pas une mince affaire, et bien des hommes périrent encore dans la manœuvre. Ce fut cependant au milieu d'une armée relativement homogène que Philippe se retrouva à galoper en direction de Gisors. Tous ceux qui possédaient un cheval fuyaient, laissant les fantassins se débrouiller comme ils le pouvaient pour survivre. Ces soldats sacrifiés eurent de la chance dans leur malheur : Richard ne voulut pas tenir son ennemi quitte à si bon compte et ordonna la poursuite, de sorte que les chevaliers anglais abandonnèrent le champ de bataille aux seuls cotereaux. Ceux-là, plutôt que de traquer de pauvres bougres ne demandant qu'à conserver la vie sauve, préférèrent neutraliser les nobles combattants restés sur place. Des plus riches parmi les blessés, on tirerait rançon, des plus pauvres et des morts, on prendrait au moins les armes.

Philippe, Henri Clément et leurs chevaliers, le souffle des poursuivants sur les talons, filaient à bride abattue vers Gisors. Le château n'était heureusement distant que de moins d'une lieue, par-delà l'Epte. Bientôt, ils arrivèrent en vue du pont qui enjambait la rivière – un vieux pont de bois, large de deux toises, sur les rondins duquel le roi engagea son cheval presque sans ralentir l'allure.

L'ouvrage, fragilise par le temps et les intempéries, refusa l'effort qu'on lui imposait. Vibrant sous les sabots ferrés qui s'abattaient en cadence, il atteignit rapidement son point de rupture et commença à se disloquer alors que la majorité des chevaliers n'avait pas achevé de le franchir.

Philippe lui-même avait presque atteint l'autre rive quand son cheval hennit de terreur en sentant le sol se dérober sous lui puis s'effondra dans l'eau froide. Déséquilibré, le roi ne put rester en selle. Sa tête s'enfonça sous la surface houleuse, tandis qu'autour de lui s'élevaient des cris d'hommes et de bêtes dans de grandes gerbes d'éclaboussures. Il constata d'emblée qu'il n'avait pas pied et que le poids de son haubert le tirait dangereusement vers le fond. Au contraire de ceux qui partageaient son sort, cependant, il ne s'affola pas : l'eau était son élément, presque autant que l'air ; il lui était théoriquement possible de se noyer, mais il ne croyait pas que cela arriverait.

Soufflant petit à petit l'air emmagasiné dans ses poumons, il détendit ses muscles, banda sa volonté : s'il s'agitait pour remonter à la surface, il s'épuiserait et ne ferait que hâter son trépas. Les yeux fermés, il tenta d'entrer en contact avec l'Epte comme naguère avec la Huisne – et y parvint sans difficulté : l'eau l'écoutait, prête à lui obéir. Cette fois, il n'envisageait pas d'en abaisser le niveau :

tous ceux qui y avaient chu seraient noyés bien avant que le lit ne fût sec. Renonçant à sauver des malheureux pour lesquels il ne pouvait rien, Philippe pria juste la rivière de le ramener à la surface.

À peine eut-il aspiré avec reconnaissance un air au parfum de vase qu'il entendit crier son nom. Il leva les yeux pour voir tomber auprès de lui la corde que tenait sur la rive un de ses clercs. Il l'empoigna, relâchant aussitôt le contrôle qu'il exerçait, afin d'épargner ses forces. Aidé par son providentiel sauveur, dont il se promit d'augmenter la pension, il ne tarda pas à rejoindre la terre ferme.

Alors qu'il s'y hissait, il se figea, les yeux écarquillés : presque à ses pieds, juste au-dessus du niveau de l'eau, le visage d'Isambour surgissait de la terre humide – son visage seulement, du haut du front à la pointe du menton, ovale ivoirin incrusté là comme un masque. Le roi ne l'aperçut que l'espace d'un battement de cœur, le temps d'en discerner l'expression inquiète, puis la jeune femme se rendit compte qu'elle était découverte, poussa un petit cri aigu et parut s'enfoncer dans le sol.

— Seigneur ! souffla Philippe entre ses dents.

Avait-il rêvé ? Certainement. Il ne pouvait qu'avoir rêvé. Ce fut en tentant de s'en convaincre qu'il prit pied sur la berge.

Çà et là, d'autres rescapés la gagnaient péniblement, eux aussi, mais pour dix chevaliers tombés à l'eau, sept au moins s'étaient noyés. Sur l'autre rive, ceux qui avaient arrêté leurs chevaux à temps s'étaient remis à galoper, espérant atteindre le pont suivant avant que Richard ne les rattrape. À les voir perdre peu à peu du terrain, on devinait qu'ils seraient déçus.

Philippe, toujours troublé mais surtout bouillant de colère, vexé, se fît donner un destrier et prit la tête de la triste troupe qu'il commandait encore. Peu désireux de s'enfermer dans Gisors au risque d'y être pris tel un lapin au terrier, il décida un retour immédiat en France. Les villages qu'il croisa sur sa route, et ils furent nombreux, payèrent sa fureur en massacres et en incendies.

Le bilan de la journée était lourd : plus de quarante chevaliers noyés ou tombés au combat, près de cent autres capturés, et une armée en pleine débandade. Sans parler du coup porté au prestige tant de la France que de son souverain.

À la première occasion, Philippe dépêcha un messager à Soissons, où un couvent abritait désormais Isambour.

L'homme revint porteur d'une réponse prévisible : celle que nul n'osait appeler « la reine » en présence du roi était bel et bien prisonnière. On l'autorisait à circuler dans une partie du couvent pendant la journée mais en aucun cas elle n'eût pu en sortir.

Il s'était donc bien agi d'une vision. Nul n'avait le pouvoir de nager dans la terre, de toute façon.

Philippe, pourtant, demeurait mal à l'aise. Des bribes de paroles de Lysamour lui revenaient, troublaient son sommeil. *Ceux des rivières ne ressemblent pas à ceux des pierres, qui ne ressemblent pas à ceux des forêts…*

Deux semaines plus tard, une nouvelle défaite – moins spectaculaire mais cependant bien nette – le convainquit qu'il ne pouvait résister plus longtemps à Richard. Démoralisés par les succès anglais, ses alliés se rendaient de plus en plus sans combattre. Il lui fallait négocier pour éviter de tout perdre.

Ses conseillers, unanimes, lui affirmèrent qu'une demande de réconciliation aurait bien plus de chances d'aboutir s'il la présentait par l'intermédiaire du pape. Quoique répugnant à solliciter l'aide d'un pontife dont les lettres d'avertissement se faisaient de plus en plus sèches, il dépêcha donc à Rome le frère Guérin, muni de l'argent nécessaire pour graisser les paumes appropriées. L'Hospitalier démontra une nouvelle fois ses talents en convainquant Innocent III qu'il était dans son intérêt de réconcilier France et Angleterre. Attaché tel son prédécesseur à l'idée d'une nouvelle

expédition outremer, le pape accepta d'intervenir et, en janvier, envoya en France son légat Pierre de Capoue pour négocier avec Richard.

Le digne prélat faillit bien échouer dans son entreprise. Pour avoir osé suggérer au Plantagenêt de libérer l'évêque de Beauvais, il se fit copieusement injurier et s'entendit répondre que ledit évêque ayant été capturé les armes à la main, il devait être considéré comme homme de guerre et non d'église : il croupirait au cachot jusqu'à ce qu'il plût à Dieu de le rappeler à lui.

Le roi d'Angleterre se montra par ailleurs tout aussi intraitable. Il consentit une trêve de cinq ans à son rival, mais en lui imposant des conditions draconiennes : d'une part, et c'était le plus grave, Philippe conservait de ses conquêtes normandes la seule place-forte de Gisors. D'autre part, il s'engageait à soutenir désormais le parti d'Otton de Brunswick dans la course au trône impérial.

C'était une capitulation pleine et entière qu'on attendait de lui, pas moins. La destruction de tout l'œuvre accompli depuis son arrivée sur le trône. Pourtant, le couteau sur la gorge et la mort dans l'âme, il signa le traité – accompagné d'une promesse de mariage entre le prince Louis et une nièce de Richard, probablement Urraca, fille de sa sœur Aliénor de Castille.

Il signa le traité puis il alla panser ses plaies d'amour propre auprès d'Agnès qui ne manquait jamais de lui rendre courage et énergie. Le pays, pendant ce temps, pansa ses propres plaies, ni propres ni d'amour, avec la neige pour emplâtre et le froid pour physicien, parfois pour fossoyeur.

Dès la reprise printanière des opérations militaires, Richard, lui, s'en alla châtier l'inconstant vicomte de Limoges qui l'avait trahi au profit de Philippe. Ce fut durant le siège d'un château du Limousin, celui de Châlus, qu'un carreau d'arbalète tiré depuis les remparts se planta profondément dans son épaule gauche.

Le troisième décès fut le sien.

La nuit était tombée.

Le puissant Richard Plantagenêt, le héros d'Acre, le captif spolié surgi de sa prison pour reprendre tout ce qu'on lui avait pris, l'homme qui avait humilié le roi de France, cette force de la nature qu'on eût jurée indestructible gisait sur une couche de fortune, sous une tente battue par une giboulée. Une tache rouge vif marquait le bandage noué autour de son épaule. La crispation de ses mâchoires révélait qu'il souffrait.

Les yeux mi-clos, il contemplait fixement l'homme que Mercadier venait de pousser devant lui : une espèce de rustaud brun, râblé, dont les traits n'exprimaient que mépris, dépouillé de tous ses vêtements hormis sa chemise.

Cet homme-là se nommait Bertrand de Gourdon. C'était l'unique survivant de la garnison de Châlus : le capitaine des cotereaux, après avoir enlevé la place, en avait fait pendre tous les défenseurs. C'était également l'arbalétrier qui avait tiré le carreau fatal.

— Quel mal t'avais-je causé ? interrogea le roi. Pourquoi m'as-tu tué ?

— Vous avez bien tué, vous, de votre main, mon père et mes deux frères, répliqua Bertrand, agressif. J'ai pris ma revanche. Vous pouvez me faire ce que vous voulez, à présent, pourvu que vous mourriez.

Mercadier, un géant barbu et cuirassé qui se tenait juste derrière le prisonnier, le gratifia d'une gifle sur la nuque pour lui apprendre à tenir sa langue.

— Assez ! enjoignit Richard en levant une main lasse. Je ne veux pas qu'on ennuie cet homme. (Il s'adressa de nouveau à l'arbalétrier.) Je n'ai pas le souvenir de ton père et de tes frères, mais je les ai peut-être tués, je ne le nie pas. J'en ai tué tellement… (Il marqua une pause.) Puisque je dois me présenter devant mon créateur, il me plaît de pardonner à mes ennemis. Mercadier ! Tu donneras à ce

soldat une bourse et un sauf-conduit pour traverser le pays. Qu'il aille donc vivre en France. Il verra si Philippe est un meilleur maître que moi.

Le capitaine des cotereaux hocha la tête puis, saisissant Bertrand aux épaules, le poussa hors de la tente. À peine eurent-ils fait dix pas qu'il le propulsa entre les mains de deux de ses lieutenants.

— Bâillonnez-le pour que le roi n'entende pas ses cris, ordonna-t-il. Ensuite, écorchez-le très lentement, puis pendez-le à un arbre !

L'arbalétrier s'offrit le plaisir de lui cracher au visage. Il n'en aurait plus jamais d'autre.

Le lendemain, Richard allait mieux ; sa blessure semblait devoir cicatriser. Malgré l'opposition formelle de son médecin, il prit part aux réjouissances de ses soldats victorieux, mangea comme à l'ordinaire, but de même et troussa une ribaude avant de s'écrouler ivre mort sur sa couche. Ce fut la douleur qui l'éveilla, un peu avant l'aube : la plaie s'infectait.

Il lui fallut encore quatre jours pour mourir. Le dernier, il reçut la visite de sa mère, Aliénor d'Aquitaine, qu'on était allée quérir à l'abbaye de Fontevrault où elle s'était retirée. Ce ne fut pas sans un terrible serrement de cœur que la vieille femme contempla son fils agonisant. Il avait toujours été son préféré, et en outre, il était un de ses derniers enfants. Après lui, de tous ceux qu'elle avait mis au monde, ne resteraient plus que Jeanne, Aliénor et Jean. Sa douleur eût été plus grande encore si elle avait pu prévoir que Jeanne n'en avait pas pour un an à vivre.

Richard, après lui avoir demandé sa bénédiction, lui fit jurer d'aller chercher Urraca en Castille et de la ramener à la cour de France, ainsi que d'aider son frère, qu'il désignait comme successeur, à régner sagement. Aliénor promit tout ce qu'il voulut puis le quitta pour qu'il ne la vît pas pleurer : depuis l'âge de raison, elle croyait bien n'avoir pas pleuré devant qui que ce fût.

Le soir même, le six avril de l'an 1199, le Cœur de Lion cessa de battre à l'âge de quarante et un ans. Après avoir écrit l'histoire, Richard entrait de plain-pied dans la légende.

« Présente une arbalète à Gourdon l'archer pour qu'il renvoie à Richard les flèches que celui-ci a envoyées ; je veux que Richard meure de cette mort, et non d'une autre, afin que lui, qui le premier révéla aux Français l'usage de l'arbalète, expérimente sa chose le premier et éprouve sur sa personne la puissance de la découverte qu'il a enseignée. »

Guillaume le Breton, *Philippide*

Un dilemme d'importance se posait aux barons anglais : Richard était mort sans descendance ; le trône devait-il revenir à son frère Jean ou à son neveu Arthur ? La loi anglaise, pas plus que la normande ou l'angevine, n'était claire à ce sujet, et chacun des candidats disposait de droits légitimes. On pouvait arguer que Jean sans Terre, affligé d'une personnalité peu reluisante, ferait un mauvais roi. Le jeune duc de Bretagne, cependant, âgé de douze ans, n'avait encore eu l'occasion de se distinguer ni en bien ni en mal : en ferait-il un meilleur ?

Ce fut donc la politique qui emporta la décision, sous l'impulsion de Guillaume le Maréchal : Arthur était tout entier aux mains de ses conseillers et de Philippe de France. Malgré ses défauts, il valait donc mieux porter Jean sur le trône – respectant ainsi la dernière volonté du défunt roi.

Jean sans Terre fut couronné duc de Normandie à la fin du mois d'avril et roi d'Angleterre à la fin du mois de mai. Dès cet instant, l'empire Plantagenêt commença de se disloquer.

Philippe accueillit la mort de Richard avec des sentiments mitigés. À présent, jamais il ne saurait s'il eût été capable de l'emporter au bout du compte. Cette disparition n'en constituait pas moins pour lui une véritable aubaine. Sans attendre, poussé par l'enthousiasme, il s'enfonça en Normandie et s'empara d'Évreux, dont la traitrise du nouveau souverain anglais l'avait naguère dépossédé.

De là, il descendit vers Le Mans. Sous l'impulsion du sénéchal Guillaume des Roches, nommé par le Cœur de Lion avant sa mort, la plupart des seigneurs angevins s'étaient ralliés au parti d'Arthur et s'apprêtaient à l'accueillir pour l'introniser duc d'Anjou et du Maine.

Le garçon, rayonnant de se voir ainsi fêté, était cependant trop jeune pour mesurer ce qui lui arrivait. Marionnette entre les mains de sa mère, Constance, ainsi que de la noblesse bretonne, il confirma Guillaume des Roches dans sa charge de sénéchal d'Anjou, qu'il fit héréditaire. À Philippe, il rendit hommage pour l'Anjou, le Maine et la Bretagne. Le lendemain, à Tours, Constance remit solennellement son fils en tutelle au roi de France : une fois à Paris, Arthur serait protégé des complots que ne manquerait pas d'ourdir contre lui Jean sans Terre.

Lequel Jean, bien sûr, se rebiffa. Tout en acceptant de libérer contre rançon l'évêque de Beauvais et Dreux de Mello pour complaire au légat Pierre de Capoue, il reprit Le Mans d'assaut. Après une entrevue orageuse avec Philippe – dont il ne sortit rien puisqu'elle eut lieu au mois d'août –, il renoua les liens de son frère avec le comte de Toulouse au sud, ceux de Boulogne et de Flandre au nord, ainsi qu'avec Otton de Brunswick. Une nouvelle coalition se formait.

À la toute fin de l'été, le roi de France lança une offensive : Arthur et Guillaume des Roches dans son sillage, il envahit la Normandie, puis le Maine, prenant place sur place – comme si les garnisons, démoralisées d'avoir échangé le Lion contre la Poupée, n'avaient plus eu le cœur de se battre. À la fin septembre, les troupes franco-angevines contraignirent Jean sans Terre à s'enfuir précipitamment du Mans, et il sembla que l'Anglais n'eût qu'à bien se tenir pour conserver le moindre fief continental, voire le moindre droit sur quoi que ce fût. Deux incidents vinrent cependant interrompre la progression vers le trône d'Angleterre d'un nouveau roi Arthur – que sa mère n'avait pas baptisé ainsi sans arrière-pensée.

Tout d'abord, après avoir pris Ballon, non loin du Mans, Philippe, irrité de la résistance du château, le rasa purement et simplement. Cet acte lui valut les reproches d'un Guillaume des Roches affirmant qu'il en prenait à son aise avec les possessions du jeune duc de Bretagne.

— Par les saints de France ! Arthur ne m'empêchera jamais de faire ma volonté sur des terres qui

m'appartiennent, répliqua-t-il, d'humeur peu diplomate.

Sur ces entrefaites, un messager venu de Paris l'informa que le légat Pierre de Capoue renouvelait la mise en demeure du pape quant au renvoi d'Agnès et au retour d'Isambour. Cette fois, la menace n'était plus abstraite : le roi refuserait-il de s'exécuter que l'ensemble de son domaine serait frappé d'Interdit.

Philippe savait Innocent mécontent de lui pour plusieurs raisons : puisqu'il n'envisageait pas de donner satisfaction au pontife en matière conjugale – on eût aussi bien pu lui demander de se trancher un bras que de se séparer d'Agnès –, il s'avisa que quelques compensations politiques ne seraient pas de trop. Le pape voulait la paix entre les princes chrétiens afin qu'ils repartissent à l'assaut des Infidèles, il ne cessait de le répéter. Pour se le concilier, le Capétien devait feindre de la vouloir également.

En conséquence, prétextant les dures paroles de Guillaume des Roches à son endroit, il se déclara insulté et regagna la France avec ses troupes. Le sénéchal d'Anjou ne perdit pas de temps pour reconsidérer sa position : abandonné par un roi, il en chercha un autre et remit Le Mans à Jean sans Terre – lequel le remercia en le confirmant une fois de plus dans sa sénéchaussée. Le pauvre Arthur, sacrifié à des intérêts plus pressants, n'eut d'autre choix que de s'enfuir avec sa mère pour ne pas tomber aux mains de son oncle.

Aux premières neiges de décembre, Pierre de Capoue lança un nouvel avertissement à Philippe, de la manière la plus sèche qui fût. L'Interdit était désormais inévitable. Toutes questions de voyage outre-mer mises à part, il devenait donc urgent d'interrompre la guerre : un royaume en Interdit, c'était un royaume de mécontents, de désespérés, qui ne se laissait gouverner qu'à grand-peine. Mieux valait ne pas lui demander de se battre.

Philippe dépêcha Gautier le Jeune et le frère Guérin au comte de Flandre, Guillaume de Garlande et Barthélémy de Roye à Jean sans Terre, avec dans les deux cas des propositions de paix.

Les premières aboutirent vite : Baudouin n'avait guère confiance en son allié anglais et s'inquiétait pour son frère qui croupissait depuis peu dans une geôle française. En échange du prisonnier et d'une ou deux places fortes, il accepta de retirer son soutien au Plantagenêt. Un traité fut signé à Péronne, début janvier. Dans la foulée, enthousiasmé par les exhortations du légat, le jeune comte de Flandre décida de prendre la croix.

Le quatorzième jour du même mois, alors que Jean, pour sa part, tergiversait, Pierre de Capoue jetait l'Interdit sur la terre de France.

« Que toutes les églises soient fermées ! Que nul n'y soit admis, sinon pour faire baptiser les petits enfants. Qu'on les ouvre seulement pour entretenir les lampes, ou quand le prêtre prend l'eucharistie et l'eau bénite à l'usage des malades.

« Nous permettons que la messe soit célébrée une seule fois la semaine, le vendredi, de grand matin ; on n'y admettra que le clerc chargé d'assister le célébrant ; que les prêtres prêchent le dimanche sous les porches des églises et qu'au lieu de la messe, ils répandent la parole de Dieu ; qu'ils récitent les heures canoniques hors des lieux saints, sans que leur voix parvienne aux oreilles des laïcs ; lorsqu'ils lisent l'épître ou l'évangile, qu'ils se gardent d'être entendus des fidèles ; qu'ils ne permettent pas qu'on enterre ni même qu'on dépose les cadavres dans un cimetière, mais qu'ils préviennent leurs ouailles que ce serait un abus et un grave péché d'enterrer les morts en terre non consacrée, s'arrogeant ainsi un droit qui ne leur appartient pas.

« Durant la semaine sainte, il ne sera pas célébré d'office.

Les prêtres attendront jusqu'au jour de Pâques, et ce jour-là, ils diront la messe en secret, sans

admettre d'autres personnes que le prêtre assistant. Que nul fidèle ne communie, même au temps de Pâques, s'il n'est malade et en danger de mort. Que les curés préviennent leurs paroissiens de se rassembler le jour de Pâques, au matin, devant la porte de l'église : là, on leur permettra de manger de la viande avec le pain bénit du jour.

« Nous défendons expressément que les femmes soient admises dans l'église après les relevailles : qu'elles soient averties de prier, avec leurs voisins, hors de l'église, le jour de la purification, et qu'ensuite elles n'y aient accès, même pour tenir leurs enfants sur les fonds baptismaux.

« Ceux qui demanderont à se confesser, qu'ils soient entendus sous le porche de l'église ; dans les églises dépourvues de porche, on pourra, s'il pleut ou s'il fait mauvais temps, ouvrir une des portes et entendre les confessions sur le seuil, tous les fidèles restant dehors sauf celui ou celle qui se confessera – mais la confession aura lieu à haute voix, de manière que pénitent et confesseur soient entendus de tous. S'il fait beau, on se confessera devant les portes de l'église fermée.

« On ne placera pas hors des églises de vases contenant de l'eau bénite, et les clercs n'en apporteront nulle part, attendu que tous les sacrements sont prohibés, à l'exception du baptême des nouveau-nés et du viatique pour les mourants ; l'extrême-onction qui est un grand sacrement reste elle-même interdite. »

— Seigneur, Philippe, ils vont nous maudire ! s'exclama Agnès, horrifiée.

Ils reposaient côte à côte sur leur grand lit au ciel pourpre, encore enlacés, bien au chaud entre deux couettes. Dès qu'il avait appris la nouvelle, Philippe était parti à la recherche de sa femme, l'avait trouvée en train de soigner son étalon favori aux écuries, et l'avait entraînée jusqu'à leur chambre. Là, il l'avait dévêtue à la hâte, tandis qu'elle riait de ces impatiences de jeune époux, et lui avait fait l'amour avec une fougue inhabituelle, sans dire un mot. Ensuite, il lui avait exposé les faits.

— Tu vas être obligé de me renvoyer, n'est-ce pas ? interrogea-t-elle, la gorge serrée.

Il secoua doucement la tête.

— Je ne sais pas, avoua-t-il. Je ne veux pas.

— Imagine ce que sera ton royaume, demain, privé du secours de la religion. Tous ces gens qui ne pourront pas prier à l'église, ni communier, qui ne pourront même pas enterrer leurs morts ! Ce sera pour eux comme un avant-goût de l'Enfer.

— Ça te fait peur ? demanda Philippe en se redressant sur un coude pour regarder sa femme dans les yeux. Ne pas communier, ne pas te confesser, te savoir en état de péché mortel ? Aller en Enfer ?

Elle lui plaqua sur les lèvres un baiser appuyé.

— Évidemment que ça me fait peur, répondit-elle, mais je l'accepte. Si aller en Enfer est le prix à payer pour demeurer auprès de toi, j'irai en Enfer. Seulement tous ces braves gens, eux, n'ont pas la consolation de t'aimer. Ils n'ont pas choisi. À leurs yeux, je suis la créature diabolique qui, en séduisant leur roi, en le détournant de la face de Dieu, appelle sur eux un châtiment qu'ils n'ont pas mérité.

— Toi, une créature diabolique ? répéta Philippe avec un amusement amer. C'est trop drôle.

— C'est pourtant le cas. Je suis la Jézabel, l'Égyptienne, la prostituée. L'usurpatrice… (Elle baissa les yeux ; sa voix se fit plus grave.) Et le pire, c'est qu'ils ont raison.

— Ne dis pas de bêtises.

— C'est toi qui en dis, renvoya Agnès en le regardant à nouveau en face. Veuille le roi me pardonner ma franchise, mais il s'illusionne. Ou il fait semblant de s'illusionner, ce qui revient au même, mais il ne me trompe pas, moi. (Ses lèvres se pincèrent en un pli douloureux.) Notre mariage

n'est pas valable, Philippe, tu le sais. Il ne l'a jamais été. Tu le savais quand tu m'as épousée et je le savais aussi. Il était inévitable que nous en arrivions là un jour. Nous avons essayé de nous le cacher, mais à présent, il faut accepter la réalité. Je suis ta concubine. Ta femme, la vraie reine de France, c'est Isambour.

— Non ! fit le roi en un déni enfantin, peu convaincu.

Agnès l'embrassa à nouveau, plus longuement, et se serra contre lui. Les lèvres collées à son oreille, elle murmura :

— Je ne t'ai jamais posé la question, parce que jusqu'ici, elle n'avait pas d'importance pour moi. Aujourd'hui, j'ai envie de savoir, et il me semble que j'en ai gagné le droit. Pourquoi as-tu renvoyé Isambour ? Pourquoi as-tu toujours refusé de la reprendre ?

Parce qu'elle m'a noué l'aiguillette à l'aide de ses maléfices, voulut-il répondre. Ou bien : Je ne peux pas te le dire. Ou même encore : Parce que son haleine est fétide ; Parce qu'elle a la peau rêche ; Parce que c'est un homme ! N'importe quoi plutôt que ce qu'il s'entendit répondre :

— Parce qu'elle n'est pas humaine. Et moi non plus. Pas complètement.

Agnès tressaillit mais demeura muette, ne chercha pas à s'éloigner, si bien qu'il continua à parler. Lentement, d'abord : il soulevait le couvercle d'un chaudron bouillonnant et craignait, s'il allait trop vite, de laisser s'échapper d'un coup la vapeur et d'échauder sa compagne. Le chaudron bouillonnait depuis plus de vingt ans : il pouvait bouillonner encore un peu.

Ce fut comme une citerne qui se vide après que le siphon est amorcé, puis ce fut comme une éponge humide qu'on presse et d'où l'eau surgit de toutes parts, et puis ce fut comme le déferlement d'un torrent qui vient de briser ses écluses.

Avant de s'en décharger, Philippe n'avait pas pleinement conscience du poids que faisait peser sur ses épaules ce savoir qu'il possédait à son corps défendant et ne pouvait partager avec personne. À Renaud, il n'avait pu se confier. À Isabelle, il n'avait pu se confier. À aucun de ses confesseurs, il n'avait pu se confier. À Agnès, il se confia, il ne cacha rien, et il en éprouva un indicible soulagement.

Lorsqu'il eut terminé, sans qu'elle l'eût interrompu une seule fois, sans qu'elle eût fait plus que frissonner par moments, elle lui prit le visage entre ses mains et lui donna un long baiser.

— Merci, souffla-t-elle. Merci de me l'avoir dit. C'est la plus belle preuve d'amour que tu m'aies jamais donnée.

— Je ne te fais donc pas horreur ? s'étonna-t-il, comme naguère, dans la forêt – il y avait déjà quatre ans. Je descends d'une de ces créatures, Agnès. Je ne suis pas vraiment un homme.

— Et que m'importe, à moi, que tu sois un homme, un dieu ou un démon ? renvoya-t-elle, les larmes aux yeux. Tu es Philippe. Mon amant. Le père de mes enfants. Je continuerais de t'aimer si tu étais le Diable en personne.

Sans le laisser répliquer, elle l'embrassa avec avidité, lui rendit vivement de la main toute la vigueur nécessaire, puis l'enfourcha et s'empala sur lui. Quoique ce fût leur deuxième étreinte en peu de temps, tous les deux atteignirent très vite un plaisir brutal. Ils demeurèrent ensuite dans les bras l'un de l'autre, les lèvres jointes, les yeux mi-clos, à se dire qu'ils s'aimaient.

— Pauvre fille, tout de même, soupira Agnès au bout d'un moment.

Philippe n'eut pas besoin de lui demander de qui elle parlait.

— C'est un monstre, objecta-t-il. Une…

Son épouse lui ferma les lèvres d'un doigt.

— Ce n'est pas plus un monstre que moi. Si c'en était un, tu en serais un aussi, et je te jure que ce n'est pas le cas. Alors si tu ne me dégoûtes pas, pourquoi te dégoûterait-elle ? (Accentuant la

pression qu'elle exerçait sur sa bouche, elle l'empêcha de répondre.) Je sais pourquoi, bien sûr : à cause de Lysamour. Mais Isambour n'est pas Lysamour, Philippe. C'est une femme. Une femme qui souffre.

— Elle est capable de se déplacer dans la terre, insista-t-il quand elle le laissa enfin s'exprimer. Je suis sûr de ne pas avoir rêvé, sur la rive de l'Epte. C'était elle. Elle est peut-être ici même, en train de nous écouter, dissimulée dans la muraille.

S'il avait tendu l'oreille, il eût perçu un cri de surprise étouffé, à l'autre bout de la chambre. S'il avait levé les yeux, s'il s'était tourné vers le bon pan de mur, il eût perçu un mouvement. Ni lui ni Agnès, toutefois, trop occupés de leurs propos, ne remarquèrent rien.

— Et toi, tu es capable de faire s'écarter les eaux comme Moïse, disait la jeune femme. Ça ne t'empêche pas d'avoir des sentiments, de même que n'importe quel homme.

— Et l'âme ?

— Si j'en ai une, toi aussi, sois-en sûr. Elle aussi.

Un long silence s'ensuivit.

— Tu penses que j'ai eu tort ? demanda enfin Philippe.

Son épouse secoua violemment la tête.

— Bien sûr que non ! Je pense que tu as été cruel et injuste avec elle, oui. Ça, j'en suis convaincue. Mais je remercie Dieu de cette cruauté et je bénis cette injustice. Sans elles, je ne t'aurais jamais connu. (Elle baissa les yeux, honteuse.) J'ai pitié d'Isambour mais pas au point de lui rendre sa place. C'est moi qui devrais te faire horreur.

Il la serra plus fort contre lui.

— Je te jure que je vais me battre, déclara-t-il. Je ne renoncerai pas à toi.

Agnès eut un sourire triste.

— C'est sans espoir. Le pape l'emportera tôt ou tard. Ce sont tes propres sujets qui te forceront à céder.

— Je vais me battre, répéta-t-il.

Un peu plus tard, il la laissa pour aller donner ses premiers ordres dans le cadre du combat qu'il entamait contre l'Église, contre Dieu. Car c'était bien de cela qu'il s'agissait, à présent. Agnès, avec sa vision simple du monde, lui avait ouvert les yeux. Il ne pouvait plus s'illusionner, se dire qu'il agissait pour la pureté de la dynastie, qu'il accomplissait secrètement la volonté du Créateur. Son dégoût d'Isambour était intact mais il le savait désormais irraisonné. S'il luttait, c'était pour lui, uniquement pour lui, pour ne pas chasser de ses bras celle qu'il aimait et pour tenir à distance celle qui lui répugnait.

Petit à petit, les paroles de la jeune femme faisaient leur chemin en lui, l'idée qu'il avait une âme, qu'il en avait toujours eu une, s'imposait – en même temps, sombre ironie, que la crainte d'être en train de la damner.

Cette nouvelle perspective, curieusement, l'effrayait moins que l'autre : ce n'était pas tant qu'il préférât les tourments éternels à l'annihilation pure et simple, mais du moins, ces tourments, les aurait-il choisis.

Agnès, restée seule, se pelotonna en position fœtale dans la chaleur et l'odeur de Philippe, méditant tout ce qu'elle venait d'apprendre sans pouvoir empêcher de grosses larmes de dévaler ses joues.

Elle prit conscience d'une présence lorsqu'un corps pesa au bord du lit. Croyant au retour de son mari, elle essuya vivement ses pleurs avant de se retourner – pour découvrir assise à son chevet une femme blonde vêtue d'une simple robe gaufrée, d'aspect familier, sous laquelle on la devinait nue.

L'inconnue posait sur elle des yeux rougis prouvant qu'elle aussi avait pleuré.

— N'ayez pas peur, dit-elle d'une voix un peu rauque, avec un accent nordique marqué. Je veux juste vous parler. Je suis…

— Je sais qui vous êtes, coupa Agnès en se ramassant sur elle-même contre le dosseret du lit, la couette maintenue au-dessus des seins. (Machinalement, elle chercha du regard un objet susceptible de lui servir d'arme, mais elle ne trouva rien.) Vous êtes Isambour de Danemark.

— Je suis Isambour de France, corrigea son interlocutrice, tout comme vous êtes Agnès de France, si bien que l'une de nous est de trop.

— Et vous êtes venue pour me supprimer ?

La jeune Danoise secoua la tête avec un sourire triste, leva les mains pour montrer qu'elles étaient vides.

— Je n'ai pas l'intention de vous toucher, assura-t-elle. En fait, je veux vous remercier. (Puisqu'Agnès, visiblement, ne comprenait pas, elle ajouta :) J'étais là, tout à l'heure : j'ai entendu ce que vous avez dit. (Elle rougit, se rappelant qu'elle n'avait pas fait qu'entendre.) C'est un hasard, je vous en fais serment. Contrairement à ce qu'il croit, je ne passe pas mon temps à l'épier : le plus souvent, je reste bien sage dans ma cellule, à broder ou à lire mon psautier, mais aujourd'hui, il a fallu que je vienne. Je savais que l'Interdit allait être prononcé. Je voulais savoir comment il réagirait.

— Pourquoi restez-vous enfermée, si vous avez le pouvoir de vous déplacer à votre guise ?

— Parce que je suis sa femme. Parce que je suis la reine.

— Si vous avez tout entendu, vous savez que je ne vous rendrai jamais votre place volontairement, reprit Agnès, un peu agressive. Croyez-le ou non, mais je me moque de la couronne, moi : j'aime Philippe, un point c'est tout.

— Oh, mais je sais ! repartit Isambour, toujours calme et souriante. Je l'ai su dès le début : c'est une telle évidence. Je suis consciente du fait que nous ne pouvons être alliées, toutes les deux : nos intérêts sont par trop opposés. Au début, je vous haïssais, je ne vous le cache pas. Plus maintenant. Plus depuis aujourd'hui.

— Parce que j'ai perdu la bataille, crut deviner Agnès. Laquelle de nous deux a la meilleure part ? Je suis aimée, mais c'est vous qui finirez par l'emporter…

— Ce n'est pas pour cela, non. C'est parce que vous ne l'avez pas repoussé. Parce que vous savez ce qu'il est et que vous l'aimez malgré tout. S'il en venait, lui, à s'aimer un peu, peut-être me détesterait-il moins. (Isambour se mordit les lèvres, cherchant ses mots ; bien qu'elle le parlât presque couramment, le français lui coûtait toujours un effort.) J'ai aussi entendu ce que vous avez dit de moi, de ma race, de l'âme… et je suis d'accord avec vous. (Elle déglutit avec peine.) Je ne me résignerai pas : je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour reprendre la place qui est mienne, et donc pour vous en chasser. Mais dans l'intervalle, puisque Philippe ne peut être auprès de moi, je suis heureuse qu'il soit auprès de vous. Alors si nous ne pouvons pas être alliées, nous pouvons peut-être devenir amies.

Isambour tendit une main hésitante vers une Agnès abasourdie. Non d'avoir la confirmation que la Danoise était capable de traverser les murs : des êtres de cette espèce peuplaient les légendes germaniques. Ce qui la déconcertait, c'était de l'entendre lui parler ainsi, sans rancœur, lui offrir son amitié alors qu'elle se déclarait prête à la combattre jusqu'au bout. Puis elle se rappela combien elle aussi avait eu pitié d'Isambour tout en sachant qu'elle ne se sacrifierait pas pour elle. Elles étaient semblables, d'une certaine manière. Et elles aimaient le même homme.

En prenant la main tendue, Agnès la trouva glacée. D'un coup, elle réalisa qu'on était en janvier et

que sa compagne, à peine couverte, frissonnait de tous ses membres. Elle poussa un soupir, se contraignit à sourire.

— Enlevez ça et venez sous la couette, dit-elle. Vous allez attraper la mort.

Isambour éclata de rire.

— Je n'attraperai rien du tout, du moins pas de cette manière, mais ça ne m'empêche pas d'avoir froid.

Elle fit vivement passer sa robe par-dessus sa tête. Agnès découvrit un corps un peu maigre mais plus jeune et plus ferme que le sien, éprouvé par deux grossesses. Quand la Danoise se glissa auprès d'elle, elle l'entoura de ses bras pour la réchauffer, en grande sœur.

— Je dois rêver, pouffa-t-elle. Je devrais être en train de te tordre le cou.

— Et moi de t'arracher les yeux, renvoya Isambour sur le même ton. Rêvons encore un peu. C'est bon de rêver.

Agnès se demanda ce qui arriverait si Philippe entrait à cet instant. Elle fit la moue : elle ne le savait que trop. Sa nouvelle amie et elle redeviendraient aussitôt les pires ennemies et l'épouse légitime serait une fois de plus chassée par la concubine, renvoyée au froid de sa cellule. Il valait mieux que Philippe n'entrât pas.

Elles demeurèrent ainsi, l'une contre l'autre, à causer doucement, jusqu'à ce que Vêpres sonnent aux clochers de Paris. Isambour, en entendant les cloches, se redressa sur son séant, affolée.

— Je dois rentrer avant qu'on ne s'aperçoive de mon absence, s'exclama-t-elle. (Elle embrassa Agnès sur les deux joues.) Je te souhaite bonne chance.

— Moi aussi, répondit sa compagne – et toutes les deux étaient sincères. Si… (Elle hésita.) Philippe ne m'autorisera jamais à te rendre visite, mais si tu as encore envie de parler, un jour, tu peux revenir.

La Danoise haussa les épaules, incertaine, puis elle se leva et marcha d'un pas décidé vers le mur le plus proche, dans lequel elle pénétra sans se retourner. Agnès, bien qu'elle s'y attendît, en demeura bouche bée. C'était un peu la confirmation que tout ce qui avait précédé n'avait pas été qu'un rêve.

Elle garderait pour elle son entretien avec Isambour. Si elle en plaidait la cause, elle se sentait capable d'amener Philippe à la revoir. S'il la revoyait, il s'apercevrait que c'était une jeune femme remarquable, tout à fait digne d'être honorée, d'être aimée – et il pourrait bien cesser de se battre aussi ardemment pour la conserver, elle, sans même s'en rendre compte. Non, elle ne dirait rien.

Parvenue à ce point de ses réflexions, elle rejeta la couette et appela ses femmes. Elle allait se faire habiller et tenter d'entendre une messe pendant que c'était encore possible.

Agnès assista à sa messe, mais cette dernière fut célébrée au palais par Guillaume le Breton, le chapelain du roi. L'évêque de Paris, Eudes de Sully, qui officiait à Notre-Dame, avait d'ores et déjà mis l'Interdit en application.

Il devait s'en repentir, d'autant plus qu'il était le cousin du roi. Chassé de son diocèse, dépouillé de ses biens, y compris ses chevaux, il dut s'exiler à pied.

C'était le début d'une vaste campagne. Philippe, fidèle à la politique de son père, avait toujours protégé les libertés ecclésiastiques, si bien que les évêques le tenaient en haute estime. Rares furent ceux qui osèrent appliquer la sentence papale, mais ceux-là subirent le sort de leur frère de Paris. Il en alla de même des curés qui suivirent les ordres du chef de l'Église, ce qui ajouta au mécontentement populaire : en plus de violer la loi divine, le roi persécutait les serviteurs du Tout-Puissant ; maudite était la contrée qui l'avait pour maître.

Ne pouvant braver éternellement la volonté papale, il envoya une nouvelle ambassade à Jean sans

Terre et, cette fois, les négociateurs parvinrent à un accord. En mai, les deux monarques se rencontrèrent au Goulet et signèrent un traité nullement défavorable à la France. Certes, Philippe reconnaissait Jean comme le successeur de Richard pour la Normandie, l'Anjou et l'Aquitaine. De surcroît, abandonnant la cause d'Arthur, il renonçait à tout droit sur la Bretagne, que le jeune duc tiendrait directement de son oncle. Jean, toutefois, payait en contrepartie de cette cession la somme considérable de vingt mille marcs d'esterlins. Il reconnaissait la suzeraineté pleine et entière sur ses fiefs continentaux du roi de France, auquel il concédait en outre nombre de places en Normandie, dans le Vexin et dans le Berry. Pour finir, il s'engageait à ne plus soutenir Otton de Brunswick dans la course à la couronne impériale.

Ce fut le lendemain qu'eut lieu en terre normande, où ne régnait pas l'Interdit, le mariage du prince Louis.

Aliénor d'Aquitaine, fidèle au serment fait à un mourant, était allée chercher une héritière en Castille. À l'étonnement de tous, elle n'avait pas ramené Urraca mais sa cadette Blanca, sous prétexte que les Français ne se fussent jamais accoutumés au nom de la première. En réalité, comme elle le confia à l'archevêque Elie de Bordeaux qui l'attendait à l'abbaye de Fontevrault, elle avait passé suffisamment de temps avec les deux jeunes filles pour se rendre compte qu'Urraca n'avait pas plus d'esprit qu'une oiselle. En Blanca, elle retrouvait au contraire un peu de l'enfant qu'elle-même avait été : curieuse, intelligente, obstinée… La substitution ne rendrait peut-être pas service au jeune Louis mais elle rendrait service au royaume.

Aliénor jubilait : sa petite-fille réussirait là où elle avait échoué avec un autre Louis – du moins si ce mari-là, une fois roi, ne se révélait pas étouffé par un père qu'on devinait encombrant, pesant, monumental.

La vieille femme, cependant, ne devait pas assister à la cérémonie : épuisée du voyage, déprimée par la mort stupide, au cours d'une rixe, d'un Mercadier dont les talents feraient cruellement défaut à l'Angleterre, elle s'arrêta à Fontevrault et confia à l'archevêque le soin d'accompagner la petite fiancée en Normandie.

Louis avait treize ans, Blanca douze. Lui n'était pas encore considéré comme nubile, si bien que la nuit de noces serait reportée. Le sachant tous les deux, sans doute éprouvèrent-ils moins d'appréhension à se rencontrer : leur premier contact fut excellent. Il n'y eut pas de coup de foudre, il n'y aurait jamais entre eux quoi que ce fût évoquant la passion, mais enfin ils se plurent et, très vite, leur entourage estima qu'ils s'entendaient à merveille.

Philippe en fut ravi : n'ayant connu que des amours tumultueuses, il souhaitait à son fils une union paisible avec une jeune fille humble, soumise, détachée de la politique.

Il lui faudrait quelques années pour comprendre qu'aucun de ces qualificatifs ne s'appliquait réellement à Blanche de Castille.

L'Interdit devenait intolérable. De partout, montaient des suppliques vers le roi. Bien qu'il se mît en colère dès qu'on abordait le sujet, ses conseillers le pressaient de plus en plus fermement de se conformer aux ordres d'Innocent III. Le vieux Gautier, le jeune Gautier, Henri Clément, Guillaume de Garlande, Barthélémy de Roye, Guillaume des Barres, le frère Guérin, qui d'ordinaire trouvaient mille et une raisons de se contredire, individuellement ou par factions, s'accordaient en la matière avec une unanimité que Philippe jugeait irritante.

Guillaume aux Blanches Mains, lui, ne disait rien, trop impliqué dans l'affaire. Son mauvais pressentiment se faisait de plus en plus insistant.

Il était urgent de débloquer la situation. Agnès écrivit au pape, une lettre touchante de simplicité

et de désespoir. Sa Sainteté, tout en se déclarant affligée de ses tourments, lui enjoignit de renoncer à une union illicite qui lui vaudrait de perdre son âme et l'encouragea à prier.

Au roi, il se déclara prêt à étudier la validité de son mariage danois s'il rendait immédiatement à Isambour les honneurs dûs à une reine et éloignait sa concubine. Il insista sur le fait que la sentence de divorce prononcée près de sept ans plus tôt demeurait irrégulière jusqu'à plus ample informé.

Philippe, lorsqu'il reçut cette missive, entra dans une colère noire mais dut se soumettre. Se séparer d'Agnès n'entrait pas dans ses intentions, cependant : il lui fallait juste gagner du temps, obtenir la levée de l'Interdit, fût-ce provisoirement – et pour cela, une victime était nécessaire. Puisqu'il ne pouvait se résoudre à sacrifier sa troisième épouse, il sacrifia un fidèle serviteur.

— Est-il vrai, mon oncle, que mon divorce avec Isambour est illicite ? lança-t-il froidement durant un conseil.

L'archevêque de Reims se troubla, sentant venir le coup.

— Il faut bien admettre que… commença-t-il.

— Eh bien, vous êtes donc un sot et un imbécile, puisque c'est vous qui l'avez prononcé. Disparaissez !

— Mais sire…

Guillaume aux Blanches Mains n'acheva pas. Rappeler qu'il avait agi pour complaire au roi n'eût servi à rien : il faisait un bouc émissaire tout désigné. Ne l'avait-il pas toujours su ? La tête basse, il salua Philippe et quitta la pièce pour s'en retourner en son diocèse, d'où il ne devait plus sortir avant sa mort. Laquelle ne tarda pas : les grands politiques, semblait-il, avaient de la peine à survivre loin du pouvoir.

La haute noblesse avait à présent bel et bien déserté le conseil royal.

Son honnêteté garantie – n'avait-il pas agi avec la caution morale du plus grand archevêque de France ? – le roi écrivit une nouvelle lettre au pontife, dont il fit mine d'accepter les conditions. Innocent, soupçonnant que Pierre de Capoue ne serait plus le bienvenu en France, envoya un nouveau légat, le cardinal Octavien, évêque d'Ostie, qui fut reçut à Sens par Philippe. À la surprise générale, ce dernier accepta toutes les conditions posées par le pape : Isambour serait conduite au château de Saint-Léger-en-Yvelines, pour y être traitée selon son rang. Quant à Agnès, elle serait provisoirement exilée à Poissy.

— C'est la fin, Philippe, déclara-t-elle tristement, lorsqu'il le lui annonça.

— Bien sûr que non ! Je feins d'obtempérer pour obtenir la réunion d'un nouveau tribunal ecclésiastique. Octavien m'a promis qu'elle aurait lieu le plus rapidement possible.

— Que pourra bien nous apporter un autre tribunal ? soupira Agnès. Celui-là ne sera pas de mauvaise foi : il statuera en faveur d'Isambour.

— Le pape n'est pas idiot : il sait que je ne saurais m'accommoder d'elle ; il trouvera le moyen de m'en débarrasser. Tout ce qu'il désire, c'est avoir le dernier mot. Nous allons être séparés quelques mois, mais ensuite, nous ne nous quitterons plus. (Il tenta de prendre un ton léger.) Puisque notre mariage n'est décidément pas valable, nous n'aurons qu'à en célébrer un deuxième.

La jeune femme secoua doucement la tête.

— Tu y crois vraiment ? interrogea-t-elle.

Philippe soutint son regard un instant puis détourna les yeux.

— L'important est que l'Interdit soit levé, dit-il.

— Bien sûr, oui, c'est cela qui est important, acquiesça-t-elle, d'autant plus résignée qu'elle le pensait vraiment.

Aux premiers jours de septembre, Isambour reçut à Saint-Léger la visite du légat Octavien

qu'accompagnait en grande pompe un essaim d'évêques. Elle l'accueillit avec humilité, trop habituée à être traitée en captive pour se conduire en reine. Pourtant, depuis son arrivée au château, elle ne manquait de rien. Pour la première fois depuis des années, elle portait de riches vêtements, dormait dans un lit digne de ce nom et goûtait les mets les plus délicieux.

Son enthousiasme tomba quand le légat lui annonça que ces dispositions n'étaient que provisoires : Philippe ne renonçait pas à l'idée de se séparer d'elle.

— J'approuve entièrement la réunion d'un nouveau tribunal ecclésiastique, affirma-t-elle néanmoins. Puisqu'il n'est aucun motif d'annuler mon mariage, le verdict ne saurait que me satisfaire.

— Votre confiance à cet égard, madame, plaide d'ores et déjà en votre faveur, répondit le légat. À présent, la question se pose de savoir où et quand auront lieu les délibérations. En ce qui concerne le second point, il nous semble que sept mois à dater d'aujourd'hui suffiront à votre frère pour envoyer toutes les pièces susceptibles de servir votre cause. Quant au lieu, le roi suggère Lyon ou Cambrai.

Isambour faillit signifier son indifférence puis elle se ravisa. Les deux villes dépendaient de l'Empire, avec lequel Knut VI n'était pas dans les meilleurs termes. Des ambassadeurs danois risqueraient fort d'être interceptés comme par hasard, et sans qu'on pût reprocher quoi que ce fût à Philippe.

— Pourquoi pas Soissons ? proposa-t-elle après avoir fait part de ses craintes à Octavien. C'est en terre de France et l'évêque m'y a naguère témoigné quelque bonté.

La suggestion, dûment transmise, fut acceptée par tous les partis en présence, ce qui donna à la jeune femme un avant-goût de victoire.

Le lendemain de sa première visite, le légat revint la voir, accompagné cette fois du roi en personne, qu'il avait convaincu de s'entretenir un moment avec elle.

Philippe n'appréhendait plus de se trouver en présence d'Isambour. S'il n'eût toujours pu lui rendre le devoir conjugal, ni même la tolérer dans son entourage, il se sentait parfaitement capable de la côtoyer quelques minutes ou quelques heures sans céder aux crises de tremblements qui le saisissaient autrefois.

Quand il pénétra dans la pièce où l'attendait la Danoise, voisine de la grand-salle accueillant légat et évêques, il n'en éprouva pas moins un frisson déplaisant et sentit ses tics s'intensifier. Il se contraignit à respirer lentement, profondément.

— Bonjour, sire, dit Isambour en s'agenouillant devant lui.

Il s'immobilisa à quatre pas d'elle, peu désireux, en dépit de ses bonnes résolutions, de l'approcher. À son entrée, elle avait baissé la tête, mais elle le regardait à présent bien en face, de ces grands yeux bleus qui savaient devenir plus bleus encore. Evoquer le phénomène fit passer en Philippe un nouveau frisson et lui donna la chair de poule.

— Relevez-vous, dit-il enfin. Je ne sais si nous avons beaucoup de choses à nous dire, mais si tel est le cas, disons-les vite : je n'ai guère de temps à vous consacrer.

— Après des années sans vous voir, tout instant passé auprès de vous m'est précieux, assura la jeune femme en se redressant. Vous rendez-vous compte que c'est la première fois que nous pouvons réellement nous parler ? Si j'avais entendu le français, autrefois, peut-être les choses se seraient-elles déroulées autrement.

— Vous savez bien que non ! répliqua-t-il.

— Pourquoi ? feignit-elle de s'étonner. Oh, oui, bien sûr : parce que je suis un démon…

Le coin des lèvres de Philippe se releva et s'abaissa sèchement à deux reprises.

— Vous ignoriez ce que vous étiez, cette nuit-là, n'est-ce pas ? interrogea-t-il. Vous l'avez découvert depuis ?

Elle acquiesça.

— J'ai été échangée à la naissance avec la véritable Ingeborg. Jusqu'à notre nuit de noces, je n'ai rien soupçonné.

— Et comment avez-vous compris ?

Isambour tiqua : s'il l'ignorait, c'était qu'Agnès ne l'avait pas informé de leur entretien. Il ne savait donc pas qu'elle connaissait aussi ses origines à lui. Etait-ce un avantage ? Dans le doute, elle choisit de ne pas le détromper.

— Des êtres de ma race m'ont prise en pitié et sont venus me trouver dans ma première prison, répondit-elle sans plus de précisions.

— C'est vous que j'ai vue à Gisors, n'est-ce pas ?

— Oui. Je vous savais en campagne, j'étais inquiète… Si vous n'aviez pas… (Elle s'interrompit, sur le point de trop en dire.) Si vous n'aviez pas attrapé la corde qu'on vous lançait, j'aurais tenté de vous tirer de l'eau moi-même.

Philippe haussa les épaules, dédaigneux, puis considéra sa compagne avec attention et crut comprendre qu'elle ne mentait pas.

— Écoutez, Isambour, dit-il, s'obligeant au calme. Il serait trop long de vous expliquer pourquoi, et je n'en ai par ailleurs nul désir, mais je ne pourrai jamais faire mon épouse d'une femme de votre race. Cela n'a rien à voir avec vous en tant que personne. Je… j'éprouve un dégoût profond des vôtres. Il me serait impossible de vous toucher.

— Mais vous m'avez touchée, pourtant, sire, cette nuit-là, objecta-t-elle.

— À ce moment-là, je ne savais pas.

— N'est-ce pas la preuve que votre dégoût n'est ni instinctif ni naturel ? Vous pourriez le surmonter, si vous essayiez vraiment, j'en suis convaincue.

Le roi poussa un long soupir.

— Je ne suis pas venu ici pour raisonner, déclara-t-il, irrité. Le pape m'oblige à vous traiter en reine, mais ne vous attendez pas à ce que je vous traite en épouse. Dans sept mois, je compte bien que le tribunal ecclésiastique me débarrassera de vous à jamais. Ne pourriez-vous nous épargner à tous des tourments inutiles et vous soumettre dès maintenant à ma volonté ?

Isambour secoua la tête.

— J'aimerais vous complaire, sire, mais c'est impossible.

— Pourquoi, au nom du ciel ? Jamais je ne quitterai Agnès pour vous. Que pouvez-vous bien espérer ? La détestez-vous au point qu'il vous faille la torturer ?

— Je ne la déteste pas. Je l'aime, au contraire. Je l'aime beaucoup.

Philippe lui jeta un regard abasourdi.

— Décidément, vous êtes folle, commenta-t-il, méchant.

— Je suis peut-être folle, mais je suis aussi reine, puisque vous m'avez faite telle, et reine je mourrai. C'est une des raisons pour lesquelles je m'obstine. L'autre, c'est que je vous aime.

— Balivernes ! siffla le roi. Comment pourriez-vous m'aimer ? Nous nous sommes vus quelques heures en tout et pour tout, et je ne vous ai fait que du mal.

La jeune femme eut un sourire dépourvu de gaieté.

— C'est une question que je me suis posée également, admit-elle. Peut-être avez-vous raison : peut-être suis-je folle et ai-je le goût de la souffrance.

Philippe eut une moue dubitative.

— Quoi qu'il en soit, moi, je ne vous aime pas et ne vous aimerai jamais. Cette discussion a assez duré. Puisque vous ne voulez pas vous montrer raisonnable, nous allons nous donner la main en

public, tout à l'heure, afin de satisfaire notre ami Octavien, mais ne comptez plus me revoir. (Il tourna les talons pour sortir, puis se ravisa.) Une dernière chose : je ne veux pas que vous m'espionniez. Si vous avez le moyen de franchir les murailles que je vous impose, allez où bon vous semble avec ma bénédiction, mais faites-moi le plaisir de me laisser en paix.

Isambour faillit lui demander comment il comptait l'obliger à obéir, mais il se dirigeait déjà vers la porte. Les dents serrées, elle contint son chagrin en se disant que s'ils ne s'étaient pas mis d'accord, ils avaient à tout le moins parlé calmement. Il y aurait d'autres occasions. La lutte serait longue, âpre, mais tant que la jeune femme demeurait en France, elle conservait une chance de l'emporter.

Le jour même, lorsqu'ils se furent bel et bien donné la main en public, Philippe déclara solennellement qu'il la reprenait pour femme jusqu'au jugement à venir. Sur quoi le cardinal Octavien leva l'Interdit.

La France et son roi allaient pouvoir respirer. La première n'en savait rien encore, mais le second, pressé de porter la nouvelle, sauta à cheval dès qu'il put prendre congé du légat et courut rejoindre Agnès.

La concubine était éloignée, certes, mais elle demeurait assez proche pour qu'on la visitât souvent. L'épouse légitime était tirée de prison, en effet, mais logeait dans un château isolé où l'on ne se présenterait jamais. La lettre de la loi, une fois de plus, était observée, mais non l'esprit. Philippe espérait bien que cela suffirait.

Il s'illusionnait.

« Quand nous avons donné des ordres, nous n'avons pas demandé un semblant d'exécution mais une exécution bien réelle. Ce n'est pas nous, c'est lui-même que le roi trompera s'il refuse à la reine les honneurs qui lui sont dus »

Innocent III, *Lettre au cardinal Octavien*

Comme pour marquer d'une pierre blanche l'orée d'un nouveau siècle, Renaud de Dammartin regagna la cour au printemps de l'an 1201. Isolé dans sa rébellion depuis les traités signés par Baudouin de Flandre et Jean sans Terre, il céda aux premières propositions de paix du roi. Sans la moindre honte, il vint à Paris rendre à nouveau l'hommage-lige pour le comté de Boulogne. À cette occasion, et dans l'espoir de sceller une fois pour toutes leur amitié, Philippe fiança le fils qu'il avait eu d'Agnès à la fille de Renaud et d'Ide.

Le comte et le roi, distants durant la journée, tombèrent dans les bras l'un de l'autre le soir venu, quand le vin les eut égayés.

— Ne cesseras-tu donc jamais de me trahir ? interrogea Philippe, à demi sérieux.

Renaud avait bu plus que lui et même plus que de raison. Il lui fallait s'appuyer contre la muraille pour rester sur ses pieds.

— Ne cesseras-tu donc jamais de me pardonner ? renvoya-t-il d'une voix pâteuse en fixant son ami dans les yeux.

— Si c'est ce que tu cherches à savoir, écoute-moi bien : je t'ai pardonné aujourd'hui pour la dernière fois. (Le roi posa la main sur l'épaule de son interlocuteur.) Tu es ivre et moi aussi, alors je veux être sûr que tu comprennes bien ce que je te dis : je t'aime, Renaud, mais si tu te retournes encore contre moi, je t'abattrai comme n'importe quel autre ennemi. C'est clair ?

Le comte de Boulogne hésita un instant puis hocha la tête. Il devait se rappeler ces paroles de longues années.

Ce fut vers la fin mars que s'ouvrit à Soissons le procès en nullité du mariage royal. Suite à de nouvelles admonestations du pape à son légat, le roi était prévenu : il devrait en appliquer le verdict à la lettre. Si son union avec Isambour était déclarée licite, il lui faudrait renvoyer Agnès chez elle, perspective qui l'emplissait d'angoisse.

Il avait donc rassemblé les juristes les plus éminents que comptait la cour, s'en remettant à leur habileté et à leur éloquence.

Dès l'ouverture des débats, après qu'il eut exposé à la cour sa demande, les envoyés du roi de Danemark se firent virulents. Après lui avoir arraché la promesse de les laisser quitter le royaume sains et saufs s'ils s'exprimaient librement, ils le traitèrent tout bonnement de parjure, produisant à l'appui de leurs propos l'accord signé avec Knut, par lequel Philippe s'engageait à traiter Isambour en reine dès son arrivée sur le sol français. Ils dénièrent en outre toute crédibilité au cardinal Octavien, qui présidait l'assemblée, en raison de sa complaisance envers la France.

Octavien, mis en cause, proposa de se récuser : un autre légat était de toute façon attendu dans les jours suivants. Les Danois, toutefois, choisirent de quitter le tribunal et de partir pour Rome plaider la cause d'Isambour auprès du pape.

Cette décision, prise dans la colère du moment, fit que la jeune reine se trouva une fois de plus seule contre une armée de spécialistes du droit acharnés à sa perte. Peu à peu, ses traits se creusèrent, ses yeux s'embuèrent, tandis qu'un sourire de plus en plus large étirait les lèvres de Philippe.

Le procès se poursuivit de longues journées. Plus il avançait, plus la justice de la cause d'Isambour devenait floue, plus les réclamations du roi semblaient légitimes. La jeune femme se voyait déjà divorcée pour de bon et contrainte de rentrer au Danemark en abandonnant sa fierté, quand se produisit un événement imprévu.

Un clerc que nul n'avait encore jamais vu, on l'apprit par la suite, demanda la parole et entreprit de plaider pour la reine d'une voix vibrante qui emplissait la salle des débats sans paraître poussée. Une puissance calme émanait de lui, forçait le respect, commandait l'attention.

Alors qu'il rappelait pour la centième fois les faits, d'une manière les éclairant d'un jour nouveau, bien plus favorable à Isambour, Philippe se demanda qui il pouvait bien être. Un Français, sans doute, car il était dépourvu d'accent. Probablement rentré de Terre Sainte depuis peu, à en juger par son teint hâlé et sa barbe noire à la mode arabe.

Le roi chercha le regard du frère Guérin, assis non loin de lui. L'Hospitalier eut un léger mouvement de tête pour signaler que, quoique très physionomiste et ayant rencontré naguère nombre de Croisés, il ne connaissait pas l'orateur.

Ce dernier poursuivait sa démonstration dans le silence général, soulignant l'hypocrisie du premier tribunal, mettant en lumière les astuces des juristes, réduisant à néant leurs arguments.

Philippe remarqua l'expression d'Isambour : elle fixait l'inconnu avec une joie et une confiance donnant à penser que, pour elle, il n'en était pas un. Mais dans ce cas, où l'avait-elle rencontré ? Y avait-il un traître parmi ceux qui la surveillaient ?

Puis il observa avec plus d'attention le mystérieux clerc barbu, et enfin, il le reconnut à son tour. Il ne l'avait vu qu'une fois, bien des années plus tôt, alors qu'il se trouvait en proie à la fièvre, mais il le reconnut sans l'ombre d'un doute. Cet homme-là n'était pas plus prêtre que lui, il n'avait aucun droit de témoigner à ce procès, d'opérer de tels ravages dans le cœur et l'opinion des juges.

Et Philippe ne pouvait pas le dénoncer.

— Ce qui s'est passé durant cette nuit de noces, continuait le souverain du peuple, seuls le roi et la reine le savent. Puisqu'il semble que ni l'un ni l'autre ne souhaite le révéler, nous devons respecter leur vœu, mais il est une chose que nous pouvons dire avec certitude…

Le Capétien n'entendit pas la suite : l'évidence venait de le frapper. C'était cet étrange personnage, à n'en pas douter, qui avait révélé sa nature à Isambour, puisqu'il intervenait à présent en sa faveur. Il n'avait pu passer sous silence les raisons pour lesquelles son époux l'avait chassée.

Elle savait. Si Philippe la poussait à bout, elle risquait de tout révéler… et de prouver ce qu'elle avançait en traversant une muraille dans le bureau du pape. Après tout, elle ne risquait guère la torture ou l'exécution : quelle geôle l'eût retenue ?

À l'ajournement des débats, les juges avaient quasiment pris leur décision. Le roi eût sans doute pu contre-attaquer durant les jours suivants, d'autant que l'éloquent avocat semblait s'être évanoui, mais il estimait ses chances bien minces. En outre, s'il réussissait, la Danoise n'aurait plus rien à perdre : ne se livrerait-elle pas à une confession désespérée ?

Le soir même, à la nuit tombée, accompagné d'une petite escorte, il se présenta à l'abbaye Notre Dame où résidait provisoirement son épouse et se fit introduire par les nonnes dans la chambre qu'elle occupait. Il la trouva au lit, les yeux déjà ensommeillés, clignant des paupières sous la lueur de la chandelle qu'il tenait en main.

— Ne vous fatiguez pas à mentir, la prévint-il dès l'abord, d'une humeur massacrante. Je l'ai reconnu et je sais que vous savez ! Mais de quoi se mêle-t-il, par tous les saints ?

Isambour, en ne lui demandant pas de qui il parlait, confirma ses hypothèses.

— Je pense qu'il m'aime bien, dit-elle. Il me trouve stupide de croire en Dieu mais il m'aime bien.

— C'est lui qui vous pousse à me résister. J'aurais dû m'en douter.

Elle eut un petit rire clair.

— Oh, non ! Vous ne rabaisserez pas ainsi mes mérites. Lui m'a laissée libre de choisir mon destin. À présent que je l'ai choisi, il me vient en aide, voilà tout, mais je doute que nous le

revoyions : il a déjà fait beaucoup et c'est un homme très occupé.

— Ce n'est *pas* un homme ! trancha Philippe.

— Comme il vous plaira. Les mots ne sont que des mots. C'est en tout cas un noble cœur. Cela dit, pour lui, je suis une sorte d'expérience. (Elle marqua une pause.) Vous aussi, peut-être, d'ailleurs. Songez que si nous régnions ensemble sur la France, ce serait presque mon peuple qui régnerait, puisqu'il est aussi, en partie, le vôtre.

— Je vous saurai gré de ne pas me le rappeler, gronda-t-il. Quant à régner, je vous avertis de n'y point songer. Habillez-vous et suivez-moi : ce procès oiseux n'a que trop duré ; j'ai décidé d'y mettre un terme.

Isambour, intriguée, choisit d'obéir sans poser de question. Alors que le roi se détournait pour sortir, elle repoussa ses couvertures et s'assit au bord du lit. Il eut le réflexe adolescent de lorgner du coin de l'œil le corps nu qui venait d'apparaître, guère changé par les années. Avant d'avoir pu s'étonner de cette impulsion, il eut un second réflexe, encore plus inconscient et encore plus surprenant – au-dessous de la ceinture.

Ce fut fort troublé qu'il alla attendre Isambour dans la cour de l'abbaye.

Dès qu'elle fut prête, il la fit monter en croupe derrière lui et l'enleva sans autre forme de procès, à la grande indignation de la mère abbesse.

Le lendemain matin, un messager du roi se présentait devant le tribunal ecclésiastique. Philippe se déclarait las des disputes de clercs et affirmait reprendre Isambour de Danemark comme légitime épouse pour ne plus jamais se séparer d'elle.

Les nobles juges en demeurèrent interloqués, impuissants : leur assemblée n'avait plus d'objet, puisque le roi reconnaissait la validité de son mariage.

La position du Capétien, cependant, n'avait pas changé. Agnès, enceinte pour la troisième fois, resterait à Poissy jusqu'à être en état de voyager : d'ici-là, il espérait bien qu'on ne songerait plus à lui demander de la renvoyer. Quant à Isambour, quoiqu'il lui eût offert une chevauchée nocturne digne des romans courtois, elle avait vu ses espoirs déçus : le trajet au clair de lune s'était achevé sous les murailles d'une sinistre forteresse, celle d'Étampes, où elle avait été enfermée.

Philippe, donc, continuait envers et contre tout de braver le pape. Il s'était cependant gardé d'une excommunication instantanée : puisque les juges n'avaient pas statué, il ne leur désobéissait pas. Ce n'était certes qu'un moyen supplémentaire de gagner du temps, mais il ne pouvait faire mieux.

— Ce que je crains, plus que les foudres de l'Église, confia-t-il à Agnès peu après, c'est Isambour elle-même. Si elle décide de révéler ce qu'elle sait au pape…

— Il ne se passera rien du tout, compléta la jeune femme. Elle pourra prouver qu'elle n'est pas humaine, en aucun cas que toi, tu ne l'es pas. Il te suffira de lui rire au nez.

Elle déposa un baiser sur le front de Philippe, penché au-dessus de sa couche. Enceinte de près de six mois, elle avait le ventre particulièrement proéminent et on lui interdisait de se déplacer par crainte que le bébé vînt avant terme.

— Mais de toute façon, elle ne dira rien, ajouta-t-elle. Elle ne fera jamais rien qui puisse te nuire. (Elle hésita.) Tu devrais te montrer moins dur avec elle. Que tu la traites bien ou mal ne changera rien à mon sort.

— Et que t'importe le sien ? Pourquoi vouloir l'améliorer, alors qu'elle remue ciel et terre pour te chasser ?

— Mettons que ce soit la charité chrétienne, soupira-t-elle, désireuse de changer de sujet avant de devoir avouer sa rencontre avec la Danoise.

Puisque Philippe ne peut être auprès de moi, je suis heureuse qu'il soit auprès de vous, avait

dit Isambour.

Agnès ne se berçait pas d'illusions : malgré les assurances du roi, elle demeurait persuadée qu'il lui faudrait le quitter tôt ou tard. Même si c'était stupide, contraire à toute logique, voire immoral, elle ne pouvait s'empêcher de se dire que lorsqu'il ne serait plus auprès d'elle, elle le voudrait auprès d'Isambour…

— Serre-moi dans tes bras ! implora-t-elle, frissonnante. Serre-moi fort…

Tant que tu le peux encore, ajouta-t-elle en elle-même.

Agnès quitta Philippe, en effet. Elle le quitta définitivement, pour une contrée où il ne pouvait la suivre. Sans doute la volonté de vivre lui manqua-t-elle, sur la fin : elle qui avait mis au monde ses deux premiers enfants sans la moindre difficulté, elle fut tuée par le troisième – un garçon qu'elle souhaitait nommer Tristan car il naissait dans la tristesse, et qui ne lui survécut pas.

Cela se passait au tout début du mois d'août.

L'accouchement étant survenu plusieurs jours avant la date prévue, Philippe s'occupait à Paris de détails administratifs quand on lui annonça la nouvelle. Blanc comme un linge, il courut aux écuries, sella lui-même son cheval et, refusant d'attendre une escorte, quitta la ville à bride abattue sans se soucier de savoir s'il renversait passants ou étalages. Sa monture, forcée au grand galop sur la route de Poissy, s'effondra littéralement à l'arrivée. Elle ne devait se relever que le lendemain.

Philippe, toujours courant, fit irruption dans la chambre mortuaire où gisaient côte à côte le cadavre d'Agnès, les mains jointes, et celui de son bébé. Il en expulsa d'une injonction tous ceux qui, nobles ou serviteurs, veillaient les défunts, les poussa dehors lorsqu'ils ne sortaient pas assez vite et claqua la porte derrière eux.

Il demeura un instant appuyé au battant, hors d'haleine, le front contre le bois sculpté, n'osant bouger. Le cœur au bord des lèvres, il s'y contraignit enfin, se tournant vers le lit autour duquel on avait allumé des dizaines de cierges.

La minuscule silhouette du bébé, il ne la vit même pas. Un fils de plus eût été accueilli avec joie mais sa compagne lui avait déjà donné deux beaux enfants ; il se fût contenté de vivre à son côté sans qu'elle lui en portât jamais d'autre. Non, c'était bien pis : il se fût contenté de vivre à son côté même si elle ne lui en avait jamais porté aucun, même si elle avait été stérile. Il l'aimait. C'était le cauchemar d'Isabelle qui recommençait, en mille fois pire.

Agnès avait été lavée, peignée et revêtue de ses plus beaux atours. Ceux qui s'étaient occupés d'elle avaient fait de leur mieux, mais rien n'avait pu effacer l'expression de douleur intense qui marquait ses traits au moment de la mort.

Philippe ne contempla que très peu de temps ce masque d'horreur : bientôt, les larmes lui brouillèrent la vue, et il ne fit rien pour les empêcher de couler. Secoué de sanglots, il se jeta sur la dépouille glacée de l'unique personne qu'il avait aimée plus que lui-même et la serra entre ses bras en bredouillant d'inutiles questions.

Il avait bravé la colère divine, Dieu s'était vengé. Et Dieu avait de ces vengeances qui laissaient loin derrière elles toutes celles que leur cruauté inspirait aux hommes.

— Je suis arrivée trop tard, moi aussi, déclara une voix. J'aurais voulu la sauver, si c'était possible. À présent, il ne me reste qu'à la pleurer avec vous…

Lentement, très lentement, il reposa sur la couche le corps d'Agnès et le baisa au front. Puis, essuyant ses larmes d'un revers de main, il se retourna.

Isambour se tenait juste derrière lui, drapée à la hâte dans une pièce de fine étoffe qui moulait sa silhouette pleine. Elle aussi avait les yeux humides, les joues maculées de traînées luisantes. Ah çà !

se moquait-elle ?

— J'ai beaucoup de chagrin, affirma-t-elle, la main tendue vers lui. Si vous vouliez me permettre de…

Le geste fut de trop. Il déclencha tout.

Philippe se releva d'un bond et asséna à la Danoise deux gifles successives, puis une troisième, plus forte, qui la jeta à terre.

— C'est toi qui l'as tuée, gronda-t-il. Et tu voudrais que je t'ouvre les bras ?

Les yeux d'Isambour s'agrandirent lorsqu'il tira le court poignard qu'il portait à la ceinture. Elle lut dans son regard, au milieu de son visage ravagé de tics, qu'il allait la tuer et que rien de ce qu'elle pourrait dire ou faire ne parviendrait à l'apaiser. Comme il se jetait sur elle, la peur eut raison de la pudeur : la jeune femme arracha le voile qui la couvrait, roula sur elle-même pour s'en écarter et se laissa couler dans les dalles. La lame du poignard se brisa net en frappant la pierre à l'endroit exact qu'elle occupait l'instant d'avant.

Philippe, emporté par son élan, s'étala de tout son long, s'éraflant cruellement la joue. La douleur physique et le choc chassèrent son aveuglement : il contempla la garde du poignard, dans sa main, réalisa ce qu'il avait failli faire et la jeta de toutes ses forces contre le mur. Se prenant la tête à deux mains, il poussa un hurlement venu du plus profond de ses entrailles, qui résonna longuement dans tout le château, au point que certaines âmes impressionnables se demandèrent s'il n'était pas possédé du démon.

Lorsqu'il eut crié tout son soûl, lorsque sa voix se fut brisée dans un déchirement de gorge, lorsqu'il ne lui resta plus la moindre larme à verser, il alla s'allonger auprès d'Agnès, sans la toucher, et s'endormit en souhaitant mourir.

Isambour, de retour dans la petite pièce à peine digne du nom de chambre qu'elle occupait à Étampes, laissa elle aussi libre cours à son désespoir. Un temps, elle avait cru pouvoir percer les défenses de Philippe, gagner au moins son amitié ou son estime, à défaut de son amour, mais les fondations élevées patiemment venaient d'être emportées par un raz-de-marée de souffrance.

« O, mon Seigneur, vous voyez à vos pieds une jeune princesse tremblante ! La couronne ne la séduit pas, c'est son époux qu'elle réclame ; vous ne lui refuserez pas, car vous êtes la providence qui distribue la justice sur la terre. »

Agnès de Méranie, *Lettre à Innocent III*

Quatrième partie
LA VICTOIRE

« Mais peut-être vous étonnerez-vous du titre d'Auguste, que je donne au roi en tête de mon ouvrage ; en voici la raison : les écrivains donnaient ordinairement le nom d'Auguste (du verbe augeo, auges) aux Césars qui avaient augmenté l'État. Philippe mérite donc le titre d'Auguste, puisqu'il a augmenté aussi l'État. »

Rigord, *Gesta Philippi Augusti*

I

Le cri de douleur du roi de France s'entendit par-delà les frontières et fit vibrer jusqu'aux murs de Rome. Touché, Innocent voulut faire un geste pour complaire à l'amant blessé et légitima les deux enfants qu'il avait eus d'Agnès. Il s'abstint en outre pendant quelques mois de protester avec trop de vigueur contre l'emprisonnement renouvelé d'Isambour : tant qu'il porterait en lui le deuil de l'aimée, Philippe serait insensible à la raison ; le pape n'était pas trop détaché des affaires temporelles pour le comprendre.

Le Capétien, de fait, quoique horrifié du meurtre qu'il avait failli commettre, possédait à présent une raison supplémentaire de haïr son épouse. Agnès était morte à cause d'elle, de son maudit entêtement.

Bien plus tard, l'inanité de l'accusation lui apparaîtrait, et il admettrait même en avoir été conscient sur le moment, sans parvenir à faire taire sa colère et son chagrin. Il lui fallait un responsable : la Danoise en constituait un de choix.

Il ne pouvait la faire assassiner : dans la chambre mortuaire, il avait connu un instant d'aveuglement, mais il n'aimait pas verser le sang ; en outre, le commanditaire de pareille lâcheté, sur l'identité duquel nul n'aurait le moindre doute, serait mis au ban de la Chrétienté.

Plus que jamais soucieux de se débarrasser d'Isambour, cependant, il entreprit à nouveau d'en briser la résistance. Il fit endurcir ses conditions de détention, si bien qu'elle se retrouva dans un dénuement plus grand encore qu'à Cysoing. Il lui interdit les visites, sinon celles de ses propres envoyés, qui s'employaient à la raisonner, à lui vanter les mérites de la vie religieuse. Pour le reste, l'entourage de la reine, gardes et serviteurs, avait pour consigne de la traiter sans égards : on ne devait ni la frapper ni la négliger au point qu'elle tombât malade, mais vexations et rebuffades étaient encouragées.

Si d'aventure sa santé se dégradait, ordre était de la transporter aussitôt en un endroit où l'on pourrait la soigner efficacement : qu'elle mourût en prison eût été du plus mauvais effet. Philippe, toutefois, ne pensait pas que les choses en arriveraient là : lui-même était rarement malade et combattait la plupart des fièvres avec aisance ; or le pouvoir d'Isambour, plus pur que le sien, devait être plus puissant.

Bien sûr, il savait que la détention de son épouse n'en était pas vraiment une : s'il en avait douté, la voir se fondre dans la pierre alors qu'il s'apprêtait à la poignarder l'eût convaincu. Parce que l'essence diabolique de l'autre race lui semblait à présent douteuse, il avait d'ailleurs discerné une certaine beauté dans cette fusion – comme il y avait eu de la beauté en Lysamour, derrière l'horreur. Il n'en déplorait pas moins qu'elle fût possible : enfermer une fille des pierres constituait une tâche surhumaine. Pour empêcher Isambour de circuler à sa guise, il eût fallu lui construire une prison de bois – ce qu'il se voyait mal expliquer au conseil.

Il avait cependant compris qu'elle devait être nue pour user de son pouvoir, ce qui limitait singulièrement ses possibilités d'apparitions en public. Rien ne l'empêchait d'aller à son gré nager dans un étang ou se promener en forêt, mais jamais elle ne surgirait en pleine cérémonie ou au beau milieu d'un siège de place-forte. L'idée qu'elle risquait de le rejoindre dans l'intimité de sa chambre troublait un peu Philippe, mais il espérait l'avoir assez effrayée pour qu'elle s'en abstînt. Quoi qu'il en fût, il ne rappela pas ses massiers à son chevet et continua de dormir seul, comme il en avait pris l'habitude après l'exil d'Agnès à Poissy.

Agnès à qui il devait d'avoir conquis sa peur panique de la mort. L'angoisse avait disparu peu à peu depuis qu'il était convaincu de posséder une âme. Damnée, peut-être, mais cela ne comptait guère : affronter ses responsabilités, expier ses fautes, il l'acceptait volontiers. L'important était qu'il fût un homme, un homme comme les autres.

Le corollaire de cette loi, à savoir qu'Isambour était une femme comme les autres, ne lui échappait pas, mais il n'en avait cure : bien des femmes ne lui inspiraient que du dégoût ; celle-là en faisait partie, voilà tout.

Isambour, à dire vrai, ne souffrait pas de la faim : quand la nourriture qu'on lui servait était par trop chiche ou répugnante, une incursion nocturne dans les cuisines de la forteresse lui fournissait un repas à sa convenance. Ses vêtements, jamais renouvelés, étaient indignes d'une reine, mais on veillait à ce qu'elle eût suffisamment de fourrures pour ne pas prendre froid, si bien que seule sa fierté s'en trouvait blessée. Ce n'était pas qu'elle tînt à se parer : ses goûts la portaient à une simplicité de mise et à de modestes bijoux. L'intention insultante, toutefois, était intolérable.

Pour cette raison, elle continuait d'écrire au pape.

Deux trépas successifs – outre celui du brave abbé d'Aebelholt, des années auparavant – l'assuraient qu'elle ne devait plus attendre de secours que de Rome. L'archevêque de Reims, Guillaume aux Blanches Mains, à qui il arrivait de lui faire quelque faveur pour alléger sa conscience, avait rendu son âme à Dieu. Plus grave et plus douloureuse était la mort de Knut, le frère d'Isambour, qui n'avait jamais cessé d'intercéder pour elle. Le nouveau roi de Danemark, son cadet, n'était qu'un enfant lorsqu'elle était partie pour la France et, la connaissant à peine, s'intéressait bien moins à son sort.

D'Innocent III, elle n'attendait pas un miracle : elle avait trop espéré et trop déchanté pour croire qu'il réglerait le problème d'un coup de crosse magique. Sans le consentement du roi, rien ne se ferait jamais, elle en avait conscience. Les mises en garde papales seraient toutefois un aiguillon non négligeable pour conduire au dit consentement. Si elle désirait régner un jour, elle ne devait pas permettre qu'on l'oublie.

Quant à son époux, elle avait décidé pour un temps de ne pas chercher à le revoir. Leur dernière rencontre lui laissait un goût de cendres dans la bouche. Elle était venue le trouver en toute innocence, peinée de la mort d'Agnès, croyant que leur affliction commune les rapprocherait, Philippe et elle. Elle n'avait pas envisagé un instant qu'il pût la rendre responsable, la considérer comme une meurtrière et vouloir se faire son bourreau.

Isambour, Chrétienne fervente, possédait le goût pervers de la souffrance et n'avait que trop tendance à se sentir coupable. Si elle supportait avec stoïcisme les tourments qu'on lui infligeait depuis des années, c'était en grande partie parce qu'elle croyait ainsi porter sa croix, gagner sa part de Paradis. Elle n'était toutefois pas fanatique au point de se mortifier sans raison : le décès d'Agnès ne lui inspirait nul remords ; on ne la chargerait pas de ce fardeau-là. Si on ne l'avait pas répudiée, elle, la fille du duc de Méranie ne fût jamais venue en France et n'eût donc pu s'y éteindre. C'était Philippe, le responsable, pas elle.

Son pire ennemi, dans sa geôle, était l'ennui : plus que les privations, il menaçait vaincre sa volonté, aussi, afin de le combattre, n'hésitait-elle plus à sortir. Elle n'effectuait parfois qu'une promenade au sein des murs de la forteresse ou dans son sous-sol : le simple fait de se fondre à son élément de prédilection lui procurait de telles sensations qu'elle s'en trouvait ressourcée, régénérée. Parfois aussi, elle s'autorisait une excursion qui la menait en des sites naturels d'une grande beauté ou, plus rarement, dans tel ou tel château dont les occupants excitaient sa curiosité. Ainsi, elle se trouvait à Paris lorsque Philippe y reçut le roi Jean d'Angleterre, peu avant la mort d'Agnès. Quelque

temps plus tard, elle se rendit à l'abbaye de Fontevrault pour y observer dans sa retraite la vieille reine Aliénor, dont la force et la dignité lui parurent un exemple.

Nombreux furent, au fil des années, les seigneurs et nobles dames qu'elle débusqua ainsi au logis, sans jamais se montrer, se contentant d'observer et d'écouter – vivant en quelque sorte par procuration. Elle se reprochait souvent de violer l'intimité des autres : si elle s'abstenait, par discrétion, de les épier tandis qu'ils sacrifiaient à leurs besoins intimes ou qu'ils copulaient, elle surprenait nombre de conversations nullement destinées à des oreilles étrangères. En dépit de ses scrupules, elle ne renonçait pas à ces visites un peu particulières : le monde, la vie étaient passionnants, et c'était là son seul moyen d'en profiter un peu. Compte tenu de tout ce qu'elle subissait par ailleurs, elle espérait que Dieu ne lui en tiendrait pas trop rigueur. Après tout, elle n'avait jamais prétendu être parfaite.

Une idée, en outre, lui vint peu à peu. À force d'espionner impunément les grands du royaume, peut-être surprendrait-elle quelque secret d'État qu'elle rapporterait à Philippe en gage de dévouement. Si elle lui rendait service, il finirait par comprendre qu'elle ne voulait que son bien et qu'il aurait grand avantage à la traiter en reine.

Tout ce qu'il lui fallait, c'était de la patience, et elle était résolue à attendre le temps qu'il faudrait : au cours de ses escapades souterraines, elle avait croisé d'autres membres de sa race, lié connaissance avec certains ; cela ne lui avait pas donné envie de les connaître mieux. La plupart lui avaient paru d'un incroyable égoïsme, seulement préoccupés de leur liberté. De ceux qui l'avaient prise en pitié, elle n'avait pu tirer qu'un seul conseil : quitter à jamais le monde des humains pour vivre parmi les pierres. Aucun n'avait paru comprendre son désir de régner ni ce qu'elle éprouvait pour l'homme qui la traitait pis qu'un animal. Sur ce dernier point, elle n'était d'ailleurs pas loin de les rejoindre, estimant quant à elle, faute d'une meilleure explication, que Dieu lui envoyait cet amour pour l'éprouver ou pour fortifier sa résolution – les deux buts étant atteints. Quoi qu'il en fût, sa place ne se trouvait pas parmi ses frères de race : elle était décidément trop humaine.

« Sachez donc, père saint, que dans ma prison il n'y a pour moi aucune consolation et que je supporte d'innombrables et insupportables provocations [...] Ce qui met le comble à ma misère, c'est que ces personnes de basse condition qui de par la volonté royale sont admises auprès de moi, ne me disent jamais quelques bonnes paroles, mais m'affligent d'entretiens injurieux et méchants [...] Je ne pourrais vous énumérer une à une les misères dont je souffre, car il m'est refusé ce qui ne devrait être refusé à aucune femme chrétienne, et il m'arrive ce qui ne devrait arriver à personne, même de la condition la plus basse. »

Isambour de Danemark, *lettre à Innocent III*

En avril de l'an 1202, la cour de France convoqua Jean sans Terre à Paris, afin qu'il y répondît de ses agissements en Poitou. Puisqu'il dédaigna de se présenter, il fut condamné par contumace à la confiscation de toutes les terres qu'il tenait du roi de France, soit l'ensemble de ses fiefs continentaux.

Jean avait lui-même forgé l'épée qui ne tarderait plus à le tailler en pièces : après s'être arrangé pour concilier en une espèce de coup de génie ses passions et la politique, il n'avait pu empêcher sa mesquinerie naturelle de tout gâcher.

Presque deux ans plus tôt, son vassal poitevin Hugues de Lusignan, comte de La Marche, l'avait invité à ses fiançailles avec Isabelle Taillefer, unique héritière du turbulent comte Adhémar d'Angoulême, dont cette union risquait de renforcer les velléités d'indépendance. Craignant une coalition potentielle susceptible de couper le Poitou de l'Aquitaine, Jean avait trouvé une solution idéale au problème dès qu'il avait posé les yeux sur Isabelle. Âgée de douze ans seulement mais d'une indéniable précocité, elle avait à ce point fasciné le roi d'Angleterre, amateur de chair fraîche, qu'il avait décidé de joindre l'utile à l'agréable. Éloignant le comte de La Marche sous prétexte d'une mission en Angleterre, il avait tout bonnement enlevé la fille, avec son entière coopération, et l'avait épousée avant de la faire couronner à Westminster.

Eût-il alors offert au fiancé frustré des compensations monétaires ou territoriales raisonnables, ainsi qu'il était d'usage en pareil cas, que l'indignation des barons poitevins se fût vite apaisée. Au contraire, ravi de son petit tour et jouissant enfin du pouvoir dont il avait rêvé sa vie entière, il avait raillé, ridiculisé – et maté dans le sang la rébellion subséquente.

Hugues de Lusignan en avait appelé au roi de France – lequel avait temporairement fait la sourde oreille : il était alors en plein cœur de son conflit avec le pape et n'envisageait pas une guerre dans l'immédiat. Plutôt que d'attaquer Jean ou même de le sermonner, il l'avait invité à Paris avec sa nouvelle épouse et avait fêté le couple sans épargner le faste. Le dernier des Plantagenêts s'en était rentré chez lui toute méfiance endormie – d'où sa surprise, quelques mois plus tard, de recevoir une citation à comparaître.

C'est qu'entre-temps, les choses avaient changé. Innocent III s'était apaisé, et la mort du comte de Champagne en Terre Sainte avait permis à Philippe d'en prendre les terres sous tutelle en attendant la majorité de l'héritier. L'accroissement aussi colossal que subit de ses ressources permettait au Capétien de lancer une campagne militaire avec de bonnes chances de l'emporter sur un rival dont les finances partaient à vau-l'eau. Il se rappela donc brusquement la plainte des seigneurs poitevins et prit les mesures qui s'imposaient.

À peine eût-il rendu sa sentence qu'il la mit en application. « Confisquer » les fiefs continentaux de Jean, cela signifiait les conquérir : on ne pouvait s'attendre à ce qu'il les cédât sans combattre. L'Anglais, cependant, ne voyant pas venir le coup et s’obstinant à refuser la négociation, s'était mis en mauvaise posture. Philippe avait le bon droit pour lui. L'arrêt rendu par la cour désamorçait d'avance l'appel à la paix que ne manquerait pas de lancer le pape : il n'était pas question de guerroyer mais de mettre au pas un vassal rebelle. De rétablir l'ordre, en quelque sorte.

Philippe s'enfonça en Normandie et prit coup sur coup plusieurs villes, dont Gournai, où il opéra sa jonction avec Arthur de Bretagne. Le duc, alors âgé de quinze ans, ne rêvait que gloire et conquêtes. S'il n'avait jamais connu son père, Geoffroy, emporté trop jeune pour laisser le souvenir de hauts faits, il avait choisi pour modèle le roi légendaire dont il portait le nom et pour héros son

oncle Richard, dont il était décidé à égaler, voire à surpasser le prestige. Or, Richard, comme Geoffroy avant lui, avait été l'allié du roi de France – et tant que s'était maintenue cette alliance, ils avaient été victorieux. Philippe, quant à lui, n'avait pas changé de politique en ce qui concernait les Plantagenêts : tant qu'il en restait deux à dresser l'un contre l'autre, il était tout prêt à embrasser le parti du plus faible contre le plus fort. Il reçut donc l'hommage d'Arthur pour la Bretagne, le Maine, le Poitou, la Touraine et l'Anjou, l'arma chevalier de ses propres mains, le fiança à sa fille Marie et l'envoya dans l'Ouest à la tête de deux cents chevaliers – tandis que lui-même allait mettre le siège devant Arques.

À quinze ans, déjà roi, le Capétien avait dû brider de raison son enthousiasme naturel. Arthur, en revanche, n'avait jamais gouverné, et c'était la première fois qu'il commandait effectivement une armée. Lorsqu'il apprit que sa grand-mère Aliénor se trouvait au château de Mirebeau, il ne put résister à la tentation du coup d'éclat que serait sa capture : dédaignant les conseils de prudence, il s'acharna sur une place-forte qui résista opiniâtrement.

Aliénor avait quitté Fontevrault pour se réfugier derrière les murailles de Poitiers, mais le jeune duc de Bretagne et ses alliés avaient marché si vite qu'elle s'était laissé surprendre en chemin. Jamais à court de ressources, cependant, elle envoya un messager à Jean sans Terre qui séjournait alors au Mans.

Avec un esprit de décision peu coutumier – et poussé par le sénéchal d'Anjou Guillaume des Roches, lequel flairait la bonne opération militaire –, Jean fit route vers Mirebeau à la tête d'une force importante. À son arrivée, le premier août, il cueillit comme dans une souricière des assaillants totalement pris au dépourvu. Arthur et les barons poitevins rebelles qui l'avaient rejoint furent capturés sans avoir le temps de se défendre.

Pour la première fois de son existence et l'une des dernières, ce fut en vainqueur incontesté que Jean d'Angleterre pénétra dans une ville.

Isambour, depuis le début du conflit, redoublait d'activité. Elle était consciente de l'importance des combats en cours pour le royaume de France, et rien de ce qui le touchait ne la laissait indifférente puisqu'elle le considérait comme sien. En outre, Philippe risquait chaque jour sa vie sur le champ de bataille : elle tremblait de savoir qu'un carreau d'arbalète bien placé pouvait trancher net le fil de son existence. S'il mourait, elle ne serait définitivement plus rien, sinon une reine douairière qu'on sortirait de sa prison, puisqu'elle ne dérangerait plus personne, mais à qui on interdirait de bon droit l'exercice du pouvoir. S'il mourait, elle perdrait aussi l'homme qu'elle aimait malgré tout et dont elle n'avait pas renoncé à se faire aimer. Elle n'aurait plus la moindre raison de vivre. À vingt-huit ans, elle estimait n'avoir pas assez joui de la vie pour y renoncer aussi vite.

Chaque soir, elle quittait donc sa cellule pour s'assurer que Philippe était encore entier et apprendre les dernières nouvelles. Au siège d'Arques, elle observait son époux sous sa tente, admirait sa rapidité d'analyse et sa sûreté de jugement lorsqu'il donnait ses ordres à ses capitaines. Parfois, il lui arrivait de le regarder dormir, longuement, prête à se laisser couler dans le sol s'il ouvrait les paupières. N'avoir qu'à tendre la main pour le toucher et ne pouvoir lui révéler sa présence était une torture subtile qu'elle s'imposait avec une sombre délectation.

Un jour, elle le trouva au lit avec une prostituée. Il ne faisait pas mystère de son goût pour les femmes, et la mort d'Agnès remontait à un an, aussi la chose n'avait-elle rien de bien surprenant, mais nul n'accepte de bonne grâce, en se sachant dédaigné, de voir l'objet de son amour entre d'autres bras, fussent-ils de ceux qu'on achète avec une poignée de deniers. Malheureuse, humiliée, Isambour s'enfuit dès qu'elle surprit la scène. Consciente que si elle rentrait à la forteresse d'Étampes, elle passerait la nuit en pleurs, incapable de dormir, à se lamenter entre deux prières, elle se contraignit à

prendre une autre direction : celle du Mans. Les nouvelles des combats arrivaient aussi régulièrement à la cour du roi Jean, qu'elle visitait donc de temps à autre. Ce soir-là, elle souhaita ne pas trouver le souverain anglais engagé dans le même type d'activités que le français : elle n'éprouvait certes aucun amour pour lui, mais de ce qu'elle en avait deviné ou aperçu, elle sentait que le spectacle de ses ébats lui donnerait envie de vomir. Philippe, à tout le moins, n'était pas brutal et n'avait aucun goût pour les accessoires. L'unique fois où il l'avait fait attacher, par dépit, il en avait éprouvé grande honte et grand remord. Le Plantagenêt, lui, ignorait ces sentiments.

Par bonheur, lorsqu'elle arriva en son château, elle le trouva dans la grand salle, préoccupé par tout autre chose que la gaudriole. Ainsi, elle apprit la mésaventure d'Aliénor et entendit Guillaume des Roches convaincre Jean de voler au secours de sa mère.

Sa première réaction fut l'inquiétude pour la vieille reine, auprès de laquelle elle se précipita. Elle la trouva paisiblement endormie dans ses appartements du château de Mirebeau, dont les greniers étaient pleins et la garnison en alerte, si bien que le siège avait peu de chances d'aboutir avant l'arrivée des renforts. Rassurée sur ce point, elle connut alors un dilemme : devait-elle avertir Philippe de ce qui se préparait ? Si Jean vainquait Arthur, ce serait pour la France un revers non négligeable. Toutefois, Isambour respectait trop Aliénor pour envisager sans honte d'en favoriser la capture humiliante. Cette femme-là avait traversé l'essentiel d'un siècle en véritable tornade, sans jamais s'en laisser conter par les hommes censés la dominer. Elle aussi avait été reine de France. Elle aussi avait été emprisonnée. Sans doute on la disait de mœurs légères, on lui prêtait des amants jusqu'à un âge avancé, mais cette réputation, même fondée, ne pesait guère face à ses accomplissements.

Philippe arriverait trop tard, de toute façon, raisonna Isambour, trouvant ainsi un argument décisif pour ne pas intervenir – et en éprouvant un soulagement qu'elle n'attribua que plus tard, après mûre réflexion, à sa crainte de rencontrer son époux.

Jusqu'à la fin, cependant, elle revint périodiquement au château de Mirebeau afin de s'informer des progrès du siège. Un soir, lorsqu'elle s'y présenta, l'armée d'Arthur avait disparu, disséminée dans des cachots ; celle de Jean sans Terre la remplaçait.

Dans la grand salle où l'on achevait de souper, Guillaume des Roches tentait de convaincre son suzerain d'accorder une certaine mansuétude à ses prisonniers.

— Même s'ils se sont rebellés, de nobles barons tels que les Lusignan ne méritent pas d'être ainsi mis aux fers. Songez à leur humiliation !

— Je ne songe qu'à cela, assura Jean avec un sourire mauvais. Quiconque s'oppose à moi doit être prêt à en subir les conséquences. La prochaine fois, peut-être hésiteront-ils à me défier.

— Mais votre neveu, sire ! Un enfant qui…

— Un enfant qui n'était pas trop jeune pour briguer mon trône ! coupa le Plantagenêt, irrité. Celui-là n'est pas près de revoir la lumière du jour s'il la revoit jamais, je vous le garantis. (Il leva la main pour interdire à son interlocuteur toute protestation.) Je vous serai reconnaissant de ne pas insister, messire sénéchal : j'en viendrais presque à vous soupçonner de trahison. Ce ne serait pas la première fois que vous changeriez de camp.

Guillaume des Roches ne voyait pas les choses de cette façon. Certes, il s'était tourné selon les cas vers la France ou l'Angleterre, mais il n'avait eu en cela qu'un seul but : servir l'Anjou. De son point de vue, il était donc resté fidèle à la même cause. Il n'envisageait pas de l'abandonner.

— Vous ne changerez jamais, mon fils, déclara Aliénor, maussade, quand le sénéchal eut pris congé. Votre cruauté vous fera toujours agir en dépit de vos intérêts.

— Ma cruauté ? Et de qui la tiens-je, je vous le demande ? (Jean marqua une pause ; ses petits

yeux brillants se plissèrent.) Je vous le demande *vraiment,* ma mère.

Aliénor sursauta.

— Que voulez-vous dire ?

Il s'empara du couteau posé au bord de son écuelle et entreprit de se curer tranquillement les ongles.

— Aujourd'hui, je vous ai sauvée de la captivité et de l'humiliation, reprit-il sans la regarder dans les yeux. Je l'ai fait de bon cœur, car j'ai pour vous la profonde tendresse que vous savez, aussi ne veux-je rien en échange… sinon la réponse à une question.

— Laquelle ?

— Celle que je viens de vous poser. Mais puisqu'il me faut apparemment préciser ma pensée, je vous serai obligé de me suivre en mes appartements. Certaines choses ne sont pas destinées à toutes les oreilles.

Isambour, intriguée, les escorta jusqu'à la chambre du roi, bénissant l'épaisseur des murs qui lui permettaient de demeurer invisible.

— Eh bien, ma mère ! commença Jean en se frottant les mains. Avez-vous compris ce que je désire apprendre ou dois-je vous l'expliquer ?

— Que crois-tu savoir ? interrogea sèchement la vieille reine.

Il eut un petit ricanement.

— Habile, apprécia-t-il. Mais soit : j'accepte de jouer votre jeu. (Il se laissa tomber sur le lit et s'allongea, les mains derrière la nuque.) Ce que je sais tient en peu de mots et se rapporte à un incident survenu pendant mon enfance. J'avais cinq ou six ans, je crois. C'était à Chinon. Le vieil Henri était parti batailler je ne sais où et vous profitiez de son absence pour recevoir votre amant. (Aliénor tiqua.) Pas de telles gênes entre nous, je vous en prie : je ne vous reproche pas d'avoir trompé votre époux qui était une brute inhumaine, je souhaite juste que nous parlions franc. Ce jour-là, je m'étais caché dans votre chambre, par jeu, et je vous ai vue avec cet homme, en train de faire des choses que je n'ai pas comprises sur le moment mais qui devaient être à la réflexion bien agréables. Et à la réflexion aussi, une autre idée m'est venue : cet homme-là nous ressemblait diablement, à moi et à Geoffroy, nettement plus que nous ne ressemblions au vieux ou à nos autres frères…

Il laissa sa phrase en suspens. S'il espérait que sa mère se troublât, il fut déçu.

— Oui, acquiesça-t-elle. J'ai toujours pensé qu'il était votre père à tous les deux. Je ne peux pas en être sûre, bien entendu : à l'époque, Henri couchait déjà à droite et à gauche mais il honorait encore mon lit quand il n'avait rien de mieux à sa disposition – et particulièrement lorsqu'il sentait que cela me déplaisait. Même s'il ne t'a pas engendré, je crains que vivre dans son entourage ne t'ait conféré certains de ses traits.

— Qui était-ce ? lança Jean, brusquement impérieux. J'ai le droit de savoir qui était mon vrai père, ce me semble.

Aliénor poussa un long soupir.

— En as-tu le droit ? Peut-être… Mais je ne te le dirai pas.

Son fils fut sur ses pieds d'un bond et s'avança vers elle, menaçant.

— Je saurai bien vous contraindre à parler, siffla-t-il.

— Tu torturerais une vieille femme ? Ta propre mère ? (Elle haussa les épaules.) Ma foi, ça ne m'étonnerait qu'à moitié. Mais tu te damnerais en vain, mon pauvre Jean, si ce n'est déjà fait : cet homme a été mon amant pendant presque dix ans sans que je sache jamais son nom. Sans que je sache, en fait, quoi que ce soit de lui.

— Vous vous moquez ?

— Pas le moins du monde.

— Était-il noble, au moins ?

— Noble ? (Aliénor eut un long rire amusé.) Ah ça ! non, mon fils, il n'était pas noble. Tu commets, vois-tu, une erreur en parlant d'Henri comme d'une brute inhumaine. Brute, oui ; inhumaine, non. L'autre, en revanche, n'avait rien d'une brute. Et quoiqu'il ne me l'ait jamais dit en face, j'ai toujours soupçonné qu'il n'avait rien d'humain non plus.

Jean se figea, les yeux écarquillés.

— Qu'essayez-vous d'insinuer ?

Elle lui révéla ce qu'elle savait, c'est-à-dire peu de chose. Cet homme, apparu une nuit dans sa chambre, l'avait séduite sans mal par le charme et la douceur, car elle ne ressentait plus alors que mépris pour Henri Plantagenêt. Ensuite, il était revenu régulièrement, presque chaque fois qu'elle dormait seule. Cette liaison demeurait une des grandes joies de son existence. Elle n'aimait pas réellement son bel amant mais elle prenait avec lui du bon temps – et pouvait tout lui dire, puisqu'elle n'avait pas de comptes à lui rendre. Cela avait quelque chose de rafraîchissant, de reposant.

Un jour, il n'était plus revenu. Elle ne s'était pas demandé pourquoi : son miroir lui avait déjà soufflé la réponse. Au fil des dix ans passés, lui n'avait pas pris une ride, pas un cheveu blanc, alors qu'elle avait vieilli de plus en plus vite. C'était une des raisons qui lui avaient fait soupçonner sa nature. L'autre, c'était la métamorphose de ses yeux quand il l'aimait. Ils devenaient noirs. Entièrement noirs.

— Je le savais, triompha Jean lorsque sa mère eut achevé. Voilà pourquoi je me suis toujours senti mal à l'aise dans les églises. Comment voudrait-on que le fils d'une créature diabolique se conduise en chrétien ? Comment voudriez-vous, madame, qu'il ne soit pas cruel ?

— S'il te plaît de croire pour soulager ta conscience que c'est là la cause de tes vices, grand bien te fasse, soupira Aliénor. Mais ton père n'était pas cruel, et les églises lui importaient peu. Il était tendre, au contraire. Insouciant, sans doute, peut-être irresponsable, mais tendre. Tu ne peux pas savoir le bien que cela fait à une femme, un peu de tendresse, après la couche d'un soudard. (Comme il s'autorisait un rictus moqueur, elle baissa la voix.) Non, je suppose que tu ne peux même pas l'imaginer… (Elle redressa brutalement la tête.) Je t'ai tout dit : si tu n'y vois pas d'inconvénient, à présent, j'aimerais aller me coucher.

Son fils la congédia d'un geste négligent, dépourvu de respect. Une fois seul, il s'allongea à nouveau et ferma les paupières, songeur. Isambour estima le moment bien choisi pour quitter les lieux et s'en retourner à Étampes.

Ce qu'elle venait d'apprendre la frappait par son ironie : les rois antagonistes, le Français et l'Anglais, étaient tous deux des sangs-mêlés. Le second, cependant, ne devait pas même soupçonner ses pouvoirs puisqu'Aliénor n'en avait pas parlé – soit qu'elle les ignorât, soit qu'elle estimât Jean capable de faire assez de mal sans une arme supplémentaire. D'après ce qu'elle avait dit de son mystérieux amant qui entrait à volonté dans sa chambre, Isambour soupçonnait ce dernier d'être un fils des pierres, mais ce ne serait pas elle qui le révélerait au roi anglais : pour peu que le pouvoir de se déplacer dans l'élément minéral lui fût accessible en dépit de son héritage humain, c'était le dernier être qu'elle avait envie de croiser au détour d'une muraille. Le peuple, à l'évidence, pouvait tout comme la race humaine engendrer des monstres.

La défaite d'Arthur plongea Philippe dans une violente colère. Réalisant que prendre Arques ne lui servirait à rien sans une offensive parallèle dans l'Ouest, il fit démolir ses engins de siège et

marcha vers la vallée de la Loire en saccageant tout sur son passage. Cette course effrénée d'un nouvel Attila s'acheva par la prise de Tours, après laquelle le roi, calmé, réalisa qu'entamer une campagne d'automne serait hasardeux alors qu'il y avait beaucoup à gagner par la négociation. Il rentra donc à Paris, laissant Jean libre de faire peser son joug sur ses fiefs. Dès cette date et jusqu'au printemps suivant, les entrevues succédèrent aux échanges de messages entre la cour de France et les barons mécontents, tant et si bien que des traités finirent par être rédigés.

Une nouvelle fois, Jean avait signé sa propre perte : après son coup d'éclat de Mirebeau, il pouvait s'assurer la fidélité de tous ses vassaux en se montrant magnanime. Au lieu de quoi, il avait jeté les rebelles en prison, laissé plusieurs chevaliers mourir de faim et libéré les autres contre des rançons exorbitantes. Quant au jeune Arthur, tous les efforts de Guillaume des Roches et des nobles bretons n'avaient pu obtenir sa libération – ce qui pèserait lourd sur la suite des événements.

Le sénéchal d'Anjou, désormais convaincu qu'il n'y avait rien à tirer du Plantagenêt, noua avec le Capétien une alliance définitive, à laquelle se joignirent la plupart des barons de son comté, du Poitou et de Bretagne, ainsi que plusieurs nobles normands. Se voyant ainsi grandes ouvertes les portes des fiefs continentaux de l'Anglais, la coalition dressée contre lui par sa mesquinerie entreprit de l'attaquer de tous côtés. À peine eut-il le temps, sentant venir l'assaut, de faire transférer Arthur dans une prison qu'il jugeait plus sûre, à Rouen. Ensuite, ce fut pour l'ost royal français et ses alliés une série de conquêtes d'autant plus aisées que Jean, au lieu de résister, s'employait à piller la Bretagne qu'il achevait de s'aliéner. La Touraine, l'Anjou tombèrent, une partie de la Normandie…

En été, comme prévu, le pape tenta de s'interposer et exigea la paix. Philippe, en cédant, eut créé un précédent dangereux : Innocent ne rêvait que trop d'imposer sa loi à la Chrétienté. Après avoir exigé de ses feudataires l'engagement écrit de le soutenir au besoin contre le pontife, il déclara aux envoyés de ce dernier qu'en matière féodale, s'agissant de ses relations avec un vassal, il n'avait pas à recevoir ses ordres ni à subir sa juridiction. La querelle qui l'opposait à Jean, de nature temporelle, ne regardait en rien la cour de Rome.

Innocent n'insista pas : s'il eût aimé abaisser la superbe du souverain français, il ne pouvait en conscience défendre le Plantagenêt après sa conduite indigne envers ses prisonniers. Philippe emportait cette manche-là. Rassuré, il résolut d'en terminer avec l'obstacle principal à sa conquête et s'en alla mettre le siège devant ce Château-Gaillard dont le bâtisseur, Richard Cœur de Lion, avait été naguère si fier.

Par une nuit de décembre, le roi Jean se fit conduire en barque à la grosse tour de Rouen qui dominait la Seine. Il était accompagné d'un dénommé Rhys, un mercenaire gallois d'une stature étonnante, dont l'épaisseur du crâne n'avait d'égales que la cupidité et l'absence de scrupules. Tant que son maître le paierait grassement, Rhys lui obéirait les yeux fermés.

Pour l'heure, le Gallois ramait. Jean, debout au milieu de l'embarcation humide, regardait se rapprocher la noire muraille de la tour dans la nuit étoilée. Construit là pour défendre le port fluvial, le grand édifice avait abrité au fil des ans nombre de prisonniers n'en étant jamais ressortis. Il en abritait encore un ce soir-là – qui en ressortirait, lui. Le roi d'Angleterre venait expressément pour l'en faire sortir.

Jean en avait assez. Philippe l'avait joué, ses vassaux l'avaient trahi, le pape lui-même renonçait à intervenir en sa faveur… Puisqu'il en était ainsi, il retournait à Londres, où sa suprématie n'était pas discutée. Mais auparavant, il lui restait une chose à faire, un projet dont il rêvait depuis des mois sans oser le mettre à exécution. Il lui semblait que cela le paierait de toutes ses humiliations.

La nuit était glaciale. Lorsqu'il sauta sur le petit débarcadère aux pavés couverts d'une fine

pellicule blanche, Rhys glissa et faillit perdre l'équilibre. Un juron sonore lui échappa, ce qui lui valut une admonestation sèche de son maître, à mi-voix. La garde avait ordre de demeurer invisible et de ne pas chercher à savoir ce qui se passerait dans la tour entre la minuit et Matines, mais elle n'en était pas moins présente : l'alerter, c'était prendre le risque d'être aperçu d'un soldat plus curieux que les autres, donner de la substance à une rumeur qui ne manquerait de toute façon pas de se répandre.

La barque amarrée, le Gallois aida le roi à prendre pied sur la terre ferme. La lumière qui brûlait au rez-de-chaussée permettait de constater que les ouvertures en avaient été obstruées par des linges. Cette nuit-là, l'armée française tout entière eût pu camper dans la tour sans que nul s'en préoccupât.

Sur un geste de Jean, Rhys, ouvrant la marche, monta l'escalier extérieur qui menait au premier étage, lequel ne communiquait pas avec le rez-de-chaussée. Poussant une porte aux verrous tirés, il découvrit une grande pièce seulement éclairée par le brasero qui rougeoyait en son centre. Le long d'un mur, un escalier fort raide permettait d'atteindre le niveau suivant. Avisant une torche enduite de poix laissée là à l'intention des visiteurs, le mercenaire la plongea dans les braises. Une fumée âcre, piquante, s'en éleva lorsqu'elle commença à brûler.

Rhys, toujours suivi de son maître, gravit ces nouvelles marches sans hâte, de son pas lourd. Au deuxième étage, il s'arrêta devant une porte solide, renforcée de barres de fer, qu'on n'eût pas défoncée à moins de disposer d'un bélier. La clef, cependant, se trouvait dans la serrure.

— Ouvre, ordonna Jean.

Le Gallois obéit. Le pêne joua avec un claquement si sonore que le roi sursauta et regarda nerveusement derrière lui, l'oreille tendue. Une porte que nul n'avait songé à huiler pivota en grinçant lugubrement.

Derrière, c'était l'obscurité. Le froid. Une atmosphère lourde, humide, où se mêlaient des odeurs de renfermé, de crasse et de déjections. C'était la prison d'Arthur de Bretagne.

Quand Rhys s'avança, sa torche révéla une pièce carrée d'à peine plus d'une toise de côté, dépourvue de mobilier. Un tas de paille et de chiffons moisis, qui n'avait de couche que l'usage, voisinait avec une écuelle en bois fendue au fond de laquelle il eût été vain de chercher une miette de nourriture. Dans un angle, un pot de chambre renversé répandait sur les dalles ses répugnantes entrailles.

L'être qui reposait sur la paillasse n'avait plus rien de commun avec le fougueux adolescent adoubé par Philippe l'année précédente. De longs mois d'une captivité rigoureuse l'avaient rendu squelettique, hagard, livide. Ses vêtements en lambeaux et la couverture trouée dont il s'enveloppait ne l'empêchaient pas de frissonner. Son souffle oppressé quittait sa bouche en petits nuages blanchâtres. Venant de se redresser sur un coude, il clignait des yeux sous l'agression brutale de la torche.

Jean le contempla sans mot dire, une main serrée sur la garde de son épée qu'il brûlait de tirer. Arthur, il le savait, n'était pas seul responsable de sa chute : le grand fautif, c'était Philippe. Mais il ne tenait pas Philippe, ne le tiendrait probablement jamais, alors qu'il tenait Arthur. Mieux valait une petite vengeance, en attendant la grande, que pas de vengeance du tout.

— Qui êtes-vous ? interrogea soudain le pitoyable captif d'une voix éraillée. Que voulez-vous ? Je vous avertis que je suis Arthur. Le roi Arthur ! Si vous me menacez, j'appelle la garde !

Un sourire méchant se dessina sur les lèvres de Jean. Non seulement son neveu ne le reconnaissait pas mais il avait perdu l'esprit : s'il avait dû un jour recouvrer la liberté, il n'eût plus constitué une menace.

Le souverain anglais hésita : n'eût-il pas été plus satisfaisant de le laisser vivre ? De le rendre à ceux qui fondaient sur lui tant d'espoirs et ne pourraient plus décemment en faire leur chef ? Non.

C'eût été plus cruel, plus retors, mais le Plantagenêt manquait trop de mesure pour être vraiment retors. La seule satisfaction qui lui importait était la satisfaction immédiate. Il tira à demi son épée.

Puis la rengaina. Nul autre que Rhys n'était là pour le voir, mais Rhys, s'il n'était pas impliqué directement dans l'affaire, risquait de parler. Fort de cette bonne raison le dispensant du coup fatal – ne disait-on pas que tuer un fou portait malheur ? –, Jean adressa un signe de tête à son mercenaire, qui lui confia la torche avant de s'approcher de la paillasse.

— Non ! cria Arthur, les yeux exorbités. Je vous avais prévenus. Gardes ! Gardes !

Les mains puissantes qui se refermèrent sur sa gorge firent mourir son dernier cri dans un gargouillis étranglé.

Au même instant, un hurlement d'horreur suraigu jaillit derrière les deux hommes, les faisant sursauter au point que le Gallois lâcha sa victime encore consciente. Le roi, électrisé, se retourna d'un bloc, l'épée au poing.

Personne. L'espace d'un instant, il lui sembla distinguer un mouvement contre la muraille, mais lorsqu'il s'en approcha, l'arme haute, il ne découvrit que pierres ruisselantes, moussues. Par acquit de conscience, il rouvrit la porte et regarda à l'extérieur. Rien. Pas un bruit.

— Vous serez exécutés, disait Arthur. Je vous ferai tous écarteler !

Jean sans Terre se mordait les lèvres. Qui avait crié ? Le fantôme d'un précédent occupant de la cellule, sans doute. Une femme, à en juger par la voix. De qui pouvait-il bien s'agir ? De quelque favorite de son père, devenue encombrante après qu'il s'en fut lassé ? En tout cas, mieux valait ne pas s'attarder en ces lieux. Depuis qu'il avait eu la révélation de sa nature, le Plantagenêt aimait à croire qu'il ressentait avec plus d'acuité qu'autrui les phénomènes surnaturels. De là à penser qu'il leur était aussi plus vulnérable, il n'y avait qu'un pas, allègrement franchi ce soir-là.

— Achève ta besogne ! ordonna-t-il au Gallois. Vite !

Rhys, trop dépourvu d'imagination pour s'effrayer d'un danger invisible, avait déjà oublié l'incident. Sans se soucier des cris de terreur d'Arthur ni de ses contorsions, il lui saisit la tête sous un bras et, d'une brusque torsion, lui brisa la nuque. Déroulant ensuite le grand sac de toile qu'il portait à la ceinture, il y glissa le cadavre du jeune duc puis le jeta sur son épaule. À l'extérieur, il trouverait sans mal de quoi lester le paquet avant de l'envoyer pourrir au fond de la Seine.

Tandis qu'il redescendait les escaliers, Jean jetait des coups d'œil anxieux derrière lui. Il n'avait pas rangé son épée. Son malaise ne le quitta que le lendemain, lorsqu'il se fut embarqué pour l'Angleterre sur une mer paisible.

Celui d'Isambour se prolongerait bien plus longtemps que cela.

« Jean a appelé secrètement auprès de lui ses serviteurs les plus dévoués ; il les excite, en leur promettant force présents, à chercher quelque moyen défaire périr son neveu. Tous refusent de se charger d'un si grand crime. Alors il quitte brusquement sa cour et ses fidèles, s'absente pendant trois jours et se retire dans un vallon boisé où se trouve le petit village appelé Moulineaux. De là, quand la quatrième nuit est arrivée, Jean monte au milieu des ténèbres dans une petite barque et traverse le fleuve. Il aborde à Rouen, devant la poterne qui conduit à la grosse tour, sur le port que la Seine, deux fois par jour, inonde de marée… »

Guillaume le Breton, *La Philippide*

Le Château-Gaillard, aux Andelys, dominant la vallée de la Seine, était un obstacle à quiconque voulait conquérir la Normandie. Colossal, son énorme donjon juché au sommet d'une éminence calcaire et protégé par trois enceintes successives, il avait été conçu pour être imprenable : Philippe savait donc qu'il lui fallait le prendre. Dès la fin de l'année, après en avoir dégagé les abords, il le fit entourer de plusieurs lignes de fossés et de palissades sévèrement gardées, espérant par ce blocus conduire ses occupants à se rendre. Sagement, il avait autorisé la population des villages voisins à se réfugier au château, dans l'espoir qu'ainsi, les provisions s'épuiseraient plus vite.

Le gouverneur de la place, Roger de Lascy, ne s'y trompa pas et comprit vite qu'on commencerait à mourir de faim au milieu de l'hiver. Décidé à résister malgré tout, persuadé que Jean sans Terre lui enverrait des renforts, il se résolut à expulser les bouches inutiles : les femmes, les enfants, les vieillards, les malades, tous les malheureux incapables de tirer à l'arc ou de manier l'épée, se virent jetés hors les murs. Ils se retrouvèrent pris entre le fossé qui bordait la première enceinte et les barricades françaises.

Commença alors une longue guerre des nerfs, Philippe refusant de laisser s'échapper les proscrits afin que les assiégés soient témoins de leurs souffrances, le gouverneur refusant de les faire rentrer. Plusieurs centaines d'êtres humains dépérirent là peu à peu, sous les yeux de leurs frères, de leurs pères, de leurs maris, parce qu'un haut dignitaire avait le sens du devoir. La faim eut raison de la plupart, et ceux qu'elle épargna, le froid et la neige les emportèrent. En définitive, ce fut Philippe qui céda, quand il ne resta plus que quelques pauvres pantins émaciés, ayant songé trop tard à s'entredévorer et n'en ayant plus la force. Lorsqu'on les nourrit, quasiment tous en moururent.

Les neiges fondues, il devint nécessaire de crever l'abcès. Le siège n'avait déjà que trop duré et le réchauffement de l'air rendrait bientôt insoutenable, insalubre, la proximité du charnier. Puisque Roger de Lascy se refusait à capituler, incapable de croire que Jean l'avait oublié, on appela des renforts, on construisit des machines d'assaut, on combla le fossé pour attaquer la muraille au bélier et en approcher les beffrois, on mit les sapeurs à la tâche sur les fondations d'une tour…

Quand on bouta le feu aux étais qui soutenaient les galeries creusées sous l'ouvrage, ce dernier s'effondra, offrant aux assaillants l'accès à la première enceinte. Quoiqu'elle renfermât la chapelle et un puits, la garnison ne chercha pas à la défendre davantage et se replia derrière la seconde muraille, non sans détruire le pont qui permettait de l'atteindre en enjambant un nouveau fossé large de dix toises et presque aussi profond.

Le problème redevenait entier. Cette enceinte-là n'était pas moins bien défendue que la première ; plus haut perchée sur l'éminence rocheuse, elle donnerait d'autant plus de travail aux sapeurs.

L'astuce d'un soldat imprima à l'assaut une impulsion inattendue : cet homme parvint à franchir la muraille par le biais des latrines et entraîna ses camarades à sa suite. Les assiégés, croyant les prendre au piège, incendièrent le bâtiment, mais le feu se communiqua à l'ensemble de la cour et ils durent se réfugier en toute hâte derrière la troisième enceinte.

L'attaque reprit, trébuchets et mangonneaux martelant le rempart, sapeurs maniant la pioche et la pelle. À cette altitude, le château était construit à même le roc, si bien que creuser une tranchée n'allait pas sans mal. Quant à la garnison, ses provisions n'étaient pas épuisées et elle n'avait guère subi de pertes : elle pouvait encore résister des semaines.

Philippe ne s'inquiétait pas d'un possible retour en force de Jean sans Terre qu'il savait très

occupé à honorer sa jeune épouse et à spolier ses barons en Angleterre. Toutefois, il avait horreur de perdre du temps : un nouveau renversement d'alliances pouvait se produire à tout moment ; en pareil cas, il voulait avoir consolidé ses positions.

Un soir du début mars, alors qu'il méditait sa stratégie au sein des appartements qu'il s'était attribués dans un bâtiment de la première enceinte, Isambour lui apparut.

Elle ne surgit pas du sol devant lui pour l'impressionner ou l'effrayer. Quittant la muraille dans la pièce voisine, elle prit le temps de s'envelopper d'un large carré d'étoffe puis, telle une visiteuse ordinaire, frappa à la porte de son époux.

Philippe lui donna la permission d'entrer sur un ton irrité. Comme il posait la plume – il traçait un plan grossier de la troisième muraille à la lueur d'une chandelle –, il réalisa que l'importun venait de sa chambre, censément vide et ne possédant qu'une issue. Voir Isambour se profiler dans l'encadrement le surprit à peine.

— Quand donc me laisserez-vous en paix ? soupira-t-il.

— Je suis venue vous dire qu'Arthur est mort, déclara la reine sans préambule. Jean l'a fait assassiner un peu avant la Nativité. Je…

Soudain, ses yeux s'emplirent de larmes, sa voix se brisa.

— Pardonnez-moi, reprit-elle en essuyant les pleurs qui coulaient sur ses joues. Je croyais être capable d'en parler, à présent, mais… (Elle secoua la tête.) Je n'ai jamais rien vu de plus horrible.

Une fois rentrée dans sa forteresse, le soir du meurtre, elle était tombée malade. Non pas du corps mais de l'esprit. Près de trois mois durant, elle n'avait plus quitté Étampes, pleurant et frissonnant chaque fois que les images de Rouen remontaient en elle, redoutant de sortir si c'était pour assister à pareilles atrocités : un assassinat de sang froid, commis sur la personne d'un jeune garçon inoffensif, aliéné de surcroît, et par un être que sa charge eût dû contraindre à toutes les vertus. Parfois, la nuit, lorsque l'éveillait un cauchemar où elle tenait le rôle d'Arthur, elle se disait qu'elle avait eu, dans son malheur, de la chance d'épouser Philippe plutôt que Jean. Du second, qu'elle avait souvent épié, par curiosité, depuis qu'elle connaissait ses origines, elle ne voulait plus jamais s'approcher.

Le premier, hélas, n'était pas d'humeur à comprendre son malaise – sans parler de la consoler.

— Mais de quoi parlez-vous donc ? interrogea-t-il, bourru. Arthur est mort, vous dites ? Qu'en savez-vous ?

Isambour déglutit douloureusement avant de répondre.

— J'étais présente. Du moins… au début. Je me suis enfuie très vite.

Philippe n'eut pas besoin d'autre explication. Que Jean eût fait tuer son neveu n'avait rien pour le surprendre : en fait, on craignait pour la vie du jeune duc depuis sa capture, au point que les traités signés entre la France et les seigneurs de l'Ouest tenaient compte de la possibilité qu'il fût mort.

— Pourquoi venir me l'apprendre ? s'enquit-il, moins agressif.

— J'ai… j'ai pensé que cette information pourrait vous être utile, répondit Isambour qui retrouvait son empire sur elle-même.

— Et qu'elle m'inciterait à vous rappeler auprès de moi, je suppose ? Pourquoi, en ce cas, ne pas être venue plus tôt ?

— C'est ce que j'essaie de vous dire. J'ai été tellement horrifiée que j'en suis devenue incapable d'agir. En outre… (Elle baissa les yeux.) En outre, lors de notre dernière rencontre, nous ne nous étions pas quittés dans les meilleurs termes : j'appréhendais de vous revoir, je ne vous le cache pas.

— Vous n'avez rien à craindre de moi, assura Philippe avec une grimace gênée. Ce qui s'est produit…

— Nul besoin de vous justifier, sire, le coupa-t-elle. Je sais que votre geste était inspiré par le

chagrin et je ne vous en veux point. Ne vous ai-je pas déjà dit que je vous pardonnerais toujours tout ? Ce que je craignais, c'était que vous me pensiez encore responsable de la mort d'Agnès.

Une lueur de colère flamba dans l'œil unique de Philippe. Le coin de ses lèvres se retroussa sèchement.

— Eh, par tous les saints ! Ne l'êtes-vous pas ? s'emporta-t-il.

— Je ne sais si elle vous l'a révélé, mais je m'étais entretenue avec elle, nous étions devenues aussi amies que nous pouvions l'être. Je ne mentais pas en disant partager votre chagrin, l'autre fois : je la pleure sincèrement et je regrette que les circonstances ne nous aient pas permis de nous connaître plus.

— Je dois admettre qu'elle ne m'a jamais dit que du bien de vous… marmonna le roi sans enthousiasme.

Isambour, s'enhardissant, s'avança vers lui. Il la regarda approcher sans frémir, étonné de ne pas ressentir le malaise qui le saisissait habituellement en sa présence. Le vêtement improvisé qui la couvrait dessinait nettement les courbes d'un corps n'ayant rien perdu de sa beauté, auquel la maturité conférait même un heureux épanouissement.

Puis il croisa le regard de la jeune femme, il se rappela à quoi ressemblaient ses yeux pendant l'amour, et il détourna la tête. Mais ne recula pas.

— Vous n'avez plus peur de moi, constata-t-elle. Et c'est grâce à elle. C'est parce que vous l'aimiez assez pour la croire quand elle vous disait que je n'étais pas mauvaise. Oh, sire ! (Elle se jeta à genoux.) Ne pourriez-vous la croire jusqu'au bout ?

— Allez-vous-en, ordonna Philippe. Je n'ai plus peur, c'est un fait, mais je ne ferai pas de vous ma femme pour autant.

— Nous pourrions accomplir tant de choses ensemble, pourtant, soupira Isambour, à peine déçue par une réponse prévisible. Je pourrais vous être tellement utile.

— À quoi pourriez-vous bien m'être utile ? railla son époux. En ce moment, vous l'êtes moins que le plus humble de mes soldats qui risque sa vie pour prendre ce château !

Elle demeura un long moment silencieuse, le visage fermé, puis elle se releva.

— Ce château-ci ? demanda-t-elle. Celui qui est en haut du piton ?

— Et quel autre ? lança Philippe sans saisir l'ironie.

Elle eut un large sourire.

— Je vous laisse le temps qu'il faut à une demi-chandelle pour brûler : vos capitaines, d'ici-là, devraient être prêts à donner l'assaut.

— Qu'est-ce que… commença Philippe.

— Allons, dépêchez-vous, allez les prévenir, continua la reine. Sinon, vous allez manquer l'effet de surprise. Je vous retrouverai ici plus tard.

Sur ces mots, elle gagna à nouveau la porte de la chambre, qu'elle referma derrière elle. Quand son époux la franchit à son tour, l'instant d'après, Isambour avait disparu et le voile dont elle s'était couverte gisait sur le sol. Le Capétien le ramassa, pensif, et le jeta sur le lit, où elle ne pourrait manquer de le trouver quand elle reviendrait.

Puis il quitta ses appartements et se hâta de rejoindre les chefs de son armée, parmi lesquels le frère Guérin et le maréchal Henri Clément. Renonçant à des explications qu'il eût été bien en peine d'inventer, il leur ordonna de rassembler leurs hommes et de se préparer au combat : Isambour était peut-être folle, mais il ne le croyait pas ; si lui avait le pouvoir de faire décroître les eaux d'un fleuve, que ne pouvait-elle accomplir ?

Plongeant en plein cœur du piton calcaire, elle arriva bientôt à la verticale de la troisième muraille. Jamais elle n'avait tenté d'imposer sa volonté à son élément frère mais elle s'en savait capable. Il lui suffisait de communiquer avec la pierre, ce qu'elle accomplissait sans effort dès lors qu'elle y était fondue, et de lui expliquer ce qu'elle attendait d'elle. La pierre se moquait d'être remodelée. Elle restait la pierre.

L'effort d'Isambour n'approcha pas ceux que devait fournir Philippe pour influencer l'eau. Lorsque ce fut terminé, la jeune femme était à peine plus essoufflée que si elle avait soulevé un lourd fauteuil ou couru sur une brève distance.

Lentement, le calcaire sur lequel s'appuyait la muraille se fendit et les deux pans rocheux s'écartèrent l'un de l'autre, provoquant de surprenantes et inquiétantes vibrations en surface. La faille, profonde de dix toises, longue de cinq, devint bientôt trop large pour soutenir encore le rempart. Un instant, l'inertie conserva ses droits, puis tout un pan de mur s'effondra dans un vacarme infernal, soulevant un énorme nuage de poussière. Avant même qu'il fût dissipé, les Français se lançaient à l'assaut de la brèche pour tomber sur une garnison prise au dépourvu, vite réduite à l'impuissance.

— Notre duc nous a abandonnés, commenta simplement Roger de Lascy en rendant son épée.

— Jean n'est plus duc de Normandie, corrigea Philippe en la recevant. *Il n'y plus* de duc de Normandie. Désormais, vous n'obéirez qu'à votre roi, qui est devant vous et ne vous abandonnera jamais.

Et puisqu'il n'avait rien d'autre à faire, de Lascy se soumit.

— Eh bien ? lança Isambour lorsqu'elle retrouva son époux dans sa pièce de travail. Direz-vous encore que je ne puis vous être utile ? Je vaux presque, à moi seule, toute votre armée.

— Vantardises et balivernes, répliqua Philippe d'un ton sec. Mes sapeurs seraient tôt ou tard venus à bout de cette muraille : vous m'avez fait gagner trois jours, en tout et pour tout. Il n'y a pas là de quoi vous prendre pour la fée Morgane.

La reine, qui s'attendait au moins à de la reconnaissance, peut-être à de l'admiration, reçut ces paroles à la manière d'une douche froide.

— Mais même en supposant que ce soit vrai, balbutia-t-elle. Trois jours, est-ce que cela ne compte pas, dans une campagne ? Est-ce que…

— Je respecte trop mes soldats pour recourir à un être tel que vous, coupa-t-il. À présent, je vous prie de m'excuser, mais j'ai à faire.

Il évitait soigneusement de la regarder en face, conscient de laisser ses pulsions, son déséquilibre, prendre le pas sur sa raison. Les services que pourrait lui rendre son épouse étaient inestimables, seul un fou ou un imbécile en eût douté. Avec elle de son côté, aucune ville, aucune place-forte ne lui résisterait. Mais ces services avaient un prix décidément trop élevé.

Il s'apprêtait à congédier de nouveau une reine stupéfiée de son attitude quand un coup fut frappé à la porte donnant sur la cour. Mal fermé, le battant pivota de lui-même pour révéler la large silhouette du frère Guérin. Comme Philippe et Isambour sursautaient, la jeune femme laissant échapper un petit cri de surprise, l'Hospitalier s'inclina avec humilité.

— Je vous supplie de me pardonner, sire, je n'avais nulle intention de m'immiscer aussi brutalement. Je venais faire le point de la situation avec vous, mais cela peut attendre demain. Je vois que vous êtes occupé.

— Oui, c'est cela, Guérin, répondit le roi, embarrassé. Demain, dès l'aube, ce sera très bien.

— De toute façon, nous n'attendions pas si tôt la chute du Château-Gaillard. Elle nous permet de prendre notre temps. J'ai trouvé nos sapeurs particulièrement efficaces, ce soir… (Il s'inclina à nouveau.) Bonne nuit, sire. (Se tournant vers Isambour, le religieux la salua également, moins bas que

le roi mais avec un respect qu'on n'eût pas attendu de lui envers une inconnue découverte en tenue légère chez son maître.) Bonne nuit, madame…

Philippe le regarda sortir d'un œil soupçonneux. Guérin savait pertinemment que les sapeurs n'avaient pas eu le temps d'atteindre la muraille. Son allusion prouvait qu'il acceptait sans discuter la thèse officielle mais qu'il n'était pas dupe. Quant au regard jeté à Isambour…

— Il sait, déclara la jeune femme, dont les pensées avaient suivi un cours semblable. Comment peut-il savoir ?

— Je suis persuadé qu'il ne sait rien du tout, répliqua Philippe. Je n'ai pas coutume de choisir mes conseillers parmi les benêts, et celui-là allie un esprit des plus vifs à une vaste expérience du monde, voilà tout. S'il n'a encore rien déduit de ce qu'il a vu ce soir, cela ne tardera guère, je le crains, mais j'ai en lui une confiance presque absolue.

— Presque ? répéta Isambour.

— Il est déraisonnable d'avoir une confiance absolue en qui que ce soit, expliqua-t-il. Et maintenant…

— Oh, je m'en vais, rassurez-vous ! jeta-t-elle avec colère. Puisque vous ne voulez pas entendre raison, je n'ai plus rien à faire ici.

Sans plus se soucier d'épargner ses effets, elle ôta d'un geste l'étoffe qui protégeait sa pudeur et se laissa couler dans le sol jusqu'à la taille. Philippe, comme à Soissons, ne put s'empêcher d'admirer sa beauté.

— Mais je ne céderai pas, conclut-elle, le regard dur, avant de disparaître totalement.

La prise du Château-Gaillard marqua un tournant dans l'affrontement des deux rois. Dès lors, la domination des Plantagenêts sur le continent se retrouva en sursis. Sans doute fut-ce de le comprendre qui donna le coup de grâce à la reine Aliénor : minée par les ans et les soucis, elle expira quelques jours plus tard à Fontevrault.

Pour Philippe, s'emparer de cette forteresse, c'était remporter sur Richard la victoire dont la mort du Cœur de Lion l'avait privé. Il eût préféré ne la devoir qu'à lui-même mais discuter sa bonne fortune n'était pas dans son caractère.

De toutes les cités normandes, Rouen résista la dernière. Ses défenseurs envoyèrent un appel à l'aide au roi Jean, lequel leur fit répondre qu'il n'avait pas le temps de s'occuper d'eux – après quoi ils se rendirent. Le duché de Normandie n'existait plus : pour la première fois depuis qu'un roi l'avait offert à un chef de pillards du Nord en gage de paix, il était rattaché directement à la couronne de France.

Les seigneurs normands, pour la plupart, en avaient assez des exactions de Jean et des impôts dont il les accablait : ils ne se firent pas prier pour prêter l'hommage à Philippe. Les barons anglais dotés de terres en Normandie les imitèrent, Guillaume le Maréchal parmi eux, demeurant toutefois hommes liges du roi d'Angleterre pour leurs fiefs insulaires.

Le Capétien n'entendait pas s'arrêter en si bon chemin : deux mois plus tard, aidé de ses alliés des provinces de l'Ouest, il avait soumis la Touraine, le Poitou et la Saintonge, à l'exception de La Rochelle. Nombre de villes et de places fortes s'étaient rendues sans combattre. Un an après, la chute de Chinon et de Loches lui donna l'Anjou, qu'il confia à un Guillaume des Roches enfin satisfait et fidèle. L'année suivante, ce fut la Bretagne qui tomba entre ses mains, après que la ville de Nantes lui eut offert ses clefs sans esquisser la moindre résistance.

Les seuls problèmes dignes de ce nom vinrent du Poitou. Son sénéchal, Aimeri de Thouars, sensible aux promesses des envoyés de Jean, se révolta brutalement. Le Plantagenêt, sur ces entrefaites, débarqua à La Rochelle pour lancer ce qui évoquait une vaste opération de reconquête

mais n'alla pas au-delà d'Angers, d'où il s'enfuit à l'arrivée de l'armée française pour se réfugier à Thouars.

Cette ville-là refusa obstinément de se laisser prendre.

— Il est bien triste que nos sapeurs ne soient pas aussi brillants ici qu'ils l'ont été aux Andelys, sire, déclara un jour le frère Guérin, durant le siège. Mais peut-être ne s'agit-il pas de la même équipe…

En quelques années, l'Hospitalier s'était hissé aux plus hautes fonctions dans tous les domaines. Financier, diplomate, stratège, guerrier, l'homme débordait de talents et faisait désormais office de chancelier sans en posséder le titre. Depuis la disgrâce de Guillaume aux Blanches Mains, il était aussi en quelque sorte le représentant officiel de l'Église de France à la cour – et la cour n'avait qu'à se louer de ses rapports avec l'Église. Peu à peu, il était devenu le conseiller privilégié de Philippe, presque son confident. Presque…

— Il serait peut-être bon d'en appeler aux autres, ajouta-t-il d'un ton badin.

— Et comment voulez-vous que je sache de qui il s'agissait ? renvoya le roi, que l'embarras rendait agressif. Voyez avec les responsables des effectifs.

L'Hospitalier avait raison, bien sûr : les « sapeurs des Andelys » leur auraient livré la place en moins de temps qu'il n'en eût fallu pour le dire. Plutôt que de faire appel à son épouse, toutefois, le roi préféra accepter une trêve de deux ans qui lui enlevait l'essentiel du Poitou mais par laquelle Jean s'engageait à ne plus revendiquer la moindre terre dans le Maine, en Anjou, en Touraine, en Normandie et en Bretagne.

Six mois plus tard, trêve ou non, le maréchal Clément et Guillaume des Roches reprenaient le Poitou. Au Plantagenêt, ne restaient plus que La Rochelle et la Gascogne ; il s'en désintéressa pour retourner en Angleterre.

Ce fut à cette époque que la reine Isambour reçut une visite inattendue dans sa prison d'Étampes.

Elle avait passé les trois années précédentes dans une inaction quasi totale, sinon pour ses périodiques lettres au pape et des excursions de plus en plus rares en des lieux isolés. Son moral, jamais, n'avait été aussi bas, et seules sa fierté, ses dernières paroles à Philippe, lui permirent de ne pas céder.

À présent, il avait vaincu sa haine déraisonnable contre le peuple et la peur que son épouse lui inspirait – un instant, elle avait même cru éveiller son désir. Il était en outre conscient, malgré ses dires, de tout ce qu'elle pouvait lui apporter, Pourtant, il ne voulait toujours pas d'elle, et elle désespérait de le convaincre. Un jour, elle le sentait, elle en aurait à ce point assez qu'elle signerait ce que l'on voudrait : son retour au Danemark – qu'y ferait-elle, au nom du ciel ? – ou son entrée en religion. La foi ne l'avait pas quittée ; elle passait l'essentiel de ses journées à prier : après tout, pour ce qu'elle profitait de sa vie, que ne l'offrait-elle totalement à Dieu ?

La visite qu'elle reçut au printemps de l'an 1207 lui rendit espoir et combativité. En milieu d'après-midi, la jeune femme était plongée dans la lecture de son psautier, dont elle admirait inlassablement les images représentant en couleurs éclatantes des scènes tirées des deux Testaments, quand on frappa à sa porte des coups puissants et rapprochés.

— Quelqu'un pour vous ! annonça d'une voix renfrognée une des désagréables suivantes qu'on lui imposait.

Sans attendre de réponse, la mégère ouvrit le battant avec une telle négligence qu'elle l'envoya cogner contre le mur.

— C'est là, annonça-t-elle inutilement au visiteur, avant de s'effacer pour le laisser passer et de refermer derrière lui.

Isambour ne le reconnut pas tout de suite. Sa chasuble le dénonçait comme religieux mais elle ne se rappelait aucun prêtre possédant cette physionomie de Sarrasin.

— Dieu vous bénisse, madame, dit-il en s'inclinant.

Ce fut sa voix qui rafraîchit la mémoire de la reine. Si elle l'avait méconnu, c'était qu'à leur dernière rencontre, il portait l'habit militaire.

— Vous êtes le frère Guérin ! s'exclama-t-elle en portant une main à sa bouche, effrayée.

Il lui sourit.

— En effet, madame. Et vous, vous êtes une fille des pierres. Je me trompe ?

Isambour crut sentir son cœur s'arrêter. Après la prise du Château-Gaillard, faute de conséquences, elle avait estimé ses inquiétudes inutiles, – elle détenait désormais la preuve que l'Hospitalier savait. Or, passant pour le personnage le plus important du royaume après le roi, il disposait d'un pouvoir colossal, et c'était par ailleurs un homme d'église : il ne pouvait voir en elle que matière à brûler sur un bûcher. On ne la brûlerait pas, il eût fallu pour cela la retenir, mais elle devrait s'enfuir, tout abandonner. La seule pensée de voir ainsi crouler l'œuvre de toute sa vie la paralysait.

— Vous permettez ? demanda Guérin en désignant un escabeau. (Comme elle ne répondait pas, il alla s'y installer, posa les mains sur ses genoux écartés en une posture fort peu cléricale, et sourit de plus belle.) Il m'a fallu, je l'admets, un certain temps pour comprendre. Aux Andelys, j'ai aussitôt su ce que vous étiez – seul un enfant des pierres avait pu effectuer instantanément un travail qui aurait demandé des jours à toute une équipe de sapeurs – mais je ne vous ai pas reconnue : je ne vous avais vue que durant le concile de Soissons qui datait déjà de plusieurs années – et au Château-Gaillard, vous avez pris grand soin de dissimuler votre visage derrière votre chevelure. Soit dit en passant, c'est ce qui m'a fait soupçonner que je vous connaissais.

Isambour se mordit les lèvres : elle avait cru sa feinte très habile ; elle n'était qu'une enfant.

— Ensuite, continua l'Hospitalier, j'ai été trop occupé pour creuser la question, mais cet épisode me revenait en tête périodiquement. J'étais sûr d'avoir assez d'éléments pour comprendre et d'échouer à les relier. C'est durant le siège de Thouars que tout s'est mis en place. Nous aurions alors eu grand besoin de vos talents, et j'ai suggéré au roi, à mots couverts, de faire appel à vous. Il a feint de ne pas m'entendre. Cela m'a donné à réfléchir. Un homme qui s'est battu au côté de Jean sans Terre ne peut être très scrupuleux sur le choix de ses alliés quand son intérêt commande. S'il refusait de louer ces services-là, c'était que celle qui les lui rendait lui inspirait une répugnance absolue. (Il marqua un brève pause.) C'est alors que j'ai pensé à vous. Si vous étiez l'inconnue du Château-Gaillard, deux mystères se trouvaient résolus d'un coup. Puisqu'il existait une ressemblance physique indéniable, j'ai tenu à me rendre compte par moi-même. Je vous avoue que je suis soulagé : cette interrogation permanente commençait à m'empêcher de dormir.

La reine ne savait à quoi s'en tenir. L'attitude de Guérin n'était en rien menaçante mais elle sentait pourtant qu'il ne lui avait pas tout dit, qu'il avait en tête une idée bien précise, et cela l'inquiétait. Elle s'éclaircit la voix.

— Que comptez-vous faire ? articula-t-elle, la gorge serrée.

— Moi ? repartit l'Hospitalier. Je compte poursuivre mon travail au service du roi Philippe et du royaume de France. La question est de savoir ce que vous, vous comptez faire : rester dans cette prison toute votre vie ou reprendre votre place à la cour ?

Isambour, chancelante, fut contrainte de s'appuyer au mur pour ne pas tomber. Ces dernières paroles l'avaient plus étourdie que des menaces de mort.

— Qu'avez-vous dit ? souffla-t-elle, la main pressée sur la poitrine – question de pure forme dont

elle n'attendit pas la réponse. Vous… (Elle hésita.) Vous ne me considérez pas comme un être diabolique ?

Guérin éclata d'un grand rire franc.

— Madame, je vous en prie ! Je suis certes homme de Dieu, mais je n'ai pas passé ma vie dans un monastère. Je connais l'existence de votre peuple depuis plus de vingt ans. Au cours de mes voyages, j'ai croisé plusieurs de ses représentants, liés à divers éléments, et si les circonstances ont fait que je les ai parfois combattus, aucun ne m'a semblé plus démoniaque que bien des humains. J'ai l'intime conviction que nous sommes tous créatures de Dieu.

Isambour n'osait croire à ce qu'elle entendait.

— Je… j'en suis persuadée, moi aussi, dit-elle.

— Vous croyez ? s'étonna l'Hospitalier. Je veux dire : pour de bon. Votre piété n'est pas de façade ? Répondez sans crainte : rien de ce que vous me direz ne sortira d'ici.

— J'ai sincèrement la foi, affirma Isambour.

— Voilà qui vous distingue singulièrement de vos frères de race, il me semble.

Elle sourit et eut un geste éloquent.

— Je suis ici, pas parmi eux.

— En tout cas, c'est pour moi une raison de plus de favoriser votre retour en grâce.

— Vous me faites rêver, frère Guérin, avoua la reine.

— Ne rêvez pas trop. Il est possible que j'échoue et cela prendra de toute façon beaucoup de temps.

— J'ai l'habitude d'attendre. Peu m'importe, si j'ai l'espoir d'aboutir.

— Alors, je suis sûr que nous allons nous entendre. Le roi Philippe a besoin d'une épouse sur laquelle s'appuyer. Je ne parle pas seulement d'une maîtresse, ni même d'une reine avisée, mais avant tout d'une femme. Je commence à bien le connaître, vous savez : il peut être froid, calculateur, brutal, mais quoi qu'il en laisse paraître, quoi qu'il en dise, quoi qu'il en pense lui-même, cet homme-là a besoin d'amour. Jamais je ne l'ai vu aussi serein, aussi compétent que – pardonnez-moi – lorsqu'il vivait avec Agnès.

— Je n'ai rien à vous pardonner, assura Isambour. Agnès était pour lui la femme idéale. Personne ne la remplacera, moi moins que toute autre.

— Aucune autre plus que vous, au contraire, renvoya l'Hospitalier. Il est évident que le pape n'annulera jamais votre mariage, même s'il s'abstient pour l'instant d'intervenir dans l'affaire. Philippe ne se remariera pas, et il ne saurait prendre une concubine officielle sans renouveler ses frictions avec Rome, ce qu'il ne souhaite pas, d'autant que je suis là pour le lui déconseiller : quand on a pour ennemi un Jean Plantagenêt qui se pose ouvertement en champion du mal, refuser d'endosser le rôle de défenseur du bien reviendrait à mépriser la providence. Or, un défenseur du bien ne peut, vous en conviendrez, se brouiller avec le pape : cela ne ferait pas sérieux.

Isambour eut une grimace peu convaincue.

— J'ai entendu parler d'une certaine demoiselle d'Arras, remarqua-t-elle.

— Si fait, confirma Guérin sans se soucier d'épargner ses sentiments. Le roi lui voue en effet une grande tendresse, principalement depuis qu'elle lui porte un enfant, mais cela ne durera pas ; il commence déjà à se lasser d'elle. Et même si cela devait durer, le nom de cette jeune personne ne figurera jamais dans les chroniques, car elle ne quittera jamais Arras.

La reine ressentit soudain le besoin de s'asseoir et gagna sa couche. Ainsi, Philippe allait être père pour la quatrième fois, et pour la quatrième fois, la mère serait une autre. Ses flancs à elle demeuraient stériles faute d'être fertilisés.

Encore quelques années et même la fertilisation n'y pourrait mais…

Le frère Guérin pivota sur son siège pour continuer de lui faire face.

— Voici ce que je vous propose, reprit-il. Je sais de quoi vous êtes capable. De temps à autre, il se peut que je vous demande d'accomplir pour moi une tâche qui ne vous coûtera guère d'énergie et qui me rendra un signalé service. En échange, je vous jure de tout mettre en œuvre pour convaincre le roi de vous reprendre auprès de lui. S'il me conserve sa confiance, j'ai bon espoir d'y parvenir, mais je le répète : cela prendra du temps. Qu'en dites-vous ?

Isambour médita un long moment sa réponse.

— Retrouver ma place légitime est ce que je désire le plus au monde, déclara-t-elle enfin, mais je ne sais pourtant que vous dire. Les tâches que vous évoquez seraient, j'imagine, de nature à influencer la guerre ou la politique ? (Comme il acquiesçait, elle continua :) En ce cas, pardonnez ma franchise, mais il me faudrait la certitude de votre loyauté envers Philippe pour accepter de vous servir. On a déjà vu de grands barons, et même des archevêques, conspirer contre leur roi.

— Vos scrupules vous honorent, admit Guérin, nullement vexé. Quant à ma loyauté, je n'ai que ma parole à vous offrir, mais considérez ceci : je ne suis ni un grand baron ni un archevêque ; avant d'entrer au service du roi, je n'étais rien, et nul autre maître ne me donnerait plus qu'il me donne. Je n'ai donc aucun intérêt à le trahir. Et cela vaut pour nous tous qui gouvernons le royaume avec lui : il ne nous a pas choisis au hasard. En outre, vous avez les moyens de vous tenir assez au fait des événements pour savoir si les services que je vous demande sont ou non favorables à la France.

Isambour acquiesça. Elle avait également les moyens de surveiller l'Hospitalier et les autres conseillers sans qu'ils s'en doutent et de vérifier qu'ils mettaient bien leurs efforts au service du roi. La perspective de cette tâche, qu'elle s'imposait elle-même, lui rendait déjà un peu de son énergie.

— Je vous donne un accord de principe, déclara-t-elle, mais je me réserve le droit d'accepter ou de refuser chaque mission en fonction de sa teneur.

— Madame, je ne vous en demande pas plus, affirma Guérin, satisfait. À présent, si je veux plaider efficacement votre cause auprès du roi, il me faut tout savoir de vous et de vos relations avec lui, y compris des détails qui pourraient vous paraître choquants. Je regrette de devoir être indiscret, mais…

Isambour le coupa d'un geste impérieux.

— Je comprends vos raisons. Vous raconter ce qui me concerne ne me dérange nullement. En revanche, je laisserai une partie du tableau dans l'ombre, car il est des secrets qui ne m'appartiennent pas.

De Lysamour, de la nature de son époux, elle ne dirait rien : Philippe ne le lui pardonnerait jamais.

— Fort bien, déclara l'Hospitalier quand elle eut terminé. Je ferai de mon mieux. En attendant, je vous conjure de ne rien promettre, de ne rien signer sans m'en parler auparavant. J'imagine qu'au besoin, vous saurez où me trouver. (Il se leva.) À nous revoir, madame. Nous n'aurons pas à regretter notre collaboration, j'en suis sûr.

Il s'inclina respectueusement, comme on le devait devant une reine, puis il sortit sans ajouter un mot. Dès qu'il eut quitté les lieux, Isambour informa ses suivantes qu'elle ne dînerait pas et ne voulait être dérangée de la soirée. À nouveau seule, elle entreprit de se déshabiller. Une sortie de jour représentait un risque, mais elle voulait être à Paris pour assister au retour de Guérin, savoir s'il rendait compte de sa visite, à qui et en quels termes. L'instinct de la jeune femme la poussait à lui faire confiance, mais on n'était jamais trop prudent – et par ailleurs, elle avait *envie* de sortir, de nager dans la pierre, de voir des gens…

Elle se sentait revivre.

« Qu'elle est belle, ma fille d'un an ! »

Richard Cœur de Lion, à propos du Château-Gaillard.

Le frère Guérin, peu soucieux de donner l'éveil à Philippe, ne lui demanda pas un entretien particulier pour lui parler d'Isambour. En revanche, dès le conseil suivant, il amena habilement le sujet dans les débats.

— Toujours en ce qui concerne l'image que notre sire doit désormais donner au monde et à la cour de Rome, déclara-t-il après un long exposé, il reste une question en suspens : celle de la reine Isambour…

— Je ne la reprendrai pas ! prévint Philippe sans attendre ses arguments. Et si vous ne désirez pas encourir ma colère, je vous adjure de ne pas chercher à me convaincre.

— Nul ne songe à ce que vous la repreniez, le rassura l'Hospitalier, qui ne songeait au contraire qu'à cela mais savait ne pas brûler les étapes. En revanche, il serait de bonne politique d'adoucir ses conditions de détention : cette preuve de bonne volonté impressionnerait favorablement Sa Sainteté. Voilà quatorze ans et plus qu'Isambour vous résiste, sire, elle y a perdu ses plus belles années : ne pensez-vous pas douteux qu'elle cède maintenant à la force ? Par la douceur, en revanche, nous la convaincrons peut-être de prendre le voile.

— Cela m'étonnerait, avoua Philippe. Cette femme est plus têtue qu'une mule. Toutefois, la suggestion est bonne, Guérin : si le pape croit ce changement prélude à une réconciliation, il me laissera en paix. Vous vous chargerez des démarches nécessaires : qu'Isambour demeure à Étampes mais qu'elle n'y manque de rien.

Il interrogea brièvement du regard ses autres conseillers afin de s'assurer qu'aucun n'avait d'objection, Même Barthélémy de Roye, grand rival de Guérin mais trop avisé et trop honnête pour le contredire lorsqu'il avait raison, n'en souleva aucune. La suggestion fut donc adoptée et l'on se préoccupa d'autre chose – à savoir une nouvelle affaire de succession flamande, le comte Baudouin ayant trouvé la mort en Terre Sainte peu auparavant. L'héritière, une petite fille nommée Jeanne, avait été confiée aux soins de son oncle, Philippe de Namur, régent du comté, avec lequel le roi de France négociait âprement pour qu'il la lui confiât en tutelle.

— Je me suis toujours demandé, je l'avoue, pour quelles raisons vous haïssez la reine Isambour, sire, déclara Guérin sans avoir l'air d'y toucher, puisque le sujet était dans l'air, lorsque son maître et lui demeurèrent seuls après le conseil.

— Je ne la hais pas, corrigea Philippe. Du moins je ne la hais plus. (Il soupira.) J'ai à vrai dire bien du mal à exprimer ce que je ressens pour elle. Il m'est arrivé de la maudire mais elle a gagné mon respect par sa volonté même. J'aurais dû songer plus tôt à soulager son épreuve. (Il hocha la tête, comme surpris de ses propres paroles.) De bien des manières, c'est une femme remarquable. Nous n'étions pas faits l'un pour l'autre, voilà tout.

— J'ai pourtant ouï dire que quand vous l'avez vue pour la première fois, elle semblait vous plaire…

— Elle me plaisait énormément. Elle me plaît encore, si vous voulez le savoir – et je n'ai pas besoin de vous interdire de le répéter. Elle me plaît, mais elle ne peut pas être ma femme, Guérin. Je vous demande de ne pas chercher à en apprendre plus.

L'Hospitalier s'inclina. En savoir plus n'était pas sa préoccupation principale. En dire plus, oui, mais l'heure n'était pas venue.

En attendant, il accomplit les ordres du roi : Isambour, tirée de sa misérable cellule, fut installée

dans une chambre spacieuse et meublée avec goût. On renouvela sa garde-robe et on lui servit désormais des repas préparés par le cuisinier du gouverneur de la forteresse. Son entourage acariâtre fut renvoyé, remplacé par des femmes d'humeur égale et de disposition compatissante.

On lui autorisa en outre les visites. Bien sûr, on ne manqua pas d'envoyer prêtres ou religieuses lui dépeindre les joies de la vie cloîtrée, mais elle les écoutait patiemment sans jamais céder à leurs instances – et ce avec d'autant moins de remords qu'elle avait à leur insu la bénédiction du clerc le plus influent de France.

Elle avait mené son enquête sur Guérin et les autres conseillers : Gautier le Jeune – le père était mort depuis deux ans –, Barthélémy de Roye, Guillaume de Garlande, Henri Clément, Guillaume des Barres… Certains lui avaient fait meilleure impression que d'autres, mais tous semblaient bel et bien dévoués au royaume – et plus encore à la personne du roi. Philippe avait su s'assurer leur entière loyauté.

Forte de cette conviction, Isambour reçut avec grand plaisir la visite suivante de l'Hospitalier et accepta le marché qu'il lui proposait – à la condition cependant qu'il ne lui demanderait jamais d'espionner Jean sans Terre, dont il arrivait encore à la reine de rêver et qu'elle ne supporterait pas de revoir. Elle fut vite rassurée : Jean était un ennemi ; on se doutait toujours plus ou moins de ce que pensaient ses ennemis ; il était bien plus instructif d'épier ses alliés.

Sa première mission l'emmena en Anjou, auprès du sénéchal Guillaume des Roches, que l'on soupçonnait de conspirer à nouveau avec le Plantagenêt. Guérin ayant acheté la loyauté du gouverneur d'Étampes, Isambour pouvait à présent s'absenter autant qu'elle le désirait : il lui suffisait de prévenir qu'elle n'y était pour personne, et nul ne cherchait à violer sa retraite. Quelques pièces d'or judicieusement distribuées faisaient taire la curiosité des gardes qu'intriguait cette royale prisonnière refusant tout repas pendant des jours d'affilée et ne paraissant pas s'en porter plus mal.

Elle passa une semaine à Chinon, surveillant Guillaume des Roches et ses proches, prenant tous les risques afin d'épier leurs conversations et de consulter leurs documents personnels. Ce fut la tête basse qu'elle alla délivrer son rapport à Guérin : elle n'avait rien trouvé qui prouvât ou même suggérât la trahison du sénéchal.

À sa grande surprise, l'Hospitalier la félicita. Il l'avait reçue en ses appartements personnels, au palais de la Cité, où il laissait en permanence une tenue féminine complète pendue à une patère, contre un mur. Sa visiteuse pouvait ainsi s'habiller dès son arrivée et deviser avec lui sans crainte pour sa dignité.

— C'était une mise à l'épreuve, madame, expliqua-t-il. Je voulais mesurer votre capacité à vous introduire dans une noble cour et à en rapporter des renseignements. Je n'ai jamais douté de la loyauté de Guillaume, mais en vous envoyant là où il n'y avait rien à découvrir, j'étais sûr que vous n'épargneriez pas vos efforts et que vous fouilleriez partout…

— Les comptes de l'Anjou n'ont plus de secret pour moi, admit-elle avec ironie. Je n'ai pas refait toutes les opérations, mais ils semblent honnêtes.

— En fonction de ce que vous m'avez rapporté, et que bien sûr je savais déjà, je considère votre mission comme un succès absolu. Puisqu'en outre, vous n'avez pas jugé bon d'inventer quelque détail incriminant afin de ne pas rentrer bredouille, j'estime aussi pouvoir me fier à votre loyauté. La prochaine fois, je n'hésiterai donc pas à vous confier un enjeu important. Mais pas tout de suite : je ne veux pas vous épuiser.

— Je suis à votre disposition, répondit-elle simplement.

— Je me suis entretenu avec le roi à votre sujet, ajouta-t-il. Je suis plus que jamais convaincu qu'il y a de l'espoir. Il arrive à parler de vous sans se mettre en colère, ce qui est un grand progrès. Il

va jusqu'à vous prêter des qualités.

— Vraiment ? s'étonna Isambour.

— À y bien réfléchir, en dehors de votre entêtement, que certes il fustige en des termes assez violents, il ne vous reproche même rien du tout.

La reine sourit.

— C'est ce qu'il ne me reproche pas en public qui fait toute la différence.

— Il n'est pas encore prêt, concéda Guérin. Mais dans quelque temps, je compte revenir à la charge. Fiez-vous à moi, madame : j'ai à cœur les intérêts de mes amis, particulièrement quand ils coïncident avec ceux de la France.

Isambour attendit de longs mois une nouvelle mission. En raison de l'absence de guerre et du calme politique relatif, bien peu de problèmes méritaient qu'on la dérangeât.

Lorsque l'Hospitalier fit de nouveau appel à elle, toutefois, ce fut pour la plonger de plain-pied dans le premier acte d'un tourbillon d'événements qui allait dresser contre le royaume une menace comme il en avait rarement connu.

En l'an 1209 de l'Incarnation du Seigneur, Otton de Brunswick fut enfin couronné empereur à Rome : son concurrent Philippe de Souabe avait été assassiné l'année précédente et aucun autre candidat n'avait réuni assez de suffrages pour s'opposer à lui.

En ce qui concernait la France, c'était un coup bas : son roi avait soutenu le Souabe jusqu'au bout puis tenté de le remplacer par le duc de Brabant. À présent que son pouvoir était incontesté, Otton ne tenterait-il pas de prendre sa revanche, d'autant que son oncle Jean le comblait de prévenances et lui apportait son aide monétaire ? Philippe, prévoyant une invasion, fit fortifier de nombreuses villes et places frontalières.

La même année, une autre inquiétude vint assombrir son horizon – et ce fut alors qu'Isambour intervint. Envoyée à Boulogne enquêter sur des rumeurs troublantes, elle en revint avec une certitude : Renaud de Dammartin, qui délaissait depuis quelque temps la cour capétienne, recevait régulièrement un dénommé Eustache le Moine, baron renégat à la solde de l'Angleterre. Il ne faisait pour l'heure qu'écouter les propositions sans s'engager, mais il ne s'en offusquait pas. Les leçons de sa dernière rébellion commençaient à s'effacer ; le naturel reprenait le dessus.

Voulant croire qu'il s'agissait d'une faiblesse passagère, Philippe se contenta d'un message d'avertissement à Renaud et à d'autres seigneurs du Nord dans la même situation. Afin de mieux contrôler son instable ami, il avança la date prévue pour le mariage entre leurs enfants, qui fut célébré au printemps de l'année suivante.

Renaud, cependant, mécontent d'avoir dû céder des terres à son gendre, irrité de se sentir surveillé, suspect, continuait d'entretenir des rapports avec les agents anglais. Compte tenu des alléchantes promesses qu'ils lui faisaient, il n'attendait qu'un prétexte pour changer de camp.

Ce prétexte, Isambour fut témoin de son élaboration. Elle se rendait régulièrement à Boulogne, mandatée par Guérin, afin d'y suivre la progression des événements : ce fut là qu'elle assista à une rencontre entre le comte et sa parente la comtesse de Clermont, laquelle se trouvait en conflit avec l'évêque de Beauvais, Philippe de Dreux, à propos de châteaux situés en bordure de leurs deux domaines. Elle était venue demander à Renaud d'intercéder en sa faveur auprès du roi, dont elle le croyait encore très proche.

— Je vais faire mieux que cela, ma cousine ! affirma-t-il, radieux. Je n'ai jamais pu souffrir Beauvais, et il m'en veut à mort depuis que j'ai répudié sa nièce – alors que c'était sur les instances de Philippe. Ce sera un plaisir que de prendre les armes pour le contraindre à vous restituer vos châteaux.

— Prendre les armes, messire ? s'étonna la comtesse. Croyez-vous donc que le roi verra cela d'un bon œil ?

— Il n'aura pas le choix : il n'en a plus qu'un ! s'esclaffa Renaud, avant de continuer, sérieux : Je me moque de ce qu'il pense. Il s'est toujours cru supérieur à moi, il m'a toujours écrasé de son amitié et de ses cadeaux : je lui montrerai que personne ne m'impose sa volonté, pas même un roi.

Il y avait dans ses paroles, au-delà de la suffisance, une amertume qui frappa Isambour. Elle crut comprendre pourquoi il n'avait jamais pu s'empêcher de s'opposer à Philippe : cet homme exsudait l'envie, la jalousie, par tous les pores. Lui non plus n'eût rien été sans le souverain, ou peu de chose, mais au contraire des conseillers d'humble origine, il estimait mériter mieux que son lot.

Ce n'était là qu'une partie de la vérité : Philippe, s'il se souvenait d'une certaine conversation, un soir d'ivresse, eût sans doute ajouté que Renaud était comme un enfant qui pousse ses parents à bout pour savoir jusqu'où il peut aller. Et qui, au fond, souhaite être puni.

Lorsque la reine lui rapporta ce qu'elle avait surpris, le frère Guérin eut une grimace.

— Cette fois, il est temps d'en finir, déclara-t-il. Nous allons laisser Dammartin attaquer monseigneur de Beauvais afin d'avoir une bonne raison d'agir. Ensuite, il se soumettra ou il en paiera le prix.

Ainsi qu'il le prévoyait, le roi et son conseil estimèrent le bon droit du côté de l'évêque. Quoiqu'il lui en coûtât de l'admettre, Philippe sentait lui aussi qu'il ne fallait plus hésiter à humilier le comte de Boulogne, sous peine de s'en repentir.

— Et vous dites qu'il n'a pas encore rassemblé son armée ? s'étonna-t-il. Vous êtes sûr de votre informateur ?

— Comme de moi-même, affirma Guérin en souriant.

— Pour être au courant aussi vite des projets du comte, c'est au moins l'amant de la comtesse, plaisanta le roi.

L'humour le dispensait de broyer du noir : il allait perdre Renaud et, cette fois, ce serait définitif. Ils n'avaient plus en commun que quelques souvenirs.

— C'est une femme, et ce n'est pas la maîtresse de Renaud, répondit l'Hospitalier. Un jour, si vous le désirez, je vous la présenterai : vous n'avez pas de plus fidèle servante.

— Si l'occasion se présente, je serai enchanté de la connaître et de la récompenser moi-même comme elle le mérite. Vous avez décidément le don de recruter des espions efficaces.

— Ma foi, sire, vous savez que j'ai toujours eu un faible pour ce genre de combat, ironisa Guérin. Je suis désormais trop vieux pour m'en charger moi-même, mais la théorie m'est familière.

Philippe sourit en se rappelant leur première rencontre, à Acre.

— Il serait peut-être temps de révéler la part que vous avez prise à notre épopée outre-mer, ne croyez-vous pas ?

— À quoi bon, sire ? J'ai la seule récompense que je désire, croyez-le.

Guérin ne mentait pas. Les honneurs lui indifféraient. Seul comptait l'exercice du pouvoir.

— Si jamais vous changez d'avis, il vous sera facile de faire passer vos actes à la postérité, conclut le roi. J'ai cru comprendre que vous encouragiez mon chapelain, Guillaume le Breton, à écrire une chronique de mon règne pour remplacer celle que ce moine qui me traînait dans la boue a eu le front d'offrir naguère à mon fils ?

— Je ne crois pas que je changerai d'avis, sire, et Guillaume hésite encore à se lancer dans l'entreprise, j'en ai peur. Quant à Rigord, paix à son âme. J'ajouterai à sa décharge qu'il ne s'est permis de vous critiquer qu'au moment de votre querelle avec le Saint Père.

— Pour l'affaire d'Isambour, c'est exact, admit Philippe de bonne grâce. Ma foi, je dois

reconnaître que vu de l'extérieur, j'y fais figure de barbare. Cela nuit à mon image, comme vous diriez si bien.

— En effet, sire, mais puisque votre décision en la matière est prise une fois pour toutes, il ne sert à rien d'y revenir. Permettez-moi de me retirer, à présent, je vous prie : j'ai des ordres à donner.

Ayant senti une interrogation réelle derrière la façade amusée du Capétien, Guérin préférait couper court à la discussion pour le laisser méditer plutôt que risquer de le braquer par une parole malheureuse. Sa méthode lente et mesurée porterait fruit au bout du compte, il en était persuadé.

Renaud de Dammartin, convoqué à la cour pour y répondre de ses agissements, y arriva en tenue de guerre, coiffé de son grand heaume qu'ornaient deux fanons de baleine. C'était une provocation, le refus préalable de toute concertation. Quoique Philippe tentât de préserver les deux partis autant que faire se pouvait sans léser l'évêque de Beauvais, le comte de Boulogne se déclara persécuté et humilié : il eut publiquement à l'adresse du roi des mots très durs qui eussent valu à d'autres un bannissement immédiat.

Point ne fut besoin de le bannir : rentré sur ses terres, il entreprit de les fortifier, ce qui était à tout le moins un acte de défiance envers son souverain. Sommé de couper court à ses préparatifs de guerre, il refusa de se soumettre, si bien que la mort dans l'âme, Philippe se résolut à marcher contre lui. Renaud, en dépit de la richesse de son comté, n'avait pas les moyens de résister à l'armée royale : déclarant abandonner son fief au prince Louis, il courut se réfugier chez son allié le comte de Bar-le-Duc, vassal d'Empire.

Comptait-il ainsi provoquer la discorde entre Louis et son père ? C'était peine perdue. En dépit de son épouse et de son entourage de jeunes chevaliers qui le poussaient à exiger davantage de pouvoir, le prince demeurait tout entier sous la coupe de Philippe qui ne lui avait jamais confié plus d'une once de responsabilité. Peu désireux de voir son fils se tourner contre lui tels les jeunes Plantagenêts contre Henri II, le roi avait omis de l'associer au trône comme c'était l'habitude dans la lignée. Non content de lui interdire ces tournois qu'il avait en horreur, il ne l'avait pas même armé chevalier avant sa vingtième année. Louis en était amer, parfois, mais s'il s'était d'ores et déjà forgé une réputation d'indomptabilité sur le champ de bataille, il répugnait aux affrontements moraux. En outre, il respectait son père, et sa certitude de régner après la mort de ce dernier lui permettait de prendre son mal en patience.

Renaud, quoi qu'il en fût, paraissait sorti de l'échiquier politique. Croire qu'il en resterait là était cependant bien mal le connaître – mais Guérin, de fait, ne le connaissait que fort peu. Quant à Philippe, il se sentait déjà bouleversé d'avoir dû sévir ainsi contre son ami d'enfance : son seul désir était de ne plus jamais entendre parler de lui.

Seule, Isambour continua parfois de s'informer sur lui, de son propre chef. L'individu l'intéressait : sa prestance et son charme ne pouvaient que séduire la femme en elle, bien qu'elle le sût moins galant en privé qu'en public, dès lors qu'il était parvenu à ses fins. S'il se conduisait parfois en barbare, il n'avait pas non plus la cruauté fondamentale d'un Jean sans Terre. La plupart de ses actes étaient inspirés par la frustration et par la haine en laquelle s'était changée sa rivalité amicale de toujours avec Philippe. De la haine, elle eût pu en ressentir, elle aussi : quoique parvenue à la vaincre, elle en comprenait le processus, aussi sentait-elle que Renaud ne tarderait pas à agir et désirait-elle être présente quand cela se produirait.

Au printemps de l'an 1212, elle le vit s'entretenir en toute amitié avec l'empereur Otton, lequel lui proposa son appui pour lui faire retrouver auprès du roi anglais la faveur dont il jouissait du temps de Richard. Bien qu'elle se fût juré de ne plus jamais côtoyer le Plantagenêt, elle suivit Renaud à Londres, ce qui lui valut pour la première fois de franchir une mer en demeurant sous le fond

sablonneux. Elle vit donc le comte prêter hommage à Jean et les deux hommes signer un accord de défense mutuelle contre Philippe. Quelques heures plus tard, elle arrivait dans les appartements du frère Guérin qu'elle surprit sur le point de se mettre au lit. Les révélations de sa visiteuse lui ayant coupé toute envie de dormir, l'Hospitalier passa un manteau par-dessus sa chemise et courût chez le roi.

Lequel accueillit la nouvelle avec tristesse mais sans réelle surprise : décidément, il lui faudrait boire cette coupe-là jusqu'à la lie, Renaud ne lui laissait pas d'alternative.

— Il est donc de nouveau en possession de tous ses fiefs anglais ? interrogea-t-il.

— Et il reçoit une pension annuelle de mille livres d'esterlins, ajouta Guérin.

— Mille livres ou trente deniers, la somme ne compte guère, remarqua sombrement Philippe. Croyez-vous… (Il s'interrompit, hésitant.) Parlez-moi sans détour : croyez-vous que j'aie jamais mal agi envers lui ? Nous étions de véritables amis, autrefois. Hormis d'Agnès, je n'ai jamais été aussi proche de personne. L'élever aux plus hautes dignités a été pour moi un plaisir, et j'ai toujours cru montrer envers lui une indulgence que d'autres, moins heureux, auraient été en droit de me reprocher. Qu'ai-je donc fait pour m'attirer son courroux ?

— D'après ce que m'affirme mon informatrice, il ne s'agit pas de vos actes, sire, mais de ce que vous êtes. (Comme son interlocuteur redressait brutalement la tête, à l'évidence inquiet, Guérin ajouta :) Roi. Enfants, vous étiez égaux ; ensuite, vous avez atteint une position à laquelle lui-même, quoi qu'il fit, n'aurait su se hisser. Il vous en veut pour cela.

Philippe haussa les épaules, rassuré. Guérin, en le voyant se détendre, eut pour la première fois l'intuition de ce qui les séparait, Isambour et lui – ou les unissait, selon le point de vue –, mais il ne poussa pas le sujet.

— Que n'est-il allé en Terre Sainte ? Henri de Champagne est bien devenu roi de Jérusalem, Baudouin de Flandre empereur de Constantinople. Renaud aurait pu devenir l'un ou l'autre ou mieux encore. Cela n'aurait dépendu que de sa valeur.

— Henri et Baudouin sont morts, remarqua l'Hospitalier. Renaud est toujours vivant. Peut-être n'est-il pas aussi valeureux que vous voulez bien le croire. C'est un vaillant chevalier, je vous l'accorde, mais cela ne suffit pas à faire un roi, et vous le savez mieux que quiconque.

Le Capétien hocha la tête, résigné.

— Avisez le conseil de se réunir demain à la première heure, ordonna-t-il. Il faut profiter de notre avantage avant que la coalition qui est en train de se former n'ait le temps de frapper. Votre fameuse espionne nous a encore gagné un temps précieux, soit dit en passant : si ma couronne survit à l'épreuve qui l'attend, ce sera en grande partie grâce à elle.

Guérin n'hésita qu'un instant avant de décider que l'heure était venue de mettre bas les masques.

— Elle attend mes instructions dans mes appartements, sire. Vous plairait-il de la connaître enfin ?

— Tout à fait. Et de lui remettre une bourse pleine d'or en témoignage de ma reconnaissance.

— Vous la vexeriez, je le crains : elle ne travaille pas par intérêt mais par conviction. Si vous tenez à la récompenser, je suppose qu'elle accepterait un bijou, mais quand vous la verrez, vous trouverez sans nul doute des paroles qui lui seront plus précieuses que tous les joyaux du monde.

— C'est décidément une perle rare que cette femme ! s'exclama Philippe. (Il désigna sa mise négligée ; lui aussi se préparait à se coucher.) Le temps de m'habiller et je vous rejoins. (Comme l'Hospitalier se dirigeait vers la porte, il le rappela :) Quel est son nom ?

— Elle vous le révélera elle-même, sire. Vous la trouverez seule : je vais l'avertir de votre visite, mais je dois ensuite m'occuper de traquer mes collègues conseillers dans leur retraite afin de leur

transmettre vos ordres.

Le roi n'avait pas l'habitude de frapper avant d'entrer chez Guérin, qu'il savait pouvoir déranger à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit pour les affaires de l'État. Cette fois encore, il poussa la porte sans s'annoncer.

Les appartements du deuxième personnage de France dénonçaient des habitudes de simplicité cléricales autant que guerrières : une table de travail, une bibliothèque, un lit, quelques sièges, des tentures d'Orient, ici et là, qui ne parvenaient pas à égayer la pièce.

En entendant le visiteur, la femme assise sur un escabeau, devant la cheminée où flambait une grosse bûche, eut un sursaut puis se leva toute droite, sans pour autant se retourner. La lueur des flammes plus que celle des chandelles révélait une silhouette mince quoique bien charpentée, sans conteste séduisante. Curieusement, l'inconnue ne portait pas de voile : ses longs cheveux blonds dénoués cascadaient sur ses épaules et dans son dos, contrastant avec l'écarlate de son bliaud. Ce détail, un instant, fit soupçonner à Philippe qu'elle était la maîtresse de Guérin, puis il chassa l'hypothèse avec dédain : jamais, depuis qu'ils se connaissaient, l'Hospitalier n'avait marqué le moindre intérêt pour les femmes – alors qu'en dépit des efforts du pape, nombre de clercs entretenaient encore des concubines. Une seconde possibilité se dessina alors : envisageait-elle de devenir la maîtresse du roi ?

— Dame, déclara-t-il, étonné qu'elle ne se retournât pas, j'ai tenu à venir moi-même vous remercier de vos services inappréciables. S'il est quoi que ce soit que vous désiriez et qu'il soit en mon pouvoir de vous accorder, parlez : vous serez exaucée.

Elle demeura muette quelques instants encore. Philippe, qui se tenait à une toise d'elle, entendait son souffle, de toute évidence contraint à une lenteur, à une profondeur calculées.

— Je vous délie sur l'heure de cette promesse faite à la légère, sire, dit-elle. Il ne serait pas loyal de ma part d'en profiter.

Puis elle se retourna enfin, mais il n'eut pas besoin de voir son visage pour la reconnaître. Sa voix, ce reste d'accent danois si caractéristique, ne pouvaient le tromper.

Sous la surprise, il se figea, les bras ballants. Tous deux demeurèrent ainsi, face à face, dans un silence que rompaient seulement le bruit de leurs respirations et les crépitements du feu. Isambour se mordait avec nervosité la lèvre inférieure, craignant un éclat de colère : quand Guérin lui avait annoncé que le moment de vérité était arrivé, elle avait connu la plus grande frayeur de son existence. Elle en tremblait encore.

Ce fut donc avec un soulagement mêlé de stupeur qu'elle vit Philippe éclater de rire. Il avait certes le sens de l'humour, on le séduisait sans peine d'un bon mot, mais elle n'eût pas cru que pareille farce pût le divertir.

— C'est incroyable ! s'exclama-t-il lorsque son hilarité lui laissa enfin le loisir de parler. Ma femme et mon meilleur ami se sont unis pour me tromper : la chose s'est déjà vue mais je gage que ce fut rarement sous cette forme. Ainsi, c'était vous depuis le début ? J'aurais dû le savoir : vous sembliez connaître les plans de nos adversaires presque avant qu'ils ne les établissent. Vous seule en aviez le pouvoir. Et pourtant, cette idée ne m'a pas effleuré.

— Ni le frère Guérin ni moi ne vous avons trompé, déclara Isambour sans tenir compte des dernières remarques. Nous avons simplement… omis de vous communiquer certains détails, de crainte de vous fâcher, mais nous avons toujours travaillé dans votre intérêt.

— Je sais, répliqua Philippe, soudain sérieux. Je sais aussi que vous n'avez pas ménagé votre peine et que votre jugement vous a permis de discerner ce que nous avions négligé. Je vous en suis reconnaissant, Isambour, croyez-le, mais… (Il s'interrompit, cherchant ses mots,) Je suppose que

Guérin vous a promis que je vous reprendrais comme épouse si vous vous mettiez à son service ?

— Non. Il a promis d'intercéder en ma faveur, nullement de réussir. Mais même s'il n'avait rien promis du tout, j'aurais accepté de travailler pour lui – c'est-à-dire pour vous : je n'ai pas besoin de vous rappeler que votre personne m'est chère ni que votre royaume est le mien.

Le roi secoua la tête, souriant malgré lui.

— Vous êtes déconcertante, admit-il. N'importe quelle autre m'aurait maudit. Beaucoup auraient même usé de leurs pouvoirs pour me nuire, non pour me servir. Après tout… (Il la regarda dans les yeux.) Je vous ai volé votre jeunesse. Je vous ai fait subir un sort indigne de vous… et même de moi, j'en ai peur. Autrefois, vous m'inspiriez de l'horreur ; aujourd'hui, c'est de la honte.

En le disant, il se rendit compte que c'était pure vérité. Durant les dix dernières années, n'ayant pas revu son épouse, n'ayant entendu parler d'elle que très occasionnellement, il était presque parvenu à la chasser de ses pensées. Découvrir qu'elle, de son côté, n'avait un instant cessé de songer à lui, qu'elle avait œuvré dans l'ombre pour sa gloire, lui valait des remords tels qu'aucun de ses actes ne lui en avait jamais inspirés.

— Ne vous faites pas de reproches, sire, dit Isambour. Vous en fais-je, moi ? C'est pourtant moi qui ai souffert, et ce d'autant plus que mes souffrances étaient dues à celui que j'aimais. Que j'aime encore.

Philippe leva les bras au ciel, irrité.

— Celui qu'elle aime ! soupira-t-il, prenant à témoin un interlocuteur invisible, avant de se retourner vers elle. En fait, je crois que vous êtes folle, oui. Vous savez pourtant qui je suis. J'ai rompu des serments, j'ai abandonné des alliés, j'ai traité avec des assassins, j'ai apporté le malheur à pratiquement tous mes proches. Et vous dites que vous m'aimez ?

Isambour fît deux pas dans sa direction, impulsive. Il ne recula pas.

— Vous n'êtes pas un saint, j'en ai conscience, admit-elle, mais le tableau n'est pas non plus aussi noir que vous voulez bien le peindre. Chaque fois que vous avez fait le mal, c'était pour le royaume. (Elle eut un sourire sans joie.) À mon arrivée en France, j'avais de grandes idées sur la manière dont il convenait de régner pour le bien de tous. Je les crois toujours honorables, mais elles ne tiennent aucun compte de la convoitise et de la fierté des puissants. À présent que je connais le monde, je sais qu'on ne règne pas par la gentillesse et la générosité. Pas seulement, en tout cas. Ce sera peut-être possible un jour, et à ce moment-là, il n'y aura peut-être même plus besoin de roi, mais pour en arriver là, il faut unifier le royaume. Il faut achever votre œuvre.

Philippe eut envie de lui dire qu'elle venait d'exprimer l'essence de sa philosophie, qu'elle le comprenait mieux, même, que ne l'avait compris Agnès – moins passionnée de politique que de joies du foyer. Au lieu de quoi, cependant, il déclara :

— Le mal que je vous ai fait, à vous, n'a pas profité au royaume.

— J'étais là, Philippe, lui rappela-t-elle, employant son prénom pour la première fois. J'ai vu dans quel état vous mettait ma seule présence : vous ne pouviez pas agir autrement. Peut-être auriez-vous pu m'épargner les privations, mais cela n'a plus d'importance, à présent. De toute façon, j'ai moi aussi choisi mon rôle dans l'histoire : si je m'étais inclinée dès le début, je serais rentrée au Danemark et j'aurais mené une existence on ne peut plus normale ; il n'aurait pas manqué de nobles seigneurs pour accepter ma main – qui aurait osé douter de vous quand vous m'affirmiez encore vierge ?

— Vous parvenez même à plaisanter sur votre sort ? s'étonna-t-il. Vous êtes une femme exceptionnelle.

Il n'ajouta pas qu'elle serait une reine tout aussi exceptionnelle : ils le savaient tous deux et c'eût

été de mauvais goût.

— Mais pas assez pour être la vôtre, dit-elle, comme une constatation.

— Vous savez bien pourquoi, soupira-t-il. (Une nouvelle fois, il trouva le courage de la regarder en face pour ajouter :) Ce soir, je le regrette.

Le frère Guérin, depuis qu'il était au service du roi, n'en avait trahi qu'une seule fois la confiance : il avait répété certaines de ses paroles à Isambour, Forte de savoir Philippe sensible à sa beauté, elle s'avança plus près et lui posa la main sur le bras. Il frémit mais ne se déroba pas.

— Je ne suis pas Lysamour, souffla-t-elle. Je suis de la même race qu'elle, mais c'est tout. Je ne suis pas plus Lysamour qu'Agnès n'était Ide de Boulogne. Moi, jamais je ne vous forcerai à faire quoi que ce soit.

— Sinon à vous reprendre.

— Pas même cela. J'attendrai que vous le vouliez. (Elle s'enhardit.) Regardez-moi dans les yeux ! Regardez-moi et dites-moi que je vous répugne encore. Si vous pouvez le dire sans ciller, sans que votre pouls s'accélère, je fais vœu de vous accorder le divorce et de m'en aller vivre en ermite sur une quelconque montagne. À moins que je ne continue de travailler pour Guérin : au début, ce n'était qu'un jeu, mais j'avoue que j'y ai pris goût.

Cela se voyait. Quoique dix ans se fussent écoulés depuis leur dernière rencontre, elle paraissait plus épanouie, presque plus jeune.

— Vous accepteriez ? balbutia Philippe. Vous me céderiez enfin ?

— Vous avez ma parole.

La voix d'Isambour n'avait pas tremblé mais il sentit tout de même ce qu'il lui en coûtait de prononcer ces mots. Sous la robe légère et le bliaud, il voyait se soulever et s'abaisser rapidement une poitrine palpitante. La réponse qu'il allait lui faire pouvait mettre un point final à une dispute entamée près de vingt ans auparavant. Trois mots suffiraient.

— Allons, dites-le ! l'encouragea-t-elle. Dites-moi que je vous répugne !

— Vous… commença-t-il.

Elle était toute proche, à présent. Elle levait vers lui son doux visage à peine marqué de pattes d'oie au coin des yeux. Sa main avait glissé du bras au poignet nu du roi, y suscitant des frissons qui n'étaient pas de dégoût, loin de là. Isambour ne lui répugnait pas, non : elle était belle à damner un saint et il avait autant envie d'elle qu'au premier jour.

Mais il y avait ses yeux.

Il se détourna, aussi incapable de lui donner la réponse qu'elle redoutait que celle qu'elle espérait. S'approchant de la cheminée, il tisonna les braises pour se donner une contenance.

— Guérin sait-il, en ce qui me concerne ? demanda-t-il comme si la scène qui venait de s'achever sans conclusion n'avait jamais eu lieu. Tout à l'heure, il m'a semblé…

Isambour se contraignit à masquer sa déception. À tout le moins, il ne l'avait pas condamnée : c'était une victoire dont elle n'eût pas osé rêver la veille.

— S'il sait, ce n'est pas de mon fait, affirma-t-elle. Mais ne m'avez-vous pas dit vous-même un jour que vos conseillers n'avaient pas forcément besoin de savoir pour deviner ?

Philippe hocha la tête.

— Peut-être lui en parlerai-je. Il ne semble pas effrayé par votre nature. J'ai même le sentiment qu'il vous aime bien, et il n'aime pas grand monde.

— Je le crois aussi, mais c'est assez secondaire : si les nécessités de la politique avaient voulu qu'il m'écrase plutôt que de m'aider, il l'aurait fait sans remord. Ce n'est pas un saint, lui non plus. D'ailleurs, à part peut-être mon cher Guillaume d'Aebelholt, je n'en ai encore jamais rencontré. (Elle

marqua une courte pause.) Dois-je me retirer, à présent, sire ?

— Demeurez, répondit-il. Guérin voudra sans doute vous revoir avant votre départ. C'est moi qui vais vous laisser…

Il fit mine de passer devant elle sans la saluer pour gagner la porte mais s'interrompit au dernier moment et se retourna. Lui prenant la main droite, il la baisa avec respect.

— Je vous souhaite la bonne nuit, madame, dit-il. Je désire vivement que cette rencontre ne soit pas la dernière.

Puis il sortit en se demandant pourquoi il avait parlé ainsi.

La réponse lui apparut dès qu'il fut de retour dans sa chambre : parce que c'était vrai ; il avait envie de revoir Isambour. Ou plutôt non : il la voulait immédiatement, et dans un lit. Chez Guérin, l'espace d'un battement de cœur, il avait bien failli l'entourer de ses bras, écraser ses lèvres des siennes et la prendre sans attendre, debout contre un mur. La seule chose qui l'avait retenu, qui le retenait à présent d'aller la rechercher, c'était la certitude que l'acte ne fût pas allé jusqu'à son terme, qu'il n'eût donné à Isambour l'illusion du bonheur que pour la rejeter cruellement une fois de plus.

Il ne voulait plus lui faire de mal.

Le lendemain matin, durant le conseil, Barthélémy de Roye, Grand Officier du royaume depuis la mort du précédent chambrier, Matthieu de Beaumont, eut un mot qui fit très vite le tour de la cour.

— Mais c'est la confrérie des excommuniés ! s'exclama-t-il.

Renaud, Jean, Otton… Tous les trois, désormais, étaient rejetés par l'Église. Que le Boulonnais, persécuteur du clergé, fût ainsi récompensé, cela n'avait rien de surprenant ; que l'Anglais, mécréant de toujours, eût fini par lasser la patience du Saint Père, cela se concevait ; mais le Germain, lui, avait toujours eu la faveur d'Innocent, qui l'avait sacré de ses propres mains : qu'avait-il donc fait pour encourir l'ire papale ?

Il s'était tout simplement comporté comme tous les autres empereurs avant lui, traitant l'ensemble des États italiens en pays conquis et allant jusqu'à empiéter sur le domaine du pontife. Ce dernier, qui s'était cru fort avisé de priver du trône la lignée des Hohenstaufen, se trouvait confronté à un suppléant plus arrogant que le candidat d'origine.

Il avait écrit au roi de France pour implorer son aide monétaire et militaire contre Otton – s'abstenant curieusement de toute remarque quant à Isambour, qu'il ne manquait sinon jamais d'évoquer dans ses épîtres. Philippe s'était récusé : il lui était impossible d'envoyer des chevaliers en Italie puisqu'il leur faudrait passer par la Provence, terre d'Empire. Que le pape délie d'abord les sujets d'Otton de leur serment envers lui, qu'il les autorise à élire un nouvel empereur, et alors, oui, la France interviendrait avec toutes ses forces afin de porter l'héritier légitime sur le trône. Quant à l'argent, Philippe avait affirmé qu'il n'en avait pas. En revanche, si le clergé français voulait payer, lui se portait volontaire pour réunir les dons.

Innocent n'était pas en position de s'offusquer. Il avait suivi le conseil, excommunié son ex-protégé et autorisé de nouvelles élections dans l'Empire.

Activement soutenu par les deniers français et la propagande des agents royaux, le jeune Frédéric Hohenstaufen, petit-fils de Barberousse, roi de Sicile en titre, franchit les Alpes et fut accueilli triomphalement dans le sud de la Germanie, tandis que son rival campait sur ses positions dans le Nord. Longeant ensuite le Rhin, il arriva sans encombre jusqu'en Lorraine, où Philippe lui avait donné rendez-vous à Vaucouleurs.

Il ne devait cependant pas y rencontrer le roi mais le prince Louis. Alors que la troupe royale n'était arrivée qu'à Châlons, elle fut rattrapée par un messager rapide venu de Paris : le petit Pierre venait d'être saisi d'une forte fièvre et les médecins désespéraient de le sauver. Pierre était le fils de

cette bourgeoise d'Arras qui, comme prédit par Guérin. n'avait jamais quitté sa ville, où elle attendait désormais en vain son royal amant. L'enfant, en revanche, était élevé à la cour sous la tutelle du chapelain Guillaume le Breton.

Philippe avait perdu Isabelle et Agnès parce qu'il ne s'était pas trouvé auprès d'elles lorsqu'elles avaient eu besoin de lui : ayant résolu de ne pas laisser pareille chose se reproduire, il avait donné ordre qu'on le fasse prévenir d'urgence si l'un de ses proches tombait gravement malade.

Confiant ses pouvoirs à Louis, une fois n'était pas coutume, il rebroussa chemin en toute hâte : Frédéric ne tenait pas tant que cela à le rencontrer ; l'important était qu'on lui apportât la somme convenue pour payer les frais de son élection et qu'on signât avec lui le traité d'alliance contre Otton de Brunswick. Le reste n'était que détail.

Le Hohenstaufen fut d'ailleurs satisfait : un mois plus tard, il était élu empereur sous le nom de Frédéric II.

Guérin, quand le garçon tomba malade, analysa froidement la situation et conclut qu'elle pouvait servir la cause de la reine en épargnant un chagrin au roi : il enfourcha un cheval et galopa jusqu'à Étampes, où il se fit admettre dans les appartements d'Isambour.

— Filez ! lança-t-elle dégrafant sa ceinture, dès qu'elle sut de quoi il retournait. Je serai repartie avant que vous n'arriviez.

Il n'y avait d'Étampes à Paris qu'une dizaine de lieues : elle les franchit si vite que se rendre au palais lui demanda presque moins de temps que localiser la chambre où reposait Pierre.

L'enfant avait alors cinq ans. C'était un solide petit garçon joufflu, aux cheveux carotte et au visage taché de son. Enfoui sous une couette rebondie, trempé de sueur, rubicond, il n'en frissonnait pas moins comme s'il avait été nu dans la neige. Des marmonnements vaguement articulés lui échappaient parfois, une toux périodique l'agitait, mais de toute évidence, il n'était qu'à demi conscient.

Isambour fut soulagée de le découvrir ainsi : ignorant les limites de son pouvoir de guérison, elle avait craint qu'il souffrît de quelque mal étrange contre lequel elle se fût révélée impuissante. Ces symptômes-là, par bonheur, elle les connaissait bien et se savait capable de les annihiler en se jouant : bien souvent, l'hiver, au sein des couvents lui ayant servi de geôles, elle avait soigné sans qu'elles s'en doutent les religieuses qui en souffraient ; il lui suffisait de leur tenir la main et d'attendre pour agir qu'un prêtre vînt les bénir. Dans ces couvents-là, depuis lors, la foi en la miséricorde divine atteignait des sommets.

Un seul détail compromettait son action : le petit Pierre n'était pas seul. La chasuble brune, le cheveu gris, l'œil noir plissé, abîmé par trop de lecture à la chandelle, le chapelain Guillaume veillait son élève. De temps à autre, il allait lui éponger le front, constatait que la fièvre n'avait pas diminué, poussait un long soupir et retournait à la Bible enluminée qui reposait sur un lutrin.

Isambour, n'ayant sorti que brièvement la tête de la muraille, dans un angle sombre, se demanda comment procéder. Elle ne pouvait guère surgir devant le digne ecclésiastique telle une Vénus impudique : si le choc ne le tuait pas net, il pousserait des hauts cris et l'empêcherait d'approcher l'enfant. Il ne fallait pas non plus songer à se couvrir : à moins de dépouiller le lit, il n'y avait dans la pièce rien qui fût susceptible de protéger la pudeur de l'arrivante.

La couche se fût-elle trouvée près d'un mur que le problème eût été résolu, mais elle n'appuyait à la paroi que son dosseret de chêne solide, qu'une fille des pierres pas plus qu'une humaine n'avait le pouvoir de traverser.

Guillaume le Breton, lorsqu'il lisait, debout devant le lutrin, tournait presque le dos au malade. La reine plongea dans le sol pour refaire surface à côté du lit, choisissant l'endroit où le chapelain avait

le moins de chances de l'apercevoir. Lentement, sans brusquerie, elle se redressa.

Un souffle rauque, laborieux, filtrait entre les lèvres desséchées de Pierre, toujours inconscient. Isambour, émue comme toujours lorsqu'elle soignait, seule occasion en laquelle elle se sentait fidèle à ses rêves de jeunesse, glissa une main sous la couette et la referma sur un bras potelé, moite et frissonnant. L'enfant poussa un petit gémissement, tenta faiblement d'échapper à sa poigne, mais n'ouvrit pas les paupières.

Elle fit appel au pouvoir.

Cela ne prit qu'un instant. La fièvre était banale, le remède une formalité. Bientôt, le malade n'en fut plus un, son souffle redevint clair et la rougeur s'estompa sur son front.

Ce fut alors que se retourna Guillaume. Sa bouche s'ouvrit avec un décollement de lèvres sonore, tandis que ses yeux s'écarquillaient. Isambour s'était redressée légèrement, si bien que le chapelain avait d'elle une fort bonne vue du sommet du crâne jusqu'à la taille.

— Dieu vous bénisse ! dit-elle en se signant, peu soucieuse d'être prise pour un démon. L'enfant va bien. Il est guéri.

Puis elle se laissa à nouveau glisser dans le sol, espérant agir assez vite pour donner l'impression de disparaître purement et simplement. L'incident était regrettable, mais ce qui comptait était que Pierre fût sauvé. Quant au précepteur, elle ne craignait guère qu'il la reconnût, dussent-ils être amenés à se revoir : s'il l'avait dévorée des yeux, elle avait remarqué qu'il ne fixait pas son visage mais un point situé légèrement plus bas. Il en serait quitte pour de longues méditations sur le sexe des anges.

Guillaume le Breton, de fait, s'avéra extrêmement troublé. Ayant constaté que son élève paraissait bel et bien guéri, endormi paisiblement, il chargea un clerc subalterne de le veiller et s'en fut à la chapelle rendre grâce, implorer une illumination qui ne vint pas – et surtout attendre avec une impatience croissante le retour du frère Guérin. À lui seul, son protecteur et son supérieur, il oserait raconter ce qu'il avait vu.

— Un ange, vous dites ? (L'Hospitalier prit l'air mi-intrigué mi-sceptique.) Et à quoi ressemblait-il, cet ange ?

— À une femme aussi nue qu'Ève au jardin d'Éden, je dois le dire. Mais ce ne pouvait être qu'un ange, puisque le petit Pierre est guéri. La fièvre est tombée d'un coup, par miracle.

Guérin hocha la tête, apparemment convaincu.

— Remercions Dieu d'avoir envoyé sa servante sauver cet enfant, dit-il. (Il ne pensait pas blasphémer : c'était sans nul doute le Tout-Puissant qui lui avait inspiré de faire appel à Isambour.) Vous avez été fortuné d'avoir pareille vision, mon bon Guillaume. Cependant… (Il parut hésiter.) Si jamais vous vous décidez, comme je le souhaite vivement, à écrire le récit du règne de notre sire, je vous conseille d'omettre cet épisode.

— L'omettre ? Une apparition aussi rayonnante ? Alors que c'est le plus beau jour de ma vie ?

Le chapelain paraissait outré. Guérin lui posa sur l'épaule une main amicale.

— Réfléchissez, mon ami, dit-il. Nul autre que vous n'a observé l'événement. Je ne mets pas votre parole en doute car je connais votre probité et vous sais incapable de mensonge, mais d'autres pourraient vous taxer d'affabulation. Ou pire : d'intempérance !

— Je me réjouissais déjà des vers que ce miracle allait m'inspirer, soupira Guillaume, mais je sens bien que vous avez raison, hélas.

— En revanche, enchaîna l'Hospitalier, je compte sur vous pour tout raconter au roi dès son arrivée, sans témoin.

— Au roi ? Ne croira-t-il pas, lui aussi, que j'invente ou que j'avais bu ?

— Je puis vous affirmer qu'il vous accordera la même confiance que moi. Notre bien-aimé souverain n'est pas étranger aux miracles, vous devez le savoir : ceux qu'il a accomplis ont été dûment rapportés par le moine Rigord dans son manuscrit.

À cet instant, en Guérin, quelque chose se débloqua. Ne se trouvant pas en France à l'époque des miracles en question, il s'était toujours demandé si Rigord ne les avait pas purement et simplement inventés pour magnifier la gloire du roi. Le moine, avant sa mort, avait juré tenir les faits du connétable de Clermont – lequel n'était malheureusement plus là pour le confirmer. Par une étrange pudeur, l'Hospitalier n'avait pas osé poser la question à Philippe. Sans doute il eût pu mener une enquête : il devait bien rester parmi les chevaliers des vétérans ayant participé au siège de Levroux ou au passage de la Huisne. Le problème, toutefois, lui paraissait de peu d'importance, aussi n'avait-il jamais pris le temps de le résoudre.

À présent, il croyait que les miracles avaient vraiment eu lieu, et il croyait savoir comment. Tout autre que lui en eût été gravement décontenancé.

L'escorte royale, crevant cheval sur cheval, ne s'accordant pas un instant de repos, n'arriva cependant à Paris que le lendemain. Hagard, les traits tirés par l'anxiété, Philippe se précipita au chevet de son plus jeune fils. Celui-là n'avait aucune chance de régner, sans doute ne serait-il jamais légitimé, mais le roi l'aimait tout de même, ne fût-ce qu'en souvenir de sa mère, une brave fille qui lui avait apporté quelques moments de tendresse et de calme, sinon de bonheur, à une époque où il en avait besoin. Elle n'avait pas à se plaindre de lui : jamais il n'avait promis de l'aimer toute sa vie, il lui faisait une pension confortable, et son fils serait chevalier, peut-être baron…

Avant même d'arriver à la chambre du malade, Philippe avait croisé suffisamment de gens dans les couloirs pour le savoir sauvé. Soulagé, il alla le serrer dans ses bras. Pierre trépignait : par mesure de précaution, on le contraignait à garder le lit, alors qu'il se sentait en pleine forme et voulait aller jouer dehors. D'après ceux qui l'avaient vu la veille encore, sa guérison tenait du prodige.

Dès que le roi eut autorisé l'enfant à se lever, son chapelain sollicita de lui un entretien particulier. Le récit de Guillaume clarifia bien des choses.

— Je ne doute pas de vous, déclara Philippe à son interlocuteur pour le rassurer, et je loue Dieu de sa miséricorde. Mais si vous voulez m'en croire, le frère Guérin vous a donné un bon conseil : inutile de mentionner cela dans vos écrits ; cela vous causerait du tort.

Quoique son âme de poète dût en être frustrée sa vie durant, Guillaume le Breton suivrait ce sage avis : ni dans sa Chronique ni dans sa Philippide, il ne ferait mention d'un ange aux cheveux d'or et à la chair d'albâtre.

Philippe, l'ayant laissé à ses méditations, se hâta de rejoindre son conseiller privilégié.

— C'est vous qui lui avez demandé d'intervenir, bien sûr, dit-il sans préambule, sachant que Guérin le comprendrait à demi-mot.

— Non, sire. J'avoue que c'était mon intention mais je n'en ai pas eu le temps. À peine a-t-elle été informée de la situation qu'elle m'a jeté dehors afin de pouvoir se déshabiller. Je ne lui ai rien demandé et je ne lui ai rien promis, surtout pas en votre nom. Cela dit, elle n'a pas agi que pour vous être agréable : je pense qu'elle aurait tout aussi bien soigné le fils d'un palefrenier. Elle est ainsi faite.

— Étrange nature que cette femme, n'est-ce pas ? La bonté et la loyauté même, dans un monde qui ignore presque le sens de ces mots. Voilà qui est difficile à comprendre pour de vieux hommes d'État tels que nous.

— À comprendre, non, mais à imiter, ô combien ! admit l'Hospitalier avec un sourire. (Il s'interrompit un instant, puis se jeta à l'eau.) Même si je le souhaite depuis longtemps, je n'ai jamais

osé vous le conseiller directement, sire, mais il me semble qu'aujourd'hui, je le puis : vous devriez la reprendre auprès de vous.

Voyant le roi serrer les poings, il attendit une explosion qui ne vint pas.

— J'aimerais le pouvoir… avoua tristement Philippe. Savez-vous que malgré tout ce qui s'est passé entre nous, malgré tout le mal que j'ai pu lui souhaiter, il me semble que j'ai de la tendresse pour elle, comme pour une vieille amie. Et puis… à vous, je peux parler sans détour : elle m'échauffe les sangs aussi ardemment que si j'étais un jouvenceau.

— Elle les échaufferait à un homme moins fougueux, sire. Mais justement, s'il y a à la fois tendresse et désir, je ne vois pas ce qui…

— Que vous a-t-elle dit, Guérin ? coupa le roi.

Pris à contre-pied, l'Hospitalier hésita avant de répondre.

— À votre sujet ? fit-il enfin, sans chercher à dissimuler. Rien du tout. Elle s'y est toujours refusée et je ne l'ai pas interrogée. Mais je crois que j'ai compris tout de même. Vous êtes des leurs, n'est-ce pas ?

— Un sang-mêlé seulement, le détrompa Philippe. Ça ne vous effraie pas ?

Guérin haussa les épaules.

— Je vous ai respecté pendant vingt ans sans savoir qui vous étiez. Je ne vais pas cesser brusquement à présent que je sais.

Philippe le considéra d'un œil nouveau et lui posa la question qu'il brûlait depuis toujours de poser à un homme d'Église – raison pour laquelle, il s'en rendit compte, il avait révélé la vérité à son compagnon.

— Alors, vous croyez que les… que *nous* avons une âme, nous aussi ?

L'Hospitalier ferma un instant les paupières et prit une profonde inspiration.

— Si vous désirez un avis objectif, sire, je vous répondrai que je n'en sais rien car je ne puis le démontrer. Mais je serais tout aussi incapable de démontrer que les humains en ont une. Si vous voulez ma conviction profonde, en revanche, la voici : il n'y a de différences entre les deux peuples que superficielles et Dieu n'aurait aucune raison d'accorder sa faveur à l'un plus qu'à l'autre. Vous n'êtes ni un monstre ni un usurpateur.

Philippe lui saisit impulsivement la main et la serra avec force.

— Merci, Guérin, dit-il. Agnès m'avait déjà parlé dans les même termes, mais…

— Mais elle n'appartenait pas à l'Église. Je comprends, sire.

— Quoi qu'il en soit, pour revenir au sujet qui nous occupe, il est néanmoins une chose que vous ignorez. Je ne désire pas vous l'apprendre car elle m'est douloureuse et ne vous serait d'aucune utilité. Sachez seulement qu'en raison d'un incident qui n'a aucun rapport avec Isambour, je ne supporte pas l'idée de m'unir à elle charnellement.

Alors même que les mots sortaient de sa bouche, il se rendit compte qu'il mentait : ce n'était pas l'idée de s'unir à elle qui l'effrayait, c'était celle de ne pas en être capable. Cela ne changeait toutefois rien au résultat.

— Je le conçois parfaitement, sire, mais ne pourriez-vous la reprendre tout de même ? Sans qu'il y ait commerce charnel entre vous. Vous savez comme moi que vous ne vous remarierez plus : rappeler la reine à la cour serait lui rendre un hommage qu'elle mérite amplement et vous attirer la faveur du pape au moment où vous avez plus que jamais besoin de son soutien. Pour le reste, si vous cherchez votre plaisir avec des conquêtes de passage, votre épouse s'en attristera mais je ne pense pas qu'elle s'en offusque.

Philippe fit la moue, La solution paraissait simple et efficace mais il savait où elle le mènerait :

les charmes d'Isambour l'obséderaient tant qu'il serait le premier à oublier le vœu de chasteté – et là, il n'y aurait plus d'échappatoire. Néanmoins, peut-être pouvait-il faire semblant de l'ignorer pour le moment.

— J'y réfléchirai, promit-il.

C'était tout réfléchi. Cela devait prendre encore plusieurs mois, car la crainte de passer pour une girouette l'empêchait de rappeler la reine sans une occasion de le faire en toute logique, mais quand l'occasion se présenta, il n'hésita pas.

« Ah ! si nous avions pénétré aussi bien que vous le caractère d'Otton, il ne nous aurait pas trompé ! Ce fils impie persécute sa mère : il étend même ses mains sur la Sicile, non content d'avoir dépouillé de l'héritage paternel notre fils et pupille chéri [Frédéric]. Qui peut désormais avoir confiance en lui, puisqu'il ne nous tient même pas parole à nous, le vicaire du Christ ? Nous vous parlons à notre honte, car vous nous aviez bien dit de nous méfier de cet homme. Mais nous nous consolons avec Dieu qui, lui-même, s'est repenti d'avoir établi Saül roi d'Israël. »

Innocent III, *lettre à Philippe Auguste*

Ce fut la conquête de l'Angleterre.

Tandis qu'un calme relatif régnait en France, deux empereurs commençaient de se disputer un unique Empire, et Jean sans Terre, sur son île, achevait de se discréditer. Nombre de ses barons avaient pris contact avec Philippe pour l'informer qu'ils étaient prêts à se ranger sous sa bannière si jamais l'envie lui prenait de franchir la Manche. Llewelyn, un des plus grands chefs de clans du Pays de Galles, était allé jusqu'à signer un traité d'alliance avec la France, s'était d'ores et déjà révolté et avait entraîné derrière lui la plupart des chefs de la région. Les Gallois, s'ils se faisaient à l'occasion mercenaires dans leur armée, n'avaient jamais eu d'amour pour les Anglais.

En dépit de tout cela, Philippe ne se fût pas lancé dans une entreprise aussi hasardeuse sans le concours actif du pape.

La querelle qui opposait Jean et ce dernier ne datait pas de la veille. En 1206, Étienne Langton, candidat d'Innocent III, avait été élu à l'archevêché de Canterbury. Le Plantagenêt, mécontent qu'on lui eût imposé cet homme alors qu'il eût préféré un de ses protégés, avait refusé l'élection, provoquant d'abord la mise en Interdit de son domaine, l'année même, puis sa propre excommunication trois ans plus tard. Le roi anglais s'était obstiné contre toute raison : même si lui ne craignait ni Dieu ni l'Église, il eût dû constater que son attitude lui aliénait l'ensemble de son clergé et une grande partie de sa noblesse.

Il s'obstinait encore, au début de l'an 1213, quand le pape se résigna à le déposer.

Ce fut lors d'une assemblée des barons français réunie à Soissons, au mois de janvier, que trois prélats d'Angleterre, parmi lesquels l'archevêque de Canterbury privé de diocèse, annoncèrent la sentence. Au nom d'Innocent, ils appelèrent le roi de France à envahir les terres du souverain déchu et à les faire siennes pour les administrer dignement, selon les lois divines.

Philippe, dans ses rêves les plus fous, n'eût jamais espéré pareille aubaine : le pape était pour lui, les nobles anglais étaient pour lui, il n'avait qu'une mince langue de mer à traverser pour rebâtir à son profit l'empire d'Henri II.

Prudent, toujours, il ne s'engagea pas, argua que des questions plus urgentes requéraient son attention mais affirma qu'il allait très sérieusement envisager la proposition du saint Père. Cette déclaration suscita des sourires : pour qui le connaissait, sa décision ne faisait aucun doute et on l'attendait rapide.

Juste avant de clore les débats, il informa un auditoire médusé qu'à compter de ce jour, il reprenait auprès de lui Isambour de Danemark, à qui il rendait tous ses droits de reine et d'épouse.

Il y eut un instant de stupeur silencieuse puis une ovation. Le soir même, quand Isambour parut au souper, rougissante et ravie, superbe, pour prendre place au côté du roi dont elle partageait l'écuelle et le hanap, les barons attablés éclatèrent en vivats. À leurs yeux, le caractère politique de la réconciliation ne faisait aucun doute : un homme auquel le pape offrait un royaume ne pouvait défier la volonté de l'Église dans sa vie privée. Seuls, le roi, la reine et le frère Guérin connaissaient la vérité ; il leur plaisait qu'il en fût ainsi.

Après le souper, parce qu'il était homme de décision, parce qu'il avait pris soin de se griser agréablement et parce que la proximité d'Isambour pendant le repas lui avait allumé un feu au creux des reins, Philippe alla la rejoindre dans sa chambre.

Cette fois, il n'en ressortit qu'au matin.

Ce ne fut cependant pas l'éblouissement qu'il espérait sans trop oser y croire.

Timides, hésitants, partageant trop de mauvais souvenirs pour se sentir à l'aise, les époux commencèrent par parler, d'abord debout puis assis côte à côte sur le lit à baldaquin bleu roi. Philippe, surtout, honteux de sa conduite passée, tenta de s'expliquer, raconta l'horreur qu'avait été pour lui aussi leur nuit de noces. Comme il semblait ne retenir ses larmes qu'à grand-peine, Isambour voulut lui éviter de les laisser couler : elle lui prit les mains. Impulsif, il la serra dans ses bras et l'embrassa comme il ne l'avait pas fait depuis presque vingt ans.

Ensuite, tout alla très vite : débordant d'un désir qui les rendait maladroits, leur faisait déchirer leurs vêtements, ils se déshabillèrent avec fébrilité et roulèrent sur la couche, enlacés ; caresses, baisers, soupirs se succédèrent dans une frénésie amoureuse trop longtemps contenue pour être réfrénée.

Cet enchantement dura jusqu'à ce que le roi, s'apprêtant enfin à pénétrer Isambour, commît l'erreur de se réjouir que tout allât aussi bien. La simple pensée que quelque chose pût tourner mal fit exploser en lui l'image de Lysamour, ses yeux bleus grands ouverts, menaçante, terrifiante. La reine gardait sagement les yeux fermés depuis leur premier baiser mais la précaution fut insuffisante : l'érection de Philippe disparut aussi vite qu'elle était venue.

Quoique trop maître de lui, désormais, pour réagir violemment, il poussa un long soupir et se laissa retomber au côté de son épouse.

— C'est sans espoir, déclara-t-il au bout d'un long silence qu'elle n'avait pas cherché à rompre. Ça n'a plus rien à voir avec toi ni avec le fait que tu ne sois pas humaine : j'ai envie de toi, tu t'en es rendu compte ; je pense même que je pourrai sans trop de mal apprendre à t'aimer… (Elle lui prit la main. Il se tourna vers elle et lui sourit.) J'ai peine à croire que je viens de dire cela, après tout ce que nous avons vécu, mais c'est la vérité. Seulement… à quoi bon ? Je ne puis te toucher sans penser à elle, et dès que je pense à elle, je redeviens un gamin terrifié, incapable de faire l'amour. Tu lui ressembles trop. (Il plissa les lèvres.) Non, tu ne lui ressembles pas du tout, mais…

Il soupira, incapable d'exprimer sa pensée plus clairement.

— Mais j'ai ses yeux, compléta Isambour. C'est le problème depuis toujours, ces maudits yeux, et j'imagine qu'il ne servirait à rien que je les arrache.

La lumière des chandelles créait d'étourdissantes volutes dorées sur les courbes de son corps laiteux. Elle se redressa, attrapa les couvertures qu'ils avaient rejetées au pied du lit et les remonta : la passion enfuie, le froid de janvier reprenait ses droits.

— Je la déteste, souffla-t-elle en appuyant la tête sur la poitrine de Philippe.

Il leva la main pour lui caresser les cheveux.

— Moi aussi, répondit-il. Je la déteste d'avoir fait ce qu'elle a fait à un garçon qui n'était coupable de rien, sinon d'être le descendant de son aïeul. Mais en même temps, aujourd'hui, je comprends sa colère : mon cher ancêtre Hugues s'est servi d'elle comme d'une putain, il lui a volé son fils et il a voulu la tuer. Elle a eu le tort d'étendre sa fureur aux descendants de son ennemi, mais j'imagine que chez ceux d'entre vous qui vivent des siècles, la rancune est plus tenace que chez les humains. Elle a dû se sentir terriblement frustrée quand Hugues a expiré sans qu'elle se soit vengée : je me rappelle ce que j'ai ressenti à la mort de Richard.

Isambour lui déposa un baiser léger sur la poitrine.

— Tu serais capable de lui pardonner ? interrogea-t-elle.

— Je ne sais pas. Je ne crois pas. Mais de ne plus la haïr tout à fait, oui, sans doute.

Elle eut un demi-sourire.

— Va conquérir l'Angleterre, dit-elle. Je sais ce que j'ai à faire pendant ce temps-là.

Il la saisit aux épaules, la renversa en arrière et la regarda dans les yeux.

— Je ne veux plus que tu t'exposes, déclara-t-il, impérieux. Je l'ai signifié à Guérin : plus question de t'envoyer espionner qui que ce soit. Je ne t'ai pas retrouvée après tout ce temps pour te perdre stupidement.

Elle lui prit le visage entre ses mains et l'embrassa.

— Je ne m'exposerai pas, assura-t-elle. Et tu ne me perdras pas. Je compte même que tu me retrouveras pour de bon.

— Qu'as-tu en tête ? demanda Philippe, soupçonneux.

— Je t'en parlerai plus tard, quand je serai sûre de moi. (Elle baissa les yeux.) Du moins, si le roi ne m'ordonne pas de parler immédiatement.

Il éclata de rire.

— Le roi t'a donné des ordres pendant vingt ans et tu ne lui as jamais obéi, alors il y renonce. Que veux-tu que je te rapporte d'Angleterre ? La tête de Jean ?

Isambour se récria, faussement choquée.

— Elle est trop vilaine. Plutôt la certitude qu'il n'y aura plus jamais de guerre entre les deux royaumes, puisqu'ils ne feront qu'un.

Les semaines qui suivirent, le roi tint quasiment conseil en permanence afin de mettre au point une stratégie. S'il était hors de question de refuser la conquête qui s'offrait, encore fallait-il l'entamer dans de bonnes conditions. Très vite, il admit que lui-même n'eût su franchir la Manche et se faire couronner à Westminster sans risque : l'exemple d'Henri II et de ses fils prouvait qu'il était impossible à un seul homme de gouverner à la fois l'Angleterre et de larges territoires continentaux en période de troubles. Nul ne pouvait être partout à la fois. Philippe proposa donc que Louis conduisît l'expédition, s'assurât de la personne de Jean et en ceignît la couronne.

— Mais, sire, protesta Barthélémy de Roye. Votre fils ne vient-il pas de se croiser pour partir au secours de messire de Montfort ?

Le roi haussa les épaules. Depuis plusieurs années, déjà, l'Église avait déclaré la guerre aux hérétiques albigeois, ceux qui se faisaient appeler les Parfaits et que soutenait le comte de Toulouse. Philippe avait toujours dédaigné d'y prendre part, estimant n'avoir rien à y gagner et n'entretenant par ailleurs aucune animosité à l'égard des Albigeois. De plus en plus, pour une excellente raison, il en venait à croire que les petites différences entre les êtres, d'opinion ou autres, ne méritaient pas la mort. *Tuez les tous, Dieu reconnaîtra les siens !* La formule pourrait bien s'appliquer un jour à d'autres que des Infidèles. Tous les gens d'Église n'avaient pas l'ouverture d'esprit du frère Guérin, surtout pas le pape avec sa passion de la guerre sainte.

— Louis attendra, décida le Capétien. Il aura tout le temps d'accomplir son vœu une fois roi d'Angleterre et sa présence dans le Sud n'en aura que plus de poids. En attendant, Montfort n'aura qu'à se débrouiller.

Simon de Montfort, qui menait la répression contre les Parfaits, n'était pas un homme selon son cœur, ne fût-ce que parce qu'il avait entraîné le prince dans cette aventure.

À Louis, on ne demanda pas son avis. L'idée de supplanter le Plantagenêt l'enthousiasmait à ce point, cependant, qu'il ne protesta pas et accepta le pacte très rude par lequel son père limitait ses pouvoirs. Il serait roi d'Angleterre en titre, mais ce serait le roi de France qui régnerait.

Lors d'une nouvelle assemblée, en avril, Philippe annonça ses intentions et demanda leur appui à ses vassaux pour l'expédition à venir. Tous se rallièrent à lui d'une même voix.

Tous sauf un.

Cette unique défection devait bouleverser les données du problème.

Philippe avait fini par obtenir du marquis de Namur la garde et la tutelle de Jeanne, l'héritière de Flandre, qu'il s'engageait à ne pas marier avant sa majorité. Plusieurs prétendants avaient été éconduits pour diverses raisons, jusqu'à ce qu'arrive la proposition de Ferrand de Portugal, fils du roi Sanche et neveu par alliance de Philippe d'Alsace, ex-comte de Flandre, parrain du roi de France.

Ferrand, dont la tante payait grassement le comté, avait épousé Jeanne au début de l'an 1212. Armé chevalier par le Capétien à cette occasion, il lui avait prêté l'hommage-lige sans savoir que, pendant cette multiple cérémonie parisienne, le prince Louis s'emparait des villes d'Aire et de Saint-Omer, arrachées à la France par Baudouin de Hainaut le Jeune lors du traité de Péronne – lequel se trouvait par là même réduit à néant. Que Louis eût agi sur l'ordre de Philippe ou au moins avec son accord – agissait-il jamais autrement ? – ne fit de doute pour personne, Ferrand en tête. Mis devant le fait accompli, cependant, le jeune comte ne put que s'incliner, sans enthousiasme et l'amertume au cœur – d'autant que les Flamands, l'estimant créature du roi de France, mettaient énormément de mauvaise volonté à le reconnaître comme suzerain.

À Soissons, il crut tenir sa revanche : en échange de ses services, il exigea la restitution des deux villes d'Artois. Puisqu'on ne les lui avait pas prises pour les lui rendre, on lui proposa une alternative – qu'il refusa avant de quitter le conseil avec morgue. Ferrand avait vingt-cinq ans : la fougue et la rancune le poussaient à la révolte, d'autant que Renaud de Dammartin ne s'était pas privé de le contacter au nom de Jean sans Terre.

Un mois plus tard, convoqué à Damme, le port où Philippe avait choisi de rassembler sa flotte, il se présenta mais réitéra ses exigences et, quand elles furent repoussées, refusa tout net de servir sous la bannière française. Il affirmait ne devoir aucun service militaire hors du royaume, en particulier s'il s'agissait d'attaquer un autre roi. Cette réponse insolente, une quasi-déclaration de guerre, lui valut d'être chassé de la cour.

Ferrand, à dire vrai, pouvait justifier sa neutralité : entre-temps, le Plantagenêt s'était effondré ; la crainte de tout perdre avait eu raison de son entêtement. Non seulement il avait accepté Étienne Langton comme archevêque de Canterbury, mais encore avait-il fait l'hommage de son royaume au pape en apprenant l'imminence du débarquement français. Toute question de fierté mise à part, c'était une manœuvre brillante : l'Interdit levé, l'Angleterre fief de Rome, il n'était plus question d'invasion. Philippe s'entendit ordonner par un légat de renoncer à son projet sous peine d'excommunication pour lui et tous ceux qui l'accompagneraient.

Il n'avait pas sombré dans une véritable colère depuis des années, au point que ses proches l'estimaient guéri par l'âge de ce travers. Ce jour-là, un tonitruant démenti leur fut opposé : le légat du pape se fit injurier et son maître à travers lui. La France n'avait pas mobilisé ses barons, ses soldats, ses bateaux et ses deniers pour rien ; avec ou sans l'accord d'Innocent, on allait conquérir l'Angleterre ! On verrait bien s'il osait excommunier toute la noblesse française.

Une fois son courroux apaisé et le légat reparti, Philippe s'avisa que franchir la Manche sans l'appui des troupes et des ports flamands eût été pour le moins inconséquent. Il exigea donc la soumission entière de Bruges, d'Ypres et de Gand. Cette dernière lui résistant, il l'assiégea.

Ferrand, pendant ce temps, s'était enfui en Angleterre demander la protection de Jean, lequel envoya séance tenante une flotte à Damme, sous le commandement du comte de Boulogne. Pris par surprise, les capitaines à qui le roi de France avait confié ses bateaux ne purent empêcher les Anglais de les incendier ou d'en trancher les amarres. Il y eut une rude bataille, durant laquelle Renaud passa à deux doigts d'être capturé, mais les assaillants finirent par s'enfuir comme ils étaient venus, laissant derrière eux les débris d'un rêve de conquête.

Philippe brûla lui-même le reste de sa flotte. Ce ne fut pas un geste de colère : avec les navires

qui lui restaient, l'invasion de l'Angleterre n'était plus envisageable ; les forces et les fonds engagés allaient être tournés vers la Flandre, dont le comte méritait une bonne leçon ; mieux valait détruire des bateaux devenus inutiles que les laisser tomber aux mains d'un ennemi qui, lui, en aurait l'usage.

Isambour avait menti : elle continuait à espionner. Elle s'en était d'ailleurs accusée en confession – à Guérin, qui lui avait donné l'absolution.

Lui, quand l'interdiction royale était tombée, s'était déclaré incapable de tromper son souverain, aussi ne demandait-il plus rien. En revanche, ainsi qu'il l'avait fait remarquer, il ne pouvait prétendre surveiller les déplacements de la reine ni l'empêcher de venir causer avec lui si elle en sentait le désir. Elle n'avait nul besoin d'instructions pour savoir de quels seigneurs il espérait connaître les faits et gestes.

Dès que la campagne de Flandre s'ouvrit, elle partagea donc son temps entre la cour de France, sur laquelle elle apprenait peu à peu à régner, et celles des plus grands suzerains d'Europe du Nord, où elle n'était qu'une ombre furtive, attentive. Ce fut ainsi que, vers la fin juillet, elle apporta la nouvelle prévisible que Ferrand avait signé un traité d'alliance avec Renaud de Dammartin et Jean sans Terre.

Isambour avait le sens des responsabilités. Si son pouvoir était capable de faire pencher la balance en faveur de la France, elle estimait de son devoir, son devoir de reine, de l'utiliser. Philippe eût-il subi une défaite qu'elle se fût amèrement reproché son inaction – surtout compte tenu de leur entente nouvelle. Il n'avait pas fait mine de la rejeter, contrairement à ce que beaucoup de gens attendaient, quand le pape s'était détourné de lui. Elle était venue lui rendre visite le soir même de l'altercation avec le légat, inconsciente de ce qui s'était produit. Toujours furieux, il ne l'avait cependant pas prise pour exutoire à sa colère. Au contraire, il s'était épanché, non sans attribuer au pape plus de noms d'oiseaux qu'elle n'en avait entendus de toute sa vie. Au bout du compte, elle lui avait donné raison, estimant la conduite d'Innocent pour le moins légère dans l'affaire, si bien qu'il s'était calmé.

Du fait qu'elle connaissait aussi bien que lui les rouages de la politique, il pouvait lui exposer ses préoccupations mieux qu'à aucune de ses compagnes précédentes. Elle comprenait, donnait même à l'occasion un avis non dénué de bon sens. Petit à petit, naissait ainsi une complicité mêlée de tendresse qu'ils jugeaient tous deux fort satisfaisante, tout en déplorant de ne pouvoir ajouter à l'union intellectuelle l'union charnelle. Ils n'avaient plus fait de tentative depuis ce qu'on pouvait considérer comme leur deuxième nuit de noces. Philippe craignait trop le désespoir d'un nouvel échec et devait garder la tête froide pour la guerre qui s'entamait. Lorsqu'elle venait le retrouver le soir, en quelque ville de Flandre ou sous quelque tente, Isambour ne passait jamais la nuit auprès de lui.

Elle savait que de temps à autre, quand il n'y tenait plus, il couchait avec une putain. Elle ne lui en voulait pas. Elle-même avait trop le respect des lois de l'Église pour se donner à un autre ou se soulager seule, mais elle n'était pas insensible au démon de la chair. Vingt ans de mortification et le goût subtil du tourment, cependant, l'aidaient à résister. Ce n'était pas le plaisir qui lui manquait, c'était de serrer son mari contre elle.

Il fallut de longues semaines à ce désir pour vaincre l'appréhension, mais à l'approche de septembre, la reine se décida enfin à la démarche qu'elle sentait indispensable. Elle ignorait s'il en sortirait quelque chose, elle savait qu'elle courait le risque d'y laisser la vie, mais elle ne pouvait reculer : il fallait qu'elle retrouve Lysamour.

Le palais de la Cité, privé de son roi et de ses chevaliers, était peuplé de vieillards plus ou moins séniles, de clercs besogneux, de dames qui rêvaient de *fin'amor* en brodant des tapisseries, et d'enfants des autres rappelant à la reine qu'elle n'en avait point. Elle déclara qu'on s'ennuyait et

décida que la cour se transporterait pour un temps à Compiègne : il lui plaisait, disait-elle, de profiter des derniers beaux jours pour se promener en forêt.

C'était d'ailleurs pure vérité. En outre, s'il lui arrivait malheur et qu'on découvrait son cadavre dans la région, elle préférait s'y trouver officiellement : les langues se délieraient d'autant moins.

Elle consacra donc ses journées, comme elle l'avait dit, à flâner en compagnie des autres dames et des serviteurs chargés de leur protection. Les surprenant par de brusques besoins de galoper en solitaire – elle qui avait trop peu chevauché pour en avoir le goût –, elle sortait de ses fontes divers accessoires, des habits, une lanterne, de quoi l'allumer, qu'elle disposait çà et là, à l'orée du bois.

Le soir venu, ses compagnes sagement retirées dans leurs chambres – voire moins sagement, pour celles que l'absence de l'époux incitait aux amours ancillaires ou à la débauche des jeunes pages –, elle ressortait à l'insu de tous et gagnait en un clin d'œil cette forêt de Cuise où tout avait commencé presque trente-cinq ans plus tôt.

Sa lanterne à la main, elle parcourait le sous-bois, s'y enfonçant aussi profondément qu'elle l'osait en lançant son appel. Elle n'espérait pas tomber sur Lysamour par hasard, c'eût été trop de chance, mais les alentours devaient abriter des dizaines d'enfants des forêts, dont certains la connaissaient sans doute et pourraient la contacter.

— Je suis Isambour, fille des pierres, disait la reine à voix haute et claire. Je cherche Lysamour, fille des rivières. J'ai besoin qu'on me conduise à elle.

La première nuit, elle s'usa la voix en vain : nul ne répondit à son appel. Épuisée, mal à l'aise, elle n'osa rester jusqu'au matin. Les animaux sauvages ne l'effrayaient guère, elle se savait capable de leur échapper aisément, mais errer seule la nuit dans une forêt dense où résonnaient des bruits inexpliqués, où se cachait peut-être une meurtrière en puissance, mettait tout de même ses nerfs à rude épreuve. Elle poussa un long soupir de soulagement lorsqu'elle se glissa entre ses draps pour un sommeil trop bref.

La deuxième nuit, elle faillit bien désespérer. Cette fois, s'accrochant à son idée comme à un espar, elle repoussa encore et encore le moment de rentrer au château, circula entre les arbres et appela jusqu'aux premières lueurs de l'aube. Si elle ne parvenait pas à ses fins de cette manière, il lui faudrait en appeler au roi du peuple, ce qu'elle ne souhaitait pas. Rien ne prouvait qu'il fût disposé à l'aider encore – et passer par l'autorité suprême n'était pas le meilleur moyen de se gagner les bonnes grâces d'une Lysamour.

Alors qu'elle regagnait l'endroit où elle abandonnait dans une sacoche le manteau qu'elle portait pour se garder du froid de la nuit, une petite voix s'éleva soudain derrière elle.

— C'est toi, Isambour ?

Elle sursauta et se retourna vivement. Personne.

— C'est moi, répondit-elle néanmoins.

— Lysamour t'attendra demain, à la minuit, près de la rivière, une demi-lieue en amont du petit pont de bois.

La voix, féminine, paraissait surgir d'un gros frêne. Peut-être était-ce le cas. Peut-être aussi appartenait-elle à quelqu'un qui se cachait *derrière* le frêne. Isambour ne chercha pas à le vérifier.

— Très bien, dit-elle. J'y serai.

— Viens seule, sinon elle ne se montrera pas.

— J'y serai, répéta-t-elle, avant de tourner les talons et de continuer son chemin.

Un petit rire étouffé retentit derrière elle mais elle refusa d'y prêter attention. Ce n'était pas forcément une moquerie. Qui pouvait savoir ce qui était susceptible d'amuser une fille des forêts ?

Ce dénouement inespéré soulageait Isambour d'un poids : elle ne se fût pas crue capable de

supporter une autre nuit d'errances. Déjà, la veille, ses cernes avaient suscité des commentaires qui n'allaient pas s'apaiser ce jour-là, d'autant qu'elle ne pourrait se passer d'une sieste dans l'après-midi si elle voulait être en pleine possession de ses moyens le soir. Les âmes charitables croiraient deviner un heureux événement qu'elle n'attendait pas, hélas. Les méchantes langues lui prêteraient des amants. Si elle ne voulait pas devenir le sujet de conversation favori des alcôves, elle devait rapidement rendre à ses traits une normalité qu'on supposerait fruit d'une existence banale – et pour cela, il fallait dormir.

— Encore une nuit, se dit-elle, et je pourrai me reposer. Ou bien je n'en aurai plus besoin.

Durant la journée, elle entraîna ses compagnes d'excursion au bord de la rivière, affirmant avoir entendu parler d'un petit pont de bois auquel elle inventa mille attraits pittoresques. Il se révéla parfaitement anodin et qui plus était à moitié effondré, mais du moins savait-elle à présent où il se trouvait.

La nuit venue, elle s'y rendit tout droit avec un peu d'avance et, demeurant sous terre, suivit la rive vers l'amont jusqu'à avoir parcouru environ une demi-lieue. La rivière, en cet endroit, adoptait un cours rectiligne, et une lune presque pleine illuminait ses berges : si quelqu'un s'y était tenu, Isambour n'eût pas manqué de l'apercevoir. Méfiante, elle négocia habilement son chemin entre les racines des grands arbres pour se poster en bordure du sous-bois et attendit, seule sa tête dépassant du sol, le parfum des joncs mouillés tout proches se mêlant à celui de l'humus dans ses narines. Cette fois, il n'était pas question pour elle de se couvrir : sa vie dépendait de sa capacité à s'échapper rapidement ; le moindre vêtement lui eût été une entrave. Elle ne pensait cependant pas que Lysamour se préoccuperait de pudeur.

Effectivement, l'heure du rendez-vous était largement dépassée et la reine commençait à se demander si l'on ne s'était pas moqué d'elle – la malice de ceux des forêts était connue – quand elle vit une forme blanche se dresser sur la rive, sortant du cours d'eau. Une femme, plus petite et plus menue qu'elle-même mais tout aussi blonde – et tout aussi nue, bien sûr : en choisissant le lieu de l'entretien, Lysamour s'était assuré une retraite facile.

Qu'elle ne se posât pas d'autorité en prédateur inspira confiance à Isambour qui se hissa au niveau du sol et, le cœur battant, sortit du couvert, les mains bien en vue pour montrer qu'elle n'avait pas d'arme. La fille des pierres s'arrêta à une toise de la fille des rivières, prenant grand soin de sentir sous ses pieds une terre nue dans laquelle elle pourrait s'enfoncer sans être gênée par la végétation.

Un long moment, les deux femmes s'observèrent, aussi gênée l'une que l'autre, semblait-il. Isambour ne pouvait se défendre d'être surprise : elle ne savait trop à quoi elle s'était attendue, sans doute pas à une harpie échevelée, toutes griffes dehors, mais à force d'entendre parler de Lysamour, la terrible et cruelle Lysamour, elle avait imaginé quelqu'un de plus imposant – de plus monstrueux. Elle ne voyait qu'une femme, plutôt petite et menue, avec de jolis seins haut perchés qui n'auraient pas déparé un torse d'adolescente. Pourtant, bien qu'elle parût plus jeune qu'elle-même, la reine savait que sa compagne avait déjà vécu des siècles. Apparemment sans que lui vînt la sagesse.

— Tu es sa femme ? demanda enfin Lysamour sur un ton à peine interrogateur. Je t'attendais plus tôt.

— Nous avions dit la minuit. Il me semble que c'est toi qui es en retard.

La fille des rivières secoua doucement la tête.

— Non, je voulais dire : *bien* plus tôt. On a beau me considérer comme une pestiférée, les nouvelles finissent par me parvenir. Je sais depuis des années que tu es des nôtres, et ce qu'il t'a fait. Je pensais que tu viendrais me demander mon aide contre lui. Ensemble, nous aurions pu l'abattre.

— J'aurais pu l'abattre seule, affirma Isambour. Ce n'est pas pour ça que j'ai voulu te rencontrer.

— Qu'est-ce que tu veux, alors ? interrogea sa compagne, un peu agressive.

— Te parler… je crois…

— Tu crois ? (Lysamour eut un petit rire, puis parut comprendre l'incertitude de la reine.) Oh, je vois… ma réputation de tortionnaire et de meurtrière n'est plus à faire, dirait-on. (Elle haussa les épaules.) J'admets qu'elle n'est pas totalement imméritée mais tu peux te détendre : je n'ai rien contre toi. De toute façon, j'ai renoncé à la violence – et même à la vengeance. (Elle baissa la tête.) J'ai plus ou moins renoncé à tout, en fait. Bien obligée…

Une brise fraîche soufflait sur la rive. Isambour, partagée entre soulagement et incompréhension, croisa les bras devant la poitrine, se frictionna doucement les épaules. Devant sa perplexité évidente, son interlocutrice reprit la parole.

— Tu ne sais pas ce qui m'est arrivé ? Non. évidemment, tu ne sais rien, toi : tu vis parmi les humains. Après avoir rendu ton mari au monde, ce jour-là, le roi m'a convoquée et signifié ma condamnation. Il m'a marquée. Pas au fer rouge, rassure-toi, rien d'aussi barbare, mais il m'a marquée de son sceau dans l'esprit des nôtres. Nul n'a le droit de s'entretenir avec moi sans lui en demander auparavant la permission ; ceux que je tente d'approcher sont tenus de s'enfuir, c'est tout juste si je ne suis pas obligée d'agiter une cloche sur mon passage, comme une lépreuse.

— Je ne lui ai pas demandé la permission de te voir, moi, remarqua la reine. Je ne savais pas qu'il le fallait.

— Il en a informé tous les autres membres du peuple par l'esprit. S'il ne l'a pas fait pour toi, c'est que l'interdit ne te concerne pas. Je me demande pourquoi.

Isambour, elle, croyait le savoir. Le roi était sage et bienveillant : il ne voyait sans doute pas l'avenir, mais il en discernait assez les possibles pour, sans intervenir directement, donner ici et là un coup de pouce au destin par des actes en apparence insignifiants ou incompréhensibles.

— C'est sans doute qu'il n'a pas totalement perdu foi en toi, dit-elle.

— Je sais que la sentence est provisoire, mais j'ignore combien de temps doit durer ma peine. Cela fait trente-quatre ans, maintenant, et j'en ai assez. Au début, je n'ai pas réalisé ce que cela impliquait : j'ai toujours été un peu sauvage, même à l'échelle des nôtres ; je recherchais rarement de la compagnie. Mais de temps en temps, j'avais envie de parler. J'avais tout bonnement envie qu'on me voie, qu'on me fasse sentir que j'existe. Aujourd'hui, je pourrais aussi bien être morte : quand mes anciennes connaissances m'aperçoivent, elles m'ignorent et se dépêchent de passer leur chemin. Sinon, elles partageraient mon sort, naturellement ; j'ai constaté qu'aucune ne m'aimait assez pour ça. (Lysamour eut un demi-sourire qui masquait mal son amertume.) J'imagine que je n'avais pas grand-chose d'aimable, mais ça fait quand même mal. Tu ne sais pas ce que c'est, toi, la solitude.

Isambour poussa une exclamation indignée.

— Bien sûr que si. J'y ai goûté pendant vingt ans. Et moi, je n'avais rien fait du tout. J'ai payé pour toi. Parce que j'avais le malheur d'être ta sœur de race et d'avoir les mêmes yeux que toi. J'ai passé vingt ans en prison, à ne pouvoir observer l'homme que j'aimais qu'à la dérobée, tapie dans une muraille, à le surprendre entre d'autres bras, alors ne viens pas me dire que j'ignore ce qu'est la solitude, s'il te plaît !

Lysamour baissa la tête.

— Excuse-moi, souffla-t-elle. J'admets que c'était une bêtise. Pourquoi ne t'es-tu pas enfuie ?

— Je ne pourrais pas te l'expliquer, répondit la reine, plus calme. C'est un raisonnement trop humain.

La fille des rivières releva les yeux et posa sur elle un regard dépourvu d'agressivité.

— Mais si tu as connu ça, toi aussi, tu dois d'autant mieux me comprendre. J'en ai assez d'être

seule. Je veux recommencer à vivre. Pas comme avant ma condamnation : comme avant Hugues, avant que ma vie ne devienne qu'un gigantesque désir de vengeance. (Elle soupira.) Je n'en ai pas fait grand-chose, pendant toutes ces années, même quand je n'étais pas encore marquée : j'étais trop obsédée par l'homme qui m'avait pris mon enfant, je ne songeais qu'à l'éventrer de mes mains.

— Lui et ses descendants, intervint Isambour.

— Oui. C'était injuste, je l'ai compris. Je le savais déjà à l'époque, je crois, mais je ne voulais pas l'admettre. Je pense que pendant un certain temps, j'ai perdu la raison. Je regrette…

— Tu as pardonné ?

— À Hugues ? Jamais ! (Lysamour eût un rire bref.) S'il y a une vie après la mort, comme le croient les humains, j'espère que ses crimes lui ont valu l'Enfer et que ma malédiction l'y poursuit. En revanche, j'ai admis que me venger sur les autres ne m'apporterait aucun soulagement. La haine et l'amertume ne m'ont pas quittée, mais je suis décidée à les laisser derrière moi, parce que sinon, je mourrai triste et confite dans le fiel sans jamais avoir été heureuse. Et j'ai envie de l'être. C'est même pis que cela : j'ai envie de rendre d'autres gens heureux, parce que je crois qu'alors, ils feront tout leur possible pour me rendre heureuse, moi. C'est banal et évident, ce que je dis, mais je n'y avais jamais pensé avant – et je préfère le dire avant toi : oui, c'est regrettable.

— La solitude semble t'avoir rendue philosophe, constata Isambour.

— La solitude et Haisia. Il a dû te parler d'elle. Au début, je lui en voulais terriblement : c'est elle qui m'a dénoncée au roi, qui lui a permis d'intervenir à temps. Depuis, je la chéris d'avoir agi ainsi : si j'avais tué le petit prince, mon châtiment serait sans doute perpétuel, et je ne parle pas de mes remords. Quoi qu'il en soit, c'est la seule personne qui ait demandé et obtenu la permission de me rendre visite – tous les trois ans, environ. La première fois, j'ai cru qu'elle venait rire de moi, mais non : elle m'a dit qu'il arrivait aux gens de faire des erreurs et que si je regrettais les miennes, elle m'offrait son amitié. Je suppose qu'elle agissait en accord avec le roi mais il ne lui aurait pas demandé cette démarche si elle n'avait pas souhaité l'accomplir. Avec elle, je me suis épanchée librement, j'ai réfléchi… (Elle sourit.) C'est Haisia qui t'a porté mon message, incidemment ; elle m'a dit qu'elle ne s'était pas laissé voir.

— Elle devait se méfier de moi. (La reine avança d'un pas et tendit une main ouverte qui fut prise après un instant d'hésitation.) Nous pouvons peut-être nous entraider. Si j'intercède personnellement en ta faveur auprès du roi, je pense qu'il acceptera de mettre fin à ton calvaire, ou au moins d'en diminuer la durée.

— Pourquoi ferais-tu une chose pareille ? s'étonna Lysamour.

— Ce ne sera pas gratuit. Ce sera même peut-être très cher, je l'ignore encore.

— Je suis prête à faire n'importe quoi pour hâter ma délivrance, assura-t-elle.

— Ne parle pas trop vite : attends de savoir. (La reine se frictionna les bras, tremblante.) J'ai froid. On ne pourrait pas aller à l'intérieur ? J'ai entendu parler d'une cabane très confortable…

La fille des rivières n'hésita qu'un instant.

— C'est à deux pas, dit-elle. Suis-moi.

Isambour, à demi allongée sur la couche de Lysamour, un manteau jeté sur elle telle une couverture, sirotait à petits coups une infusion florale dont elle laissait la chaleur se répandre dans son corps transi. Philippe lui avait décrit la cabane comme un lieu terrifiant, un antre de sorcière digne des romans de la Table Ronde, aussi s'était-elle attendu à quelque chose d'un peu sordide. Au lieu de quoi, elle découvrait un logis simple mais bien tenu, où elle se sentit tout de suite à l'aise : les parois de terre nue de la pièce inférieure ne pouvaient que la mettre en confiance.

Elle comprenait cependant ce que cet endroit, magnifié par le souvenir, pouvait avoir eu de démoniaque pour un garçon de quatorze ans en proie aux assauts d'une furie. La fenêtre circulaire ouverte sur la rivière avait à elle seule de quoi faire vaciller la raison. Isambour ne savait pas exactement comment sa compagne s'y prenait pour imposer sa volonté à l'eau, mais elle sentait au fond d'elle que c'était possible – puisqu'elle-même pouvait remodeler la pierre.

Elle but une nouvelle gorgée de liquide brûlant et eut un sourire : dans cette même pièce, sur cette même couche, Philippe avait été agressé, presque tué par celle avec qui elle partageait une boisson chaude en discutant aimablement. La vie avait parfois de ces ironies…

— Sans le savoir, tu as en partie accompli ta vengeance, dit-elle. Tu ne l'as pas tué, mais tu as gâché sa vie.

Elle expliqua pourquoi. Au fil de son discours, le visage de Lysamour s'allongea, envahi par la honte.

— Je ne pensais pas lui avoir fait autant de mal, avoua-t-elle. Je le croyais quitte pour la peur. (Elle baissa les yeux.) Je te présente mes excuses. Tu peux les lui transmettre.

— J'ai peur que ça ne suffise pas, hélas, déclara la reine sans animosité.

La fille des rivières releva la tête pour la regarder dans les yeux, à la fois implorante et désespérée.

— Je ne peux pas défaire ce que j'ai fait, dit-elle.

— Non, mais tu peux peut-être en annuler les conséquences, ou au moins les atténuer. Ces excuses dont tu voulais me charger pour Philippe, je veux que tu les lui présentes toi-même, ici ! Tu dois comprendre qu'aujourd'hui encore, il a peur de toi. Tu es toujours pour lui le monstre qui l'a réduit à l'impuissance en se jouant, qui l'a menacé de mille morts en riant comme une possédée…

— Je riais ? interrogea Lysamour, surprise.

— Il paraît.

— Je ne me rappelle pas. Il ne devait pas y avoir grand-chose de drôle, d'ailleurs. J'étais vraiment folle.

— Quoi qu'il en soit, il te redoute plus que tous les démons de l'Enfer, et par voie de conséquence, il est incapable de se conduire en époux avec moi. Je veux changer l'image qu'il a de toi. Je désire qu'il te voie inoffensive, fragile. Qu'en ce lieu même où tu l'as terrifié, tu te mettes totalement à sa merci. Tu comprends ce que je te demande ?

— Je t'ai dit que je ferais n'importe quoi, répondit la fille des rivières. Je ne m'attends pas à une partie de plaisir.

— Ça n'en sera pas une, crois-le. (Isambour marqua une pause.) Voilà mon idée : le jour dit, je viendrai la première et je t'attacherai sur ce lit, nue, comme tu l'avais attaché lui. Ensuite, je l'appellerai puis je resterai ou je m'en irai, selon son vœu. Je ne sais pas ce qu'il te fera. Il est possible qu'il te batte. Je ne pense pas qu'il te tue mais ça n'est pas totalement exclu. Tu es toujours décidée ?

Lysamour fit la grimace mais hocha cependant la tête.

— S'il me brise quelques os, j'imagine que je l'aurai mérité, dit-elle.

— Ce n'est pas la question, corrigea la reine. Crois bien que je ne songe pas à te punir : aussi étrange que cela puisse te paraître, je suis Chrétienne et j'applique mes principes : je t'ai déjà pardonné. Lui aura peut-être l'impression de se venger, pas moi. En fait, plutôt que de te frapper, je compte qu'il te viole – avec ton accord, bien entendu.

Sa compagne sursauta et eut un rire amusé.

— C'est toi, sa femme, qui dis cela ? Alors que tu te prétends Chrétienne ?

— J'ai l'habitude de le partager. Si je dois le faire une dernière fois pour que ce soit à jamais inutile, qu'il en soit ainsi – et je crois que Dieu ne m'en voudra pas. S'il vainc assez sa peur pour coucher avec toi, Philippe n'aura plus de problème avec moi, j'en suis persuadée, puisqu'il nous confond dans ses craintes.

Lysamour prit une profonde inspiration.

— Très bien. Ça ne m'amuse pas mais ça me semble plus ou moins approprié : la dernière fois que j'ai fait cela, c'était avec lui et c'était moi qui le violais. Il faudra bien choisir la date, cela dit : je ne veux plus tomber enceinte de lui ; si je suis libérée de ma condamnation, ce ne sera pas pour élever un enfant, du moins pas tout de suite, ce sera pour m'amuser.

— Quant à cela, nous verrons. De toute façon, il va me falloir longtemps pour le convaincre. La première fois que j'aborderai le sujet, je pense qu'il ne me laissera même pas parler. Peut-être les deux ou trois premières fois. Cependant, il est emporté, pas stupide : il finira par m'entendre, et ce jour-là, je reviendrai te voir.

— Reviens avant si le cœur t'en dit, lança Lysamour, trop spontanée pour que cette permission ne fût pas aussi une prière. (Elle sourit.) Puisque quelqu'un peut me rendre visite à sa guise, j'ai envie d'en profiter…

Et pourquoi pas ? se demanda la reine. Peut-être serait-il agréable d'avoir comme confidente quelqu'un qui ne fréquentait pas la même société qu'elle. Bien qu'elles fussent trop différentes pour comprendre vraiment leurs aspirations mutuelles et devenir amies, la fille des rivières ne lui déplaisait pas. Elle désirait en outre s'en assurer la collaboration.

— J'essaierai de me libérer de temps en temps, promit-elle. À présent, je sais où te trouver.

Elle quitta Lysamour peu après. Un silence gêné s'était installé, comme pour signifier aux deux femmes que cette première rencontre avait assez duré : elles avaient besoin de réfléchir, d'assimiler ce qu'elles avaient appris.

Avant de se séparer, elles s'embrassèrent.

En regagnant sa chambre du château de Compiègne, Isambour se sentait d'excellente humeur : non seulement la confrontation s'était déroulée mieux qu'elle n'eût osé le rêver, mais encore la nuit était-elle assez jeune pour lui permettre de dormir un peu. Elle devait récupérer ses forces afin d'exercer toute sa volonté au service de la rude tâche qui l'attendait : convaincre Philippe.

« Grande ire et grand courroux eut à son cœur le roi de France pour l'apostole [le pape] qui lui avait fermé la route de l'Angleterre. »

Histoire des Ducs de Normandie et des Rois d'Angleterre

Le frère Guérin avait de l'humour, il le prouva en Flandre : au sortir de la ville de Steenworde, que les Français appelaient Estanfort, comme l'étoffe, et qu'ils venaient d'incendier, il se retourna vers les maisons en proie aux flammes et s'exclama à l'adresse de ses compagnons :

— Vîtes-vous jamais estanfort mieux teint en écarlate, messeigneurs ?

Les chevaliers présents s'esclaffèrent. Le mot fit le tour de l'armée, et l'on s'en amusa beaucoup à la veillée. On en rit également, s'il fallait en croire les rumeurs, dans le camp ennemi : Renaud de Dammartin ne tarissait pas d'éloges sur l'esprit de l'Hospitalier, disait-on.

Les seuls à ne pas rire, finalement, ce furent les habitants d'Estanfort. Certains parce qu'ils étaient morts, les autres parce que, curieusement, ils n'avaient pas le cœur à rire en voyant brûler leurs logis. La fumée qui leur piquait les yeux, sans doute, les empêchait de saisir la plaisanterie.

Ils furent nombreux, cette année-là, à ne pas comprendre le sens de la comédie qu'on leur jouait. En Flandre ou en Artois, l'armée flamande et l'armée française dévastaient tout sur leur passage, pillaient, tuaient, brûlaient, sans autre souci apparent que de semer la destruction. Pour Philippe, il s'agissait autant de répression que de conquête. Quant à Ferrand, qu'épaulaient deniers et mercenaires anglais, il lui appartenait d'occuper l'adversaire tandis que les forces coalisées se rassemblaient pour une attaque en masse. Dépêchés par Jean sans Terre, son demi-frère Guillaume Longue-Épée, comte de Salisbury, ainsi que Renaud causaient d'effroyables ravages dans la région. D'autres seigneurs, de quelque parti qu'ils fussent, profitaient de la confusion pour vider des querelles personnelles, tel le duc de Brabant – nouveau gendre du Capétien – contre l'évêque de Liège.

En bref, jusqu'au milieu du printemps 1214, la Flandre connut une des périodes les plus noires et les plus meurtrières de son histoire. Il en résulta dans le peuple un ressentiment, bien sûr tourné vers l'envahisseur français, tel que des milliers de bourgeois, d'ouvriers ou de paysans se rangèrent sans qu'on dût les y contraindre sous la bannière du comte Ferrand. Ce dernier devenait du même coup celui des chefs de la coalition à conduire l'armée la plus importante, si bien que son prestige en était rehaussé. « La Flandre deviendra la France ou la France deviendra la Flandre », avait déclaré Philippe, un jour de colère, au début du conflit, en comptant que la première hypothèse prévaudrait. Ferrand souscrivait à la prédiction en comptant que ce serait la seconde. Dans le partage que les alliés s'étaient fait à l'avance des terres de l'adversaire, c'était lui qui se voyait attribuer Paris et Île-de-France, en sus de l'Artois. Roi de France et de Flandre, voilà qui sonnait diablement bien à ses oreilles.

Renaud de Dammartin, s'il n'apportait guère de troupes et demeurait d'un rang inférieur à celui de ses comparses, s'était tout de même promu au rang de chef par son énergie. Sans lui, probablement rien ne se fût produit. Sa haine pour Philippe l'avait enflammé, poussé à chevaucher des centaines de lieues durant pour négocier avec les uns ou les autres. À cet homme qui s'emportait aisément, le ressentiment avait conféré des torrents de patience et de diplomatie qui, ajoutés à l'argent du Plantagenêt, lui avaient permis de nouer des alliances multiples. Pour prix de ses services, il s'était réservé le Vermandois et le duché de Guines, lesquels seraient intégrés à l'Empire.

Otton de Brunswick, lui, annexerait Champagne, Franche-Comté et Bourgogne, mais tous les fiefs conquis par les coalisés dépendraient également de sa suzeraineté, ce qui rendrait presque à l'Empire ses frontières du temps de Charlemagne. Pour lui, cependant, l'enjeu était bien plus important qu'une conquête : s'il écrasait la France, et à travers elle l'autorité romaine, il acquerrait un tel avantage sur

son rival Frédéric qu'il n'aurait aucun mal à l'éclipser, à redevenir seul et unique empereur.

S'il perdait, il n'aurait qu'à renoncer au trône, mais il n'envisageait pas la défaite : le plan paraissait infaillible, la proie sans défense.

Jean, pour cela, n'avait pas ménagé ses deniers. Financier de l'opération, grâce aux sommes colossales qu'il extorquait entre autres au clergé anglais, malgré ses serments de fidélité au pape, il devait y gagner le retour de ses fiefs continentaux et par-dessus tout la fin d'un rival trop coriace et entêté. Son royaume était en lambeaux, ses barons à deux doigts de se liguer contre lui, mais s'il l'emportait, cela n'aurait plus d'importance : il se dresserait au-dessus des insoumis, plus fort que jamais. Lui qu'on appelait, il ne l'ignorait pas, « Cœur de Poupée » ou « Molle Épée », lui qu'on disait le plus faible et le plus incapable des Plantagenêts, il lui plaisait d'être celui qui détruirait l'homme ayant défié tous les autres.

Puisque l'on s'équipait à ses frais et que les mercenaires qu'il payait constituaient une bonne part de l'armée coalisée, on ne pouvait guère refuser d'en passer par ses vues quant à la stratégie, si bien qu'il fut le véritable maître d'œuvre de la campagne. Il décida ses alliés à attaquer par la Flandre tandis que seul, il soulèverait le Poitou et marcherait vers Paris.

Le plan n'était nullement stupide. Les seigneurs poitevins, toujours vacillants dans leurs allégeances, avaient déjà été gagnés par des dons généreux : quand Jean débarquerait, ils se rangeraient derrière lui sans rechigner. Dès lors, Philippe, dont l'armée était déjà moins nombreuse que celle qui se massait au Nord, serait obligé de diviser ses forces s'il voulait répondre aux deux assauts conjugués.

Toute la subtilité, toute la force du projet tenait en ce simple mot : conjugués. C'en était aussi la principale faiblesse.

Le Plantagenêt avait plus de terrain à couvrir que les autres et un travail préalable à accomplir, aussi s'embarqua-t-il en avance et arriva-t-il à La Rochelle au mois de février. Dès cet instant, il poursuivit sa campagne de séduction des barons poitevins, et il lui fallut de longues semaines pour réunir une armée à sa convenance. Quand elle fut enfin prête, il s'avisa qu'une autre armée marchait à sa rencontre.

Lorsque le frère Guérin lui dévoila les activités du roi d'Angleterre, Philippe ressentit un frisson déplaisant : l'impression d'être pris en tenaille lui mordait le ventre.

— Il n'achètera pas Guillaume des Roches, prédit-il. Sa première tâche sera donc de conquérir l'Anjou. On ne peut abandonner le sénéchal : s'il fléchit, plus rien n'empêchera Jean de chevaucher vers Paris. Mais dégarnir la frontière de Flandre me fait peur. Si au moins nous savions où en sont les préparatifs de l'empereur et des autres, nous pourrions…

— Oh, mais nous le savons parfaitement, sire, interrompit l'Hospitalier, souriant. Ils ne sont pas prêts. Otton s'est installé à Aix-la-Chapelle, où il attend des renforts. Le comte de Flandre n'a pas terminé ses recrutements. Le comte de Boulogne poursuit ses pillages en Artois, mais ce n'est qu'une mouche sur les naseaux d'un chameau, si vous me permettez cette comparaison osée. Ils ne pourront tenter d'assaut concerté avant des mois.

Ils se trouvaient sous le pavillon qu'occupait Philippe au milieu du campement de son armée, dans la plaine flamande. Isambour, comme par hasard, était venue rejoindre son époux ce soir-là et assistait à l'entretien en silence, se chauffant ostensiblement les mains devant le brasero.

— Voilà qui nous laisserait le temps d'intervenir dans l'Ouest, admit le roi. Vous êtes sûr de vos informations ?

— Totalement, sire, répondit Guérin. Je dois d'ailleurs y ajouter une triste nouvelle : votre gendre, le duc de Brabant, vient de se laisser gagner à la cause de l'empereur.

Philippe fit la grimace.

— Je n'en suis pas autrement… (Il laissa sa phrase en suspens, posant un œil soupçonneux sur son compagnon.) Quand cela est-il arrivé ?

— Le traité a été signé hier au soir.

— Puis-je vous demander, en ce cas, comment il se fait que vous en soyez déjà averti ?

L'Hospitalier ouvrit la bouche pour répondre puis la referma, conscient de s'être pris au piège.

— Très bien, sire : je vous ai désobéi, soupira Isambour.

— Guérin ! gronda le roi.

— Guérin n'a rien à se reprocher, continua-t-elle. Je suis seule en cause. Sans qu'il me demande rien, je suis allée me rendre compte de ce que préparait l'ennemi, et ensuite, je le lui ai raconté. Il n'allait tout de même pas se boucher les oreilles pour ne pas m'entendre.

Philippe leva les bras au ciel.

— Je veux bien ne pas me mettre en colère, madame, mais de grâce ! épargnez-moi ce genre de fable. Vous savez comme moi que ce n'est qu'un faux-semblant. Si Guérin avait voulu m'être vraiment fidèle, il serait venu me rapporter vos agissements afin que je vous en fasse reproche.

— J'ai péché par omission, admit l'Hospitalier, mais je ne vous apprendrai rien en vous disant qu'il est très difficile de s'opposer à la volonté de madame Isambour.

La Danoise s'approcha de son époux et lui posa sur le poignet une main brûlante d'avoir été exposée aux braises.

— Je ne vous en ai pas parlé pour ne pas vous inquiéter, dit-elle, mais je n'ai jamais cessé d'épier nos ennemis et je ne cesserai pas avant que nous ne soyons écrasés ou victorieux, quoi que vous tentiez pour m'en empêcher. Je suis votre femme, la souveraine de ce pays, et cette guerre est aussi la mienne. (Elle se radoucit un peu.) Je prends bien moins de risques que vous n'en prenez sur un champ de bataille, Philippe, et quoique je frémisse chaque fois que vous enfilez votre haubert, je ne vous empêche pas d'aller vous battre, car je sais que tel est votre devoir.

Guérin la félicita intérieurement de cet argument qui parut porter : l'instant d'avant, il se demandait s'il n'allait pas perdre la faveur royale pour avoir agi dans l'intérêt du royaume.

— Au combat, mes chevaliers me serrent de tellement près que j'ai peine à approcher l'ennemi, de toute façon, dit Philippe avec un demi-sourire. Je n'ai jamais été Richard, mais à les voir, on croirait que je suis Jean sans Terre…

— Si vous étiez Jean, ils ne vous protégeraient pas tant, remarqua Isambour. Leur en voulez-vous donc, ou à moi, de vous aimer ?

Il lui prit le visage entre ses mains.

— Je ne t'en veux de rien du tout, dit-il, ignorant la présence de l'Hospitalier. Je suis fier de t'avoir pour épouse et je promets de ne plus chercher à t'imposer quoi que ce soit. Je l'ai déjà dit ; j'aurais dû le faire. Si je ne m'abuse, tu viens encore de sauver le royaume.

— En tout cas d'y contribuer, approuva-t-elle, avant de baisser les yeux, hésitante. Je n'ai jamais rien demandé pour mes services, Philippe, j'estime qu'ils vont de soi, mais aujourd'hui, j'aimerais une récompense. Si tu me la refuses, je ne me fâcherai pas, je ne changerai rien à ma ligne de conduite, mais je veux que tu saches que je la désire ardemment.

Elle n'avait nul besoin de s'expliquer davantage. Au fil des semaines, elle avait fini par percer la cuirasse d'entêtement de son époux et par lui confier ce qu'elle désirait de lui. La solution qu'elle proposait à leur problème le révoltait littéralement – en particulier parce qu'il la jugeait excellente et se savait condamné à l'adopter un jour ou l'autre. Mais un jour aussi éloigné que possible, avait-il cru. Il semblait que le moment fût venu de prendre date. Un frémissement traversa tout le corps de

Philippe lorsqu'il prononça la parole fatidique.

— Quand ?

La joie qui brilla dans les yeux de son épouse et celle que cette vision lui inspira à lui le convainquirent qu'il avait pris la bonne décision. Isambour, petit à petit, sans avoir l'air d'y toucher, était parvenue à ses fins : il l'aimait. Pas de la passion connue avec Agnès, mais comme une compagne de longue date, tendre et prévenante, comme une confidente, une conseillère. Il ne lui manquait que de l'aimer comme une maîtresse, il désirait de tout son cœur y parvenir, et elle le désirait peut-être plus encore. Jamais une femme n'avait autant brûlé de se donner à lui ; il ne pouvait la décevoir.

— Quand tu reviendras de l'Ouest, répondit-elle. Avant que tu ne repartes pour la Flandre : à ce moment-là, tu auras besoin de toute ta sérénité.

Une contraction agita le coin des lèvres de Philippe. Ses tics avaient presque disparu, désormais ; ils ne se manifestaient que lorsqu'il était ému.

— Très bien, dit-il, mais j'exige quelque chose en échange : je vais emmener Louis, alors que Blanche doit accoucher dans les prochaines semaines ; il me serait d'un grand réconfort de te savoir au côté de ma bru à l'instant décisif.

Il avait vu trop de femmes mourir en couches pour laisser celle de son fils donner le jour à l'héritier du trône sans être assistée par plus compétent que des médecins. Isambour le comprit sans mal.

— J'y serai, assura-t-elle. Blanche est d'un commerce agréable et possède assez d'esprit pour que sa compagnie ne me lasse pas.

Guérin toussota discrètement. Il avait assisté à cet échange sans se manifester ni s'étonner de choses qu'il ne comprenait pas mais qui ne le regardaient en rien.

— Pardonnez-moi, sire : dois-je donner des ordres pour que nous levions le camp dès l'aube ?

— Sur-le-champ ! répondit Philippe. Nous allons faire une belle surprise à notre ami Jean.

Puis, comme l'Hospitalier se détournait pour sortir, il enlaça son épouse et lui donna un long baiser.

— Je le ferai pour toi, chuchota-t-il quand ils furent seuls, mais je ne promets pas de réussir.

— Si tu échoues, je promets, moi, de ne plus jamais te le demander et de m'accommoder de la vie que nous mènerons. Nous n'avons déjà perdu que trop de temps : c'est maintenant qu'il faut agir. Ou jamais.

Isambour atteignait la quarantaine, Philippe la cinquantaine. Elle avait raison : le temps leur était compté.

— Je veux que tu sois là, dit-il en la serrant contre lui. Sans toi, je n'y arriverai jamais.

Lorsqu'il dirigea enfin ses pas vers le Nord, Jean sans Terre se trouva donc confronté à une troupe qu'il supposait bien loin de là. Pour une fois, ses tendances naturelles à la couardise le servirent : sans chercher à engager le combat, il se replia vers l'Aquitaine, entraînant l'armée du Capétien de plus en plus loin de la Flandre.

Philippe, cependant, éventa vite la manœuvre. Il ne s'avança pas au delà de Châteauroux, où il se résolut à diviser ses troupes, laissant à son fils trois cents chevaliers choisis parmi les meilleurs et quelque dix mille sergents à cheval ou fantassins. Pour épauler Louis et en modérer une ardeur que ne révélait pas son aspect chétif, il lui adjoignit le maréchal Henri Clément. Vieilli et accablé par l'embonpoint, ce dernier ne réalisait plus de miracles les armes à la main, mais ses talents de capitaine demeuraient intacts, son expérience précieuse.

Le roi de France, une fois faits ses adieux à un héritier qui ne l'avait jamais vraiment déçu,

repartit vers le Nord à la tête du reste de l'armée. Il ignorait si le destin le mènerait à la victoire ou à la défaite, mais il savait qu'avant cela, son chemin passerait par la forêt de Cuise.

On était déjà au mois de mai quand Jean sans Terre, puisqu'on ne le poursuivait plus, remonta vers la vallée de la Loire. C'était encore trop tôt. Ses alliés, en Flandre, n'avaient pas opéré leur jonction, mais il était mal informé de leurs mouvements : les messagers mettaient si longtemps à accomplir le voyage que leur message était bien souvent périmé lorsqu'ils arrivaient. La coalition eût sans conteste employé avec bonheur un agent doté des pouvoirs d'Isambour.

Le plus ironique était que Jean lui-même les possédait peut-être, s'ils ne disparaissaient pas dès la première génération de métissage : pour ce qu'il savait de son père, il avait pu s'agir d'un fils des pierres. Cependant, le Plantagenêt ignorait tout des capacités d'un tel être. S'il subodorait ses propres talents surnaturels, jamais il n'était parvenu à en entrevoir la nature. Il s'était livré sur de multiples prisonniers à diverses expériences, tentant d'en provoquer la mort par l'imposition des mains ou la seule force de l'esprit, cherchant à les fasciner de son regard brûlant, à lire dans leurs pensées… Tout cela ne leur eût d'ailleurs pas fait grand mal si sa colère devant ses échecs répétés ne l'avait souvent conduit à les abattre tout de même – de façon plus conventionnelle. Essayer de les soigner lui eût apporté un élément de réponse, peut-être livré le moyen de comprendre le reste, mais cette idée ne l'effleura pas.

Ce fut donc dépourvu de nouvelles fraîches qu'il arriva devant Nantes. La ville résista. Frustré, il se rabattit sur Angers, non fortifiée, que Guillaume des Roches renonça à défendre pour concentrer son action sur les châteaux des environs. Jean en prit plusieurs. Enhardi par ces faciles succès, il crut y mettre le comble en s'emparant de la puissante forteresse de La Roche-au-Moine.

Il trouva à son grand dam une garnison nullement décidée à capituler, qui lui causa dès le premier assaut des pertes considérables. Furieux, il s'entêta et entreprit d'assiéger la place.

Le prince Louis résidait à Chinon quand lui parvint l'appel au secours de La Roche-au-Moine. Ses troupes, même grossies des hommes de Guillaume des Roches, demeuraient bien moins nombreuses que celles du Plantagenêt. En accord avec Henri Clément, il envoya prendre les instructions de Philippe, lequel lui ordonna de marcher contre l'Anglais, ajoutant que le sort de la France reposait dans la force de son épée.

Le prince, exalté par l'enjeu et peu susceptible de discuter un ordre paternel, obéit sans hésiter. Fidèle en outre aux usages chevaleresques, il dépêcha à son adversaire un héraut afin de l'informer qu'il se préparait à l'assaillir.

— Si tu viens, tu nous trouveras prêts à combattre, et plus vite tu viendras, plus vite tu regretteras d'être venu, lui fit répondre un Jean ricanant.

C'était ricaner un peu tôt.

Les seigneurs de l'Ouest ralliés à sa bannière étaient tout prêts à dévaster le pays et à piller des villes qui s'offraient, mais le siège de La Roche-au-Moine leur coûtait du temps, des hommes et commençait à doucher leurs ardeurs. Quand ils apprirent la venue prochaine de Louis, presque tous déclarèrent forfait : livrer bataille était hors de question ; ils avaient trop à y perdre individuellement, leur parti dût-il l'emporter.

Jean assista donc à l'effilochement quasi instantané de ses forces. Contraint d'affronter l'armée du prince avec ses seuls mercenaires, il préféra lever le camp – et puisque l'ennemi approchait, ce fut une véritable débandade. Sans parler de les démonter, on ne chercha même pas à détruire les engins de siège : on les laissa sur place pour s'enfuir plus vite.

En arrivant devant La Roche-au-Moine, les Français découvrirent donc un spectacle inespéré mais pour eux quasi incompréhensible. Après s'être torturé l'esprit un long moment en se demandant

où était le piège et avoir conclu qu'il n'y en avait pas, Henri Clément et Louis ordonnèrent tout de même la charge.

Ils firent ce jour-là, le 2 juillet 1214, plus de prisonniers et récoltèrent un butin plus important que n'en rapportait d'ordinaire toute une campagne. Louis, ravi et très fier de lui, soupçonnait toutefois que sa valeur n'était pas pour grand-chose dans la victoire. Un autre point noir assombrissait le tableau : durant la brève bataille, le maréchal Clément avait reçu un mauvais coup et l'on craignait pour sa vie – il devait d'ailleurs expirer quelques jours plus tard.

Le prince envoya porter à son père cette triste nouvelle que compensait la fin de la menace occidentale contre le royaume.

Jean avait galopé tout droit jusqu'à La Rochelle, d'où il ne semblait plus décidé à bouger. Il imaginait ses alliés d'ores et déjà en train de marcher sur Paris après avoir écrasé les troupes réduites du roi de France. Ne fut-ce que parce qu'il les avait conduites à se scinder, on ne pourrait rien lui reprocher : ce serait auréolé de gloire qu'il rentrerait en Angleterre. Il entreprit donc de tromper l'attente par les plaisirs de la table et de la chair, ne consentant à s'intéresser aux affaires politiques que lorsque d'aventure un messager arrivait en ville.

Le maître d'œuvre de la coalition avait joué son rôle – peu importait qu'il l'eût mal joué. Il estimait que c'était désormais aux autres d'agir.

La forêt. La nuit. L'été.

Pas le mois d'août, Dieu merci, mais l'été tout de même – et les mêmes parfums, de terre, d'humus, d'humidité. La même lune à la clarté blême. Le même Philippe.

La même peur.

Mais sa masse d'armes à sa ceinture.

Mais Isambour à son côté.

— C'était il y a trente-cinq ans, dit-elle. Depuis, tu t'es battu sur mille champs de bataille, tu as affronté mille ennemis plus redoutables. En outre, ce n'est plus ton ennemie.

Cela, il ne parvenait pas à le croire. Il l'admettait, car son épouse l'affirmait et il avait en elle une foi absolue – l'idée qu'elle avait peut-être élaboré en accord avec Lysamour une subtile vengeance tardive l'avait quitté aussi vite qu'elle lui était venue –, mais il ne pouvait allier le souvenir qu'il avait de la fille des rivières et le portrait qu'en faisait Isambour.

La cabane se dressait toujours au bord du cours d'eau. Elle s'y dresserait jusqu'à ce que les arbres qui la composaient mourussent. La porte, abaissée, dévoilait la pièce du haut, le bahut, le banc, l'escabeau sur lequel brûlait une petite mèche dans un godet d'huile. L'escalier qui s'enfonçait.

Philippe, immobile, s'obligeait à un effort de tous les instants pour se rappeler qu'il n'avait pas quatorze ans. Cette fois, il n'avait pas pris de bain forcé, la nuit était tiède, et pourtant il tremblait quand même. Une douleur sourde lui torturait l'estomac, une autre lui comprimait la gorge. Il n'avait nul besoin de porter la main à sa poitrine pour sentir battre son cœur.

— Je ne pourrai pas, répéta-t-il une dixième fois.

Seule source de réconfort, sur son bras, la main d'Isambour affermit sa prise.

— Ensuite, nous serons heureux, dit la reine.

Il ne lui répondit pas qu'auparavant, il avait une bataille à gagner : de cette victoire-là, au moins, il ne voulait pas douter.

Il contemplait toujours la porte ouverte, figé hormis pour ses frémissements et les tics qui, ce soir-là, se déchaînaient sur son visage. Se fût-il agi du seuil de l'Enfer qu'il n'eût pas craint davantage de le franchir.

— Allons, souffla son épouse. Tu n'as pas tremblé devant Richard Cœur-de-Lion ni devant Saladin. Tu ne vas pas trembler devant une simple femme.

Sans lui lâcher le bras, elle avança d'un pas, si bien qu'il fut contraint de lui résister ou de la suivre. Il la suivit. Il ne pouvait échapper à l'épreuve, devrait l'affronter un jour ou l'autre, comme il eût dû l'affronter beaucoup plus tôt, et le moment était bien choisi : s'il réussissait, plus rien ni personne, jamais, ne lui résisterait. Il *voulait* subir l'épreuve. Pourtant, seul il ne se fût jamais décidé à entrer. Se laisser guider par Isambour lui donnait à tout le moins l'illusion de ne pas marcher volontairement au supplice.

Elle dut presque le tirer pour lui faire emprunter les marches. L'odeur de vase, qui s'amplifiait au fur et à mesure qu'on descendait, semblait au roi une odeur de mort, de décomposition, qui lui donnait la nausée. Sa seule consolation était de n'avoir rien à vomir, son estomac trop noué l'ayant dissuadé de souper : il n'eût pas supporté pareille indignité en pareil moment.

Bien qu'il sût le danger devant et non derrière, il ne pouvait s'empêcher de se retourner fréquemment, de darder des regards anxieux vers les angles sombres. Il lui semblait que Lysamour allait surgir du néant pour se jeter sur lui et le déchirer de ses griffes.

Enfin, ils arrivèrent en bas.

La chambre était plus lumineuse que dans son souvenir : on y avait disposé des dizaines de bougies qui en éclairaient le moindre recoin. La lumière était rassurante, toujours. Les petites flammes jetaient sur les parois de terre des ombres vacillantes, créaient d'étranges étincelles dorées au sein de la fenêtre ouverte sur la rivière.

Paraient de reflets orangés dansants le corps nu étendu sur le lit.

Comme on le lui avait promis, elle était allongée sur le dos, bras et jambes écartés, poignets et chevilles liés par des cordes solides aux piquets fichés tout exprès dans le sol. Un bandeau lui couvrait les yeux. Sa chevelure blonde, sagement coiffée en deux tresses, courait le long de sa gorge, dissimulait ses ouïes. Sa poitrine se soulevait au rythme d'une respiration irrégulière.

Philippe se sentit à la fois soulagé et déçu.

— Ce n'est pas elle, dit-il en se tournant vers Isambour. Je comprends ce que tu as voulu faire mais tu n'avais aucune chance de m'abuser : je reconnaîtrais la vraie Lysamour entre mille.

— Regarde mieux, l'encouragea son épouse. C'est bien elle, je t'assure.

Il secoua la tête.

— Elle était plus grande, plus…

— C'est toi qui étais plus petit. Plus impressionnable.

— C'est bien moi, petit prince, lança soudain la femme, sur le lit. Je ne te vois pas, mais je gage pourtant que tu as plus changé que moi.

L'œil unique de Philippe s'écarquilla. Serrant les poings, le roi laissa se dissiper la vague de frissons qui s'était emparée de lui. Le corps avait trompé ses souvenirs, pas la voix. C'était bien Lysamour. L'être qu'il craignait et détestait le plus au monde depuis trente-cinq ans.

À sa merci.

Pourtant, c'était encore lui qui avait peur.

— Convaincu ? souffla Isambour en se rapprochant de lui comme pour le réconforter.

Il s'efforçait de se détendre, de respirer profondément. Tout en hochant la tête, il attira sa femme à lui et déposa un baiser sur son front.

— C'est… commença-t-il. (Sa voix se brisa. Il se racla bruyamment la gorge.) C'est elle.

— Elle est à toi, conclut la reine.

Elle lui avait exprimé ses désirs mais n'avait rien interdit. Si Philippe prenait sa masse pour

écraser tel un insecte la tête de Lysamour, elle ne tenterait pas de l'en empêcher, avait-elle affirmé, et Lysamour elle-même acceptait le risque pour expier son crime – ce qui était peut-être plus incroyable que tout.

Philippe déglutit avec peine, s'arracha aux bras qui l'enserraient et fit un pas en direction du lit, puis un autre.

La fille des rivières dut sentir son approche car elle se tendit, se cambra involontairement. Son souffle s'accéléra.

Il se rendit compte qu'il s'était trompé : elle aussi avait peur. De plus près, on discernait ses tremblements, sa chair de poule.

Elle avait peur de lui. Voilà qui ne manquait pas de sel. Et qui lui donna de l'audace.

Il savait déjà qu'il ne la tuerait pas. Bien des années plus tôt, sans doute, il l'eût éventrée avec plaisir. Aujourd'hui encore, il l'eût volontiers fouettée jusqu'au sang pour lui faire payer ses actes d'autrefois, mais elle échapperait à cela aussi : frapper un être sans défense, même un ennemi, même *elle,* n'était pas dans la nature de Philippe.

Il laissa errer son regard sur ce corps qu'il retrouvait quasi inchangé au bout de tant d'années. Aussi harmonieux que dans son souvenir, d'une beauté presque idéale, et pourtant dépourvu d'attrait charnel. Les liens qui maintenaient la fille des rivières lui rappelaient ceux naguère imposés à Isambour ; s'il avait alors jugé inique de traiter ainsi son épouse, il ne lui déplaisait pas que Lysamour, elle, fût un peu humiliée – mais cela ne l'excitait pas pour autant.

Une impulsion lui fit tendre la main vers le bandeau qui aveuglait la captive.

— Philippe… prévint son épouse, inquiète.

— Il faut que je voie ses yeux, répondit-il, d'une voix plus ferme qu'il ne s'y attendait. Sinon, ça ne servira à rien.

Il acheva son geste. Lysamour, une nouvelle fois, sursauta. Ses yeux n'avaient rien d'inhabituel, tant le désir était loin de la posséder. Ils s'agrandirent en découvrant Philippe penché au-dessus d'elle, le visage de cauchemar que révélaient les chandelles. Elle ouvrit la bouche comme pour crier mais aucun son ne franchit ses lèvres. Sans l'avoir voulu, elle jeta un regard craintif aux cordes qui lui maintenaient les poignets, semblant regretter qu'elles fussent aussi solidement nouées.

Philippe, d'un geste rapide, écarta les nattes qui dissimulaient la gorge. Les ouïes lui apparurent, palpitantes, semblables à celles des poissons. Il les jugea laides mais pas aussi monstrueuses qu'autrefois, pas au point que leur vue le fît défaillir. Ce n'étaient finalement que des organes un peu particuliers, dans lesquels il lui eût suffi d'insérer le doigt pour qu'ils se révèlent une faiblesse. Elles lui parurent si anodines qu'il n'hésita même pas avant de refermer la main autour du cou de Lysamour.

La fille des rivières se crispa, persuadée qu'il allait l'étrangler, mais il ne voulait que prendre son pouls – qu'il trouva endiablé : ce n'était pas une comédie ; elle était bel et bien terrifiée. Au moment où il le comprenait, Philippe réalisa qu'il l'avait touchée et n'avait éprouvé aucun choc, aucune décharge électrique, aucune révulsion. Si l'un des deux souffrait au contact de l'autre, c'était elle.

— Tu m'as fait beaucoup de mal, dit-il simplement, sans retirer sa main.

Elle avala sa salive puis abaissa les paupières en guise d'acquiescement.

— Je te présente mes excuses, articula-t-elle, la voix cassée, et je t'autorise à user de moi comme tu l'entends. Je ne puis faire plus.

Cette totale soumission acheva le travail qu'avait entamé la terreur : Lysamour n'était pas un monstre. C'était une femme, et Philippe n'avait pas peur des femmes. Ou il n'en avait *plus* peur. Il n'avait pas envie de coucher avec celle-ci – bien qu'elle parût repentante, il la détestait encore et la détesterait toujours – mais il s'en sentait capable.

Il se retourna vers son épouse qui attendait à trois pas de là, immobile, retenant son souffle.

— Elle ne me fait plus rien, dit-il. (La reine poussa un imperceptible soupir de soulagement.) Vraiment plus rien… Je ne sais pas si…

Elle se porta vivement à sa hauteur et lui posa la main sur la bouche.

— Laisse-moi faire, chuchota-t-elle.

Avec des gestes pleins de douceur, elle entreprit de le dévêtir. Il se rappelait le froid qui l'avait torturé ici même et s'étonna de n'en pas sentir les attaques quand son bliaud puis sa robe lui furent retirés. Les mains qui frôlaient sa peau, la poitrine ferme qui effleurait la sienne, mais par-dessus tout le sourire et le regard aimant d'Isambour lui faisaient plus d'effet que le corps dénudé étendu sur le lit. Quand son épouse s'accroupit devant lui pour dénouer ses braies et les baisser, il avait déjà atteint une demi-érection qui lui communiqua un frisson de plaisir lorsqu'autour d'elle se referma une main fraîche, caressante.

En quelques instants, des doigts et de la bouche, la reine acheva la tâche. Philippe se tourna vers Lysamour, qui se tordait le cou pour contempler la scène avec moins d'effroi qu'auparavant, semblait-il, mais sans plaisir. Il allait la trouver desséchée, peu désireuse de l'accueillir, le subissant tel un mal nécessaire. Ce ne serait pas un viol, non, mais ça n'en serait pas loin.

Un tic plus violent que les autres agita ses lèvres. Il se pencha, saisit Isambour sous les aisselles, la contraignit à se relever et l'embrassa à pleine bouche. Comme elle lui jetait un coup d'œil éberlué, il lui dégrafa sa ceinture.

— Philippe, tu…

— Je n'ai pas envie d'elle, déclara-t-il. Décidément, non. Mais j'ai envie de toi, et j'en ai envie depuis tellement longtemps que je vais te prendre ici, tout de suite. Ensuite, nous rentrerons au château, et je te prendrai encore. Et encore !

Il lui arracha plus qu'il ne lui enleva ses vêtements, avide de la toucher, d'emplir ses mains de cette chair blanche dont le parfum le grisait.

— Mais Philippe ! protesta encore faiblement Isambour. Devant elle ?

— Elle en a vu d'autres.

Renversant son épouse sur un lit fort accueillant, quoique Lysamour en occupât le centre, il la caressa juste assez longtemps pour avoir la certitude qu'elle était aussi prête que lui puis, impatient, il la pénétra d'un coup, lui arrachant un petit cri de plaisir.

— Ouvre les yeux ! ordonna-t-il, la besognant déjà avec ardeur, moins soucieux de tendresse que de l'assouvissement encore jamais atteint du désir animal : pour la tendresse, ils auraient tout le temps plus tard.

L'hésitation d'Isambour fut à peine perceptible. Elle aussi savait qu'il fallait en arriver là. Quand ses paupières se soulevèrent, dévoilant deux flaques d'un bleu uniforme, Philippe sentit ses battements de cœur s'accélérer, la vieille terreur le mordre aux reins.

Non, se répétait-il. Ça ne me fait plus rien. Je n'ai plus peur. Mais il ne pouvait se mentir : déjà, il lui semblait que son pénis ramollissait. Isambour, sentant son trouble, s'était crispée. Dépité, il ne put s'empêcher de détourner le regard.

Et le posa sur Lysamour.

Lysamour dont le blanc des yeux se teintait aussi de bleu sous l'effet du spectacle auquel elle assistait. Lysamour qui ne pouvait rien contre lui, dont la vie même était suspendue à sa volonté. Mais surtout, Lysamour qui était là, attachée, qui ne le touchait pas. Ce n'était pas elle qui frémissait sous lui, dont les mains lui caressaient le dos, ce n'était pas en elle qu'il s'était introduit, c'était en Isambour, sa femme, qu'il aimait.

Il se retourna vers la reine, plongea le regard dans ses yeux d'azur, et pour la première fois, il le lui dit : Je t'aime. Elle ne répondit pas : elle lui noua les bras autour du cou et l'attira à elle pour l'embrasser. Sans s'en rendre compte, il avait recommencé d'osciller du bassin. Il lui fallut sentir les prémices de l'orgasme pour remarquer que son érection était revenue en force.

À Isambour, le fait n'avait pas échappé. En dépit de sa nervosité et de la gêne que lui inspirait un témoin, elle était si heureuse qu'elle parvenait à se détendre : les mains pressées au creux des reins de Philippe pour mieux l'attirer en elle, elle accompagnait ses mouvements à l'unisson, incapable de retenir des gémissements de volupté qu'elle n'entendait même pas. Lorsque son époux se tendit enfin, lorsqu'il se répandit au plus profond d'elle, elle ressentit un plaisir dont elle n'eût su dire s'il était moral ou physique mais qu'elle n'avait jamais connu auparavant et ne connaîtrait plus jamais.

Il retomba sur elle, haletant, elle l'entoura de ses bras, ils échangèrent un long baiser, puis ils demeurèrent l'un contre l'autre, encore unis, tout à leur bonheur – jusqu'à ce que le premier, le roi se rappelât où ils se trouvaient et en quelle compagnie.

Il se releva et aida son épouse à quitter la couche. Tous deux se rhabillèrent en silence. Lysamour les contemplait d'un air incertain.

Philippe se sentait d'humeur magnanime.

— Je vais te libérer, annonça-t-il avant de tirer son poignard, sans chercher à lui faire peur une dernière fois.

Il trancha l'un après l'autre les liens qui la retenaient. Elle ramena les jambes contre la poitrine, posa les bras sur les genoux, n'osant croire qu'elle s'en tirerait à si bon compte.

— Tu peux aller ton chemin, continua-t-il. Je souhaite qu'il ne croise plus le mien, voilà tout.

Elle hocha la tête, reconnaissante.

— Je parlerai au roi, ajouta Isambour. Je suppose que quand j'en aurai besoin, je saurai où le trouver.

— C'est comme ça que ça se passe, approuva la fille des rivières. Je te remercie sincèrement. Je… je vous remercie tous les deux.

Philippe ne lui accorda pas un regard supplémentaire : il estimait en avoir fait assez. Lui tournant le dos, il prit le bras d'Isambour et l'entraîna vers l'escalier. La cabane ne l'effrayait plus mais il avait envie de la fuir. Pour chevaucher jusqu'à Compiègne, s'enfermer avec sa femme et lui faire à nouveau l'amour, dans leur lit. La dévêtir cette fois sans violence, attiser son désir peu à peu plutôt que de le lui imposer en soudard – et enfin l'aimer, l'aimer longtemps, tendrement, voluptueusement, l'aimer pour toutes les années pendant lesquelles il ne l'avait pas aimée.

Son vœu se réalisa cette nuit-là et toute la journée du lendemain et la nuit suivante.

Ensuite, il repartit faire la guerre.

« Ainsi donna li Roi de gloire
Au fils du roi françois victoire,
Qui emprendre osa tel besoingne ;
Ainsi orent Anglois vergoingne. »

(Ainsi Dieu donna la victoire au fils du roi de France qui osa entreprendre pareille besogne, et les Anglais en eurent grande honte.)

C'était en Flandre, près de Bouvines, le cinquième jour de juillet finissant, en la trente-cinquième année du règne de Philippe II, par la grâce de Dieu roi de France.

Philippe, qu'on appelait aussi Auguste ou Le Magnanime, venait de se retrouver.

Il avait quarante-huit ans.

Au milieu de la plaine, coulait une rivière qu'enjambait un pont. Un hameau de paysans, à proximité, voisinait avec un bouquet de grands arbres au pied desquels on avait bâti une minuscule chapelle.

C'était une chaude journée d'été, de celles où l'on est fort aise de paresser à l'ombre tandis que le temps suit lentement le cours de son lit immuable. Dans l'air étouffant de ce dimanche, des insectes bourdonnaient, des oiseaux chantaient, en dépit du vacarme des hommes ayant envahi le paysage. Le soleil, à son zénith, martelait les blés fauchés et les champs à moissonner, se reflétait en des milliers d'éclairs sur les heaumes et les hauberts.

Au milieu de la plaine, le long de la rivière, non loin du pont, les deux armées se faisaient face.

Aucun des belligérants n'avait choisi ce champ de bataille : la Flandre, plaine marécageuse, boisée, qu'un printemps humide avait rendue encore plus impraticable qu'à l'ordinaire en chassant de leur lit des cours d'eau torrentiels, n'autorisait guère de latitude aux mouvements de troupes.

L'armée royale s'était rassemblée à Péronne, l'ennemi à Valenciennes. La guerre avait pris fin, chacun en était conscient : l'heure était à la bataille rangée, la première en Europe depuis près d'un siècle ; quelques heures plus tard, il y aurait pour de bon des vainqueurs et des vaincus.

Philippe avait agi le premier : attendre, c'était courir le risque de voir arriver les derniers contingents qu'attendait l'empereur. L'ost s'était donc mis en route pour Tournai, d'où partaient la plupart des opérations militaires françaises en Flandre. Dans le même temps, l'armée d'Otton atteignait le château de Mortagne, si bien que les deux troupes s'étaient croisées sans se voir.

Il n'y avait de Tournai à Mortagne que quelques lieues. En apprenant par Isambour la nouvelle position des coalisés, le samedi soir, Philippe s'était senti pris au piège. Dès le lundi, selon lui, il faudrait marcher à leur rencontre.

— Lundi, il sera peut-être trop tard, avait remarqué le frère Guérin. Ils peuvent nous assaillir ici demain.

— Il ne commettraient pas le sacrilège d'attaquer le jour du Seigneur ! s'était récrié le roi.

— Par crainte de quoi ? D'être excommuniés ? Ne le sont-ils pas déjà tous, ou peut s'en faut ?

— Monseigneur Guérin a raison, était intervenu Girard la Truie, un chevalier lillois à qui la sagesse de ses avis valait alors une place au conseil royal. Si vous m'en croyez, sire, c'est demain que vous quitterez la ville et ferez mine de vous en retourner en France. Ces maudits mécréants estimeront que vous fuyez et ne résisteront pas au plaisir de la poursuite. Nous n'aurons qu'à nous retourner pour leur livrer bataille. Dieu nous sera témoin que nous n'aurons pas engagé le combat un dimanche sans y être contraints.

Philippe avait fait la moue.

— Je n'y puis croire, avait-il dit.

Cependant, ses conseillers partageant tous l'avis du Lillois et lui-même n'ayant pas de meilleure idée, il avait acquiescé à la suggestion : dès l'aube, l'armée française avait quitté Tournai et s'était

dirigée vers la Marcq, qu'elle comptait franchir au pont de Bouvines.

Au milieu de la plaine, à midi, face à face, il y avait en substance les gentils et les méchants. Les méchants avaient décidé de tuer le roi des gentils et d'envahir sa terre afin d'y étendre leur règne impie. Les gentils se battaient pour leur indépendance et la gloire de Dieu, de l'Église. Bien sûr, ils étaient moins nombreux que les méchants.

Telle était la vision des choses côté français. Chez l'ennemi, elle différait par plusieurs détails mais, surtout, les rôles y étaient inversés. Car tous ces gens-là, à dire vrai, se battaient dans un seul et même but : devenir plus puissant et posséder plus de terres que le voisin. Dans les deux camps, la majorité de ceux qui allaient mourir avaient pour unique tort d'être nés d'un côté ou de l'autre d'une quelconque frontière.

C'étaient plusieurs milliers de cavaliers, plusieurs dizaines de milliers de fantassins qui s'observaient ainsi sous le soleil en cuisant déjà à petit feu sous leur haubert – ceux qui avaient la chance d'en porter un. Chevaliers de haute naissance au destrier et à l'armure hors de prix, sergents et chevaliers pauvres, à l'armure rapetassée, au casque à nasal, bourgeois de Flandre ou des milices communales françaises, bien équipés mais dépourvus d'entraînement martial, paysans armés d'une houe et coiffés d'un pot de fer : les troupes s'étaient déployées sur deux fronts longs de trois quarts de lieue.

L'empereur s'était réservé le centre. Sa bannière à l'aigle et au dragon flottait sur un char magnifique, traîné par quatre chevaux. Revêtu d'une armure dorée, flanqué de ses meilleurs chevaliers, précédé de ses fantassins auxquels venaient s'ajouter les milices flamandes, Otton avait réclamé le privilège de prendre place au plus près du roi de France, afin de le tuer de ses mains. Privilège que seule sa dignité impériale lui avait permis de ravir à Renaud de Dammartin.

Son plan était simple : s'enfoncer tel un coin au cœur de l'armée française et la couper en deux : la tailler en pièces ne serait alors plus qu'une formalité.

Ferrand de Flandre formait l'aile gauche coalisée avec sa cavalerie. L'aide droite, au plus près de la rivière, se composait des chevaliers et mercenaires anglais commandés par Renaud, Guillaume Longue-Épée et le seigneur brigand Hugues de Boves.

Face à eux, les ennemis naturels du comte de Boulogne – l'évêque de Beauvais et son frère Robert de Dreux – se tenaient prêts à leur résister. Le prélat s'était assagi avec l'âge mais il sentait en cette occasion remonter ses instincts belliqueux : puisque Jean sans Terre l'avait naguère ironiquement libéré de prison sous la promesse qu'il ne verserait plus le sang, il avait troqué son épée contre une masse d'armes : il ne se contenterait pas de bénir ses hommes avant le combat.

Au centre des lignes françaises, retranché derrière les milices communales à pied, Philippe se tenait à la tête de la chevalerie française et normande, encadré de ses fidèles : Guillaume des Barres, Barthélémy de Roye et les autres. Derrière lui, son chapelain Guillaume le Breton et un deuxième clerc entonneraient les psaumes qui appelleraient la grâce de Dieu sur leurs soldats.

Le roi, en ce jour, combattrait tel un simple chevalier, laissant le commandement suprême au frère Guérin que son âge avancé et sa récente élection à l'évêché de Senlis empêchaient de prendre une part plus directe au combat : l'Hospitalier n'avait pas quant aux commandements religieux la même désinvolture que son homologue de Beauvais. D'ailleurs, il n'était pas armé.

Guérin, donc, se tenait sur la droite, avec l'élite : chevalerie champenoise, bourguignonne, picarde, sergents à cheval… tous originaires des fiefs les plus directement menacés par la coalition, portant le souvenir collectif millénaire d'invasions venues du Nord ou de l'Est. Nul mieux qu'eux n'eût été susceptible d'affronter les chevaliers flamands.

Si l'Hospitalier avait choisi de se placer là et non auprès du roi, c'était que là, selon lui, se

jouerait en grande partie le sort de la bataille : de ce seul côté, à l'Est, le terrain était dégagé ; la rivière à l'Ouest, des marais et des forêts au Nord et au Sud, interdisaient toute retraite ; le corps des massiers royaux, au grand complet, gardait le pont sur la Marcq – pour empêcher l'ennemi de s'en emparer ou l'ami de s'enfuir. Celle des deux armées qui prendrait l'avantage sur le flanc est aurait loisir d'enfermer l'autre, de l'acculer contre un terrain impraticable et de lui interdire toute liberté de manœuvre.

Guérin, Philippe l'avait bien compris, était plus qualifié que quiconque pour commander : seul, peut-être, de tous les nobles chevaliers réunis dans la plaine, il avait déjà participé à des batailles rangées, en Terre Sainte. Le roi de France, lui, n'avait jamais connu que sièges et escarmouches, mais sa fierté, par bonheur, ne lui interdisait pas de s'effacer devant plus compétent que lui. En outre, il lui plaisait de n'être pour une fois qu'un guerrier parmi les autres, qu'un baron parmi d'autres barons – le plus puissant, sans doute, le plus noble, mais uniquement parce que ses pairs en décidaient ainsi. Toute sa vie, il avait travaillé à saper le caractère électif du trône français. Le premier depuis Hugues, il n'avait pas jugé utile de faire élire son fils de son vivant, considérant que le passage héréditaire du sceptre, désormais, allait de soi. Il était bon, cependant, de rappeler parfois à peuple et noblesse que les Capétiens ne régnaient pas seulement par le droit du sang mais aussi parce qu'ils en étaient dignes. Ses successeurs, au fil des siècles, commettraient l'erreur de l'oublier.

En ce jour, il allait se battre pour le royaume de France, pour ses descendants, le petit Philippe âgé de quatre ans et le petit Louis que venait de mettre au monde Blanche de Castille, mais aussi – surtout – pour Isambour et pour lui-même. Isambour dont il était amoureux et lui-même avec qui il vivait enfin en paix : il avait bien l'intention de jouir de l'une et de l'autre durant les années qui lui restaient à passer sur cette terre.

Isambour attendait dans la chapelle. Une fois de plus, elle avait désobéi.

Le matin, quand l'ost royal avait quitté Tournai, elle était partie pour le château de Mortagne, afin d'épier les chefs des coalisés au moment où la nouvelle leur parviendrait. Elle les avait trouvés dans la grand-salle du château, entourés de leurs chevaliers et d'un escadron de ribaudes.

Renaud de Dammartin avait été le seul à formuler des doutes sur la retraite du roi.

— Il est bien surprenant que les Français nous tournent le dos, avait-il remarqué, maussade, lorsqu'étaient retombées les acclamations déclenchées par le message. Je les connais : fuir ne leur ressemble pas. Ils nous préparent quelque mauvais coup. Si vous leur laissez deviner que vous les poursuivez, au lieu de les surprendre en fuite, vous les trouverez tout à coup rangés en bataille.

Isambour, dissimulée dans une muraille à deux toises de lui, avait frémi : le comte de Boulogne connaissait trop bien Philippe et Guérin pour être vulnérable à leurs feintes.

— Laissez aller ces gens-là, avait-il encore conseillé. Il sera toujours facile de reprendre possession du pays quand ils l'auront évacué. Le temps travaille pour nous. Que nos espions les surveillent. Nous-mêmes, côtoyons-les en nous servant des bois pour masquer notre marche. Endormons leur prudence : nous bousculerons leur arrière-garde quand nous sentirons le moment propice.

Ç'avait été un concert de protestations.

— Tu sers bien mal les intérêts du roi d'Angleterre à qui tu dois tout ! avait tempêté Hugues de Boves, offusqué. Les Français se sauvent : il faut leur courir sus, les harceler et les déconfire. Doit-on jamais remettre à plus tard ce qu'on peut faire tout de suite ? (Il s'était tourné vers Otton.) Si Renaud conseille de temporiser, c'est qu'il nourrit de mauvais desseins. N'oublions pas qu'il possède encore nombre d'amis dans l'autre camp.

Une quinzaine de jours plus tôt, à Valenciennes, quand le frère Guérin était venu implorer des coalisés une trêve – sans espoir de l'obtenir ; la manœuvre n'avait pour but que de feindre le manque de préparation et le pessimisme –, Renaud l'avait raccompagné. Ils n'avaient guère qu'échangé des plaisanteries mais l'incident avait fait jaser.

— Tu en as menti, mécréant ! s'était exclamé le comte de Boulogne, furieux. C'est bien à toi de dire de telles paroles, Ganelon que tu es. À la bataille, on verra où sont les fidèles et où sont les traîtres. Je serai encore en train de me battre que tu te seras déjà enfui !

L'empereur avait dû s'interposer pour les empêcher d'en venir aux mains. Quoi qu'il en fût, Renaud étant seul de son avis, la poursuite avait été décidée. Aussitôt, Isambour avait rejoint Philippe et Guérin en un endroit isolé, fixé au préalable, pour leur apprendre que leur stratagème fonctionnait.

— Fort bien, avait dit Philippe. Voilà votre rôle terminé, madame : il n'est rien que vous puissiez faire pour nous aider sur le champ de bataille, aussi je vous veux à Paris, en sécurité.

Elle avait acquiescé. C'était plus rapide.

À présent, elle priait, agenouillée devant le grand crucifix d'argent qui surmontait l'autel. Par la porte entrebâillée, elle avait vu les deux armées se mettre en place, elle avait tremblé de constater à quel point les Français étaient moins nombreux…

Philippe avait raison : il n'était rien qu'elle pût faire, sinon attendre la décision des armes. Elle n'avait aucune intention de regarder les combats ; elle resterait là, les yeux clos, à implorer Dieu de protéger son époux, de lui donner la victoire. Mais s'éloigner davantage, rentrer à Paris, lui eût été impossible : la bataille terminée, elle voulait être là pour tresser des lauriers au vainqueur ou fermer les yeux du vaincu.

Guérin comptait franchir le pont de Bouvines et engager le combat dans les immenses pâturages de l'autre rive. Il n'en avait pas eu le temps : seules les milices communales avaient traversé lorsque l'Hospitalier lui-même, resté en arrière, était arrivé au grand galop auprès du roi pour annoncer que l'ennemi rejoignait l'arrière-garde. Dût-elle fléchir que l'armée fût prise au dépourvu.

Philippe, suivi d'un groupe de chevaliers, avait galopé jusqu'au théâtre des hostilités. La vision de sa bannière et de sa cotte d'armes fleurdelisées avait rendu l'ardeur aux siens tout en déconcertant l'adversaire – lequel avait rompu le combat pour se réorganiser. Les courageux Bourguignons et Champenois de l'arrière-garde avaient alors rejoint le gros des troupes qui achevait de se ranger en ordre de bataille. Dernières arrivées, essoufflées, les milices communales qui avaient dû repasser le pont n'en reprenaient pas moins leur place devant la chevalerie franco-normande.

Il était temps d'en terminer.

— Un bel endroit pour se tuer, apprécia Guillaume le Breton en contemplant le champ de bataille plat, dépourvu d'obstacle.

La chaleur était à son apogée, l'air immobile. Dans le ciel, les derniers oiseaux avaient disparu.

Philippe jeta un bref coup d'œil au chapelain puis fit face à ses chevaliers. Aussi fort qu'il parlât, seule une infime fraction de son armée l'entendrait, mais il ressentait le besoin de prononcer quelques mots – ne fût-ce que pour se convaincre lui-même de son bon droit.

— Otton et les siens sont excommuniés parce qu'ils sont ennemis et destructeurs des choses de l'Église, entonna-t-il. Leur or et leur argent, ils les ont arrachés aux biens des prêtres, aux larmes des pauvres. Nous, nous sommes chrétiens. Pécheurs comme les autres hommes, nous tâchons néanmoins de vivre dans la paix de Dieu. Fions-nous donc hardiment à la miséricorde divine : le Seigneur nous donnera de surmonter nos ennemis qui sont aussi les siens.

Puis il leva la main droite et entreprit de bénir ceux qui allaient vaincre ou mourir à ses côtés. Dans l'émotion générale, Guillaume le Breton et son acolyte entamèrent un psaume : si la voix ne leur manquait pas, si la mort ne les faisait pas taire, ils chanteraient tant qu'on se battrait.

À peine Philippe s'était-il de nouveau retourné que les premiers cris de guerre, les premières cavalcades retentissaient sur sa droite, vite suivis des premiers hurlements.

Un escadron de cent cinquante sergents à cheval – à la vérité des paysans du Soissonnais, légèrement équipés – venait sur l'ordre de Guérin de charger la chevalerie flamande dans l'espoir de la désorganiser. Ferrand et les siens, vexés de se voir opposer des adversaires sans noblesse, dédaignèrent avec hauteur de les combattre et se contentèrent d'en éventrer les montures. Une fois à pied, comme l'exigeait l'ordre naturel, les manants naguère indignes d'un coup de lance ne l'étaient plus d'un coup d'épée.

Tandis que se poursuivait cette échauffourée inégale et qu'au centre, l'infanterie impériale s'ébranlait après que les archers eurent décoché une meurtrière volée de flèches, trois chevaliers flamands semblant se croire au tournoi vinrent défier trois chevaliers français en joute singulière. Défi promptement accepté, joute promptement disputée : les trois Flamands roulèrent dans la poussière ; deux d'entre eux furent capturés, le dernier égorgé car on ne pouvait l'empêcher de hurler « Mort aux Français ! ». Ces victoires opportunes donnèrent du cœur aux chevaliers bourguignons et champenois.

Les premiers s'étaient déjà interposés sur le passage de Ferrand qui, fidèle à son vœu d'abattre le roi de France, cherchait à le rejoindre, les yeux fixés sur la bannière aux fleurs de lys. Alors qu'on assénait et encaissait de part et d'autre force horions, le comte de Saint-Pol surprit les Flamands en les chargeant à la tête d'une troupe de chevaliers spécialement choisis et entraînés par ses soins, montés sur des destriers aussi fougueux que dociles. L'ennemi avançait en ordre trop serré, se privant de liberté de manœuvre. L'attaque de Saint-Pol le prit de court, si bien que le comte et ses compagnons traversèrent littéralement la ligne impériale en y causant de grands ravages. Ils purent se reformer et charger derechef avant que leurs adversaires eussent repris leur souffle.

Devant l'efficacité de cette tactique inédite, le duc de Bourgogne et les autres barons engagèrent leurs troupes à la reproduire, si bien que très vite, l'avantage du nombre annulé, les Flamands ne surent plus où donner de la tête. À tout le moins eurent-ils la satisfaction de se faire rompre les os par des guerriers bien nés.

À l'autre bout du champ de bataille, Renaud de Dammartin s'était lui aussi laissé détourner de son vœu : coiffé de son heaume aux fanons de baleine, il avait d'abord voulu courir sus à Philippe, mais n'avait pu résister à la tentation d'attaquer Robert de Dreux lorsqu'il en avait aperçu la bannière. Ce jour-là était celui où devaient se régler tous les comptes : plus tard, il serait trop tard.

Renaud adoptait lui aussi une tactique originale : ayant formé son infanterie en un anneau de piques hérissées, infranchissable par la cavalerie ennemie, il venait se réfugier en son sein avec ses chevaliers chaque fois qu'ils rompaient le combat. Cela leur permettait de reprendre haleine et de surveiller les alentours afin de préparer leur sortie suivante. La technique, d'une terrible efficacité, n'avait cependant pas la faveur des autres capitaines coalisés, qui l'estimaient peu chevaleresque, indigne d'eux, et continuaient de se battre comme ils en avaient l'habitude – un jeu auquel ils n'étaient ni plus ni moins habiles que leurs adversaires.

Bientôt, ce fut ici aussi une mêlée quasi générale.

Au centre, l'infanterie impériale s'était mise en marche, formée en fer de lance. Routiers germains et miliciens flamands eurent dès l'abord l'avantage sur des milices communales françaises hors d'haleine. Mieux entraînés, plus disciplinés, les impériaux enfoncèrent sans mal le front trop meuble

qu'on leur opposait et le sectionnèrent par le milieu.

Là, il n'était guère question d'assommer poliment les gens en leur martelant le heaume à coups de masse. Là, on n'avait pas de heaume, les masses étaient rares. On se battait avec des piques, des poignards, les lames tranchaient les gorges découvertes, se plantaient dans les chairs que, bien souvent, ne protégeait pas même une broigne. Là, le sang coulait à gros bouillons pour changer la poussière du champ en une boue brun sale.

Juste derrière le coin inexorable qu'enfonçait sa piétaille dans les lignes françaises, arrivait l'empereur, entouré des quatre grands seigneurs qui défendaient sa personne. Leur intention n'échappa pas aux chevaliers de la maison royale qui, Guillaume des Barres en tête, entreprirent de contourner l'infanterie germanique pour en attaquer le chef.

Le Capétien, de son côté, ne voyait qu'Otton de Brunswick, dont la bannière orgueilleuse et le heaume doré paraissaient le narguer. Sans se rendre compte qu'il n'avait plus autour de lui qu'une poignée de chevaliers, il se jeta en avant, l'épée au clair. Il avait toujours préféré manier la masse, mais en ce jour, il jugeait que l'épée, le symbole remis lors du couronnement, s'imposait. Guérin avait su le convaincre que l'image d'un roi était essentielle au maintien de son pouvoir.

Les milices communales se battaient encore avec courage mais elles étaient vaincues, effilochées, elles ne protégeaient plus rien ni personne : quand Philippe s'élança à la rencontre d'Otton, il plongea en plein cœur de l'infanterie ennemie, au milieu d'une forêt de piques et de crochets qui cherchaient à l'atteindre. Son épée fendit un crâne à gauche, trancha un bras à droite. Ajoutant ses propres hurlements de rage à ceux de haine ou de douleur qui retentissaient à ses oreilles, il ne songeait pas qu'il pouvait être abattu par ces combattants chez qui la férocité remplaçait la noblesse : il ne songeait qu'à affronter l'empereur d'homme à homme, à le vaincre loyalement en combat singulier. S'il se montrait meilleur chevalier que lui, on l'estimerait aussi meilleur souverain.

Sur l'aile droite, le gros Eudes de Bourgogne, durant une de ses charges, eut son cheval tué sous lui. Empêtré dans son haubert, il roula à terre et ne s'en fut jamais relevé si les chevaliers de sa maison ne s'étaient précipités à sa rescousse. Tandis que les uns empêchaient les adversaires de l'atteindre, les autres l'aidaient à se remettre sur pied, lui amenaient un deuxième cheval.

Le même genre de scène se reproduisait un peu partout, chaque grand baron étant environné de ses propres vassaux qui s'efforçaient de ne pas le quitter durant le combat. On se battait par clan, par maison, par famille.

Eudes, furieux d'avoir été désarçonné, empoigna son épée, piqua des deux et se jeta de plus belle dans la mêlée, fendant d'un coup monumental le heaume d'un chevalier flamand et le crâne qu'il recouvrait. Un peu à l'écart, le comte de Saint-Pol et ses hommes reprenaient leur souffle avant de lancer un nouvel assaut. Plus loin, très droit sur sa selle, vêtu de sa seule chasuble et désarmé, le frère Guérin suivait la progression de l'engagement, envoyant parfois les soldats qui se tenaient près de lui transmettre un ordre sur le terrain. De ce côté-ci, aucun avantage ne se dessinait encore, mais compte tenu de la supériorité numérique flamande, c'était un résultat honorable. Champenois et Bourguignons avaient déjà donné plus qu'on n'eût été en droit d'exiger d'eux et ils devaient continuer leur effort : s'ils tenaient, on pourrait se permettre d'espérer.

L'évêque de Beauvais demeurait en retrait depuis le début de la bataille, attendant pour intervenir que se présentât un adversaire dont l'importance justifiât aux yeux les plus sévères la transgression de ses vœux. Son regard s'alluma sous son heaume quand lui apparut le comte de Salisbury, Guillaume Longue-Épée, qui avait su faire naître son antipathie à l'époque où il était prisonnier de Jean sans

Terre. Plantagenêt ou bâtard de Plantagenêt, c'est du pareil au même, songea le prélat en empoignant sa masse d'armes et en éperonnant son cheval.

Guillaume, un véritable géant, tenait son surnom de ses armes, adaptées à sa taille. Ce fut cependant sans l'ombre d'une hésitation que l'évêque lui courut sus. Il le fallait, d'ailleurs : profitant d'une défaillance de la chevalerie française, Salisbury arrivait à la tête d'une troupe importante dans l'évidente intention d'enlever le pont sur la Marcq, coupant ainsi l'unique retraite de l'ost royal. Les massiers, quatre cents au total, se feraient tuer sur place plutôt que de céder un pouce de terrain mais, seuls, ils n'avaient aucune chance de l'emporter.

— À moi, Longue-Épée ! s'écria le prélat. Contemple le bras qui te bénis !

Le demi-frère de Jean sans Terre frappa le premier. Son adversaire évita habilement l'épée qui le visait et riposta sans attendre : maniée par un bras que l'approche de la soixantaine n'avait pas privé de sa force, la masse s'écrasa sur le heaume de l'Anglais, qui vacilla. Deux autres coups rapprochés achevèrent le travail : Salisbury vida les étriers et s'effondra dans la poussière – ironiquement les bras en croix. Un rire tonitruant échappa à l'évêque, lequel ne songeait pas à s'arrêter en si bon chemin : son ardeur guerrière retrouvée, il laissa sa suite s'emparer de l'adversaire vaincu pour plonger dans la mêlée, assommant ici, disloquant là, n'oubliant jamais de bénir ceux qu'il envoyait rejoindre leur créateur. Dans son sillage, son frère Robert et les chevaliers de leur maison suivaient son exemple, harcelant les mercenaires anglais.

Près du pont, les massiers tenaient bon.

Les piques et les poignards se brisaient sur son haubert, il écartait les coups d'épée ou de masse à l'aide de son bouclier, sa propre épée semait la mort plus vite que l'ange exterminateur, mais ses assaillants étaient trop nombreux. Ce fut un des plus méprisables qui eut raison de lui : l'homme maniait un crochet monté au bout d'une longue hampe, un de ces outils n'ayant d'autre utilité que de faire choir les cavaliers. Il parvint à l'insérer entre le capuchon de mailles et le haubert de Philippe, qui s'arc-bouta sur ses étriers mais se trouva dès lors en fâcheuse posture. Finalement, son cheval trébucha et s'effondra, le projetant hors de sa selle.

Le roi poussa un cri de colère plus que de peur, quoique sa vie fût désormais menacée : alourdi par son armure, étourdi par sa chute, il ne put empêcher des dizaines de mains de le plaquer au sol, de chercher à lui arracher son heaume, de le larder de coups de poignard à la recherche d'un défaut dans les mailles qui le couvraient.

Tôt ou tard, les fantassins hurlants et grimaçants fussent parvenus à leurs fins si deux chevaliers français, surprenant l'incident, n'étaient accourus. Un nommé Pierre Tristan, au risque d'être lui-même mis à terre et pris à parti, sauta de son cheval et empoigna à bras-le-corps les assaillants de Philippe pour les écarter loin de lui. Dans le même temps, le porte-étendard Galon de Montigny jetait au milieu des piétons son cheval qui les dispersait de ses sabots. Montigny, jeune chevalier désargenté mais plein d'ardeur, agitait sa bannière en appelant : « Aux Barres ! Aux Barres ! », un cri qui fut vite repris de bouche en bouche pour parvenir enfin à son destinataire.

Guillaume des Barres et les siens avaient rejoint l'empereur. Le Français, qui n'avait rien à envier au comte de Salisbury pour la stature, venait même d'assener sur le heaume d'Otton un coup qui l'avait fait chanceler. En entendant retentir son cri de guerre, cependant, il se retourna et comprit aux agitations frénétiques de la bannière royale que Philippe était en danger. Puisqu'il avait l'avantage, il rompit le combat puis galopa à la rescousse en faisant tournoyer sa gigantesque épée. Ses compagnons sur les talons, il creusa une large traînée sanglante dans l'infanterie ennemie qui, le connaissant de réputation, refluait devant lui, épouvantée : ne s'était-il pas naguère, en Sicile, attiré

l'inimitié de Richard Plantagenêt en se révélant supérieur à lui durant un tournoi ?

Tristan et Montigny n'ayant pas flanché, les arrivants eurent tôt fait de disperser la piétaille et de dégager le roi, lequel les remercia d'un mot, avant de remonter en selle et de reprendre le combat sans s'accorder un instant pour souffler. Echaudés par l'expérience, Guillaume de Garlande, Barthélémy de Roye et quelques autres firent vœu de ne plus le quitter.

La précaution se révélerait inutile : démoralisée par l'échec du coup d'éclat qu'elle avait senti tout proche, l'infanterie impériale n'avait plus le cœur à se battre. En outre désorganisée, ce n'était plus une terrible masse compacte et hérissée mais un amas disparate d'individus mal protégés – une proie aisée pour la chevalerie adverse qui commença allègrement de la décimer.

Le colossal Guillaume des Barres, cependant, avait de la suite dans les idées. Sitôt son maître hors de danger, il piqua des deux en direction de l'empereur. Ce dernier, à qui l'on ne pouvait pas retirer sa valeur, maniait une hache d'armes à l'aide de laquelle il fendait les heaumes et les hauberts les plus solides. Autour de lui, ses quatre gardes du corps et leurs chevaliers n'étaient pas moins actifs.

Deux Français arrivaient à sa hauteur avec un peu d'avance sur Guillaume. Tandis que le premier lui arrachait les rênes de son cheval, le second – le Lillois Girard la Truie – lui enfonçait son épée dans la poitrine. Ou plus exactement tentait de le faire, car le haubert impérial était d'une telle qualité que la lame glissa, inoffensive. Poussant un juron grossier, Girard leva à nouveau son arme. Cette fois, l'adversaire vit venir le coup et s'écarta : ce fut son cheval que l'épée atteignit, lui crevant un œil.

L'animal hennit de douleur, se cabra brutalement et fit volte-face avant de partir au galop, arrachant son cavalier à la mêlée.

— Aux Barres ! Aux Barres ! hurlèrent ses adversaires en se lançant à sa poursuite.

Les chevaliers impériaux, toutefois, n'allaient pas laisser attaquer leur maître. Serrant les rangs, l'épée haute, ils se portèrent à la rencontre des assaillants. Seul Guillaume, par la pure puissance de son bras, parvint à se frayer un chemin entre eux : les autres virent leurs chevaux abattus ou durent s'arrêter pour combattre.

Otton avait vingt toises d'avance mais son cheval s'écroula soudain purement et simplement, mort. Sans hésiter, un des chevaliers qui l'escortaient sauta à terre et lui offrit sa propre monture, avant de se retourner vers le forcené qui galopait sus.

Guillaume des Barres ne ralentit pas même l'allure. Il força son destrier à un léger écart pour éviter le coup qui en visait le poitrail, et il abattit son épée sur l'épaule du Teuton, tranchant le fer, la chair et l'os. Lancé à pleine vitesse, il n'eut aucune peine à rattraper l'empereur qui venait de reprendre sa course et à lui refermer la main autour de la nuque.

— Tu es à moi, maudit mécréant ! gronda-t-il. Tous les trésors de l'Empire ne suffiront pas à payer ta rançon…

Puis il sentit son cheval s'écrouler sous lui, lâcha prise et exécuta un fantastique vol plané par-dessus l'encolure de l'animal. L'homme qu'il avait cru tuer l'instant d'avant s'était accroché à sa selle et, quoique blessé à mort, avait planté un poignard dans le ventre du destrier – lequel s'était vengé en l'écrasant sous son poids.

Guillaume, le souffle coupé, tout le corps endolori, fut vite entouré d'adversaires qu'il parvint tout juste à tenir en respect par des moulinets de son épée. Il eût succombé sous le nombre si un groupe de chevaliers français n'était arrivé à point nommé pour disperser l'ennemi.

L'empereur, lui, galopait sans se retourner. Il s'était vu à deux doigts d'être capturé, voire tué, et avait connu assez d'émotions pour la journée. À la grande honte de ses vassaux, il détala plus vite que

ne l'avait jamais fait Jean sans Terre.

— Nous ne verrons plus sa figure aujourd'hui, ricana Philippe, qui assistait de loin à la fuite éperdue de son plus puissant ennemi, frustré de n'avoir pu l'approcher.

La chevalerie impériale continuait de se battre, mais son âme venait de lui être arrachée. Lentement, l'idée qu'ils allaient perdre cette bataille pourtant gagnée d'avance s'infiltrait dans l'esprit des seigneurs de Saxe ou de Brabant. Avaient-ils donc fait tout ce chemin pour subir une défaite ? À partir de là, ce fut la fierté plus que l'espoir qui anima leur bras – en attendant l'énergie du désespoir.

La mêlée se poursuivit durant tout l'après-midi. Les lignes de troupes bien marquées du début avaient disparu, cédant la place à des échauffourées chaotiques – du combat singulier au massacre en règle, en passant par tous les types d'empoignade imaginables. Partout, des hommes mouraient, des chevaux mouraient, égorgés, éventrés, les membres tranchés, perdant leur sang et leurs entrailles sur un sol où, par endroits, on pataugeait dans la boue. Le soleil qui brillait toujours dans un ciel sans nuage intensifiait l'odeur écœurante des cadavres – un parfum de mort qui se mêlait sous les heaumes à celui de la transpiration pour suffoquer les chevaliers. L'air retentissait du hennissement furieux des montures, du cri des blessés que nul ne prenait le temps d'achever.

La mêlée se poursuivit durant tout l'après-midi, et ce fut une abomination.

Enfin, les uns après les autres, les points de résistance que présentaient encore les coalisés cédèrent.

Après la capture de Guillaume Longue-Épée, les troupes de l'évêque et du comte de Dreux avaient eu beau jeu de dégager les massiers et de contenir les assauts anglais. Au bout du compte, la plupart des mercenaires s'étaient enfuis – ainsi que, confirmant la prédiction de Renaud, cet Hugues de Boves qui l'avait soupçonné de traîtrise.

Sur l'aile droite, la vaillance des Champenois et des Bourguignons fut récompensée lorsque la chevalerie flamande avoua enfin son infériorité et se rendit. Ferrand lui-même, épuisé, découragé par la fuite de l'empereur, remit ses armes aux Français, la tête basse. Au centre, les quatre nobles qui entouraient Otton durant la bataille furent faits prisonniers. Partout, on voyait des Impériaux se rendre ou s'enfuir. On démolissait à coups de hache le char qui portait leur bannière. Quelques escadrons de fantassins, ici et là, en constatant la déroute de leurs chefs, se laissaient massacrer plutôt que de cesser le combat…

Il n'y avait plus d'armée impériale.

Il n'y avait plus d'armée flamande.

Il n'y avait plus d'armée anglaise.

Ou plutôt, de l'armée anglaise, il ne demeurait qu'une fraction, commandée par un Renaud de Dammartin qui se sentait bien seul. Sa technique de combat lui avait épargné bien plus de pertes qu'à ses alliés. Il les injuriait en lui-même, voire tout haut : l'eût-on seulement écouté, lui eût-on seulement confié le commandement suprême en dépit de la préséance, que le sort des armes eût été différent.

Restait à se battre dignement jusqu'au bout : Renaud eût pu s'enfuir comme les autres, comme Hugues de Boves, mais cette pensée ne l'effleura pas.

Un regard circulaire lui révéla la position de Philippe, dont la bannière se dressait fièrement à cent toises de lui.

— Place ! hurla-t-il en jetant son cheval contre ses propres fantassins, renversant ceux qui ne s'écartèrent pas assez vite.

Sans se soucier de savoir si ses derniers chevaliers le suivaient, il éperonna sa monture, l'épée

brandie. Il lui restait une chance, une seule, d'échapper à la honte : accomplir son vœu, tuer le souverain de ses mains, mettre un terme définitif à la rivalité qui les opposait depuis si longtemps.

— Philippe ! cria-t-il. Pare ce coup-là si tu peux !

Ce n'était plus le comte de Boulogne qui se ruait à la rencontre du roi de France, c'était le petit Renaud qui se jetait sur son camarade, alors qu'ils avaient tous deux dix ans, qu'ils avaient ensemble graissé la selle du gros Thibaut de Blois, et que lui seul avait été puni parce que son complice était le prince héritier du trône – une occasion parmi tant d'autres.

Mais Philippe était trop loin, le destrier de Renaud trop épuisé. Les yeux embués par les larmes, le comte ne vit pas le sergent français qui se dressait devant lui ni son épée qui s'enfonçait dans le poitrail de la bête. Il ne comprit qu'en roulant dans la poussière et en sentant une douleur horrible envahir sa jambe droite prise sous le cheval.

Aussitôt, on se rua sur lui, on l'immobilisa ; un poignard chercha le défaut de son haubert, ne le trouva pas, s'attaqua aux lacets qui maintenaient son heaume. Le soldat eut tôt fait d'arracher le casque, dévoilant les yeux bleus et la barbe blonde de Renaud. Ce dernier, affolé, repoussait de son mieux le bras armé qui voulait le clouer au sol. Déjà, à deux reprises, la lame aiguisée lui avait tailladé le visage. Il continuait néanmoins de se battre comme un beau diable : il voulait bien mourir mais pas de cette manière ignominieuse.

— Guérin ! hurla-t-il soudain, en reconnaissant le cavalier qui trottait vers lui. Empêchez cela, Guérin, je vous en supplie !

L'Hospitalier donna un ordre sec. Le soldat qui luttait avec Renaud s'écarta.

— Vous vous rendez, Dammartin ?

— À vous, oui.

— En ce cas, vous aurez la vie sauve, à moins que le roi n'en décide autrement. Je ne puis vous promettre plus. (Guérin tendit sa gourde au comte, afin qu'il pût nettoyer son visage sanglant, puis s'adressa à ses vainqueurs.) Liez-lui les mains et donnez-lui un cheval.

Ainsi fut fait. Saisissant les rênes de l'animal, l'Hospitalier entraîna Renaud à sa suite.

Le captif aperçut Philippe, au loin, qui descendait de cheval près de la petite chapelle consacrée à saint Pierre.

— Il va rendre grâce à Dieu, dit-il pour lui-même, la mine lugubre.

— À Dieu ? répéta Guérin avec un demi-sourire, avant de se reprendre : Oui, certainement. Le Tout-Puissant ne lui a-t-il pas accordé la victoire ?

— C'est l'absence de cohésion qui nous a été fatale. Si on m'avait…

— Vous savez ce qui vous a été fatal, seigneur comte ? coupa l'Hospitalier. C'est l'amour d'une femme.

Renaud le contempla quelques instants sans rien dire puis secoua la tête.

— Vous n'avez pas l'air de plaisanter, constata-t-il. Ah ! çà, Guérin, je vous ai toujours tenu pour le plus sage de tous, mais aujourd'hui, je crois bien que vous êtes fou aussi.

L'évêque de fraîche date sourit de plus belle. Il couvait d'un œil presque affectueux la chapelle où venait d'entrer le roi. On l'eût bien étonné en lui disant que ce dernier s'y trouvait seul.

Le soleil déclinait, parant l'horizon d'un écarlate plus vif encore que celui du champ jonché de cadavres.

Dans la chapelle, Philippe embrassait Isambour, à qui il n'avait interdit de rester là que pour être sûr de l'y trouver.

La bataille de Bouvines était terminée.

Le royaume de France venait d'y gagner le droit d'exister – et le mois d'août pouvait bien arriver, il n'y changerait rien. La malédiction était conjurée.

« Qui pourrait dire ni décrire par bouche, ni penser de cœur, ni écrire en tablettes ni en parchemin les applaudissements, les félicitations, les hymnes triomphaux, les innombrables danses de joie des populations, la très grande fête que tout le peuple faisait au roi, comme il s'en retournait en France après la victoire ? »

Guillaume le Breton, *Chronique en prose*

Des quatre chefs de la coalition, le moins malheureux fut Jean sans Terre. Lorsqu'il apprit à La Rochelle la victoire de la France, il tempêta contre l'incompétence de ses alliés puis rentra en Angleterre. Là, ne l'attendait pas l'adulation que lui eût valu une victoire : contesté, acculé à se soumettre ou à être déposé, il dut accepter la charte limitant ses pouvoirs qu'avaient édictée ses barons. Alors qu'Henri II avait été l'archétype du monarque absolu, lui posait les bases de la monarchie constitutionnelle. En deux générations, les Plantagenêts avaient parcouru l'ensemble du spectre.

Otton, après s'être échappé du champ de bataille, galopa jusqu'à Valenciennes. Les restes de sa bannière furent envoyés en présent à l'autre empereur, Frédéric II, qui n'eut dès lors aucun mal à asseoir son autorité sur l'ensemble du territoire. Otton, humilié, abandonné de tous, se réfugia dans sa principauté de Brunswick pour y attendre la mort – qui vint l'y prendre quatre ans plus tard.

Pour les deux autres, ce fut la prison.

À tous ceux qui l'avaient combattu, y compris aux vassaux qui l'avaient trahi, Philippe fit grâce – sauf à Ferrand et à Renaud. Tous les nobles seigneurs capturés à Bouvines, plusieurs dizaines, dont cinq comtes, furent échangés contre des prisonniers français ou remis en liberté contre rançon – tous, sauf Ferrand et Renaud.

Puisqu'il avait exigé Paris quand les coalisés s'étaient partagé d'avance la dépouille du roi, Ferrand fut enfermé à la tour du Louvre. Il y passa treize ans. Lorsqu'il en fut enfin libéré – par un autre roi –, sous la promesse de ne fortifier aucune place-forte de son comté, c'était un homme malade, l'ombre de lui-même. Il ne devait survivre que six ans de plus.

Quant à Renaud de Dammartin…

— Tu m'as trahi une fois de trop, lui déclara Philippe le lendemain de la victoire, dans la prison où il l'avait relégué. Je t'avais prévenu que je ne te pardonnerais plus.

— Je sais. J'aurais pu gagner. Je n'aurais pas pardonné non plus.

Le comte de Boulogne faisait peine à voir. Il avait, en vingt-quatre heures, vieilli de quinze ans. Grand, robuste toujours, il se tenait les épaules voûtées, les membres raides, la mine plus sombre qu'une nuit sans lune.

— Que t'ai-je fait, Renaud ? interrogea le roi sans colère. Pourquoi t'es-tu tourné contre moi ? Je t'aimais, autrefois. (Il soupira.) Je t'aime toujours, je crois.

— Mais moi aussi ! cria le comte en relevant brutalement la tête, les yeux agrandis. Seulement je te déteste, en même temps. Tu comprends ? Moi, je ne comprends pas, (Il resta muet un instant puis eut un sourire triste ; ses joues barbues portaient la trace, entrelacs rougeâtre, des coups de poignards.) En fait, j'ai été ton Judas. Sauf que c'est moi qui suis crucifié… Tu as toujours eu toute la chance de ton côté.

— Judas s'est pendu, remarqua Philippe.

Puis il tourna les talons et alla rejoindre Isambour.

Renaud se pendit, en effet, mais pas tout de suite. Longtemps, très longtemps, il refusa de croire que le roi ne reviendrait pas sur sa parole, ne lui ferait pas grâce une fois encore. Et quand le roi mourut, il crut que Louis annulerait sa peine – mais les années continuèrent de filer sans qu'il vît rien venir. Ce fut en apprenant la libération de Ferrand qu'il comprit : il était bel et bien oublié.

L'oubli, un nœud coulant le lui apporta pour de bon.

Après Bouvines, Philippe régna encore neuf ans au côté d'Isambour, neuf ans que vint juste assombrir leur incapacité à avoir un enfant. Ils étaient partis de si loin, cependant, qu'ils supposaient ne pas pouvoir trop en demander à Dieu.

Jamais ils ne revirent Lysamour ni le roi du peuple. Sans doute plus aucun Capétien ne les verrait-il. Fort de cette conviction, d'ailleurs, Philippe n'avait pas jugé utile d'avertir ses enfants de leurs origines. Le pouvoir allait s'amenuisant : ils n'en auraient pas besoin pour régner. Et si l'un de ses descendants, un beau jour, épousait une fille des pierres ou des rivières, peut-être aurait-il la sagesse de ne pas en avoir peur…

Puis le roi mourut, léguant à son fils Louis un royaume raisonnablement unifié, pacifié.

Isambour lui survécut treize années, retirée dans son douaire d'Orléans qu'elle ne quittait plus guère.

Du moins le croyait-on.

QUELQUES REMERCIEMENTS EN GUISE DE MOTS DE LA FIN

Le livre que vous venez de lire est œuvre de romancier et non d'historien, aussi n'y cherchera-t-on pas une vérité somme toute hypothétique. J'ai cependant tenté en l'écrivant de rester autant que possible fidèle à l'histoire de Philippe Auguste telle que nous la connaissons aujourd'hui. Si je me suis permis de jouer avec certains personnages et de hasarder quelques hypothèses, je l'ai fait, je crois, avec le plus grand respect. J'ai été aidé en cela, ô combien ! par les travaux de nombreux historiens, anciens ou modernes, qui se sont penchés avant moi et avec bien plus d'érudition sur la période concernée. En tout premier lieu Georges Duby, dont l'approche de l'histoire et la compréhension du Moyen Âge sont irremplaçables ; Régine Pernoud, dont les travaux sur Aliénor d'Aquitaine, Richard Cœur-de-Lion et Isambour de Danemark m'ont été de la plus haute utilité ; Gérard Sivéry et J.W. Baldwin, dont les études respectives sur Philippe Auguste m'ont ouvert des horizons. Mais aussi ; George Bordonove, Emmanuel Bourassin, Geneviève de Cant, Alfred Franklin, René Grousset, Antoine Hadengue, Achille Luchaire, Amin Maalouf, Eugène Viollet Le Duc, W.L. Warren, tous les participants au congrès du CNRS sur La France de Philippe Auguste – et même, pour m'avoir fait sourire, le duc de Lévis-Mirepoix. Si tant soit peu d'authenticité habite ces pages, c'est eux qu'il convient d'en remercier. Erreurs, approximations et mensonges sont tous de mon cru.

Ma gratitude est également acquise à Marion Mazauric, ma directrice littéraire d'origine, qui m'a permis de mener à bien ce projet de longue date, ainsi qu'à tous ceux qui, en me communiquant des documents ou en relisant le manuscrit de cet ouvrage, ont participé à son achèvement : Thierry Billard, Maureen Bion-Paul, Michelle Charrier, Jean-François Cachot, Philippe Coulonges, Benoit Cousin, Pascal d'Antoni, Sara Doke, Frédéric Duboscq, Jacob Durieux, Jérôme Durou, Serge Malvy, Frédéric Manzano, Patrick Mercadal, Pascal Mergey, Stéphane van de Capelle & Philippe Ward. Plus celui ou celle qui a fait plus que tous les autres réunis et que je n'ai aucune excuse d'oublier : je lui en demande bien pardon.

« Car je fais dire aux autres ce que je ne puis si bien dire tantôt par faiblesse de mon langage, tantôt par faiblesse de mes sens. »

Montaigne, *Essais*

1 *La plupart des citations des chroniqueurs d'époque tels que Rigord (v.1150-v.1210) sont traduites du latin.*

2 *Neuf heures.*

3 *Le dîner était à l'époque le repas de midi.*

4 *On croyait à l'époque à l'existence d'un sperme féminin qui se mêlait au sperme masculin pour créer le fœtus.*

5 *Il s'agit du fils aîné de ce Robert de Dreux qu'on a vu agir lors des chapitres précédents, lequel était mort en 1188. De même, le comte de Troyes dont il est ici question, Henri, est le fils du précédent et de Marie de Champagne.*

6 *Six heures.*

7 *C'est-à-dire le 30 décembre.*

8 *Vingt et une heures.*